BOSSUET

SERMONS

CHOISIS

HACHETTE ET Cie

7 francs.

Library of

Wellesley College.

NON MINISTRARI SED MINISTRARE.

Purchased from
The Horsford Fund.

No

BOSSUET

SERMONS CHOISIS

A LA MÊME LIBRAIRIE

Ouvrages de M. Rébelliau

Bossuet historien du Protestantisme : Étude sur l'*Histoire des Variations des églises protestantes* et sur la Controverse entre les Catholiques et les Protestants au XVIIe siècle, 3e édition augmentée d'un index (1909). Un volume in-8, broché. . . . . 7 fr. 50

Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon) 1895, et par l'Académie des Sciences morales et politiques (prix Audiffred). 1909

Bossuet (Collection des *Grands écrivains français*). 3e édition. Un volume in-16, avec un portrait, broché. . . . . 2 fr.

Oraisons funèbres de Bossuet, publiées avec une introduction, des notices, des notes et un index grammatical, 8e édition revue. Un volume petit in-16, cart. . . . . 3 fr.

Histoire de France, publiée sous la direction de M. E. Lavisse, t. VIII, 1re partie : *Les affaires religieuses et le mouvement intellectuel dans la seconde partie* (1685-1715) *du règne de Louis XIV*. Un volume in-8, broché. . . . . 7 fr. 50

PARIS. — IMP. DUBREUIL, FRÈREBEAU & Cie, 18, RUE CLAUZEL — 607 3

BOSSUET

SERMONS CHOISIS

TEXTE REVU SUR LES MANUSCRITS DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

PUBLIÉ

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTICES, DES NOTES

ET UN CHOIX DE VARIANTES

PAR

ALFRED RÉBELLIAU

Membre de l'Institut

Conservateur de la Bibliothèque de l'Institut, chargé de cours à la Sorbonne

DOUZIÈME ÉDITION REVUE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

1917

H
99928

BX
1756
B7
1917

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION (1882)

Cette édition contient à la fois des sermons complets et des extraits de sermons. Si nous avions dû ne donner que des discours entiers, il nous eût fallu — pour ne pas excéder les limites d'un livre classique — nous borner aux plus connus. Or le principal intérêt des Sermons est précisément qu'ils nous permettent de suivre, depuis les débuts de Bossuet jusqu'à la fin de sa carrière, le développement de son éloquence. Grâce à cette disposition, nous avons pu également ajouter aux Sermons proprement dits trois *Panégyriques de Saints.*

Les discours que nous publions sont rangés dans l'ordre chronologique. Les dates de plusieurs d'entre eux étant encore contestées, nous exposons sommairement, dans les *Notices* qui précèdent chaque sermon, les raisons de l'opinion que nous adoptons. On trouvera résumées dans ces notices les recherches de l'abbé Vaillant (*Études sur les Sermons de Bossuet d'après les manuscrits*, 1853), de M. Floquet (*Études sur la vie de Bossuet*, 1855 et 1864) et de M. Gandar (*Bossuet orateur*, 1868).

Dans les *notes grammaticales*, nous avons cherché surtout à appeler l'attention sur les mots et les tours condamnés par les grammairiens ou sortis de l'usage lorsque Bossuet les emploie encore.

Nous avons revu sur les manuscrits de la Bibliothèque Nationale le texte des deux meilleures éditions qui exis-

tent : celle de M. Lachat (*Œuvres complètes de Bossuet*, tomes VIII à XII) et celle de M. Gandar (*Choix de Sermons de la jeunesse de Bossuet*). Nous signalons au bas des pages[1] tous les endroits où notre texte diffère du leur[2].

Si nous avons trouvé assez peu d'erreurs à relever[3] dans les discours qu'a publiés avec un soin si judicieux M. Gandar, nous avons corrigé un plus grand nombre d'omissions ou d'inexactitudes dans les Sermons dont M. Lachat a été le dernier éditeur. On sait du reste que la lecture des manuscrits de Bossuet présente des difficultés particulières, qui tiennent à la manière dont il composait ses discours[4]. C'est ainsi que, souvent, on se trouve en présence de plusieurs rédactions d'une même phrase, de plusieurs expressions d'une seule idée, que Bossuet laisse subsister sans en barrer aucune. Il n'a pas eu le temps de choisir : l'éditeur doit choisir pour lui et ne pas insérer dans le texte toutes ces *variantes*. Mais il ne doit pas prendre au hasard, comme fait souvent M. Lachat : la règle est en ce cas d'adopter, pour la faire entrer dans le texte définitif, l'expression qui, par l'examen du manuscrit, paraît s'être

1. [Ces indications ont été ultérieurement supprimées].

2. Nous nous écartons sur un point de la méthode suivie par Eug. Gandar. Les manuscrits des Sermons *sur l'Honneur du monde* (1660) et *sur la Parole de Dieu* (1661) portent des corrections d'une date postérieure. Ces corrections, M. Gandar les fait rentrer dans le texte, et il cite en note la première rédaction. Du moment que l'on range les sermons par ordre de dates, il nous a paru plus exact de suivre l'ordre inverse : nous reproduisons dans son intégrité le texte de la rédaction primitive, et nous citons en note les corrections et les additions faites plus tard par Bossuet.

3. Il parut, au cours de l'impression de ce livre, dans la *Revue critique* de janvier 1881, quatre corrections de M. Gazier au texte du *Sermon sur l'ambition*. Nous avons profité de trois d'entre elles : voyez pages 266, 271, 272 [dans les *Notes critiques* sur le texte imprimées ci-après].

4. Voyez sur ce point l'Introduction, pages XV, XVI et XVII.

présentée la dernière sous la plume de Bossuet[1]. Il est vraisemblable que c'est celle-là qu'il eût adoptée lui-même à une seconde lecture, celle-là qui lui est revenue à la mémoire lorsqu'il a prononcé son discours. On rejette les autres dans les variantes.

A ces *variantes* nous avons fait dans notre édition une large place. Nous ne citons pas toutes celles qu'offre le manuscrit, mais nous en donnons un choix très abondant. Il n'est rien de plus instructif que d'observer dans le détail les hésitations du goût et de la raison de Bossuet, de voir avec quelle patience scrupuleuse il se corrige. Aussi n'avons-nous pas mentionné seulement les variantes (c'est-à-dire les diverses expressions d'une même pensée que Bossuet n'a pas effacées); nous citons encore, toutes les fois qu'elles nous semblent offrir quelque intérêt, *les premières rédactions* qu'il a évidemment éliminées. Si l'on se donne la peine de comparer entre elles toutes ces rédactions successives, en se demandant pourquoi Bossuet ne s'est pas contenté de la première, pourquoi la dernière le satisfaisait davantage, on trouvera, dans cette étude, la meilleure leçon de composition et de style.

Depuis 1882, nous avons essayé, à chaque tirage de ce petit livre, de l'améliorer, soit en y ajoutant des extraits nouveaux ou des notes nouvelles, soit en corrigeant, dans la mesure du possible, le texte des sermons, à l'aide des travaux de nos successeurs, en particulier de ceux de l'abbé Lebarq, dans sa grande édition des *Œuvres oratoires* de Bossuet (1890-1897)[2]. Cette édition est publiée en ce

1. Gandar, *Choix de sermons*, Avertissement, page xv.

2. Lille et Paris, Desclée, de Brouwer et Cie, 6 vol. in-8 et Table analytique. — Voir aussi du même : *Histoire critique de la prédication de Bossuet*, 1888, et la *Revue Bossuet*, publiée par M. Levesque, 5 vol. in-8, 1900-1904.

moment à nouveau par MM. Urbain et Levesque avec leurs propres corrections[1]. De ce nouveau travail nous ferons profiter nos lecteurs, en le contrôlant à notre tour sur ceux des manuscrits qui sont à notre disposition.

On verra plus loin, dans les *Notes* préliminaires *sur le texte* de cette édition, ce que nous devons à nos savants successeurs et aussi ce que nous n'avons pas cru devoir leur prendre.

On ne s'étonnera pas, — si l'on veut bien lire ce que je dis dans l'*Introduction* (p. XIX-XXII) sur la manière qu'avait Bossuet de composer, — de la patiente réitération de nos efforts minutieux d'éditeurs. Ainsi seulement pouvons-nous parvenir à une approximation aussi voisine que possible du texte exact. Et c'est grâce à cette piété méticuleuse que déjà, pour les plus beaux au moins des *Sermons*, nous sommes sûrs de lire, à quelques détails près, l'expression intégrale et pure des pensées que Bossuet avait rédigées avant de monter en chaire.

1. T. I. Desclée, de Brouver et Cie, 1914.

INTRODUCTION

BOSSUET PRÉDICATEUR

Toutes les recherches sur la vie et sur les travaux de Bossuet ont contribué à prouver que la prédication, loin d'être pour lui une occupation secondaire, avait tenu une très grande place dans cette vie d'ailleurs si occupée. Dès quinze ans, nous le trouvons à Paris, déjà célèbre pour son éloquence précoce. Soixante ans après, nous le retrouvons à Meaux, « annonçant encore la parole de Dieu en toute rencontre[1] » avec une ardeur infatigable. Le bon mot de Voiture avait été une prédiction : peu d'orateurs sacrés prêchèrent et si tôt, et si tard[2].

Marquons d'abord les dates importantes de ce long ministère évangélique et les lieux principaux où il s'exerça tour à tour.

De 1642 à 1652, Bossuet, encore écolier à Navarre, essaye son talent oratoire soit dans les conférences du collège, soit dans les réunions d'une confrérie en l'honneur de la Vierge, où il prenait souvent la parole. En même temps, comme l'usage y autorisait alors les jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce, il prêche quelquefois dans les églises, — à Paris, probablement, — sûrement à Metz, où habitait sa famille. C'est dans cette ville qu'il va se fixer lui-même en 1652. Il y demeure six ans, dans une vie retirée, qu'il partage entre les obligations de son office de chanoine, l'étude et la prédication. Metz, où les juifs et les protestants étaient nombreux, offrait à son ardeur de propagande une ample matière. A ce moment, d'ailleurs, partout

1. L'abbé Le Dieu.

2. Tallemant des Réaux raconte que le jeune Bossuet fut amené un soir chez la marquise de Rambouillet pour donner aux beaux esprits qui s'y réunissaient une preuve de cette éloquence dont on racontait des merveilles. On lui proposa un sujet sur lequel il improvisa un discours fort applaudi. Il était près de minuit quand il termina ce sermon impromptu : sur quoi Voiture s'écria qu'il n'avait jamais « ouï prêcher ni si tôt ni si tard. » (*Historiettes*, XCIV)

où il va, il prêche ; il prêche à Dijon (1656); il prêche à Paris (1657), où ses anciens maîtres et ses amis commencent à le produire.

A partir de 1659, c'est à Paris qu'il se fait entendre presque toujours. Alors s'ouvre la période la plus féconde, la plus brillante aussi, de sa prédication. *Cinq Carêmes*[1], en 1660, 1661, 1662, 1665 et 1666, dont deux furent prêchés à la Cour; quatre *Avents* dont deux à la Cour également, en 1665, au Louvre, et en 1669, à Saint-Germain-en-Laye ; une douzaine de *Panégyriques*, plusieurs *retraites d'ordination*, à Saint-Lazare, dans la maison de saint Vincent de Paul ; des séries de *Conférences religieuses* faites pour les gens du monde aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques ou à l'hôtel de Longueville ; plusieurs *Sermons de profession et de vêture*, un grand nombre de *Sermons de charité :* voilà un aperçu sommaire de son œuvre oratoire, entre 1659 et 1670. Et nous ne parlons pas ici des *Oraisons funèbres*.

Nommé, en 1670, précepteur du Dauphin, il abandonne pour douze années la chaire, et n'y paraît que dans cinq ou six occasions solennelles. Mais en 1682, aussitôt en possession de son évêché de Meaux[2], il recommence à exercer, vingt-deux années durant, le ministère de la parole sacrée. Il prêche aux fidèles à toutes les grandes fêtes[3] ; il prêche dans son séminaire toutes les fois qu'il visite ses jeunes prêtres; il prêche dans les conférences des curés et dans les synodes annuels de son clergé ; il prêche fréquemment dans tous les couvents du diocèse ; il prêche enfin dans les églises de campagne, « allant, nous dit un témoin[4], d'une paroisse à l'autre, l'Évangile à la main. » La

1. Le Carême des *Minimes* (1660); le Carême des *Carmélites* (1661) ; le Carême du *Louvre* (1662); le Carême de *St-Thomas-du-Louvre* (1665); le Carême de *Saint-Germain-en-Laye* (1666).

2. « Il avait pris possession de l'évêché de Meaux le dimanche 8 de février 1682, et dès le mercredi suivant, jour des Cendres, prêchant dans sa cathédrale, il déclara qu'il se destinait tout à son troupeau et consacrerait ses talents à son instruction. » L'abbé Le Dieu, *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Bossuet*, p. 182.

3. « Il ne s'en dispensa jamais, pas même pour l'exercice de sa charge de premier aumônier à la Cour ». *Ibidem*.

4. L'abbé Le Dieu, son secrétaire. *Mém.*, p. 119 (édit. Guettée).

maladie qui devait l'emporter (1704) put seule mettre fin à cette activité d'apôtre[1].

D'une prédication qui dura en tout une quarantaine d'années, plus de *deux cents* sermons[2] nous restent : nombre considérable sans doute, mais qui n'est pas, tant s'en faut, le nombre exact des sermons qu'il a rédigés. Ce ne fut, en effet, que pendant la fin de son épiscopat que Bossuet se mit à vivre sur son fonds et se contenta d'improviser[3]. Jusque-là[4], il avait toujours écrit avant de parler, soit qu'il composât de toutes pièces un sermon nouveau, soit qu'il refît en partie un discours précédemment composé. Or il est facile de voir qu'avec les sermons que nous possédons — même si l'on compte deux ou trois fois ceux où l'on distingue deux ou trois rédactions de dates différentes — il est impossible de reconstituer complètement toutes les stations qu'il a prêchées. Nous savons, du reste, les sujets et les titres d'un assez grand nombre de discours (une centaine environ) prononcés par Bossuet entre 1648 et 1682, et que nous n'avons plus. On s'étonne qu'il ne s'en soit pas perdu davantage, quand on sait quelles vicissitudes les manuscrits des sermons ont traversées avant d'être imprimés pour la première fois.

II

Ils ne le furent, en effet, qu'en 1772, soixante-huit ans après la mort de l'auteur. Bossuet n'avait jamais pensé à les faire paraître de son vivant ni à en ordonner la publication posthume. Aussi exempt que possible de vanité littéraire, il avait pour maxime qu'un prêtre ne devait rien donner au public sans une nécessité absolue, et il ne jugeait pas sans doute que tel fût le cas pour ses sermons. Ils avaient « fait leur fruit » dans le temps qu'il les avait prêchés, et ce qu'il pouvait y avoir de bon et d'utile, il l'avait employé, depuis, dans quelques-uns de ses derniers ouvrages, dans sa *Politique*, par exemple.

1. L'abbé Lebarq, *Hist. crit. de la Prédic. de Bossuet*, p. 270, évalue à « plus de trois cents » le nombre des discours ou allocutions que Bossuet prononça durant les 22 ans de son épiscopat à Meaux.

2. 235, d'après l'abbé Lebarq, *Hist. crit. de la Prédic. de Bossuet*, p. 118.

3. *Id.*, *ibid.*, p. 304.

4. Gandar : *Bossuet orateur* Introduction, pages XLII-XLIII.

Négligés par lui, au point que son secrétaire n'en connaissait que vaguement l'existence[1], les sermons passèrent après la mort de Bossuet à son neveu. Sachant qu'ils n'étaient pas destinés à la publicité, celui-ci les laissa en manuscrit, sans se faire faute, on peut le croire, de prêcher au besoin les sermons de son oncle. Disons qu'à la vérité il ne les conservait pas pour lui seul, et qu'une fois évêque de Troyes, il en fit profiter souvent les prêtres de son diocèse. Mais gardien trop peu jaloux d'un héritage dont il aurait dû pourtant comprendre le prix, il ne se contentait pas de laisser prendre des copies des sermons : il en prêtait les originaux.

Nombre de discours étaient sans doute égarés déjà quand, à la mort de l'évêque de Troyes, ils furent expédiés « avec beaucoup d'autres papiers» à un petit-neveu de Bossuet, M. de Chasot, premier président du parlement de Metz (1743). Il est permis de penser que ce second possesseur des Sermons mit à les communiquer plus de complaisance encore et moins de précautions que n'avait fait le premier.

Bientôt (1751) le président mourait lui-même et les sermons se trouvaient remis à la garde de Mme de Chasot, sa veuve. Il était grand temps que le bénédictin Dom Déforis, chargé, avec plusieurs de ses confrères, de préparer une édition nouvelle des Œuvres de Bossuet, vînt découvrir à Metz ce précieux dépôt, si menacé[2].

Depuis la publication de Dom Déforis (1772-1778), on n'a pu retrouver qu'un très petit nombre de sermons. Mais si les éditeurs et les critiques de notre temps n'ont pas grossi de leurs trouvailles le premier recueil, ils ont encore plus contribué peut-être à la gloire de Bossuet et mieux servi les lettres, en travaillant, comme ils l'ont fait, à épurer, à établir le texte, à déterminer les dates des sermons qui nous restent[3]. De leurs découvertes dans

1. Le Dieu, *Mémoires*, p. 118 : « Les sermons qu'il a laissés... [ne sont] la plupart qu'une ou deux feuilles volantes, où est un texte en tête, un raisonnement... une division... Aucun de ces sermons n'a la forme d'un discours achevé. » Cela n'est vrai que des sermons prêchés par Bossuet dans les dernières années de sa vie.

2. Préface de l'édition des Bénédictins, 1772, et Gandar, *Bossuet orateur*, Introduction, pages VII à IX.

3. Telle a été l'utilité des travaux de l'abbé Vaillant (*Études*

ce genre de recherches s'est dégagé un fait important pour la critique, c'est que le génie oratoire de Bossuet, quoi qu'on ait pu dire parfois, a eu ses débuts, ses transformations et ses progrès. Un des rares admirateurs de Bossuet au dix-huitième siècle, le Père de Neuville, s'écriait, dans son enthousiasme, qu'un tel homme *naissait tout entier*. Il oubliait ce qu'a dit quelque part Bossuet lui-même, plus justement : « On crayonne avant que de peindre, on dessine avant que de bâtir et les chefs-d'œuvre sont précédés par des coups d'essai [1]. »

C'est ce développement successif de l'éloquence de Bossuet que les travaux de la critique contemporaine nous permettent d'apprécier. Il suffit d'en indiquer ici les principaux moments [2] Jusque vers 1659, les sermons de Bossuet prêchés, pour la plupart, en province, se ressentent un peu trop des souvenirs et des habitudes de l'école, comme aussi de l'influence de Tertullien, qu'il étudie et qu'il imite alors de préférence parmi les Pères de l'Église primitive. En même temps une imagination vive et abondante donne souvent à son style une violence de couleurs, une crudité de ton, dont un goût plus sévère corrigera bientôt les excès [3]. Ce n'est pas cependant dès l'arrivée de Bossuet à Paris que ce changement, dans le sens d'une délicatesse plus recherchée, se laisse apercevoir dans les sermons. L'année 1659 marque un arrêt, et comme un moment d'hésitation dans sa marche [4]. Disciple et collaborateur de saint Vincent de Paul, Bossuet est tenté un instant de rejeter.

sur les sermons de Bossuet d'après les manuscrits, 1851); de M. Floquet (*Études sur la vie de Bossuet*, 1855; *Bossuet précepteur du Dauphin*, 1864); de M. Lachat dans son édition (1862-1865); de M. Gandar (*Bossuet orateur*, 1867, et *Choix de Sermons de la jeunesse de Bossuet*, 1867); de M. Gazier (*Choix de Sermons de Bossuet*, 1882); de M. Lebarq (voir ci-dessus p. I-II). Cf. Rondelet (*Revue d'Économie chrétienne*, 1863), Vallery-Radot (*Journal des Débats*, 1856), Lenient (*Revue politique et littéraire*, 1872), Brunetière (*Ibid.*, 1881.

1. *Premier sermon sur la Nativité de la Sainte Vierge.*

— 2. D'après l'excellent livre de M. Gandar, *Bossuet orateur*.

3. Sur l'état de la chaire française au moment où Bossuet commença de prêcher, voy. Jacquinet, *les Prédicateurs du* XVII*e siècle avant Bossuet*.

4. Voir le sermon *sur l'Éminente dignité des Pauvres* et le *Panégyrique de saint Paul*.

à l'exemple de l'humble missionnaire, tous les ornements de l'éloquence profane et de « mortifier » sa parole pour la rendre plus conforme à l'esprit de l'Évangile. Mais il ne tarde pas à comprendre que la gravité de la chaire comporte, que la piété conseille même certaines concessions au goût du monde, et « qu'un prédicateur est tenu de se rendre agréable autant qu'il le faut pour être utile [1] ». Il laisse donc, sans scrupules déplacés, se développer cette éloquence, qui n'a plus besoin dès lors que de s'observer pour devenir parfaite. Le Carême de 1662 marque, dans la prédication de Bossuet, le point de la maturité. Maître de lui-même, il a désormais deux modèles plus sûrs que ceux qu'il avait suivis dans sa jeunesse : saint Augustin et saint Jean Chrysostome. Il sait alors les « joindre ensemble, » [2] et allier à la grandeur et à l'éclat du premier la manière simple et populaire de l'autre. Dans les derniers sermons qu'il prêche à la cour, cet équilibre harmonieux de qualités diverses commence à se rompre un peu : la majesté va en grandissant, la familiarité s'atténue chaque jour davantage [3]. L'accent personnel, si sensible dans les sermons de la jeunesse, disparaît pour faire place à cette manière impersonnelle et abstraite, plus sublime sans doute, mais où l'homme même, à notre gré, s'efface un peu trop. Dès les sermons de 1666, Bossuet est déjà le Bossuet des grandes Oraisons funèbres. D'ailleurs, à partir de 1682, un nouveau changement s'accomplit dans son génie, dont nous ne pouvons malheureusement juger que d'une façon trop incomplète, à cause du petit nombre des sermons de Meaux qui nous restent. Mais, par d'autres discours de Bossuet, par ses *Exhortations aux religieuses* de son diocèse par exemple [4], on peut du moins se faire une idée de cette transformation dernière, où son éloquence, s'abaissant de nouveau, redevenait petite et familière avec les humbles, et s'accommodait merveilleusement aux nécessités de la prédication provinciale et populaire.

1. Expressions de l'abbé de Fromentières, citées par l'abbé Hurel, *les Orateurs sacrés à la cour de Louis XIV*, tome I, p. 134.

2. Bossuet, *Écrit composé pour le cardinal de Bouillon, sur le style et la lecture des écrivains et des Pères de l'Église.*

3. Comparer les extraits que nous donnons des trois sermons sur la Passion de 1660, 1661 et 1666.

4. Voyez plus loin, page 502.

III

Témoins de ce renouvellement continuel d'un génie oratoire toujours en mouvement et en action, les contemporains apprécièrent-ils dignement cette éloquence que plusieurs d'entre eux virent naître et grandir? C'est une question encore aujourd'hui débattue[1] et sur laquelle il est utile d'insister quelque peu.

Le cardinal de Bausset[2], le premier, a cru devoir signaler à l'attention des critiques, comme un problème, l'indifférence du dix-septième siècle pour Bossuet orateur, et de nos jours encore on a soutenu que la prédication de Bossuet à la cour avait eu un succès très médiocre et très indigne d'elle. Voici quelques-unes des preuves qu'on allègue. Ni la *Gazette de France*, le *Journal officiel* du temps, ni la *Muze historique* de Loret[3], le nouvelliste rimeur de la cour et de la ville, ne parlent de Bossuet autrement que du premier venu des prédicateurs d'alors. Il semble même que la *Gazette de France* s'exprime plus sèchement sur son compte qu'au sujet d'un grand nombre d'autres orateurs. On rappelle aussi que plusieurs contemporains, lorsqu'ils font mention de Bossuet, le citent comme un prélat vertueux et docte, mais non point comme un prédicateur éloquent[4]. Nommé évêque en 1670, c'est « son mérite, sa doctrine, sa sagesse, son expérience » que relate le brevet royal : pas un mot de ses sermons à la cour. D'ailleurs, il lui avait fallu *trois* années de prédications à la ville avant d'arriver à la chaire royale, où il ne donna en tout que deux avents et deux carêmes, et encore à des intervalles éloignés. Que faut-il en conclure, sinon, semble-t-il, que le dix-septième siècle a méconnu Bossuet, comme il en a méconnu bien d'autres, qu'il l'a découragé peut-être, et que si, après l'Avent de 1669, Bossuet parut si peu souvent dans les chaires de Paris, c'était qu'il avait conscience de n'y avoir pas réussi ?

Il importe, avant d'aller si loin, d'examiner la valeur de ces

1. Consulter sur ce point l'ouvrage de l'abbé Hurel : *les Orateurs sacrés sous le règne de Louis XIV* (1872), tome I, p. 205-230.

2. Dans son *Histoire de Bossuet*, livre II, ch. IX.

3. Sur le gazetier Jean Loret, voyez page 96, note 1.

4. Voir en outre les jugements de Mme de Sévigné et de Bayle, sur le sermon *pour la Profession de Mlle de La Vallière*, p. 410, n. 1.

faits et de ses témoignages. Est-il légitime, par exemple, de chercher l'expression exacte et certaine de l'opinion du temps dans la *Gazette de France* ou dans la *Muse historique*[1] ? Peut-on voir, dans la rareté des éloges de l'une, une marque du mécontentement des auditeurs de Bossuet, et dans les louanges insignifiantes et banales de l'autre, la preuve qu'on ne ne sut point discerner sa supériorité? Renaudot et Loret ne mettaient pas à coup sûr dans leurs comptes rendus les intentions qu'on y soupçonne, — Loret surtout, qui se soucie bien plus de trouver une épithète rimant richement au nom des orateurs qu'il loue que d'approprier ses compliments à leur mérite ou de mesurer son enthousiasme à leur succès[2].

Le petit nombre des stations prêchées par Bossuet à la cour et les intervalles qui les séparent ne peuvent non plus rien nous apprendre sur la manière dont il fut jugé. N'oublions pas en effet que si, de tous les orateurs qui prêchaient vers 1666, Bossuet presque seul, à notre avis, méritait les honneurs de la chair royale, beaucoup d'autres s'en croyaient dignes, qui devaient s'y succéder tour à tour. Quant à expliquer pourquoi Bossuet cessa de si bonne heure d'y paraître, il n'en faut pas chercher d'autre motif que la fonction nouvelle dont il fut chargé en 1670 : jusqu'en 1682, il se dévoua tout entier à l'éducation du Dauphin.

Enfin il n'y a rien non plus à conclure du silence de quelques-uns des contemporains sur le génie oratoire de Bossuet, ni des termes où fut rédigé le brevet qui le promut à l'épiscopat. « L'homme de tous les talents et de toutes les sciences », comme Massillon l'appelle[3], avait assez de mérites divers pour qu'on en oubliât toujours quelques-uns, et si aujourd'hui c'est l'orateur qui, en lui, nous intéresse et nous attire le plus, les contemporains pouvaient considérer plus volontiers quelque autre côté de

1. Gazette en vers de J. Loret.

2. « L'abbé *Bossuet* || Qui, sans mentir, n'est pas *muet*. » Ailleurs : « Monsieur *Joly* || Qui passe vraiment le *joli* (1663) ». « Un Récollet de grand renom || Nommé le Père *Damascène*, || Plus éloquent que *Démosthène* (1662). Un autre nouvelliste du temps, caractérisant chacun des prédicateurs, entre 1681 et 1685, n'attribue à Bossuet que « la délicatesse », tandis qu'il accorde à Mascaron « le brillant, » au P. Bourdaloue la « moralité, » — au P. Caussin la « majesté, » et « à M. Le Boux la magnificence ».

3. *Or. fun. du Dauphin.*

ce génie si varié et si vaste, sa science, par exemple. Et ce n'est certes pas Bossuet qui leur en eût voulu d'estimer plus chez lui le théologien que l'orateur.

D'ailleurs s'il est vrai que Gui Patin, écrivant à Paris en 1669[1], ne semble connaître encore Bossuet que comme « un digne personnage et très savant »; si Mme de Sévigné a l'air d'ignorer que personne ait pu avoir, avant Bourdaloue, quelque talent et quelque renom dans la chaire, on trouverait aisément d'autres témoignages qui compenseraient ceux-là : Mme de la Fayette, par exemple[2], vante *cette éloquence qui paraît dans tous les discours* de Bossuet, Santeul célèbre ses succès oratoires en vers latins enthousiastes, et l'abbé de Fromentières, un prédicateur lui aussi, rappelle, dans l'Assemblée du Clergé de 1670, *quel bruit a fait l'Évangile dans la bouche du doyen de Metz.*

Cette « indifférence » générale des contemporains de Bossuet pour son éloquence, qui indignait le cardinal de Bausset, n'est donc pas chose prouvée; et il nous paraît qu'on s'est mis inutilement en peine d'en chercher les raisons. Est-ce à dire que nous allions jusqu'à prétendre, avec d'autres critiques, que le succès de Bossuet fut le plus éclatant des triomphes, que « son éloquence fut entendue *avec ravissement*[3] » par Louis XIV et par sa cour, qu'elle excita, partout et toujours, un applaudissement unanime et incontesté? Il n'y aurait pas moins d'exagération à soutenir cette thèse qu'à défendre l'opinion contraire. Il est en effet plusieurs témoignages considérables qui la démentent. Citons en deux : d'abord cette assertion étrange de l'abbé de Clérembault, osant dire en pleine Académie, peu après la mort de Bossuet, que l'évêque de Meaux « avait laissé obtenir à ses rivaux le premier rang dans l'éloquence[4]; » et surtout ce passage du discours de réception de La Bruyère (1693) où, parlant de l'illustre prélat dans lequel il salue un Père de l'Eglise, il croit devoir rappeler qu'*il a fait parler longtemps une envieuse critique* et qu'il *l'a fait taire*[5]. Nous devons en

1. Lettre à Falconet, 13 déc.
2. Dans son *Histoire de Madame*.
3. Floquet, *Études*, III, 331.
4. Réponse au discours de réception de l'abbé de Polignac (1704).
5. Éd. class. Hachette, p. 470, 529.

conclure que, comme Racine, comme Molière, comme Boileau, Bossuet eut de son vivant des détracteurs. Se livra-t-il autour de son nom quelqu'une de ces polémiques littéraires si fréquentes au dix-septième siècle? Nous l'ignorons, mais nous pouvons affirmer en tout cas qu'il ne fut pas goûté de tous et que son génie ne s'imposa pas sans lutte.

C'est ce qui aiderait à expliquer peut être le déclin si rapide, si surprenant, de sa gloire de prédicateur. La principale raison de l'oubli où cette partie de l'œuvre de Bossuet fut reléguée au dix-huitième siècle, est sans doute dans ce fait que les Sermons restèrent manuscrits. Mais si l'éclat de la prédication de Bossuet avait été aussi vif que l'assurent certains de ses admirateurs, il en aurait toujours subsisté quelque chose, et, même en l'absence de monuments écrits, le souvenir de cette longue carrière oratoire eût survécu dans une espèce de tradition glorieuse, comme pour tant d'orateurs restés célèbres sans avoir rien laissé. Or il s'en faut de beaucoup que le souvenir de Bossuet prédicateur se soit maintenu de cette sorte. On l'oublia très vite, et les quelques critiques qui en parlent, ne le louent qu'avec des restrictions singulières. Rollin avoue[1] qu' « il ne se soutient pas », et l'abbé Trublet a l'air de risquer le plus audacieux des paradoxes quand il se hasarde jusqu'à prétendre que « Bossuet ne manque pas de goût[2] ».

La publication des sermons de Bossuet ne dissipa pas ces préventions; l'édition où le bénédictin Dom Deforis s'obstina, au grand scandale de l'abbé Maury, à donner un Bossuet entier ou sans trop de coupures, n'eut guère de succès dans le public. Le dix-huitième siècle s'en tint jusqu'à la fin au sentiment de Laharpe, et content d'accorder à Bossuet la prééminence dans l'oraison funèbre, il continua de croire qu'il avait été *médiocre dans le sermon*.

Cette opinion dura même jusque dans ces premières années du dix-neuvième siècle, pendant lesquelles subsistent encore les

1. *Traité des Études*, IV, II.

2. *Réflexions sur l'éloquence de la chaire*, 1749, — cité par M. Gandar, *Bossuet orateur*, Intr., p. XXI.

3. Car Dom Deforis et ses confrères se sont, trop souvent encore, permis de « corriger » et d' « épurer » à leur guise le style de Bossuet. V. plus loin, p. 52-53.

4. *Lycée*, seconde partie, II, I.

idées et les goûts du dix-huitième. En 1815, le critique Dussault, l'organe de « l'opinion des connaisseurs » sous l'Empire, déclarait que les *Sermons* ne pouvaient rien ajouter, loin de là, à la gloire de Bossuet : « ouvrages de mauvais goût... matériaux informes, empreints parfois du sceau de son génie, et plus souvent infectés de la rouille d'une époque où le goût n'était pas encore épuré, où l'éloquence française était encore sauvage[1]. »

IV

On a déjà pu voir par les travaux nombreux auxquels les *Sermons* ont donné lieu de nos jours, que le mérite de Bossuet comme prédicateur n'a plus à craindre ces mépris injustes. Mais si l'on veut apprécier les *Sermons* à leur juste valeur, il importe toujours de se souvenir qu'on a affaire ici à des compositions oratoires d'un genre particulier[2]. C'est ce qu'il est aisé de comprendre si l'on se rappelle d'abord comment Bossuet faisait ses sermons, si l'on considère ensuite sous quelle forme nous en possédons les originaux.

Pendant la plus grande partie de sa carrière de prédicateur, Bossuet, nous l'avons dit déjà, composait ses sermons d'avance. Il ne se contentait pas, comme on l'a répété longtemps, d'en jeter sur le papier le dessein général et les idées ; il rédigeait tout le discours d'un bout à l'autre. Puis, quand il l'avait écrit d'abondance et tout d'une haleine, il revenait sur cette première rédaction, il la retouchait et la corrigeait, examinant avec autant de soin les moindres détails du style que la valeur et l'ordre des pensées. Mais, et c'est là le point à noter, cette rédaction, quelque soignée qu'elle pût être, *n'était pas destinée à être récitée en chaire*[3]. Bossuet n'apprit jamais par cœur : cette contrainte aurait énervé sa parole et rendu son action languissante[4]. Il

1. Articles publiés dans le *Journal des Débats* (juin 1810-mai 1811), cités par M. Gandar.

2. Au moment de la première édition de ce recueil, c'est avant l'étude des *Oraisons funèbres* que les programmes classiques plaçaient celle des Sermons. Depuis, cet ordre a été interverti, et avec raison. La beauté simple et fruste des sermons exige, pour être comprise, un goût plus éclairé.

3. Gandar, *Bossuet orateur*, Introduction, p. XLIV.

4. Le Dieu, *Mémoire*, p. 110; Pérau, *Vie de Bossuet*.

laissait donc à l'improvisation une grande part; il comptait pour beaucoup sur les inspirations soudaines que réserve à l'orateur véritable la présence d'un auditoire dont il suit les impressions, dont il entend les objections et les réponses[1]. Lors même que sur ce procédé de Bossuet nous n'aurions pas de témoignages formels, les manuscrits des Sermons ne nous le laisseraient pas ignorer. Il s'y rencontre maintes fois qu'une indication rapide, jetée par Bossuet au bas d'une page, entre les lignes ou sur la marge d'un feuillet, nous marque la place d'un développement qu'il ne prend pas le temps d'écrire et qu'il se réserve d'improviser.

Mais dès lors les Sermons qui nous restent ne sont pas, à proprement parler, les *Sermons prêchés* par Bossuet; ce sont les discours qu'il se faisait à lui-même dans le cabinet, sans jamais s'astreindre à les répéter textuellement dans la chaire. Nous avons *la préparation écrite des Sermons qu'il voulait prononcer*, mais, sauf les cas très rares où il a *écrit après avoir dit*, nous n'avons pas vraiment *les Sermons qu'il a prononcés*[2].

Pouvons-nous du moins être toujours sûrs de lire d'une façon exacte, sinon ce que Bossuet a dit, du moins ce qu'il s'est proposé de dire quelques heures avant de prendre la parole? L'examen des manuscrits permet seul de répondre à cette question. On y constate que fort peu de discours nous sont parvenus sous la forme d'une mise au net, et que, dans les brouillons, d'où il faut dégager tous les autres, règne une confusion parmi laquelle on a souvent peine à se retrouver. Bossuet ne prend pas le soin de marquer avec précision ce qu'il approuve ou ce qu'il condamne. Les mêmes signes lui servent à la fois pour « signaler à sa propre attention ce qu'il pourra bien redire en chaire sans

1. Comme l'exprime très bien Le Dieu, il « *s'abandonnait à son mouvement sur ses auditeurs* ». *Mémoire*, pages 110 et 117.

2. Gandar, *Bossuet orateur*, Introduction déjà citée, page XLV. — Cette vérité, quelquefois contestée, recevait naguère encore une confirmation. Les Mss de Bossuet (Bibl. Nat., fonds franç. 12 825, f. 55-66), nous offrent un sermon pour l'Annonciation, de 1661. C'est le *sermon écrit*, la *préparation*. Mais M. Lévesque retrouvait récemment la *transcription* faite par un auditeur, plus ou moins sténographe, du *sermon parlé* (*Revue Bossuet*, 1902, p. 213 et suiv.) Or nous y constatons que « si Bossuet suit la même marche », que dans son manuscrit, « si l'idée est la même, l'expression qui la

y rien changer[1] », et pour noter « les parties de son discours qu'il lui paraît nécessaire ou de sacrifier dans leur ensemble ou de reprendre dans les détails[2] ». S'il ajoute un passage après coup, souvent on cherche vainement un renvoi qui nous désigne la place où cette addition doit s'insérer dans le cours du développement primitif. Quand plusieurs expressions se sont présentées successivement à sa pensée, il ne se donne pas le temps de distinguer celle qu'il adopte en barrant les autres. Très souvent, d'ailleurs, c'est à dessein qu' « il les garde toutes sans en effacer aucune[3], mettant ainsi en réserve un choix de synonymes qui pouvait servir la liberté de l'improvisation[4]. » Il est sans doute une de ces expressions qu'il a dû préférer en chaire, et c'est, selon toute vraisemblance, celle qui est venue la dernière à son esprit, « qui s'est trouvée la dernière sous sa plume ». Mais celle-là, comment la démêler parfois entre cinq ou six variantes entassées pêle-mêle au-dessus ou au-dessous d'une ligne? On voit de quels problèmes délicats se complique l'établissement de ce texte et quelle part y ont la conjecture et l'hypothèse.

Il est donc incontestable que nous n'avons point dans les Sermons l'*expression définitive* de la pensée de l'auteur, puisque, d'une part, il ne nous est *jamais* possible de savoir s'il a prononcé son discours tel que nous le lisons, et que, d'un autre côté, il ne nous est pas même permis, *quelquefois*[5], d'affirmer que nous le lisons tel qu'il l'a écrit et composé.

revêt est fréquemment changée. Souvent la chaleur de l'action lu fait trouver un autre tour plus vif et plus heureux. D'autres fois la phrase est moins agréable. » Et « les passages inachevés dans le sermon écrit ont ici la forme » que Bossuet avait ajourné de leur donner.

1. Gandar, *Sermons*, p. XII-XV.

2. Gandar, *Sermons*, Avertissement, page XIII.

3. Ce sont les *variantes* que l'on trouvera au bas des pages de cette édition.

4. « Il s'en réservait le choix, dit l'abbé Le Dieu, dans la chaleur de la prononciation, pour se réserver la liberté de l'action. » *Mémoires*, page 117.

Ajoutons cependant, avec M. Gandar, que « nous avons plus d'un discours, dans le Carême des Minimes par exemple, et surtout dans le Carême du Louvre, auquel on peut dire que Bossuet a mis la dernière main, » et pour ces sermons-là, on peut l'assurer sans témérité, Bossuet n'a pas pu *mieux dire qu'il n'avait écrit.*

5. *Quelquefois*, disons-nous, car le plus souvent l'étude attentive

C'est ce que doit avoir sans cesse présent à l'esprit, en étudiant les Sermons, quiconque veut les apprécier avec justesse, les admirer avec intelligence. On ne s'étonnera pas alors si, à côté de passages incomparables, les plus renommés d'entre eux offrent quelques taches. On n'y cherchera pas cette perfection irréprochable, cette beauté continue des Oraisons funèbres, cette éloquence toujours à la hauteur d'elle-même, qui, du commencement à la fin d'un long discours, se soutient, sans défaillance, dans la même vivacité, le même éclat et la même force. C'est que l'*Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre*, celle *du prince de Condé*, sont des œuvres finies : le sermon *sur la Mort*, le sermon *sur l'Amour des plaisirs* contiennent des parties où l'orateur n'a pas mis la dernière main[1]. Il y a dans les Sermons de Bossuet un mélange et une sorte de disparate dont il importe d'être averti de peur des méprises. Ce ne sont pas des ouvrages tout à fait achevés puisque, comme on ne saurait trop le répéter, « ce qu'écrivait Bossuet avait seulement pour objet de le rendre plus maître de sa pensée[2] » ; mais ce ne sont pas non plus de pures ébauches, car il les travaille presque toujours avec la même conscience, les mêmes scrupules, la même délicatesse, que s'il eût dû les apprendre par cœur et les réciter mot à mot. On pourrait comparer les Sermons de Bossuet aux esquisses des peintres, alors que le tableau y apparaît et s'en dégage déjà par endroits : certaines parties, traitées dans le dernier détail, ont reçu leur forme définitive, lorsque d'autres, à côté, dans leurs traits grossiers et leurs teintes heurtées, ne nous offrent encore que l'ébauche rapide d'un premier crayon[3].

de sa manière d'écrire, permet de constituer le texte d'une façon qui approche de la certitude.

1. Gandar, *Sermons*, p. XIV.

2. Voir plus loin, p. 305.

3. Outre Nisard dans l'*Hist. de la litt. française*, consulter Gandar, *Bossuet orateur*, 2e éd., 1868 ; Jacquinet, *Prédicateurs avant Bossuet*, 2e éd., 1885 ; Brunetière, *Etudes critiques*, 2e, 5e et 6e séries, 1886, 1893 et 1899 ; Lebarq, ouvr. cités, 1888-1897 ; de la Broise, *Bossuet et la Bible*, 1890 ; Lanson, *Bossuet*, 1891 ; Freppel, *Bossuet*, 1893 ; Stapfer, *Bossuet*, *Adolphe Monod*, 1898 ; Rébelliau, *Bossuet*, 1900, en particulier chapitres II, III et IV (*l'Orateur*, — *la Morale*, — *le Succès des sermons*).

NOTES SUR LE TEXTE DE CETTE ÉDITION

I. Etablissement primitif du texte.

La liste qui suit énumère les différences qui séparent le texte adopté par nous, en 1881, — d'après une collation des manuscrits de la Bibliothèque Nationale (Fonds français, 12821-12826), du texte de l'édition Gandar (1867; 4e édition, 1884) pour onze des premiers sermons de notre recueil, — et du texte de l'édition Lachat (*Œuvres de Bossuet*, t. VIII-XI, 1862-1864) pour sept autres sermons.

On y trouvera aussi l'indication, pour plusieurs passages douteux, de certaines lectures de A. Gazier (*Choix de Sermons de Bossuet*, 1882) que j'inclinerais à adopter.

SERMON SUR LA BONTÉ ET LA RIGUEUR DE DIEU.

P. 4 : Et qu'est-ce à dire, à votre avis, parcourir.... — Ed. G. : [*que*] *parcourir*....

L'addition de *que* n'était pas nécessaire.

P. 6 . Si nous n'avons dépouillé... — Ed. G. : *Si nous n'avons pas dépouillé*....

L'omission de *pas* est trop fréquente, au dix-septième siècle, dans les phrases de ce genre, pour qu'on ait le droit de la corriger comme une inadvertance.

P. 9 : Parce qu'il a passé par toute sorte d'épreuves. — Ed. G. : *Toutes sortes*.

Le singulier n'est pas dans le ms. une faute d'inattention. Cf. p. 9, n. 4.

P. 23 : D'insulter à leurs infortunes.... — Ed G. : *à leur infortune.*

P. 25 : Or Tertullian remarque.... — Ed. G. : *Tertullian remarque....*

P. 25 : Il avait donc dessein de la leur pardonner.... — Ed. G. : *de leur pardonner.*

SERMON SUR LA LOI DE DIEU.

P. 32 : .... qui se satisfont du témoignage de leur conscience? *Cogitavi vias meas.* — Ed. G. : *qui se satisfont du témoignage de leurs consciences.*

Le texte, qui d'ailleurs n'est pas effacé dans le ms., est nécessaire ici à la fin d'un développement qu'il conclut.

P. 43 : .... Comme lit saint Jérôme. — Ed. G. : *comme dit saint Jerôme.*

Il n'est pas sans intérêt de voir Bossuet, dès cette époque, conférer, quand il cite la Bible, le texte de saint Jérôme avec celui de la Vulgate.

P. 45 : Lorsque nous ne pouvons parvenir.... — Ed. G. : *lorsque nous ne pouvons pas parvenir.*

P. 47 : quarante jours de jeûnes.... — Ed. G. : *quarante jours de jeûne.*

FRAGMENT D'UNE SECONDE RÉDACTION DU MÊME SERMON.

P. 48 : [Cella passe de bien loin l'imagination.

L'éd. G. donne ces mots, qui sont dans le ms. en interligne, comme une variante rejetée. Rien ne s'oppose, ce semble, à ce qu'on les insère dans le texte.

P. 50 : leur conduite paraît plus égale. — Ed. G. : *leur conduite me paraît plus égale.*

SERMON SUR LA PROVIDENCE (1656).

P. 93 : il se fait certains nœuds secrets — Ed. G. : *il se fait des nœuds secrets.*

SERMON SUR L'ÉMINENTE DIGNITÉ DES PAUVRES.

P. 124 : mais que nous devons encore concevoir — Ed. G. : *mais que nous devons concevoir.*

SERMON SUR L'HONNEUR DU MONDE.

P. 165 : ces veaux d'or.... — Ed. G. : *les veaux d'or.*

P. 166 : mais il tient bonne table, a ses mines, à la ville et à la campagne....—Ed. Gandar : mais il tient bonne table *à* ses mines.

Le dernier éditeur des *Sermons*, l'abbé Lebarq, propose de lire *à ses ruines* (c'est-à-dire *à sa ruine*, *de façon à se ruiner*), pluriel difficile à justifier.

Nous n'avons pas adopté non plus une conjecture de M. A. Croiset (*à ses convives*), quelque satisfaisante qu'elle soit pour le sens, parce que le manuscrit ne nous paraît pas la confirmer. Il ne porte pas en effet *c̄uiues*; le premier jambage du mot n'est point surmonté du signe de l'abréviation du préfixe de *convives*, et n'a point la forme des *c* ordinaires de Bossuet pas plus que les deux jambages suivants ne représentent ses *u* habituels. Il est impossible de ne pas lire distinctement *mines*, et il faut tâcher de l'expliquer.

On peut supposer (c'est une conjecture de M. Chr. Pfister que nous avons introduite dans le texte de la présente édition) que *a* est ici un verbe : ce qui aiderait à accepter l'explication du mot *mines* que nous donnons en note. « Il donne ses comédies à la ville et à la campagne, fait ses grimaces à la ville et aux champs. » (Comédies et grimaces différentes selon qu'il veut éblouir et tromper les gens de la ville ou ceux de la campagne.) *Mines* s'appliquait, dans l'ancien français, aux gestes et expressions de visage des comédiens : « *faire les mines* en jouant farces » (R. Estienne, *Dict. fr.-latin*, 1549); « faire diverses *mines : ducere os exquisitis modis* » (*Id.*, *ibid.*); « faire *les mines : to act or play on a stage* » (Cotgrave, *French and English Dictionary*, 1660); « faire *des mines : to make faces.* » (*Id.*, *ibid.*) Et ce sens ne disparaît pas au XVIIe siècle : « *Mines* se dit des déguisements, des fausses apparences.... S'il n'est pas amoureux, il en fait toutes les *mines.* » *Dict.* de Furetière. « *Mines* au pluriel signifie les petites façons, les minauderies d'une femme ou coquette ou précieuse. » (*Dict. de Trévoux*, 1771.) — Hasardons enfin une autre hypothèse. Si l'on rapproche notre passage de cet

exemple de Ph. Monet (*Invent. des deux langues française et latine*, 1635) : « *Il tient bonne mine*, il fait beau semblant », d'où il paraît que « *tenir* bonne mine » faisait, vers le milieu du XVIIe siècle, une locution usuelle tout de même que « *tenir* bonne table », ne pourrait-on pas supposer qu'il y a eu, sous la plume hâtive de Bossuet, une confusion et une sorte d'échange entre les deux locutions et qu'il a voulu écrire : *il tient bonne mine à ses tables* — dans les repas qu'il donne — *à la ville et à la campagne*?

P. 172 : Peut-être que vous croirez qu'une entreprise... — Ed. G. : *peut-être que vous croyez, chrétiens qu'une entreprise....*

P. 175 : dans le seul chapitre VII de l'évangile de saint Jean.... — Ed. G. : *dans le seul chapitre de l'évangile de saint Jean.*

SERMON SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

P. 182 : la puissance opposée n'a plus rien qui la borne.... — Ed. L. : *la puissance opposée n'a plus rien qui la borne, qui la contraigne.*

P. 182 : Jésus s'est ôté tout cela.... — Ed. L. : *Jésus s'est ôté toutes ces puissances, tout cela.*

P. 184 : Suffit-il pas pour émouvoir.... — Ed. L. : *suffit-il pas pour vous émouvoir.*

P. 187 : où il devait être bientôt attaché.... — Ed. L. : *où il devait bientôt être attaché.*

SECOND SERMON SUR LA PASSION (1661).

P. 188 : cette suspension étrange.... — Ed. L. : *cette suspension surprenante.*

P. 188 : celui à qui l'on ôte.... — Ed. L. : *celui à qui on ôte.*

SERMON SUR LA PAROLE DE DIEU.

P. 193 : ce céleste prédicateur.... — Ed. G. : *le céleste prédicateur.*

P. 196 : un corps étranger à sa vérité.... — Ed. G. : *un corps étranger à la vérité.*

P. 197 : que si vous êtes de ceux.... — Ed. G. : *que si au contraire vous êtes de ceux....*

P. 199 : le titre de maîtres.. . — Ed. G. : *ce titre de maîtres.*

P. 203 : en suite que les bons désirs.... — Ed. G. : *en sorte que les bons désirs.*

SERMON SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

P. 218 : cette terrible pensée.... — Ed. G. : *cette horrible pensée.*

P. 219 : d'un même coup l'ouvrage.... — Ed. G. : *d'un même coup tout l'ouvrage.*

P. 223 : Une [maxime] très véritable. — *Maxime* est une conjecture de M. Gandar.

P. 224 : Tantôt d'un côté et tantôt.... — Ed. G. : *tantôt d'un côté, tantôt....*

P 232 : ils vous auraient donné des bénédictions.... — Ed. G. : *ils vous auraient donné les bénédictions.*

SERMON SUR L'AMBITION.

P. 264 : ou si ce n'est point peut-être un grand nom.... — Ed. G. : *ou si ce n'est point un grand nom.*

P. 266 : c'est jeter du poison sur une plaie déjà mortelle. (Correction de M. Gazier à l'édit. Gandar, qui donne *c'est donner le moyen à un malade de jeter du poison*, etc.).

P. 270 : de plus grand obstacle.... — Ed. G. : *de plus profond obstacle.*

P. 271 : Celui-là sera maître. (Correction de M. Gazier à l'édit. Gandar, qui porte : *Celui-là seul est maître.*)

P. 272 : elles prétendent de se distinguer.... (Correction de M. Gazier à l'édition Gandar, qui porte : *elles prétendent se distinguer.*)

Voyez la note grammaticale à ce passage.

P. 275 : aux retours fâcheux.... — Ed. G. : *au retour fâcheux.*

Aux retours, *vicibus*. Le singulier fait ici presque un contresens.

P. 278 : aucunes peines.... — Ed. G. : *aucune peine.*

Voyez la note grammaticale à cet endroit.

P. 281 : mon repos assuré et en cette vie, et.... — Ed. G. : *mon repos assuré en cette vie, et....*

SERMON SUR LA MORT.

P. 289 : touchant l'état de notre nature.... — Ed. G. : *touchant l'éclat de notre nature.*

P. 291 : sur le trône et au milieu.... — Ed. G. : *sur le trône, au milieu....*

P. 302 : puisqu'il y a quelque chose en lui.... — Ed. G. : *puisqu'il a quelque chose en lui....*

SERMON SUR L'ARDEUR DE LA PÉNITENCE.

P. 315 : Parce qu'il a oublié Dieu, il croit aussi que Dieu l'oublie..... — Ed. G. : *parce qu'il a oublié Dieu, il croit que Dieu l'oublie.*

P. 318 : de manquer de forces.... — Ed. G. : *de manquer de force.*

P. 321 : la force commence à manquer pour avancer ses desseins ; on s'applique à.... — Ed. G. : *la force commence à manquer ; pour avancer ses desseins on s'applique à....*

P. 324 : dans les Écritures et selon l'expression.... — Ed. G. : *dans les Écritures, selon l'expression....*

SERMON SUR LA DIVINITÉ DE LA RELIGION.

P. 330 : les grâces qu'il répand.... — Ed. L. : *les bienfaits qu'il répand....*

P. 330 : que de parcourir les provinces.... — Ed. L. : *que de parcourir les bourgades, les villes et les provinces.*

P. 331 : comme on a dit de ces conquérants. — Ed. L. : *comme on a dit des conquérants.*

P. 331 : Ces choses ont été faites durant les jours de sa vie mortelle et continuées dans sa sainte Église. — Ed. L. : *Ces choses ont été faites durant les jours de sa vie mortelle et il les a continuées dans sa sainte Église.*

P. 331 : qui n'ont pas de bornes semblables, puisqu'ils.... — Ed. L. : *qui n'ont point de bornes semblables ni pour les temps ni pour les personnes, puisqu'ils....*

P. 332 : tout ce qui prouve sa divinité... — Ed. L. : *tout ce qui prouve la divinité de Jésus-Christ.*

P. 334 : Elle a dit.... qu'il faut que la raison lui cède, et qu'elle est née sa sujette. — Ed. L. : *Elle a dit qu'il faut que la raison lui cède parce qu'elle est née sa sujette.*

P. 335 : aux montagnes d'où il tire son origine. — Ed. L. : *aux montagnes d'où ses eaux sont précipitées.*

P. 337 : Qu'y a-t-il donc de plus souverain ni de plus indépendant.... — Ed. L. : *qu'y a-t-il donc de plus souverain et de plus indépendant.*

Voir la note grammaticale à cet endroit.

P. 338 : au milieu de la défection.... — Ed. L. : *enfin au milieu de la défection.*

P. 339 : par ces fines railleries dont vous nous vantez la délicatesse.... — Ed. L. : *par ces fines railleries que vous nous vantez.*

P. 339 : et que toute la sagesse soit dans votre esprit. — Ed. L. : *et que toute la sagesse soit dans votre esprit dont vous nous vantez la délicatesse.*

P. 339 : et qu'on vous donne la main. — Ed. L. : *et qu'on vous tende la main.*

P. 340 : que Dieu montre à découvert ce qu'il est. — Ed. L. : *se montre ce qu'il est.*

P. 340 : fidèles si vous le voulez. — Ed. L. : *fidèles si vous voulez.*

P. 342 : Elle va éteindre dans le fond du cœur.... — Ed. L. : *Elle va éteindre jusqu'au fond du cœur....*

P. 342 : Elle va éteindre.... notre sacrifice.

On a modifié dans tout ce passage, d'après le manuscrit, l'ordre des phrases que présentent les éditions.

P. 343 : dans la famille.... — Ed. L. : *dans les familles.*

P. 345 : ce tableau que je vous avais promis.... — Ed. L. : *ce tableau que je vous ai promis.*

P. 345 : au naturel, comme en raccourci.... — Ed. L. : *au naturel et comme en raccourci.*

P. 345 : C'est une beauté sévère, je l'avoue.

Ces deux derniers mots (*je l'avoue*) doivent être probablement retranchés du texte, comme l'a fait dans son édition (p. 368) M. Gazier.

P. 345 : qui aiment mieux corrompre la loi que rectifier.... — Ed. L. : *qui aiment mieux corrompre la loi que de rectifier.*

P. 348 : qu'y a-t-il.... de plus infini, ni de plus immense.... — Ed. L. : *qu'y a-t-il.... de plus infini et de plus immense.*

Voy. la note grammaticale à cet endroit.

P. 349 : En vain nous disons, etc. — Ed. L. : *Les pécheurs savent bien dire qu'il ne faut que se repentir pour*

être capable d'approcher de cette fontaine de grâce. En vain nous disons, etc.

La phrase ajoutée par l'Édition L. est supprimée dans le ms.

P 349 : Voulez-vous pas.... — Ed. L. : *ne voulez-vous pas....*

Voir la note grammaticale à cet endroit, et ci-dessus, la note critique pour la p. 6.

P. 351 : c'est mêler ensemble.... — Ed. L. : *c'est confondre....*

SERMON SUR L'HONNEUR.

P. 353 : se rendent si fort dépendants. — Ed. L. : *se rendent néanmoins si fort dépendants.*

P. 354 : des politiques et des capitaines.... — Ed. L. : *de grands politiques et des capitaines expérimentés.*

P. 354 : Sire, l'honneur fait.... — Ed. L. : *L'honneur fait....*

P. 355 : quel usage on lui doit laisser.... — Ed. L. : *quel usage on doit lui laisser....*

P. 356 : il était impossible.... — Ed. L. : *il était absolument impossible.*

P. 356 : Encore y a-t-il ce vice.... — Ed. L. : *Toutefois encore y a-t-il ce vice....*

P. 357 : les sentiments de l'enfance.... — Ed. L. : *les sentiments d'enfance....*

P. 358 : qui la rendait tempérante.... — Ed. L. : *qui la rendait juste....*

P. 359 : réduite à son propre fonds.... — Ed. L. : *réduite à son propre fond....*

P. 360 : que sa vanité s'imagine.... — Ed. L : *que notre vanite s'imagine.*

P. 361 : par le bruit qu'on fait autour d'elle.... — Ed. L. : *par*

le bruit de sa symphonie et par celui des acclamations qu'on fait autour d'elle.

P. 361 : plus de couronnes.... — Ed. L. : *plus de couronnes, plus de balustres...*

P. 363 : les biens de fortune... — Ed. L. : *les biens de la fortune.*

P. 363 : et que, parce qu'ils savent.... — Ed. L. : *et parce qu'ils savent.*

SERMON SUR L'AMOUR DES PLAISIRS.

P. 366 : La parabole de l'Enfant prodigue nous fut hier proposée par la Sainte Église dans la célébration des mystères....

Ce texte est accompagné dans le ms. d'une autre rédaction : — « *Il n'y a que peu de jours que* la parabole de l'Enfant prodigue *fut lue* par la Sainte Église... », — que M. Gazier (édit., p. 377) et M. l'abbé Lebarq (*Hist. crit.*, p. 226) adoptent comme la véritable leçon. Mais l'évangile où se trouve la parabole de l'Enfant prodigue étant celui du samedi de la seconde semaine, on est obligé dans ce cas, avec M. Lebarq, de porter au mercredi 31 mars le sermon de l'*Enfant prodigue*; à conjecturer, sans autre preuve, qu'il n'y eut pas de prédication devant la cour le dimanche 28; et à supposer du même coup que le sermon *sur la Charité fraternelle*, destiné, comme l'indique le ms., au mercredi de la 3e semaine, n'a pas été prêché. — (Voir Lebarq, ouvr. cité, p. 226-227, les observations sur lesquelles se fondérait cette dernière hypothèse.) — Ces difficultés nous ont empêché de nous rallier, jusqu'à plus ample informé, à la lecture de M. Gazier. Il est très possible, du reste, que les deux variantes aient été écrites par Bossuet simultanément, en vue d'un changement postérieur — mais qui a pu aussi ne pas se produire — dans ses prédications de la troisième semaine.

P. 366 : Et la misère extrême où il est réduit pour avoir tout donné à son plaisir.

J'inclinerais à retrancher, avec M. Gazier, ces quinze mots, qui font double emploi avec le membre de phrase

précédent, si le ms. de ce discours ne présentait pas des indications dont le sens est contestable. Voy. ci-après la note critique de la p. 387.

P. 369 : dans toutes les places publiques.... — Ed. L. : *à tous les poteaux et dans toutes les places publiques.*

P. 369 : C'est-à-dire que si l'on craignait les rigueurs des empereurs contre l'Église, on craignait encore davantage la sévérité de sa discipline contre elle-même, et que plusieurs se seraient exposés plus facilement à se voir ôter la vie, qu'à se voir arracher les plaisirs sans lesquels la vie leur est ennuyeuse, et qu'ils aimeraient autant n'avoir pas que de l'avoir sans goût et sans agrément.... — Ed. L. : *C'est-à-dire qu'on s'éloignait du christianisme plus par la crainte de perdre les plaisirs que par celle de perdre la vie qu'on aimait autant n'avoir pas que de l'avoir sans goût et sans agrément ; c'est-à-dire que si l'on craignait les rigueurs des Empereurs contre l'Église, on craignait encore davantage la sévérité de sa discipline contre elle-même.*

P. 369 : Ce martyre... durera.... — Ed. L. : *Ce martyre... doit durer....*

P. 370 : Il fallait y mettre.... — Ed. L. : *Il y fallait mettre....*

P. 371 : que par les violences et par les combats.... — Ed. L. : *que par les guerres et par les combats.*

P. 371 : démentent leurs anciens aphorismes.... — Ed. L. : *démentent si souvent leurs anciens aphorismes.*

P. 374 : Car nous voyons par expérience que, trop pauvres pour nous pouvoir arrêter longtemps, tout l'agrément des sens est.... — Ed. L. : *Car trop pauvres pour nous pouvoir arrêter longtemps, nous voyons par expérience que....*

P. 377 : et leur fuite cependant si précipitée.... — Ed. L. : *et leur fuite si précipitée.*

P. 380 : protection de Dieu.... — Ed. L. : *protection de Dieu qui y fera sa demeure.*

P. 381 : point d'homme sensé.... — Ed. L. : *point d'homme de sens.*

P. 385 : il ne se faudrait consoler.... — Ed. L. : *il ne faudrait se consoler.*

P. 386 : Agag, ce roi d'Amalec.... — Ed. L. : *Agag, roi d'Amalec....*

P. 387 : notre âme malheureuse.... — Ed. L. : *notre âme malheureuse et captive.*

Dans plusieurs endroits du manuscrit de ce discours, des phrases ou des mots, très justes, ou très beaux, ou même très nécessaires, sont marqués par Bossuet — soit en dessous, soit à la marge — d'un trait à l'encre ou au crayon. Bien que les traits de ce genre indiquent, d'ordinaire, des suppressions, il est malaisé de croire qu'il voulût sacrifier tous les passages, ainsi notés, de ce sermon (cf. Gazier, édit., p. 383, n. 1). Dans l'incertitude, j'ai préféré pécher par excès de prudence et d'esprit conservateur. Pour n'en citer que deux exemples, j'ai cru devoir maintenir dans le texte (p. 385) cette phrase : « Enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur médicinale de la pénitence, » qui est, à la fois, utile et colorée; — encore que dans le ms. elle soit à la fois *soulignée* et *accompagnée* en marge *d'un trait latéral.* — De même, p. 386, les mots *et de bonne chère* après *homme de plaisir* sont soulignés; et pourtant ne sont-ils pas — bien mieux que l'expression noble et vague *homme de plaisir* — la traduction, digne de Bossuet, de l'*Agag pinguissimus* de l'Écriture ?

SUR LES CONDITIONS NÉCESSAIRES POUR ÊTRE HEUREUX.

P. 391 : Que peut-on imaginer de plus vaste ni de plus immense.... — Ed. L. : *Que peut-on imaginer de plus vaste ou de plus immense....*

Cf. plus haut la note critique de la p. 337.

P. 392 : qui sont cachés bien avant au fond de votre âme.... — Ed. L. : *que vous avez tout au fond de votre âme....*

P. 392 : qui nous assemble.... — Ed. L. : *qui nous rassemble.*

P. 392 : Peut-être dans mes paroles ?.... — Ed. L. : *Est-ce peut-être dans mes paroles ?*

P. 393 : Je la vois.... — Ed. L. : *Je la vois donc, la vérité....*

P. 394 : Par leur propre aveuglement et par leurs ténèbres.... — Ed. L. : *par leur propre aveuglement.*

P. 394 : Quand vous connaîtrai-je? — Ed L. : *Quand vous connaîtrai-je? Connaissons-nous la vérité parmi les ténèbres qui nous environnent?*

P. 394 : Les particuliers ne la savent pas, qui toutefois se mêlent.... — Ed. L. : *Les particuliers ne la savent pas, quoique toutefois ils se mêlent.*

P. 395 : Ceux qui sont dans les grandes charges, étant élevés plus haut.... — Ed. L. : *Les grands qui sont élevés plus haut....*

P. 395 : que vous êtes heureux maintenant de n'avoir.... — Ed. L. : *que vous êtes heureux, disait un ancien à son ami tombé en disgrâce, oui, que vous êtes heureux, encore une fois, de n'avoir....*

P. 395 : à vous mentir ni à vous tromper.... — Ed. L. : *à vous mentir et à vous tromper.*

Cf. supra, p. 391 et 337.

P. 395 : retenant sa mobilité.... — Ed. L. : *retenant en arrêt sa mobilité....*

P. 395 : misérable refuge.... — Ed. L. : *triste et misérable refuge....*

P. 396 : revêtir les successeurs.... — Ed. L. : *revêtir leurs successeurs....*

P. 396 : L'homme tombe.... — Ed. L. : *l'homme tombe, meurt....*

P. 396 : Non seulement ils sont des dieux parce qu'ils ne sont plus sujets à la mort, mais ils sont des dieux d'une autre manière parce qu'ils ne sont plus sujets au mensonge. — Ed. L. : *ils sont des dieux; ils ne*

mourront plus; ils sont des dieux, ils ne pourront plus tromper ni être trompés.

P. 396 : vous donc, bienheureux esprits.... — Ed. L. : *vous donc, ô bienheureux esprits....*

P. 397 : ni aucune ambiguïté.... qui vous la déguise.

Pour la raison énoncée à la note 1 de cette page, j'inclinerais à lire avec M. Gazier : « ni aucun nuage qui vous la couvre, ni aucune ambiguïté qui vous l'enveloppe, ni aucun faux jour qui vous la déguise. »

P. 397 : d'elle-même, toute pure.... — Ed. L. : *d'elle-même et toute pure....*

P. 398 : vous jouirez de la douceur.... — Ed. L. : *vous jouirez du moins agréablement de la douceur....*

P. 398 : quel est le sujet ordinaire de vos rêveries et de vos discours? quelle corruption! quelle immodestie! Oserai-je le dire.... — Ed. L. : *quel est le sujet ordinaire de vos rêveries et de vos discours? Oserai-je le dire....*

P. 398 : quoi! pendant que.... — Ed. L. : *Pendant que....*

P. 399 : ni une vivacité.... — Ed. L. : *ni un éclat, une vivacité....*

P. 400 : Le fol inconsidéré, dit-il, fait sans cesse éclater son ris emporté.... — Ed. L. : *Le fou, dit-il, indiscret, inconsidéré, fait sans cesse éclater son ris.*

P. 401 : flatteurs pernicieux et conseillers.... — Ed. L. : *flatteurs pernicieux et conseillers....*

P. 401 : à la courte imposture de leurs rêveries.... — Ed. L. : *à la courte imposture de leurs agréables rêveries.*

P. 403 : Il est vrai qu'il y a une partie de nous-mêmes.... — Ed. L. : *Il est vrai qu'il y a en nous une secrète partie....*

P. 403 : avec tout le reste.... — Ed. L. : *comme tout le reste....*

P. 403 : nous la produisons au dehors.... — Ed. L. : *nous la produisons toute au dehors.*

P. 404 : Votre esprit est rempli.... — Ed. L. : *votre esprit est infatué....*

P. 404 : les épicuriens.... — Ed. L. : *les épicuriens brutaux.*

P. 405 : qui aient comme droitement.... — Ed. L. : *qui aient bien connu....*

P. 405 : ce que c'est [que] l'homme.... — Ed. L. : *les devoirs de l'homme.*

P. 405 : parce que vous en craignez les justes supplices.... — Ed. L. : *parce que vous craignez les justes supplices.*

SERMON SUR LES EFFETS DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

P. 439 : c'est d'avoir mon Dieu et de m'y tenir attaché.... — Ed. L. : *c'est d'avoir mon Dieu, c'est de m'y tenir attaché.*

P. 440 : ne lui permet de se refuser.... — Ed. L. : *ne lui permet jamais de se refuser.*

P. 443 : croyez donc à sa parole et tremblez.... — Ed. L. : *croyez-y donc et tremblez.*

P. 445 : vous a ébranlé.... — Ed. L. : *vous a ébranlés.*

P. 446 : j'opère comme lui.... — Ed. L. : *j'opère avec lui.*

P. 447 : Si elle a un seul moment ressenti la mort d'où J.-C. l'a tirée et que cette Église de J.-C. unie à Pierre n'ait pas conservé avec l'unité et l'autorité une fermeté invincible, doutez.... — Ed. L. : *Si elle a un seul moment ressenti la mort d'où J.-C. l'a tirée, doutez....*

P. 448 : comme disent six cent trente évêques.... — Ed. L : *comme disent les six cent trente évêques.*

P. 449 : viennent toutes à la fin tomber.... — Ed. L. : *viennent toutes à la fois tomber.*

P. 451 : et je ne m'étonne pas... dans le ciel, si déjà.... — Ed. L. : *et je ne m'étonne pas... dans le ciel : déjà....*

P. 453 : remplir leur place.... — Ed. L. : *remplir leurs places.*

P. 453 : prétendre à s'élever.... — Ed. L. : *prétendre de s'élever....*

P. 454 : lieu de tourments... — Ed. L. : *lieu de tourment....*

P. 455 : pleine de vertu.... — Ed. L. : *pleine de vertus.*

P. 455 : jamais tu n'éprouveras.... — Ed. L. : *jamais, jamais, je l'espère, tu n'éprouveras....*

Si l'on songe à l'année où a été prononcé ce sermon, on comprendra pourquoi, en ce passage, Bossuet a corrigé l'expression d'un doute sur la fidélité possible de l'Église gallicane au Saint-Siège.

P. 455 : Et si nous ne commençons.... — Ed. L. : *Si nous ne commençons....*

P. 456 : Nous nous étonnons maintenant, c'est une merveille, quand.... — Ed. L. : *nous nous étonnons maintenant quand....*

P. 456 : se rit secrètement.... — Ed. L. : *triomphe secrètement*

P. 456 : votre langue envenimée.... — Ed. L. : *une langue envenimée.*

P. 457 : une demeure réciproque, en un mot! L'Esprit.... — Ed. L. : *une demeure réciproque. En un mo l'Esprit....*

P. 457 : en vain [Dieu] emploie à nous convertir.... — [Dieu] est une conjecture ; ms. : *il.*

P. 458 : notre communion un jeu.... — Ed. L. : *notre communion qu'un jeu....*

P. 459 : Ce n'est pas ainsi qu'il en a parlé.... — Ed. L. : *Ce n'est pas ainsi qu'il a parlé des rechutes....*

P. 460 : supporter la saine doctrine.... — Ed. L. : *soutenir....*

P. 463 : les desseins de sa miséricorde.... — Ed. L. : *le dessein....*

P. 464 : d'un regard furtif.... — Ed. L. : *d'un regard fugitif.*

P. 466 : votre État ne changera jamais.... — Ed. L : *votre État ne manquera jamais.*

P. 466 : et nous nous verrons.... — Ed. L. *nous nous verrons.*

II. Collation avec des éditions nouvelles.

(1°) COLLATION AVEC LA 1re ÉDITION LEBARQ

SERMON SUR L'AMBITION DE 1862.

Un nouvel examen du ms. en prenant pour base le texte constitué par l'abbé Lebarq (recueil cité, IV, p. 140 et suiv,) nous a fait adopter *une vingtaine* de corrections, dont plusieurs assez importantes, du savant éditeur (p. 261 à 266, 268, 273, 276, 278-280, 282-284. Comme sa recension fait maintenant autorité, je signale ici les endroits où j'ai cru devoir m'en écarter à dessein :

P. 263 : Cependant il méprise. — Ed. Lebarq : *il méprise.*

Cependant est supprimé à tort. La ponctuation du manuscrit le rend nécessaire, et cette construction antithétique est habituelle à Bossuet.

P. 264 : ou si ce n'est point peut-être un grand nom.... — Lebarq : *ou si ce n'est point un grand nom.*

P. 265 : Ajoutons... qu'il est encore sans difficulté plus essentiel. — Lebarq supprime, à tort, *sans difficulté.*

P. 268 : qu'on ne puisse jamais trouver du pouvoir.... — Lebarq oublie *jamais.*

P. 270 : des vices cachés en sont-ils moins vices.... — Lebarq : *crimes.*

P. 270 : C'est le premier sentiment qui en fait la corruption. — Lebarq : *est-ce l'accomplissement qui....*

Texte que j'avais reçu précédemment et qui me semble décidément une variante à rejeter.

P. 270 : de faire toujours des desseins. — Lebarq omet *toujours.*

P. 271 : Si on lève ces empêchements, nos inclinations.... — Lebarq : .... *ces inclinations*....

P. 273 : Ainsi périssent tous ces beaux desseins.... — Lebarq omet *tous*.

P. 274 : Sans soupirer ardemment après une plus grande puissance.... — Lebarq omet *plus*.

P. 275 : ne sont pas tant des présents qu'elle nous fait.... — Lebard omet *qu'elle nous fait*.

P. 276 : contre toute sorte d'attaques.... — Lebarq : *toutes sortes*.

Cf. p. 9, n. 4.

P. 276 : les précautions de ta prudence.... — Lebarq : *de la prudence*.

P. 278 : Tous ceux qui se reposaient.... — Lebarq : *ceux qui se reposaient*.

P. 278 : d'un homme insensé qui se sera damné pour le laisser riche. — Lebarq : *qui se sera perdu*.

Cette leçon, que j'avais reçue précédemment, est une correction de 1666.

P. 279 : j'étudierai le faible de leur conduite. — Lebarq : *j'étudierai le défaut de leur politique et le faible de leur conduite*.

Le défaut de leur politique, que j'avais gardé précédemment, est, selon toute probabilité, une correction de 1666, à supprimer, comme Lebarq a supprimé plus haut, avec raison : *dont l'ombre couvrait toute la terre*.

P. 279 : l'avenir a des événements trop secrets.... — Lebarq : *trop bizarres*.

Bizarres est aussi de 1666.

P. 281 : c'est que l'homme l'attache (son désir avide d'éternité) à ce qu'il aime.... — Lebarq : *s'attache*.

P. 281 : ma fortune, mon repos assuré.... — Lebarq : *ma fortune et mon repos assuré*.

P. 283 : comme dit l'Apôtre.... — Lebarq insère à tort le texte latin dans le texte.

P. 283 : il les compatit et il les soulage.... — Lebarq : *il y compatit et les soulage*.

(2°) COLLATION AVEC LA 2e ÉDITION LEBARQ

SERMON SUR LA BONTÉ ET LA RIGUEUR DE DIEU

Nous avons adopté, pour ce sermon, (aux pages 6, 7, 11, 12, 16 17, 18, 20, 21, 25, 26), *quatorze* corrections de l'édition de l'abbé Lebarq, revue par MM. Urbain et Levesque. Voici les leçons que nous croyons devoir maintenir d'après le ms. :

P. 4 : D'une manière bien plus aimable.... — 2e édit. Lebarq : *plus bien aimable.*

P. 16 : jusques à ses ennemis. — 2e édit. Lebarq : *jusqu'à....*

P. 16 : toutes entières... — 2e édit. Lebarq : *tout entières.*

P. 21 : Quoique son armée fût de près de soixante mille hommes.... — 2e édit. Lebarq : *fût près de....*

P. 21 : A travers de son champ..,. — 2e édit. Lebarq : *à traverser son champ.*

P. 22 : que Dieu lança sur elle.... — 2e édit. Lebarq : *sur cette cité*; lecture possible, mais douteuse.

P. 24 : ignorez vous, ô pécheurs qui foulez.... — 2e édit. Lebarq : *que vous foulez.* Conjecture très douteuse,

P. 25 : Or Tertullian remarque.... — 2e édit. Lebarq : *Tertullian remarque.*

P. 25 : de la leur pardonner [la mort de Jésus]. — 2e édit. Lebarq : *de le leur pardonner.*

P. 26 : Peut-être t'attendra-[t]il.... — 2e édit. Lebarq : *Peut-être attendra-[t]-il.*

SERMON SUR LA LOI DE DIEU.

Quinze leçons de l'édition Urbain et Levesque adoptées : aux pages 28, 30, 31, 32, 33, 35, 36, 37, 40, 44. Nous nous en écartons dans les passages suivants :

P. 30 : le tumulte des armées.... — 2e édit. Lebarq : *le tumulte des armes....*

P. 32 : du témoignage de leurs consciences, *cogitavi vias meas.* — 2e édit. Lebarq : *du témoignage de leurs consciences.*

Le ms. ne semble pas autoriser à supprimer ce texte biblique qui revient, assez heureusement, en refrain. Ce qui peut tromper, c'est le trait qui souligne les trois lignes précédentes et qui le barre. Et ce qui prouverait encore qu'il doit être maintenu, c'est que Bossuet avait

déjà mis quelques lignes plus haut cette citation, mais là, il l'a barrée nettement, la réservant pour la fin du développement où je la rétablis.

P. 52 : Je suis né dans une profonde ignorance.... — 2e édit. Lebarq : *je suis dans une profonde ignorance.*

P. 53 : Un guide pour mes erreurs.... — 2e édit. Lebarq : *Un guide de mes erreurs.*

Le ms. ne justifie pas cette leçon. Il justifie au contraire la lecture de M. Paul Couvreur (*Revue d'hist. litt. de la France*, 1895, p. 417) adoptée par MM. Urbain et Levesque, — qui met après *tranquillité* un point et même un à la ligne.

P. 33 : Une inquiétude éternelle.... — 2e édit. Lebarq : *Une inquiétude et une inconstance éternelle....*

Les trois mots ajoutés sont plus probablement une addition de 1659, comme plus loin la variante « *qui leur donne un repos sans trouble* ».

P. 36 : avoir apporté le plus de prudence. — 2e édit. Lebarq : *avoir le plus apporté de prudence.*

P. 36 : il a bien voulu se faire homme. — 2e édit. Lebarq : *il a voulu se faire homme.*

P. 40 : Cet excellent maître, et par ses paroles, et par ses exemples.... — La 2e *édit. Lebarq* supprime sans raison apparente ces huit derniers mots.

P. 42 : O que cette parole est douce ! — 2e édit. Lebarq : *Que cette parole....*

P. 45 : Lorsque nous ne pouvons. — 2e édit. Lebarq : *Lorsque nous ne pouvons pas.*

PANÉGYRIQUE DE SAINT BERNARD.

Cinq corrections adoptées (pages 55, 61, 66, 73, 74). La plus importante est celle de la page 73 ; « ce violent prince d'Aquitaine » (que saint Bernard apaisait) est une retouche polie des éditeurs du XVIIIe siècle, au style de Bossuet qui avait écrit : « cet enragé prince ».

MÉDITATION SUR LA BRIÈVETÉ DE LA VIE.

Sept corrections (p. 306-307) empruntées à la nouvelle recension de MM. Urbain et Levesque. L'une d'elles modifie le texte traditionnel : « Et que j'occupe peu de place dans ce grand abime de ans ! » Il faut lire : « dans ce grand abime de temps ».

SERMONS CHOISIS

DE BOSSUET

SUR

LA BONTÉ ET LA RIGUEUR DE DIEU

SERMON POUR LE IXe DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE

PRÊCHÉ A METZ VERS 1653

NOTICE[1]

Le ton et la composition de ce discours, les nombreux archaïsmes qu'on y relève, l'orthographe et l'écriture du manuscrit[2] permettraient de présumer déjà, à défaut d'autres preuves, que le sermon *sur la Bonté et la Rigueur de Dieu* est une œuvre de la jeunesse de Bossuet. Les termes mêmes dans lesquels l'orateur parle des Juifs prouvent en outre qu'il prêche à Metz. « Nous voyons, dit-il, à nos yeux des restes de leur naufrage que Dieu a jetés pour ainsi dire *à nos portes.* » L'expression s'applique exactement à Metz : les Juifs, qui s'y trouvaient en assez grand nombre, étaient relégués à une extrémité de la ville[3].

1. Nous empruntons les éléments de cette notice à celle que M. Gandar a mise en tête du même discours. On y verra, comme dans les suivantes, par quelle méthode, en rapprochant toutes les indications fournies par Bossuet lui-même, par les manuscrits, par l'histoire contemporaine, MM. Floquet, Vaillant, Gandar, Lachat, Lebarq ont pu parvenir à restituer à peu près certainement la date d'un assez grand nombre de sermons.

2. Vaillant, *Études sur les sermons de Bossuet*, pp. 42-43. — Édition Lachat, t. x, p. 400. — Édition Gandar, p. 9. — Lebarq, *Hist. crit. de la prédication de Bossuet*, p. 110.

3. Floquet, *Études sur la vie de Bossuet*, I, 272, sqq.

Mais Bossuet eut sa résidence à Metz de 1652 à 1658 : à quel moment de ce séjour devons-nous rapporter le sermon *sur la Bonté de Dieu*? Aux premiers temps, comme le prouvent les allusions à la Fronde, à la guerre contre les Espagnols, à la défection de Condé (1652). « La France, hélas! notre commune patrie, agitée depuis si longtemps par une guerre étrangère, achève de se desoler par ses divisions intestines. Encore parmi les Juifs, tous les deux partis conspiraient à repousser l'ennemi commun, bien loin de vouloir se fortifier par son secours..... Et nous, au contraire... ah! fidèles, n'achevons pas, épargnons un peu notre honte. » Si l'on se rappelle, à propos de ce passage, qu'au mois de septembre 1653, Bossuet fut chargé par l'Assemblée des Trois-Ordres[1] de négocier avec le prince de Condé la sauvegarde de Metz, on sera tenté de croire que le discours où il déplore avec cette émotion indignée la honte et le malheur des troubles civils fut prononcé précisément en 1653, vers le temps où Bossuet allait partir à Stenay, pour débattre avec les agents de Condé la rançon d'une ville française.

Dans le manuscrit, la même enveloppe contient, outre le texte du sermon : 1° le sommaire[2] rédigé par Bossuet au moment[3] où il préparait son carême du Louvre (1662); 2° huit pages d'extraits de Tertullien et d'une traduction latine de Josèphe, accompagnés de renvois à Tacite, à Suétone, à Lactance, et à la paraphrase de Josèphe que nous avons sous le nom d'Hégésippe. Ces textes ont servi non seulement à la composition du sermon *sur la Bonté de Dieu*, mais, une vingtaine d'années plus tard, à la composition des chapitres XXI à XXIV de la seconde partie du Discours sur l'*Histoire universelle*, où l'on retrouve « avec le souvenir des Juifs de Metz, plus d'une idée, plus d'une expression, empruntée à notre sermon[4]. »

1. Floquet, I, 246-253.

2. Voici ce sommaire :

« Justice de Dieu, suite de sa bonté. — Quelle elle est. — Tertullien.

[1er point.] « *Deus ex initio bonus.* Justice de Dieu : quelle.

« *Non habemus Pontificem qui non possit compati.*

[2e point.] « Deux règnes : par miséricorde et par justice.

« Jérusalem ruinée : *Deutéron.*, XXVIII.

« Vengeance sur les Juifs : exemplaire pour les chrétiens. »

3. Gandar, *Études critiques*, p. 392-393.

4. Édition Gandar, p. 10. — L'abbé Lebarq, *Hist. crit.*, p. 110-126, se fondant sur l'orthographe, adopte pour ce sermon la date de 1652.

EXTRAITS

Ut appropinquavit, videns civitatem, flevit super eam, dicens : « Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi; nunc autem abscondita sunt ab oculis tuis.

Comme Jésus s'approchait de Jérusalem, considérant cette ville, il se mit à pleurer sur elle : « Si tu avais connu, dit-il, du moins en ce tien jour, ce qu'il faudrait que tu fisses pour avoir la paix ! Mais certes ces choses sont cachées à tes yeux [1].

Luc, XIX, 41.

Après une entrée en matière où il paraphrase le texte du sermon, Bossuet expose dans son *exorde* la doctrine « extravagante » des Marcionites qui, ne pouvant comprendre comment la bonté de Dieu s'accordait avec sa justice, « séparèrent le Dieu bon d'avec le Dieu juste. » Il rappelle les arguments que Tertullien opposait à ces hérétiques pour leur prouver que la justice de Dieu, loin de contrarier sa bonté, « agit pour elle » et « fait ses affaires. » Ce sont ces deux qualités de la nature divine que Bossuet veut faire considérer à ses auditeurs, en leur montrant tour à tour « le Sauveur miséricordieux et le Sauveur inexorable. »

PREMIER POINT

Bossuet revient sur un mot de Tertullien qu'il a déjà cité : *Deus a primordio tantum bonus.* « La bonté est la propre nature de Dieu ; » aussi le Fils de Dieu n'a-t-il pas été envoyé sur la terre pour juger le monde, mais pour sauver le monde. « Sa première qualité est celle de Sauveur ; celle de Juge est, pour ainsi dire, accessoire. »

Et à ce propos, il me souvient d'un petit mot de saint

1. Voyez, dans le *Discours sur l'Hist. univ.*, II, 21, une autre traduction du même passage de l'Évangile : « Ah ! dit-il, ville infortunée, si tu connaissais, du moins en ce jour qui t'est encore donné pour te repentir, ce qui te pourrait apporter la paix ! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. »

Pierre, par lequel il dépeint fort bien le Sauveur à Cornélius (aux *Actes*, x) : « Jésus de Nazareth, dit-il, homme approuvé de Dieu, qui passait bien-faisant[1] et guérissant tous les oppressés[2] : » *Pertransiit benefaciendo, et sanando omnes oppressos a diabolo*[3]. O Dieu ! les belles paroles, et bien dignes de mon Sauveur ! La folle éloquence du siècle, quand elle veut élever[4] quelque valeureux capitaine, dit qu'il a parcouru les provinces moins par ses pas que par ses victoires[5]. Les panégyriques sont pleins de semblables discours. Et qu'est-ce à dire, à votre avis, parcourir[6] les provinces par des victoires ? n'est-ce pas porter partout le carnage et la pillerie[6] ? Ah ! que mon Sauveur a parcouru la Judée d'une manière bien plus aimable ! il l'a parcourue moins par ses pas que par ses bienfaits. Il allait de tous côtés, guérissant les malades, consolant les misérables, instruisant les ignorants, annonçant à tous avec une fermeté invincible la parole de vie éternelle que le Saint-Esprit lui avait mise à la bouche : *Pertransiit benefaciendo*. Ce n'était pas seulement les lieux où il arrêtait, qui se trouvaient mieux de sa présence : autant de pas, autant de vestiges de sa bonté. Il rendait remarquables les endroits par où il passait, par la profusion de ses grâces. En cette

1. *Bien-faisant :* Participe de l'ancien verbe *bien-faire*. Bossuet a déjà dit plus haut : « Je ne paraissais sur la terre que pour leur *bien-faire*. » — « Il vieillit, » dit le dictionnaire de l'Académie (1694), et Furetière (1691) : « On dit plus ordinairement faire du bien. »

2. Dans ce sens figuré, *oppresser* « n'est guère en usage qu'au participe » (Furetière). — *Disc. sur l'Hist. univ.*, III, 6 : « Cette compagnie était regardée comme l'asile des oppressés. »

3. *Actes*, x, 38.

4. *Élever*, dans le sens d'*exalter*, s'emploie rarement seul. Corneille a dit (*Gal. du Pal.*, III, 1) : « J'ai beau devant les yeux lui remettre Hippolyte, || Parler de ses attraits, *élever* son mérite ; » et Boileau (*Art poét.*, II), assez obscurément : « A la fin, tous ces jeux que l'athéisme *élève* ».

5. Cf. Cicéron, *Pro Marcello*, 1, et Pline le Jeune, *Panég.* XIV.

6. *Pillage* a prévalu. — Cf. plus loin, p. 18 et n. 2.

bourgade, il n'y a plus d'aveugles ni d'estropiés : sans doute, disait-on, le débonnaire[1] Jésus a passé par là.

Et en effet, chrétiens, quelle contrée de la Palestine n'a pas expérimenté mille et mille fois sa douceur? Et je ne doute pas qu'il n'eût été chercher les malheureux jusques au bout du monde, si les ordres de son Père ne l'eussent arrêté en Judée. Vit-il jamais un misérable qu'il n'en eût pitié? Ah! que je suis ravi, quand je vois dans son Évangile qu'il n'entreprend presque jamais aucune guérison importante, qu'il ne donne auparavant quelque marque de compassion! il y en [a] mille beaux endroits dans les Évangiles. La première grâce qu'il leur faisait, c'était de les plaindre en son âme avec une affection véritablement paternelle : son cœur écoutait la voix de la misère qui l'attendrissait, et en même temps il sollicitait son bras à les soulager.

Que ne ressentons [-nous] du moins, ô fidèles, quelque peu de cette tendresse! Nous n'avons pas en nos mains ce grand et prodigieux pouvoir pour subvenir aux nécessités de nos pauvres frères ; mais Dieu et la nature ont inséré[2] dans nos âmes je ne sais quel sentiment qui ne nous permet pas de voir souffrir nos semblables, sans y prendre part, à moins que de n'être plus hommes. Mes frères, faisons donc voir aux pauvres que nous sommes touchés

1. « *Débonnaire, débonnaireté :* Il y a des gens délicats, dit le P. Bouhours, qui ne peuvent souffrir ni l'un ni l'autre. Je crois qu'en parlant de la vertu chrétienne que Jésus-Christ a canonisée de sa bouche et qui va à souffrir, à pardonner les plus grands outrages, on pourrait dire : Les vrais chrétiens sont *débonnaires*. Mais hors de là, je ne voudrais pas m'en servir... Aujourd'hui, l'air *débonnaire*, le visage *débonnaire* va fort à une physionomie naïve. » (*Suite des Remarques nouvelles sur la langue française*, 1692).

2. *Inséré :* « Il ne se dit guère que des feuillets, des cahiers, des choses nouvelles et remarquables qu'on ajoute dans le corps d'un livre, ou de quelque mot, de quelque clause qu'on met dans un discours par écrit. » (Académie, 1694.)

de leurs maux[1], si nous n'avons dépouillé toute sorte d'humanité. Ceux qui ne leur donnent qu'à regret, que pour se délivrer de leurs importunités, ont-ils jamais pris la peine de considérer[2] que c'est le Fils de Dieu qui les leur adresse; que ce serait bien souvent leur faire une double aumône, que de leur épargner la honte de nous demander; que toujours la première aumône doit venir du cœur? je veux dire, fidèles, une aumône de tendre compassion : c'est un présent qui ne s'épuise jamais; il y en a dans nos âmes un trésor immense et une source infinie; et cependant c'est le seul dont le Fils de Dieu fait[3] état. Quand vous distribuez de l'argent ou du pain, c'est faire l'aumône au pauvre; mais quand vous accueillez le pauvre avec ce sentiment de tendresse, savez-vous ce que vous faites? vous faites l'aumône à Dieu : « J'aime, dit-il, mieux la miséricorde que le sacrifice[4]. » C'est alors que votre charité donne des ailes à cette matière pesante et terrestre, et, par les mains des pauvres, dans lesquelles vous la consignez, la fait monter devant Dieu comme une offrande agréable. C'est alors que vous devenez véritablement semblables au Sauveur Jésus, qui n'a pris une chair humaine qu'afin de compatir à nos infirmités avec une affection plus sensible.

Oui certes, il[5] est vrai, chrétiens; ce qui a fait résoudre le Fils de Dieu à se revêtir d'une chair semblable à la nôtre,

1. Variante : Au nom de Dieu, faisons voir aux pauvres que leurs misères nous touchent.

2. Var. : Songent-ils bien.

3. « *Le seul qui*... avec l'indicatif, quand celui qui parle veut rendre l'idée positive. » Littré. On trouve, dans le même discours, un autre exemple de l'indicatif employé d'une manière analogue pour affirmer d'une manière plus positive : « ... Une des plus belles promesses que Dieu ait faites à son fils, est celle de lui donner l'empire de tout l'univers et de faire par ce moyen que tous les hommes *seront* ses sujets. » (2e point).

4. *Matth.*, IX, 13.

5. *Il*, cela. Cf. plus loin, p. 265, n. 2; p. 292, n. 2; p. 324, l. 9; p. 487, l. 9, et La Bruyère, *Caractères*, édit. Servois et Rébelliau, p. 529, n. 2.

c'est le dessein qu'il a eu de ressentir pour nous une compassion véritable; et en voici la raison, prise de l'épître aux Hébreux, dont je m'en vais tâcher de vous exposer la doctrine; et rendez-[vous], s'il vous plaît, attentifs. Si le Fils de Dieu n'avait prétendu autre chose que de s'unir seulement à quelqu'une de ses créatures, les intelligences célestes se présentaient, ce semble, à propos dans son voisinage, qui, à raison de[1] leur immortalité et de leurs autres qualités éminentes, ont sans doute plus de rapport avec la nature divine; mais, certes, il n'avait que faire de chercher dans ses créatures ni la grandeur, ni l'immortalité. Qu'est-ce qu'il y cherchait, chrétiens? la misère et la compassion. C'est pourquoi, dit excellemment la savante épître aux Hébreux, *Non angelos apprehendit, sed semen Abrahæ apprehendit*[2] : « Il n'a pas pris la nature angélique; mais il a voulu prendre, » servons-nous des mots de l'auteur, « il a voulu appréhender[3] la nature humaine ». La belle réflexion que fait, à mon avis, sur ces mots le docte saint Jean Chrysostome[4] ! Il a, dit l'Apôtre, appréhendé la nature humaine: elle s'enfuyait, elle ne voulait point du Sauveur: qu'a[-t-]il fait? Il a couru après d'une course précipitée, « sautant les montagnes[5], » c'est-à-dire, les ordres des anges[6], comme il est écrit aux Cantiques : « Il a couru, comme un géant, à grands pas et démesurés, » passant en un moment du ciel en la terre : *Exultavit ut gigas ad currendam viam*[7]. Là, il a atteint cette fugitive nature, il l'a saisie, il l'a appréhendée au corps et en l'âme.

1. *A raison de :* A cause de, acception que n'indique pas Furetière, non plus que l'Académie. *En raison de* serait plus correct.

2. *Hebr.*, II, 16.

3. *Appréhender:* «terme de pratique (*de jurisprudence*) : ne se dit guère qu'en parlant de prise de corps. » (*Académie*, 1694.)

4. *In Ep. ad Hebr. Homil.*, V, 1.

5. *Cant.*, II, 8. — Sautant pardessus les montagnes.

6. Les divers groupes d'Anges que la théologie catholique distingue hiérarchiquement.

7. *Ps.*, XVIII, 6.

Semen Abrahæ apprehendit. Il a eu pour ses frères, c'est-à-dire pour nous autres hommes, une si grande tendresse, « qu'il a voulu en tout point se rendre semblable à eux : » *Debuit per omnia fratribus similari*[1]. Il a vu que nous étions composés de chair et de sang : pour cela, il a pris, non un corps céleste, comme disaient les Marcionites ; non une chair fantastique et un spectre d'homme, comme assuraient les Manichéens ; quoi donc ? une chair tout ainsi que nous, un sang qui avait les mêmes qualités que le nôtre : *Quia pueri communicaverunt carni et sanguini, et ipse similiter participavit iisdem*[2] dit le grand apôtre aux Hébreux ; et cela pour quelle raison ? *Ut misericors fieret*[3] : « afin d'être miséricordieux », poursuit le même saint Paul.

Eh quoi donc, le Fils de Dieu, dans l'éternité de sa gloire était-il sans miséricorde ? Non, certes : mais sa miséricorde n'était pas accompagnée d'une compassion effective ; parce que, comme vous savez, toute véritable compassion suppose quelque douleur ; et partant le fils de Dieu, dans le sein du Père éternel, était également incapable de pâtir et de compatir : et lorsque l'Écriture attribue ces sortes d'affections à la nature divine, vous n'ignorez pas [que] cette façon de parler ne peut être que figurée. C'est ce qui a obligé le Sauveur à prendre une nature humaine ; « parce qu'il voulait ressentir une réelle et véritable pitié : » *Ut misericors fieret.* Si donc il voulait être touché pour nous d'une pitié réelle et véritable, il fallait qu'il prît une nature capable de ces émotions ; on bien disons autrement, et toutefois toujours dans[4] les mêmes principes : Notre Dieu, dans la grandeur de sa majesté, avait pitié de nous comme de ses

1. *Hebr.*, II, 17.

2. *Ibid.*, 14. Ms. : *communicavit.* Bossuet cite souvent de mémoire l'Écriture et les Pères, comme le prouvent d'assez nombreuses inexactitudes dans ses citations.

3. *Ibid.*, 17.

4. *Dans...* « se prend pour *selon*. Cela est vrai *dans* les principes d'Aristote. » (Académie, 1694.)

enfants et de ses ouvrages; mais depuis l'incarnation, il a commencé à nous plaindre comme ses frères, comme ses semblables, comme des hommes tels que lui. Depuis ce temps-là, il ne nous a pas plaints seulement comme l'on voit ceux qui sont dans le port plaindre souvent les autres qu'ils voient agités sur la mer d'une[1] furieuse tourmente; mais il nous a plaints comme ceux qui courent le même péril se plaignent les uns les autres, par une expérience sensible de leurs communes misères: enfin, l'oserai-je dire? il nous a plaints, ce bon frère, comme ses compagnons de fortune, comme ayant eu à passer par les mêmes misères que nous, ayant eu, ainsi que nous, une chair sensible aux douleurs, et un sang capable de s'émouvoir, et une température[2] de corps sujette, comme la nôtre, à toutes les incommodités de la vie et à la nécessité de la mort. C'est pourquoi l'Apôtre se glorifie de la grande bénignité de notre Pontife: « Ah! nous n'avons pas un pontife, dit-il[3], qui soit insensible à nos maux: » *Non habemus* [*pontificem, qui non possit compati infirmitatibus nostris*]: pour quelle raison? « Parce qu'il a passé par toute sorte[4] d'épreuves: » *Tentatum per omnia.*

Cette tendresse compatissante de Jésus-Christ pour l'humanité dont il a épuisé toutes les misères, le suit dans son éternité. « Il n'a pas oublié ses longs travaux, ni toutes les autres épreuves de

1. *Par* une.... Cf. p. 261, n. 2. Voir Brachet et Dussouchet, *Gr. fr., cours sup.*, p. 426, par. 963.

2. « *Température* se dit de l'air, et *tempérament* de personnes.... Toutefois M. de Malherbe use de *température* pour *tempérament*.... Je l'ai vu aussi employé tout de même par Amyot. Mais ce qui se disait autrefois ne se dit plus. » (Vaugelas, *Remarques*, 1647.)

3. *Hebr.*, IV, 15.

4. Bien que Vaugelas préférât *toutes sortes* quand le complément indirect qui suit est, comme ici, un nom au pluriel, l'Académie autorisait l'une et l'autre forme; et même, selon Thomas Corneille, *M. Ménage soutenait que* toute sorte *est plus élégant.* (*Édition des Remarques de Vaugelas*, 1687.)

son laborieux pèlerinage... Ce sentiment le touche dans la félicité de sa gloire, encore qu'il ne le trouble pas... Si nous avions besoin de larmes, il en donnerait. »

Pour moi, je vous l'avoue, chrétiens, c'est là mon unique espérance; c'est là toute ma joie et le seul appui de mon repos : autrement, dans quels désespoirs ne m'abîmerait pas le nombre infini de mes crimes? Quand je considère le sentier étroit sur lequel Dieu m'a commandé de marcher, la prodigieuse difficulté qu'il y a de retenir, dans un chemin si glissant, une volonté si volage et si précipitée que la mienne; quand je jette les yeux sur la profondeur impénétrable du cœur de l'homme, capable de cacher dans ses replis tortueux tant d'inclinations corrompues dont je n'aurai nulle connaissance; enfin, quand je vois l'amour-propre faire pour l'ordinaire la meilleure partie de mes actions : je frémis d'horreur, ô fidèles, qu'il ne se trouve beaucoup de péchés dans les choses qui me paraissent les plus innocentes. Et quand même je serais très juste devant les hommes, ô Dieu éternel, quelle justice humaine ne disparaîtrait point devant votre face? et qui serait celui qui[1] pourrait justifier sa vie, si vous entriez avec lui dans un examen rigoureux? Si le saint apôtre saint Paul, après avoir dit avec une si grande assurance, « qu'il ne se sent point « coupable en soi-même[2], ne laisse pas de craindre de « n'être pas justifié devant vous : » *Nihil mihi conscius sum sed non in hoc justificatus sum;* que dirai-je, moi misérable! et quels devront être les troubles de ma conscience? Mais, ô mon aimable Pontife[3], Pontife fidèle et compatissant à mes

1. C'est-à-dire : quel homme serait celui qui...

2. « *Soi-même* et *lui-même*, dit Thomas Corneille d'après le P. Bouhours, se disent presque également en parlant d'une personne particulière : *C'est un homme qui a bonne opinion de soi-même, qui a bonne opinion de lui-même.* »

3. *Pontife.* C'est une des quali-

maux, c'est vous qui répandez une certaine sérénité dans mon cœur, qui me fait vivre en paix sous l'ombre de votre protection. Non, tant que je vous verrai à la droite de votre Père avec une nature semblable à la mienne, je ne croirai jamais que le genre humain lui déplaise, et la terreur de sa majesté ne m'empêchera point d'approcher de l'asile de sa miséricorde. Vous avez voulu être appelé, par le prophète Isaïe, un homme de douleurs, et qui sait ce que c'est que d'infirmité : *Virum dolorum et scientem infirmitatem*[1]. Vous savez en effet, par expérience, vous savez ce que c'est que l'infirmité de ma chair, et combien elle pèse à l'esprit, et que vous-même, en votre Passion, avez eu besoin de toute votre constance pour en soutenir la faiblesse. « L'esprit est fort, disiez-vous : mais la chair est infirme[2] : » cela me rend très certain que vous aurez pitié de mes maux. Fortifiez mon âme, ô Seigneur, d'une sainte et salutaire confiance, par laquelle me défiant des plaisirs, me défiant des honneurs de la terre, me défiant de moi-même, je n'appuie mon cœur que sur votre miséricorde, et établi sur ce roc immobile, je voie briser à mes pieds les troubles et les tempêtes qui agitent la vie humaine.

Mais, ô Dieu, éloignez de moi une autre sorte de confiance qui règne parmi les libertins ; confiance aveugle et téméraire, qui, ajoutant l'audace au crime et l'insolence à l'ingratitude, les enhardit à se révolter contre vous par

tes que la théologie distingue en Jésus-Christ. « *Præcipua sacerdotis munia sunt docere populum, por illo deprecari, et maxime offerre sacrificium.... Omnia sacerdotis munia (Christus) implevit : 1° sublimem tradidit doctrinam hominibus ; 2° pro illis frequenter oravit ; et 3° sacrificium Deo pro peccatis obtulit, nempe semetipsum immolatum.* » (Bouvier, *Instit. Theol.*, II, 194). — Bossuet vient d'exposer, d'après saint Paul, comment Jésus-Christ continue au ciel un sacerdoce éternel.

1. *Isaïe*, LIII. — *Ce que c'est que de.... De* est explétif. Cf. les locutions : *Ce que c'est que de nous...*, *Si j'étais que de vous.* Bossuet écrit ailleurs : *Savoir ce que c'est que de vivre.*

2. *Matth.*, XXVI, 41.

l'espérance de l'impunité. Loin de nous, loin de nous, ô fidèles! une si détestable manie[1]; car de même que la pénitence, en même temps qu'elle amollit la dureté de nos cœurs, attendrit aussi et amollit par ses larmes le cœur irrité de Jésus; ainsi notre endurcissement nous rendrait à la fin le cœur du même Jésus endurci et inexorable. Arrêtons-nous ici, chrétiens; et sur cette considération, entrons, avec l'aide de Dieu, dans notre seconde partie.

SECOND POINT

Le fils de Dieu doit nécessairement régner sur tous les hommes; ceux donc qui ne se laissent pas gagner « par les attraits de sa grâce » ou « par la force de ses vérités » subiront sa domination d'une autre manière. Il régnera sur eux « par l'exercice de sa vengeance. » C'est ce que Jésus-Christ déclarait aux Juifs dans la parabole du roi qui fait égorger sous ses yeux ses sujets rebelles; c'est ce que nous prouve l'exemple des Juifs eux-mêmes.

En effet, il a exercé sur les Juifs une punition exemplaire, que vous voyez clairement déduite dans notre évangile; et d'autant[2] qu'il m'a semblé inutile de chercher bien loin des raisons, où mon propre texte me fournit un exemple si visible et si authentique dans la désolation de Jérusalem, je me suis résolu de me servir des moyens que le Fils de Dieu lui-même semble m'avoir mis à la main. Je m'en vais donc employer le reste de cet entretien à vous représenter, si je puis, les ruines de Jérusalem encore toutes fumantes du feu de la colère divine : et comme vous avez reconnu, dans notre première partie, qu'il n'y a rien de plus aimable que les embrassements du Sauveur, j'espère qu'étant étonnés

1. Folie, égarement.

2. *D'autant* : parce que, comme. Dans cette acception, Vaugelas voulait qu'on écrivît *dautant* sans apostrophe. Thomas Corneille remarque en 1687 que cet emploi, au sens qu'il a ici, est « entièrement banni du beau style ».

dans le fond de vos consciences d'un événement si tragique, vous serez contraints d'avouer qu'il n'y a rien de plus terrible que de tomber en ses mains, quand sa bonté, surmontée par la multitude des crimes, est devenue implacable : pour cela, je toucherai seulement les principales circonstances.

Jérusalem, demeure de tant de rois, qui, dans le temps qu'elle fut ruinée, était sans difficulté la plus ancienne ville du monde, et le pouvait disputer en beauté avec celles qui étaient les plus renommées dans tout l'Orient; pendant deux mille et environ deux cents ans qui ont mesuré sa durée, a certainement éprouvé beaucoup de différentes fortunes; mais nous pouvons toutefois assurer que, tandis qu'elle est demeurée dans l'observance de la loi de Dieu, elle était la plus paisible et la plus heureuse ville du monde. Mais déjà il y avait longtemps qu'elle se rendait de plus en plus rebelle à ses volontés, qu'elle souillait ses mains par le meurtre de ses saints prophètes, et attirait sur sa tête un déluge de sang innocent qui se grossissait tous les jours; jusques à tant que[1] ses iniquités étant montées jusques au dernier comble, elles contraignirent enfin la justice divine à en faire un châtiment exemplaire. Comme donc Dieu avait résolu que cette vengeance éclatât par tout l'univers, pour servir à tous les peuples et à tous les âges d'un mémorial éternel, il y voulut employer les premières personnes du monde, je veux dire les Romains, maîtres de la terre et des mers, Vespasian et Tite, que déjà il avait destinés à l'empire du genre humain : tant il est vrai qne les plus grands potentats de la terre ne sont, après tout, autre chose que les ministres de ses conseils!

1. *Jusques à tant que*, locution vieillie, mais dont Bossuet fournit d'autres exemples. « Il la faut prendre (l'Eucharistie) avec réserve *jusqu'à tant que* nous soyons rendus propres à recevoir tout son effet. » (*Méditations sur l'Évangile, la Cène*, 1re partie, 48e jour.)

Et afin que vous ne croyiez pas que ce débordement de l'armée romaine dans la Judée soit plutôt arrivé par un événement fortuit, que par un ordre exprès de la Providence divine, écoutez la menace qu'il en fait à son peuple par la bouche de son serviteur Moïse; c'est-à-dire plusieurs centaines d'années avant que ni Jérusalem ni Rome fussent bâties; elle est couchée[1] au Deutéronome, chapitre XXVIII: « Israël, dit Moïse, si tu résistes jamais aux volontés de ton « Dieu, il amènera sur toi, des extrémités de la terre, une « nation inconnue, dont tu ne pourras entendre la langue[2], » c'est-à-dire, avec laquelle tu n'auras aucune sorte de commerce : ce sont les propres mots de Moïse.

Un mot de réflexion, chrétiens. Les Mèdes, les Perses, les Syriens, dont nous apprenons, par l'histoire, que Jérusalem a subi le joug avant sa dernière ruine, étaient tous peuples de l'Orient, avec lesquels, par conséquent, elle pouvait entretenir un commerce assez ordinaire; mais pour les Romains, que de vastes mers, que de longs espaces de terre les en séparaient! Rome à l'Occident, Jérusalem, à son égard, presque dans les confins de l'Orient; c'est ce qu'on appelle proprement les extrémités de la terre. Aussi les Romains s'étaient déjà rendus redoutables par tout le monde, que les Juifs ne les connaissaient encore que par quelques bruits confus de leur grandeur et de leurs victoires. Mais poursuivons notre prophétie.

« Ce peuple viendra fondre sur toi tout ainsi qu'une aigle[3] « volante: » *In similitudinem aquilæ volantis.* Ne vous semble-t-il pas, à ces marques, reconnaître le symbole de l'empire

1. *Couchée par écrit.* Cette expression est encore donnée par Furetière (1691) et par l'Académie (1694), mais on en contestait la correction, comme on peut le voir dans les *Observations* de Ménage (2e édition, 1675), qui, tout en la défendant, avoue que « cette façon de parler est sortie du bel usage. »

2. *Deutér.*, XXVIII, 49.

3. Plus bas, Bossuet fait *aigle* du masculin. Ce mot, aujourd'hui

romain, qui portait dans ses étendards un aigle aux ailes déployées? Passons outre. « Une nation audacieuse », continue Moïse[1], (et y eut-il jamais peuple plus orgueilleux que les Romains, ni qui eût un plus grand mépris pour tous les autres peuples du monde, qu'ils considéraient à leur égard comme des esclaves?) « qui ne respectera point tes « vieillards, et n'aura point de pitié de tes enfants. » Ceci me fait souvenir de cette fatale journée dans laquelle les soldats romains étant entrés de force dans la ville de Jérusalem, sans faire aucune distinction de sexe ni d'âge, les enveloppèrent tous dans un massacre commun. Quoi plus? « Ce « peuple, dit Moïse, t'assiégera dans toutes tes places, » et il paraît par l'histoire qu'il n'y en eut aucune dans la Judée qui n'ait été contrainte de recevoir garnison romaine, et quasi[2] toutes après un long siège. Et enfin « ils porteront « par terre tes hautes et superbes murailles qui te rendaient « insolente : » *Destruentur muri tui firmi atque sublimes, in quibus habebas fiduciam*[3]. Ne dirait-on pas que le prophète a voulu dépeindre ces belles murailles de Jérusalem, ces fortifications si régulières, ces remparts si superbement élevés, « ces tours de si admirable structure, qu'il n'y avait rien « de semblable dans tout l'univers, » selon que le rapporte Josèphe[4]? et tout cela toutefois fut tellement[5] renversé, qu'au dire du même Josèphe, historien juif, témoin oculaire de

féminin seulement au figuré, était rangé par Vaugelas, en 1647, parmi les substantifs des deux genres; en 1674, le P. Bouhours le signale à l'Académie comme étant *peut-être à la fois mâle et femelle;* et, en 1704, l'Académie admet encore que, au propre, *aigle* soit masculin et féminin.

1. *Deutér.*, XXVIII, 50.

2. *Quasi.* Ce mot, que Vaugelas avait proscrit comme *bas*, était défendu cependant par l'Académie et par Patru. Plusieurs écrivains du dix-septième siècle l'ont employé sans scrupule; Bossuet semble, au contraire, s'être rangé à l'avis des puristes : *quasi* est très rare chez lui.

3. *Deutéron.*, XXVIII, 52.

4. Josèphe, *De Bello Judaico*, v. 4.

5. De telle sorte....

toutes ces choses et de celles que j'ai à vous dire, « il n'y « resta pas aucun vestige que cette ville eût jamais été [1]. »

O redoutable fureur de Dieu, qui anéantis tout ce que tu frappes! Mais il fallait accomplir la prophétie de mon Maître, qui assure dans mon évangile, « qu'il ne demeu- « rerait pas pierre sur pierre dans l'enceinte d'une si « grande ville : » *Non relinquent in te lapidem super lapidem* [2] C'est ce que firent les soldats romains, en exécution des ordres de Dieu : et Tite, leur capitaine et le fils de leur empereur, après avoir mis à fin [3] cette fameuse expédition, resta toute sa vie tellement étonné des marques de la vengeance divine, qu'il avait si évidemment découverte dans la suite de cette guerre, que, quand on lui congratulait [4] une conquête si glorieuse : « Non, non, disait-il, ce n'est pas moi « qui ai dompté les Juifs ; je n'ai fait que prêter mon bras à « Dieu, qui était irrité contre eux. » Parole que j'ai d'autant plus soigneusement remarquée, qu'elle a été prononcée par un empereur infidèle, et qu'elle nous est rapportée par Philostrate, historien profane, dans la Vie d'Apollonius Tyaneus [5]. Après cela, chrétiens, nous qui sommes les enfants de Dieu, comment ne serons-nous point effrayés de ses jugements, qui étonnent jusques à ses ennemis?

Mais ce n'est ici que la moindre partie de ce qu'il prépare à ce peuple : vous allez voir tout à l'heure quelles machines il fait jouer, quand il veut faire sentir la pesanteur de son bras aux grandes villes et aux nations toutes [6] entières ; et Dieu veuille que nous n'en voyions pas quelque funeste exemple en nos jours! Non, non, nation déloyale, ce n'est pas assez.

1. *De Bello Judaico*, VII, 1.
2. *Luc*, XIX, 44.
3. Bossuet avait écrit d'abord : *après avoir mis fin à....*
4. Latinisme corrigé plus tard par Bossuet sur le ms.
5. *Vit. Apoll.*, VII, 29. Philostrate, rhéteur grec du IIe s.; Apollonius, philosophe grec du Ier.
6. Orthographe autorisée par Vaugelas : « Il faut dire : *elles sont* toutes étonnées. » *Rem.*, 1647.

pour te punir, de l'armée des Romains; non [que] les Romains, je l'avoue, ne soient de beaucoup trop forts pour toi; et c'est en vain que tu prétends défendre ta liberté contre ces maîtres du monde [1]. Mais, s'ils sont assez puissants pour te surmonter, il faut quelque chose de plus pour t'affliger ainsi que tu le mérites : que deux ou trois troupes de Juifs séditieux entrent donc dans Jérusalem, et qu'elle en devienne la proie, afin que tous ensemble ils deviennent la proie des Romains.

O Dieu, quelle fureur! l'ennemi est à leurs portes, et je vois dans la ville trois ou quatre [2] factions contraires qui se déchirent entre elles, qui toutes déchirent le peuple, se faisant entre elles une guerre ouverte pour l'honneur du commandement; mais unies [3] toutefois par la société de crimes et de voleries. Figurez-vous dans Jérusalem plus de vingt-deux mille hommes de guerre, gens de carnage et de sang, qui s'étaient aguerris par leurs brigandages; au reste, si déterminés, qu'on eût dit, rapporte Josèphe [4], qu'ils se nourrissaient d'incommodités; et que la famine et la peste leur donnassent de nouvelles forces. Toutefois, messieurs, ne les considérez pas comme des soldats destinés contre les Romains : ce sont des bourreaux que Dieu a armés les uns contre les autres. Chose incroyable, et néanmoins très certaine! à peine retournaient-ils d'un assaut soutenu contre les Romains, qu'ils se livraient dans leur ville de plus cruelles batailles : leurs mains n'étaient pas encore essuyées du sang de leurs ennemis, et ils les venaient tremper dans celui de leurs citoyens; Tite les pressait si vivement, qu'à peine pouvaient-ils respirer; et ils se disputaient encore les

1. *De Bello Jud.*, v. 9.

2. Bossuet dit plus haut : *deux ou trois*. C'est qu'en effet le nombre de ces factions varia (*De Bello Jud.*, v et vii).

3. Variante; associées... pour.

4. Josèphe ne dit pas tout à fait cela : ἔτι γὰρ παρῆν ἰσθίειν ἐκ τῶν δημοσίων κακῶν καὶ τὸ τῆς πόλεως αἷμα πίνειν. (*De Bello Jud.*, v, 8.)

armes à la main à qui commanderait[1] dans cette ville réduite aux abois, qu'eux-mêmes avaient désolée par leurs pilleries[2], et qui n'était presque plus qu'un champ couvert de corps morts[3].

Vous vous étonnez à bon droit de cet aveuglement, dont ils sont encore menacés dans mon vingt-huitième chapitre du Deutéronome : *Percutiam vos dementia et furore mentis* : « Je vous frapperai de folie et d'aliénation d'esprit. » Mais peut-être vous ne remarquez pas que Dieu a laissé tomber les mêmes fléaux sur nos têtes. La France, hélas! notre commune patrie, agitée depuis si longtemps par une guerre étrangère[4], achève de se désoler par ses divisions intestines. Encore, parmi les Juifs, tous les deux partis conspiraient[5] à repousser l'ennemi commun, bien loin de vouloir se fortifier par son secours, ou y entretenir quelque intelligence : le moindre soupçon en était puni de mort sans rémission. Et nous, au contraire[6]... Ah ! fidèles, n'achevons pas ; épargnons un peu notre honte ; songeons plutôt aux moyens d'apaiser la juste colère de Dieu, qui commence à éclater sur nos têtes ; aussi bien la suite de mon récit me rappelle.

Je vous ai fait voir l'ennemi qui les presse au dehors des murailles ; vous voyez la division qui les déchire au dedans de leur ville ; voici un ennemi plus cruel qui va porter une guerre furieuse au fond des maisons. Cet ennemi dont je

1. Manuscrit : *commanderaient*. Le pluriel, moins correct, est plus logique que le singulier : qui seraient *ceux* qui *commanderaient*.

2. L'abbé Vaillant remarque (*Études*, p. 199) que les substantifs terminés en *ies* se trouvent souvent dans les sermons de la jeunesse de Bossuet (*voleries*, *pilleries*, *chicaneries*).

3. *De Bello Jud.*, v, 12.

4. Depuis 1635.

5. *De Bello Jud.*, v, *passim*.

6. Condé avait joint ses troupes à celles des Espagnols à la fin de 1652, et au mois d'avril 1655, l'*Ormée* de Bordeaux envoyait une députation en Angleterre pour offrir à Cromwell, en échange de son alliance, un port à l'embouchure de la Garonne.

veux parler, c'est la faim, qui, suivie de ses deux satellites, la rage et le désespoir, va mettre aux mains, non plus les citoyens contre les citoyens, mais le mari contre la femme et le père contre les enfants; et cela pour quelques vieux restes[1] de pain à demi rongés. Que dis-je pour du pain? ils eussent [été] trop heureux : pour cent ordures qui sont remarquées dans l'histoire[2], et que je m'abstiens de nommer par le respect de cette audience[3] : jusque-là qu'une femme dénaturée, qui avait un enfant dans le berceau (ô mères, détournez vos oreilles!), eut bien la rage de le massacrer, de le faire bouillir et de le manger[4]. Action abominable, et qui fait dresser les cheveux, prédite toutefois dans le chapitre du Deutéronome que j'ai déjà cité tant de fois : « Je te réduirai à une telle extrémité de famine que tu mangeras le fruit de ton ventre : » *Comedes fructum uteri tui*[5].

Ici Bossuet interrompt son récit pour remarquer que, de toute les calamités, la famine est celle qui représente le mieux l'état de l'âme qui s'éloigne de Dieu. Comme elle « se sent piquée d'un certain appétit qui la rend affamée de quelque bien hors de soi, elle se jette avec avidité sur l'objet des choses créées qui se présentent à elle, espérant s'en rassasier : mais ce sont viandes creuses, qui ne sont pas assez fortes et n'ont pas assez de corps pour la sustenter. » C'est la faim et la soif qui font dans l'enfer le tourment des damnés, dont nous pouvons nous imaginer les souffrances par celles des Juifs dans Jérusalem.

Il n'est pas croyable[6] combien il y avait de monde ren-

1. Bossuet avait écrit d'abord : « *pour un morceau de pain.* »
2. *De Bello Jud.*, VI, 3.
3. *Audience* signifie tantôt, chez Bossuet, la réunion même des auditeurs, tantôt l'attention qu'ils prêtent à l'orateur.
4. *De Bello Jud.* VI, 3.
5. *Deutér.*, XXVIII, 53.
6. *Il n'est pas croyable*, expression qui se retrouve assez fréquemment dans les sermons de la jeunesse de Bossuet : « *Il n'est pas croyable combien* d'inventions ils ont recherchées pour se tirer du pair. » *Deuxième Sermon pour la Nativité de la Sainte Vierge*, 1661.

fermé dans cette ville : car outre que Jérusalem était déjà fort peuplée, tous les Juifs y étaient accourus de tous côtés, afin de célébrer la Pâque, selon leur coutume. Or chacun sait la religion de ce peuple pour toutes ses cérémonies. Comme donc ils y étaient assemblés des millions entiers, l'armée romaine survint tout à coup et forma le siège, sans que l'on eût le loisir de pourvoir à la subsistance d'un si grand peuple. Ici je ne puis que je n'interrompe mon discours pour admirer vos conseils, ô éternel Roi des siècles, qui choisissez si bien le temps de surprendre vos ennemis. Ce n'était pas seulement les habitants de Jérusalem ; c'était tous les Juifs que vous vouliez châtier. Voilà donc, pour ainsi dire, toute la nation enfermée dans une même prison[1], comme étant déjà par vous condamnée au dernier supplice : et cela dans le temps de Pâques, la principale de leurs solennités ; pour accomplir cette fameuse prophétie, par laquelle vous leur dénonciez « que vous changeriez leurs fêtes en deuil : » *Convertam festivitates vestras in luctum*[2]. Certes, vous vous êtes souvenu, ô grand Dieu, que c'était dans le temps de Pâques que leurs pères avaient osé emprisonner le Sauveur : vous leur rendez leur change[3], ô Seigneur ! et dans le même temps de Pâques, vous emprisonnez dans la capitale de leur pays leurs enfants, imitateurs de leur opiniâtreté.

En effet, qui considérera l'état de Jérusalem, et les travaux dont l'empereur Titus fit environner ses murailles, il[4] la prendra plutôt pour une prison que pour une ville ;

1. *De Bello Jud.*, VI, 9.
2. *Amos*, VIII, 10.
3. Rendre la pareille « On dit proverbialement et figurément d'un homme qui répond fortement et ingénieusement à un autre qui le veut railler, qu'*il lui a bien rendu son change.* « (Acad. 1694.)
4. *Qui considérera..... il la prendra* : Construction blâmée par les grammairiens (Vaugelas, édition Chassang, I, 68, II, 4), et souvent employée par les meilleurs auteurs.

car encore que son armée fût de près de soixante mille hommes des meilleurs soldats de la terre, il ne croyait pas pouvoir tellement tenir les passages fermés, que les Juifs, qui savaient tous les détours des chemins, n'échappassent à travers[1] de son camp, ainsi que des loups affamés, pour chercher de la nourriture. Jugez de l'enceinte de la ville, que soixante mille hommes ne peuvent assez environner. Que fait-il? il prend une étrange résolution, et jusques alors inconnue : ce fut de tirer tout autour de Jérusalem une muraille, munie de quantité de forts ; et cet ouvrage, qui d'abord paraissait impossible, fut achevé en trois jours, non sans quelque vertu plus qu'humaine. Aussi Josèphe remarque que « je ne sais quelle ardeur céleste saisit tout à coup l'esprit des soldats, » de sorte qu'entreprenant ce grand œuvre sous les auspices de Dieu, ils en[2] imitèrent la promptitude.

Voilà, voilà, chrétiens, la prophétie de mon évangile accomplie de point en point. Te voilà assiégée de tes ennemis, comme mon Maître te l'a prédit quarante ans auparavant! « O Jérusalem, te voilà pressée de tous côtés ; ils t'ont mise à l'étroit, ils t'ont environnée de remparts et de forts[3] : » ce sont les mots de mon texte ; et y a-t-il une seule parole qui ne semble y avoir été mise pour dépeindre cette circonvallation, non de lignes, mais de murailles? Depuis ce temps, quels discours pourraient

1. « *Au travers et à travers :* tous deux sont bons, dit Vaugelas, mais *au travers* est beaucoup meilleur et plus usité. Ils ont différents régimes ; .... *au travers le corps* et *à travers du corps* ne valent rien.... mais depuis peu, il y en a, et des maîtres, qui commencent à dire *à travers de....* Pour moi, je ne le voudrais pas faire. » Thomas Corneille, l'Académie, et le P. Bouhours sont de cet avis.

2. Tournure très fréquente dans la langue du dix-septième siècle et chez Bossuet. [Voir le dict. de Littré.] « Images de Dieu... vous *en* imitez l'indépendance. » *Or. fun. de Le Tellier.*

3. *Luc*, XIX, 43.

vous dépeindre leur faim enragée, leur fureur et leur désespoir ; et la prodigieuse quantité de morts qui gisaient dans leur rue[1], sans espérance de sépulture, exhalant de leurs corps pourris le venin, la peste et la mort.

Cependant, ô aveuglement! ces peuples insensés, qui voyaient accomplir à leurs yeux tant d'illustres prophéties tirées de leurs propres livres, écoutaient encore un tas de devins qui leur promettaient l'empire du monde : comme l'endurci Pharaon, qui, voyant les grands prodiges que la main de Dieu opérait par la main de Moïse et d'Aaron ses ministres, avait encore recours aux illusions[2] de ses enchanteurs[3]. Ainsi Dieu a accoutumé de se venger de ses ennemis : ils refusent de solides espérances, il les laisse séduire par mille folles prétentions ; ils s'obstinent à ne vouloir point recevoir ses inspirations : il leur pervertit le sens, il les abandonne à leurs conseils furieux ; ils s'endurcissent contre lui : « le ciel après cela devient de fer sur leur tête : » *Dabo vobis cœlum desuper sicut ferrum*[4] ; il ne leur envoie plus aucune influence[5] de grâce.

Ce fut cet endurcissement qui fit opiniâtrer les Juifs contre les Romains, contre la peste, contre la famine, contre Dieu qui leur faisait la guerre si ouvertement ; cet endurcissement, dis-je, les fit tellement opiniâtres, qu'après tant de désastres il fallut encore prendre leur ville de force : ce qui fut le dernier trait de colère que Dieu lança sur elle. Si on eût composé, à la faveur de la capitulation, beaucoup de Juifs se seraient sauvés : Tite lui-même ne les voyait périr qu'à regret. Or il fallait à la justice divine un nombre infini de victimes ; elle voulait voir onze

1. « Chacun dans sa rue. » Gondar. Cf. *De Bello Jud.*, VI, 1.

2. *Illusions.* Désigne ici « les artifices dont on trompe un homme. » (*Académie*, 1694).

3. *Exode*, VII.

4. *Levit.*, XXVI, 19.

5. « Qualité, puissance, vertu, qui découle des astres sur les corps sublunaires. » [Acad. 1694.]

cent mille hommes couchés sur la place, dans le siège d'une seule ville : et après cela encore, poursuivant les restes de cette nation déloyale, il[1] les a dispersés par toute la terre : pour quelle raison? Comme les magistrats, après avoir fait rouer quelques malfaiteurs, ordonnent que l'on exposera en plusieurs endroits, sur les grands chemins, leurs membres écartelés, pour faire frayeur aux autres scélérats; cette comparaison vous fait horreur: tant y a que Dieu s'est comporté à peu près de même. Après avoir exécuté sur les Juifs l'arrêt de mort que leurs propres prophètes leur avaient, il y avait si longtemps, prononcé, il les a épandus çà et là parmi le monde, portant de toutes [parts] imprimée sur eux la marque de sa vengeance.

Peuple monstrueux[2], qui n'a ni feu ni lieu, sans pays, et de tout pays; autrefois le plus heureux du monde, maintenant la fable et la haine de tout le monde; misérable, sans être plaint de qui que ce soit; devenu dans sa misère, par une certaine malédiction, la risée des plus modérés[3]. Ne croyez pas toutefois que ce soit mon intention d'insulter à leurs infortunes : non; à Dieu ne plaise que j'oublie jusques à ce point la gravité de cette chaire! mais j'ai cru que, mon évangile nous ayant présenté cet exemple, le Fils de Dieu nous invitait à y faire quelque réflexion. Donnez-moi un moment de loisir pour nous appliquer à nous-mêmes celles que nous avons déjà faites, qui sont peut-être trop générales.

Cet exemple si terrible, et cependant si indubitable, de la vengeance divine, ne doit-il pas, surtout en ces temps de guerre, effrayer les chrétiens? Successeurs de l'ancien peuple de Dieu,

1. Changement de sujet.
2. « Contraire à l'ordre de la nature. » *Dict. de l'Acad.*, 1694.
3. « Méprisés, rançonnés, les Juifs ne pouvaient paraître en public sans un chapeau jaune qui les signalait aux avanies de la populace. » Floquet, t. I, p. 273.

ils ont hérité « aussi bien des menaces que des promesses » faites à Israël.

Mais il faut, ô pécheur! il faut que j'entre avec toi dans une discussion plus exacte; il faut que j'examine si tu es beaucoup moins coupable que ne sont les Juifs. Tu me dis qu'ils n'ont pas connu le Sauveur: et toi, penses-tu le connaître? Je te dis en un mot, avec l'apôtre saint Jean, que « qui pèche ne le connaît pas, et ne sait qui il est: » *Qui peccat, non vidit eum, nec cognovit eum*[1] Tu l'appelles ton Maître et ton Seigneur; oui, de bouche: tu te moques de lui; il faudrait le dire du cœur. Et comment est-ce que le cœur parle? Par les œuvres: voilà le langage du cœur; voilà ce qui fait connaître ses intentions. Au reste, ce cœur, tu n'as garde de le lui donner; tu ne le peux pas: tu dis toi-même qu'il est engagé ailleurs dans des liens que tu appelles bien doux. Insensé, qui trouves doux ce qui te sépare de Dieu! et après cela, tu penses connaître son Fils. Non, non, tu ne le connais pas; seulement tu en sais assez pour être damné davantage: comme les Juifs, dont les rébellions ont été punies plus rigoureusement que celles des autres peuples, parce qu'ils avaient reçu des connaissances plus particulières.

Mais, direz-vous, les Juifs ont crucifié le Sauveur. Et ignorez-vous, ô pécheurs! qui foulez aux pieds le sang de son testament[2], que vous faites pis que de le crucifier; que, s'il était capable de souffrir, un seul péché mortel lui causerait plus de douleur que tous ses supplices? Ce n'est point ici une vaine exagération; il faut brûler toutes les Écritures, si cela n'est vrai: elles nous apprennent qu'il a voulu être crucifié, pour anéantir le péché; par conséquent, il n'y a point de doute qu'il ne lui soit plus insupportable

1. *Joan.*, III, 6.
2. L'enseignement de l'Évangile qui est comme le sang de Jésus-Christ.

que sa propre croix. Mais je vois bien qu'il faut vous dire quelque chose de plus : je m'en [vais] avancer une parole bien hardie, et qui n'en est pas moins véritable. Le plus grand crime des Juifs n'est pas d'avoir fait mourir le Sauveur. cela vous étonne; je le prévoyais bien; mais je ne m'en dédis pourtant pas; au contraire, je prétends bien vous le faire avouer à vous-mêmes : et comment cela? Parce que Dieu, depuis la mort de son Fils, les a laissés encore quarante ans sans les punir[1]. Or Tertullian remarque très bien « que ce temps leur était donné pour en faire pénitence[2] : » il avait donc dessein de la leur pardonner. Par conséquent, quand il a usé d'une punition si soudaine, il y a eu quelque autre crime qu'il ne pouvait plus supporter, qui lui était plus insupportable que le meurtre de son propre Fils. Quel est ce crime si noir, si abominable? C'est l'endurcissement, c'est l'impénitence. S'ils eussent fait pénitence, ils auraient trouvé, dans le sang qu'ils avaient violemment epanché, la rémission du crime de l'avoir épanché.

Tremblez donc, pécheurs endurcis, qui avalez l'iniquité comme l'eau[3], dont l'endurcissement a presque étouffé les remords de la conscience; qui, depuis des années, n'avez point de honte de croupir sur les mêmes ordures, et de charger des mêmes péchés les oreilles des confesseurs. Car enfin ne vous persuadez pas que Dieu vous laisse rebeller[4] contre lui des siècles entiers : sa miséricorde est infinie; mais ses effets ont leurs limites prescrites par sa sagesse : elle qui a compté les étoiles, qui a borné cet univers dans une rondeur finie, qui a prescrit des bornes aux flots de la mer, a marqué la hauteur jusques où elle

1. Ms. : *Tertullian*, d'après l'orthographe latine.

2. Tertullien, *Adv. Marcionem*, III, 23.

3. Expression de l'Écriture (*Job*, 15, 16) : *Qui bibit, quasi aquam, iniquitatem.*

4. Cf. le *neutre* latin *rebellare*. Les dictionnaires du XVIIe s. ne mentionnent que la forme *réfléchie*.

a résolu de laisser monter les iniquités. Peut-être t'attendra-[t]-il encore quelque temps: peut-être; mais, ô Dieu! qui le peut savoir? c'est un secret qui est caché dans l'abîme de votre providence[1]. Mais enfin, tôt ou tard, ou tu mettras fin à tes crimes par la pénitence, ou Dieu l'y[2] mettra par la justice de sa vengeance: tu ne perds rien pour différer. Les hommes se hâtent d'exécuter leurs desseins, parce qu'ils ont peur de laisser échapper les occasions, qui ne consistent qu'en certains moments dont la fuite est si précipitée: Dieu, tout au contraire, il[3] sait que rien ne lui échappe, qu'il te fera bien payer l'intérêt de ce qu'il t'a si longtemps attendu.

Que s'il commence une fois à appuyer sa main[4] sur nous, ô Dieu! que deviendrons-nous? quel antre assez ténébreux, quel abîme assez profond nous pourra soustraire à sa fureur? Son bras tout-puissant ne cessera de nous poursuivre, de nous abattre, de nous désoler: il ne restera plus en nous pierre sur pierre; tout ira en désordre, en confusion, et en une décadence éternelle. Je vous laisse dans cette pensée: j'ai tâché de vous faire voir, selon que Dieu me l'a inspiré, d'un côté, la miséricorde qui nous invite, d'autre part, la justice qui nous effraie; c'est à nous à choisir, chrétiens: et encore que je sois assuré de vous avoir fait voir de quel côté il faut se porter, il y a grand danger que nous ne prenions le pire. Tel est l'aveuglement de notre nature: mais Dieu, par sa grâce, vous veuille donner, et à moi, de meilleurs conseils[5].

1. Cf. p. 212 sqq.
2. Cf. p. 370, note 5.
3. Cf. p. 20, n. 4; et p. 102.
4. Ressouvenir de la Bible fréquent chez Bossuet: « Dieu tient les rois sous sa main. » (*Or. fun. d'Anne de Gonzague*).
5. Vous veuille inspirer de meilleurs *dessems*. *Conseil* a fréquemment ce sens latin. Cf. *Acad.*, 1694: « *Ne m'en partez plus: le conseil en est pris.* »

SUR LA LOI DE DIEU

SERMON POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME

PRÊCHÉ A METZ DE 1653 A 1655

NOTICE

Le sermon *sur la Loi de Dieu* comprend, d'après M. Gandar, deux parties de dates différentes. Ce critique conjecturait avec raison[1], d'après le caractère de l'écriture et les formes de l'amplification, que l'exorde avait été composé dans le commencement du séjour de Bossuet à Metz. C'est à Metz également, selon lui, que le corps du discours aurait été refait, mais plus tard, probablement vers 1656, avant l'ouverture d'un carême[2] Le second exorde[3] que l'on trouvera à la suite des extraits a dû être rédigé à Paris, de 1659 à 1661[4]. Ce sermon est un des plus importants pour l'histoire intellectuelle et morale de Bossuet[5].

1. Édition Gandar, pp. 49-50. — Voyez aussi les *Études* du même, liv. I, ch. III. — M. Lebarq (*Hist. crit. de la Prédic. de Bossuet*, p. 133; *Œuvres orat.*, t. I, p. 309) place sans hésitation ce sermon en 1653.

2. Ms. : « *Sermon pour les jours du Carnaval. Prêché avant le Carême.* »

3. Dom Déforis avait fondu cet exorde avec le premier. Suivant sa méthode habituelle, il avait intercalé dans le plus ancien tout ce qu'il trouvait de nouveau dans le plus récent, sans s'apercevoir que celui-ci était une seconde rédaction corrigée, abrégée à dessein.

4. En 1659, sûrement, suivant M. Lebarq, et, en tout cas, pour un « *entretien particulier* » adressé à des religieuses, comme le montre l'avant-propos de ce deuxième exorde.

5. Voir dans *les Grands Écrivains français* (Hachette) notre vie de Bossuet, p. 18-20.

EXTRAITS

Cogitavi vias meas et converti pedes meos in testimonia tua.

J'ai étudié mes voies et enfin j'ai tourné mes pas du côté de vos témoignages.

Ps. CXVIII, 59.

AVANT-PROPOS. — « Ce grand roi et ce grand prophète après avoir considéré ce qu'il a à faire en ce monde nous déclare tout ouvertement qu'il n'a point trouvé de meilleures voies que celles de la loi de Dieu. » C'est ce que Bossuet veut prouver dans ce discours, en recommençant avec ses auditeurs, à l'exemple de David, cette recherche si importante des « vrais devoirs de la vie humaine. »

EXORDE

Dans cette importante délibération, chrétiens, je me représente que, venu tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, séparée de bien loin du commerce et de la société des hommes, ignorant des[1] choses humaines, je suis élevé tout à coup au sommet d'une haute montagne, d'où, par un effet de la puissance divine, je découvre la terre et les mers, et tout ce qui [se] fait dans le monde. C'est avec un pareil artifice que le bienheureux martyr Cyprien fait considérer les vanités du siècle à son fidèle ami Donatus[2]. Élevé donc sur cette montagne, je vois du premier aspect cette multitude infinie de peuples et de nations, avec leurs mœurs différentes et leurs humeurs incompatibles, les unes barbares et sauvages, les autres plus polies et civilisées. Et comment pourrais-je vous rapporter une telle variété de coutumes et d'inclinations? Après,

1. *Inscius rerum humanarum.*
2. *Ad Donatum epistola.* On trouvera ce texte curieux dans Migne, *Patrol. lat.*, t. IV.

descendant plus exactement au détail de la vie humaine, je contemple les divers emplois dans lesquels les hommes s'occupent. O Dieu éternel! quel tracas! quel mélange de choses! quelle étrange confusion! Je jette les yeux sur les villes, et je ne sais où arrêter la vue, tant j'y vois de diversité. Celui-ci s'échauffe dans un barreau; cet autre songe aux affaires publiques; les autres, dans leurs boutiques, débitent plus de mensonges[1] que de marchandises. Je ne puis considérer sans étonnement tant d'arts et tant de métiers avec leurs ouvrages divers, et cette quantité innombrable de machines et d'instruments que l'on emploie en tant de manières. Cette diversité confond mon esprit: si l'expérience ne me[2] la faisait voir, il me serait impossible de m'imaginer[3] que l'invention humaine fût si abondante

D'autre part je regarde que la campagne n'est pas moins occupée[4]: personne n'y est de loisir, chacun y est en action et en exercice, qui à bâtir, qui à faire remuer la terre, qui à l'agriculture, qui dans les jardins : celui-ci y travaille pour l'ornement et pour les délices, celui-là pour la nécessité ou pour le ménage[5]. Et qu'est-il nécessaire que je vous fasse une longue énumération de toutes les occupations de la vie rustique? La mer même, que la nature semblait n'avoir destinée que pour être l'empire des vents et la demeure des poissons, la mer est habitée par les hommes; la terre lui envoie dans des villes flottantes comme des colonies de peuples errants qui, sans autre rempart[6] que[7]

1. Bossuet écrivait d'abord : *autant de mensonges.*
2. Variante : nous.
3. Variante: il serait impossible de concevoir.
4. Bossuet continuait d'abord : « *Celui-ci a soin des troupeaux...* » puis il efface ce commencement d'amplification.
5. C'est-à-dire pour l'économie, pour « mettre de côté. »
6. Variante : défense.
7. Ellipse plus fréquente au dix-septième siècle qu'à présent.

d'un bois fragile, osent se commettre à la fureur des tempêtes sur le plus perfide des éléments. Et là que ne vois-je pas? que de divers spectacles! que de durs exercices! que de différentes observations! Il n'y a point de lieu où paraisse davantage l'audace tout ensemble et l'industrie de l'esprit humain.

Vous raconterai-je, fidèles, les diverses inclinations des hommes? Les uns, d'une nature plus remuante ou plus généreuse, se plaisent dans les emplois violents: tout leur contentement est dans le tumulte des armées; et si quelque considération les oblige à demeurer dans quelque repos, ils prendront leur divertissement à la chasse, qui est une image de la guerre. D'autres, d'un naturel plus paisible, aiment mieux la douceur de la vie; ils s'attachent plus volontiers à cette commune conversation[1] ou à l'étude des bonnes lettres, ou à diverses sortes de curiosités, chacun selon son humeur. J'en vois qui sont sans cesse à étudier de bons mots, pour avoir l'applaudissement du beau monde. Tel aura tout son plaisir dans le jeu: ce qui ne devrait être qu'un relâchement de l'esprit, ce[2] lui est une affaire de conséquence; il donne tous les jours de nouveaux rendez-vous, il se passionne, il s'impatiente; il y occupe dans un grand sérieux[3] la meilleure partie de son temps. Et d'autres qui passent toute leur vie dans une intrigue continuelle;

« Pleurer franchement... et sans autre embarras que d'essuyer ses larmes. » La Bruyère.

1. *Conversation:* Se disait alors où nous dirions *société.* « Il est reçu de toutes les *conversations.* » (Académie, 1694).

2. Dans les phrases de ce genre, Vaugelas ne permettait de répéter le démonstratif devant le verbe *être* que si le premier « *ce* » était *fort éloigné.* L'Académie jugeait, au contraire, la répétition de *ce* plus élégante dans tous les cas (*Observations de l'Académie française sur les Remarques de M. de Vaugelas*, 1704.)

3. Du temps de Vaugelas, *sérieux* pris substantivement « déplaisait à beaucoup d'oreilles délicates. » Il se maintint pourtant, contre *sériosité* que Vaugelas tenta en vain de lui substituer. (Cf. Bouhours *Rem. Nouv.*, 1682.)

ils veulent etre de tous les secrets, ils s'empressent, ils se mêlent partout, ils ne songent qu'à faire toujours de nouvelles connaissances et de nouvelles amitiés. Celui-ci est possédé de folles amours, celui-là de haines cruelles et d'inimitiés implacables; et cet autre, de jalousies furieuses. L'un amasse, et l'autre dépense. Quelques-uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics; les autres sont plus retenus et aiment mieux le repos et la douce oisiveté d'une vie privée. Chacun a sa manie et ses inclinations différentes. Les mœurs sont plus dissemblables que les visages; chacun veut être fol à sa fantaisie; la mer n'a pas plus de vagues quand elle est agitée par les vents, qu'il naît[1] de diverses pensées de cet abîme sans fond, de ce secret impénétrable du cœur de l'homme. C'est à peu près, mes frères, ce qui se présente à mes yeux, quand je considère attentivement les affaires et les actions qui exercent la vie humaine.

A cette étonnante diversité je demeure surpris et comme hors de moi[2]; je me regarde, je me considère : que ferai-je? où me tournerai-je? *Cogitavi vias meas :* « [J'ai étudié mes voies.] » Certes, dis-je incontinent en moi-même, les autres animaux semblent ou se conduire ou être conduits d'une manière plus réglée et plus uniforme; d'où vient, dans les choses humaines, une telle inégalité et une telle bizarrerie? Est-ce là ce divin animal dont on raconte de si grandes merveilles? cette âme d'une vigueur immortelle n'est-elle pas capable de quelque opération plus divine, et qui ressente mieux le lieu d'où elle est sortie? Toutes les occupations que je vois me semblent ou serviles, ou vaines,

1. « Il est impossible de s'être plus distingué *qu'il a fait.* » Sévigné, 16 août 1675. — « Un glorieux est incapable de s'imaginer que les grands..... pensent autrement de la personne *qu'il fait* lui-même. » La Bruyère.

2. Variante : tout stupide.

ou folles, ou criminelles; j'y vois du mouvement et de l'action pour agiter l'âme ; je n'y vois ni règle, ni véritable conduite pour la composer[1]. « Tout y est vanité et affliction d'esprit, » disait le plus sage des hommes[2]. Ne paraîtra-t-il rien à ma vue qui soit digne d'une créature faite à l'image de Dieu? *Cogitavi vias meas.* Je cherche, je médite, j'étudie mes voies; et pendant que je suis dans ce doute, je découvre un nouveau genre d'hommes que Dieu a dispersé[s] de çà et de là dans le monde, qui mettent tous leurs soins à former leur vie sur l'équité de la loi divine : ce sont les justes et les gens de bien. Leur conduite me paraît plus égale, et leur contenance[3] plus sage, et leurs mœurs bien mieux ordonnées; mais le nombre en est si petit, qu'à peine paraissent-ils sur la terre. Davantage[4], pour l'ordinaire, je ne les vois pas dans le grand crédit; il semble que leur partage soit le mépris et la pauvreté : ceux qui les maltraitent et qui les oppriment vont dans le monde la tête levée, au milieu des applaudissements de toutes les conditions et de tous les âges; et c'est ce qui me rejette dans de nouvelles perplexités. Suivrai-[je] le grand ou le petit nombre? les sages ou les heureux? ceux qui ont la faveur publique, ou ceux qui se satisfont du témoignage de leurs consciences? *Cogitavi vias meas.*

Mais enfin, après plusieurs doutes, voici la réflexion que je fais: Je suis né dans une profonde ignorance, j'ai été comme exposé[5] en ce monde sans savoir ce qu'il y faut faire; et ce que je puis en apprendre est mêlé de tant de sortes d'erreurs, que mon âme demeurerait suspendue dans une incertitude continuelle, si elle n'avait que ses propres lumières; et nonobstant cette incertitude, je suis

1. V. plus loin, p. 55, n. 2.
2. *Eccles.*, I, 14.
3. V. plus loin, p. 55, n. 1.
4. De plus (*Académie*, 1694).
5. *Infantes expositi :* à Rome, les enfants abandonnés « *quod extra limen aedium eos humi parentes abjicere solebant.* » Forcellini.

engagé à un long et périlleux voyage : c'est le voyage de cette vie où il faut nécessairement que je marche par mille sentiers détournés, environné de toutes parts de[1] précipices fameux par la chute de tant de personnes. Aveugle que je suis, que ferai-je, si quelque bonne fortune ne me fait trouver un guide fidèle, qui régisse[2] mes pas errants et conduise mon âme mal assurée? C'est la première chose qui m'est nécessaire.

Mais je n'ai pas seulement l'esprit obscurci d'ignorance; ma volonté est extrêmement déréglée : il s'y élève sans cesse des désirs injustes ou superflus; je suis presque toujours en désordre par la véhémence de mes passions, et par la violente précipitation de mes mouvements; il faut que je cherche une règle certaine qui compose mes mœurs selon la droite raison, et réduise mes actions à la juste médiocrité[3] : c'est la seconde chose dont j'ai besoin.

Et enfin, voici la troisième : mon entendement et ma volonté, qui sont les deux parties principales qui gouvernent toutes mes actions, étant ainsi blessées, l'une par l'ignorance, et l'autre par le déréglement, toute mon âme en est agitée et tombe dans un autre malheur, qui est une inquiétude éternelle[4]. J'erre de désir en désir, sans trouver quoi que ce soit qui me satisfasse. De sorte que je vivrai désormais sans espérance de terminer mes longues inquiétudes, si je ne trouve à la fin un objet solide qui donne quelque consistance à mes mouvements par une véritable tranquillité.

Un guide pour mes erreurs, une règle pour mes désordres, un repos assuré pour mes inconstances : ce sont les trois

1. Var. : au milieu de.
2. Qui dirige (*regere*).
3. Le juste milieu. « Il faut garder la médiocrité en toutes choses ». (*Académie*, 1694.)
4. Addit. postérieure : et une inconstance [éternelle].
5. Var. : une lumière.

choses qui me sont nécessaires : ô Dieu ! où les trouverai-je? *Cogitavi vias meas.* La prudence humaine est toujours chancelante ; les règles des hommes sont défectueuses, les biens du monde n'ont rien de ferme ; il faut que je porte mon esprit plus haut. Je vois, je vois dans la loi de Dieu une conduite[1] infaillible, et une règle certaine, et une paix immuable. J'entends le Sauveur Jésus, qui avec sa charité ordinaire : « Je suis, dit-il, la voie, la vérité et la vie[2]. » Je suis la voie assurée qui vous conduit sans incertitude ; je suis la vérité infaillible, invariable, sans aucun défaut, qui vous règle ; je suis la [vraie] vie de vos âmes, qui les fait vivre dans la douceur d'une parfaite tranquillité. Pourquoi délibérer davantage ? Loin de moi, [longues inquié]tudes[4] ; loin de moi, fâcheuses irrésolutions : « J'ai étudié mes voies, » et enfin « j'ai tourné mes pas, » ô Seigneur ! « du côté de vos témoignages : » *Cogitavi vias meas, et converti pedas* [*meos in testimonia tua.*] C'est le sujet de cet entretien, qui embrasse, comme vous voyez, tous les devoirs de la vie humaine. Fidèles, je n'en doute pas, vous avez souvent entendu de plus doctes prédications, et où les choses ont été mieux déduites que je ne suis capable de le faire ; mais je ne craindrai pas de vous assurer que, ni dans les cabinets, ni dans les conseils, ni dans les chaires, ni dans les livres, jamais il ne s'est traité une affaire plus importante.

PREMIER POINT

L'homme « qui s'étudie à des choses qui surpassent sa capacité, » se résigne à ignorer « ce qui le touche de bien plus près : la véritable conduite qui doit gouverner sa vie. » « Parmi les désirs vagues et téméraires d'une curiosité infinie, » il néglige d'employer à « composer ses mœurs » cette raison que la Providence nous a donnée « pour adresser[5] nos pasà la bonne voie. »

1. Une direction.
2. *Joann.*, XIV, 6.
3. Var. de 1659 : qui leur donne un repos sans trouble.
4. Heureuse conjecture de Lebarq pour compléter une lacune du ms déchiré.
5. Diriger vers.

Étrange aveuglement de l'homme! personne parmi nous ne se plaint de manquer de raisonnement; nous nous piquons d'employer la raison, et dans nos affaires, et dans nos discours; il faut même qu'il y ait de l'esprit et du raisonnement dans nos jeux; il y a de l'étude et de l'art jusque dans nos gestes et dans nos démarches : il n'y a que sur le point de nos mœurs où nous ne nous mettons point en peine de suivre ni de consulter la raison; nous les abandonnons au hasard et à l'ignorance. Et afin que vous ne croyiez pas, chrétiens, que ce soit ici une invective inutile, considérez je vous prie, à quoi se passe la vie humaine. Chaque âge n'a-t-il pas ses erreurs et sa folie? qu'y a-t-il de plus insensé que la jeunesse bouillante, téméraire et mal avisée, toujours précipitée dans les entreprises, à qui la violence de ses passions empêche[1] de connaître ce qu'elle fait? La force de l'âge se consume en mille soins et mille travaux inutiles. Le désir d'établir son crédit et sa fortune; l'ambition et la vengeance, et les jalousies, quelles tempêtes ne causent-elles pas à cet âge? Et la vieillesse paresseuse et impuissante, avec quelle pesanteur s'emploie-t-elle aux actions vertueuses! combien est-elle froide et languissante! combien trouble-t-elle le présent par la vue d'un avenir qui lui est funeste!

Jetons un peu la vue sur nos ans qui se sont écoulés; nous désapprouverons presque tous nos desseins, si nous sommes juges un peu équitables, et je n'en exempte pas les emplois les plus éclatants; car, pour être les plus illustres, ils n'en sont pas pour cela les plus accompagnés de raison. La plupart des choses que nous avons faites, les avons-nous choisies par une mûre délibération? n'y avons-nous [pas] plutôt été

1. *Empêcher à quelqu'un :* construction rare. Corneille a dit (*Nicom.* II, 4) : Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès, || Pense bien de son cœur *nous empêcher l'accès.* Remarquons qu'au dix-septième siècle, les verbes *prier*, *favoriser* furent parfois employés d'une façon analogue avec un complément indirect.

engagés par certaine chaleur inconsidérée, qui donne le mouvement à tous nos desseins? Et dans les choses mêmes ès quelles[1] nous croyons avoir apporté le plus de prudence, qu'avons-nous jugé par les vrais principes? avons-nous jamais songé à faire les choses par leurs motifs essentiels et par leurs véritables raisons? Quand avons-nous cherché la bonne constitution de notre âme? quand nous sommes-nous donné le loisir de considérer quel devait être notre intérieur, et pourquoi nous étions en ce monde? Nos amis, nos prétentions, nos charges et nos emplois, nos divers intérêts, que nous n'avons jamais entendus, nous ont toujours entraînés; et jamais nous ne sommes poussés que par des considérations étrangères. Ainsi se passe la vie, parmi une infinité de vains projets et de folles imaginations; si bien que les plus sages, après que cette première ardeur qui donne l'agrément aux choses du monde est un peu tempérée[2] par le temps, s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien. Et d'où vient cela, chrétiens? n'est-ce pas manque d'avoir bien compris les solides devoirs de l'homme et le vrai but où nous devons tendre?

Il est vrai, et il le faut avouer, que ce n'est pas une entreprise facile ni un travail médiocre : tous les sages du monde s'y sont appliqués, tous les sages du monde s'y sont trompés. Tu me cries de loin, ô Philosophie! que j'ai à marcher en ce monde dans un chemin glissant et plein de périls : je l'avoue, je le reconnais, je le sens même par expérience. Tu me présentes la main pour me soutenir et pour me conduire; mais je veux savoir auparavant si ta conduite est bien assurée : « Si un aveugle conduit un

1. Bossuet avait écrit d'abord *dans lesquelles*, puis il a préféré l'ancienne forme, « si élégante autrefois, » dit Ménage (1672), mais qui déjà, au moment où fut composé ce sermon, était, selon Vaugelas, « bannie du beau langage. »

2. Var.: Ralentie, modérée.

« aveugle, ils tomberont tous deux dans le précipice[1]. » Et comment puis-je me fier à toi, ô pauvre Philosophie? que vois-je dans tes écoles, que des contentions inutiles qui ne seront jamais terminées? on y forme des doutes, mais on n'y prononce point de décisions. Remarquez, s'il vous plaît, chrétiens, que depuis qu'on se mêle de philosopher dans le monde, la principale des questions a été des devoirs essentiels de l'homme, et quelle était la fin de la vie humaine. Ce que les uns ont posé pour certain, les autres l'ont rejeté comme faux. Dans une telle variété d'opinions, que l'on me mette au milieu d'une assemblée de philosophes un homme ignorant de ce qu'il aurait à faire en ce monde; qu'on ramasse, s'il se peut, en un même lieu tous ceux qui ont jamais eu la réputation de sagesse : quand est-ce que ce pauvre homme[2] se résoudra, s'il attend que de leur conférence il en résulte enfin quelque conclusion arrêtée? Plutôt on verra le froid et le chaud cesser de se faire la guerre, que les philosophes convenir entre eux de la vérité de leurs dogmes. *Nobis invicem videmur insanire.* « Nous nous semblons insensés les uns aux autres, » disait autrefois saint Jérôme[3]. Non, je ne le puis, chrétiens, je ne puis jamais me fier à la seule raison humaine : elle est si variable et si chancelante, elle est tant de fois tombée dans l'erreur, que c'est se commettre à un péril manifeste que de n'avoir point d'autre guide qu'elle.

Devant cette impuissance de la raison et cette confusion des opinions humaines, il nous faut chercher en Dieu la lumière qui nous manque. Dans l'étude de sa loi, nous serons savants dès le premier jour, et d'une sagesse supérieure à celle des plus grands génies, qui, dans leurs entreprises, « où il manque toujours quelque pièce, » sont contraints le plus souvent « de commettre au hasard

1. *Matth.* xv, 14.
2. Première rédaction : « *Quand est-ce qu'il se résoudra.* »
3. *Epist.* xxvii, *ad Asell.*

le principal de l'événement. » Ne vaut-il donc pas mieux vous laisser gouverner à cette divine Sagesse « qui régit si bien toutes choses » ?

Et ne me dites pas qu'elle passe votre portée ; ne voyez-vous pas que, par une extrême bonté, elle s'est rendue sensible et familière ? elle est, pour ainsi dire, coulée dans les Écritures divines, d'où les prédicateurs la tirent pour vous la prêcher ; et là cette Sagesse profonde, qui donne une nourriture solide aux parfaits [1], a daigné se tourner en lait pour sustenter les petits enfants. Mais que pouvons-nous désirer davantage, après que cette Sagesse éternelle s'est revêtue d'une chair humaine, afin de se familiariser avec nous ? Nous ne pouvions trouver la voie assurée à cause de nos erreurs ; « la voie même est venue à nous : » *Ipsa via ad te venit*, dit saint Augustin [2]; car le Sauveur Jésus est la voie. C'est cet excellent Précepteur que nous promettait Isaïe : « Tes oreilles entendront, dit-il, la voix de celui qui, mar- « chant derrière toi, t'avertira de tes voies, et tes yeux ver- « ront ton Précepteur : » *Erunt oculi tui videntes Præceptorem tuum* [3]. O ineffable miséricorde ! Fidèles, réjouissons-nous : nous sommes des enfants ignorants de toutes choses ; mais puisque nous avons un tel Maître, nous avons juste sujet de nous glorifier de notre ignorance, qui a porté notre Père céleste à nous mettre sous la conduite d'un si excellent Précepteur.

Ce bon Précepteur, il est Dieu et homme ! O souveraine autorité ! ô incomparable douceur ! Un maître a tout gagné, quand il peut si bien tempérer les choses qu'on l'aime et qu'on le respecte : je respecte mon Maître, parce qu'il est

1. C'est-à-dire à ceux qui sont déjà dans un degré de sainteté éminent ; terme de spiritualité. — (Gandar le comprend autrement : « ceux qui sont dans toute la vigueur de l'âge.)

2. *Serm.* CXLI, n. 4.

3. *Isaïe*, XXX, 20, 21.

Dieu; et afin que mon amour pour lui fût plus familier et plus libre, il a bien voulu se faire homme. Je me défierais d'une prudence, et je secouerais aisément le joug d'une autorité purement humaine : « Celle-là est trop sujette à faillir; celle-ci semble trop méprisable : » *Tam illa falli facilis, quam ista contemni*, dit Tertullian[1]. Mais je ploie et je me captive sous les paroles magistrales du Sauveur Jésus : dans celles que j'entends, j'y vois des instructions admirables; dans celles que je n'entends pas, j'y adore une autorité infaillible. Si je ne mérite pas de les comprendre, elles méritent que je les croie; et j'ai cet avantage dans son école, qu'une humble soumission me conduit à l'intelligence plutôt qu'une recherche laborieuse. Venez donc, ô sages du siècle, venez à cet excellent Précepteur qui a des paroles de vie éternelle. Laissez votre Platon avec sa divine éloquence, laissez votre Aristote avec cette subtilité de raisonnement, laissez votre Sénèque avec ses superbes opinions : la simplicité de Jésus est plus majestueuse et plus forte que leur gravité affectée. Ce philosophe insultait aux misères du genre humain par une raillerie arrogante; cet autre les déplorait par une compassion inutile. Jésus, le débonnaire[2] Jésus, il plaint nos misères, mais il les soulage; ceux qu'il instruit, il les porte : ah! il va au péril de sa vie chercher sa brebis égarée; mais il la rapporte sur ses épaules, parce que, « errant deçà et delà, elle s'était extrêmement travaillée : » *multum enim errando laboraverat*, dit Tertullian. Pouvons-nous hésiter, ayant un tel Maître?

Au reste, il n'est point de ces maîtres délicats qui louent la pauvreté parmi les richesses, ou qui prêchent la patience dans la mollesse et la volupté; et lui et tous ses disciples, ils ont scellé de leur sang les vérités qu'ils ont avancées.

1. *Apolog.*, 45. — Var. de 1659 : Celle-là est trop sujette à l'erreur; celle-ci trop exposée au mépris.

2. Doux et facile. Mot moins familier au XVIIe s. qu'aujourd'hui. Cf. Huguet, *Petit gloss. des class.*

Ses saints enseignements n'étaient qu'un tableau de sa vie. Il prouvait beaucoup plus par ses actions que par ses paroles : il a beaucoup plus fait qu'il n'a dit, parce qu'il accommodait ses instructions à notre faiblesse ; mais il fallait qu'il vécût en ce monde comme un exemplaire achevé d'une inimitable perfection. Que craignez-vous donc, hommes sans courage? Cet excellent Maître, et par ses paroles et par ses exemples, a déterminé toutes choses; sur le point de nos mœurs, il ne nous a point laissé de questions indécises. Je vous vois éperdus et étonnés sur le chemin de la piété chrétienne ; vous n'osez y entrer, parce que vous n'y voyez au premier aspect qu'embarras et que difficultés : vous ne savez si dans ce fleuve il y a un gué par où vous puissiez échapper. Considérez le Sauveur Jésus ; afin de vous tirer hors de doute, il y est passé devant vous : regardez-le triomphant à l'autre rivage, qui vous appelle, qui vous tend les bras, qui vous assure qu'il n'y a rien à craindre. Voyez, voyez l'endroit qu'il a honoré par son passage; il l'a marqué d'un trait de lumière : et n'est-ce pas une honte à des chrétiens d'avoir horreur d'aller où ils voient les vestiges de Jésus-Christ? Certes, on ne le peut nier, mes chers frères ; nous serions entièrement insensés si, ayant cette conduite certaine, nous nous laissions encore emporter aux mensonges et aux vanités de la prudence du monde J'ai étudié mes voies; dans les erreurs diverses de notre vie, j'ai considéré attentivement où je pourrais rencontrer de la certitude : j'ai trouvé, ô Sauveur Jésus, que c'était une manifeste folie de la chercher ailleurs que dans vos témoignages irrépréhensibles; et ainsi par votre assistance j'ai résolu de tourner mes pas du côté de vos témoignages : *Cogitavi vias meas :* d'autant plus que je n'y vois pas seulement la lumière qui éclaire mes ignorances ; mais j'y reconnais encore la seule règle infaillible qui peut composer mes désordres. C'est la seconde partie.

Après avoir prouvé, dans son *deuxième point*, que le seul remède aux désordres où la concupiscence, la dissipation et l'orgueil nous entraînent, se trouve dans l'obéissance à la loi de Dieu, obéissance dont toute la création nous donne l'exemple, l'orateur arrive à la 3e partie : « Notre repos est dans l'observance exacte de la loi de Dieu. »

TROISIÈME POINT

Chaque chose commence à goûter son repos, quand elle est dans sa bonne et naturelle constitution. Vous avez été tourmenté d'une longue et dangereuse maladie; peu à peu vos forces se rétablissent, et les choses reviennent au juste tempérament[1]; cela vous promet un prochain repos: et comment donc notre âme ne jouirait-elle pas d'une grande tranquillité, après que la loi de Dieu a guéri toutes ses maladies? La loi de Dieu établit l'esprit dans une certitude infaillible; si bien que, les doutes étant levés et les erreurs dissipées, non par l'évidence de la raison, mais par une autorité souveraine, plus inébranlable et plus ferme que nos plus solides raisonnements, il faut que l'entendement acquiesce[2]. Et de même la volonté ayant trouvé sa règle immuable, qui coupe et qui retranche ce qu'il y a de trop en ses mouvements, ne doit-elle pas rencontrer une consistance[3] tranquille, et une sainte et divine paix? C'est pourquoi le Psalmiste disait: « Les justices de Dieu sont droites et réjouissent le cœur[4]. » Elles réjouissent le cœur, parce qu'elles sont droites, parce qu'elles règlent ses affections, parce qu'elles le mettent dans la disposition qui lui est convenable et dans le véritable point où consiste sa perfection.

Quelle inquiétude dans les choses humaines! On ne sait si on fait bien ou mal: on fait bien pour établir sa fortune,

1. Equilibre (sens latin).
2. Se soumette en repos (*quies*).
3. Stabilité (*consistere*).
4. *Ps.* XVIII. 9.

on fait mal pour conserver sa santé; on fait bien pour son plaisir, mais on ne contente pas ses amis; et de même des autres choses. Dans la soumission à la loi de Dieu, on fait absolument bien, on fait bien sans limitation, parce que, quand on fait ce bien, tout le reste est de peu d'importance; en un mot, on fait bien, parce qu'on suit le souverain bien : et comment est-il possible, fidèles, de n'être pas en repos en suivant le souverain bien? quelle douceur et quelle tranquillité à une âme! Il vous appartient, ô grand Dieu! en qualité de souverain bien, de faire le partage des biens à vos créatures; mais heureuses mille et mille fois les créatures dont vous êtes le seul héritage! c'est là le partage de vos enfants, que par votre bonté ineffable vous assemblez près de vous dans le ciel. Mais nous, misérables bannis, bien que nous soyons éloignés de notre céleste patrie, nous ne sommes pas privés tout à fait de vous; nous vous avons dans votre loi sainte, nous vous avons dans votre divine parole. O que cette loi est désirable[1]! ô que cette parole est douce! « Elle est plus douce que le miel à ma bouche[2], disait le prophète David; elle est plus désirable que tous les trésors[3]. » Et considérez, en effet, chrétiens, que cette loi admirable est un éclat de la vérité divine et un écoulement de cette souveraine bonté. Ne doutez pas que cette fontaine n'ait retenu quelque chose des qualités de sa source: « Votre serviteur, ô mon Dieu! observe vos commandements, chante amoureusement le Psalmiste; il y a une grande récompense à les observer: » *In custodiendis illis retributio multa*[4]. « Ce n'est pas en autre chose, dit saint Augustin; mais en cela même

1. Ms.: *désidérable*. Plus haut : *imagine* au lieu d'image; plus loin: *médicine*, au lieu de médecine.

2. *Ps.* CXVIII, 103.
3. *Ps.* XVIII, 11.
4. *Ps.* XVIII, 12.

que l'on les observe, la rétribution y est grande, parce que la douceur y est sans égale[1]. »

Mes frères, je vous en prie, considérons un homme de bien dans la simplicité de sa vie: il ne gouverne point les États, il ne manie point les affaires publiques, il n'est point dans les grands emplois de la terre, comme sont les grands et les politiques: vous diriez qu'il ne fasse[2] rien en ce monde; il ne sait pas les secrets de la nature, il ne parle pas du mouvement des astres; ces hauts et sublimes raisonnements peut-être passeront sa portée: sa conduite nous paraît vulgaire, et cependant, si nous avons entendu les choses que nous avons dites, il est régi par une raison éternelle, il est gouverné par des principes divins; sa conduite, appuyée sur la parole de Dieu, est plus ferme que le ciel et la terre, et plutôt tout le monde sera renversé, qu'il soit confondu dans ses espérances. Dans les affaires du monde, chacun recherche divers conseils qui nous embarrassent souvent dans de nouvelles perplexités; il chante sincèrement avec le Psalmiste: « Mon conseil, ce sont vos témoignages: » *Consilium meum justificationes tuæ*[3]; ou bien, comme lit saint Jérôme: *Amici mei justificationes tuæ:* « Vos témoignages, ce sont mes amis. » Ceux que nous croyons nos meilleurs amis nous trompent très souvent, ou par infidélité, ou par ignorance: l'homme de bien, dans ses doutes, consulte ses amis fidèles, qui sont les témoignages de Dieu; ces amis sincères et véritables lui enseignent ce qu'il faut faire[4] et le conseillent pour la vie éternelle. Heureux mille et mille fois d'avoir trouvé de si bons amis! par là il se rira de la perfidie

1. *In Ps.* XVIII. *Enarr.* I, 12.

2. « On dirait que le livre des destins *ait été* ouvert à ce prophète.» Bossuet. « On dirait que le ciel *est* soumis à sa loi || Et que Dieu l'*a* pétri.... » Boileau, *Sat.*, V, 24. — Cf. La Bruyère, éd. Servois et Rébelliau, p. 229, n. 2, p. 266, n. 1.

3. *Ps.*, CXVIII, 24.

4. Var. : la vérité.

qui règne dans les choses humaines. Et c'est encore par cette raison que je le publie bienheureux.

Souffrez que je vous interroge en vérité et en conscience: Avez-vous tout ce que vous demandez? n'avez-vous aucune prétention en ce monde? Il n'y a peut-être[1] personne en la compagnie qui puisse répondre qu'il n'en a pas. « Le laboureur, dit l'apôtre saint Jacques, attend le fruit de la terre: » sa vie est une espérance continuelle; il laboure dans l'espérance de recueillir, il recueille dans l'espérance de vendre, et toujours il recommence de même. Il en est ainsi de toutes les autres professions. En effet, nous manquons de tant de choses, que nous serions toujours dans l'affliction, si Dieu ne nous avait donné l'espérance, comme pour charmer nos maux et tempérer par quelque douceur l'amertume de cette vie[2]. Cette vie, que nous ne possédons jamais que par diverses parcelles qui nous échappent sans cesse, se nourrit et s'entretient d'espérance; l'avenir, qui sera peut-être une notable partie de notre âge, nous ne le tenons que par espérance, et jusques au dernier soupir, c'est l'espérance qui nous fait vivre: et puisque nous espérons toujours, c'est un signe très manifeste que nous ne sommes pas dans le lieu où nous puissions posséder les choses que nous souhaitons. Partant, dans ce bas monde, où personne ne jouit de rien, où on ne vit que d'espérance, celui-là sera le plus heureux qui aura l'espérance la plus belle et la plus assurée. Heureux donc mille et mille fois les justes et les gens de bien! Grâces à la miséricorde divine, on leur a bien débattu la jouissance de la vie présente; mais personne ne leur a encore contesté l'avantage de l'espérance.

Comparons à cela, je vous prie, les folles espérances

1. *Peut-être* a été ajouté après coup par Bossuet.

2. Var.: Pour charmer nos inquiétudes.

du monde: dites-moi, en vérité, chrétiens, avez-vous jamais rien trouvé qui satisfît pleinement votre esprit? Nous prenons tous les jours de nouveaux desseins[1], espérant que les derniers réussiront mieux; et partout notre espérance est frustrée. De là l'inégalité de notre vie[2], qui ne trouve rien de fixe ni de solide, et, par conséquent, ne pouvant avoir aucune conduite arrêtée, devient un mélange d'aventures diverses et de diverses prétentions, qui toutes nous ont trompés: ou nous les manquons, ou elles nous manquent; nous les manquons lorsque nous ne pouvons parvenir au but que nous prétendions; elles nous ont manqué, lorsque, ayant obtenu ce que nous voulons, nous n'y trouvons pas ce que nous cherchons; si bien que les plus sages, après que cette première ardeur, qui donne l'agrément aux choses du monde, est un peu ralentie par le temps, s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien.

Et par conséquent, chrétiens, que pouvons-nous faire de mieux que de nous reposer en Dieu seul, que de vouloir ce que Dieu ordonne, et attendre ce qu'il prépare? Pourquoi donc ne cherchons-nous pas cet immobile repos? pourquoi sommes-nous si aveugles que de mettre ailleurs notre béatitude? Ah! voici, mes frères, ce qui nous trompe; je vous demande, s'il vous plaît, encore un moment d'audience: c'est que nous nous sommes figuré une fausse idée de bonheur; et ainsi, notre imagination étant abusée, nous semblons jouir pour un temps d'une ombre de félicité. Nous nous contentons des biens de la terre, non pas tant parce qu'ils sont de vrais biens, que parce que nous les

1. Expression latine (*consilia capere*) assez rare. On dit plutôt: *faire, former, concevoir* des desseins.

2. La première partie de cette période avait d'abord été placée par Bossuet à la fin de l'*exorde*, et les dernières lignes du paragraphe se trouvent déjà dans le *premier point*.

croyons tels: semblables à ces pauvres hypocondriaques dont la fantaisie blessée se repaît du simulacre et du songe d'un vain et chimérique plaisir. Ici vous me direz peut-être: Ah! ne m'ôtez point cette erreur agréable; elle m'abuse, mais elle me contente; c'est une tromperie, mais elle me plaît. Certes, je vous y laisserais volontiers, si je ne voyais, que par ce moyen, quoique vous vous imaginiez d'être heureux, vous êtes dans une condition déplorable.

Jamais, comme nous disions tout à l'heure, il ne peut y avoir de bonheur que lorsque les choses sont établies dans leur naturelle constitution et dans leur perfection véritable; et il est impossible qu'elles y soient mises par l'erreur et par l'ignorance. C'est pourquoi, dit l'admirable saint Augustin, « le premier degré de misère, c'est d'aimer les choses mauvaises; et le comble de malheur, c'est de les avoir: » *Amando enim res noxias miseri, habendo sunt miseriores*[1]. Ce pauvre malade tourmenté d'une fièvre ardente, il avale du vin à longs traits; il pense prendre du rafraîchissement, et il boit la peste et la mort. Ne vous semble-t-il [pas] d'autant plus à plaindre, que plus il y ressent de délices?

Quoi! je verrai durant ces trois jours[2] des hommes tout de terre et de boue, mener à la vue de tout le monde une vie plus brutale que les bêtes brutes; et vous voulez que je die[3] qu'ils sont véritablement heureux, parce qu'ils me font parade de leur bonne chère, parce qu'ils se vantent de leurs bons morceaux, parce qu'ils font retentir out le voisinage, et de leurs cris confus, et de leur joie dis olue? Eh! cependant, quelle indignité que, si près des

1. *In Ps.* XXVI. *Enarr.* 7.
2. Le carnaval.
3. *Que je die.* « M. de Vaugelas emploie partout *dis* pour *dise* cependant la plupart de ceux qui écrivent bien sont persuadés que *die* n'est bon qu'en vers. » Th. Corneille, édition de Vaugelas, 1687.

jours de retraite, la dissolution paraisse si triomphante! L'Église, notre bonne mère, voit que nous donnons toute l'année à des divertissements mondains : elle fait ce qu'elle peut pour dérober six semaines à nos déréglements ; elle nous veut donner quelque goût de la pénitence ; elle nous en présente un essai pendant le carême, estimant que l'utilité que nous recevrons d'une médecine si salutaire nous en fera digérer l'amertume et continuer l'usage. Mais, ô vie humaine incapable de bons conseils! ô charité maternelle indignement traitée par de perfides enfants! nous prenons de ses salutaires préceptes une occasion de nouveaux désordres ; pour honorer l'intempérance, nous lui faisons publiquement précéder le jeûne ; et comme si nous avions entrepris de joindre Jésus-Christ avec Bélial, nous mettons les bacchanales à la tête du saint carême. O jours vraiment infâmes et qui méritaient d'être ôtés du rôle[1] des autres jours! jours qui ne seront jamais assez expiés par une pénitence de toute la vie, bien moins par quarante jours de jeûnes mal observés. Mes frères, ne dirait-on pas que la licence et la volupté ont entrepris de nous fermer les chemins de la pénitence, et qu'[elles][2] en occupent l'entrée pour faire de la débauche un chemin à la piété? C'est pourquoi je ne m'étonne pas si nous n'en avons que la montre et quelques froides grimaces. Car c'est une chose certaine : la chute de la pénitence au libertinage est bien aisée ; mais de remonter du libertinage à la pénitence, mais, sitôt après s'être rassasiés des fausses douceurs de l'un, goûter l'amertume de l'autre, c'est ce que la corruption de notre nature ne saurait souffrir.

Vous donc, âmes chrétiennes, vous à qui notre Sauveur Jésus a donné quelque amour pour sa sainte doctrine,

1. « Liste, catalogue. » *Dict. de l'Académie*, 1694.

2. Ms. : *ils*. Qui est probablement une inadvertance.

demeurez toujours dans sa crainte: qu'il n'y ait aucun jour qui puisse diminuer quelque chose de votre modestie ni de votre retenue. Étudiez vos voies avec le Prophète: tournez avec lui vos pas aux témoignages de Dieu; sans doute vous y trouverez et la certitude, et la règle, et l'immobile repos qui se commencera sur la terre, pour être consommé dans le ciel. *Amen.*

FRAGMENTS

D'UNE SECONDE RÉDACTION DU MÊME SERMON

(A Paris, de 1659 à 1661.)

FRAGMENT DE L'EXORDE

.... Dans cette consultation importante où il s'agit de déterminer[1] du[2] point capital de la vie et de se résoudre pour jamais sur les devoirs essentiels de l'homme, chrétiens, je me représente que, venu tout nouvellement d'une terre inconnue et déserte, ignorant des choses humaines, je découvre d'une même vue tous les emplois, tous les exercices, toutes les occupations différentes qui partagent en tant de soins les enfants d'Adam durant ce laborieux pèlerinage. O Dieu éternel, quel tracas! quel mélange de choses! quelle étrange confusion! et qui pourrait ne s'étonner pas d'une diversité si prodigieuse? La guerre, le cabinet, le gouvernement, la judicature et les lettres, le trafic et l'agriculture, en combien d'ouvrages divers ont-ils divisé les esprits? Cela passe de bien loin l'imagination. Mais si de là je descends

1. Prendre une détermination; sens rare.

2. C.-à-d. : « *Sur le...* » V. Brachet et Dussouchet, *Gramm. fr.*, p 426 ; La Bruyère, éd. Servois et Rébelliau, p. 14., n. 3, p. 155, n. 4.

au détail, si je regarde de près les secrets ressorts qui font mouvoir les inclinations, c'est là qu'il se présente à mes yeux une variété [1] bien plus étonnante. Celui-là est possédé de folles amours, celui-ci de haines cruelles et d'inimitiés implacables, et cet autre de jalousies furieuses. L'un amasse et l'autre dépense; quelques-uns sont ambitieux et recherchent avec ardeur les emplois publics, et les autres, plus retenus, se plaisent dans le repos de la vie privée; l'un aime les exercices durs et violents, l'autre les secrètes intrigues; et quand aurais-je fini ce discours. si j'entreprenais de vous raconter toutes ces mœurs différentes et ces humeurs incompatibles ?Chacun veut être fol à sa fantaisie, les inclinations sont plus dissemblables que les visages, et la mer n'a pas plus de vagues, quand elle est agitée par les vents, qu'il naît de pensées différentes de cet abîme sans fond et de ce secret impénétrable du cœur de l'homme.

Dans cette infinie multiplicité de désirs et d'occupations, je reste interdit et confus; je me regarde, je me considère : que ferai-je? où me tournerai-je? *Cogitavi vias meas*. Certes, dis-je incontinent en moi-même, les autres animaux semblent ou se conduire ou être conduits d'une manière plus réglée et plus uniforme. D'où vient dans les choses humaines une telle inégalité, ou plutôt une telle bizarrerie? est-ce là ce divin animal dont on dit de si grandes choses? cette âme d'une vigueur immortelle n'est-elle pas capable de quelque opération plus sublime et qui ressente mieux le lieu d'où elle est sortie? Toutes les occupations que je vois me semblent ou serviles, ou vaines, ou folles, ou criminelles; « tout y est vanité et affliction d'esprit, » disait le plus sage des hommes [2]. Ne paraîtra-t-il rien à ma vue qui

1. Var.: diversité—multiplicité | 2. *Eccles.* I, 44

soit digne d'une créature faite à l'image de Dieu? *Cogitavi vias meas:* Je cherche, je médite, j'étudie mes voies; et pendant que je suis dans le doute, Dieu me montre sa loi et ses témoignages, il m'invite à prendre parti dans le nombre de ses serviteurs. En effet, leur conduite paraît plus égale, et leur contenance plus sage, et leurs mœurs bien mieux ordonnées. Mais le nombre en est si petit qu'à peine paraissent-ils dans le monde. Davantage[1], pour l'ordinaire, je ne les vois pas dans les grandes places; souvent même ceux qui les oppriment vont dans le monde la tête levée, au milieu des applaudissements de toutes les conditions et de tous les âges. Et c'est ce qui me rejette dans de nouvelles perplexités; suivrai-je le grand ou le petit nombre? les sages ou les heureux? ceux qui ont la faveur publique, ou ceux qui sont satisfaits du témoignage de leur conscience? *Cogitavi vias meas*

Mais enfin, après plusieurs doutes, voici ce qui décide en dernier ressort et tranche la difficulté jusqu'au fond : je suis né dans une profonde ignorance, j'ai été comme exposé en ce monde sans savoir ce qu'il y faut faire, et, nonobstant cette incertitude, je suis engagé nécessairement à un long et périlleux voyage : c'est le voyage de cette vie, dont presque toutes les routes me sont inconnues. Aveugle que je suis, que ferai-je si quelque bonne fortune ne me fait trouver un guide fidèle qui régisse mes pas errants et conduise mon âme mal assurée? C'est la première chose qui m'est nécessaire, mais je n'ai pas[2]...

... Guide notre ignorance, règle nos désordres, fixe l'instabilité de nos mouvements[3].

1. Cf. p. 32, note 2.
2. Bossuet renvoie ici à la première rédaction.
3. « C'est une variante ou un résumé de la division qui termine l'exorde. » Gandar.

NOTES POUR LE SECOND ET LE TROISIÈME POINT

Posse quod volumus[1]. Enfants robustes[2] : ils ont la force des hommes et l'inconsidération des enfants. Les enfants veulent violemment ce qu'ils veulent ; s'ils sont en colère, aussitôt tout le visage est en feu et tout le corps en action[3]. Ils ne regardent pas s'il est à autrui ; c'est assez qu'il leur plaise pour le désirer. Ils s'imaginent que tout est à eux ; ils ne considèrent pas s'il leur est nuisible : ils ne songent qu'à se satisfaire. Il n'importe que cet acier coupe ; c'est assez qu'il brille à leurs yeux.

C'est ainsi que les méchants... Ils veulent posséder tout ce qui leur plaît, sans autre titre que leur avarice. Enfants inconsidérés : avec cette différence qu'ils ont de la force. La nature donne des bornes : aux enfants la faiblesse, aux hommes la raison. La faiblesse empêche ceux-là d'avoir tout l'effet de leurs désirs ardents ; ceux-ci ont la force, mais la raison sert de frein à la volonté. A mesure qu'on est raisonnable, on apprend de plus en plus à se modérer...

Posse quod velis,.. Velle quod oportet [Pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut] : l'un dépend des conjonctures tirées du dehors ; l'autre fait la bonne constitution du dedans. Pouvoir ce qu'on veut peut convenir aux plus méchants ; vouloir ce qu'il faut, c'est le privilège inséparable des gens de bien.

Les hommes[4] acquièrent avec plus de joie qu'ils ne possèdent.

1. Bossuet vient de transcrire un passage de saint Augustin (*De Trinitate*, XIII), où se trouvent ces mots : « *Ut beati simus, id* [*non*] *est prius eligendum*, posse quod volumus, *ut pravi homines faciunt, sed* velle quod oportet. »

2. Les méchants. Comparaison empruntée à saint Augustin.

3. Variante : le feu sur le visage, l'impatience dans le cri.

4. Cette phrase est « l'indication d'un développement nouveau que l'orateur se proposait d'improviser dans la chaire. Le tour elliptique et la forme négligée de ces notes jetées en courant sur le papier nous font entrer dans le secret du travail de Bossuet. » Gandar.

PANÉGYRIQUE DE SAINT BERNARD

PRONONCÉ LE MARDI 20 AOUT 1653

NOTICE

Le manuscrit de ce discours — retrouvé par M. l'abbé Lebarq[1] le dernier éditeur des œuvres oratoires de Bossuet — ne porte pas de date. Mais l'*écriture* et l'*orthographe*[1] de ce manuscrit ainsi que le *style*, — surtout avec les hardiesses de vocabulaire et les rudesses de ton que nous révèle plus complètement la découverte du texte authentique, — prouve évidemment qu'il appartient à la période de Metz. A quel moment au juste? Jusqu'en ces derniers temps, on le plaçait en 1656 ou 1655[2]. Mais si l'on considère et si l'on rapproche l'allusion que fait Bossuet, dans l'exorde, à la présence d'un auditoire considérable et populaire, de celle qu'il fait, dans la péroraison, au salut qu'avait procuré l'intervention de saint Bernard, en 1153, au peuple messin, menacé d'une guerre redoutable par le comte de Bar, Renaud II, — on sera disposé à croire, avec M. Lebarq[3] que ce discours fut prononcé en 1653, cinquième centenaire de cet événement illustre de l'histoire locale, dont la commémoration reconnaissante s'imposait plus particulièrement cette année-là aux fidèles de Metz et au panégyriste du saint[4].

La découverte de l'autographe est très propre à nous montrer, une fois de plus, quelles singulières libertés les éditeurs de Bossuet au XVIIIe siècle[5] se donnèrent avec le texte de leur auteur pour l'accommoder à la délicatesse inintelligente de leurs con-

1. L'orthographe de Bossuet — d'après M. Lebarq, qui le premier l'a étudiée de très près — fut *phonétique* de 1646 environ jusqu'à 1652. De 1653 à 1656, il revient progressivement à l'orthographe *étymologique*. En 1653, il écrit (ordinairement) le *tans;* en 1655, le *temps;* — en 1653, *cête*, *être;* en 1655, *ceste*, *estre:* — en 1653, *pêne;* en 1655, *peine;* — en 1653, *peust;* en 1655, *peut*. Jointes à d'autres, les indications de ce genre peuvent servir à dater les œuvres oratoires de Bossuet.

2. Voy. Floquet, *Études*, t. I, p. 263; Gandar, *Bossuet orateur*, p. 118 sqq.; édit. Lachat, t. XII, p. 279; Gazier, p. 63.

3. *Hist. critique de la Prédic. de Bossuet*, p. 136; *Œuvres oratoires*, t. I, p. 391.

4. Bossuet prononça, en 1689, à Pont-aux-Dames, dans un monastère de religieuses, un autre panégyrique de saint Bernard, que nous n'avons pas.

5. Cf. plus haut, p. VIII.

temporains. Si parfois ils ajoutent de leur crû une phrase entière, plus souvent ils retranchent. Très plein de son sujet, très désireux de convaincre son auditoire, Bossuet avait écrit en un endroit : « Rendez-vous, s'il vous plaît, attentifs et comprenez ce raisonnement ». Deforis supprime cette apostrophe, trop familière sans doute. Plus souvent, il « épure », « rajeunit » et « ennoblit » l'expression. Au lieu de : « .. cette bouche de laquelle inondaient des fleuves de vie éternelle », il paraphrase : « ... cette bouche, de laquelle découlaient des fleuves de cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle ». Le jeune orateur, encore assez proche de cet « âge de vingt-deux ans », dont il a si vivement peint — à propos justement de saint Bernard — l'entrain fougueux, n'avait pas hésité à qualifier d' « enragé » un « prince d'Aquitaine » contemporain de son héros. Deforis atténue et imprime : « ce violent prince d'Aquitaine ». A plus forte raison, quand le panégyriste de saint Bernard ose dire tout bonnement que le « ragoût » des viandes excite l'appétit, Deforis rougit, et à ce « ragoût » il substitue : « la délicatesse de la table ». Le Voltaire du *Commentaire sur Corneille*, le Buffon du *Discours sur le style* pouvaient être contents.

—

EXTRAITS[1]

Non enim judicavi me scire aliquid inter vos nisi Jesum Christum, et hunc crucifixum.

Je n'ai pas estimé que je susse aucune chose parmi vous, si ce n'est Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. *I Corinth.*, II, 2.

Après avoir expliqué dans l'*avant-propos* pourquoi les prédicateurs catholiques commencent leurs sermons par une invocation à la Vierge, Bossuet développe longuement dans l'*exorde* le mot de saint Paul qu'il a pris pour texte. Jésus-Christ, le Fils de Dieu, est « le fruit de la raison et de l'intelligence divine, lui-même raison et intelligence ». Dès lors toutes les actions de la nature humaine, qu'il s'est appropriée en venant sur la terre, sont

1. Le texte que nous reproduisons est celui de 1653, donné pour la première fois par l'abbé Lebarq, — en y laissant subsister quelques corrections postérieures (de 1656, probablement) qui sont peu importantes, mais généralement heureuses, et dont la suppression dérouterait le lecteur. Nous insérons ces additions entre crochets.

« pleines de cette sagesse incréée;... toutes ses actions parlent et toutes ses œuvres instruisent », et l'on peut dire par conséquent « qu'il n'est pas seulement notre maître », mais encore « l'objet » même « de notre connaissance. Mais c'est surtout par sa passion qu'il nous enseigne; c'est à la croix que ce grand livre s'est le mieux ouvert ». Voilà ce que saint Paul nous donne à entendre, et ce que saint Bernard avait compris avec l'Apôtre. L'orateur se propose de représenter dans son discours d'abord *la vie privée*, puis *la vie apostolique* de saint Bernard, « fondée l'une et l'autre sur la science de notre Maître crucifié ».

PREMIER POINT

Le mépris du monde que Jésus-Christ nous enseigne par sa mort est une vérité si « dure à nos sens » que « Dieu, pour animer nos courages », a besoin de « nous proposer des personnes choisies, à qui sa grâce a rendu aisé ce qui nous paraît impossible ».

Or parmi les hommes illustres, dont l'exemple enflamme nos espérances et confond notre lâcheté, il faut avouer que l'admirable Bernard tient un rang très considérable. Un gentilhomme, d'une race illustre, qui voit sa maison en crédit, et ses proches dans les emplois importants; à qui sa naissance, son esprit, ses richesses promettent une belle fortune, à l'âge de vingt-deux ans renoncer au monde au point que fit saint Bernard, vous semble-t-il, chrétiens, que ce soit un effet médiocre de la toute-puissance divine? S'il l'eût fait dans un âge plus avancé, peut-être que le dégoût, l'embarras, les ennuis et les inquiétudes qui se rencontrent dans les affaires l'auraient pu porter à ce changement. S'il eût pris cette résolution dans une jeunesse plus tendre, la victoire eût été médiocre dans un temps où à peine nous nous sentons, et où les passions ne sont pas encore nées. Mais Dieu a choisi saint Bernard, afin de nous faire paraître le triomphe de la croix sur les vanités, dans les circonstances les plus remarquables que nous ayons jamais vues en aucune histoire.

Vous dirai-je[1] en ce lieu ce que c'est qu'un jeune homme de vingt-deux ans[2]? Quelle ardeur, quelle impatience, quelle impétuosité de désirs! Cette force, cette vigueur, ce sang chaud et bouillant, semblable à un vin fumeux, ne leur permet rien de rassis ni de modéré. Dans les âges suivants on commence à prendre son pli, les passions s'appliquent à quelques objets, et alors celle qui domine ralentit du moins la fureur des autres : au lieu que cette verte jeunesse n'ayant rien encore de fixe ni d'arrêté, en cela même qu'elle n'a point de passion dominante par-dessus les autres [elle est emportée], elle est agitée [tour à tour] de toutes les [tempêtes des] passions, avec une [incroyable] violence. Là les folles amours, là le luxe, l'ambition et le vain désir de paraître exercent leur empire sans résistance. Tout s'y fait par une chaleur inconsidérée; et comment accoutumer à la règle, à la solitude, à la discipline, cet âge qui ne se plaît que dans le mouvement et dans le désordre, et qui n'est presque jamais dans une action[3] composée[4]? *Et pudet non esse impudentem*[5]. [[*Il*] n'a honte que de la modération et de la pudeur].

Certes, quand nous nous voyons penchants sur le retour

1. Bossuet, qui de bonne heure a cessé de citer en chaire les auteurs profanes, imite souvent Aristote, sans le dire, dans cette description de la jeunesse. Voyez Aristote, *Rhétorique*, II, 12; Havet, *Étude sur la Rhétorique d'Aristote*; Gandar, *Étud. critiq.*, p. 123.

2. « *Annos natus circiter tres et viginti* », dit le biographe de saint Bernard sans insister davantage sur ce point. Fénelon, dans son Panégyrique de saint Bernard, ne tire pas de ce fait le parti qu'en va tirer Bossuet. (Voir Fénelon, *Œuvres*, t. XVII, édit. Lebel; Gandar, *Études critiques*, p. 121.)

3. *Action* « se dit plus particulièrement des gestes, du mouvement du corps et de l'ardeur avec laquelle on prononce ou on fait quelque chose : un étourdi n'a point d'*action*, de contenance arrêtée. » Furetière. — Bossuet parle, dans le *sermon sur la Loi de Dieu*, de la « *contenance* sage » des gens de bien.

4. *Composée*. « On dit qu'un homme est *composé*, pour dire qu'il a ou qu'il affecte d'avoir un air grave, un air sérieux et modeste. » *Académie*, 1694.

5. Saint Augustin, *Confess.*, II, IX.

de notre âge, que nous comptons déjà une longue suite de nos ans écoulés, que nos forces se diminuent, et que le passé occupant la partie la plus considérable de notre vie, nous ne tenons plus au monde que par un avenir incertain : ah! le présent ne nous touche plus guère. Mais la jeunesse qui ne songe pas[1] que rien lui soit encore échappé, qui sent sa vigueur entière et présente, elle ne songe aussi qu'au présent, et y attache toutes ses pensées. Dites-moi, je vous prie, celui qui croit avoir le présent tellement à soi, quand est-ce qu'il s'adonnera aux pensées sérieuses de l'avenir? Davantage[2] quelle apparence de quitter le monde, dans un âge où il ne nous y paraît rien que de plaisant? Nous voyons toutes choses selon la disposition où nous sommes : de sorte que la jeunesse, qui semble n'être formée que pour la joie et pour les plaisirs, ah! elle ne voit rien de fâcheux; tout lui rit, tout lui applaudit. Elle n'a point encore d'expérience des maux du monde, ni des traverses qui nous arrivent : de là vient qu'elle s'imagine qu'il n'y a point de dégoût, de disgrâce pour elle. Comme elle se sent forte et vigoureuse, elle bannit la crainte et tend les voiles de toutes parts à l'espérance qui l'enfle et qui la conduit.

Vous le savez, fidèles, de toutes les passions, la plus charmante, c'est l'espérance. C'est elle qui nous entretient et qui nous nourrit, qui adoucit toutes les amertumes de la vie; et souvent nous quitterions des biens effectifs, plutôt que de renoncer à nos espérances. Mais la jeunesse téméraire et malavisée, qui présume toujours beaucoup à cause qu'elle a peu expérimenté, ne voyant[3] point de difficulté dans les choses, c'est là que l'espérance est la plus véhémente et la plus

1. Qui ne s'avise pas, qui n'a pas souvenance; certaines choses qui ont peut-être échappé déjà, mais elle n'y a pas pris garde

2. Cf. p. 32, note 2.

3. Proposition participe. Voyez Chassang, *Gramm. franç., cours sup.*, parag. 333.

hardie; si bien que les jeunes gens, enivrés de leurs espérances, croient tenir tout ce qu'ils poursuivent; toutes leurs imaginations leur paraissent des réalités. Ravis d'une certaine douceur de leurs prétentions infinies, ils s'imagineraient perdre infiniment, s'ils se départaient de leurs grands desseins; surtout les personnes de condition, qui étant élevées dans un certain esprit de grandeur, et bâtissant toujours sur les honneurs de leur maison et de leurs ancêtres, se persuadent facilement qu'il n'y a rien à quoi ils[1] ne puissent prétendre.

Figurez-vous maintenant le jeune Bernard, nourri[2] en homme de condition, qui avait la civilité[3] comme naturelle, l'esprit poli par les bonnes lettres, la rencontre[4] belle et aimable, l'humeur accommodante, les mœurs douces et agréables : ah! que de puissants liens pour demeurer attaché à la terre! Chacun pousse de telles personnes : on les vante, on les loue; on pense leur donner du courage, et on leur inspire l'ambition. Je sais que sa pieuse mère l'entretenait souvent des mépris du monde; mais disons la vérité, cet âge ordinairement indiscret n'est pas capable de[5] ces bons conseils. Les avis de leurs compagnons et de leurs égaux[6], qui ne croient rien de si sage qu'eux, l'emportent par-dessus les parents.

Triomphez, Seigneur, triomphez de tous les attraits de ce

1. *Ils* se rapportant à *personnes :* syllepse de genre fréquente chez Bossuet, comme chez tous ses contemporains. Cf. La Bruyère, éd. Servois et Rébelliau, p. 43, n. 2.

2. Élevé. Fréquent au XVIIe siècle. « Chalais avait été *nourri* auprès du roi. » La Rochefoucauld.

3. « Honnêteté, courtoisie, manière honnête de vivre et de converser dans le monde. » Acad., 1694.

4. « Le premier aspect d'une personne et ce qui touche les yeux d'abord. » Acad., 1694. — Sens disparu dès la fin du XVIIe siècle.

5. *Capable de bons conseils.* « Il fallait qu'il prît une nature *capable* de ces émotions,... un sang *capable* de s'émouvoir. » *Sur la Bonté et la Rigueur de Dieu*, 1er point.

6. De leurs contemporains, *æqualium.* Ce sens n'est pas indiqué par les dictionnaires du temps.

monde trompeur, et faites voir au jeune Bernard, comme vous le fîtes voir à saint Paul[1], ce qu'il faut qu'il endure pour votre service. Déjà vous lui avez inspiré, avec une tendre dévotion pour Marie, un généreux amour de la pureté; déjà il a méprisé des caresses les plus dangereuses, dans des rencontres que l'honnêteté ne me permet pas de dire en cette audience[2]; déjà votre grâce lui a fait chercher un bain et un rafraîchissement salutaire dans les neiges et dans les étangs glacés, où son intégrité[3] attaquée s'est fait un rempart contre les molles délices du siècle. Son regard imprime de la modestie; il retient jusques à ses yeux, parce qu'il a appris de votre Évangile[4] et de votre Apôtre[5] qu'il y a des yeux adultères. Dans un courage qui passe l'homme, on lui voit peintes sur le visage la honte et la retenue d'une fille honnête et pudique. Mais achevez, Seigneur, en la personne de ce saint jeune homme le grand ouvrage de votre grâce.

Et en effet, le voyez-vous, chrétiens, comme il est rêveur et pensif; de quelle sorte il fuit le grand monde, devenu extraordinairement amoureux du secret et de la solitude[6]? Là il s'entretient doucement de telles ou de semblables pensées : Bernard, que prétends-tu[7] dans le monde? Y vois-tu quelque chose qui te satisfasse? Les fausses voluptés, après lesquelles les mortels ignorants courent d'une[8] telle fureur,

1. *Act.*, IX, 16.

2. *Vita S. Bernardi auctore Guillelmo*, III, 7.

3. *Intégrité.* « Comme le corps a sa chasteté que l'impudicité corrompt, il y a aussi une certaine *intégrité* de l'âme qui peut être violée par les louanges. » *Sur l'Honneur du Monde.*

4. *Matth.*, V, 28.

5. *II Petr.*, II, 14.

6. « *Amans habitare secum, publicum fugitans, mire cogitativus.* » *Vita S. Bernardi*, 1, 3.

7. *Que prétends-tu...* « *Prétendre*, v. actif, demander une chose à laquelle on croit avoir droit. Il signifie aussi simplement aspirer à une chose et alors il est neutre. » Dict. de l'Académie, 1694. Bossuet n'observe pas cette distinction : « Lorsque nous ne pouvons pas parvenir au but que nous prétendions.... » *Sermon sur la Loi de Dieu.*

8. V. p. 268, n. 3; p. 317, n. 1.

qu'ont-elles, après tout, qu'une illusion de peu de durée? Sitôt que cette première ardeur, qui leur donne tout leur agrément, a été un peu ralentie par le temps, leurs plus violents sectateurs s'étonnent le plus souvent de s'être si fort travaillés pour rien. L'âge et l'expérience nous font bien voir combien sont vaines les choses que nous avions le plus désirées : et encore ces plaisirs tels quels, combien sont-ils clairsemés dans la vie? Quelle joie peut-on ressentir, où la douleur ne se jette comme à la traverse? Et s'il nous fallait retrancher de nos jours tous ceux que nous avons mal passés, même selon les maximes du monde, pourrions-nous bien trouver en toute la vie de quoi faire trois ou quatre mois? Mais accordons aux fols amateurs[1] du siècle que ce qu'ils aiment est considérable; combien dure cette félicité? Elle fuit, elle fuit comme un fantôme qui, nous ayant donné quelque espèce de contentement pendant qu'il demeure avec nous, ne nous laisse en nous quittant que du trouble.

Bernard, Bernard, disait-il, cette verte jeunesse ne durera pas toujours : cette heure fatale viendra, qui tranchera toutes les espérances trompeuses par une irrévocable sentence : la vie nous manquera, comme un faux ami, au milieu de nos entreprises. Là tous nos beaux desseins tomberont par terre; là s'évanouiront toutes nos pensées. Les riches de la terre, qui, durant cette vie, jouissant de la tromperie d'un songe agréable, s'imaginent avoir de grands biens, s'éveillant tout à coup dans ce grand jour de l'éternité, seront tout étonnés qu'ils se trouveront[2] les mains vides. La mort, cette fatale ennemie, entraînera avec elle tous nos plaisirs et tous nos honneurs dans l'oubli et dans le néant. Hélas! on ne parle que de passer le temps. Le temps passe

1. Ceux qui ont du goût pour.

2. De ce qu'ils se trouveront. C'est le *mirari quod* latin. Cf. Molière : « Je fus étonné que, deux jours après, il me montra toute l'affaire exécutée. » Et Balzac (dans Littré) : « Il s'est étonné que je n'ai rien vu de tout cela. »

en effet, et nous passons avec lui ; et ce qui passe à mon égard par le moyen du temps qui s'écoule, entre dans l'éternité qui ne passe pas; et tout se ramasse dans le trésor de la science divine, qui ne passe pas. O Dieu éternel, quel sera notre étonnement lorsque le Juge sévère qui préside dans l'autre siècle, où celui-ci nous conduit malgré nous, nous représentant en un instant toute notre vie, nous dira d'une voix terrible : Insensés que vous êtes, qui avez tant estimé les plaisirs qui passent, et qui n'avez pas considéré la suite, qui ne passe pas!

Allons, concluait-il, et puisque notre vie est toujours emportée par le temps, qui ne cesse de nous échapper, tâchons d'y attacher quelque chose qui nous demeure. Puis retournant à son grand livre, qu'il étudiait continuellement avec une douceur incroyable, je veux dire, à la croix de Jésus, il se rassasiait de son sang, et avec cette divine liqueur il humait le mépris du monde. Je viens, disait-il, ô mon Maître, je viens me crucifier avec vous. Je vois que ces yeux si doux, dont un seul regard a fait fondre saint Pierre en larmes, ne rendent plus de lumières : je tiendrai les miens fermés à jamais à la pompe du siècle; ils n'auront plus de lumières pour les vanités. Cette bouche divine, de laquelle inondaient[1] des fleuves de vie éternelle, je vois que la mort l'a fermée : je condamnerai la mienne au silence, et ne l'ouvrirai que pour confesser mes péchés et votre miséricorde. Mon cœur sera de glace pour les vains plaisirs; et comme je ne vois sur tout votre corps aucune partie entière, je veux porter de tous côtés sur moi-même les marques de vos souffrances, afin d'être un jour entièrement revêtu de votre glorieuse résurrection. Enfin je me jetterai à corps perdu sur

Balzac, Lettre de 1640 (dans Littré).

1. Neutre à l'imitation du latin. « *Imbres campis omnibus inundantes.* » Tive-Live. Cet emploi ne se trouve pas dans les dictionnaires du XVIIe siècle.

vous, ô aimable mort, et je mourrai avec vous; je m'enveloupperai avec vous dans votre drap mortuaire : aussi bien j'apprends de l'Apôtre[1] que nous sommes ensevelis avec vous dans le saint baptême.

Ainsi le pieux Bernard s'enflamme au mépris du monde, comme il est aisé de le recueillir de ses livres. Il ne songe plus qu'à chercher un lieu de retraite et de pénitence : mais comme il ne désire que la rigueur et l'humilité, il ne se jette point dans ces fameux monastères, que leur réputation ou leur abondance[2] rend illustres par toute la terre. En ce temps-là un petit nombre de religieux vivaient à Cîteaux, sous l'abbé Étienne. L'austérité qui s'y pratiquait les empêchait de s'attirer des imitateurs[3]. Mais ils ne se relâchaient pas pour cela, jugeant plus à propos de persister dans leur institut pour l'amour de Dieu, que d'y rien changer pour l'amour des hommes. Cette abbaye, maintenant si célèbre, était pour lors inconnue et sans nom. Le bienheureux Bernard, à qui le voisinage donnait quelque connaissance de la vertu de ces saints personnages, embrasse leur règle et leur discipline, ravi d'avoir trouvé tout ensemble la sainteté de vie, l'extrême rigueur de la pénitence, et l'obscurité. Là il commença de vivre de sorte qu'il fut bientôt en admiration[4], même à ces anges terrestres ; et comme ils le voyaient toujours croître[5], il ne fut pas longtemps parmi eux, que, tout jeune qu'il était lors, ils le jugèrent capable de former les autres. Je laisse les actions éclatantes de ce grand homme; et pour la confusion de notre mollesse, à la louange de la grâce de Dieu, je vous ferai un tableau de sa pénitence, tiré de ses paroles et de ses écrits[6].

1. *Coloss.*, II, 12.

2. Richesse « [L'homme] sera toujours puissant, *abondant*, heureux pourvu que Dieu lui demeure. » *Panég. de saint Bernard.*

3. *Vita S. Bernardi, auct. Guillelmo*, III, 18.

4. Locution rare au sens passif

5. Grandir en vertu, en sagesse.

6. Bien qu'on retrouve dans ce

Il avait accoutumé de dire qu'un novice, entrant dans le monastère, devait laisser son corps à la porte; et le saint homme en usait ainsi [1]. Ses sens étaient de telle sorte mortifiés, qu'il ne voyait plus ce qui se présentait à ses yeux. La longue habitude de mépriser le plaisir du goût avait éteint en lui toute la pointe [2] de la saveur. Il mangeait de toutes choses sans choix; il buvait de l'eau ou de l'huile indifféremment, selon qu'il les avait à la main. Le pain dont il usait était si amer que l'on voyait bien que sa plus grande appréhension était de donner quelque contentement à son corps. A ceux qui s'effrayaient de la solitude, il leur représentait l'horreur des ténèbres extérieures [3] et ce grincement de dents éternel. Si quelqu'un trouvait trop rude ce long et horrible silence, il les avertissait que, s'ils considéraient attentivement l'examen rigoureux que le Grand Juge fera des paroles, ils n'auraient pas beaucoup de peine à se taire. Il avait peu de soin de la santé de son corps, et blâmait fort en ce point la grande délicatesse des hommes, qui voudraient se rendre immortels, tant le désir qu'ils ont de la vie est désordonné : pour lui, il mettait ses infirmités parmi les exercices de la pénitence. Pour contrecarrer la mollesse du monde, il choisissait d'ordinaire pour sa demeure un air humide et malsain, afin d'être non tant malade que faible; et il estimait qu'un religieux était sain quand

« tableau » plusieurs traits empruntés aux écrits mêmes de saint Bernard, à ses lettres, aux *Sermons sur le Cantique des Cantiques*, c'est principalement des diverses vies de saint Bernard que Bossuet se sert, et surtout de la biographie commencée du vivant même du saint par son ami l'abbé Guillaume de Saint-Thierry de Reims.

1. *Vita S. Bernardi, auct. Guill.*, IV, 20; VIII, 38, 40; XII, 33.

2. C.-à-d. la sensation « piquante et mordicante qui chatouille les organes du goût ». Furetière (Dict., éd. de 1727). L'expression est latine : « *saporis quaedam acumina* ». Pline l'Ancien.

3. Expression évangélique (cf. S. Matth., VIII, 12). *Extérieures* au royaume de Dieu.

il se portait assez bien pour chanter et psalmodier. Il voulait que les moines excitassent l'appétit de manger, non par les viandes, mais par les jeûnes; non par le ragoût, mais par le travail[1]. Il couchait sur la dure; mais pour y dormir, disait-il, il attirait le sommeil par les veilles, par la psalmodie de la nuit, et par l'ouvrage[2] de la journée : de sorte que dans cet homme les fonctions même naturelles étaient [exercées], non tant par la nature que par la vertu. Quel homme a jamais pu dire avec plus juste raison ce que disait l'apôtre saint Paul[3] : « Le monde m'est crucifié, et moi je suis crucifié au monde » : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo*?

Ah! que l'admirable saint Chrysostome fait une excellente réflexion sur ces beaux mots de saint Paul! Ce ne lui était pas assez, remarque ce saint évêque[4], d'avoir dit que le monde était mort pour lui, il faut qu'il ajoute que lui-même est mort au monde. Certes, poursuit ce savant interprète, l'Apôtre considérait que non seulement les vivants ont quelques sentiments les uns pour les autres, mais qu'il leur reste encore quelque affection pour les morts; qu'ils en conservent le souvenir, et rendent du moins à leurs corps les honneurs de la sépulture. Tellement que[5] saint Paul, pour nous faire entendre jusqu'à quelle extrémité le fidèle doit se dégager des plaisirs du siècle : Ce n'est pas assez, dit-il, que le commerce soit rompu entre le monde et le chrétien, comme il l'est entre les vivants et les morts; car il peut y rester quelque petite alliance; mais tel qu'est un mort à l'égard d'un mort, tels doivent être l'un à l'autre le monde et le chrétien.

O terrible raisonnement pour nous autres lâches et efféminés, et qui ne sommes chrétiens que de nom! Mais le

1. *S. Bernardi epist.*, I, 12.
2. Ce mot ne signifie pas ici « ce qui est produit par l'ouvrier » (Dict. de l'Acad., 1694); mais son travail, son activité même.
3. *Galat.*, VI, 14.
4. *De Compunct.*, l. II, II, 2.
5. V. p. 289, n. 1, p. 356, n. 3

grand saint Bernard l'avait fortement gravé en son cœur. Car ce qui nous fait vivre au monde, c'est l'inclination pour le monde : ce qui fait vivre le monde pour nous, c'est un certain éclat qui nous charme dans les biens sensibles. La mort éteint les inclinations, la mort ternit le lustre de toutes choses. Voyez le plus beau corps du monde : sitôt que l'âme s'est retirée, bien que les linéaments soient presque les mêmes, cette fleur de beauté s'efface, et cette bonne grâce s'évanouit. Ainsi le monde n'ayant plus d'appas pour Bernard, et Bernard n'ayant plus aucun sentiment pour le monde, le monde est mort pour lui, et lui il est mort au monde.

Chrétiens, quel sacrifice le pieux Bernard offre à Dieu par ses continuelles mortifications! Son corps est une victime que la charité lui consacre : en l'immolant elle le conserve, afin de le pouvoir toujours immoler. Que peut-il présenter de plus agréable au Sauveur Jésus, qu'une âme dégoûtée de toute autre chose que de Jésus même ; qui se plaît si fort en Jésus qu'elle craint de se plaire en autre chose qu'en lui; qui veut être toujours affligée, jusqu'à ce qu'elle le possède parfaitement? Pour Jésus, le pieux Bernard se dépouille de toutes choses, et même, si je l'ose dire, pour Jésus il se dépouille de ses bonnes œuvres.

Et, en effet, fidèles, comme les bonnes œuvres n'ont de mérite qu'autant qu'elles viennent de Jésus-Christ, elles perdent leur prix sitôt que nous nous les attribuons à nous-mêmes. Il les faut rendre à celui qui les donne; et c'est encore ce que l'humble Bernard avait appris au pied de la croix. Combien belle, combien chrétienne fut cette parole de l'humble Bernard, lorsque, étant entré dans de vives appréhensions[1] du terrible jugement de Dieu : « Je

1. Bossuet supprime les circonstances merveilleuses où, selon le biographe contemporain, ces paroles furent prononcées. C'était dans une maladie du saint : « *Cumque extremum jam trahere*

sais, je sais, dit-il, que je ne mérite point le royaume des bienheureux; mais Jésus mon Sauveur le possède par deux raisons : il lui appartient par nature et par ses travaux, comme son héritage et comme sa conquête. Ce bon Maître se contente du premier titre, et me cède libéralement le second ». O sentence digne d'un chrétien ! Non, vous ne serez pas confondu, ô pieux Bernard ! puisque vous appuyez votre espérance sur le fondement de la croix.

Mais, ô Dieu ! comment ne tremblons-nous pas, misérables pécheurs que nous sommes, entendant une telle parole ? Bernard, consommé en vertus, croit n'avoir rien fait pour le ciel; et nous, nous présumons de nous-mêmes, nous croyons avoir beaucoup fait, quand nous nous sommes légèrement acquittés de quelque petit devoir d'une dévotion superficielle. Cependant, ô douleur ! l'amour du monde règne en nos cœurs, le seul mot de mortification nous fait horreur. C'est en vain que la justice divine nous frappe, et nous menace encore de plus grands malheurs : nous ne laissons pas de courir après les plaisirs, comme s'il nous était possible d'être heureux en ce monde et en l'autre. Mes frères, que pensez-vous faire, quand vous louez les vertus du grand saint Bernard? En faisant son éloge, vous prononcez votre condamnation.

Certes, il n'avait pas un corps de fer ni d'airain : il était sensible aux douleurs, et d'une complexion délicate, pour nous apprendre que ce n'est pas le corps qui nous manque, mais plutôt le courage et la foi. Pour condamner tous les âges en sa personne, Dieu a voulu que sa pénitence comme en

spiritum videretur, in excessu mentis suæ ante tribunal Domini visus est præsentari. Adfuit autem et Satan ex adverso improbis eum accusationibus pulsans. Ubi vero ille omnia fuerat prosecutus, et viro Dei esset pro sua parte dicendum, nil territus aut turbatus, ait... » Vita S. Bernardi auctore Guillelmo, XII, 57

çât dès sa tendre jeunesse, et que sa vieillesse la plus décrépite jamais ne la vit relâchée. Vous vous excusez sur vos grands emplois[1] : Bernard était accablé des affaires[2], non-seulement de son ordre, mais presque de toute l'Église. Il prêchait, il écrivait, il traitait les affaires des papes et des évêques, des rois et des princes ; il négociait pour les grands et pour les petits, ouvrant à tout le monde les entrailles de sa charité ; et parmi tant de diverses occupations, il ne modérait point ses austérités, afin que la mollesse de toutes les conditions et de tous les âges fût éternellement condamnée par l'exemple de ce saint homme.

Vous me direz peut-être qu'il n'est pas nécessaire que tout le monde vive comme lui. Mais du moins faut-il considérer, chrétiens, qu'entre les disciples du même Évangile il doit y avoir quelque ressemblance. Si nous prétendons au même paradis où Bernard est maintenant glorieux, comment se peut-il faire qu'il y ait une telle inégalité, mais[3] une telle contrariété entre ses actions et les nôtres? Par des routes si opposées, espérons-nous parvenir à la même fin, et arriver par les voluptés où il a cru ne pouvoir atteindre que par les souffrances? Si nous n'aspirons pas à cette éminente perfection, du moins devrions-nous imiter quelque chose de sa pénitence. Mais nous nous donnons tout entiers aux folles joies de ce monde, nous aimons la débauche et la bonne chère, la vie commode et voluptueuse; et après cela nous voulons encore être appelés chrétiens!

Et comment ne comprenons-nous pas que la croix de Jésus doit être gravée jusqu'au plus profond de nos âmes, si nous voulons être chrétiens? C'est pourquoi l'Apôtre

1. Ce mot désigne généralement au XVIIe siècle ce qu'on appelle aujourd'hui les *fonctions publiques*, les *places* dans les *administrations publiques*.

2. Var... : maniait presque toutes les affaires.

3. Mais même.... (*Imo*).

nous dit que nous sommes morts, et que notre vie est cachée, et que nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ[1]. Nous entendons peu ce qu'on nous veut dire, si lorsqu'on ne nous parle que de mort et de sépulture, nous ne concevons pas que le Fils de Dieu ne se contente pas de nous demander un changement médiocre. Il faut se changer jusqu'au fond ; et pour faire ce changement, ne nous persuadons pas, chrétiens, qu'une diligence ordinaire suffise. Cependant l'affaire de notre salut est toujours la plus négligée. Toutes les autres choses nous pressent et nous embarrassent : il n'y a que pour le salut que nous sommes froids et languissants, et toutefois le Sauveur nous dit que le royaume des cieux ne peut être pris que de force, et qu'il n'y a que les violents qui l'emportent[2]. O Dieu éternel, s'il faut de la force, s'il faut de la violence, quelle espérance y a-t-il pour nous dans ce bienheureux héritage ? Mais je vous laisse sur cette pensée; car je me sens trop faible et trop languissant pour vous en représenter l'importance, et il faudrait pour cela que j'eusse quelque étincelle de ce zèle apostolique de saint Bernard que nous allons considérer un moment dans la seconde partie.

SECOND POINT

Ce qui me reste à vous dire de saint Bernard est si grand et si admirable, que plusieurs discours ne suffiraient pas à vous le faire considérer comme il faut. Toutefois, puisque je vous ai promis de vous représenter ce saint homme dans les emplois publics et apostoliques, disons-en quelque chose brièvement, de peur que votre dévotion ne soit frustrée d'une attente si douce. Voulez-vous que nous voyions le commencement de l'apostolat de saint Bernard?

1. *Coloss.*, III, 3.

2. *Matth.*, XI, 12.

Ce fut sur sa famille qu'il répandit ses premières lumières, commençant, dès sa tendre jeunesse, à prêcher la croix de Jésus à ses oncles et à ses frères, aux amis, aux voisins, à tous ceux qui fréquentaient dans la maison de son père. Dès lors il leur parlait de l'éternité avec une telle énergie, qu'il leur laissait je ne sais quoi dans l'âme qui ne leur permettait pas de se plaire au monde. Son bon oncle Gaudri, homme très considérable dans le pays, fut le premier disciple de ce cher neveu. Ses aînés, ses cadets, tous se rangeaient sous sa discipline; et Dieu permit que l'un après l'autre, après avoir résisté quelque temps, tous ses frères vinssent à lui dans les moments marqués par la Providence. Gui, l'aîné de cette maison, quitta tous les emplois militaires et les douceurs de son nouveau mariage[1]. Tous ensemble ils renoncèrent aux charges qu'ils avaient ou qu'ils prétendaient dans la guerre; et ces braves, ces généreux, accoutumés au commandement et au noble tumulte des armes, ne dédaignent ni la bassesse, ni le silence, ni l'oisiveté de Cîteaux, si saintement occupée. Ils vont commencer de plus beaux combats, où la mort même donne la victoire.

Ces quatre frères allaient ainsi, disant au monde le dernier adieu, accompagnés de plusieurs gentilshommes, que Bernard, ce jeune pêcheur, avait pris dans les filets de Jésus. Nivard, le dernier de tous, qu'ils laissaient avec leur bon père

1. Le biographe raconte à ce sujet une anecdote que Bossuet néglige : « *Guido, primogenitus fratrum, conjugio jam alligatus erat, vir magnus et præ aliis jam in sæculo radicatus. Hic primum, paululum hæsitans, rem continuo rem perpendens et recogitans, conversioni consensit, si conjux annueret. Verum id quidem de juvencula nobili et parvulas filios nutriente, pœne impossibile videbatur. At Bernardus, de misericordia Domini spem concipiens certiorem, incunctanter ei spopondit aut consensuram feminam, aut celeriter morituram... Nec mora: flagellabatur prædicta Guidonis uxor infirmitate gravi. Et cognoscens quia durum esset sibi contra stimulum calcitrare, accersito Bernardo, veniam deprecatur et prior ipsa conversionis petit consensum.* » *Vita S. Bern.* III, 10.

pour être le support de sa caduque vieillesse, les étant venu embrasser : « Vous aurez, lui disaient-ils, tous nos biens. » Cet enfant, inspiré de Dieu, leur fit cette belle réponse : « Eh! quoi donc? vous prenez le ciel, et vous me laissez la terre[1]! » De cette sorte, il se plaignait doucement qu'ils le partageaient un peu trop en cadet[2]; et cette sainte pensée fit telle impression sur son âme, qu'ayant demeuré quelque temps dans le monde, il obtint son congé de son père, pour s'aller mettre en possession du même héritage que ses chers frères, non pour le partager, mais pour en jouir en commun avec eux.

Que reste-t-il au pieux Bernard pour voir toute sa famille conquise au Sauveur? Il avait encore une sœur, qui, profitant de la piété de ses frères, vivait dans le luxe et dans la grandeur. Elle les vint un jour visiter, brillante de pierreries, avec une mine hautaine et un équipage superbe. Jamais elle ne put obtenir le bien de les voir, jusqu'à temps qu'ayant protesté qu'elle suivrait leurs bonnes instructions, le vénérable Bernard s'approcha : « Et pourquoi, lui dit-il[3], veniez-vous troubler le repos de ce monastère et porter la pompe du diable jusque dans la maison de Dieu? Quelle honte de vous parer du patrimoine des pauvres! » Il lui fit entendre qu'elle avait grand tort d'orner ainsi de la pourriture ; c'est ainsi qu'il appelait notre corps. Ce corps en effet, chrétiens, n'est qu'une masse de boue, que l'on pare d'un léger ornement, à cause de l'âme qui y demeure. Car de même [que] si un roi était contraint par quelque accident de loger en une cabane, on tâcherait de l'orner, et l'on y verrait quelque petit rayon de la magnificence royale : c'est toujours une maison de village, à qui cet honneur passager, dont elle serait bientôt dé-

1. *Vita S. Bernardi*, III, 17.

2. « Partage de cadette » (La Fontaine). La part d'héritage des puinés était moindre, autrefois, que celle de l'aîné.

1. *Vita S. Bernardi*, XI, 30.

pouillée, ne fait point perdre sa qualité ; ainsi cette ordure de notre corps est revêtue de quelque vain éclat, en faveur de l'âme qui doit y habiter quelque temps : toutefois c'est toujours de l'ordure, qui, au bout d'un terme bien court, retombera dans la première bassesse de sa naturelle corruption. Avoir tant de soin de si peu de chose, et négliger pour elle cette âme faite à l'image de Dieu, d'une nature immortelle et divine, n'est-ce pas une extrême fureur ? Ah ! la sœur du pieux Bernard est touchée au vif de cette pensée : elle court aussitôt aux jeûnes, à la retraite, au sac, au monastère, à la pénitence. Cette femme orgueilleuse, domptée par une parole de saint Bernard, suit l'étendard de Jésus avec une fermeté invincible.

Mais comment vous tairai-je le comble de la joie du saint homme, et sa dernière conquête dans sa famille? Son bon père, le vieux Tesselin, qui était seul demeuré dans la monde, vient rejoindre ses enfants à Clairvaux. O Dieu éternel ! quelle joie ! quelles larmes du père et du fils ! Il n'est pas croyable avec quelle constance ce bon homme avait perdu ses enfants, l'honneur de sa maison, et le support de son âge caduc. Par leur retraite, il voyait son nom éteint sur la terre ; mais il se réjouissait que sa sainte famille allait s'éterniser dans le ciel ; et voici que touché de l'Esprit de Dieu, afin que toute la maison lui fût consacrée, ce bon vieillard, sur le déclin de sa vie, devient enfant en Notre-Seigneur Jésus-Christ sous la conduite de son cher fils, qu'il reconnaît désormais pour son père. N'épargnez pas vos soins, ô parents, à élever en la crainte de Dieu les enfants que Dieu vous a confiés : vous ne savez pas quelle récompense cette bonté infinie vous réserve. Le pieux Tesselin, qui avait si bien nourri les siens dans la piété, en reçoit sur la fin de ses jours une bénédiction abondante, puisque par le moyen de son fils, après une longue vie, il

meurt dans une bonne espérance, et, si je l'ose dire, dans la paix et dans les embrassements du Sauveur. Vous voyez que le grand saint Bernard est l'apôtre de sa famille.

Voulez-vous que je passe plus outre, et que je vous fasse voir comme il prêche la croix dans son monastère? Combien de sortes de gens venaient, de tous les endroits de la terre, faire pénitence sous sa discipline! Il avait ordinairement sept cents anges (j'appelle ainsi ces hommes célestes qui servaient Dieu avec lui à Clairvaux), si recueillis, si mortifiés, que le vénérable Guillaume, abbé de Saint-Thierry, nous rapporte que lorsqu'il entrait dans cette abbaye, voyant cet ordre, ce silence, cette retenue, il n'était pas moins saisi de respect que s'il eût approché de nos redoutables autels[1]. Bernard, qui par ses divines prédications les accoutumait à la douceur de la croix, les faisait vivre de sorte qu'ils ne savaient non plus de nouvelles du monde, que si un océan immense les en eût séparés de bien loin : au reste, si ardents dans leurs exercices, si exacts dans leur pénitence, si rigoureux à eux-mêmes, qu'il était aisé à juger qu'ils ne songeaient pas à vivre, mais à mourir. Cette société de pénitence les unissait entre eux comme frères, avec saint Bernard comme avec un bon père[2] et saint Bernard avec eux comme avec ses enfants bien aimés, dans une si parfaite et si cordiale correspondance, qu'il ne se voyait point dans le monde une image plus achevée de l'ancienne Église, qui n'avait qu'une âme et qu'un cœur.

Quelle douleur à cet homme de Dieu, quand il lui fallait quitter ses enfants, qu'il aimait si tendrement dans les entrailles de Jésus-Christ ! Mais Dieu, qui l'avait séparé dès

1. *Ibid.*, VII, 33, 35.

2. Saint Bernard écrit aux parents d'un jeune homme qui entrait dans son monastère : « *At fortassis metuitis corpori ejus vitæ asperitatem... Nolite flere... Ego ero illi pater, ego mater, ego frater et soror.* » *Ép.* CIX.

le ventre de sa mère[1] pour renouveler en son temps l'esprit et la prédication des apôtres, le tirait de sa solitude pour le salut des âmes qu'il voulait sauver par son ministère. C'est ici, c'est ici, chrétiens, où il paraissait véritablement un apôtre. Les apôtres allaient par toute la terre, portant l'Évangile de Jésus-Christ jusque dans les nations les plus reculées : et quelle partie du monde n'a pas été éclairée de la prédication de Bernard ? Les apôtres fondaient les Églises. et dans ce grand schisme de Pierre Léon[2], combien d'Églises rebelles, combien de troupeaux séparés Bernard a-t-il ramenés à l'unité catholique, et s'est rendu par là[3] comme le second fondateur des Églises? L'Apôtre compte parmi les fonctions de l'apostolat le soin de toutes les Églises[4] : et le pieux Bernard ne régissait-il pas presque toutes les Églises, par les salutaires conseils qu'on lui demandait de toutes les parties de la terre? Il semblait que Dieu ne voulait pas[5] l'attacher à aucune Église en particulier, afin qu'il fût le père commun de toutes.

Les signes et les prodiges suivaient la prédication des apôtres : que de prophéties, que de guérisons, que d'événements extraordinaires et surnaturels[6] ont confirmé les prédications de saint Bernard! Saint Paul se glorifie qu'il[7] prêchait, non point avec une éloquence affectée, ni par des discours de flatterie et de complaisance[8], mais seulement qu'il ornait ses sermons de la simplicité et de la vérité : qu'y a-t-il de plus ferme ni[9] de plus pénétrant que la simplicité de Bernard, qui captive tout entendement au service de la foi de Jésus? Lorsque les apôtres prêchaient Jésus-

1. Voy. la légende rapportée par Guillaume de Saint-Thierry (I, 2).
2. Qui, à la mort du pape Honorius en 1130, tint tête au pape Innocent II sous le nom d'Anaclet.
3. Anacoluthe et ellipse du sujet.
4. II *Cor.*, XI, 28.
5. Th. Corneille : « Après *il semble*, on peut mettre le verbe à l'indicatif ou au subjonctif. » Voy. Chassang, *Gr. franç.*, *cours sup.*, § 291, ou Brachet, *id.*, § 1048.
6. *Vita S. Bern.*, VII, IX, XIII.
7. Latinisme : *glorior quod...*
8. II *Cor.*, I, 12.
9. V. p. 391, n. 1.

Christ, une ardeur céleste les transportait et paraissait tout visiblement dans la véhémence de leur action[1]; ce qui fait dire à l'apôtre saint Paul qu'il agissait hardiment en Notre-Seigneur[2], et que sa prédication était accompagnée de la démonstration de l'Esprit[3]. Ainsi paraissait le zélé Bernard, qui, prêchant aux Allemands dans une langue qui leur était inconnue, ne laissait pas de les émouvoir, à cause qu'il leur parlait comme un homme venu du ciel, jaloux de l'honneur de Jésus.

Une des choses qui était autant admirable dans les apôtres, c'était de voir en des personnes si viles en apparence cette autorité magistrale, cette censure généreuse qu'ils exerçaient sur les mœurs, cette puissance dont ils usaient pour édifier, non pour détruire. C'est pourquoi l'Apôtre, formant Timothée au ministère de la parole : « Prends garde, lui dit-il, que personne ne te méprise : » *Nemo te contemnat*[4]. Dieu avait imprimé sur le front du vénérable Bernard une majesté si terrible pour les impies, qu'enfin ils étaient contraints de fléchir, témoin cet enragé prince d'Aquitaine[5] et tant d'autres, dont ses seules paroles ont souvent désarmé la fureur.

Mais ce qui était de plus divin[6] dans les saints apôtres, c'était cette charité pour ceux qu'ils prêchaient. Ils étaient pères pour la conduite, et mères pour la tendresse[7] et nourrices pour la douceur : saint Paul prend toutes ces qualités. Ils reprenaient, ils avertissaient opportunément, importunément, tantôt avec une sincère douceur, tantôt

1. Geste oratoire. Sens latin.
2. I *Thess.*, II, 2.
3. I *Cor.*, II, 4.
4. I *Timoth.*, IV, 12.
5. *Vita Bern. auct. Ernaldo*, VI. — Edit. : ce violent prince....
6. V. *Panég. de saint Paul* : « *Ce qui est de* plus admirable... » Malherbe : « *Ce qui est de* meilleur nous en demeure... » t. II, p. 17, édit. des *Grands Écrivains*.
7. *Mères pour la tendresse.* « *Discite subditorum matres vos esse debere.* » *S. Bern.*, *Serm.*, XXIII.

avec une sainte colère, avec des larmes, avec des reproches : ils prenaient mille formes différentes, et toujours la même charité dominait ; ils bégayaient avec les enfants, ils parlaient avec les hommes : Juif aux Juifs, Gentil aux Gentils, « tout à « tous, disait l'apôtre saint Paul, afin de les gagner tous, » [*Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos*[1]]. Voyez les écrits de l'admirable Bernard, vous y verrez les mêmes mouvements et la même charité apostolique. Quel homme a compati avec plus de tendresse aux faibles, et aux misérables, et aux ignorants ? Il ne dédaignait ni les plus pauvres ni les plus abjects. Quel autre a repris plus hardiment les mœurs dépravées de son siècle ? Il n'épargnait ni les princes, ni les potentats, ni les évêques, ni les cardinaux, ni les papes. Autant qu'il respectait leur degré,[2] autant a-t-il quelquefois repris leur personne, avec un si juste tempérament de charité que, sans être ni lâche ni emporté, il avait toute la douceur de la complaisance et toute la vigueur d'une liberté vraiment chrétienne[3].

Bel exemple pour les réformateurs de ces derniers siècles ! Si leur arrogance trop visible[4] leur eût permis de traiter les choses avec une pareille modération, ils auraient blâmé les mauvaises mœurs sans rompre la communion, et réprimé les vices sans violer l'autorité légitime. Mais le nom de chef de parti les a trop flattés : poussés d'un vain désir de paraître, leur éloquence s'est débordée en invectives sanglantes; elle n'a que du fiel et de la colère. Ils n'ont pas été vigoureux, mais fiers, emportés et méprisants : de là vient qu'ils ont fait le schisme et n'ont pas apporté la réformation. Il fallait, pour un tel dessein,

1. I *Cor.*, IX, 22.

2. « *Degré* signifie aussi *dignité*. Comment osez-vous vous attaquer à une personne d'un si haut degré ? » *Dict. Acad.*, 1694.

3. *S. Bern. epist.*, 237, 238, 220, 221, 45, 185, *et passim.*

4. Var : insupportable.

le courage et l'humilité de Bernard. Il était vénérable à tous, à cause qu'on le voyait et libre et modeste, également ferme et respectueux ; c'est ce qui lui donnait une si grande autorité dans le monde. S'élevait-il quelque schisme ou quelque doctrine suspecte, les évêques déféraient tout à l'autorité de Bernard. Y avait-il des querelles parmi les princes, Bernard était aussitôt le médiateur.

Puissante ville de Metz ! son entremise t'a été autrefois extrêmement favorable O belle et noble cité ! il y a longtemps que tu as été enviée. Ta situation trop importante t'a presque toujours exposée en proie : souvent tu as été réduite à la dernière extrémité de misères ; mais Dieu, de temps en temps, t'a envoyé de bons protecteurs. Les princes tes voisins avaient conjuré ta ruine ; tes bons citoyens avaient été défaits dans une grande bataille [1], tes ennemis étaient enflés de leur bon succès, et toi enflammée du désir de vengeance : tout se préparait à une guerre cruelle, si le bon Hillin, archevêque de Trèves, n'eût cherché un charitable pacificateur. Ce fut le pieux Bernard qui, épuisé de forces par ses longues austérités et par une extrême vieillesse[2], attendait la dernière heure à Clairvaux. Mais quelle faiblesse eût été capable de ralentir l'ardeur de sa charité ? Il surmonte la maladie pour se rendre promptement dans tes murs ; mais il ne pouvait surmonter l'animosité des esprits, extraordinairement échauffés. Chacun courait aux armes avec une fureur incroyable : les armées étaient en vue, prêtes de[3] donner.

1. En 1153, les Messins voulurent se venger des ravages qu'exerçaient sur leur territoire les seigneurs voisins, et en particulier Renaud II, comte de Bar. Ils furent défaits et eurent deux mille hommes tués ou noyés dans la Moselle.

2. Saint Bernard n'avait pourtant que 62 ans quand il mourut

3. Bouhours, *Rem. Nouv.* (1692) : « On dit l'un et l'autre : je suis *prêt de faire*, je suis *prêt à* faire. Il y a pourtant des endroits où l'un est beaucoup mieux que l'autre... Lorsque *prêt* avec *mourir* signifie *sur le point de mourir*, il faut toujours mettre *de*...

La charité, qui ne se désespère jamais, presse le vénérable Bernard : il parle, il prie, il conjure qu'on épargne le sang chrétien et le prix du sang de Jésus. Ces âmes de fer se laissent fléchir ; les ennemis deviennent des frères ; tous détestent leur aveugle fureur, et d'un commun accord ils vénèrent l'auteur d'un si grand miracle.

L'orateur termine en invitant cette ville de Metz « si fidèle et si bonne, » à imiter la pénitence de saint Bernard, et en priant le saint d'intercéder auprès de Dieu pour que la paix soit enfin rendu à la chrétienté et le repos à Metz, « depuis tant d'années » que « tous les fleuves sont teints », « que toutes les campagnes fument de toutes parts du sang chrétien », et que « les chrétiens qui devraient être des enfants de paix, sont devenus des loups insatiables de sang. »

Mais lorsque *prêt* avec *mourir* marque la disposition de l'âme plutôt que la défaillance du corps, on met *prêt à mourir*. » C'est cette distinction dont les grammairiens postérieurs ont fait une règle générale et absolue, en établissant, de plus, que pour signifier « sur le point de... », on emploierait toujours l'adverbe *près*. Mais cette règle n'existait point au dix-septième siècle, comme le prouvent les exemples cités dans le Dict. de Littré.

SUR LA PROVIDENCE

SERMON PRÊCHÉ A DIJON, LE 7 MAI 1656

NOTICE

Il ne pouvait y avoir de doute sur le lieu où ce sermon fut prononcé : Bossuet dit lui-même, dans l'exorde, qu'il prêche dans « sa patrie, » à Dijon. Mais la date véritable a été longtemps ignorée. Jusqu'à M. Floquet on la fixait[1] à 1668. On croyait que le personnage illustre à qui Bossuet s'adresse au début de son discours était le prince de Condé, reçu triomphalement à Dijon à son retour de la Franche-Comté, conquise en quinze jours (1668). Ce qui rendait cette supposition vraisemblable, c'est que l'orateur annonce, à la fin de son sermon, un jubilé, et qu'il y en eut un en 1668. Mais M. Floquet a démontré[2] que le haut personnage complimenté par Bossuet ne pouvait être le prince de Condé; que les expressions dont le prédicateur se sert convenaient beaucoup mieux au duc d'Épernon, gouverneur de la Bourgogne depuis 1651, et qui, en 1656, revint dans sa province après trois ans d'absence ; que précisément 1656 fut une année de jubilé; qu'enfin le sermon *sur la Providence*, étant du 3e dimanche après Pâques, avait été prononcé la veille même de l'entrée solennelle du duc d'Épernon à Dijon, le 7 mai 1656. Cette rectification était importante pour la critique. Il reste en effet sur ce même sujet de la Providence, un autre sermon de Bossuet, le *Fili, recordare*[3] prêché en 1662, — sermon qui est de beaucoup au-dessus du *Mundus gaudebit*. Dans l'hypothèse des anciens éditeurs, il fallait admettre que Bossuet, reprenant en 1668 un sujet déjà traité par lui en 1662, avait été fort inférieur à lui-même. Grâce à la découverte de M. Floquet, nous savons que la meilleure des deux œuvres est aussi la dernière en date.

1. Voyez l'abbé Vaillant, *Études sur les Sermons de Bossuet*, pp. 122, 123.

2. T. I, pp. 379-391.

3. Nous le donnons plus loin en entier.

EXTRAITS

Mundus gaudebit, vos autem contristabimini, sed tristitia vestra vertetur in gaudium.

Le monde se réjouira et vous serez dans la tristesse, mais votre tristesse se changera en joie.

Joann. XVI, 20.

AVANT-PROPOS. — Courte explication du texte ; compliment adressé par l'orateur au duc d'Épernon.

Ce que dit Tertullien est très véritable : « que les hommes sont accoutumés, il y a longtemps, à manquer au respect qu'ils doivent à Dieu » et à traiter peu révéremment[1] les choses sacrées : *Semper humana gens male de Deo meruit*[2]. Car outre que, dès l'origine du monde, l'idolâtrie a divisé son empire et lui a voulu donner des égaux, l'ignorance téméraire et précipitée a gâté, autant qu'elle a pu, l'auguste pureté de son être par les opinions étranges qu'elle en a formées. L'homme a eu l'audace de lui disputer tous les avantages de sa nature, et il me serait aisé de vous faire voir qu'il n'y a aucun de ses attributs qui n'ait été l'objet de[3] quelque blasphème. Mais de toutes ses perfections infinies, celle qui a été exposée à des contradictions plus opiniâtres, c'est sans doute cette Providence éternelle qui gouverne les choses humaines. Rien n'a paru plus insupportable à l'arrogance des libertins, que de se voir continuellement observée par cet œil toujours veillant de la Providence divine ; il leur a paru, à ces libertins, que c'était une contrainte importune de reconnaître qu'il y eût au ciel une force supérieure qui gouvernât tous nos mouvements, et

1. Cet adverbe commençait sans doute à vieillir ; cité par Furetière, il ne se trouve plus dans le Dictionnaire de l'Académie (1694).
2. *Apolog.*, 40.
3. Var. : Déshonoré par.

châtiât nos actions dérégtées avec une autorité souveraine. Ils ont voulu secouer le joug de cette Providence qui veille sur nous, afin d'entretenir dans l'indépendance une liberté indocile, qui les porte à vivre à leur fantaisie, sans crainte[1], sans retenue et sans discipline.

Telle était la doctrine des Épicuriens, laquelle, toute brutale[2] qu'elle est, tâchait de s'appuyer sur des arguments; et ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est la preuve qu'elle a tirée de la distribution des biens et des maux telle qu'elle est représentée dans notre évangile. « Le monde se réjouira, dit le Fils de Dieu; et vous, mes disciples, vous serez tristes[3]. » Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? Le monde, les amateurs des biens périssables, les ennemis de Dieu seront dans la joie : encore ce désordre est-il supportable; mais vous, ô justes, ô enfants de Dieu, vous serez dans l'affliction et dans la tristesse. C'est ici que le libertinage s'écrie que l'innocence ainsi opprimée rend un témoignage certain contre la Providence divine, et fait voir que les affaires humaines vont au hasard et à l'aventure.

Ah! fidèles, qu'opposerons-nous à cet exécrable blasphème, et comment défendrons-nous contre les impies les vérités que nous adorons? Écouterons-nous les amis de Job qui lui soutiennent qu'il est coupable, parce qu'il était affligé, et que sa vertu était fausse, parce qu'elle était exercée? « Quand est-ce que l'on a vu, disaient-ils, que les gens de bien fussent maltraités[4]? cela ne se peut, cela ne se peut[5]. » Mais au contraire, dit le Fils de Dieu, ceux dont je prédis les afflictions, ce ne sont ni des trompeurs, ni des hypocrites; ce sont mes disciples les plus fidèles, ce sont ceux dont je propose la vertu au monde, comme

1. Var.: Règle.
2. Comparez p. 92, lig. 9 et 24.
3. *Joann.*, XVI, 20.
4. Var.: la vertu maltraitée et les gens de bien affligés.
5. *Job.*, IV, 7.

l'exemple le plus achevé d'une bonne vie. « Ceux-là, dit Jésus, seront affligés, » *vos autem* [*contristabimini*] : voilà qui paraît bien étrange, et les amis de Job ne l'ont pu comprendre.

D'autre part, la philosophie ne s'est pas moins embarrassée sur cette difficulté importante : écoutez comme parlaient certains philosophes, que le monde appelait les stoïciens. Ils disaient avec les amis de Job : « C'est une erreur de s'imaginer que l'homme de bien puisse être affligé. » Mais ils le prenaient d'une autre manière : c'est que le sage, disaient-ils, est invulnérable et inaccessible à toutes sortes de maux ; quelque disgrâce qui lui arrive, il ne peut jamais être malheureux, parce qu'il est lui-même sa félicité. C'est le prendre d'un ton bien haut pour des hommes faibles et mortels. Mais, ô maximes vainement pompeuses ! ô insensibilité affectée ! ô fausse et imaginaire sagesse, qui croit être forte parce qu'elle est dure, et généreuse, parce qu'elle est enflée ! que ces principes sont opposés à la modeste simplicité[1] du Sauveur des âmes, qui, considérant dans notre évangile ses fidèles dans l'affliction, confesse qu'ils en seront attristés, *vos autem contristabimini;* et partant leurs douleurs seront effectives.

Plus nous avançons, chrétiens, plus les difficultés nous paraissent grandes. Mais voulez-vous voir[2] en un mot le dernier effort de la philosophie impuissante, afin que, reconnaissant l'inutilité de tous les remèdes humains, nous recourions avec plus de foi à l'évangile du Sauveur des âmes ? Sénèque a fait un traité exprès pour défendre la cause de la Providence et fortifier le juste souffrant, où, après avoir épuisé toutes ses sentences pompeuses et tous ses raisonnements magnifiques, enfin il introduit Dieu par-

1. Var.: Doctrine modeste. | 2. Var.: Voyons encore.

lant en ces termes au juste et à l'homme de bien affligé : « Que veux-tu que je fasse? dit-il ; je n'ai pu te retirer de ces maux, mais j'ai armé ton courage contre toutes choses : » *Quia non poteram vos istis subducere, animos vestros adversus omnia armavi*[1]. Je n'ai pu : quelle parole à un Dieu ! Est-ce donc une nécessité absolue qu'on ne puisse prendre le parti de la Providence divine, sans combattre ouvertement sa toute-puissance? C'est ainsi que réussit la philosophie quand elle se mêle de faire parler cette majesté souveraine et de pénétrer ses secrets.

Allons, fidèles, à Jésus-Christ, allons à la véritable sagesse; écoutons parler notre Dieu dans sa langue naturelle, je veux dire dans les oracles de son Écriture; cherchons aux innocents affligés des consolations plus solides dans l'évangile de cette journée. Mais, afin de procéder avec ordre, réduisons nos raisonnements à trois chefs tirés des paroles du Sauveur des âmes, que j'ai alléguées pour mon texte. « Le monde, dit-il, se réjouira, et vous, ô justes, vous serez tristes, mais votre tristesse sera changée en joie. » Le monde se réjouira; mais ce sera certainement d'une joie telle que le monde la peut avoir, trompeuse, inconstante et imaginaire, parce qu'il est écrit « que le monde passe[2] ». *Mundus autem gaudebit.* « Vous, ô justes, vous serez tristes ; » mais c'est votre Médecin qui vous parle ainsi, et qui vous prépare cette amertume : et donc[3] elle vous sera salutaire, *vos autem contristabimini.* Que si peut-être vous vous plaignez qu'il vous laisse sans consolation sur la terre au milieu de tant de misères, voyez qu'en vous donnant cette médecine il vous présente de l'autre main la douceur d'une

1. *De Provid.*, VI.
2. I *Joann.*, II, 17.
3. *Et donc.* « Plusieurs croient que de commencer une période par *et donc* ne soit pas français, mais gascon. Mais M. Coeffeteau et M. de Malherbe en ont usé et je l'entends dire tous les jours à la cour à ceux qui parlent le mieux. » Vaugelas, éd. Chassang, t. II, p. 226.

esperance assurée, qui vous ôte tout ce mauvais goût et remplit votre âme de plaisirs célestes : « Votre tristesse, dit-il, sera changée en joie, » *tristitia vestra vertetur in gaudium.*

Par conséquent, ô homme de bien, si, parmi tes afflictions, il t'arrive de jeter les yeux sur la prospérité des méchants, que ton cœur n'en murmure point, parce qu'elle ne mérite pas d'être désirée; c'est la première vérité de notre évangile. Si cependant les misères croissent, si le fardeau des malheurs s'augmente, ne te laisse pas accabler et reconnais dans la douleur qui te presse l'opération du Médecin qui te guérit, *vos autem contristabimini :* c'est le second point. Enfin, si tes forces se diminuent, soutiens ton courage abattu par l'attente du bien que l'on te propose, qui est une santé éternelle dans la bienheureuse immortalité, *tristitia vestra* [*vertetur in gaudium;*] c'est par où je finirai ce discours. Et voilà en abrégé, chrétiens, toute l'économie de cet entretien, et le sujet du saint évangile que l'Église a lu ce matin dans la célébration des divins mystères. Reste que vous vous rendiez attentifs à ces vérités importantes. Laissons tous les discours superflus; cette matière est essentielle, allons à la substance des choses avec le secours de la grâce

PREMIER POINT

« Il n'est rien de mieux ordonné que les événements des choses humaines et toutefois il n'est rien aussi où la confusion soit plus apparente. »

Ce serait une insolence inouïe, si nous voulions ici faire le procès à tout ce qu'il y a jamais eu de grand dans le monde. Il y a eu plus d'un David sur le trône ; ce n'est pas pour une fois seulement que la grandeur et la piété se sont jointes ; il y a eu des hommes extraordinaires que la vertu

a portés au plus grand éclat, et la malice n'est pas si universelle que l'innocence n'ait été souvent couronnée. Mais, chrétiens, ne nous flattons pas; avouons, à la honte du genre humain, que les crimes les plus hardis ont été ordinairement plus heureux que les vertus les plus renommées. Et la raison en est évidente : c'est sans doute que la licence est plus entreprenante que la retenue. La fortune veut être prise par force, les affaires veulent être emportées par la violence : il faut que les passions se remuent, il faut prendre des desseins extrêmes. Que fera ici la vertu avec sa faible et impuissante médiocrité? je dis, faible et impuissante, dans l'esprit des hommes : elle est trop sévère et trop composée. C'est pourquoi le divin Psalmiste après avoir décrit au *Psaume* x le bruit que les pécheurs ont fait dans le monde, il vient ensuite à parler du Juste : « Et le Juste, dit-il, qu'a-t-il fait? *Justus autem, quid fecit?* Il semble, dit-il, qu'il n'agisse pas; et il n'agit pas, en effet, selon l'opinion des mondains, qui ne connaissent point d'action sans agitation, ni d'affaire sans empressement. Le juste n'ayant donc point d'action, du moins au sentiment des hommes du monde, il ne faut pas s'étonner, fidèles, si les grands succès ne sont pas pour lui[1].

Et certes l'expérience nous apprend assez, que ce qui nous meut, ce qui nous excite, ce n'est pas la droite raison : on se contente de l'admirer et de la faire servir de prétexte; mais l'intérêt, la passion, la vengeance, c'est ce qui agite[2] puissamment les ressorts de l'âme : et en un mot le vice, qui met tout en œuvre, est plus actif, plus pressant, plus prompt, et ensuite, pour l'ordinaire, il réussit mieux que la vertu, qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. D'ailleurs,

1. Voy la citation de la p. 95. | 2. Variante : remue.

les histoires saintes et profanes nous montrent partout de fameux exemples qui font voir les prospérités des impies, c'est-à-dire, l'iniquité triomphante[1]. Quelle confusion plus étrange! David même s'en scandalise; et il avoue, dans le psaume LXXII, que sa constance devient chancelante, « quand il considère la paix des pécheurs, » *pacem peccatorum videns*[2] : tant ce désordre est épouvantable; et cependant[3] nous vous avons dit qu'il n'est rien de mieux ordonné que les événements des choses humaines. Comment démêlerons-nous ces obscurités, et comment accorderons-nous ces contrariétés apparentes? comment prouverons-nous un tel paradoxe, que l'ordre le plus excellent se doive trouver dans une confusion si visible?

J'apprends du Sage, dans l'Ecclésiaste[3], que l'unique moyen de sortir de cette épineuse difficulté, c'est de jeter les yeux sur le jugement. Regardez les choses humaines dans leur propre suite, tout y est confus et mêlé; mais regardez-les par rapport au jugement dernier et universel, vous y voyez reluire un ordre admirable. Le monde comparé[4] à ces tableaux qui sont comme un jeu de l'optique, dont la figure[5] est assez étrange; la première vue ne vous montre qu'une peinture qui n'a que des traits informes et un mélange confus de couleurs : mais sitôt que celui qui sait le secret vous le fait considérer par le[6] point de vue ou dans un miroir tourné en cylindre qu'il applique sur cette

1. Ici Bossuet, dans une première rédaction, énumérait des exemples : Caïn, Esaü, Nabuchodonosor, Néron.

2. *Ps.* LXXI, 3.

3. *Eccl.*, III, 17.

4. *Le monde comparé...* La phrase n'a pas de verbe. C'est l'indication d'un développement.

5. *Figure.* La Bruyère emploie ce mot en parlant d'un *outil* (éd. Servois et Rébelliau, p. 319, n. 1) et Mme de Sévigné écrit (28 janvier 1685) : « Ma plaie a changé de *figure*, elle est quasi sèche et guérie ».

6. Bossuet écrivait d'abord : « *d'un* » (point de vue).

peinture confuse, aussitôt, les lignes se ramassant, cette confusion se démêle, et vous produit une image bien proportionnée. Il en est ainsi de ce monde : quand je le contemple dans sa propre vue[1], je n'y aperçois que désordre; si la foi me le fait regarder par rapport au jugement dernier et universel, en même temps j'y vois reluire un ordre admirable. Mais entrons profondément en cette matière et éclaircissons par les Écritures la difficulté proposée. Suivez, s'il vous plaît, mon raisonnement.

Remarquons avant toutes choses que le jugement dernier et universel est toujours représenté dans les saintes Lettres par un acte de séparation. « On mettra, dit-on, les mauvais à part; on les tirera du milieu des justes[2], » et enfin tout l'Évangile parle de la sorte. Et la raison en est évidente, en ce que le discernement est la principale fonction du juge et la qualité nécessaire du jugement; de sorte que cette grande journée en laquelle le Fils de Dieu descendra du ciel, c'est la journée du discernement général : que si c'est la journée du discernement[3], où les bons seront séparés d'avec les impies, donc en attendant ce grand jour, il faut qu'ils demeurent mêlés.

Approche ici, ô toi qui murmures en voyant la prospérité des pécheurs : « Ah! la terre les devrait engloutir; ah! le ciel se devrait éclater[4] en foudre. » Tu ne songes pas au secret de Dieu. S'il punissait ici tous les réprouvés, la peine les discernerait d'avec les bons : or l'heure du discernement n'est pas arrivée, cela est réservé pour le jugement; ce n'est donc pas encore le temps de punir généralement tous les

1. *Vue* signifie quelquefois « la manière dont les objets se présentent au regard ». Littré.

2. *Matth.*, XIII, 48, 49.

3. Cf. pour ce mot et pour ces idées, la page 272.

4. *Éclater.* « Le bois *s'éclate.* » *Dict.* de Furetière. « Le premier qui les vit de rire *s'éclata.* » La Fontaine. Cf. p. 274, n. 2.

criminels, parce que ce n'est pas encore celui de les séparer d'avec tous les justes. « Ne vois-tu pas, dit saint Augustin[1], que pendant l'hiver l'arbre mort et l'arbre vivant paraissent égaux? Ils sont tous deux sans fruits et sans feuilles. Quand est-ce qu'on les pourra discerner? Ce sera lorsque le printemps viendra renouveler la nature, et que cette verdure agréable fera paraître dans toutes les branches la vie que la racine tenait enfermée. » Ainsi ne t'impatiente pas, ô homme de bien! laisse passer l'hiver de ce siècle, où toutes choses sont confondues; contemple ce grand renouvellement de la résurrection générale, qui fera le discernement tout entier, lorsque la gloire de Jésus-Christ reluira visiblement sur les justes. Si cependant ils sont mêlés avec les impies, si l'ivraie croît avec le bon grain, si même elle s'élève au-dessus, c'est-à-dire si l'iniquité semble triomphante, n'imite pas l'ardeur inconsidérée de ceux qui, poussés d'un zèle indiscret, tenteraient d'arracher[2] ces mauvaises herbes : c'est un zèle indiscret et précipité. Aussi le Père de famille ne le permet pas : « Attendez, dit-il, la moisson[3], » c'est-à-dire la fin du siècle où toutes choses seront démêlées; alors on fera le discernement : et « ce sera le temps de chaque chose, » selon la parole de l'Ecclésiaste[4]

Dieu « ne s'impatiente pas » parce qu'il est « l'arbitre de tous les temps. » Durant la vie présente, il distribue indifféremment à tous les hommes, bons ou méchants, des biens et des maux *mêlés*, « qui dépendent de l'usage que nous en faisons. » Mais quand viendra le jour du *discernement*, il y aura pour les méchants « des maux extrêmes dont les justes ne seront point tourmentés, » pour les justes un bien « souverain et absolu où les méchants n'auront point de part. »

Tremblez, tremblez, pécheurs endurcis, devant la colère[5]

1. *In Psalm.* CXLVIII, n° 16.
2. Var.: voudraient arracher.
3. *Matth.*, XIII, 30
4. *Eccl.*, III, 17.
5. Bossuet avait écrit d'abord « devant la *vengeance* qui vous

qui vous poursuit : car si dans le mélange du siècle présent, où Dieu en s'irritant se modère, où sa justice est toujours mêlée de miséricorde, où il frappe d'un bras qui se retient, nous ne pouvons quelquefois supporter ses coups, où en serez-vous, misérables, si vous êtes un jour contraints de porter le poids intolérable de sa colère, quand elle agira de toutes ses forces et qu'il n'y aura plus aucune douceur qui tempère son amertume? Et vous, admirez, ô enfants de Dieu, comme votre Père céleste tourne tout à votre avantage, vous instruisant non seulement par paroles, mais encore par les choses mêmes ! Et certes, s'il punissait tous les crimes, s'il n'épargnait aucun criminel, qui ne croirait que toute sa colère serait épuisée dès ce siècle, et qu'il ne réserverait rien au siècle futur? Si donc il les attend, s'il les souffre, sa patience même vous avertit de la sévérité de ses jugements. Et quand il leur permet si souvent de réussir pendant cette vie, quand il souffre que le monde se réjouisse, quand il laisse monter les pécheurs jusques sur les trônes, c'est encore une instruction qu'il vous donne, mais une instruction importante.

Voyez, dit-il, mortels abusés, voyez l'état que je fais des biens après lesquels vous courez avec tant d'ardeur; voyez à quel prix je les mets, et avec quelle facilité je les abandonne à mes ennemis : je dis, à mes ennemis les plus implacables, à ceux auxquels ma juste fureur prépare des torrents de flamme éternelle. Regardez les républiques de Rome et d'Athènes ; elles ne connaîtront pas seulement mon nom adorable, elles serviront les idoles; toutefois elles seront florissantes par les lettres, par les conquêtes et par l'abondance, par toutes sortes de prospérités temporelles: et le peuple qui me révère sera relégué en Judée, en un petit coin de

poursuit; » il efface et écrit « *colère*, » efface de nouveau pour remettre *vengeance* et revient définitivement à *colère*.

l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles. Voyez ce Néron, ce Domitien, ces deux monstres du genre humain, si durs par leur humeur sanguinaire, si efféminés par leurs infâmes délices, qui persécuteront mon Église par toute sorte de cruautés, qui oseront même se bâtir des temples pour braver la Divinité: ils seront les maîtres de l'univers; Dieu leur abandonne l'empire du monde, comme un présent de peu d'importance qu'il met dans les mains de ses ennemis,

Ah ! qu'il est bien vrai, ô Seigneur [1], que vos pensées ne sont pas les pensées des hommes, et que vos voies ne sont pas nos voies [2]! O vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parais peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit! Ouvrons les yeux à cette lumière; laissons, laissons réjouir le monde, et ne lui envions pas sa prospérité. Elle passe, et le monde passe; elle fleurit avec quelque honneur dans la confusion de ce siècle: viendra le temps du discernement. « Vous la dissiperez, ô Seigneur, « comme un songe de ceux qui s'éveillent; et, pour « confondre vos ennemis, vous détruirez leur image en « votre cité, » *in civitate tua imaginem* [*ipsorum ad nihilum rediges* [3]]. Qu'est-ce à dire, vous détruirez leur image? C'est-à-dire: vous détruirez leur félicité qui n'est pas une félicité véritable, mais une ombre fragile de félicité; vous la briserez ainsi que du verre, et vous la briserez en votre cité, *in civitate tua*, c'est-à-dire devant vos élus, afin que l'arrogance des enfants des hommes demeure éternellement confondue.

Par conséquent, ô juste, ô fidèle, recherche uniquement les biens véritables que Dieu ne donne qu'à ses serviteurs; apprends à mépriser les biens apparents, qui, bien loin d

1. Var.: O voies de Dieu bien contraires aux voies des hommes!

2. *Is.*, LV, 8.

3. *Ps.*, LXXII, 20.

nous faire heureux, sont souvent un commencement de supplice. Oui, cette félicité des enfants du siècle, lorsqu'ils nagent dans les plaisirs illicites, que tout leur rit, que tout leur succède [1], cette paix, ce repos que nous admirons, « qui, selon l'expression du prophète, fait sortir l'iniquité « de leur graisse, » *prodiit quasi ex adipe* [*iniquitas eorum* [2]], qui les enfle, qui les enivre jusqu'à leur faire oublier la mort : c'est un supplice, c'est une vengeance que Dieu commence d'exercer sur eux. Cette impunité, c'est une peine qui les précipite au sens réprouvé, qui les livre aux désirs de leur cœur, leur amassant ainsi un trésor de haine dans ce jour d'indignation, de vengeance et de fureur éternelle. N'est-ce pas assez pour nous écrier avec l'incomparable Augustin : *Nihil est infelicius felicitate peccantium, qua pœnalis nutritur impunitas, et mala voluntas velut hostis interior roboratur* [3]. « Il n'est rien de plus misérable que la « félicité des pécheurs, qui entretient une impunité qui « tient lieu de peine et fortifie cet ennemi domestique, je « veux dire la volonté déréglée, » en contentant ses mauvais désirs. Mais si nous voyons par là, chrétiens, que la prospérité peut être une peine, ne pouvons-nous pas faire voir aussi que l'affliction peut être un remède? Ainsi notre première partie ayant montré à l'homme de bien qu'il doit considérer sans envie les enfants du siècle qui se réjouissent, nous lui ferons voir dans le second point qu'il doit tirer de l'utilité des disgrâces que Dieu lui envoie.

1. *Succède.* « Ce terme, quoique reçu, ne paraît pas avoir été d'un usage fréquent, du moins dans les meilleurs écrits du dix-septième siècle. Bossuet lui-même ne l'a employé que trois fois dans ses sermons. » Vaillant, *Études sur les sermons de Bossuet*, p. 247. « On dit plus ordinairement *cela m'a bien réussi* que *cela m'a bien succédé.* » *Observations de l'Académie française sur les Remarques de M. de Vaugelas.*

2. *Ps*, LXXII, 7.

3. *Ep.* CXXXVIII *ad Marcell.*, n° 14.

DEUXIÈME POINT

Donc, fidèles, pour vous faire voir combien les afflictions sont utiles, connaissons premièrement quelle est leur nature, et disons que la cause générale de toutes nos peines, c'est le trouble qu'on nous apporte dans les choses que nous aimons. Or nous pouvons y être troublés en trois différentes manières, qui me semblent être comme les trois sources d'où découlent toutes les misères dont nous nous plaignons.

Premièrement, on nous inquiète quand on nous refuse ce que nous aimons ; car il n'est rien de plus misérable que cette soif qui jamais n'est rassasiée, que ces désirs toujours suspendus qui courent éternellement sans rien prendre. On ne peut assez exprimer combien l'âme est travaillée par ce mouvement.

Mais on l'afflige beaucoup davantage quand on la trouble dans la possession du bien qu'elle tient: « parce que, dit « saint Augustin [1], quand elle possède ce qu'elle aimait, « comme les honneurs, les richesses, elle se l'attache à « elle-même par la joie qu'elle a de l'avoir ; elle se l'incorpore « en quelque façon, si je puis parler de la sorte; cela devient « comme une partie de nous-mêmes, et, pour dire le mot de « saint Augustin, comme un membre de notre cœur : » de sorte que si on vient à nous l'arracher, aussitôt le cœur en gémit ; il est tout déchiré, tout ensanglanté par la violence qu'il souffre.

La troisième espèce d'affliction, qui est si ordinaire dans la vie humaine, ne nous ôte pas entièrement le bien qui nous plaît ; mais elle nous traverse de tant de côtés, elle nous presse tellement d'ailleurs[2], qu'elle ne nous permet pas d'en jouir. Vous avez acquis de grands biens, il semble que

1. *De Lib. Arbit.*, I, xv, 33. | 2. Par ailleurs.

vous deviez être heureux, mais vos continuelles infirmités vous empêchent de goûter le fruit de votre bonne fortune : est-il rien de plus importun ? C'est avoir le verre en main et ne pouvoir boire, bien que vous soyez tourmenté d'une soif ardente, et cela nous cause un chagrin extrême.

Voilà les trois genres d'afflictions qui produisent toutes nos plaintes : n'avoir pas ce que nous aimons, le perdre après l'avoir possédé, le posséder sans en goûter la douceur, à cause des empêchements que les autres maux y apportent. Si donc je vous fais voir, chrétiens, que ces trois choses nous sont salutaires, n'aurai-je pas prouvé manifestement que c'est un effet merveilleux de la bonté paternelle de Dieu sur les justes, de vouloir qu'ils soient attristés dans la vie présente, comme Jésus leur prédit dans notre évangile ? C'est ce que j'entreprends de montrer avec le secours de la grâce.

Et premièrement il nous est utile de n'avoir pas ce que nous aimons ; et c'est en quoi le monde s'abuse, qui, voyant un homme qui a ce qu'il veut, s'écrie, avec un grand applaudissement, qu'il est heureux, qu'il est fortuné. Il a ce qu'il veut : est-il pas heureux ? Il est vrai, le monde le dit ; mais l'Évangile de Jésus-Christ s'y oppose : et la raison, c'est que nous sommes malades. Je vous nie, délicats du siècle, que la misère consiste à n'avoir pas ce que vous aimez; c'est plutôt à n'aimer pas ce qu'il faut ; et de même la félicité

1. *Est-il pas heureux ?* On doutait encore, au moment où Bossuet composait ce sermon, si la négation pouvait se supprimer dans les phrases interrogatives. En 1647, Vaugelas, après s'être « informé de diverses personnes très savantes » trouvait cette façon de parler très correcte, peut-être même plus élégante. Mais en 1687, Thomas Corneille, apres Ménage et Chapelain; en 1704, l'Académie blâment formellement « la suppression de cette négative. » « Plusieurs ne se sont pas contentés de la traiter de négligence, ils lui ont donné le nom de faute. » *Observations de l'Acad. franç. sur les Rem. de M. de Vaugelas*, 1704.

n'est pas tant à posséder ce que vous aimez, qu'à aimer ce qui le doit être.

« Quand vous n'avez pas ce que vous aimez, c'est un empêchement » extérieur, mais « quand vous aimez ce qu'il ne faut pas, » c'est le « déréglement » d'une âme malade dont les passions ne doivent pas être contentées.

On accorde à un homme sain de manger à son appétit; mais il y a des appétits de malade, qu'il est nécessaire de tenir en bride, et ce serait une opinion bien brutale d'établir la félicité à contenter les désirs irréguliers qui sont causés par la maladie. Or, fidèles, toute notre nature est remplie de ces appétits de malade, qui naissent de la faiblesse de notre raison et de la mortalité qui nous environne. N'est-ce pas un appétit de malade que cet amour désordonné des richesses, qui nous fait mépriser les biens éternels ? n'est-ce pas un appétit de malade, que de courir après les plaisirs, et de négliger en nous la partie céleste pour satisfaire la partie mortelle ? Et parce qu'il naît en nous une infinité de ces appétits de malade, de là vient que nous lisons dans les saintes lettres : que Dieu se venge souvent de ses ennemis en satisfaisant leurs désirs. Étrange manière de se venger, mais qui de toutes est la plus terrible.

C'est ainsi qu'il traita les Israélites qui murmuraient au désert contre sa bonté. « Qui est-ce, disait ce peuple brutal, « qui nous donnera de la chair ? nous ne pouvons plus « souffrir cette manne [1]. » Dieu les exauça en sa fureur; et leur donnant [2] les viandes qu'ils demandaient, sa colère en même temps s'éleva contre eux. C'est ainsi que, pour punir

1. *Num.*, XI, 4, 6 ; *Ps.* LXXVII, 21, 27, 31

2. *Leur donnant* se rapporte *à Dieu*. On peut voir dans les phrases de ce genre, assez fréquentes chez Bossuet, soit une anacoluthe, soit plutôt un souvenir de l'ablatif absolu des Latins. Voyez Chassang, *Gram. franc., cours sup.*, par. 339, Rem. II, 2°.

les plus grands pécheurs, nous apprenons du divin apôtre[1], qu'il les livre à leurs propres désirs ; comme s'il disait : Il les livre entre les mains des bourreaux, ou de leurs plus cruels ennemis. Que s'il est ainsi, chrétiens, comme l'expérience nous l'apprend assez, que nous nourrissons en nous-mêmes tant de désirs qui nous sont nuisibles et pernicieux : donc c'est un effet de miséricorde, de nous contrarier souvent dans nos appétits, d'appauvrir nos convoitises, qui sont infinies, en leur refusant ce qu'elles demandent ; et le vrai remède de nos maladies, c'est de contenir nos affections déréglées par une discipline forte et vigoureuse, et non pas de les contenter par une molle condescendance. *Vos autem contristabimini*, [« pour vous, vous serez dans la tristesse »] en n'ayant pas ce que vous aimez : c'est la première peine qui nous est utile.

Mais, fidèle, il ne t'est pas moins salutaire qu'on t'enlève quelquefois ce que tu possèdes. Connaissons-le[2] par expérience. Quand nous possédons les biens temporels, il se fait certains nœuds secrets qui engagent le cœur insensiblement dans l'amour des choses présentes, et cet engagement est plus dangereux, en ce qu'il est ordinairement plus imperceptible. Le désir se fait mieux sentir, parce qu'il a de l'agitation et du mouvement ; mais la possession assurée, c'est un repos, c'est comme un sommeil : on s'y endort, on ne le sent pas. C'est ce que dit l'apôtre saint Paul, que ceux qui amassent de grandes richesses, πλουσιάζοντες, « tombent dans les lacets », *incidunt in laqueum*[3]. C'est que la possession des richesses a des filets invisibles où le cœur se prend insensiblement. Peu à peu il se détache du Créateur par l'amour désordonné de la créature, et à peine s'aperçoit-il de cet attachement vicieux. Mais qu'on lui dise que cette maison est brûlée, que

1. *Rom.*, I, 24.
2. Apprenons-le... par expérience. Sens fréquent de *cognoscere*.
3. I *Tim.*, VI, 9.

cette somme est perdue sans ressource par la banqueroute de ce marchand : aussitôt le cœur saignera, la douleur de la plaie lui fera sentir « combien ces richesses étaient for- « tement attachées aux fibres de l'âme, et combien il s'écar- « tait de la droite voie par cet attachement excessif[1]. » *Quantum* [*hæc*] *amando peccaverint*, *perdendo senserunt*, dit saint Augustin[2]. Il verra combien ces richesses pouvaient être plus utilement employées; et qu'enfin il n'a rien sauvé de tous ses grands biens, que ce qu'il a mis en sûreté dans le ciel, l'y faisant passer par les mains des pauvres; il ouvrira les yeux aux biens éternels qu'il commençait déjà d'oublier. Ainsi ce petit mal guérira les grands, et sa blessure sera son salut.

Mais si Dieu laisse à ses serviteurs quelque possession des biens de la terre, ce qu'il peut faire de meilleur pour eux, c'est de leur en donner du dégoût, de répandre mille amertumes secrètes sur tous les plaisirs qui les environnent, de ne leur permettre jamais de s'y reposer, de secouer et d'abattre cette fleur du monde qui leur rit trop agréablement; de leur faire naître des difficultés, de peur que cet exil ne leur plaise et qu'ils ne le prennent pour la patrie; de piquer leur cœur jusqu'au vif, pour leur faire sentir la misère de ce pèlerinage laborieux et exciter leurs affections endormies à la jouissance des biens véritables. C'est ainsi qu'il vous faut traiter, ô enfants de Dieu, jusqu'à ce que votre santé soit parfaite, *vos autem*. Cette convoitise qui vous rend malades demande nécessairement cette médecine. Il importe que vous ayez des maux à souffrir, tant que vous en aurez à corriger; il importe que vous ayez des maux à souffrir tant que vous serez au milieu des biens où il est dangereux de se plaire trop. Si ces remèdes vous semblent

1. Variante : vicieux.

2. *De Civitate Dei*, I, x

durs, « ils excusent, dit Tertullien, le mal qu'ils vous font, par l'utilité qu'ils vous apportent[1] », *emolumento curationis offensam sui excusant*[2].

D'ailleurs, au milieu de ces afflictions salutaires, le juste a pour se consoler l'espoir de l'immortalité bienheureuse, espoir qui se fonde sur ses épreuves elles-mêmes. Il y a « une vicissitude nécessaire de bien des maux » et le malheur présent est pour lui le gage assuré de la félicité à venir[3].

1. Souvenir du latin . *afferre utilitatem*. Cf. La Rochefoucauld (*Mémoires*) : « La présence du roi *n'apporte* pas toutes les commodités qu'il (le peuple) espérait. »

2. *De Pœnitentia*, n. 18.

3. Les idées de ce sermon ont été plus d'une fois développées à nouveau par Bossuet. En voici un exemple pris dans le sermon *sur la Justice* de 1666 (éd. Lebarq, V, 173) et qui se rapporte ci-dessus à la p. 83. « La vertu est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, et c'est une espèce de martyre que de se tenir régulièrement dans les règles du droit et de l'équité. Celui qui est résolu de se renfermer dans ces bornes se met si fort à l'étroit qu'à peine se peut-il aider; et il ne faut pas s'étonner qu'il demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens en s'ôtant ceux qui sont mauvais, c'est-à-dire assez souvent les plus efficaces. Car qui ne sait, chrétiens, que les hommes, pleins d'intérêts et de passion, veulent qu'on entre dans leurs sentiments? Que fera ici cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? Que fera-t-il, chrétiens, avec sa froide et impuissante médiocrité? Il n'est ni assez souple, ni assez flexible pour ménager la faveur des hommes; il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien et qui est entièrement inutile. En effet, écoutez, messieurs, comme en parlent les hommes du monde dans le livre de la *Sapience* : *Circumveniamus justum, quoniam inutilis est nobis*. « Trompons, disent-ils, l'homme juste (remarquez cette raison) parce qu'il nous est inutile; » il n'entre point dans nos négoces, il s'éloigne de nos détours, il ne nous est d'aucun usage. Ainsi, à cause qu'il est inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le laisser périr sans en faire bruit, et même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours, qui n'épargne ni le saint ni le profane, pour nous servir. Mais pourquoi nous arrêter davantage sur une chose si claire? Il est aisé de comprendre que l'homme injuste, qui met tout en œuvre, qui entre dans tous les desseins, qui fait jouer les passions et les intérêts, ces deux grands ressorts de la vie humaine, est plus actif, plus pressant, plus prompt, et ensuite, pour l'ordinaire, qu'il réussit mieux que le juste, qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesures. »

PANEGYRIQUE DE SAINTE THÉRÈSE

PRONONCÉ A METZ, LE 15 OCTOBRE 1657

NOTICE

Dans l'automne de 1657, Louis XIV fit un voyage en Lorraine, et la reine-mère Anne d'Autriche, qui l'accompagnait avec la cour, passa six semaines à Metz. C'est devant elle, dans la cathédrale de Metz que Bossuet prononça le panégyrique de sainte Thérèse, le jour de la fête de la sainte (15 oct.). Jean Loret[1] nous l'apprend dans la *Muze historique* du 27 octobre 1657[2].

EXTRAITS

Nostra autem conversatio in cœlis est.
Notre société est dans les cieux.
Philipp., III, 20.

Dieu a tant d'amour pour les hommes, et sa nature est si libérale, qu'on peut dire qu'il semble qu'il se fasse quelque violence quand il retient pour un temps ses bienfaits, et qu'il

1. Jean Loret, poète normand, après avoir débuté par des vers burlesques, commenca en 1650 d'adresser chaque semaine à mademoiselle de Longueville des lettres rimées, contenant les nouvelles de la cour et de la ville. Distribuées d'abord en manuscrit, puis imprimées à un petit nombre d'exemplaires, ces lettres furent réunies en volumes du vivant même de Loret. Cette gazette de près de 400 000 vers (du 4 mai 1650 au 23 mai 1665) est d'une grande utilité pour l'histoire littéraire du dix-septième siècle.

2. Il nous dit même que ce panégyrique fut très goûté des auditeurs, qu'on loua Bossuet « de son discours net et coulant, de sa bonne grâce en parlant, de sa douceur insinuante. » et qu'on le vanta fort à Mazarin qui n'avait pu aller ce jour-là entendre l'orateur.

les empêche de couler sur nous avec une entière profusion. C'est ce que vous pouvez aisément comprendre, par le texte que j'ai rapporté de l'incomparable docteur des gentils. Car encore qu'il ait plu au Père céleste de ne recevoir ses fidèles en son éternel sanctuaire qu'après qu'ils auront fini cette vie, néanmoins il semble qu'il se repente de les avoir remis à un si long terme, puisque le grand Paul nous enseigne qu'il leur ouvre son paradis par avance : et comme s'il ne pouvait arrêter le cours de sa munificence infinie, il laisse quelquefois tomber sur leurs âmes tant de lumières et tant de douceurs, et il les élève de telle sorte par la grâce de son Saint-Esprit, qu'étant encore dans ce corps mortel ils peuvent dire avec l'Apôtre que leur demeure est au ciel, et leur société avec les anges : *Nostra autem conversatio in cœlis est.*

C'est ce que j'espère vous faire paraître en la vie de sainte Thérèse ; et c'est, madame, à ce grand spectacle que l'Église invite Votre Majesté. Elle verra une créature, qui a vécu sur la terre comme si elle eût été dans le ciel ; et qui, étant composée de matière, ne s'est guère moins appliquée[1] à Dieu que ces pures intelligences qui brillent toujours devant lui par la lumière d'une charité éternelle, et chantent perpétuellement ses louanges. Mais, avant que de traiter de si grands secrets, allons tous ensemble puiser des lumières dans la source de la vérité : prions la sainte Vierge de nous y conduire ; et pour apprendre à louer un ange terrestre, joignons-nous avec un ange du ciel. *Ave.*

Vous avez écouté, mes frères, ce que nous a dit le divin apôtre : qu'encore que nous vivions sur la terre dans

1. Var. : Ne s'est pas moins élevée à Dieu. — La Bruyère : « Dans le temps qu'il est le plus *appliqué* (Ménalque). » Éd. Servois et Rébelliau, p. 296. « Leur roi.... à qui ils semblent avoir tout l'esprit et tout le cœur *appliqués.* » *Ibid.* p. 227, n. 3.

la compagnie des hommes mortels, néanmoins il ne laisse pas d'être véritable que « notre demeure est au ciel », et notre société[1] avec les anges. *Nostra autem conversatio in cœlis est*. C'est une vérité importante, pleine de consolation pour tous les fidèles; et comme je me propose aujourd'hui de vous en montrer la pratique dans la vie admirable de sainte Thérèse, je tâcherai avant toutes choses de rechercher jusqu'au principe cette excellente doctrine. Et pour cela, je vous prie d'entendre : qu'encore que l'Église qui règne au ciel et celle qui gémit sur la terre, semblent être entièrement séparées, il y a néanmoins un lien sacré, par lequel elles sont unies. Ce lien, messieurs, c'est la charité, qui se trouve dans ce lieu d'exil aussi bien que dans la céleste patrie; qui réjouit les saints qui triomphent, et anime ceux qui combattent; qui se répandant du ciel en la terre, et des anges sur les mortels, fait que la terre devient un ciel, et que les hommes deviennent des anges.

Car, ô sainte Jérusalem, heureuse Église des premiers-nés dont les noms sont écrits au ciel; quoique l'Église votre chère sœur, qui vit et qui combat sur la terre, n'ose pas se comparer à vous, elle ne laisse pas d'assurer qu'un saint amour vous unit ensemble. Il est vrai qu'elle cherche, et que vous possédez; qu'elle travaille, et que vous vous reposez; qu'elle espère, et que vous jouissez. Mais parmi tant de différences, par lesquelles vous êtes si fort éloignées, il y a du moins ceci de commun : que ce qu'aiment les esprits bienheureux, c'est ce qu'aiment aussi les hommes mortels. Jésus est leur vie, Jésus est la nôtre; et parmi leurs chants d'allégresse et nos tristes gémissements, on entend résonner partout ces paroles du sacré Psalmiste ; *Mihi autem adhærere Deo bonum est :* « Mon bien

1. Var. : Conversation. Voyez plus haut, page 30, note 1.

est de m'unir à Dieu. » C'est ce que disent les saints dans le ciel, c'est ce que les fidèles répondent en terre : si bien que s'unissant saintement avec ces esprits immortels, par cet admirable cantique que l'amour de Dieu leur inspire, ils se mêlent dès cette vie à la troupe des bienheureux, et ils peuvent dire avec l'Apôtre : « Notre conversation est dans les cieux : » *Nostra conversatio in cœlis est.* Telle est la force de la charité, qu'elle fait que le saint apôtre ne craint pas de nous établir dans le paradis, même durant ce pèlerinage, et ose bien placer des mortels dans le séjour d'immortalité. Car il faut ici remarquer une merveilleuse doctrine, qui fera le sujet de tout ce discours : c'est, mes frères, que cet Esprit-Saint qui est l'auteur de la charité, qui la fait descendre du ciel en la terre, a voulu aussi lui donner des ailes pour retourner au lieu de son origine.

En effet, il est véritable, le mouvement de la charité, c'est de tendre toujours aux choses célestes : ni le poids de ce corps mortel, ni les liens de la chair et du sang, ne sont pas[1] capables de la retenir; elle a trop de moyens de s'en détacher et de s'élever au-dessus. Elle a premièrement l'espérance, elle a secondement des désirs ardents, elle a troisièmement l'amour des souffrances. « Mais qui pourra entendre ces choses? » *Quis sapiens, et intelliget hæc*[2]? Qui pourra comprendre ces trois mouvements, par lesquels une âme enflammée et touchée de l'amour de Dieu se déprend de ce corps de mort? Elle se voit au milieu des biens périssables, mais elle passe bientôt au-dessus par la force de son espérance : « espérance si ferme et si vigoureuse, qu'elle « s'avance, dit saint Paul[3], au dedans du voile : » *spes incedentem usque ad interiora velaminis;* c'est-à-dire qu'elle

1. Cette répétition de la négation est ordinaire au XVIIe siècle.

2. *Osée*, XIV, 10.

3. *Hebr.*, VI, 19.

perce les cieux pour pénétrer jusqu'au sanctuaire, où « Jésus, « notre avant-coureur, est entré pour nous » : *Præcursor pro nobis introivit Jesus*[1].

Voyez, mes frères, le vol de cette âme que l'amour de Dieu a blessée : elle est déjà au ciel par son espérance; mais, hélas! elle n'y est pas encore en effet : les liens de ce corps l'arrêtent. C'est alors que la charité lui inspire des désirs pressants, par lesquels elle s'efforce de rompre ses chaînes, en disant avec saint Paul : *Cupio dissolvi, et esse cum Christo*[2] : « Ah ! que ne suis-je bientôt délivrée, afin d'être avec Jésus-Christ! » Ce n'est pas assez des désirs; et la charité, qui les pousse, étant irritée contre cette chair, qui la tient si longtemps captive, semble la vouloir détruire elle-même par un généreux amour des souffrances. C'est par ces trois divins mouvements, que Thérèse s'élève au-dessus du monde. Ils sont grands, ils sont relevés; et peut-être auriez-vous peine de[3] les retenir, ou d'en bien comprendre la connexion, si je ne les répétais encore une fois en les appliquant à notre sainte. Enflammée de l'amour de Dieu, elle le cherche par son espérance; c'est le premier pas qu'elle fait : que si l'espérance est trop lente, elle y court, elle s'y élance par des désirs ardents et impétueux; tel est son second mouvement : et enfin son dernier effort, c'est que les désirs ne suffisant pas pour briser les liens de sa chair mortelle, elle lui livre une sainte guerre; elle tâche, ce semble, de s'en décharger par de longues mortifications, et par de continuelles souffrances, afin qu'étant libre et dégagée, et ne tenant presque plus au corps, elle puisse dire avec vérité ces paroles du saint apôtre : *Nostra autem conversatio in cœlis est* : « Notre conversation est dans les

1. *Hebr.* VI, 20.
2. *Phil.*, I, 23.
3. Cette construction n'est pas donnée par les dictionnaires du temps. Cf. Sévigné : « J'ai quelque peine *de* me le représenter seul dans ces pays-là... » 1er fév. 1690; et plus loin p. 112, n. 1.

cieux. » Ce sont, messieurs, ces trois actions de la charité de Thérèse, qui partageront ce discours. Je commence à vous faire voir quelle est la force de son espérance. Vous comprenez bien, je m'assure[1], que, dans une matière si haute, j'ai besoin d'une attention fort exacte : mais il ne faut rien méditer de bas quand on parle de sainte Thérèse, et qu'on a l'honneur, madame, d'entretenir Votre Majesté.

PREMIER POINT.

L'espérance que je vous prêche, celle que le Fils de Dieu nous enseigne, et qui élève si fort l'âme de Thérèse, n'est pas semblable à ces espérances par lesquelles le monde trompeur surprend l'imprudence des hommes, ou abuse leur crédulité. L'espérance dont le monde parle, n'est autre chose, à le bien entendre, qu'une illusion agréable· et ce philosophe l'avait bien compris, lorsque ses amis le priant de leur définir l'espérance, il leur répondit en un mot : « C'est un songe de personnes qui veillent » : *Somnium vigilantium*[2]. Considérez en effet, messieurs, ce que c'est qu'un homme enflé d'espérance. A quels honneurs n'aspire-t-il pas? quels emplois, quelles dignités ne se donne-t-il pas à lui-même? Il nage déjà parmi les délices, et il admire sa grandeur future. Rien ne lui paraît impossible : mais lorsque, s'avançant ardemment dans la carrière qu'il s'est proposée, il voit naître de toutes parts des difficultés qui l'arrêtent à chaque pas, lorsque la vie lui manque, comme un faux ami, au milieu de ses entreprises, ou que, forcé par la rencontre des choses, il revient à son sens rassis, et ne trouve rien en ses mains de toute cette haute fortune dont il embrassait une vaine image, que peut-il juger de lui-même, sinon qu'une espérance trompeuse le faisait jouir

1. J'en suis sûr. « Je m'assure qu'il en sera bien fâché. » La Rochefoucauld (*Lettres*).
2. *Apud* S. Basil., *ep.* XIV. 1.

pour un temps de la douceur d'un songe agréable? et ensuite ne doit-il pas dire, selon la pensée de ce philosophe, que l'espérance peut être appelée « la rêverie d'un homme qui veille » : *Somnium vigilantium?* Mais, ô espérance du siècle, source infinie de soins inutiles et de olles prétentions, vieille idole de toutes les cours, dont tout le monde se moque, et que tout le monde poursuit, ce n'est pas de toi que je parle; l'espérance des enfants de Dieu, que je dois aujourd'hui prêcher, et que nous devons tous admirer en sainte Thérèse, n'a rien de commun avec tes erreurs.

Apprenez aujourd'hui, mes frères, à remarquer la différence de l'une et de l'autre, afin que vous puissiez dire avec connaissance : « Ah ! vraiment, il est meilleur d'espérer en Dieu, que de se confier aux grands de la terre » : *Bonum est confidere in Domino, quam confidere in homine*[1]. Mais pénétrons profondément cette vérité, et disons, s'il se peut, en peu de paroles, que cette différence consiste en ce point, que l'espérance du monde laisse la possession toujours incertaine, et encore beaucoup éloignée, au lieu que l'espérance des enfants de Dieu est si ferme et si immuable, que je ne crains point de vous assurer qu'elle nous met par avance en possession du bonheur que l'on nous propose, et qu'elle fait un commencement de la jouissance. Prouvons-le solidement par les Écritures ; et parmi un nombre infini d'exemples par lesquels elles nous confirment cette vérité, je vous prie d'en remarquer seulement un seul qui n'est ignoré de personne.

Dieu avait promis Jésus-Christ au monde ; et Isaïe voyant en esprit cette grande et mémorable journée en laquelle devait naître son libérateur, il[2] s'écrie transporté de joie :

1. *Ps.* CXVII, 8.

2. Cf. p. 20, n. 4.

« Un petit enfant nous est né, un fils nous est donné » : *Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis* [1]. Chrétiens, il écrivait cette prophétie plusieurs siècles avant sa naissance ; néanmoins il le voit déjà, il soutient qu'il nous est donné, seulement à cause qu'il sait qu'il nous est promis, et que, comme dit le grand Augustin, « toutes les choses que Dieu a promises, selon l'ordre de ses conseils sont déjà en quelque sorte accomplies, parce qu'elles sont assurées » : *Quæ ventura erant, jam in Dei prædestinatione velut facta erant, quia certa erant* [2]. Vous voyez par là, chrétiens, que, selon les Écritures sacrées, la promesse que Dieu nous donne, à cause de sa certitude, est infaillible.

Notre incomparable Thérèse a imité ce divin prophète. Se sentant appelée, par la Providence, à procurer [3] la réformation de l'ordre ancien du Carmel, si renommé par toute l'Église, elle croit déjà l'ouvrage achevé, parce que c'est Dieu qui lui a ordonné de l'entreprendre. C'est un miracle incroyable de voir comment cette fille a bâti ses monastères. Représentez-vous une femme qui, pauvre et destituée de tout secours, a pu bâtir tous les monastères dans lesquels elle a fait revivre une si parfaite régularité : elle n'avait ni fonds pour leur subsistance, ni crédit pour en avancer l'établissement. Toutes les puissances s'unissaient contre elle, j'entends et les ecclésiastiques et les séculières, avec une telle opiniâtreté, qu'elle paraissait invincible. Toutes les personnes zélées que Dieu employait à cette œuvre, et même ses serviteurs les plus fidèles, désespéraient du succès, et le disaient ouvertement à la sainte mère. Elle seule demeure constante dans la ruine apparente de tous ses desseins ;

1. *Is.* IX, 6.
2. *De Civit. Dei*, XVII, XVIII.
3. *Procurer*. Obtenir quelque résultat par ses efforts. On disait au XVIIe siècle : *procurer* la mort de quelqu'un ; — « *procurer* le bien général de tous les hommes. » Descartes (*Disc. de la Méth.*, VI).

aussi ferme que le fidèle Abraham, « elle fortifie son espérance contre toute espérance » : *In spem contra spem*, dit le grand apôtre [1]; c'est-à-dire, qu'où manquait l'espérance humaine, accablée sous les ruines de son entreprise, là une espérance divine commençait à lever la tête au milieu de tant de débris. Animée de cette espérance, lorsque tout l'édifice semblait abattu, elle le croyait déjà établi. Et cela pour quelle raison, si ce n'est qu'il est bon d'espérer en Dieu, et non pas d'espérer aux hommes : parce que, ainsi que je l'ai déjà dit, l'espérance que l'on a aux hommes ne nous montre que de fort loin la possession, n'est qu'un amusement inutile qui substitue un fantôme au lieu de la chose ; et au contraire, l'espérance que l'on met en Dieu est un commencement de la jouissance?

Mais, mes frères, ce n'est pas assez d'avoir établi cette vérité sur des exemples si clairs : afin que vous soyez convaincus combien il est beau d'espérer en Dieu, il faut vous montrer la raison de cette excellente doctrine. Je vous prie de vous y rendre attentifs, elle est tirée d'un très haut principe ; c'est l'immobilité des conseils de Dieu, et sa consistance toujours immuable. « Je suis Dieu, dit le Seigneur, et je ne change jamais [2] » ; et de là s'ensuit une conséquence que je ne puis vous exprimer mieux que par ces beaux mots de Tertullien, qui sont tout faits pour notre sujet : « Il est digne de Dieu, dit-il, de tenir pour fait tout ce qu'il ordonne, soit pour le présent, soit pour le futur ; parce que son éternité, qui l'élève au-dessus des temps, le rend maître absolu de l'un et de l'autre » : *Divinitati competit, quæcumque decreverit, ut perfecta reputare ; quia non sit apud illam differentia temporis, apud quam uniformem statum temporum dirigit æternitas ipsa* [3].

1. *Rom.*, IV, 13.
2. *Malach.*, III, 16.
3. Tertullien, *Adversus Marcionem*, lib. III, 5.

Voilà, messieurs, de grandes paroles que nous trouverons pleines d'un sens admirable, si nous le savons bien développer. Il veut dire qu'il y a grande différence entre les promesses des hommes et les promesses de Dieu. Quand vous promettez, ô mortels, de quelque crédit que vous vous vantiez, et fussiez-vous, s'il se peut, plus grands que les rois dont la puissance fait trembler le monde, l'événement est toujours douteux ; parce que toutes vos promesses ne regardent que l'avenir, et cet avenir n'est pas en vos mains : un nuage épais le couvre à vos yeux, et vous en ôte la connaissance. C'est pourquoi l'espérance humaine, chancelante, timide, douteuse, sans appui et sans fondement, ne peut mettre l'esprit en repos, parce qu'elle le tient toujours en suspens sur un avenir incertain. Mais ce grand Dieu, ce grand Roi des siècles, dont nous révérons les promesses, étant éternel, immuable, seul arbitre de tous les temps, il les a toujours présents à ses yeux, et lui seul en a mesuré le cours. Comme donc le temps à venir n'est pas moins à lui que le présent, il s'ensuit que ce qu'il promet n'est pas moins certain que ce qu'il donne. Le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront pas [1] ; et puisqu'il se trouve toujours véritable, soit qu'il donne, soit qu'il promette, le chrétien ne se trouve pas moins assuré lorsqu'il espère que lorsqu'il jouit.

C'est pourquoi l'Apôtre a raison de dire que « notre demeure est dans le ciel », dans le ciel que Dieu nous a promis et nous a promis par serment. Fondée sur cette parole infaillible, l'espérance chrétienne n'est-elle pas justement appelée par saint Paul « l'ancre de notre âme[2] » ?

C'est ainsi, ô enfants de Dieu, et pour retourner à notre sujet après cette digression nécessaire, c'est ainsi, divine

1 *Matth.* XXIV, 35. | 2. *Hebr.*, VI, 19.

Thérèse, que votre âme s'établit au ciel. Battue de l'orage et des vents qui agitent la vie humaine comme un océan plein d'écueils, et ne pouvant encore arriver au ciel, vous y jetez cette ancre sacrée; je veux dire votre espérance : par laquelle étant attachée dans cette bienheureuse terre des vivants, vous trouvez la patrie même dans l'exil, la consistance dans l'agitation, la tranquillité dans la tourmente; et mêlée avec les esprits célestes, auxquels votre esprit est uni, vous pouvez dire avec l'Apôtre : *Nostra autem conversatio in cælis est :* « Notre conversation est aux cieux. » Ne parlez donc plus à Thérèse de toutes les prétentions de la terre. Accoutumée à une autre vie, elle n'entend plus ce langage; et son âme, élevée au ciel par la force de son espérance, n'a plus de goût ni de sentiment que pour les chastes voluptés des anges. Que le monde s'irrite contre elle, qu'il contredise ses pieux desseins, qu'il la déchire par ses calomnies, qu'on la traîne à l'inquisition comme une femme qui donne la vogue à des visions dangereuses; qu'elle entende même les prédicateurs tonner publiquement contre sa conduite : car cela lui est arrivé, sa compagne en tremblant d'effroi; et figurez-vous, chrétiens, quelle devait être son émotion, se voyant ainsi attaquée dans une célèbre audience [1] : toutefois elle ne sent pas cet orage; toutes ces ondes, qui tombent sur elle, ne sont pas capables de l'ébranler. Son esprit demeure tranquille, comme dans une grande bonace, au milieu de cette tempête; et cela, pour quelle raison ? parce qu'il est solidement établi sur cette ancre immobile de son espérance.

Chrétiens, profitons de ce grand exemple. Parmi tous es troubles qui nous tourmentent, parmi tant de différentes

1. *Audience.* Voyez plus haut, page 3, note 19, et plus loin 3e point, page 113) : « Il est digne de votre *audience* de comprendre solidement toute la force de cette parole. »

agitations, dans les morts cruelles et précipitées de nos proches et de nos amis, jetons au ciel cette ancre sacrée, je veux dire notre espérance. Ah! si nous étions appuyés sur cette espérance immuable, les maladies, les pertes de biens[1] et les afflictions ne seraient pas capables de nous submerger! Toutes ces ondes, qui tombent sur nous, feraient flotter légèrement ce vaisseau fragile ; mais elles ne pourraient pas l'emporter bien loin, parce qu'il serait appuyé sur cette ancre de l'espérance.

Et vous, princes et grands de la terre, pourquoi offrez-vous à Thérèse des richesses? Écoutez comme elle parle à ces saintes filles qu'une commune espérance unit avec elle : Soyons pauvres, mes chères sœurs, soyons pauvres dans nos maisons et dans nos habits. Elle ne veut rien dans ses monastères qui ne sente la pauvreté de Jésus; elle veut toujours être pauvre, parce que ce n'est pas ici le temps de jouir, mais c'est seulement le temps d'espérer. Soyons chrétiennes, mes sœurs, leur dit-elle. Elle craint de rien posséder, sachant que le vrai chrétien ne possède pas, mais qu'il cherche, qu'il ne s'arrête pas, mais qu'il passe comme un voyageur pressé ; qu'il ne bâtit pas sur la terre, parce que sa cité n'est pas de ce monde, et qu'une loi bienheureuse lui est imposée de ne se réjouir que par espérance : *Spe gaudentes*[2].

Mais, chrétiens, si vous voulez voir jusqu'où la sainte espérance a élevé l'âme de Thérèse, méditez ce sacré cantique que l'amour divin lui met à la bouche. Je vis, dit-elle, sans vivre en moi ; et j'espère une vie si haute, que je meurs de ne mourir pas. Qu'entends-je, et que dites-vous, divine Thérèse? Je vis, dit-elle, sans vivre en moi. Si vous n'êtes plus en vous-même, quelle force vous a enlevée, sinon celle de votre espérance? O transports inconnus au monde, mais

1. Latinisme : *fortunarum jacturis*. Cf. La Bruyère, édition classique. Hachette, page 288, note 1

2. *Rom.*, XII, 12.

que Dieu fait sentir aux saints avec des douceurs ravissantes! Thérèse n'est donc plus sur la terre, elle vit avec les anges; elle croit être avec son Époux. Et ne vous en étonnez pas: l'espérance a pu faire un si grand miracle. Car comme les personnes agiles, pourvu qu'elles puissent appuyer la main, porteront après aisément le corps; ainsi l'espérance, qui est la main de l'âme, par laquelle elle s'étend aux objets, sitôt qu'elle s'est appuyée sur Dieu, elle est si forte et si vigoureuse, qu'elle y enlève après l'âme tout entière. Vivez donc heureuse, ô Thérèse, vivez avec cet Époux céleste, qui seul a pu gagner votre cœur. Si vous ne pouvez encore le joindre, envoyez votre espérance après lui; et, enrichie par cette espérance, méprisez hardiment tous les biens du monde. Car quelle possession se peut égaler à une espérance si belle, et quels biens présents ne céderaient pas à ce bienheureux avenir!

Où courez-vous, mortels abusés, et pourquoi allez-vous errants de vanités en vanités, toujours attirés et toujours trompés par des espérances nouvelles? Si vous recherchez des biens effectifs, pourquoi poursuivez-vous ceux du monde, qui passent légèrement comme un songe? Et si vous vous repaissez d'espérances, que n'en choisissez-vous qui soient assurées? Dieu vous promet: pourquoi doutez-vous? Dieu vous parle: que ne suivez-vous? Il vaut mieux espérer de lui que de recevoir les faveurs des autres; et les biens qu'il promet sont plus assurés que tous ceux que le monde donne. Espérez donc avec Thérèse; et pour voir manifestement combien est grand le bien qu'elle cherche, regardez de quelle ardeur elle y court, et par quels désirs elle s'y élance: c'est ma deuxième partie.

SECOND POINT.

« Le chrétien ne mérite pas de se réjouir dans le ciel, s'il n'a auparavant appris à gémir dans ce lieu de pèlerinage.... Et David

a exprimé nos vrais sentiments quand il a chanté d'une voix plaintive : *Super flumina Babylonis, illic sedimus; et flevimus, dum recordaremur Sion*[1]. »

Remarquez ici, chrétiens, les deux causes de la douleur que ressent une âme pieuse, qui attend avec l'Apôtre l'adoption des enfants de Dieu[2]. Pour quelle cause soupirez-vous donc, âme sainte, âme gémissante, et quel est le sujet de vos plaintes? Le prophète en rapporte deux : c'est le souvenir de Sion, et les fleuves de Babylone. Pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle pleure, éloignée de ce qu'elle cherche, et exposée au milieu de ce qu'elle fuit? Elle aime la paix de Sion, et elle se sent reléguée dans les troubles de Babylone, où elle ne voit que des eaux courantes, c'est-à-dire, des plaisirs qui passent : *Super flumina Babylonis*. Et pendant qu'elle ne voit rien qui ne passe, elle se souvient de Sion, de cette Jérusalem bienheureuse, où toutes choses sont permanentes. Ainsi, dans la diversité de ces deux objets, elle ne sait ce qui l'afflige le plus, de Babylone où elle se voit, ou de Sion d'où elle est bannie, et c'est pour cela que sainte Thérèse ne peut modérer ses douleurs.

Que dirai-je ici, chrétiens? qui me donnera des paroles pour vous exprimer dignement la divine ardeur qui la presse? Mais quand je pourrais la représenter aussi forte et aussi fervente qu'elle est dans le cœur de Thérèse, qui comprendra ce que j'ai à dire? et nos esprits attachés à la terre, entendront-ils ces transports célestes? Disons néanmoins, comme nous pourrons, ce que son histoire raconte; disons que l'admirable Thérèse, nuit et jour, sans aucun repos ni trêve, soupirait après son divin Époux; disons que, son amour s'augmentant toujours, elle ne pouvait plus supporter la vie, qu'elle déchirait sa poitrine par des cris et

1. *Ps.* CXXXVI, 1. 2. *Rom.*, VIII, 23.

par des sanglots, et que cette douleur l'agitait de sorte qu'il semblait à chaque moment qu'elle allait rendre les derniers soupirs.

Je vous vois étonnés, fidèles : l'amour aveugle des biens périssables ne vous permet pas de comprendre de quelle sorte ces beaux mouvements peuvent être formés[1] dans les cœurs. Mais quittez cet étonnement. Il faut, s'il se peut, vous le faire entendre, en vous décrivant en un mot quelle est la force de la charité, en vous le montrant par les Écritures.

Sachez donc que c'est la charité qui presse Thérèse, charité toujours vive, toujours agissante, qui pousse sans relâche du côté du ciel les âmes qu'elle a blessées, et qu'elle ne cesse de travailler par de saintes inquiétudes, jusqu'à ce qu'elles y soient établies. C'est pourquoi le grand Paul, en étant rempli, jeûne continuellement; il pleure, il soupire, il se plaint en lui-même, il est pressé et violenté, il souffre des douleurs pareilles à celles de l'enfantement, et son âme ne cherche qu'à sortir du corps : *Infelix ego homo! quis me liberabit de corpore mortis hujus*[1] ? « Malheureux homme « que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort? » Quelle est la cause de ces transports? c'est la charité qui le presse ; c'est ce feu divin et céleste, qui, détenu contre sa nature dans un corps mortel, tâche de s'ouvrir par force un passage ; et frappant de toutes parts avec violence, par des désirs ardents et impétueux, il ébranle tous les fondements de la prison qui l'enserre. De là ces pleurs, de là ces sanglots, de là ces douleurs excessives, qui mettraient sans doute Thérèse au tombeau, si Dieu, par un secret de sa providence, ne la voulait conserver encore pour la rendre plus digne de son amour.

1. Cf. p. 182, n. 4.

2. *Rom.*, VII, 24.

Et c'est ici qu'il faut vous représenter un nouveau genre de martyre que la charité fait souffrir à l'incomparable Thérèse. Dieu l'attire, et Dieu la retient. Il lui ordonne de courir au ciel, et il veut qu'elle demeure en la terre : d'un côté il lui découvre d'une même vue toutes les misères de cet exil, tous les charmes et tous les attraits de sa vision[1] bienheureuse, non point dans l'obscurité des discours humains, mais dans la lumière claire et pénétrante de sa vérité infinie; mais comme elle pense se jeter à lui, charmée de ses beautés immortelles, aussitôt il lui fait connaître qu'il la veut encore retenir au monde. Qu'est-ce à dire ceci, ô grand Dieu! est-il digne de votre bonté de tourmenter ainsi un cœur qui vous aime? Si vous inspirez ces désirs, pourquoi refusez-vous de les satisfaire? Ou ne la tirez pas avec tant de force, ou permettez-lui de vous suivre. Ne voyez-vous pas, ô Époux céleste, qu'elle ne sait à quoi arrêter son choix? Vous l'appelez, vous la repoussez : si bien que, pendant qu'elle court à vous, elle se déchire elle-même; et son âme, ensanglantée par la violence de ces mouvements opposés que vous la forcez de souffrir, ne trouve plus de consolation. En cet état où vous la mettez, n'a-t-elle pas raison de vous dire : *Quare posuisti me contrarium tibi*[2]? Dans les désirs que vous m'inspirez, c'est vous qui me rendez contraire à vous-même? Ou qu'une autre main l'attire, ou qu'une autre main la retienne.

O merveille des desseins de Dieu ! ô conduite impénétrable de ses jugements dans l'opération de sa grâce ! *Quis loquetur potentias Domini, auditas faciet omnes laudes ejus*[3]? Qui nous expliquera ce mystère? qui nous dira les moyens secrets par lesquels le Saint-Esprit purifie les cœurs? Il sait

1. *Vision* est ici un terme de théologie : « vision béatifique, vue de Dieu face à face par les justes aussitôt après la mort. » Littré

2. *Job*, VII, 20.

3. *Ps.* CV, 2.

bien que dans ces combats, dans ces mystérieuses contrariétés, il s'allume un feu dans les âmes qui les rend tous les jours plus pures. Il fait naître de saints désirs, et il se plaît de[1] les enflammer, en différant de les satisfaire. Il se plaît à regarder du plus haut des cieux que Thérèse meurt tous les jours, parce qu'elle ne peut pas mourir une fois : *Quotidie morior*[2], dit le saint apôtre; et il reçoit tous les jours mille sacrifices, en retardant le dernier. Mais je passe encore plus loin : pourrai-je bien dire ce que je pense? Il voit que, par un secret merveilleux, elle se détache d'autant plus du corps, qu'elle a plus de peine à s'en détacher; et que dans l'effort qu'elle fait pour s'en séparer tout entière, elle le fuit d'autant plus qu'elle s'y sent plus longtemps et plus violemment retenue. C'est pourquoi si la violence de ses désirs ne peut rompre les liens du corps, ils en éteignent tous les sentiments, ils en mortifient tous les appétits : elle ne vit plus pour la chair; et enfin elle devient tous les jours et plus libre, et plus dégagée par cette perpétuelle agitation, comme un oiseau qui, battant des ailes, secoue l'humidité qui les rend pesantes, ou dissipe le froid qui les engourdit : si bien que, portée par ces saints désirs, elle paraît détachée du corps pour vivre et converser avec les anges : *Nostra conversatio in cœlis est.*

Heureuses mille et mille fois les âmes qui désirent ainsi Jésus-Christ! Mais cependant ses ardeurs s'augmentent, et ce feu si vif et si agissant ne peut plus être retenu sous la cendre d'une chair mortelle. Cette divine maladie d'amour prenant tous les jours de nouvelles forces, elle ne peut

1. *Se plaît de...* et à la ligne suivante, *se plaît à.* L'Académie et Furetière ne citent d'exemples que de « *se plaire à...* » et il semble, d'après les exemples recueillis par l'abbé Vaillant (*Études sur les Sermons*, pp. 216, 240, 253) et l'abbé Lebarq (édition, t. I, p. XXIX), que la forme « *se plaire de...* » appartienne plutôt aux sermons de la jeunesse de Bossuet.

2. I *Cor.*, XV, 31.

plus supporter la vie. Chaste Époux qui l'avez blessée, que tardez-vous à la mettre au ciel, où elle s'élève par de saints désirs, et où elle semble déjà transportée par la meilleure partie d'elle-même? ou, s'il vous plaît qu'elle vive encore, quel remède trouverez-vous à ses peines? La mort? mais il vous plaît de la différer, pour élever sa perfection à l'état glorieux et suréminent que votre providence a marqué pour elle. L'espérance? mais elle la tue; parce qu'en lui disant qu'elle vous verra, elle lui dit aussi dans le même temps qu'elle n'est pas encore avec vous. Que ferez-vous donc, ô Sauveur, et de quoi soutiendrez-vous votre amante, dont le cœur languit après vous? Chrétiens, il sait le secret de lui faire trouver du goût dans la vie. Quel secret? secret merveilleux. Il lui enverra des afflictions; il éprouvera son amour par de continuelles souffrances : secret étrange, selon le monde; mais sage, admirable, infaillible, selon les maximes de l'Évangile. C'est par où je m'en vais conclure.

TROISIÈME POINT.

La langueur de sainte Thérèse ne peut donc plus être soutenue que par des souffrances; et dans l'ennui qu'elle a de la vie, elle ne trouve point de consolation que de dire continuellement à son Dieu : Seigneur, « ou souffrir, ou mourir » : *Aut pati, aut mori.* Il est digne de votre audience de comprendre solidement toute la force de cette parole; et quand je vous en aurai découvert le sens; vous confesserez avec moi qu'elle renferme comme en abrégé toute la doctrine du Fils de Dieu, et tout l'esprit du christianisme. Mais observez avant toutes choses la merveilleuse contrariété des inclinations naturelles, et de celles que la grâce inspire.

La première inclination que la nature nous donne, c'est sans doute l'amour de la vie; la seconde, qui la suit de

près ou qui peut-être est encore plus forte, c'est l'amour des plaisirs du monde, sans lesquels la vie serait ennuyeuse. Car, mes frères, il[1] est véritable : quelque amour que nous ayons pour la vie, nous ne la pourrions supporter si elle n'avait des contentements; et jugez-en par expérience. Combien longues, combien ennuyeuses vous paraissent ces tristes journées que vous passez sans aucun plaisir de conversation ou de jeu, ou de quelque autre divertissement! ne vous semble-t-il pas alors, si je puis parler de la sorte, que les jours sont durs et pesants : *Pondus diei;* c'est ce qui s'appelle le poids du jour : c'est pourquoi ils vous sont à charge, et vous ne pouvez supporter ce poids. Au contraire est-il rien qui aille plus vite ni qui s'écoule, s'échappe et vole plus légèrement que le temps passé parmi les délices? De là vient que ce roi mourant, auquel Isaïe rendit la santé, se plaint qu'on tranche le cours de sa vie lorsqu'il ne faisait que la commencer : *Dum adhuc ordirer, succidit me; de mane usque ad vesperam finies me* [2] : « Je finis lorsque je commence, et ma « vie s'est achevée du matin au soir! » Que veut dire ce prince malade? il avait près de quarante ans; cependant il s'imagine qu'il ne fait que de naître, et il ne compte encore qu'un jour de son âge. C'est que sa vie passée dans le luxe, dans le plaisir du commandement et dans une abondance royale, ne lui faisait presque point sentir sa durée, tant elle coulait doucement. Je vous parle ici, chrétiens, dans le sentiment des hommes du monde, qui ne vivent que pour les plaisirs; et c'est afin que vous compreniez quel étrange renversement des inclinations naturelles apporte l'esprit du christianisme dans les âmes qui en sont remplies : et voyez-le par l'exemple de sainte Thérèse

1. Cf. p. 265, n. 2.

2. *Is.*, XXXVIII, 12.

Les afflictions, les douleurs aiguës, ce cruel amas de maux et de peines sous lequel elle paraît accablée, et qui pourrait contraindre les plus patients à appeler la mort au secours, c'est ce qui lui fait désirer de vivre : et au lieu que la vie est amère aux autres, si elle n'est adoucie par les voluptés, elle n'est amère à Thérèse que lorsqu'elle y jouit de quelque repos. Qui lui donne ces désirs étranges? d'où lui viennent ces inclinations si contraires à la nature? En voici la raison solide : c'est qu'il n'est rien de plus opposé que de vivre selon la nature, et de vivre selon la grâce; c'est, comme dit l'apôtre saint Paul [1], qu'elle n'a pas reçu l'esprit de ce monde, mais un esprit victorieux du monde; c'est que, pleine de Jésus-Christ, elle veut vivre selon Jésus-Christ. Ce Jésus, ce divin Sauveur, n'a vécu que pour endurer [2]; et il m'est aisé de vous faire voir, par les Écritures divines, qu'il n'a voulu étendre sa vie qu'autant de temps qu'il fallait souffrir. Entendez donc encore cette vérité, par laquelle j'achèverai ce discours, et qui en fera tout le fruit

Je ne m'étonne pas, chrétiens, que Jésus ait voulu mourir : il devait ce sacrifice à son Père, pour apaiser sa juste fureur, et le rendre propice aux hommes. Mais qu'était-il nécessaire qu'il passât ses jours, et ensuite qu'il les finît parmi tant de maux? C'est pour la raison que j'ai dite, étant l'homme de douleurs, comme l'appelait le prophète [3], il n'a voulu vivre que pour endurer; ou, pour le dire plus fortement par un beau mot de Tertullien, il a voulu se rassasier, avant que de mourir, par la volupté de la patience : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat* [4]. Voilà une étrange façon de parler. Ne diriez-vous pas,

1. I *Cor.*, II, 12.

2. *Endurer.* « Il s'emploie *quelquefois* absolument. » Académie, 1694. « Enfant, tu es venu au monde pour *endurer; endure*, souffre et tais-toi. » Montaigne.

3. *Isaïe*, LIII, 3.

4. *De Patientia*, 3.

chrétiens, que, selon le sentiment de ce Père, toute la vie du Sauveur était un festin, dont tous les mets étaient des tourments? Festin étrange, selon le siècle ; mais que Jésus a jugé digne de son goût. Sa mort suffisait pour notre salut; mais sa mort ne suffisait pas à ce merveilleux appétit qu'il avait de souffrir pour nous. Il a fallu y joindre les fouets, et cette sanglante couronne qui perce sa tête, et tout ce cruel appareil de supplices épouvantables : et cela pour quelle raison? C'est que, ne vivant que pour endurer, « il voulait se rassasier, avant que de mourir, de la volupté de souffrir pour nous » : *Saginari voluptate patientiæ discessurus volebat.*

Mais pour vous convaincre plus clairement de la vérité que je prêche, regardez ce que fait Jésus à la croix. Ce Dieu avide de souffrir pour l'homme, tout épuisé, tout mourant qu'il est, considère que les prophéties lui promettent encore un breuvage amer dans sa soif : il le demande avec un grand cri, et après cette aigreur et cette amertume dont le Juif impitoyable arrose sa langue, que fait-il ? Il me semble qu'il se tourne du côté du ciel. Eh bien! dit-il, ô mon Père, ai-je bu tout le calice que votre providence m'avait préparé? ou bien, reste-t-il quelque peine qu'il soit nécessaire que j'endure encore? Donnez, je suis prêt, ô mon Dieu! *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum*[1]. Je veux boire tout le calice de ma passion, et je n'en veux pas perdre une seule goutte. Là, voyant dans ses décrets éternels qu'il n'y a plus rien à souffrir pour lui : Ah! dit-il, c'en est fait, « tout est consommé, » *Consummatum est*[2] : sortons, il n'y a plus rien à faire en ce monde; et aussitôt il rendit son âme à son Père. Et par là ne paraît-il pas, chrétiens, qu'il ne vit

1. *Ps.*, CVII, 2. | 2. *Joan.*, XIX, 30.

que pour endurer, puisque, lorsqu'il aperçoit la fin des souffrances, il s'écrie : Tout est achevé, et qu'il ne veut plus prolonger sa vie ?

Tel est l'esprit du Sauveur Jésus, et c'est lui qui l'a répandu sur Thérèse, sa pudique épouse. Elle veut aussi souffrir ou mourir; et son amour ne peut endurer qu'aucune cause retarde sa mort, sinon celle qui a différé la mort du Sauveur. Chrétiens, échauffons nos cœurs par la vue de ce grand exemple, et apprenons de sainte Thérèse qu'il nous faut nécessairement souffrir ou mourir. Et un chrétien en peut-il douter ? Si nous sommes de vrais chrétiens, ne devons-nous pas désirer d'être toujours avec Jésus-Christ? Or, mes frères, où le trouve-t-on, cet aimable Sauveur de nos âmes ? En quel lieu peut-on l'embrasser ? On ne le trouve qu'en ces deux lieux : dans sa gloire ou dans ses supplices, sur son trône ou bien sur sa croix. Nous devons donc, pour être avec lui, ou bien l'embrasser dans son trône, et c'est ce que nous donne la mort, ou bien nous unir à sa croix, et c'est ce que nous avons par les souffrances; tellement qu'il faut souffrir ou mourir, afin de ne quitter jamais le Sauveur. Et quand Thérèse fait cette prière : Que je souffre, ou bien que je meure, c'est de même que si elle eût dit : A quelque prix que ce soit, je veux être avec Jésus-Christ. S'il ne m'est pas encore permis de l'accompagner dans sa gloire, je le suivrai du moins parmi ses souffrances, afin que, n'ayant pas le bonheur de le contempler assis dans son trône, j'aie du moins la consolation de l'embrasser pendu à sa croix.

Souffrons donc, souffrons, chrétiens, ce qu'il plaît à Dieu de nous envoyer, les afflictions et les maladies, les misères et la pauvreté, les injures et les calomnies ; tâchons de porter d'un courage ferme telle partie de sa croix dont il lui plaira de nous honorer. Quoique tous nos sens y répugnent,

il est doux de souffrir avec Jésus-Christ, puisque ces souffrances nous font espérer la société de sa gloire; et cette pensée doit fortifier ceux qui vivent dans la douleur et l'affliction.

Mais pour vous, fortunés du siècle, à qui la faveur, les richesses, le crédit et l'autorité fait trouver la vie si commode[1] et qui, dans cet état paisible, semblez être exempts des misères qui affligent les autres hommes, que vous dirai je aujourd'hui, et quelle croix vous laisserai-je en partage? Je pourrais vous représenter que peut-être ces beaux jours passeront bien vite, que la fortune n'est pas si constante qu'on ne voie aisément finir ses faveurs, ni la vie si abondante en plaisir qu'elle n'en soit bientôt épuisée. Mais avant ces grands changements, au milieu des prospérités, que ferez-vous, que souffrirez-vous pour porter la croix de Jésus? Abandonner les richesses, macérer le corps? Non, je ne vous dis pas, chrétiens, que vous abandonniez vos richesses, ni que vous macériez vos corps par de longues mortifications : heureux ceux qui le peuvent faire dans l'esprit de la pénitence! mais tout le monde n'a pas ce courage. Jetez, jetez seulement les yeux sur les pauvres membres de Jésus-Christ, qui étant accablés de maux ne trouvent point de consolations. Souffrez en eux, souffrez avec eux, descendez à leur misère par la compassion, chargez-vous volontairement d'une partie des maux qu'ils endurent; et leur prêtant vos mains charitables, aidez-leur[2] à porter la croix, sous la pesanteur de laquelle vous les voyez suer et gémir. Prosternez-vous humblement aux pieds de ce Dieu crucifié; dites-lui, honteux et confus : Puisque vous ne m'avez point jugé digne de me

1. *Commode:* sens latin. « L'Égypte était le pays le plus *commode.* » *Hist. univ.*, III, 3.

2. *Aider.* « Il régit le datif et l'accusatif de la personne qui est aidée. » Acad. 1694. « Aider *à* une personne, disent les grammairiens (Girault-Duvivier), c'est la soulager *en partageant personnellement* sa peine, son travail. »

faire part de votre croix, permettez du moins, ô Sauveur, que j'emprunte celle des autres, et que je la puisse porter avec eux : donnez-moi un cœur tendre, un cœur fraternel, un cœur véritablement chrétien, par lequel je puisse sentir leurs douleurs, et participer du moins de la sorte aux bénédictions de ceux qui souffrent.

MADAME[1]

Permettez-moi de vous dire, avec le respect d'un sujet et la liberté d'un prédicateur, que cette instruction salutaire regarde principalement Votre Majesté. Nous répandons tous les jours des vœux pour sa gloire et pour sa grandeur : nous prions Dieu, avec tout le zèle que notre devoir nous peut inspirer, que sa main ne se lasse pas de verser ses bienfaits sur elle ; et afin que votre joie soit pleine et entière, qu'il fasse que ce grand roi votre fils, à mesure qu'il s'avance en âge[2], devienne tous les jours plus cher à ses peuples, et plus redoutable à ses ennemis. Mais parmi tant de prospérités, nous ne croyons pas être criminels, si nous lui souhaitons aussi des douleurs. J'entends, madame, ces douleurs si saintes, qui saisissent les cœurs chrétiens à la vue des afflictions, et leur font sentir les misères des pauvres membres du Fils de Dieu. Votre Majesté les ressent, madame ; toute la France a vu des marques de cette bonté qui lui est si naturelle. Mais, madame, ce n'est pas assez ; tâchez d'augmenter tous les jours ces pieuses inquiétudes qui travaillent Votre Majesté en faveur des misérables. Dans ce secret, dans cette retraite où les heures vous semblent si douces, parce que vous les passez avec Dieu, affligez-vous devant lui des

1. Cette allocution à la Reine mère est suivie dans les éditions d'un compliment presque semblable que Bossuet eût adressé au roi, s'il avait assisté au sermon.

2. *Il s'avance en âge.* Bossuet (*Hist. univ.*, I, 3) : « Cependant Moïse *s'avançait* en âge. »

longues souffrances de la chrétienté désolée, et surtout des peuples qui vous sont soumis; et pendant que vous formez de saintes résolutions d'y apporter le soulagement que les affaires pourront permettre; pendant que notre victorieux monarque avance[1] tous les jours l'ouvrage de la paix par ses victoires, et par cette vie agissante à laquelle il s'accoutume dès sa jeunesse, attirez-la du ciel par vos vœux; et pour récompense de ces douleurs que la charité vous inspirera, puissiez-vous jamais n'en ressentir d'autres, et après une longue vie recevoir enfin de la main de Dieu une couronne plus glorieuse que celle qui environne votre front auguste. Faites ainsi, grand Dieu, à cause de votre bonté et de votre miséricorde infinie. *Amen.*

1. Mot fréquent au XVIIe siècle au sens de *faire réussir*, *acheminer au succès* : « Leur rage a mis au jour ce qu'elle avait de pire; || Mais je puis dire aussi qu'ils n'ont *rien avancé*. » Malherbe. « En ménageant leurs intérêts il *avance* et il établit les siens. » La Rochefoucauld. « Il t'en coûterait trop pour *avancer* ma flamme. » Corneille (*La Place Royale*). « Je vous supplie donc de vouloir *avancer* ce projet. » Bossuet (Lettre à M. Dirois, 1672, citée par F. Godefroy, *Lexique de Corneille*). « Tout ce qui pouvait *avancer* la religion devenait un intérêt d'État pour lui. » Massillon (*Or. fun. de Louis* XIV). — Le sens de *hâter* a seul survécu.

SUR

L'ÉMINENTE DIGNITÉ DES PAUVRES

PRÊCHÉ A PARIS EN 1659.

NOTICE

Le sermon sur l'*Éminente dignité des pauvres dans l'Église* n'est probablement pas, comme on l'a cru souvent, le premier des sermons prêchés par Bossuet quand il vint s'établir définitivement à Paris (1659). L'abbé Lebarq[1] fait observer qu'il n'était vraisemblablement pas arrivé à Paris le jour de la Septuagésime (9 février), date à laquelle on plaçait jusqu'ici ce discours. Ce qu'il y a de sûr, du moins, c'est l'année, — 1659, — et le lieu où il fut prononcé. La maison « chargée d'une multitude nombreuse de pauvres filles entièrement délaissées », dont Bossuet parle dans la péroraison, était le *Séminaire des filles de la Providence*[2]. Fondé en 1652, près du Val-de-Grâce, par Mme de Polaillon et par saint Vincent de Paul, cet établissement était regardé comme la maison-mère de l'*Asile de la Propagation de la foi* de Metz, dont Bossuet avait la direction depuis plusieurs années[2]. Le manuscrit montre que l'orateur « avait d'abord jeté sur quatre feuillets... le texte d'un *entretien* très court et très simple » et qu'il le développa ensuite, sans changer cependant « le caractère d'une exhortation où les formes du style sont restées austères comme le fond de la doctrine[5] ».

1. *Hist. crit.*, p. 168; *Œuv. orat.*, t. III, p. 117.

2. Voyez, sur cette œuvre et sur la fondatrice, Floquet. *Études sur Bossuet*, t. II, p. 1-6.

3. Floquet, t. I, pp. 294, 296, 435, 459. Sur les relations amicales de M. Vincent et de Bossuet, voir Floquet, t. I, pp. 468, 475, 490, l'abbé Maynard, *Vie de St V. de P.*, et R. Allier, *la Compagnie du Saint-Sacrement*, p. 264-266.

5. Édit. Gandar, p. 162. On peut voir dans des notes de Bossuet à Metz (*Revue Bossuet*, 1902, p. 25-28, art. de l'abbé Griselle) qu'il avait étudié de près les textes de saint Paul (*Ep. aux Rom.*, X, 30, 31) sur les pauvres, et le commentaire que saint Jean Chrysostome en avait fait. Cf. A. Puech, *Saint Jean Chrysostome*, p. 61-93.

EXTRAITS

Erunt novissimi primi, et primi novissimi.
Matth., xx, 16.

EXORDE. « Police de l'Église, contraire à la politique du siècle, en trois points : 1° dans le monde, les riches sont les premiers; dans le royaume de Jésus-Christ, la prééminence appartient aux pauvres... ; 2° dans le monde, les pauvres semblent nés pour servir les riches; dans l'Église, les riches pour servir les pauvres; 3° dans le monde, les grâces et les privilèges sont pour les riches, et les pauvres n'y ont de part que par leur appui; dans l'Église, toutes les bénédictions sont pour les pauvres, et les riches n'ont de privilège que par leur moyen. Trois vérités qui expriment aux riches comment ils doivent se conduire à l'égard des pauvres, en honorant leur condition, soulageant leur nécessité, participant à leur privilège. »

PREMIER POINT.

L'orateur rapporte d'abord une « belle idée » de saint Jean Chrysostome qui, supposant deux villes, l'une peuplée tout entière de riches, l'autre uniquement composée de pauvres, nous prouve que la seconde serait plus puissante que la première. Cette ville de pauvres, qui, « selon la police humaine, ne peut subsister qu'en idée, » le Sauveur l'a bâtie : c'est l'Église. Dans la Synagogue de l'Ancien Testament, les riches étaient les premiers; dans l'Église de Jésus-Christ, où « il ne se parle plus de biens temporels », les pauvres sont les véritables citoyens. Il convenait en effet, que l'Église, corps mystique d'un Dieu humilié, fût « une image de sa bassesse », et portât « sur elle la marque de son anéantissement volontaire ».

Donc l'Église de Jésus-Christ est véritablement la ville des pauvres. Les riches, je ne crains point de le dire, en cette qualité de riches, car il faut parler correctement, étant de la suite du monde, étant, pour ainsi dire, marqués à son coin, n'y sont soufferts que par tolérance ; et c'est aux pauvres et aux indigents, qui portent la marque du Fils de Dieu,

qu'il appartient proprement d'y être reçus. C'est pourquoi le divin Psalmiste les appelle « les pauvres de Dieu » : *pauperes tuos* [1]. Pourquoi les pauvres de Dieu ? il les nomme ainsi en esprit, parce que dans la nouvelle alliance il lui a plu de les adopter avec une prérogative particulière.

En effet, n'est-ce pas à eux qu'a été envoyé le Sauveur ? « Dieu m'a envoyé, nous dit-il, pour annoncer l'Évangile aux pauvres : » *Evangelizare pauperibus misit me* [2]. Ensuite n'est-ce pas aux pauvres qu'il adresse la parole, lorsque faisant son premier sermon sur cette montagne mystérieuse, où, ne daignant parler aux riches sinon pour foudroyer leur orgueil, il porte la parole aux pauvres comme à ceux qu'il devait évangéliser ? « O pauvres, que vous êtes heureux, parce qu'à vous appartient le royaume de Dieu [3] ! » Si donc c'est à eux qu'appartient le ciel, qui est le royaume de Dieu dans l'éternité, c'est à eux aussi qu'appartient l'Église, qui est le royaume de Dieu dans le temps. Aussi comme c'est à eux qu'elle appartenait, ce sont eux qui y sont entrés les premiers. « Voyez, disait le divin apôtre, qu'il n'y a pas dans l'Église plusieurs sages selon le monde, il n'y a pas plusieurs puissants, il n'y a pas plusieurs nobles ; mais Dieu a voulu choisir ce qu'il y avait de plus méprisable [4] » : d'où il est aisé de conclure que l'Église de Jésus-Christ était une assemblée de pauvres. Et dans sa première fondation, si les riches y étaient reçus, dès l'entrée ils se dépouillaient de leurs biens et les jetaient aux pieds des apôtres, afin de venir à l'Église, qui était la ville des pauvres, avec le caractère de la pauvreté : tant le Saint-Esprit avait résolu d'établir dans l'origine du christianisme la prérogative éminente des pauvres, membres de Jésus-Christ !

Et de là nous devons entendre qu'il ne suffit pas de les

1. *Ps.* LXXI, 2.
2. *Luc.* IV, 18.
3. *Luc.* VI, 20.
4. I *Cor.*, I, 26-28.

plaindre, ni même de les assister, mais que nous devons encore[1] concevoir pour eux de grands sentiments de respect. Saint Paul nous en donne l'exemple. Écrivant aux Romains ne[2] aumône qu'il allait porter aux fidèles de Jérusalem, il leur parle en ces termes : « Je vous conjure, mes frères, par Notre-Seigneur Jésus-Christ et par la charité du Saint-Esprit, que vous m'aidiez par vos prières auprès de Dieu, afin que les saints qui sont en Jérusalem agréent le présent que j'ai à leur faire. » *Obsecro vos, fratres, per Dominum nostrum Jesum Christum et per charitatem Sancti Spiritus, ut adjuvetis me in orationibus vestris pro me ad Deum, ut obsequii mei oblatio accepta fiat in Jerusalem sanctis*[2]. Qui n'admirerait, chrétiens, comme il traite les pauvres honorablement ! Il ne dit pas : l'aumône que j'ai à leur faire, ni l'assistance que j'ai à leur donner ; mais, le serviee que j'ai à leur rendre. Il fait quelque chose de plus, et je vous prie de méditer ce qu'il ajoute : « Priez Dieu, dit-il, mes chers frères, que mon service leur soit agréable. » Que veut dire le saint apôtre, et faut-il tant de précautions pour faire agréer une aumône ? Ce qui le fait parler de la sorte, c'est la haute dignité des pauvres. On peut donner pour deux motifs : ou pour gagner l'affection, ou pour soulager la misère[3], ou par un effet d'estime, ou par un sentiment de pitié : l'un est un présent, et l'autre une aumône. Dans l'aumône, on croit ordinairement que c'est assez de donner : on apporte plus de soin dans le présent, et il y a un certain art innocent de relever le prix de ce que l'on donne[4], par la manière et les circonstances[5]. C'est en cette dernière

1. *Rom.*, xv, 30, 31. « Au bas de la page, Bossuet donne aussi le dernier verset de saint Paul en grec. » Note de l'édition Gandar.

2. « Écrire *des* mœurs (sur les..)», La Bruyère, éd. Hachette, p. 14, n. 3.

3. Var. : la nécessité.

4. Var. : d'en relever le prix.

5. Var. : par la manière de l'offrir.

façon que saint Paul assiste les pauvres. Il ne les regarde pas seulement comme des malheureux qu'il faut assister; mais il regarde que dans leur misère ils sont les principaux membres de Jésus-Christ et les premiers-nés de l'Église. En cette qualité glorieuse, il les considère comme des personnes auxquelles il fait la cour, si je puis parler de la sorte. C'est pourquoi il n'estime pas que ce soit assez que son présent les soulage, mais il souhaite que son service leur agrée; et pour obtenir cette grâce, il met toute l'Église en prières. Tant les pauvres sont considérables dans l'Église de Jésus-Christ, que saint Paul semble établir sa félicité dans l'honneur de les servir et dans le bonheur de leur plaire : *ut obsequii mei oblatio* [*accepta fiat in Jerusalem sanctis*].

Mesdames, revêtez-vous de ces sentiments apostoliques; et dans les soins que vous prenez de cette maison, regardez avec respect les pauvres qui la composent. Méditez [1] sérieusement, en la charité de Notre-Seigneur, que, si les honneurs du siècle vous mettent au-dessus d'eux, le caractère de Jésus-Christ qu'ils ont l'honneur de porter, les élève au-dessus de vous. Honorez, en les servant, la mystérieuse conduite de la Providence divine, qui leur donne les premiers rangs dans l'Église avec une telle prérogative, que les riches n'y sont reçus que pour les servir.

SECOND POINT.

C'est la seconde vérité [2] que je me suis obligé de vous expliquer, et qui suit si évidemment de celle que j'ai déjà établie, qu'il ne sera pas nécessaire de m'étendre beaucoup sur la preuve. Et certainement, chrétiens, comme il a déjà été dit, Jésus, qui ne promet dans son Évangile que des afflictions et des croix, n'a pas besoin de riches dans sa

1. Var.: pesez. | 2. Var.: proposition.

sainte Église; et leur faste n'ayant rien de commun avec la profonde humiliation de ce Dieu anéanti[1] jusques à la croix, il est bien aisé de juger, messieurs, qu'il ne les recherche pas pour eux-mêmes. Car à quoi lui sont-ils bons dans son royaume? Quoi! pour lui ériger des temples superbes, ou pour orner ses autels d'or et de pierreries? Ne vous persuadez pas qu'il se plaise dans ces ornements: il les reçoit de la main des hommes comme des marques de leur piété, comme des hommages de leur religion; mais, bien loin d'exiger ces grandes dépenses, ne voyez-vous pas au contraire qu'il n'est rien de plus commun ni de plus bas prix que ce qui est nécessaire à son culte? Il demande seulement de l'eau la plus simple pour régénérer ses enfants; il ne faut qu'un peu de pain et de vin pour consacrer ses mystères, où réside la source de toutes ses grâces. Jamais il ne s'est tenu mieux servi que lorsqu'on lui sacrifiait dans des cachots, et que l'humilité et la foi faisaient tout l'ornement de ses temples. Autrefois, dans l'ancienne loi, il voulait de la pompe dans son service; mais cette simplicité qu'il affecte, si je puis parler de la sorte, dans le culte de la nouvelle alliance, c'est pour faire voir aux riches du monde qu'il n'a plus besoin d'eux ni de leurs trésors, si ce n'est pour le service de ses pauvres.

Mais pour les pauvres, messieurs, il confesse qu'il en a besoin, et il implore leur secours. *Ecce mysterium vobis dico*[2]: « Voici un mystère admirable[3] » : Jésus n'a besoin de rien, et Jésus a besoin de tout: Jésus n'a besoin de rien selon sa puissance; mais Jésus a besoin de tout selon sa compassion. *Ecce mysterium vobis dico* : « Voici un grand mystère que j'ai à vous dire » ; c'est le mystère du Nouveau Testament. Cette

1. Variante: avec l'anéantissement de ce Dieu pauvre.
2. I *Cor.*, xv, 51.
3. Bossuet emprunte souvent à l'Apôtre cette manière d'annoncer les vérités qu'il prêche.

même miséricorde, qui a obligé Jésus innocent à se charger de tous les crimes, oblige encore Jésus, tout heureux qu'il est, à se charger de toutes les misères. Dans cette considération, il est le plus pauvre de tous les pauvres[1]. Car comme le plus innocent est celui qui a porté le plus de péchés, aussi le plus abondant[2] est celui qui porte le plus de besoins. Ici il a faim, et là il a soif; là il gémit sous des chaînes, ici il est travaillé par des maladies ; il souffre en même temps le froid et le chaud, et les extrémités opposées ; pauvre véritablement, et le plus pauvre de tous les pauvres, parce que tous les autres pauvres ne souffrent que pour eux-mêmes, et « qu'il n'y a que Jésus-Christ qui pâtisse[3] dans toute l'universalité des misérables» : *Unus tantummodo Christus est qui in omnium pauperum universitate mendicet*[4]. Ce sont donc les besoins pressants de ses pauvres membres qui l'obligent de se relâcher en faveur des riches.

Il ne voudrait voir dans son Église que ceux qui portent sa marque, que des pauvres, que des indigents, que des affligés, que des misérables. Mais s'il n'y a que des malheureux, qui soulagera les malheureux? que deviendront les pauvres dans lesquels il souffre, et dont il ressent tous les besoins? Il pourrait leur envoyer ses saints anges; mais il est plus juste qu'ils soient assistés par des hommes qui sont leurs semblables. Venez donc, ô riches! dans son Église; la porte enfin vous en est ouverte : mais elle vous est ouverte en

1. Var. : Regardez en cette vue le Sauveur Jésus, et vous le trouverez non seulement pauvre, mais encore le plus pauvre des pauvres.

2. *Abondant.* « (L'homme) sera toujours puissant, *abondant*, heureux, pourvu que Dieu lui demeure. » *Panég. de saint Bernard.* « Étant bon, *abondant*, plein de richesse infinie, il (Dieu doit être aussi par nature bienfaisant, libéral et magnifique. » *Sur la Bonté de Dieu.*

3. *Pâtisse.* Les exemples assez nombreux que Furetière (1691) et l'Académie (1694) citent à l'article *pâtir*, montrent que ce verbe n'était pas encore sorti de l'usage commun.

4. Salvien *adv. Avar.*, IV, 4

faveur des pauvres, et à condition de les servir. C'est pour l'amour de ses enfants qu'il permet l'entrée à ces étrangers. Voyez le miracle de la pauvreté : les riches étaient étrangers; mais le service des pauvres les naturalise, et leur sert à expier la contagion qu'ils contractent parmi leurs richesses. Par conséquent, ô riches du siècle! prenez tant qu'il vous plaira des titres superbes; vous les pouvez porter dans le monde : dans l'Église de Jésus-Christ, vous êtes seulement serviteurs des pauvres. Ne vous offensez pas de ce titre : le patriarche Abraham l'a tenu à gloire; lui qui avait tant de serviteurs et une si nombreuse famille, prenait néanmoins pour son partage le soin et l'obligation de servir les nécessiteux. Aussitôt qu'ils approchent de sa maison, lui-même s'avance pour les recevoir; lui-même va choisir dans son troupeau ce qu'il y a de plus délicat et de plus tendre; lui-même se donne la peine de servir leur table[1]. Ainsi, dit l'éloquent Pierre Chrysologue, « Abraham, sentant arriver les pauvres, ne se souvient plus qu'il est maître, » et il fait toutes les fonctions d'un serviteur : *Abraham, viso peregrino, dominum se esse nescivit*[2]. Mais d'où lui vient cet empressement à servir les pauvres? C'est que ce père des croyants voyait déjà en esprit le rang qu'ils devaient tenir dans l'Église : il considère déjà Jésus-Christ en eux; il oublie sa dignité dans la vue de[3] celle des pauvres, et il montre aux riches, par son exemple, l'obligation qu'ils ont de les servir.

Mais quel service leur devons-nous rendre? en quoi sommes-nous tenus de les assister? Vous le voyez déjà, chrétiens, dans l'exemple du patriarche Abraham. Mais l'admirable saint Augustin vous va donner encore sur ce sujet-là

1. *Genes.*, XVIII, 2, 8.
2. *Serm.*, CXXI, *de Divite et Lazaro.*
3. *Dans la vue de.... Dans* s'employait souvent pour *à* du XVIIe siècle : « *Dans le spectacle* de son propre ouvrage. » 2e sermon sur la Providence.

une instruction plus particulière. « Le service que vous devez aux nécessiteux, c'est de porter avec eux une partie du fardeau qui les accable[1]. » L'apôtre saint Paul ordonne aux fidèles de « porter les fardeaux les uns des autres : » *Alter alterius onera portate*[2]. Les pauvres ont leur fardeau, et les riches aussi ont le leur. Les pauvres ont leur fardeau : qui ne le sait pas? Quand nous les voyons suer et gémir, pouvons-nous ne pas reconnaître que tant de misères pressantes sont un fardeau très pesant, dont leurs épaules sont accablées? Mais encore que les riches marchent à leur aise, et semblent n'avoir rien qui leur pèse, sachez qu'ils ont aussi leur fardeau. Et quel est ce fardeau des riches? Chrétiens, le pourrez-vous croire? ce sont leurs propres richesses. Quel [est] le fardeau des pauvres? c'est le besoin. Quel est le fardeau des riches? c'est l'abondance. « Le fardeau des pauvres, dit saint Augustin, c'est de n'avoir pas ce qu'il faut; et le fardeau des riches, c'est d'avoir plus qu'il ne faut : » *Onus paupertatis non habere, divitiarum onus plus* [*quam opus est*] *habere.* Quoi donc! est-ce un fardeau incommode que d'avoir trop de biens? Ah! que j'entends de mondains qui désirent un tel fardeau dans le secret de leurs cœurs! Mais qu'ils arrêtent ces désirs inconsidérés. Si les injustes préjugés du siècle les empêchent de concevoir en ce monde combien l'abondance pèse, quand ils viendront en ce pays où il nuira d'être trop riches, quand ils comparaîtront à ce tribunal où il faudra rendre compte non seulement des talents[3] dispensés[4], mais encore des talents enfouis,

1. *De verbo apost. Sermo* CLXIX, 9.
2. *Galat.*, VI, 2.
3. Allusion à la parabole évangélique où un maître, partant en voyage, donne des talents à ses trois serviteurs. Le premier et le second les font valoir; le troisième enfouit le sien. C'est même de cette parabole, très connue et très commentée au moyen âge, qu'est venu le sens actuel de *talent* : les aptitudes naturelles étant une sorte de capital qui nous est confié à charge de le faire valoir. (Voyez le *Dict.* de Littré).
4. *Dispensés*, c'est-à-dire *dépen-*

et répondre à ce juge inexorable non seulement de la dépense, mais encore de l'épargne et du ménage[1]; alors, messieurs, ils reconnaîtront que les richesses sont un grand poids, et ils se repentiront vainement de ne s'en être pas déchargés.

Mais n'attendons pas cette heure fatale, et, pendant que le temps le permet, pratiquons ce conseil de saint Paul : *Alter alterius onera portate :* « Portez vos fardeaux les uns les autres. » Riches, portez le fardeau du pauvre, soulagez sa nécessité, aidez-le à soutenir les afflictions sous le poids desquelles il gémit : mais sachez qu'en le déchargeant vous travaillez à votre décharge; lorsque vous lui donnez, vous diminuez son fardeau, et il diminue le vôtre; vous portez le besoin qui le presse[2], il porte l'abondance qui vous surcharge. Communiquez entre vous mutuellement vos fardeaux, « afin « que les charges deviennent égales : » *ut fiat æqualitas*, dit saint Paul[3]. Car quelle injustice, mes frères, que les pauvres portent tout le fardeau, et que tout le poids des misères aille fondre sur leurs épaules! S'ils s'en plaignent et s'ils en murmurent contre la Providence divine, Seigneur, permettez-moi de le dire[4], c'est avec quelque couleur de justice : car étant tous pétris d'une même masse, et ne pouvant pas[5] y avoir grande différence entre de la boue et de la boue, pourquoi verrons-nous d'un côté la joie, la faveur, l'affluence; et de l'autre la tristesse, et le désespoir, et l'extrême nécessité, et encore le mépris et la servitude? Pourquoi cet

sés. C'est le sens du verbe *dispensare* dans le bas latin. (Voir Du Cange).

1. *Ménage.* Voyez précédemment, p. 29, note 5.

2. Var.: serre.

3. II *Cor.*, VIII, 14.

4. *Seigneur, permettez-moi de le dire*, mots qui ont été ajoutés après coup.

5. *Ne pouvant pas y avoir...* « C'est donc en ces deux manières que Dieu règle nos volontés par la sienne, parce qu'*y ayant* deux choses à régler en nous, ce que nous avons à pratiquer et ce que nous avons à souffrir, etc... » *Sermon pour la Purification :* (1662). Voir Chassang, *Gramm. franç.*, parag. 333.

homme si fortuné vivrait-il dans une telle abondance, et pourrait-il contenter jusqu'aux désirs les plus inutiles d'une curiosité étudiée, pendant que ce misérable, homme toutefois aussi bien que lui, ne pourra soutenir sa pauvre famille, ni soulager la faim qui le presse? Dans cette étrange inégalité, pourrait-on justifier la Providence de mal ménager les trésors que Dieu met entre des égaux, si par un autre moyen elle n'avait pourvu au besoin des pauvres, et remis quelque égalité entre les hommes? C'est pour cela, chrétiens, qu'il a établi son Église, où il reçoit les riches, mais à condition de servir les pauvres; où il ordonne que l'abondance supplée au défaut, et donne des assignations aux nécessiteux sur le superflu des opulents[1]. Entrez, mes frères, dans cette pensée : si vous ne portez le fardeau des pauvres, le vôtre vous accablera; le poids de vos richesses mal dispensées vous fera tomber dans l'abîme: au lieu que, si vous partagez avec les pauvres le poids de leur pauvreté, en prenant part à leur misère, vous mériterez tout ensemble de participer à leurs privilèges.

TROISIÈME POINT.

« Dans tous les royaumes, il y a des privilégiés, c'est-à-dire des personnes éminentes qui ont des droits extraordinaires » parce qu'elles « touchent de plus près, ou par leur naissance, ou par leurs emplois à la personne du prince. » Dès lors, dans l'Église, les privilégiés ne seront point les riches, qui n'ont rien de commun avec Jésus-Christ souffrant, mais les pauvres qui sont « ses semblables et ses compagnons de fortune ».

Qu'on ne méprise plus la pauvreté, et qu'on ne la traite plus de roturière. Il est vrai qu'elle était de la lie du peuple: mais le Roi de gloire l'ayant épousée, il l'a anoblie par cette alliance, et ensuite il accorde aux pauvres tous les pri-

1. Cf. Bourdaloue (1er vendr. de Carême et 8me dim. après la Pentecôte

vilèges de son empire. Il promet le royaume aux pauvres, la consolation à ceux qui pleurent, la nourriture à ceux qui ont faim, la joie éternelle à ceux qui souffrent.

Si tous les droits, si toutes les grâces, si tous les privilèges de l'Évangile sont aux pauvres de Jésus-Christ, ô riches! que vous reste-t-il, et quelle part aurez-vous dans son royaume? Il ne parle de vous dans son Évangile que pour foudroyer votre orgueil : *Væ vobis*, [*divitibus*[1]] [« Malheur à vous, riches! »] Qui ne tremblerait à cette sentence? Qui ne serait saisi de frayeur? Contre cette terrible malédiction, voici votre unique espérance. Il est vrai, ces privilèges sont donnés aux pauvres; mais vous pouvez les obtenir d'eux, et les recevoir de leurs mains: c'est là que le Saint-Esprit vous renvoie pour obtenir les grâces du ciel. Voulez-vous que vos iniquités vous soient pardonnées? « Rachetez-les, dit-il, par aumônes : » *Peccata tua eleemosynis redime*[2]. Demandez-vous à Dieu sa miséricorde? cherchez-la dans les mains des pauvres, en l'exerçant envers eux; *Beati misericordes*[3] : [« Heureux ceux qui sont miséricordieux. »] Enfin, voulez-vous entrer au royaume? Les portes, dit Jésus-Christ, vous seront ouvertes, pourvu que les pauvres vous introduisent : « Faites-vous, dit-il, des amis « qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels[4]. » Ainsi la grâce, la miséricorde, la rémission des péchés, le royaume même est entre leurs mains; et les riches n'y peuvent entrer, si les pauvres ne les y reçoivent.

Donc, ô pauvres, que vous êtes riches! mais, ô riches, que vous êtes pauvres! Si vous vous tenez à vos propres biens, vous serez privés pour jamais des biens du Nouveau Testament; et il ne vous restera pour votre partage que ce *Væ* terrible de l'Évangile. Ah! pour détourner ce coup de

1. *Luc.*, VI, 24.
2. *Dan.*, IV, 24.
3. *Matth.*, V, 7.
4. *Luc*, XVI, 9.

foudre, pour vous mettre heureusement à couvert de cette malédiction inévitable, jetez-vous sous l'aile de la pauvreté; entrez en commerce avec les pauvres; donnez, et vous recevrez : donnez les biens temporels, et recueillez les bénédictions spirituelles; prenez part aux misères des affligés, et Dieu vous donnera part à leurs privilèges.

C'est ce que j'avais à vous dire touchant les avantages de la pauvreté, et la nécessité de la secourir. Après quoi, il ne me reste plus autre chose à faire, sinon de m'écrier avec le prophète : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*[1]! « Heureux celui qui entend[2] sur l'indigent et sur le pauvre! » Il ne suffit pas, chrétiens, d'ouvrir sur les pauvres les yeux de la chair : mais il faut les considérer par les yeux de l'intelligence : *Beatus qui intelligit*. Ceux qui les regardent des yeux corporels, ils n'y voient rien que de bas, et ils les méprisent. Ceux qui ouvrent sur eux l'œil intérieur, je veux dire l'intelligence guidée par la foi, ils remarquent en eux Jésus-Christ; ils y voient les images de sa pauvreté, les citoyens de son royaume, les héritiers de ses promesses, les distributeurs de ses grâces, les enfants véritables de son Église, les premiers membres de son corps mystique. C'est ce qui les porte à les assister avec un empressement charitable. Mais encore n'est-ce pas assez de les secourir dans leurs besoins. Tel assiste le pauvre, qui n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui qui leur distribue quelque aumône, ou contraint par leurs pressantes importunités, ou touché par quelque compassion naturelle, il soulage la misère du pauvre; mais néanmoins il est véritable qu'il n'est pas intelligent sur le pauvre. Celui-là entend véritablement le mystère de la charité, qui considère les pauvres comme les premiers

1. *Ps.* XL, 1.

2. *Entend*. « *J'entends* et Dieu *entend* Dieu *entend* qu'il est *j'entends* que Dieu est, et *j'entends* que je suis. » Bossuet, *Connaissance de Dieu*, IV, 8.

enfants de l'Église ; qui, honorant cette qualité, se croit obligé de les servir ; qui n'espère de[1] participer aux bénédictions de l'Évangile que par le moyen de la charité et de la communication fraternelle.

Donc, mes frères, ouvrez les yeux sur cette maison indigente, et soyez intelligents sur ses pauvres. Si je demandais vos aumônes pour une seule personne, tant de grandes et importantes raisons, qui vous obligent à la charité, devraient émouvoir vos cœurs. Maintenant j'élève ma voix au nom d'une maison tout entière, et encore d'une maison chargée d'une multitude nombreuse de pauvres filles[2] entièrement délaissées. Faut-il vous représenter et le péril de ce sexe, et les suites dangereuses de sa pauvreté, l'écueil le plus ordinaire où sa pudeur fait naufrage ? Que serviront les paroles, si la chose même ne vous touche pas? Entrez dans cette maison, prenez connaissance de ses besoins ; et si vous n'êtes touchés de l'extrémité où elle est réduite, je ne sais plus, mes frères, ce qui sera capable de vous attendrir. Il est vrai, des dames pieuses ont ouvert les yeux sur cette maison : elles ont entendu sur les pauvres ; parce qu'elles connaissent leur dignité, elles se tiennent honorées de les servir ; parce qu'elles sont chrétiennes, elles se croient obligées de les assister ; parce qu'elles savent le poids des richesses mal employées, elles se déchargent entre leurs mains d'une partie de leur fardeau, et, en répandant les biens temporels, elles viennent recevoir en échange les grâces spirituelles.

1. *Qui n'espère de participer.* « ... Il y en a ....., qui mettent *de* après les verbes *croire, prétendre, espérer.* C'est une faute après *croire* et *prétendre,* et il est inutile de le mettre après *espérer*... Il me semble que ceux qui parlent le mieux disent : *J'espère venir* à bout de cette affaire ;... et non pas, *j'espère de venir* à bout de cette affaire... » Th. Corneille, *édit. de Vaugelas,* 1687. Bossuet, *Hist. univ.,* I, 8 : « *Il espéra de* contenter son ambition. » Voir dans Littré de nombreux exemples de cette construction au XVIIe siècle.

2. Var.: Personnes.

PANÉGYRIQUE DE SAINT PAUL

PRÊCHÉ A PARIS VERS 1659.

NOTICE

Le lieu où fut prononcé ce discours est clairement désigné dans la péroraison : c'est l'Hôpital général, à Paris [1]. La date est beaucoup moins certaine : M. Floquet et M. Lebarq proposent 1657; M. Gandar et M. Gazier 1659; M. Lachat, 1661 [2].

De ces trois conjectures, dont aucune ne s'appuie sur des faits précis, nous préférons la seconde. Si l'on considère avec quel enthousiasme sincère Bossuet glorifie, dans ce discours, la simplicité de l'éloquence apostolique, on croira difficilement que le *panégyrique de saint Paul* soit contemporain d'un *panégyrique de saint Victor*, prêché en 1657 [3], et où l'orateur n'a pas rompu encore avec la rhétorique profane. Si l'on songe, d'autre part, qu'en 1659 Bossuet, déjà l'ami de saint Vincent de Paul, devenu son collaborateur dans les conférences de Saint-Lazare [4], dut vivre avec lui « dans la plus étroite communion d'idées », il paraîtra assez vraisemblable de rapporter à cette année un discours si fortement pénétré de l'esprit de M. Vincent et de ses maximes sur la prédication [5].

1. L'Hôpital général, dont les principaux fondateurs furent saint Vincent de Paul, le premier président de Bellièvre, Mme Le Gras (Louise de Marillac) et Mme d'Aiguillon, fut établi par un édit du mois d'avril 1656, et s'ouvrit au mois de mai 1657. Il donna aussitôt asile à quatre ou cinq mille pauvres sur les quarante mille qui encombraient Paris à ce moment.

2. Floquet, *Études*, I, p. 404 et suiv. — Gandar, *Études*, p. 265-266; Lachat, *Œuvres de Bossuet*, t. XII, p. 224; Gazier, *Choix de Serm.*, p. 118; Lebarq, *Hist. crit. de la prédication de Bossuet*, p. 155, *Œuv. orat.*, t. II, p. 293.

3. Floquet, I, p. 419.

4. *Id.*, II, p. 13 et suiv. — Gandar, *Études*, p. 262-264.

5. Voir l'*Introduction*.

EXTRAITS

Placeo mihi, in infirmitatibus meis : cum enim infirmor, tunc potens sum.

Je ne me plais que dans mes faiblesses : car lorsque je me sens faible, c'est alors que je suis puissant.

II Cor., XII, 10.

Dans le dessein que je me propose de faire aujourd'hui le panégyrique du plus illustre des prédicateurs et du plus zélé des apôtres, je ne puis vous dissimuler que je me sens moi-même étonné de la grandeur de mon entreprise. Quand je rappelle à mon souvenir tant de peuples que Paul a conquis, tant de travaux qu'il a surmontés, tant de mystères qu'il a découverts, tant d'exemples qu'il nous a laissés d'une charité consommée, ce sujet me paraît si vaste, si relevé, si majestueux, que mon esprit, se trouvant surpris, ne sait ni où s'arrêter dans cette étendue, ni que tenter dans cette hauteur, ni que choisir dans cette abondance; et j'ose bien me persuader qu'un ange même ne suffirait pas pour louer cet homme du troisième ciel.

Mais ce qui m'étonne le plus, c'est que cet amour mêlé de respect que je sens pour le divin Paul, et duquel j'espérais de nouvelles forces dans un ouvrage qui tend à sa gloire, s'est tourné ici contre moi, et a confondu longtemps mes pensées; parce que, dans la haute idée que j'avais conçue de l'Apôtre, je ne pouvais rien dire qui lui fût égal, et il ne me permettait rien qui fût au-dessous.

Que me reste-t-il donc, chrétiens, après vous avoir confessé ma faiblesse et mon impuissance, sinon de recourir à celui qui a inspiré à saint Paul les paroles que j'ai rapportées : *Cum infirmor, tunc potens sum*, « Je suis puissant, lorsque je suis faible? » Après ces beaux mots de mon grand

apôtre, il ne m'est plus permis de me plaindre; et je ne crains pas de dire avec lui, que « je me plais dans cette faiblesse », qui me promet un secours divin : *Placeo mihi, in infirmitatibus*. Mais pour obtenir cette grâce, il nous faut encore recourir à celle dans laquelle le mystère ne s'est accompli qu'après qu'elle a reconnu qu'il passait ses forces; c'est la bienheureuse Marie, que nous saluerons en disant : *Ave*.

Parmi tant d'actions glorieuses, et tant de choses extraordinaires, qui se présentent ensemble à ma vue, quand je considère l'histoire de l'incomparable docteur des Gentils, ne vous étonnez pas, chrétiens, si, laissant à part ses miracles et ses hautes révélations, et cette sagesse toute divine et vraiment digne du troisième ciel, qui paraît dans ses écrits admirables, et tant d'autres sujets illustres qui rempliraient d'abord vos esprits de nobles et magnifiques idées, je me réduis à vous faire voir les infirmités de ce grand apôtre, et si c'est sur ce seul objet que je vous prie d'arrêter vos yeux. Ce qui m'a porté à ce choix, c'est que, devant vous prêcher saint Paul, je me suis senti obligé d'entrer dans l'esprit de saint Paul lui-même, et de prendre ses sentiments. C'est pourquoi l'ayant entendu nous prêcher avec tant de zèle, qu'il ne se glorifie que dans ses faiblesses, et que ses infirmités font sa force : *Cum enim infirmor, tunc potens sum*, je suis les mouvements qu'il m'inspire, et je médite son panégyrique, en tâchant de vous faire voir ces faiblesses toutes-puissantes, par lesquelles il a établi l'Église, renversé la sagesse humaine, et captivé tout entendement sous l'obéissance de Jésus-Christ.

Entrons donc, avant toutes choses, dans le sens de cette parole, et examinons les raisons pour lesquelles le divin Paul ne se croit fort que dans sa faiblesse : c'est ce qu'il m'est aisé de vous faire entendre. Il se souvenait, chrétiens, de

son Dieu anéanti pour l'amour des hommes; il savait que si ce grand monde, et ce qu'il enferme en son vaste sein, est l'ouvrage de sa puissance, il avait fait un monde nouveau, un monde racheté par son sang, et régénéré par sa mort, c'est-à-dire, sa sainte Église, qui est l'œuvre de sa faiblesse. C'est ce que regarde saint Paul; et après ces grandes pensées, il jette aussitôt les yeux sur lui-même. C'est là qu'il admire sa vocation : il se voit choisi, dès l'éternité, pour être le prédicateur des Gentils; et comme l'Église doit être formée de ces nations infidèles, dont il est ordonné l'apôtre, il s'ensuit manifestement qu'il est le principal coopérateur de la grâce de Jésus-Christ dans l'établissement de l'Église.

Quels seront ses sentiments, chrétiens, dans une entreprise si haute, où[1] la Providence l'appelle? L'exécutera-t-il par la force? Mais, outre que la sienne n'y peut pas suffire, le Saint-Esprit lui a fait connaître que la volonté du Père céleste, c'est que cet ouvrage divin soit soutenu par l'infirmité: « Dieu, dit-il[2], a choisi ce qui est infirme, pour détruire ce qui est puissant. » Par conséquent, que lui reste-t-il, sinon de consacrer au Sauveur une faiblesse soumise et obéissante, et de confesser son infirmité; afin d'être le digne ministre de ce Dieu qui, étant si fort par nature, s'est fait infirme pour notre salut? Voilà donc la raison solide pour laquelle il se considère comme un instrument inutile, qui n'a de vertu ni de force qu'à cause de la main qui l'emploie; et c'est pour cela, chrétiens, qu'il triomphe dans son impuissance, et qu'en avouant qu'il est faible, il ose dire qu'il est tout-puissant: *Cum enim infirmor, tunc potens sum.*

Mais pour nous convaincre par expérience de la vérité qu'il nous prêche, il faut voir ce grand homme dans trois fonctions importantes du ministère qui lui est commis. Car ce n'est pas mon dessein, messieurs, de considérer aujour-

1. Cf. p. 182, note 4. | 2. I. *Cor.*, I, 27.

d'hui saint Paul dans sa vie particulière[1] : je me propose de le regarder dans les emplois de l'apostolat, et je les réduis à trois chefs : la prédication, les combats, le gouvernement ecclésiastique.

Après avoir montré « la liaison nécessaire de ces trois obligations » dans les premiers temps de l'église naissante, l'orateur continue :

Ainsi vous voyez en peu de paroles tout ce qui occupe l'esprit de saint Paul : il prêche, il combat, il gouverne ; et, messieurs, le pourrez-vous croire? il est faible dans tous ces emplois. Et premièrement, il est assuré que saint Paul est faible en prêchant, puisque sa prédication n'est pas appuyée, ni sur la force de l'éloquence, ni sur ces doctes raisonnements que la philosophie a rendus plausibles : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*[2]. Secondement, il n'est pas moins clair qu'il est faible dans les combats, puisque, lorsque tout le monde l'attaque, il ne résiste à ses ennemis qu'en s'abandonnant à leur violence : *Facti sumus sicut oves occisionis*[3] : il est donc faible en ces deux états. Mais peut-être que parmi ses frères, où la grâce de l'apostolat et l'autorité du gouvernement lui donnent un rang si considérable, ce grand homme paraîtra plus fort ? Non, fidèles, ne le croyez pas : c'est là que vous le verrez plus infirme. Il se souvient qu'il est le disciple de Celui qui a dit dans son Évangile, qu'il n'est pas venu pour être servi, mais afin de servir lui-même[4] : c'est pourquoi il ne gouverne pas les fidèles, en leur faisant supporter le joug d'une autorité superbe et impérieuse ; mais il les gouverne par la charité,

1. *Dans sa vie particulière.* Dans sa vie privée. « La simplicité d'une *vie particulière* qui goûte doucement et innocemment ce peu de biens que la nature nous donne. » *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.*

2. I *Cor.*, II, 4.

3. *Rom.*, VIII, 36.

4. *Matth.*, XX, 28.

en se faisant infirme avec eux : *Factus sum infirmis infirmus* et se rendant serviteur de tous : *Omnium me servum feci*[1]. est donc infirme partout, soit qu'il prêche, soit qu'il combatte, soit qu'il gouverne le peuple de Dieu par l'autorité de l'apostolat ; et, ce qui est de[2] plus admirable, c'est qu'au milieu de tant de faiblesse, il nous dit, d'un ton de victorieux, qu'il est fort, qu'il est puissant, qu'il est invincible : *Cum enim infirmor, tunc potens sum.*

Ah ! mes frères, ne voyez-vous pas la raison qui lui donne cette hardiesse ? C'est qu'il sent qu'il est le ministre de ce Dieu qui, se faisant faible, n'a pas perdu sa toute-puissance. Plein de cette haute pensée, il voit sa faiblesse au-dessus de tout. Il croit que ses prédications persuaderont, parce qu'elles n'ont point de force pour persuader ; il croit qu'il surmontera[3] dans tous les combats, parce qu'il n'a point d'armes pour se défendre ; il croit qu'il pourra tout sur ses frères dans l'ordre du gouvernement ecclésiastique, parce qu'il s'abaissera à leurs pieds, et se rendra l'esclave de tous par la servitude de la charité. Tant il est vrai que dans toutes choses il est puissant en ce qu'il est faible, puisqu'il met la force de persuader dans la simplicité du discours, puisqu'il n'espère vaincre qu'en souffrant, puisqu'il fonde sur sa servitude toute l'autorité de son ministère. Voilà, messieurs, trois infirmités, dans lesquelles je prétends montrer la puissance du divin apôtre : soyez, s'il vous plaît, attentifs, et considérez dans ce premier point la faiblesse victorieuse de ses prédications toutes simples.

1. I *Cor.*, IX, 19, 22.

2. *Ce qui est de plus admirable.* Voyez, sur cette façon de parler, qui se rencontre plusieurs fois dans les *Sermons*, p. 73, note 2.

3. *Surmontera.* « La pensée qu'on préfère quelqu'un, la crainte de n'être pas aimée, l'envie de *surmonter*, cela fait un mélange... » Mme de Sévigné, 3 juillet 1680.

PREMIER POINT

Je ne puis assez exprimer combien grand, combien admirable est le spectacle que je vous prépare dans cette première partie. Car ce que les plus grands hommes de l'antiquité ont souvent désiré de voir, c'est ce que je dois vous représenter : saint Paul prêchant Jésus-Christ au monde, et convertissant les cœurs endurcis par ses divines prédications. Mais n'attendez pas[1], chrétiens, de ce céleste prédicateur, ni la pompe ni les ornements dont se pare l'éloquence humaine. Il est trop grave et trop sérieux pour rechercher ces délicatesses ; ou, pour dire quelque chose de plus chrétien et de plus digne du grand apôtre, il est trop passionnément amoureux des glorieuses bassesses du christianisme, pour vouloir corrompre par les vanités de l'éloquence séculière la vénérable simplicité de l'Évangile de Jésus-Christ. Mais, afin que vous compreniez quel est donc ce prédicateur, destiné par la Providence pour confondre la sagesse humaine, écoutez la description que j'en ai tirée de lui-même dans la première aux Corinthiens.

Trois choses contribuent ordinairement à rendre un orateur agréable et efficace : la personne de celui qui parle, la beauté des choses qu'il traite, la manière ingénieuse dont il les explique ; et la raison en est évidente ; car l'estime de l'orateur prépare une attention favorable, les belles choses nourrissent l'esprit, et l'adresse de les expliquer d'une manière qui plaise les fait doucement entrer dans le cœur Mais de la manière que se représente le prédicateur dont j parle, il est bien aisé de juger qu'il n'a aucun de ces avantages.

1. *N'attendez pas... ni la pompe, ni...* Ce redoublement de la négation a été familier à tous les écrivains du XVIIe siècle, malgré le précepte qu'avait donné Vaugelas de ne mettre jamais « ni *pas* ni *point* devant les deux *ni*. » Édit. Chassang, II, 126.

Et premièrement, chrétiens, si vous regardez son extérieur, il avoue lui-même que sa mine n'est point relevée : *Præsentia corporis infirma*[1]; et si vous considérez sa condition, il est pauvre, il est méprisable, et réduit à gagner sa vie par l'exercice d'un art mécanique. De là vient qu'il dit aux Corinthiens : « J'ai été au milieu de vous avec beaucoup de crainte et d'infirmité[2] : » d'où il est aisé de comprendre combien sa personne était méprisable. Chrétiens, quel prédicateur pour convertir tant de nations!

Mais peut-être que sa doctrine sera si plausible et si belle, qu'elle donnera du crédit à cet homme si méprisé. Non, il n'en est pas de la sorte : « Il ne sait, dit-il, autre chose que son Maître crucifié » : *Non judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum-Christum et hunc crucifixum*[3] : c'est-à-dire, qu'il ne sait rien que ce qui choque, que ce qui scandalise, que ce qui paraît folie et extravagance. Comment donc peut-il espérer que ses auditeurs soient persuadés? Mais, grand Paul, si la doctrine que vous annoncez est si étrange et si difficile, cherchez du moins des termes polis, couvrez des fleurs de la rhétorique cette face hideuse de votre Évangile, et adoucissez son austérité par les charmes de votre éloquence. A Dieu ne plaise, répond ce grand homme, que je mêle la sagesse humaine à la sagesse du Fils de Dieu : c'est la volonté de mon Maître que mes paroles ne soient pas moins rudes que ma doctrine paraît incroyable : *Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis*[4]. C'est ici qu'il nous faut entendre les secrets de la Providence. Élevons nos esprits, messieurs, et considérons les raisons pour lesquelles le Père céleste a choisi ce prédicateur sans éloquence et sans agrément, pour porter par toute la terre, aux Romains,

1. II *Cor.*, x, 10.
2. I *Cor.*, II, 3.
3. I *Cor.*, II, 2.
4. I *Cor.*, II, 4.

aux Grecs, aux Barbares, aux petits, aux grands, aux rois même l'Évangile de Jésus-Christ.

Pour pénétrer un si grand mystère, écoutez le grand Paul lui-même, qui, ayant représenté aux Corinthiens combien ses prédications avaient été simples, en rend cette raison admirable : c'est, dit-il, que « nous vous prêchons une sagesse qui est cachée, que les princes de ce monde n'ont pas reconnue : » *Sapientiam quæ abscondita est*[1]. Quelle est cette sagesse cachée? Chrétiens, c'est Jésus-Christ même. Il est la sagesse du Père ; mais il est une sagesse incarnée, qui, s'étant couverte volontairement de l'infirmité de la chair, s'est cachée aux grands de la terre par l'obscurité de ce voile. C'est donc une sagesse cachée ; et c'est sur cela que s'appuie le raisonnement de l'apôtre. Ne vous étonnez pas, nous dit-il, si, prêchant une sagesse cachée, mes discours ne sont point ornés des lumières de l'éloquence. Cette merveilleuse[2] faiblesse, qui accompagne la prédication, est une suite de l'abaissement par lequel mon Sauveur s'est anéanti ; et comme il a été humble en sa personne, il veut l'être encore dans son Évangile.

Admirable pensée de l'apôtre, et digne certainement d'être méditée. Mettons-la donc dans un plus grand jour, et supposons, avant toutes choses, que le Fils éternel de Dieu avait résolu de paraître aux hommes en deux différentes manières. Premièrement, il devait paraître dans la vérité de sa chair ; secondement, il devait paraître dans la vérité de sa parole. Car, comme il était le Sauveur de tous, il devait se montrer à tous. Par conséquent, il ne suffit pas qu'il paraisse en un coin du monde : il faut qu'il se montre par tous les endroits où la volonté de son père lui a préparé des fidèles : si bien que ce même Jésus qui n'a paru que dans la Judée par la

1. I *Cor.*, II, 7.

2. Etonnante, miraculeuse.

vérité de sa chair, sera porté par toute la terre par la vérité de sa parole.

C'est pourquoi le grand Origène n'a pas craint de nous assurer que la parole de l'Évangile est une espèce de second corps que le Sauveur a pris pour notre salut : *Panis quem Dominus corpus suum esse dicit, verbum est nutritorium animarum*[1]. Qu'est-ce à dire ceci, chrétiens? et quelle ressemblance a-t-il pu trouver entre le corps de notre Sauveur et la parole de son Évangile? Voici le fond de cette pensée : c'est que la Sagesse éternelle, qui est engendrée dans le sein du Père, s'est rendue sensible en deux sortes. Elle s'est rendue sensible en la chair qu'elle a prise au sein de Marie, et elle se rend encore sensible par les Écritures divines et par la parole de l'Évangile : tellement que[2] nous pouvons dire que cette parole et ces Écritures sont comme un second corps qu'elle prend, pour paraître encore à nos yeux. C'est là en effet que nous la voyons : ce Jésus, qui a conversé avec les apôtres, vit encore pour nous dans son Évangile; et il y répand encore, pour notre salut, la parole de vie éternelle.

Après cette belle doctrine, il est bien aisé de comprendre que la prédication des apôtres, soit qu'elle sorte toute vivante de la bouche de ces grands hommes, soit qu'elle coule dans leurs écrits, pour y être portée aux âges suivants, ne doit rien avoir qui éclate. Car, mes frères, n'entendez-vous pas, selon la pensée de saint Paul, que ce Jésus, qui nous doit paraître et dans sa chair et dans sa parole, veut être humble dans l'une et dans l'autre?

De là ce rapport admirable entre la personne de Jésus-Christ et la parole qu'il a inspirée. *Lac est credentibus, cibus*

1. *In Matth. comment.*, 5.

2. *Tellement que...* De telle façon que. « Ceux qui se donnent *tellement* à Dieu qu'ils ont toujours un regard au monde. » *Panégyrique, de saint Joseph.*

est intelligentibus. La chair qu'il a prise a été infirme, la parole qui le prêche est simple : nous adorons en notre Sauveur la bassesse mêlée avec la grandeur. Il en est ainsi de son Écriture : tout y est grand, et tout y est bas ; tout y est riche, et tout y est pauvre ; et en l'Évangile, comme en Jésus-Christ, ce que l'on voit est faible et ce que l'on croit est divin. Il y a des lumières dans l'un et dans l'autre ; mais ces lumières dans l'un et dans l'autre sont enveloppées de nuages : en Jésus, par l'infirmité de la chair, et en l'Écriture divine, par la simplicité de la lettre. C'est ainsi que Jésus veut être prêché, et il dédaigne pour sa parole, aussi bien que pour sa personne, tout ce que les hommes admirent.

N'attendez donc pas de l'apôtre, ni qu'il vienne flatter les oreilles par des cadences harmonieuses, ni qu'il veuille charmer les esprits par de vaines curiosités. Écoutez ce qu'il dit lui-même : « Nous prêchons une sagesse cachée ; nous prêchons un Dieu crucifié. » Ne cherchons pas de vains ornements à ce Dieu, qui rejette tout l'éclat du monde. Si notre simplicité déplaît aux superbes, qu'ils sachent que nous voulons leur déplaire, que Jésus-Christ dédaigne leur faste insolent, et qu'il ne veut être connu que des humbles. Abaissons-nous donc à ces humbles ; faisons-leur des prédications dont la bassesse tienne quelque chose de l'humiliation de la croix, et qui soient dignes de ce Dieu qui ne veut vaincre que par la faiblesse.

C'est pour ces solides raisons que saint Paul rejette tous les artifices de la rhétorique. Son discours, bien loin de couler avec cette douceur agréable, avec cette égalité tempérée que nous admirons dans les orateurs, paraît inégal et sans suite à ceux qui ne l'ont pas assez pénétré ; et les délicats de la terre, qui ont, disent-ils, les oreilles fines, sont offensés de la dureté de son style irrégulier. Mais, mes frères,

n'en rougissons pas. Le discours de l'apôtre est simple; mais ses pensées sont toutes divines. S'il ignore la rhétorique, s'il méprise la philosophie, Jésus-Christ lui tient lieu de tout; et son nom, qu'il a toujours à la bouche, ses mystères, qu'il traite si divinement, rendront sa simplicité toute puissante. Il ira, cet ignorant dans l'art de bien dire, avec cette locution rude, avec cette phrase qui sent l'étranger, il ira en cette Grèce polie, la mère des philosophes et des orateurs; et malgré la résistance du monde, il y établira plus d'églises que Platon n'y a gagné de disciples par cette éloquence qu'on a crue divine. Il prêchera Jésus dans Athènes, et le plus savant de ses sénateurs passera de l'Aréopage en l'école de ce barbare. Il poussera encore plus loin ses conquêtes, il abattra aux pieds du Sauveur la majesté des faisceaux romains en la personne d'un proconsul, et il fera trembler dans leurs tribunaux les juges devant lesquels on le cite. Rome même entendra sa voix; et un jour cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, adressée à ses citoyens, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron.

Et d'où vient cela, chrétiens? C'est que Paul a des moyens pour persuader que la Grèce n'enseigne pas, et que Rome n'a pas appris. Une puissance surnaturelle, qui se plaît de[1] relever ce que les superbes méprisent, s'est répandue et mêlée dans l'auguste simplicité de ses paroles. De là vient que nous admirons dans ses admirables Épîtres une certaine vertu plus qu'humaine, qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant, qu'elle captive[2] les entendements; qui ne flatte pas les oreilles, mais qui porte ses coups droit au cœur. De même qu'on voit un grand fleuve[3]

1. Cf. p. 112, note 1.
2. Cf. p. 269, note 2.
3. Passage reproduit presque textuellement dans le sermon *sur la Divinité de la Religion* (1665), donné plus loin. Voy. p. 335.

qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine; ainsi cette vertu céleste, qui est contenue dans les écrits de saint Paul, même dans cette simplicité de style, conserve toute la vigueur qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend.

C'est par cette vertu divine que la simplicité de l'Apôtre a assujetti toutes choses. Elle a renversé les idoles, établi la croix de Jésus, persuadé à un million d'hommes de mourir pour en défendre la gloire; enfin, dans ses admirables Épîtres, elle a expliqué de si grands secrets, qu'on a vu les plus sublimes esprits, après s'être exercés longtemps dans les plus hautes spéculations où pouvait aller la philosophie, descendre de cette vaine hauteur où ils se croyaient élevés, pour apprendre à bégayer humblement dans l'école de Jésus-Christ, sous la discipline de Paul.

Aimons donc, aimons, chrétiens, la simplicité de Jésus, aimons l'Évangile avec sa bassesse, aimons Paul dans son style rude, et profitons d'un si grand exemple. Ne regardons pas les prédications comme un divertissement de l'esprit; n'exigeons pas des prédicateurs les agréments de la rhétorique, mais la doctrine des Écritures. Que si notre délicatesse, si notre dégoût les contraint à chercher des ornements étrangers, pour nous attirer par quelque moyen à l'Évangile du Sauveur Jésus, distinguons l'assaisonnement de la nourriture solide. Au milieu des discours qui plaisent, ne jugeons rien de digne de nous que les enseignements qui édifient; et accoutumons-nous tellement à aimer Jésus-Christ tout seul dans la pureté naturelle de ses vérités toutes saintes que nous voyions encore régner dans l'Église cette première simplicité qui a fait dire au divin apôtre : *Cum infirmor, tunc potens sum :* « Je suis puissant, parce que je suis faible; » mes discours sont forts, parce qu'ils sont simples; c'est leur

simplicité innocente qui a confondu la sagesse humaine. Mais, grand Paul, ce n'est pas assez : la puissance vient au secours de la fausse sagesse; je vois les persécuteurs qui s'élèvent. Après avoir fait des discours où votre simplicité persuade, il faut vous préparer aux combats où votre faiblesse triomphe; c'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est donc un décret de la Providence, que pour annoncer Jésus-Christ, les paroles ne suffisent pas : il faut quelque chose de plus violent pour persuader le monde endurci. Il faut lui parler par des plaies, il faut l'émouvoir par du sang; et c'est à force de souffrir, c'est par les supplices, que la religion chrétienne doit vaincre sa dureté obstinée. C'est, messieurs, cette vérité, c'est cette force persuasive du sang épanché pour le Fils de Dieu, qu'il faut maintenant vous faire comprendre par l'exemple du divin apôtre; mais pour cela, remontons à la source

Je suppose donc[1], chrétiens, qu'encore que la parole du Sauveur des âmes ait une efficace[2] divine, toutefois sa force de persuader consiste principalement en son sang; et vous le pouvez aisément comprendre par l'histoire de son Évangile. Car qui ne sait que le Fils de Dieu, tant qu'il a prêché sur la terre, a toujours eu peu de sectateurs, et que ce n'est que depuis sa mort que les peuples ont couru à ce divin Maître? Quel est, messieurs, ce nouveau miracle? risé etait abandonné pendant tout le cours de sa vie, il commence à régner après qu'il est mort. Ses paroles toutes divines, qui devaient lui attirer les respects des hommes, le font atta-

1. Cf., plus loin, p. 150 : « Cette vérité étant *supposée*.... » *Supposer* ne signifie pas chez Bossuet *présenter comme une hypothèse*, mais *établir comme un principe*

2. Cf., p. 210, note 5.

cher à un bois infâme; et l'ignominie de ce bois, qui devait couvrir ses disciples d'une confusion éternelle, fait adorer par tout l'univers les vérités de son Évangile. N'est-ce pas pour nous faire entendre que sa croix, et non ses paroles, devait émouvoir les cœurs endurcis, et que sa force de persuader était en son sang répandu et dans ses cruelles blessures?

La raison d'un si grand mystère mériterait bien d'être pénétrée, si le sujet que j'ai à traiter me laissait assez de loisir pour la mettre ici dans son jour. Disons seulement, en peu de paroles, que le Fils de Dieu s'était incarné afin de porter sa parole en deux endroits différents : il devait parler à la terre, et il devait encore parler au ciel. Il devait parler à la terre par ses divines prédications; mais il avait aussi à parler au ciel par l'effusion de son sang, qui devait fléchir sa rigueur[1], en expiant les péchés du monde. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit que « le sang du sauveur Jésus crie bien mieux que celui d'Abel : » *Melius clamantem quam Abel*[1]; parce que le sang d'Abel demande vengeance, et le sang de notre Sauveur fait descendre la miséricorde. Jésus-Christ devait donc parler à son Père, aussi bien qu'aux hommes; au ciel, aussi bien qu'à la terre.

Mais il faut remarquer ici un secret de la Providence: c'est que c'était au ciel qu'il fallait parler, afin que la terre fût persuadée. Et cela, pour quelle raison? C'est que la grâce divine, qui devait amollir les cœurs, devait être envoyée du ciel. Par exemple, vous avez beau semer votre grain sur cette terre toute desséchée, vous recueillerez peu de fruit, si la pluie du ciel ne la rend féconde. Il en est à peu près de même dans la vérité que je vous explique. Lorsque mon Sauveur a parlé aux hommes, il a seulement semé sur la

1. La rigueur du ciel.

2. *Hebr.*, XII, 24.

terre, et cette terre ingrate et stérile lui a donné peu de sectateurs : il faut donc maintenant qu'il parle à son Père : il faut que, se tournant du côté du ciel, il y porte la voix de son sang. C'est alors, messieurs, c'est alors que la grâce tombant avec abondance, notre terre donnera son fruit : alors le ciel apaisé persuadera aisément les hommes, et la parole qu'il a semée fructifiera par tout l'univers. De là vient qu'il a dit lui-même : Quand j'aurai été élevé de terre, quand j'aurai été mis en croix, quand j'aurai répandu mon sang, je tirerai à moi toutes choses : *Omnia traham ad meipsum*[1]; nous montrant, par cette parole, que sa force était en sa croix, et que son sang lui devait attirer le monde.

Cette vérité étant supposée, je ne m'étonne pas, chrétiens, que l'Église soit établie par le moyen des persécutions. Donnez du sang, bienheureux apôtre; votre Maître lui donnera une voix capable d'émouvoir le ciel et la terre. Puisqu'il vous a enseigné que sa force consiste en sa croix, portez-la par toute la terre, cette croix victorieuse et toute-puissante; mais ne la portez pas imprimée sur des marbres inanimés, ni sur des métaux insensibles; portez-la sur votre corps même, et abandonnez-le aux tyrans, afin que leur fureur y puisse graver une image vive et naturelle de Jésus-Christ crucifié.

C'est ce qu'il va bientôt entreprendre : il ira par toute la terre. Chrétiens, pour quelle raison? c'est afin, nous dit-il lui-même, « c'est afin de porter partout la mort et la croix de Jésus, imprimée en son propre corps : » *Mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes*[2]; et c'est peut-être pour cette raison qu'il a dit ces belles paroles, écrivant aux Colossiens : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi* : « Je veux, dit-il, accomplir ce qui manque aux souffrances de Jésus-

1. *Joann.*, XII, 32. | 2. II *Cor.*, IV, 10.

Christ[1]. » Que nous dites-vous, ô grand Paul? Peut-il donc manquer quelque chose au prix et à la valeur infinie des souffrances de votre Maître? Non, ce n'est pas là sa pensée Ce grand homme n'ignore pas que rien ne manque à leur dignité; mais ce qui leur manque, dit-il, c'est que Jésus n'a souffert qu'en Jérusalem; et comme sa force est toute en sa croix, il faut qu'il souffre par tout le monde, afin d'attirer tout le monde. C'est ce que l'Apôtre voulait accomplir. Les Juifs ont vu la croix de son Maître; il la veut montrer aux Gentils, dont il est le prédicateur. Il va donc, dans cette pensée, du levant jusqu'au couchant, de Jérusalem jusqu'à Rome, portant partout sur lui-même la croix de Jésus, et accomplissant ses souffrances; trouvant partout de nouveaux supplices, faisant partout de nouveaux fidèles, et remplissant tant de nations de son sang et de l'Évangile.

Mais je ne croirais pas, chrétiens, m'être acquitté de ce que je dois à la gloire de ce grand apôtre, si, parmi tant de grands exemples que nous donne sa belle vie, je ne choisissais quelque action illustre, où vous puissiez voir en particulier combien ses souffrances sont persuasives. Considérez donc ce grand homme fouetté à Philippes par main de bourreau[2], pour y avoir prêché Jésus-Christ; puis jeté dans l'obscurité d'un cachot, ayant les pieds serrés dans du bois qui était entr'ouvert par force et les pressait ensuite avec violence; qui, cependant, triomphant de joie de sentir si vivement en lui-même la sanglante impression de la croix, avec Silas son cher compagnon, rompait le silence de la nuit en offrant à Dieu, d'une âme contente, des louanges pour ses supplices, des actions de grâces pour ses blessures. Voilà comme il porte la croix du Sauveur; et aussi, dans ce même

1. *Coloss.*, XI, 24.
2. *Act.*, XVI, 23 et seq.

temps, le Sauveur lui veut faire voir une merveilleuse représentation de ce qui s'est fait à la sienne. Là du sang, et ici du sang; là, messieurs, «la terre a tremblé[1],» et ici elle tremble encore: *Terræ motus factus est magnus*[2] : là les tombeaux ont été ouverts, qui sont comme les prisons des morts, et des morts sont ressuscités[3]; ici les prisons sont ouvertes, qui sont les tombeaux obscurs des hommes vivants : *Aperta sunt omnia ostia*[4] : et pour achever cette ressemblance, là celui qui garde la croix du Sauveur le reconnaît pour le Fils de Dieu, *Vere Filius Dei erat iste*[5]; et ici celui qui garde saint Paul se jette aussitôt à ses pieds : *Procidit ad pedes*[6], et se soumet à son Évangile. Que ferai-je, dit-il, pour être sauvé? *Quid me oportet facere, ut salvus fiam*[7]? Il lave premièrement les plaies de l'Apôtre : l'Apôtre après lavera les siennes par la grâce du saint baptême, et ce bienheureux geôlier se prépare à cette eau céleste, en essuyant le sang de l'Apôtre, qui lui inspire l'amour de la croix et l'esprit du christianisme.

Vous voyez déjà, chrétiens, ce que peut la croix de Jésus, imprimée sur le corps de Paul; mais renouvelez vos attentions pour voir la suite de cette aventure, qui vous le montrera d'une manière bien plus admirable. Que fera le divin apôtre, sortant des prisons de Philippes? Qu'il vous le dise de sa propre bouche, dans une lettre qu'il a écrite aux habitants de Thessalonique : « Vous savez, leur dit-il, mes frères, quelle a été notre entrée chez vous, et qu'elle n'a pas été inutile : » *Quia non inanis fuit*[8]. Pour quelle raison, chrétiens, son abord à Thessalonique n'a-t-il pas été inutile? Vous serez surpris de l'apprendre : « C'est, dit-il, qu'ayant

1. *Matth.*, XXVII, 51.
2. *Act.* XVI, 26.
3. *Matth.*, XXVII, 52.
4. *Act.*, XVI, 26.
5. *Matth.*, XXVII, 54.
6. *Act.*, XVI, 29.
7. *Ibid.*, 30.
8. I *Thess.*, II, 1.

été tourmentes et traités indignement à Philippes, cela nous a donné l'assurance de vous annoncer l'Évangile : » *Sed ante passi, et contumeliis affecti, sicut scitis, in Philippis, fiduciam habuimus in Deo nostro, loqui ad vos Evangelium Dei*[1].

Quand je considère, messieurs, ces paroles du divin apôtre, j'avoue que je ne suis plus à moi-même, et je ne puis assez admirer l'esprit céleste qui le possédait. Car quel est le victorieux dont le cœur puisse être autant excité par l'image glorieuse et tranquille de la victoire tout nouvellement remportée, que le grand Paul est encouragé par le souvenir des souffrances dont il porte encore les marques, dont il sent encore les vives atteintes? Son entrée sera fructueuse, parce qu'elle est précédée par de grands tourments; il prêchera avec confiance, parce qu'il a beaucoup enduré[2]; et si nous savons pénétrer tout le sens de cette parole, nous devons croire que le grand apôtre, sortant des prisons de Philippes, exhortait par cette pensée les compagnons de son ministère : Allons, mes frères, à Thessalonique; notre entrée n'y sera pas inutile, puisque nous avons déjà tant souffert; nous avons assez répandu de sang, pour oser entreprendre quelque grand dessein. Allons donc en cette ville célèbre; faisons-y profiter ce sang répandu; portons-y la croix de Jésus, récemment imprimée sur nous par nos plaies encore toutes fraîches; et que ces nouvelles blessures donnent au Sauveur de nouveaux disciples. Il y vole dans cette espérance, et son attente n'est pas frustrée.

Mais pourquoi m'arrêter, messieurs, à vous raconter le fruit[3] qu'il a fait dans la ville de Thessalonique? Il en est de même de toutes les autres qu'il éclaire par sa doctrine,

1. I *Thess.*, II, 2.

2. *Enduré.* Voir plus haut, p. 115, note 2.

3. *Fruit.* « Les missionnaires font beaucoup de *fruit* chez les idolâtres. » *Dictionn.* de Furetière. « Le grand *fruit* que faisait parmi les Gentils la prédication de l'Évangile. » *Discours sur l'Histoire universelle*, II, 10.

et qu'il attire par ses souffrances. Il court ainsi par toute la terre, portant partout la croix de Jésus; toujours menacé, toujours poursuivi avec une fureur implacable; sans repos durant trente années, il passe d'un travail à un autre, et trouve partout de nouveaux périls; des naufrages dans ses voyages de mer, des embûches dans ceux de terre; de la haine parmi les Gentils, de la rage parmi les Juifs; des calomniateurs dans tous les tribunaux, des supplices dans toutes les villes; dans l'Église même et dans sa maison, des faux frères qui le trahissent : tantôt lapidé et laissé pour mort, tantôt battu outrageusement et presque déchiré par le peuple; il meurt tous les jours pour le Fils de Dieu, *Quotidie morior*[1], et il marque l'ordre de ses voyages par les traces du sang qu'il répand, et par les peuples qu'il convertit; car il joint toujours l'un et l'autre : si bien que nous lui pouvons appliquer ces beaux mots de Tertullien : « Ses blessures font ses conquêtes; il ne reçoit pas plus tôt une plaie, qu'il la couvre par une couronne; aussitôt qu'il verse du sang, il acquiert de nouvelles palmes; il remporte plus de victoires qu'il ne souffre de violences : » *Corona premit vulnera, palma sanguinem obscurat, plus victoriarum est quam injuriarum*[2].

C'est pourquoi le Sauveur Jésus voulant encore abattre à ses pieds l'impérieuse majesté de Rome, il y conduit enfin le divin apôtre, comme le plus illustre de ses capitaines. Mais, mes frères, il faut plus de sang pour fonder cette illustre Église, qui doit être la mère des autres : saint Paul y donnera tout le sien; aussi y trouvera-t-il un persécuteur qui ne le sait pas répandre à demi, je veux dire le cruel Néron, qui ajoutera le comble à ses crimes, en faisant mourir cet apôtre.

1. I *Cor.*, xv, 31 | 2. *Scorp.* n° 6

Vous raconterai-je, messieurs, combien son sang se multipliera, quelle suite de chrétiens sa fécondité fera naître, combien il animera de martyrs, et avec quelle force il affermira cet empire spirituel, qui se doit établir à Rome, plus illustre que celui des Césars? Mais quand est-ce que j'achèverai, si j'entreprends de vous rapporter toutes les grandeurs de l'apôtre? J'en ai dit assez, chrétiens, pour nous inspirer l'amour de la croix, si notre extrême délicatesse ne nous la rendait odieuse. O croix! qui donnez la victoire à Paul, et dont la faiblesse le rend tout-puissant, notre siècle délicieux[1] ne peut souffrir votre dureté! Personne ne veut dire avec l'apôtre: « Je ne me plais que dans mes souffrances, et je ne suis fort que dans mes faiblesses. » Nous voulons être puissants dans le monde c'est pourquoi nous sommes faibles selon Jésus-Christ; et l'amour de la croix de Jésus étant éteint parmi les fidèles, toute la force chrétienne s'est évanouie. Mais, mes frères, je ne puis vous dire ce que je pense sur ce beau sujet. Le grand Paul me rappelle encore: après avoir vu les faiblesses que la croix lui a fait sentir, il faut achever ce discours, en considérant les infirmités que la charité lui inspire dans le gouvernement ecclésiastique.

TROISIÈME POINT.

Le pourrez-vous croire, messieurs, que l'Église de Jésus-Christ se gouverne par la faiblesse; que l'autorité des pasteurs soit appuyée sur l'infirmité; que le grand apôtre saint Paul, qui commande avec tant d'empire, qui menace si hautement les opiniâtres, qui juge souverainement les pécheurs, enfin qui fait valoir[2] avec tant de force la dignité

1. *Délicieux.* « Il se prend quelquefois pour *voluptueux* : C'est un homme *délicieux* dans son boire et dans son manger. » *Dict. de l'Académie*, 1694.

2. *Valoir*, sens latin : *valere.*

de son ministère, soit infirme parmi les fidèles, et que ce soit une divine faiblesse qui le rende puissant dans l'Église? Cela vous paraît peut-être incroyable; cependant c'est une doctrine que lui-même nous a enseignée, et qu'il faut vous expliquer en peu de paroles.

Pour cela vous devez entendre que l'empire spirituel, que le Fils de Dieu donne à son Église, n'est pas semblable à celui des rois. Il n'a pas cette majesté terrible; il n'a pas ce faste dédaigneux, ni ce superbe esprit de grandeur dont sont enflés les princes du monde. « Les rois des nations les dominent, dit le Fils de Dieu dans son Évangile[1]; mais il n'en est pas ainsi parmi vous, où le plus grand doit être le moindre, et où le premier est le serviteur. »

Le fondement de cette doctrine, c'est que cet empire divin est fondé sur la charité. Car, mes frères, cette charité peut prendre toutes sortes de formes. C'est elle qui commande dans les pasteurs, c'est elle qui obéit dans les peuples; mais soit qu'elle commande, soit qu'elle obéisse, elle retient toujours ses qualités propres, elle demeure toujours charité toujours douce, toujours patiente, toujours tendre et compatissante, jamais fière ni ambitieuse.

Le gouvernement ecclésiastique, qui est appuyé sur la charité, n'a donc rien d'altier ni de violent : son commandement est modeste, son autorité est douce et paisible. Ce n'est pas une domination qu'elle exerce : *Dominantur, vos autem non sic;* c'est un ministère dont elle s'acquitte, c'est une économie qu'elle ménage[2] par la sage dispensation de la charité fraternelle.

Mais cette charité ecclésiastique, qui conduit le peuple de Dieu, passe encore beaucoup plus loin. Au lieu de s'élever orgueilleusement pour faire valoir son autorité, elle croit

1. *Luc*, XXII, 25, 26. 2. Cf. p. 296, n. 10.

que, pour gouverner, il faut qu'elle s'abaisse, qu'elle s'affaiblisse, qu'elle se rende infirme elle-même, afin de porter les infirmes. Car Jésus-Christ, son original, en venant régner sur les hommes a voulu prendre leurs infirmités : ainsi les apôtres, ainsi les pasteurs doivent se revêtir des faiblesses des troupeaux commis à leur vigilance; afin que de même que le Fils de Dieu est un pontife compatissant, qui ressent nos infirmités, ainsi les pasteurs du peuple fidèle sentent les faiblesses de leurs frères, et portent leurs infirmités en les partageant. C'est pourquoi le divin apôtre, plein de cet esprit ecclésiastique, croit établir son autorité en se faisant infirme aux infirmes, et se rendant serviteur de tous[1].

Mais voulez-vous voir, chrétiens, dans un exemple particulier, jusqu'à quel point cet homme admirable ressent les infirmités de ses frères? Représentez-vous ses fatigues, ses voyages, ses inquiétudes, ses peines pour résister à tant d'ennemis, ses soins pour enseigner tant de peuples, ses veilles pour gouverner tant d'Églises : cependant, accablé de tous ces travaux, il s'impose encore lui-même la nécessité de gagner sa vie à la sueur de son corps, *operantes manibus nostris*[2].

Que l'ancienne Rome ne me vante plus ses dictateurs pris à la charrue, qui ne quittaient leur commandement que pour retourner à leur labourage : je vois quelque chose de plus merveilleux en la personne de mon grand apôtre, qui même au milieu de ses fonctions, non moins augustes que laborieuses, renonce volontairement aux droits de sa charge, et, refusant de tous les fidèles la paye honorable qui était si bien due à son ministère, ne veut tirer que de ses propres mains ce qui est nécessaire pour sa subsistance.

Cela, mes frères, venait d'un esprit infiniment au-dessus

1. I *Cor.*, IX, 22. 2. *Ibid.*, IV, 12.

au monde; mais vous l'admirerez beaucoup davantage, si vous pénétrez le motif de cette action glorieuse. Écoutez donc ces belles paroles de l'admirable saint Augustin, par lesquelles il entre si bien dans les sentiments du grand Paul : *Infirmorum periculis, ne falsis suspicionibus agitati odissent quasi venale Evangelium, tanquam paternis maternisque visceribus tremefactus hoc fecit*[1]. Qui vous oblige, ô divin apôtre, à travailler ainsi de vos mains? « C'est à cause, dit saint Augustin, qu'ayant une tendresse plus que maternelle pour les peuples qui lui sont commis[2], il tremble pour les périls des infirmes qui, agités par de faux soupçons, pourraient peut-être haïr l'Évangile, en s'imaginant que l'Apôtre le prêchait pour son intérêt. » Quelle charité de saint Paul! Ce qu'il craint, ce n'est qu'un soupçon, et un soupçon mal fondé, et un soupçon qu'il eût démenti par toute la suite de sa vie céleste, si épurée des sentiments de la terre : toutefois ce soupçon fait trembler l'Apôtre, il déchire ses entrailles plus que maternelles; ce grand homme, pour éviter ce soupçon, veut bien veiller nuit et jour, et ajouter le travail des mains à toutes ses autres fatigues.

Qui pourrait donc assez expliquer combien vivement il sentait toutes les infirmités des fidèles? Celui qui tremblait pour un seul soupçon, et qu'une ombre de mal épouvantait, en quel état était-il, mes frères, quelle était son inquiétude, quand il voyait des maux véritables, des scandales parmi les fidèles, des péchés publics ou particuliers? Que ne puis-je entrer dans ce cœur tout ardent des flammes de la charité fraternelle, pour y voir de quel sentiment le grand Paul disait ces beaux mots : « Qui est infirme parmi les fidèles, sans que je sois infirme avec lui? et qui peut les scandaliser, sans que je sois moi-même brûlé de douleur? » *Quis*

1. *De opere Monach.*, 14. 2. Sens latin : confiés.

infirmatur, et ego non infirmor? Quis scandalizatur et ego non uror[1]?

Arrêtons[2] ici, chrétiens, et que la méditation d'un si grand exemple fasse le fruit de tout ce discours. Car quelle âme de fer et de bronze ne se sentirait attendrie par les saintes infirmités que la charité inspire à l'Apôtre? Voyait-il un membre affligé, il ressentait toute sa douleur. Voyait-il des simples et des ignorants, il descendait du troisième ciel pour leur donner un lait maternel, et bégayer avec ces enfants. Voyait-il des pécheurs touchés, le saint apôtre pleurait avec eux pour participer à leur pénitence : en voyait-il d'endurcis, il pleurait encore leur aveuglement. Partout où l'on frappait un fidèle, il se sentait aussitôt frappé; et la douleur passant jusqu'à lui par la sainte correspondance de la charité fraternelle, il s'écriait aussitôt, comme blessé et ensanglanté : *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* « Qui est infirme, sans que je le sois? Je suis brûlé intérieurement, quand quelqu'un est scandalisé. » Si bien qu'en considérant ce saint homme répandant ses lumières par toute l'Église, recevant de tous côtés des atteintes de tous les membres affligés, je me le représente souvent comme le cœur de ce corps mystique : et de même que tous les membres, comme ils tirent du cœur toute leur vertu, lui font aussi promptement sentir, par une secrète communication, tous les maux dont ils sont attaqués, comme s'ils voulaient l'avertir de l'assistance dont ils ont besoin; ainsi tous les maux qui sont dans l'Église se réfléchissent sur le saint apôtre, pour solliciter sa charité attendrie d'aller au secours des infirmes : *Quis infirmatur et ego non infirmor?*

Mais je passe encore plus loin, et j'apprends de saint Chrysostome, qu'il n'est pas seulement le cœur de l'Église

1. II *Cor.*, XI, 29.
2. *Arrêter*. Verbe assez souvent neutre au XVIIe siècle : « *Arrêtons* un moment. » Racine, *Bérénice*.

« mais qu'il s'afflige pour tous les membres, comme si lui seul était toute l'Église : » *Tanquam ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discruciabatur*[1]. Que ne me reste-t-il assez de loisir pour entrer au fond de cette pensée, et pour vous montrer, chrétiens, cette étendue de la charité, qui ne permet pas à saint Paul de se resserrer en lui-même, qui le répand dans toute l'Église, qui le mêle avec tous les membres, qui fait qu'il vit et qu'il souffre en eux : *Tanquam ipse universa orbis Ecclesia esset, sic pro membris singulis discruciabatur*. C'est là, c'est là, si nous l'entendons, le comble des infirmités de l'apôtre.

Grand Paul, permettez-moi de le dire, j'ai médité toute votre vie, j'ai considéré vos infirmités au milieu des persécutions ; mais je ne craindrai pas d'assurer qu'elles ne sont pas comparables à celles qui sont attirées sur vous par la charité fraternelle. Dans vos persécutions, vous ne portiez que vos propres faiblesses ; ici vous êtes chargé de celles des autres : dans vos persécutions, vous souffriez par vos ennemis ; ici vous souffrez par vos frères, dont tous les besoins et tous les périls ne vous laissent pas respirer : dans vos persécutions, votre charité vous fortifiait et vous soutenait contre les attaques ; ici c'est votre charité qui vous accable : dans vos persécutions, vous ne pouviez être combattu que d'un seul endroit dans un même temps ; ici tout le monde ensemble vient fondre sur vous, et vous devez en soutenir le faix.

C'est donc ici l'accomplissement de toutes ces divines faiblesses dont l'apôtre se glorifie, et c'est ici qu'il s'écrie avec plus de joie : *Cum infirmor, tunc potens sum :* « Je ne suis puissant que dans ma faiblesse. » Car quelle est la force de Paul, qui se fait infirme volontairement afin de porter les infirmes ; qui partage avec eux leurs infirmités, afin de

1. *In epistolam II ad Cor. Hom.* XXV, 2.

les aider à les soutenir; qui s'abaisse jusqu'à terre par la charité, pour les mettre sur ses épaules et les élever avec lui au ciel; qui se fait esclave d'eux tous, pour les gagner tous à son maître? N'est-ce pas là gouverner l'Église d'une manière digne d'un apôtre, n'est-ce pas imiter Jésus-Christ lui-même, dont le trouble nous affermit, et dont les infirmités nous guérissent?

Ne voulez-vous pas, chrétiens, imiter un si grand exemple? Que d'infirmes à supporter, que d'ignorants à instruire, que de pauvres à soulager dans l'Église! Mon frère, excitez votre zèle: cet homme qui vous hait depuis tant d'années, c'est un infirme qu'il vous faut guérir Mais sa haine est invétérée: donc son infirmité est plus dangereuse. Mais il vous a, dites-vous, maltraité souvent par des injures et par des outrages: soutenez son infirmité, tout le mal est tombé sur lui; ayez pitié du mal qu'il s'est fait, et oubliez celui qu'il a voulu vous faire. Courez à ce pécheur endurci, réchauffez et rallumez sa charité éteinte; tendez-lui les bras, ouvrez-lui le cœur, tâchez de gagner votre frère.

Mais jetez encore les yeux sur les nécessités temporelles de tant de pauvres qui crient après vous. Ne semble-t-il pas que la Providence ait voulu les unir ensemble dans cet hôpital merveilleux, afin que leur voix fût plus forte, et qu'ils pussent plus aisément émouvoir vos cœurs? Ne voulez-vous pas les entendre, et vous joindre à tant d'âmes saintes qui, conduites par vos pasteurs, courent au soulagement de ces misérables? Allez à ces infirmes, mes frères, faites-vous infirmes avec eux, sentez en vous-mêmes leurs infirmités, et participez à leur misère. Souffrez premièrement avec eux; et ensuite soulagez-vous avec eux, en répandant abondamment vos aumônes. Portez ces faibles et ces impuissants; et ces faibles et ces impuissants vous porteront après jusqu'au ciel. *Amen.*

SUR L'HONNEUR DU MONDE

SERMON POUR LE DIMANCHE DES RAMEAUX

PRÊCHÉ A PARIS, LE 21 MARS 1660.

NOTICE

Le sermon *sur l'Honneur du monde* a été prêché à Paris, dans l'église des Minimes de la place Royale, en présence du prince de Condé, le dimanche des Rameaux de l'année 1660[1]. Le manuscrit montre qu'il fut repris plus tard et revu par Bossuet, — en 1665 (suivant la conjecture très probable de M. Gandar), pour le carême de Saint-Thomas-du-Louvre. — Nous donnons en note les retouches et les additions que fit alors l'auteur au texte de 1660.

EXTRAITS

Dicite filiæ Sion : Ecce rex tuus venit tibi mansuetus.

Dites à la fille de Sion : Voici ton roi qui fait son entrée, plein de bonté et de douceur.

(Paroles du prophète Zacharie, rapportées dans l'Évangile de ce jour, en saint Matthieu, chap. XXI, 5.)

« Aujourd'hui que Jésus-Christ fait son entrée dans Jérusalem et que parmi cette pompe de peu de durée, l'Église commence à s'occuper dans la pensée de sa passion ignominieuse, » l'orateur se propose de « mettre aux pieds du Sauveur quelqu'un de ses ennemis capitaux pour honorer tout ensemble son triomphe et sa croix. » C'est l'Honneur humain, « cette grande et superbe idole » du monde, qu'il lui veut immoler. Il lui fait donc son procès devant le tribunal de Jésus-Christ, et après l'avoir convaincu de « flatter la vertu et de la corrompre » (1er point), il va l'accuser

1. Floquet, *Étud.*, t. II, p. 42-53; Vaillant, *Ét.* p. 70; Gandar, *Ét. crit.*, p. 332-335; *Choix de sermons*, p. 215; Lebarq, édit., t. III, p. 333.

de « déguiser le vice et de lui donner du crédit » (2e point), et « d'attribuer aux hommes ce qui appartient à Dieu. » (3e point).

DEUXIÈME POINT

Le second chef de l'accusation que j'intente contre l'honneur du monde, c'est de vouloir donner du crédit au vice, en le déguisant aux yeux des hommes. Pour justifier cette accusation, je pose d'abord ce premier principe, que tous ceux qui sont dominés par l'honneur du monde sont toujours infailliblement vicieux; il m'est bien aisé de vous en convaincre. Le vice, dit saint Thomas [1], vient d'un jugement déréglé : or je soutiens qu'il n'y a rien de plus déréglé que le jugement de ceux de qui nous parlons, puisque, se proposant l'honneur pour leur but, il s'ensuit qu'ils le préfèrent à la vertu même. Et jugez quel égarement [2] : la vertu est un don de Dieu, et c'est de tous ses dons le plus précieux; l'honneur est un présent des hommes, encore n'est-ce pas [3] le plus grand. Et vous préférez, ô superbe aveugle, ce médiocre présent des hommes à ce que Dieu donne de plus précieux [4] ! N'est-ce pas avoir le jugement plus que déréglé ? n'y a-t-il pas du trouble et du renversement ? Premièrement, ô honneur du monde, tu es convaincu sans réplique que tu ne peux engendrer que des vicieux.

Mais il faut remarquer, en second lieu, que les vicieux qu'il engendre ne sont pas de ces vicieux abandonnés à toute sorte d'infamies. Un Achab, une Jézabel dans l'histoire sainte; un Néron, un Domitien, un Héliogabale dans la profane, c'est folie de leur vouloir donner de la gloire : honorer le vice qui n'est que vice, qui montre toute sa laideur sans avoir la moindre teinture d'honnêteté, cela ne se peut : les choses humaines ne sont pas encore si désespé-

1. *Quæst.* LIII, art. 6.
2. Var. : déréglement,
3. Var.: et ce n'est pas.
4. Var. : de plus excellent.

rées. Les vices que l'honneur du monde couronne sont des vices plus honnêtes; ou plutôt, pour parler plus correctement (car quelle honnêteté dans les vices?) ce sont des vices plus spécieux; il y a quelque apparence de la vertu : l'honneur, qui était destiné pour la servir, sait de quelle sorte elle s'habille, et il lui dérobe quelques-uns de ses ornements pour en parer[1] le vice qu'il veut établir dans le monde. De quelle sorte cela se fait, quoiqu'il[2] soit assez connu par expérience, je veux le rechercher jusqu'à l'origine, et développer tout au long ce mystère d'iniquité.

Pour cela, remarquez, messieurs, qu'il y a deux sortes de vertus : l'une est la véritable et la chrétienne, sévère, constante, inflexible, toujours attachée à ses règles, et incapable de s'en détourner pour quoi que ce soit. Ce n'est pas là la vertu du monde : il l'honore en passant, il lui donne quelques louanges pour la forme; mais il ne la pousse pas dans les grands emplois : elle n'est pas propre aux affaires; il faut quelque chose de plus souple pour ménager la faveur des hommes; d'ailleurs elle est trop sérieuse et trop retirée, et si elle ne s'embarque dans le monde par quelque intrigue, veut-elle qu'on l'aille chercher dans son cabinet? Ne parlez pas au monde de cette vertu.

Il s'en fait une autre à sa mode, plus accommodante et plus douce : une vertu ajustée, non point à la règle, elle serait trop austère, mais à l'opinion, à l'humeur des hommes. C'est une vertu de commerce : elle prendra bien garde de ne manquer pas toujours de parole; mais il y aura des occasions où elle ne sera point scrupuleuse, et saura bien faire sa cour aux dépens d'autrui. C'est la vertu des sages mondains, c'est-à-dire, c'est la vertu de ceux qui n'en ont point; ou plutôt, c'est le masque spécieux sous le-

1. Var. : Couvrir.

2. Cf. p. 265, n. 2.

quel ils cachent leurs vices. Saül donne sa fille Michol à David[1] : il l'a promise à celui qui tuerait le géant Goliath il faut satisfaire le public et dégager sa parole ; mais saura bien, dans l'occasion, trouver des prétextes pour la l ôter. Il chasse les sorciers et les devins de toute l'étendue de son royaume ; mais lui-même, qui les bannit en publi les consultera en secret dans la nécessité de ses affaires Jéhu ayant détruit la maison d'Achab, suivant le commandement du Seigneur, fait un sacrifice au Dieu vivant de l'idole de Baal, et de son temple, et de ses prêtres, et de ses prophètes; il n'en laisse pas, dit l'Écriture[3], un seul en vie. Voilà une belle action : « mais il marcha néanmoins, dit l'Écriture, dans toutes les voies de Jéroboam ; il conserva ces veaux d'or » que ce prince impie avait élevés : *A peccatis Jeroboam, qui peccare fecit Israel*, [*non recessit, nec dereliquit vitulos aureos*]. Pourquoi ne les détruisait-il pas, aussi bien que Baal et son temple? C'est que cela nuisait à ses affaires, et il se souvenait de cette malheureuse politique de Jéroboam : « Si je laisse aller les peuples en[4] Jérusalem pour sacrifier à Dieu dans son temple, ils retourneront aux rois de Juda, qui sont leurs légitimes seigneurs[5]. » Je leur bâtirai ici un autel; je leur donnerai[6] des dieux qu'ils adorent, sans sortir de mon royaume et mettre ma couronne en péril.

Telle est, messieurs, la vertu du monde; vertu trompeuse

1. I *Reg.*, XVIII, 27; XVII, 25; XXV, 44; XXVIII, 3, 8.

2. Quand ses affaires l'exigeront. *Tanta rerum necessitate...* Latinisme usité au XVIIe s. : « S'accommoder à la *nécessité des affaires.* » Fléchier.

3. IV *Reg.*, X, 17, 25, 26, 27, 29.

4. *En Jérusalem.* Ménage écrivait, en 1671, dans ses *Observations* : « Cette préposition *en* se met quelquefois devant des noms de villes, comme en ces exemples: *en* Jérusalem, *en* Arles, *en* Avignon... Depuis quelques années on commence pourtant à dire: *à* Arles, *à* Avignon... Messieurs de Port-Royal ont commencé depuis peu à dire : *à* Jérusalem. »

5. III *Reg.*, XII, 26 et sqq.

6. Var. : Faisons-leur ici un autel; donnons-leur...

et falsifiée ; qui n'a que la couleur[1] et l'apparence. Pourquoi l'a-t-on inventée, puisqu'on veut être[2] vicieux sans restriction? « C'est à cause, dit saint Chrysostome[3], que le mal ne peut subsister tout seul : il est ou trop malin[4] ou trop faible ; il faut qu'il soit soutenu[5] par quelque bien ; il faut qu'il ait quelque ornement ou quelque ombre[6] de la vertu. » Qu'un homme fasse profession de tromper, il ne trompera personne; que ce voleur tue ses compagnons pour les voler, on le fuira comme une bête farouche. De tels vicieux n'ont pas de crédit, mais il leur est bien aisé de s'en acquérir : pour cela il n'est pas nécessaire qu'ils se couvrent du masque de la vertu, ni du fard de l'hypocrisie; le vice peut paraître vice ; et pourvu qu'il y ait un peu de mélange, c'est assez pour lui attirer l'honneur du monde. Je veux bien que vous me démentiez si je ne dis pas la vérité.

Cet homme s'est enrichi par des concussions épouvantables, et il vit dans une avarice sordide; tout le monde le méprise; mais il tient bonne table, a ses mines[7] à la ville et à la campagne; cela paraît libéralité, c'est un fort honnête homme, il fait belle dépense du bien d'autrui. Et vous, [vous] vous vengez par un assassinat; c'est une action indigne et honteuse : mais ç'a été par[8] un beau combat; quoique les lois vous condamnent, quoique l'Église vous excom-

1. Var. : mine.
2. Var. : Que n'est-on...
3. *Hom.* II, *in Act. Apostol.*, 5.
4. *Malin.* V. p. 266, n. 5; p. 270, n. 4.
5. *Soutenu.* V. p. 301, n. 2; et p. 314, ligne 6.
6. Var. : quelque petite teinture, — quelque couleur.
7. *Il a ses mines* : il donne des réceptions de parade, espèces de comédies où il joue le rôle d' « honnête homme » et de « magnifique ». C'est ainsi du moins qu'on peut expliquer cette leçon, si on l'accepte. M. Gandar observe que « l'enrichi dont parle Bossuet est un avare ; sa libéralité, comme celle d'Harpagon, n'est qu'une apparence, un calcul ; il fait belle dépense à certains jours par ostentation ; ce sont des *mines*, comme à la comédie». Voir ci-dessus, *notes critiques*, p. XXV.
8. Var. : Vous avez fait un beau duel...

munie, il y a quelque montre de courage; le monde vous applaudit et vous couronne, malgré les lois et l'Église. Enfin y a-t-il aucun vice que l'honneur du monde ne mette en crédit, si peu qu'il ait de soin de se contrefaire? L'impudicité même, c'est-à-dire l'infamie et la honte même[1], que l'on appelle brutalité quand elle court ouvertement à la débauche, si peu qu'elle s'étudie à se ménager[2], à se couvrir des belles couleurs de fidélité, de discrétion, de douceur, de persévérance, ne va-t-elle pas la tête levée? ne semble-t-elle pas digne des héros? ne perd-elle pas[3] son nom d'impudicité, pour s'appeler politesse[4] et galanterie? Eh quoi! cette légère teinture a imposé si facilement aux yeux des hommes? ne fallait-il que ce peu de mélange pour faire changer de nom aux choses, et mériter de l'honneur à ce qui est en effet si digne d'opprobre? Non, il n'en faut pas davantage: je m'en étonnais au commencement; mais ma surprise est bientôt cessée, après que j'ai eu médité que ceux qui ne se connaissent point en pierreries sont trompés par le moindre éclat, et que le monde se connaît si peu en vertu, que la moindre apparence éblouit sa vue: de sorte qu'il n'est rien de si aisé à l'honneur du monde que de donner du crédit au vice.

Cependant le pécheur triomphe à son aise, et jouit de la réputation publique. Que s'il est troublé en sa conscience [et] se dénie à lui-même l'honneur que tout le monde lui donne à l'envi, voici un prompt remède à ce mal. Accourez ici, troupe de flatteurs, venez en foule à sa table, venez faire retentir à ses oreilles le bruit de sa réputation si bien

1. Var.: La honte et l'infamie même.

2. *Se ménager*. « S'observer » Littré. « *Je me ménage* (pour ne pas trop parler de Mme de Grignan) selon les lieux, les temps et les personnes avec qui je suis. » Mme de Sévigné, 6 janvier 1672.

3. Var.: ne quitte-t-elle pas.

4. Var.: gentillesse.

5. Var.: Que si sa conscience le trouble..

établie : voici le dernier effort de l'honneur [pour donner] du crédit au vice. Après avoir trompé tout le monde, il faut que le pécheur s'admire lui-même ; car ces flatteurs industrieux, âmes vénales et prostituées, savent qu'il y a en lui un flatteur secret qui ne cesse de lui applaudir au dedans : ces flatteurs qui sont au dehors[1] s'accordent avec celui qui parle au dedans[2], et qui a le secret de se faire entendre à toute heure : ils étudient ses sentiments, et le prennent si dextrement[3] par son faible, qu'ils le font demeurer d'accord de tout ce qu'ils disent. Ce pécheur[4] ne se regarde plus dans sa conscience, où il voit trop clairement sa laideur : il n'aime que ce miroir qui le flatte ; et pour parler avec saint Grégoire, « s'oubliant de[5] ce qu'il est en lui-même, il se va chercher dans les discours des autres, et s'imagine être tel que la flatterie le représente : » *Oblitus sui, in voces se spargit alienas, talemque se credit qualem se foris audit*[6]. Certainement Dieu s'en vengera, et voici quelle sera sa vengeance : il fera taire tous les flatteurs, et il abandonnera le pécheur superbe aux reproches de sa conscience.

Jugez, jugez, Seigneur, l'honneur du monde, qui fait que le vice plaît aux autres, qui fait même que le vice se plaît à lui-même. Vous le ferez, je le sais bien. Il viendra,

1. Var. : Ils.
2. Var. : Avec lui.
3. *Dextrement.* Ce mot ne se trouve pas dans le *dictionnaire* de l'Académie de 1694, ni même, dès 1680, dans celui de Richelet. « Corneille l'a souvent employé jusqu'en 1642 ; à partir de cette époque, il ne s'en est plus servi et depuis il l'a fait disparaître... de la plupart des passages où il se trouvait. » Marty-Laveaux, *Lexique de Corneille.*
4. Var. : Il.
5. *S'oubliant de ce qu'il est...* Locution en usage au seizième siècle et dans les commencements du dix-septième. Corneille a dit : « *De* sa première pauvreté || Au milieu de mes dons, ingrate, elle s'oublie. » *Imitation*, III. « Plusieurs disent : *je me suis oublié de* faire cela...; c'est très mal parler. Il faut dire : *j'ai oublié de* faire cela ;... ceux qui savent bien la langue parlent de la sorte. » Bouhours, *Remarques*, 1675.
6. *Pastor.*, part. II, vi.

le jour de son jugement; en ce jour il arrivera ce que dit le prophète Isaïe : *Cessavit gaudium tympanorum, quievit sonitus lætantium, conticuit dulcedo citharæ* [1] : Enfin il est cessé, le bruit de ces applaudissements; ils se sont tus, ils se sont tus et ils sont devenus muets, ceux qui semblaient si joyeux en célébrant vos louanges, et dont les continuelles acclamations faisaient résonner à vos oreilles une musique si agréable. Quel sera ce changement, chrétiens; et combien se trouveront étonnés ces hommes accoutumés aux louanges, lorsqu'il n'y aura plus pour eux de flatteurs ! L'Époux paraîtra [2] mopinément; les cinq vierges qui ont de l'huile viendront avec leurs lampes allumées; leurs bonnes œuvres brilleront devant Dieu et devant les hommes ; et Jésus, en qui elles mettaient toute leur gloire, commencera à les louer devant son Père céleste. Que ferez-vous alors, vierges folles, qui n'avez point d'huile et qui en demandez aux autres, à qui il n'est point dû de louanges et qui en voulez avoir d'empruntées? En vain vous vous écrierez : Eh! « donnez-nous de votre huile : » *Date* [*nobis de oleo vestro* [3]]; nous désirons aussi des louanges, nous voudrions bien aussi être célébrées par cette bouche divine qui vous loue avec tant de force : et il vous sera répondu : Qui êtes-vous? « On ne vous connaît pas : » *Nescio vos* [4]. — Mais je suis cet homme si chéri, auquel tout le grand monde applaudissait, et qui était si bien reçu dans toutes les compagnies. — On ne sait pas ici qui vous êtes, et on se moquera de vous en disant : *Ite, ite potius ad vendentes, et emite vobis* [5] : Allez, allez-vous-en à vos flatteurs, à ces âmes [6] mercenaires qui vendent des louanges aux fous, et qui vous ont autrefois tant donné d'encens ; qu'ils vous en vendent encore. Quoi, ils ne parlent plus en votre faveur!

1. *Isa.*, XXIV, 8.
2. Var. : viendra.
3. *Matth.*, XXV, 8.
4. *Matt.*, XXV, 12.
5. *Ibid.*, 9.
6. Var. : langues.

Au contraire, se voyant justement damnés pour avoir autorisé vos crimes, ils s'élèvent maintenant contre vous.

Vous-même, qui étiez le premier de tous vos flatteurs, vous détestez votre vie, vous maudissez toutes vos actions : toute la honte de vos perfidies, toute l'injustice de vos rapines, toute l'infamie de vos adultères sera éternellement devant vos yeux. Qu'est donc devenu cet honneur du monde qui palliait si bien tous vos crimes ? Il s'en est allé en fumée. O que ton règne était court, ô honneur du monde ! que je me moque de ta vaine pompe et de ton triomphe d'un jour ! que tu sais mal déguiser les vices, puisque tu ne peux empêcher qu'ils ne soient bientôt reconnus à ce tribunal devant lequel je t'accuse ! Après avoir poursuivi mon accusation, je demande maintenant sentence : tu n'auras point de faveur en ce jugement, parce que, outre que tes crimes sont inexcusables, tu as encore entrepris sur les droits de celui qui y préside, pour en revêtir ses créatures : c'est ma dernière partie.

TROISIÈME POINT

Comme tout le bien appartient à Dieu, et que l'homme n'est rien de lui-même[1], il est assuré, chrétiens, qu'on ne peut rien aussi attribuer à l'homme, sans entreprendre[2] sur les droits de Dieu et sur son domaine souverain. Cette seule proposition, dont la vérité est si connue, suffit pour justifier ce que j'avance : que le plus grand attentat de l'honneur du monde, c'est de vouloir ôter à Dieu ce qui lui est dû, pour en revêtir la créature. En effet, si l'honneur du monde se contentait seulement de nous représenter nos avantages, pour nous en glorifier en Notre-Seigneur et lui en rendre nos actions de grâces, nous ne l'appellerions pas l'honneur du monde et nous ne craindrions pas de lui donner place

1. *Par* lui-même... *en* lui-même. | 2. Var. : Qu'on n'entreprenne.

parmi les vertus chrétiennes. Mais l'homme, qui veut qu'on le flatte, ne peut entrer dans ce sentiment : il croit qu'on le dépouille de ses biens quand on l'oblige de les attribuer à une autre cause ; et les louanges ne lui sont jamais assez agréables, s'il n'a de la complaisance en lui-même, et s'il ne dit en son cœur : C'est moi qui l'ai fait.

Quoiqu'il ne soit pas possible d'exprimer assez combien cette entreprise est audacieuse, il nous en faut néanmoins former quelque idée par un raisonnement de saint Fulgence. Ce grand évêque nous dit que l'homme s'élève contre Dieu en deux manières : ou en faisant ce que Dieu condamne, ou en s'attribuant ce que Dieu donne. Vous faites ce que Dieu condamne quand vous usez mal de ses créatures ; vous vous attribuez ce que Dieu donne, quand vous présumez de vous-même. Sans doute ces deux entreprises sont bien criminelles ; mais il est aisé de comprendre que la dernière est sans comparaison la plus insolente : et encore qu'en quelque manière que l'homme abuse des dons de son Dieu, on ne puisse assez blâmer son audace, elle est néanmoins beaucoup plus énorme[1] lorsqu'il s'en attribue le domaine[2] que lorsqu'il en corrompt seulement l'usage. C'est pourquoi saint Fulgence a raison de dire : *Detestabilis est cordis humani superbia, qua facit homo quod Deus in hominibus damnat; sed illa detestabilior, qua sibi tribuit homo quod Deus hominibus donat*[3] : « A la vérité, dit ce grand docteur, c'est un orgueil détestable de faire ce que Dieu défend, mais c'est une audace beaucoup plus étrange de s'attribuer ce que Dieu donne[4]. » Pourquoi? Le premier est une action d'un sujet rebelle qui désobéit à son souverain,

1. Correction de 1665 : extrême.
2. 1665 : la propriété.
3. *Epist.* VI, *ad Théod.*, cap. VII.
4. 1665 : Encore que ce soit un orgueil damnable de mépriser ce que Dieu commande, c'est une audace bien plus criminelle de s'attribuer ce que Dieu donne.

et le second est un attentat contre sa personne, et une entreprise sur son trône ; et si, par le premier crime, on tâche de se soustraire de son empire, on s'efforce par le second à[1] se rendre en quelque façon son égal, en s'attribuant sa puissance.

Peut-être que vous croirez qu'une entreprise si folle ne se rencontre que rarement parmi les hommes, et qu'ils ne sont pas encore si extravagants que de vouloir s'egaler à Dieu ; mais il faut aujourd'hui vous désabuser. Oui, oui, messieurs, il le faut dire, que ce crime, à notre honte, n'est que trop commun. Depuis que nos premiers parents ont si volontiers prêté l'oreille à cette dangereuse flatterie : « Vous serez comme des dieux[2], » il n'est que trop véritable que nous voulons tous être de petits dieux, que nous nous attribuons tout à nous-mêmes, que nous tendons naturellement à l'indépendance[3]. Écoutez, en effet, mes frères, en quels termes le Saint-Esprit parle au roi de Tyr, et en sa personne à tous les superbes. Voici ce qu'a dit le Seigneur : « Ton cœur s'est élevé, et tu as dit : Je suis un Dieu : » *Elevatum est cor tuum, et dixisti : Deus ego sum*[4]. Est-il possible, messieurs, qu'un homme s'oublie jusques à ce point, et qu'il dise en lui-même : Je suis un Dieu ? Non, cela ne se dit pas si ouvertement : nous voudrions bien le pouvoir dire ; mais notre mortalité ne le permet pas. Comment donc disons-nous : Je suis un Dieu ? Les paroles suivantes nous le font entendre : C'est, dit-il, que tu as mis ton cœur comme le

1. *A* ou *de* : indifférent avec *s'efforcer*, selon Bouhours. V. p. 288, n. 1.

2. *Gen.*, III, 5.

3. Note écrite en 1665 : « 3e point. Représenter comme l'homme veut se remplir de soi-même, s'adorer soi-même, etc., *quasi cor Dei* (*Ezech.*, XXVIII) ; se faire un Dieu à soi-même, et ensuite être adoré de tout le monde, applaudi, servi ; que ses pensées soient la règle de tous les autres, qu'on en fasse à son mot (*c'est-à-dire, à sa volonté*) de toutes choses, nulle contradiction, etc. »

4. *Ezech.*, XXVIII, 2.

cœur d'un Dieu : » *Dedisti cor tuum quasi cor Dei*[1]. Qu'il y a de sens dans cette parole, si nous le pouvions développer!

Tâchons de le faire, et disons que comme Dieu est le principe universel et le centre commun de toutes choses; comme il est, dit un ancien, le trésor de l'être, et possède tout en lui-même dans l'infinité de sa nature, il doit être plein de lui-même, il ne doit penser qu'à lui-même, il ne doit s'occuper que de lui-même. Il vous sied bien, ô Roi des siècles! d'avoir ainsi le cœur rempli de vous-même: ô source de toutes choses! ô centre[2]!... Mais le cœur de la créature doit être composé d'une autre sorte: elle n'est qu'un ruisseau qui doit remonter à sa source; elle ne possède rien en elle-même, et elle n'est riche que dans sa cause; elle n'est rien en elle-même, et elle ne se doit chercher que dans son principe. Superbe, tu ne peux entrer dans cette pensée; tu n'es qu'une vile créature, et tu te fais le cœur d'un Dieu: *Dedisti cor tuum quasi cor Dei;* tu cherches ton honneur en toi, tu ne te remplis que de toi-même.

En effet, jugeons-nous, messieurs, et ne nous flattons point dans notre orgueil. Cet homme rare et éloquent, qui règne dans un conseil et ramène tous les esprits par ses discours, lorsqu'il ne remonte point à la cause et qu'il croit que son éloquence, et non la main de Dieu, a tourné les cœurs, ne lui dit-il pas tacitement: « Nos lèvres sont de nous-mêmes: » *Labia nostra a nobis sunt*[3]? et celui qui, ayant achevé de grandes affaires, au milieu des applaudissements qui l'environnent, ne rend pas à Dieu l'honneur qu'il lui doit, ne dit-il pas en son cœur: « C'est ma main, c'est ma main, et non le Seigneur, qui a fait

1. *Ezech.*, XXVIII, 3.

2. « Ces deux exclamations, ajoutées en surcharge, n'étaient que l'indication d'une pensée à développer. » Note de M. Gandar.

3. *Ps.*, XI, 4.

cette œuvre : » *Manus nostra excelsa, et non Dominus, fecit hæc omnia*[1] ! et celui qui, par son adresse et par son intrigue, a établi enfin sa fortune, et ne fait pas de réflexion sur la main de Dieu qui l'a conduit, ne dit-il pas avec Pharaon : *Meus est fluvius, et ego feci memetipsum*[2] : « Tout cela est à moi, c'est le fruit de mon industrie, et je me suis fait moi-même? » Voyez donc que l'honneur du monde nous fait tout attribuer à nous-mêmes, et nous érige enfin en de petits dieux.

Eh bien, ô superbe, ô petit dieu! voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre. L'homme se fait Dieu par orgueil, Dieu se fait homme par humilité; l'homme s'attribue faussement ce qui est à Dieu, et Dieu, pour lui apprendre à s'humilier, prend véritablement ce qui est à l'homme. Voilà le remède de l'insolence; voilà la confusion de l'honneur du monde. Je l'ai accusé devant ce Dieu-Homme, devant ce Dieu humilié; vous avez ouï l'accusation, écoutez maintenant la sentence. Il ne la prononcera point par sa parole; c'est assez de le voir, pour juger que l'honneur du monde a perdu sa cause. Il condamne le jugement des hommes, nouvelle manière de les condamner. Jésus-Christ ne les condamne qu'en les laissant juger de lui-même : et ayant rendu sur sa personne un jugement très inique, il a déshonoré et infirmé à jamais toutes leurs sentences[3]. Tout le monde généralement en a mal jugé : c'est-à-dire les grands et les petits, les Juifs et les Romains, le peuple de Dieu et les idolâtres, les savants et les ignorants, les prêtres et le peuple, ses amis et ses ennemis, ses persécuteurs et ses disciples. Tout ce qu'il peut jamais y avoir de fol et d'extravagant, de changeant et de

1. *Deutér.*, XXXII, 127.
2. *Ezech.*, XXIX, 5.
3. Rédaction de 1665 : Ayant rendu sur sa personne le plus inique jugement qui fut jamais, l'excès de cette indignité a in-

variable, de malicieux[1] et de criminel, de dépravé et de corrompu dans les jugements[2], Jésus-Christ l'a voulu subir; et pour vous désabuser à jamais de toutes les bizarreries[3] de l'opinion, il ne s'en est épargné aucune.

Voulez-vous voir, avant toutes choses, la diversité prodigieuse des sentiments? Écoutez tous les murmures du peuple dans le seul chapitre VII de l'évangile de saint Jean[4]. — C'est un prophète, ce n'en est pas un; c'est un homme de Dieu, c'est un séducteur; c'est le Christ, il est possédé du malin esprit. Qui est cet homme? d'où est-il venu? où a-t-il appris tout ce qu'il nous dit? — *Dissensio itaque facta est in turba propter eum:* O Jésus! Dieu de paix et de vérité, « il y eut sur votre sujet une grande dissension parmi le peuple. » Voulez-vous voir la bizarrerie qui ne se contente de rien? Jean-Baptiste est venu, retiré du monde, menant une vie rigoureuse, et on a dit : « C'est un démoniaque[5]; » le Fils de l'homme est venu, mangeant et conversant avec les hommes, et on a dit encore : « C'est un démoniaque[6]: » Entreprenez de contenter ces esprits mal faits! Voulez-vous voir, messieurs, un désir opiniâtre de le contredire? Quand il ne se dit pas le Fils de Dieu, ils le pressent violemment pour le dire: *Si tu es Christus, dic nobis palam*[7]: [« Si vous êtes le Christ, dites-le nous clairement;] » et après qu'il le leur a dit, ils prennent des pierres pour le lapider[8]. — [Une] malice obstinée[9]

firmé pour jamais toutes leurs sentences. — *Ayant rendu sur sa personne... il a déshonoré :* voir page 92, note 2.

1. Cf. p. 270, n. 3.

2. 1665 : d'insensé et d'extravagant, de changeant et de variable, de malicieux et d'injuste, de dépravé et de corrompu, d'aveugle et de précipité dans les jugements les plus déréglés

3. Cf. p. 438, n. 2.

4. *Joann.*, VII, 12 sqq.

5. *Matth.*, XI, 18.

6. *Joann.*, VIII, 48

7. *Ibid.*, X, 24.

8. *Ibid.*, 31.

9. « Une malice obstinée » et plus bas « Une humeur... » dépendent de « Voulez-vous voir...? »

qui, étant convaincue, ne veut pas se rendre? — Il est vrai[1], il chasse les malins esprits; mais « c'est au nom de Béelzébub, qui en est le prince[2]. » — Une humeur fâcheuse et contrariante, qui cherche à reprendre dans les moindres choses? — Quel homme est-ce ci? « Ses disciples ne lavent pas [leurs] mains;[3] » — qui tourne les plus grandes en un mauvais sens[4]? — « C'est un méchant qui ne garde pas le sabbat[5]; » il a délivré un démoniaque, il a guéri un paralytique, il a éclairé un aveugle le jour du repos!

Mais ce que je vous prie le plus de considérer dans les jugements des hommes, [c'est] ce changement soudain et précipité qui les fait passer en si peu de temps aux extrémités opposées. Ils courent au-devant du Sauveur, pour le saluer par des cris de réjouissance; ils courent après lui pour le charger d'imprécations. — « Vive le Fils de David![6] » — « Qu'il meure! qu'il meure! qu'on le crucifie[7]! » — « Béni soit le roi d'Israël[8]! » — « Nous n'avons point de roi que César[9]. » — « Donnez des palmes et des rameaux verts, qu'on cherche des fleurs de tous côtés pour les semer sur son passage! » — « Donnez des épines pour percer sa tête, et un bois infâme pour l'y attacher! » — Tout cela se fait en moins de huit jours; et pour comble d'indignité, pour une marque éternelle du jugement dépravé des hommes, la comparaison la plus injuste, la préférence la plus aveugle : — « Lequel des deux voulez-vous, Jésus ou Barabbas[10], » le Sauveur ou un voleur, l'Auteur de la vie ou un meurtrier? — et la préférence la plus injuste : *Non hunc, sed Barabbam :* — [Nous ne voulons point de celui-

1. 1665 : Il est vrai, nous ne pouvons le nier...
2. *Luc*, XI, 15.
3. « 1665 : devant le repas. »
4. *Matth.*, XV, 2.
5. « *Joann.*, IX, 16.
6. *Matth.*, XXI, 9.
7. *Joann.*, XIX, 15.
8. *Ibid.*, XII, 13.
9. *Ibid.*, XIX, 15.
10. *Matth.*, XXVII 17. *Joann.*, XVIII, 40.

ci, mais donnez-nous Barabbas :] « Qu'on l'ôte, qu'on le crucifie, » nous voulons qu'on délivre le meurtrier, et qu'on mette à mort l'Auteur de la vie!

Après cela, mes frères, entendrons-nous encore des chrétiens nous battre incessamment les oreilles par cette belle raison : Que dira le monde, que deviendra ma réputation? On me méprisera, si je ne me venge; je veux soutenir mon honneur, il m'est plus cher que mes biens, il m'est plus cher même que ma vie. Tous ces beaux raisonnements, par lesquels vous croyez pallier vos crimes, ne sont que de vaines subtilités, et rien ne nous est plus aisé que de les détruire; mais je ne daignerais seulement les écouter. Venez, venez les dire au Fils de Dieu crucifié; venez vanter votre honneur du monde à la face de ce Dieu rassasié, soûlé[1] d'opprobres; osez lui soutenir qu'il a tort d'avoir pris si peu de soin de plaire aux hommes, ou qu'il a été bien malheureux de n'avoir pu mériter leur approbation! C'est ce que nous avons à dire aux idolâtres de l'honneur du monde : et si l'image de Jésus-Christ attaché à un bois infâme ne persuade pas leur orgueil, taisons-nous, taisons-nous, et n'espérons jamais de pouvoir persuader par nos discours ceux qui auront méprisé un si grand exemple. Que si nous croyons en Jésus-Christ, « sortons, sortons avec lui, portant sur nous mêmes son opprobre : » *Exeamus igitur cum illo extra castra, improperium* [*ejus portantes*[2].] Si le monde nous le refuse, donnons-nous-le à nous-mêmes; reprochons-nous à nous-mêmes nos déréglements et la honte de notre vie, et participons comme nous pouvons à la honte de Jésus-Christ, pour participer à sa gloire. *Amen.*

1. Mot noble au XVIIe siècle

2. *Hebr.*, XIII, 1.

COMPLIMENT ADRESSÉ AU PRINCE DE CONDÉ[1].

Le jour que Monsieur le Prince me vint entendre, je parlais du mépris de l'honneur du monde; et sur cela, après avoir fait ma division, je lui dis qu'à la vérité je ne serais pas sans appréhension de condamner devant lui la gloire du monde dont je le voyais si environné, n'était que je savais qu'autant qu'il avait de grandes qualités pour la mériter, autant avait-il de lumières pour en connaître le faible : qu'il fût grand prince, grand génie, grand capitaine, digne de tous ces titres et grand par-dessus tous ces titres, je le reconnaissais avec les autres; mais que toutes ces grandeurs, qui avaient tant d'éclat devant les hommes, devaient être anéanties devant Dieu; que je ne pouvais cependant m'empêcher de lui dire que je voyais toute la France réjouie de recevoir tout ensemble la paix et Son Altesse Sérénissime, parce qu'elle avait dans l'une une tranquillité assurée, et dans l'autre un rempart invincible; et que, nonobstant la surprise de sa présence imprévue, les paroles ne me manqueraient pas sur un sujet si auguste, n'était que, me souvenant au nom de qui je parlais, j'aimais mieux abattre aux pieds de Jésus-Christ les grandeurs du monde, que de les admirer plus longtemps en sa personne.

En finissant mon discours, le sujet m'ayant conduit à faire une forte réflexion sur les changements précipités de l'honneur et de la gloire du monde, je lui dis qu'encore que ces grandes révolutions menaçassent les fortunes les

1. Condé était rentré en France dans les derniers jours de décembre 1659, et à Paris le 25 février 1660, après avoir été saluer le roi en Provence. — Il faut croire que Bossuet attachait lui-même quelque prix à ce compliment improvisé, puisqu'il se donna la peine de le rédiger ensuite, et même de le retoucher en 1665, comme le manuscrit le montre. Il était très rare que Bossuet écrivît après coup ce qu'il avait dit. Voyez Gandar, *Études*, p. 333.

plus éminentes, j'osais espérer néanmoins qu'elles ne regardaient ni la personne ni la maison de Son Altesse: que Dieu regardait d'un œil trop propice le sang de nos rois et la postérité de saint Louis; que nous verrions le jeune prince son fils[1] croître avec la bénédiction de Dieu et des hommes; qu'il serait l'amour de son roi et les délices du peuple, pourvu que la piété crût avec lui et qu'il se souvînt qu'il était sorti de saint Louis, non pour se glorifier de sa naissance, mais pour imiter l'exemple de sa sainte vie. — Votre Altesse, dis-je alors à Monsieur le Prince, ne manquera pas de l'y exciter et par ses paroles et par ses exemples; et il faut qu'il apprenne d'elle que les deux appuis des grands princes sont la piété et la justice[2]. Je conclus enfin que, se tenant fortement lui-même à ces deux appuis, je prévoyais qu'il serait désormais le bras droit de notre monarque, et que toute l'Europe le regarderait comme l'ornement de son siècle: mais néanmoins que méditant en moi-même la fragilité des choses humaines, qu'il était si digne de sa grande âme d'avoir toujours présente à l'esprit, je souhaitais à Son Altesse une gloire plus solide que celle que les hommes admirent, une grandeur plus assurée que celle qui dépend de la fortune[3], une immortalité mieux établie que celle que nous promet l'histoire, et enfin une espérance mieux appuyée que celle dont le monde nous flatte, qui est celle de la félicité éternelle.

1. *Le jeune prince son fils :* Henri-Jules de Bourbon, duc d'Enghien, qui était alors âgé de dix-sept ans, et qui devait être, comme son père, l'ami de Bossuet

2. Comparer l'*Or. fun.* de Condé

3. 1665 : que la fortune donne

4. 1665 : que promet.

SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

SERMON POUR LE VENDREDI SAINT

PRÊCHÉ A PARIS LE 26 MARS 1660

NOTICE

Ce sermon appartient au Carême de 1660 : le caractère de l'écriture [1], l'aspect du manuscrit permettent de l'affirmer avec M. Gandar. On l'a cru de plusieurs années plus ancien ; il est vrai, en effet, qu'il offre, pour la langue et pour le ton, des ressemblances incontestables avec les discours de Metz. Mais ces ressemblances tiennent probablement à ce que Bossuet, quand il composa le Carême de 1660, avait sous les yeux quelques Sermons de date antérieure auxquels il faisait des emprunts [2]

Nous donnons en entier le *deuxième point* de la *Passion* de 660, et à la suite, pour rendre plus facile une comparaison inructive, des Extraits des *Passions* de 1661 et de 1666 [3]

EXTRAITS

Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum.

Dieu a mis en lui seul l'iniquité de nous tous.

Is., LIII, 6.

Le pécheur mérite « par son crime d'être livré à trois sortes d'ennemis » : lui-même, les autres créatures, Dieu. Jésus a voulu connaître ces trois genres de supplices : au jardin des Olives, il se tourmente lui-même (1er *point*) ; il tombe ensuite entre les

1. « Une grosse écriture pleine et ferme, très facile à lire. » Gandar, *Étud. critiq.*, pp. 296-297.

2. Gandar, *ibid.*, 308-311, et Lebarq, *Œuv. orat.*, t. III, p. 361.

3. Vaillant, *Études*, p. 192.

mains des Juifs (2e *point*) ; sur la croix, enfin, Dieu l'abandonne et le maudit (3e *point*).

SECOND POINT.

Il est écrit dans le livre de la Sagesse[1], que toutes les créatures s'élèveront avec Dieu contre les pécheurs ; et c'est le second fléau dont il menace ses ennemis. Notre saint, notre charitable, notre miséricordieux criminel a déjà essuyé la première peine : il s'est déjà tourmenté lui-même ; le voici au second degré de la vengeance divine, et il va être persécuté par un concours presque universel de toutes les créatures : où[2] vous remarquerez, s'il vous plaît, messieurs, que mon intention n'est pas de vous dire que toutes les créatures en particulier aient été employées contre Jésus-Christ : ce n'est pas ainsi qu'il le faut entendre ; mais voici quelle est ma pensée. Je prétends considérer en Jésus-Christ un abandonnement[3] général à toute sorte d'insultes, si cruelles et si outrageuses qu'elles puissent être, de quelque côté qu'elles puissent venir, fût-ce des mains les plus misérables.

Pour concevoir une forte idée de ce second genre de supplice, qui a été une source de maux infinis, il faut poser avant toutes choses, que Jésus, considérant en lui-même qu'il est juste que le pécheur, s'étant séparé de Dieu[4] qui est son appui, tombe dans la dernière faiblesse, au moment qu'il a été résolu qu'il se mettrait en la place de tous les pécheurs, a suspendu volontairement et a retiré en lui-même

1. *Sap.*, v, 21.

2. *Où vous remarquerez...* Construction fréquente chez Bossuet : « Il avait appris de Moïse que ce divin architecte... avait paru tout saisi de joie dans le spectacle de son propre ouvrage. *Où* il ne faut pas s'imaginer que Dieu ressemble aux ouvriers mortels, etc... » (*Deuxième sermon sur la Providence*, 1662).

3. *Abandonnement.* « Il est plus en usage qu'abandon. » Dictionn. de Furetière.

4. Var. : Qui se sépare de Dieu, tombe, etc.

tout l'usage de sa puissance. C'est pourquoi les Juifs s'approchant pour se saisir de sa personne, il leur dit cette mémorable parole : « Vous venez à moi comme à un voleur : j'étais tous les jours dans le temple, et vous ne m'avez pas arrêté; mais c'est que voici votre heure et la puissance des ténèbres[1]. » Il veut dire, ô Juifs, si vous l'entendez, que vous ne pouviez pas l'arrêter alors, parce qu'il se servait de sa puissance : maintenant qu'elle n'agit plus, la puissance opposée n'a plus rien qui la borne[2]. Voilà Jésus livré et abandonné à quiconque voudra l'outrager : *Nunc est hora vestra, et potestas tenebrarum.* Cette suspension étonnante de la puissance du Fils de Dieu ne resserre pas seulement sa puissance extraordinaire et divine, elle enchaîne la puissance même naturelle, et elle en suspend tout l'usage jusqu'au point que vous allez voir.

Qui ne peut pas résister à la force, quelquefois se peut sauver par la fuite; qui ne peut pas éviter d'être pris, peut du moins se défendre quand on l'accuse; celui à qui on ôte cette liberté, a du moins la voix pour gémir et se plaindre de l'injustice. Jésus s'est ôté tout cela ; tout est lié jusqu'à sa langue : il ne répond pas quand on l'accuse ; il ne murmure pas quand on le frappe ; et jusqu'à ce cri confus que forme[3] le gémissement et la plainte, triste et unique ressource de la faiblesse opprimée, par où[4] elle tâche d'attendrir les cœurs,

1. *Luc.*, XVII, 52, 53.

2. Var. : rien désormais qui la contraigne, — qui l'arrête.

3. *Former*, avait des sens nombreux au XVIIe s. *Former* un son, — le siège d'une ville, — une difficulté, — un sentiment, — un malheur (Voir le *Dict. de l'Acad.* 1694).

4. Vaugelas (*Rem. sur la langue française*) : « *Où* adverbe pour le pronom relatif : — L'usage en est élégant et commode... Le pronom *lequel* est d'ordinaire si rude en tous ses cas que notre langue semble y avoir pourvu, en nous donnant de certains mots plus doux et plus courts, pour substituer en sa place. » — Dans le *second sermon sur la Passion* (1661), Bossuet reproduit cette phrase, et au lieu de « *par où* », il écrit « *par lequel* ».

et d'arrêter par la pitié ce qu'elle n'a pu empêcher par la force, Jésus ne veut pas se le permettre. Parmi toutes ces violences, on n'entend point de murmures; mais « on n'entend pas seulement sa voix : » *Non aperuit os suum :* bien plus, il ne se permet pas seulement de détourner la tête des coups. Eh! un ver de terre que l'on foule aux pieds, fait encore quelque effort pour se retirer; et Jésus se tient immobile, il ne tâche pas d'éluder le coup par le moindre mouvement. *Faciem meam non averti*[1].

Que fait-il donc dans sa passion? le voici en un mot dans l'Écriture : *Tradebat autem judicanti se injuste*[2] : « Il se livrait, il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement : » et ce qui se dit de son juge, se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprennent de l'insulter : *Tradebat autem;* il se donne à eux pour en faire tout ce qu'ils veulent. On le veut baiser, il donne les lèvres; on le veut lier, il présente les mains; on le veut souffleter, il tend les joues; frapper à coups de bâton, il tend le dos; flageller inhumainement, il tend les épaules : on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour tout convaincu : Hérode et toute sa cour se moquent de lui, et on le renvoie comme un fou; il avoue tout par son silence : on l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même : cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille[3]; on lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot[4], il ne souffle pas; c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente; voilà ce fou dans le corps de garde, qui s'imagine être roi des Juifs; il faut lui mettre une couronne d'épines! —

1. *Is.*, LIII, 7; L, 6.
2. I *Pet.*, II, 23.
3. « Ce mot ne se lit qu'une fois dans tous les sermons. » Vaillant.
4. Var. : et il demeure muet comme une pauvre brebis...

Tradebat autem judicanti se injuste; il la reçoit. — Et elle ne tient pas assez, il faut l'enfoncer à coups de bâton : — Frappez, voilà la tête. — Hérode l'a habillé de blanc comme un fou ; apporte cette vieille casaque d'écarlate pour le changer de couleurs ! — Mettez, voilà les épaules. — Donne, donne ta main, Roi des Juifs, tiens ce roseau en forme de sceptre ! — La voilà, faites-en ce que vous voudrez. — Ah ! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est donné ; donne encore ta main, qu'on la cloue ! — Tenez, la voilà encore. — Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats ; revenez cent fois à la charge ; multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités ; insultez à sa misère jusque sur la croix ; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé ; de votre fureur, comme un scélérat : *Tradebat autem ;* il s'abandonne à vous sans réserve ; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine et dans une cruauté malicieuse[1].

Eh bien ! chrétiens, avez-vous bien considéré cette peinture épouvantable ? Cet amas terrible de maux inouïs, que je vous ai mis tout ensemble devant les yeux, suffit-il pas[2] pour émouvoir ? Quoi, je vois encore vos yeux secs ! quoi, je n'entends point encore de sanglots ! Attendez-vous que je représente en particulier toutes les diverses circonstances de cette sanglante tragédie ? faut-il que j'en fasse paraître successivement tous les différents personnages : un Judas qui le baise, un Pierre qui le renie, un Malchus qui le frappe, des faux témoins qui le calomnient, des prêtres qui blasphèment son nom, un juge qui reconnaît et qui condamne néanmoins son innocence ? faut-il que je vous dépeigne notre

1. Cf. p. 175, n. 1.

2. Cf. p. 91, n. 1.

criminel gémissant à deux ou trois reprises sous la grêle des coups de fouet, suant sous la pesanteur de sa croix, usant toutes les verges sur ses épaules, émoussant en sa tête toute la pointe des épines, lassant tous les bourreaux sur son corps[1]? Mais le jour nous aurait quittés avant que j'eusse seulement touché la moitié de ce détail épouvantable : abrégez ce discours infini par une méditation sérieuse.

Contemplez cette face, autrefois les délices, maintenant l'horreur des yeux; regardez cet homme que Pilate vous présente au haut du prétoire. Le voilà, le voilà, cet homme; le voilà, cet homme de douleurs : *Ecce homo, ecce homo*[2]. « Voilà l'homme. » Et qui est-ce? un homme ou un ver de terre? est-ce un homme vivant, ou bien une victime écorchée? On vous le dit; c'est un homme : *Ecce homo :* « Voilà l'homme. » Le voilà, l'homme de douleurs ; le voilà dans le triste état où l'a mis la Synagogue sa mère; ou plutôt le voilà dans le triste état où l'ont mis nos péchés, nos propres péchés, qui ont fait fondre sur cet innocent tout ce déluge de maux. O Jésus! qui vous pourrait reconnaître? « Nous l'avons vu, dit le prophète[3], et il n'était plus reconnaissable : » bien loin de paraître Dieu, il avait même perdu l'apparence d'homme, et « nous l'avons cherché même en sa présence : » *et desideravimus eum*[4]. Est-ce lui? est-ce lui? est-ce là cet homme qui nous est promis, « cet homme de la droite de Dieu, et ce Fils de l'homme sur lequel Dieu s'est arrêté? » *Super virum dexteræ tuæ et super Filium hominis quem confirmasti tibi*[5]. C'est lui, n'en doutez pas : voilà l'homme; voilà l'homme qu'il nous fallait pour expier nos iniquités : il nous fallait un homme défiguré, pour réformer en nous l'image de Dieu que nos crimes avaient effacée : il

1. Var.: épuisant sur son corps toute la force des bourreaux.
2. *Joann.*, XIX, 5.
3. *Is.*, LIII, 2.
4. *Ibid.*
5. *Ps.*, LXXIX, 18.

nous fallait cet homme tout couvert de plaies, afin de guérir les nôtres : *Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra :* « Il a été blessé pour nos péchés, il a été froissé[1] pour nos crimes; et nous sommes guéris par la lividité de ses plaies : » *et livore ejus sanati sumus*[2].

O plaies, que je vous adore! flétrissures sacrées, que je vous baise! ô sang qui découlez, soit de la tête percée, soit des yeux meurtris, soit de tout le corps déchiré! ô sang précieux, que je vous recueille! Terre, terre, ne bois pas ce sang : *Terra ne operias sanguinem meum*[3] : « Terre, ne couvre pas mon sang », disait Job : mais qu'importe du[4] sang de Job? Mais, ô terre, ne bois pas le sang de Jésus : ce sang nous appartient, et c'est sur nos âmes qu'il doit tomber. J'entends les Juifs qui crient : « Son sang soit sur nous et sur nos enfants[5]! » Il y sera, race maudite; tu ne seras que trop exaucée ; ce sang te poursuivra jusqu'à tes derniers rejetons, jusqu'à ce que le Seigneur, se lassant enfin de ses vengeances, se souviendra à la fin des siècles de tes misérables restes. Oh! que le sang de Jésus ne soit point sur nous de cette sorte, qu'il ne crie point vengeance contre notre long endurcissement ; qu'il soit sur nous pour notre salut; que je me lave de ce sang ; que je sois tout couvert de ce sang; que le vermeil de ce beau sang empêche mes crimes de paraître devant la justice divine.

Mais c'est au Calvaire que le sang de Jésus coulera « à plus gros bouillons. » On l'y conduit, portant lui-même sa croix sur ses épaules et il accepte encore « cette infamie que l'on ajoutait

1. *Froisser.* « Ce manœuvre est tombé du haut de ce bâtiment, il s'est tout *froissé* le corps. » Furetière.

2. *Is.*, LIII, 5.

3. *Job*, XVI, 18.

4. *Qu'importe du...* Façon de parler commune au XVIIe siècle « Et que m'importe, hélas, *de* ce vains ornements. » Racine, *Bérénice*, IV, 2.

5. *Matth.*, XXVII, 25.

au supplice des criminels » pour leur imposer « une espèce d'amende honorable et comme un aveu public de leur crime ».

O Jésus, innocent Jésus, faut-il que vous confessiez que vous avez mérité ce dernier supplice? Il le faut, il le faut, mes frères. Les hommes lui imposent des crimes qu'il n'a pas commis; mais Dieu a mis sur lui nos iniquités, et voilà qu'il en va faire amende honorable à la face du ciel et de la terre. Aussitôt qu'il voit cette croix, où il devait être bientôt attaché: O mon Père, dit-il, elle m'est bien due, non à cause des crimes que les Juifs m'imposent, mais à cause de ceux dont vous me chargez. Viens, ô croix, viens que je t'embrasse: il est juste que je te porte, puisque je t'ai si bien méritée. Il la charge sur ses épaules, dans ce sentiment; il ramasse toutes ses forces pour la traîner jusqu'au Calvaire: en la chargeant sur ses épaules, il se charge et se revêt de nouveau de tous les crimes du monde, pour les aller expier sur ce bois infâme.

Çà[1]! y a-t-il encore quelque crime dont Jésus ne soit point chargé? Qu'on l'apporte et qu'on le jette sur Jésus-Christ; pendant qu'il va au supplice, il ne faut pas qu'aucun lui échappe. Ah! tout y est, la charge est complète. Approchons-nous, chrétiens; et pendant que nos continuelles désobéissances, nos crimes, nos ingratitudes traînent Jésus-Christ au supplice et sont toutes entassées sur ses épaules, que chacun vienne reconnaître la part qu'il a dans ce fardeau. Hélas! moi misérable, de combien en ai-je augmenté le poids? Ah! combien de crimes et d'ingratitudes ai-je entassées[2] sur ses épaules? Pleurons, pleurons, mes frères, en voyant chacun de nous cette charge infâme dont nous acca-

1. *Çà*, mot fréquent dans les Sermons. « Çà, dit-elle, si vous êtes mon fils, il faut que vous ressembliez à Jésus. » *Sur la Compassion de la Vierge*, 1655, et plus loin, p. 339, dans un Sermon de 1665.

2. Var. : amassées.

blons le Sauveur : tous nos péchés sont sur lui, tous lui pèsent, tous lui sont à charge ; mais ceux dont le poids est insupportable, ce sont ceux dont nous ne faisons point pénitence...

EXTRAIT

DU SECOND SERMON SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

PRÊCHÉ A PARIS[1] EN 1661

.... Il faut ici observer que cette suspension étrange[2] de la puissance du Fils de Dieu ne restreint pas seulement sa puissance extraordinaire et divine ; mais que, pour le mettre plus parfaitement en [l'] état d'une victime qu'on va immoler, elle resserre la puissance même naturelle, et en empêche[3] tellement l'usage, qu'il n'en reste pas la moindre apparence. Qui ne peut résister à la force, se peut quelquefois sauver par la fuite ; qui ne peut éviter d'être pris, peut du moins se défendre quand on l'accuse ; celui à qui l'on ôte la juste défense[4], a du moins la voix pour gémir et se plaindre de l'injustice. Mais Jésus ne se laisse pas cette liberté : tout est lié en lui, jusqu'à la langue ; il ne répond pas quand on l'accuse ; il ne se plaint pas quand on le frappe ; et jusqu'à ce cri confus que forme[5] le gémissement, triste et unique recours de la faiblesse opprimée, par lequel elle tâche d'attendrir les cœurs, et d'empêcher par la pitié ce qu'elle n'a pu arrêter par la force, il ne plaît pas à mon Sauveur de se le permettre : bien loin de s'emporter jusqu'aux murmures, on n'entend pas même le son de sa voix ; « il n'ouvre pas seulement la

1. Dans le carême des Carmélites.
2. Variante : *surprenante*. — Cf. p. 242, n. 3.
3. Var. : et en suspend.
4. Var. : Cette liberté.
5. V. p. 182, n. 4.

bouche: » *Non aperuit os suum* [1]. O exemple de patience mal suivi par les chrétiens, qui se vantent d'être ses disciples ! Il est si abandonné aux insultes, qu'il ne pense pas même avoir aucun droit de détourner la face des coups. Un ver de terre que l'on foule aux pieds fait encore quelque faible effort pour se retirer; et Jésus, comme une victime qui attend le coup, n'en veut pas seulement diminuer la force par le moindre mouvement de tête [2]: *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus* [3]. Ce visage autrefois si majestueux, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il le présente droit et immobile à toutes les indignités dont s'avise une canaille furieuse. Pour quelle raison, chrétiens ? Parce qu'il est dans un état de victime, toujours attendant le coup ; c'est-à-dire, dans un état de dépouillement qui l'expose nu et désarmé, pour être en butte à toutes les insultes [4], de quelque côté qu'elles puissent venir, même des mains les plus méprisables.

L'étrange abandonnement de cette victime dévouée nous est très bien expliqué par un petit mot de saint Pierre, en sa première épitre canonique, où remettant devant nos yeux Jésus-Christ souffrant, il dit « qu'il ne rendait point opprobres pour opprobres, ni malédiction pour malédiction, et qu'il n'usait ni de plaintes, ni de menaces : » *Cum pateretur, non comminabatur*. Que faisait-il donc, chrétiens, dans tout le cours de sa passion ? Voici une belle parole : *Tradebat autem judicanti se injuste* [5] : « Il se livrait, il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement ; » et ce qui se dit de son juge se doit entendre conséquemment de tous ceux qui entreprenaient de lui faire insulte : *Tradebat autem ;*

1. *Is.*, LIII, 7.
2. Var.: Et Jésus ne veut pas éluder le coup par le moindre mouvement de tête.
3. *Is.*, L, 6.
4. Var.: Sans force et sans puissance à toute sorte d'outrages.
5. I *Petr.*, II, 23.

il se donne à eux pour faire de lui à leur volonté. Un perfide le veut baiser, il donne les lèvres ; on le veut lier, il présente les mains ; frapper à coups de bâton[1], il tend le dos ; on veut qu'il porte sa croix, il tend les épaules ; on lui arrache le poil : « c'est un agneau, dit l'Écriture[2], qui se laisse tondre[3]. » Mais attendez-vous, chrétiens, que je vous représente en particulier toutes les diverses circonstances de cette sanglante tragédie ? Faut-il que j'en fasse paraître successivement tous les différents personnages ? un Malchus qui lui frappe la joue ; un Hérode qui le traite comme un insensé ; un pontife qui blasphème contre lui ; un juge qui reconnaît et qui condamne néanmoins son innocence ? Faut-il que je promène le Fils de Dieu par tant de lieux éloignés qui ont servi de théâtre à son supplice, et que je le fasse paraître usant sur son dos à plusieurs reprises toute la dureté des fouets, lassant sur son corps toute la force des bourreaux, émoussant en sa tête toute la pointe des épines ? La nuit nous aurait surpris avant que nous eussions achevé toute cette histoire lamentable. Parmi tant d'inhumanités, il ne fait que tendre le cou, comme une victime volontaire. Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, peuples et soldats ; revenez cent fois à la charge, multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités ; qu'il devienne l'unique objet de votre risée, comme un insensé ; de votre fureur, comme un scélérat : *Tradebat autem judicanti se;* il s'abandonne à vous sans réserve ; il est prêt à soutenir tout ensemble tout ce qu'il y a de dur et d'insupportable dans une raillerie inhumaine, et dans une cruauté malicieuse....

1. Var. : Flageller inhumainement.

2. *Is.*, LIII, 7.

3. Var. : C'est une brebis....

EXTRAIT

DU QUATRIÈME SERMON SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST

PRÊCHÉ A SAINT-GERMAIN[1] EN 1666

... Que faisait-il donc, chrétiens, dans tout le cours de sa passion ? L'apôtre saint Pierre nous l'expliquera dans une seule parole : *Tradebat autem judicanti se injuste :* « Il se livrait, il s'abandonnait à celui qui le jugeait injustement. » Et ce qui se dit de son juge se doit entendre de la même sorte de tous ceux qui entreprennent de lui faire insulte : il se livre tout à fait à eux pour faire de lui à leur volonté. C'est pourquoi il ne refuse pas sa divine bouche aux perfides baisers de Judas ; il tend volontairement aux coups de fouet ses épaules innocentes ; il donne lui-même ses mains, qui ont opéré[2] tant de miracles, tantôt aux liens et tantôt aux clous ; et présente ce visage, autrefois si majestueux, à toutes les indignités dont s'avise une troupe furieuse. Il est écrit expressément, qu'il ne détournait pas seulement sa face : *Faciem meam non averti ab increpantibus et conspuentibus in me*[3]. Victime humblement dévouée à toute sorte d'excès, il ne fait qu'attendre le coup sans en vouloir seulement éluder la force par le moindre mouvement de tête. Venez donc, ô Juifs et Romains, magistrats et particuliers, peuples et soldats, venez cent fois à la charge ; multipliez sans fin vos outrages, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités : mon Sauveur ne résiste pas, et respecte en votre fureur l'ordre de son Père. Ainsi son innocence est abandonnée au débordement effréné de votre licence, et à la toute-puissance, si je puis l'appeler ainsi, de votre malice[4].

1. Devant la cour.
2. Première rédaction : *ouvrières de* tant de miracles.
3. *Is.*, L, 6.
4. A ces deux extraits comparez le premier sermon, pag. 182-184.

SUR LA PAROLE DE DIEU[1]

SERMON POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE CARÊME

PRÊCHÉ A PARIS, LE 13 MARS 1661

NOTICE

Une note manuscrite de Bossuet[2] fixe la date de ce sermon. Il a été prononcé pendant le carême que Bossuet prêcha chez les Carmélites de Paris, en 1661. Il fut repris et revu par lui en 1666, pour le carême de Saint-Germain[3]. Nous donnons le texte de la première rédaction, en ayant soin de citer au bas des pages le corrections faites par Bossuet cinq ans plus tard.

EXTRAITS

Hic est filius meus dilectus in quo mihi bene complacui : ipsum audite.

Celui-ci est mon fils bien aimé dans lequel je me suis plu : écoutez-le.

Matth. XVII, 51.

L'orateur se propose d'approfondir dans ce sermon « le secret rapport » qui existe « entre le mystère de l'Eucharistie et le mystère de la parole sainte ».

PREMIER POINT.

Avec la même ardeur que le chrétien désire recevoir à l'autel la vérité du corps de Jésus-Christ, il doit désirer qu'on lui prêche en la chaire la vérité de la parole de Dieu. « Le corps de Jésus-

1. Le carême de 1662 devait débuter également par un sermon *sur la Prédication Évangélique.*

2. Relevée par M. Gandar, *Choix de Sermons*, pp. 249-251.

3. Gandar *Étud. critiq.*, II, III et IV.

Christ n'est pas plus réellement dans le sacrement que la vérité de Jésus-Christ n'est dans la prédication évangélique. » D'où résultent, pour les auditeurs comme pour l'orateur chrétien, les obligations les plus graves :

Que chacun parle ici à sa conscience et s'interroge soi-même[1] en quel esprit il écoute. Que chacun pèse devant Dieu si c est un crime médiocre de ne faire plus, comme nous faisons, qu'un divertissement et un jeu du plus grave, du plus important, du plus nécessaire emploi de l'Église. Car c'est ainsi [que] les saints conciles nomment le ministère de la parole. Mais pensez maintenant, mes frères, quelle est l'audace de ceux qui attendent ou exigent même des prédicateurs autre chose que l'Évangile; qui veulent qu'on leur adoucisse les vérités chrétiennes, ou que, pour les rendre agréables, on y mêle les inventions de l'esprit humain! Ils pourraient avec la même licence souhaiter de voir violer la sainteté de l'autel, en falsifiant les mystères. Cette pensée vous fait horreur. Mais sachez qu'il y a pareille obligation de traiter en vérité la sainte parole et[2] les mystères sacrés. D'où il faut tirer cette conséquence, qui doit faire trembler tout ensemble et les prédicateurs et les auditeurs, que, tel que serait le crime de ceux qui feraient ou exigeraient la célébration des divins mystères autrement que Jésus-Christ ne les a laissés, tel est l'attentat des prédicateurs et tel celui des auditeurs, quand ceux-ci désirent et que ceux-là donnent la parole de l'Évangile autrement que ne l'a déposée entre les mains de son Église ce céleste prédicateur, que le Père nous ordonne aujourd'hui d'entendre : *Ipsum audite.*

Car c'est suivant ces principes, mes sœurs, [que] l'Apôtre enseigne aux prédicateurs qu'ils doivent s'étudier non

1. V. Brachet, *Gramm.*, p. 339. | 2. Var. : *que*, au lieu de *et*.

à se faire renommer par leur éloquence, mais à « se rendre recommandables à la conscience des hommes par la manifestation de la vérité[1] » ; où[2] il leur enseigne deux choses: en quel lieu et par quel moyen ils doivent se rendre recommandables. Où? — Dans les consciences. Comment? — Par la manifestation de la vérité[3]; et l'un est une suite de l'autre. Car les oreilles sont flattées par la cadence et l'arrangement des paroles[4]; l'imagination, réjouie par la délicatesse des pensées; l'esprit, gagné[5] quelquefois par la vraisemblance du raisonnement: la conscience veut la vérité; et comme c'est à la conscience que parlent les prédicateurs, ils doivent rechercher, mes sœurs, non des brillants[6] qui égayent, ni une harmonie[7] qui délecte, ni des mouvements qui chatouillent; mais des éclairs qui percent, un tonnerre qui émeuve, un foudre qui brise les cœurs. Et où trouveront-ils toutes ces grandes choses, s'ils ne font luire la vérité, et parler Jésus-Christ lui-même? Dieu a les orages en sa main; il n'appartient qu'à lui de faire éclater dans les nues le son[8] du tonnerre; il lui appartient beaucoup plus d'éclairer et de tonner dans les consciences, et de fendre[9] les cœurs endurcis par des coups de foudre; et s'il y avait un prédicateur assez téméraire pour attendre ces grands effets de son éloquence[10], il me semble

1. II *Cor.*, IV, 2.

2. *Où il leur enseigne.* Voir page 181, note 2.

3. Bossuet ajoute ici entre parenthèses l'indication d'un développement nouveau : « Notez une troisième chose, *coram Deo qui gloriatur, in Domino glorietur.* »

4. Il y avait dans la première rédaction par l'harmonie des paroles.

5. Var. : persuadé.

6. Correction de 1666 : non un brillant et un feu d'esprit.

7. Var. : une musique.

8. Var. : le bruit.

9. Var. : briser, — rompre.

10. Var. : Et le prédicateur qui attend ces grands effets de son éloquence ressemble à ce prince audacieux qui attenta — d'imiter la foudre pour faire le Dieu, — d'imiter le bruit du tonnerre et lancer la foudre inévitable avec de trop faibles mains.

que Dieu lui dit comme à Job : *Si habes brachium sicut Deus, et si voce simili tonas*[1] ... : « Si tu crois avoir un bras comme Dieu « et tonner d'une voix semblable, » achève, et fais le Dieu tout à fait; « élève-toi dans les nues, parais en « ta gloire, renverse les superbes en ta fureur », et dispose à ton gré des choses humaines : *Circumda tibi decorem, et in sublime erigere, et esto gloriosus... Disperge superbos in furore tuo*[2]. Quoi ! avec cette faible voix imiter le tonnerre du Dieu vivant[3]!... N'affectons pas d'imiter la force toute puissante de la voix de Dieu[4] par notre faible éloquence.

Que si vous voulez savoir maintenant quelle part peut donc avoir l'éloquence dans les discours chrétiens, saint Augustin vous dira qu'il ne lui est pas permis d'y paraître qu'à la suite de la sagesse : *Sapientiam* [*de domo sua, id est, pectore sapientis, procedere intelligas et tanquam inseparabilem famulam, etiam non vocatam, sequi eloquentiam*[5]]. Il y a ici un ordre à garder : la sagesse marche devant, comme la maîtresse ; l'éloquence s'avance après, comme la suivante. Mais ne remarquez-vous pas, chrétiens, la circonspection de saint Augustin, qui dit qu'elle doit suivre sans être appelée ? Il veut dire que l'éloquence, pour être digne d'avoir quelque place[6] dans les discours chrétiens, ne doit pas être recherchée avec trop d'étude. Il faut qu'elle semble venir[7] comme d'elle-même, attirée par la grandeur des choses, et pour servir d'interprète à la sagesse qui parle. Mais quelle est cette sagesse, messieurs, qui doit parler dans les chaires, sinon Notre Seigneur Jésus-Christ, qui est la sagesse du Père qu'il nous ordonne aujourd'hui d'entendre? Ainsi le

1. *Job*, XL, 4.
2. *Job*, XL, 5, 6.
3. Ms.: etc. — Bossuet se proposait d'insister en chaire sur ce point.
4. Var. : d'imiter la voix de Dieu.
5. *De doctr. Christ.*, IV, 10.
6. Var. : de paraître dans...
7. Correction de 1666 : Vienne.

prédicateur évangélique, c'est celui qui fait parler Jésus-Christ. Mais il ne lui fait pas tenir un langage d'homme, il craint de donner un corps étranger à sa vérité éternelle : c'est pourquoi il puise tout dans les Écritures, il en emprunte même les termes sacrés, non seulement pour fortifier, mais pour embellir son discours. Dans le désir qu'il a de gagner les âmes, il ne cherche que les choses et les sentiments. Ce n'est pas[1], dit saint Augustin[2], qu'il néglige les[3] ornements de l'élocution, quand il les rencontre en passant et qu'il les voit fleurir[4] devant lui par la force des bonnes pensées qui les poussent ; mais aussi n'affecte-t-il[5] pas de s'en trop parer, et tout appareil lui est bon, pourvu qu'il soit un miroir où Jésus-Christ paraisse en sa vérité, un canal d'où sortent en leur pureté les eaux vives de son Évangile ; ou, s'il faut quelque chose de plus animé, un interprète fidèle qui n'altère, ni ne détourne, ni ne mêle, ni ne diminue[6] sa sainte parole.

Vous voyez par là, chrétiens, ce que vous devez attendre des prédicateurs. J'entends qu'on se plaint souvent qu'il s'en trouve peu de la sorte ; mais, mes frères, s'il s'en trouve peu, ne vous en prenez qu'à vous-mêmes : car c'est à vous de les faire tels. Voici un grand mystère[7] que je vous annonce. Oui, mes frères, c'est aux auditeurs de faire les prédicateurs. Ce ne sont pas les prédicateurs qui se font eux-mêmes. Ne vous persuadez pas qu'on attire du ciel quand on veut cette divine parole. Ce n'est ni la force du génie, ni le travail assidu, ni la véhémente[8] contention qui la font descendre. On ne peut pas la forcer, dit un

1. Var. : Il ne néglige pas, dit saint Augustin...
2. *De Doctr. Christ.*, IV, 57.
3. Correction de 1666 : quelques ornements.
4. Corr. de 1666 : comme fleurir.
5. Ne désire-t-il pas,
6. Correction de 1666 : n'affaiblisse. — Var. : ne falsifie.
7. Var. : une chose incroyable.
8. Var. : forte.

excellent prédicateur, il faut qu'elle se donne elle-même: *Non exigitur, sed donatur* [1]. Dieu n'a pas résolu de parler toujours quand il plaira à l'homme de lui commander. « Il souffle où il veut [2] », quand il veut; et la parole de vie qui commande à nos volontés, ne reçoit pas la loi [3] de leurs mouvements : *Dominatur divinus sermo, non servit, et ideo non quum jubetur loquitur, sed jubet* [4]. Voulez-vous savoir, chrétiens, quand Dieu se plaît de [5] parler? quand les hommes sont disposés à l'entendre. Cherchez en vérité la saine doctrine, Dieu vous suscitera des prédicateurs. Que le champ soit bien préparé : ni le bon grain, ni le laboureur, ni la rosée [6] du ciel ne manqueront pas [7]. Que si vous êtes de ceux qui détournent leur oreille de la vérité et qui demandent des fables et d'agréables rêveries, *ad fabulas autem* [*convertentur*] [8], Dieu commandera à ses nuées [9], il retirera la saine doctrine de la bouche des prédicateurs. Il envoie en sa fureur des prophètes insensés et téméraires, qui disent : La paix, où il n'y a point de paix [10]; qui disent : Le Seigneur, le Seigneur, et le Seigneur ne leur a point donné de commission [11]. Voilà le mystère que je promettais. Ce sont les auditeurs fidèles qui font les prédicateurs évangéliques, parce que les prédicateurs étant faits pour les auditeurs, les uns [12] reçoivent d'en haut ce que méritent les autres : *Hoc doctor accipit quod meretur auditor* [13]. Aimez donc la vérité, chrétiens, et elle vous sera annoncée ; ayez appétit de ce pain céleste, et il vous sera présenté. Souhai-

1. *S. Petr. Chrysol., Sermo* LXXXVI.
2. *Joann.*, III, 8.
3. Var. : ne dépend pas.
4. *S. Petr. Chrysol., Sermo* LXXXVI.
5. *Se plaît de parler.* Voir page 112, note 1.
6. Var. : la pluie.
7. Voy. p. 99, n. 1; Brachet et Dussouchet, *Gramm.*, p. 458.
8. II. *Timoth.*, IV, 4.
9. *Is.*, V, 6.
10. *Jérém.*, VIII, II, 42.
11. *Ezech.*, XIII, 6.
12. Var. : ceux-là.
13. *S. Petr. Chrysol., Sermon* LXXXVI.

tez d'entendre parler Jésus-Christ, et il fera résonner sa voix jusques aux oreilles [de] votre cœur. C'est là que vous devez vous rendre attentifs, et c'est ce que je tâcherai de vous faire voir dans ma seconde partie.

DEUXIÈME POINT

Le second rapport, chrétiens, que nous avons remarqué entre la parole de Dieu et l'Eucharistie, c'est que l'une et l'autre doit aller au cœur, quoique par des voies différentes : l'une par la bouche, l'autre par l'oreille. C'est pourquoi comme celui-là boit et mange son jugement qui, approchant du mystère, prépare seulement la bouche du corps et ferme à Jésus-Christ la bouche du cœur; ainsi celui-là reçoit sa condamnation qui, écoutant parler Jésus-Christ, lui prête l'oreille au dehors, et bouche l'ouïe au dedans[1] à cet enchanteur céleste, *incantantis sapienter*[2], et n'entend pas Jésus-Christ qui parle. Que si vous me demandez ici, chrétiens, ce que c'est que prêter l'oreille au dedans, je vous répondrai en un mot que c'est écouter attentivement. Mais l'attention dont je parle n'est pas peut-être celle que vous entendez. Et il nous faut ici expliquer deux choses : combien est nécessaire l'attention, et en quelle partie de l'âme elle doit être.

Pour bien entendre, mes sœurs, quelle doit être notre attention à la divine parole, il faut s'imprimer bien avant cette vérité chrétienne qu'outre le son qui frappe l'oreille, il y a une voix secrète qui parle intérieurement, et que ce discours spirituel et intérieur, c'est la véritable prédication, sans laquelle tout ce que disent les hommes ne sera qu'un bruit inutile. *Intus omnes auditores sumus*[3] : Le Fils de Dieu

1. Var. : lui ouvre l'oreille du corps et bouche l'oreille du cœur.

2. *Ps.*, LVII, 6.

3. *S. August.*, *Sermo* CLXXIX, 17.

ne nous permet pas de prendre le titre de maîtres : « Que personne, dit-il, ne s'appelle maître. Car il n'y a qu'un seul maître et un seul docteur : » *Unus est enim magister vester*[1]. Si nous entendons[2] cette parole, nous trouverons, dit saint Augustin[3], que nul ne nous peut enseigner que Dieu : ni les hommes ni les anges n'en sont point capables. Ils peuvent bien nous parler de la vérité; ils peuvent, pour ainsi dire, la montrer au doigt; Dieu seul la peut enseigner, parce que lui seul nous éclaire pour discerner les objets : ce que saint Augustin éclaircit par la comparaison de la vue. [C'est] en vain que l'on nous désigne[4] avec le doigt les peintures de cette église; en vain que l'on nous marque la délicatesse des traits et la beauté des couleurs, où notre œil ne distingue rien si le soleil ne répand sa clarté dessus. Ainsi, parmi tant d'objets qui remplissent notre entendement, quelque soin que prennent les hommes de démêler le vrai d'avec le faux, si Celui dont il est écrit qu'il « éclaire tout homme venant au monde[5] », n'envoie une lumière invisible sur les objets et l'intelligence, jamais nous ne ferons le discernement[6]. C'est donc en sa lumière que nous découvrons la différence des choses; c'est lui qui nous donne un certain sens qui s'appelle le « sens de Jésus-Christ[7] », par lequel nous goûtons[8] ce qui est de Dieu; c'est lui qui ouvre le cœur, et qui nous dit au dedans : C'est la vérité qu'on vous prêche. Et c'est là, comme je l'ai dit, la prédication véritable. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin : « Voici, mes frères, un grand secret : » *Magnum sacramentum, fra-*

1. *Matth.*, XXIII, 8.
2. Si nous comprenons...
3. *De Peccat. mer. et remiss.*, lib. I, n. 37.
4. Var. : En vain nous désigne-t-on.
5. *Joann.*, I, 9.
6. Note interlinéaire de 1666 : « Je puis bien vous montrer au doigt l'objet et adresser votre vue : puis-je vous donner des yeux pour le regarder? »
7. I *Cor.*, II, 16.
8. Var. : connaissons.

tres[1] : « le son de la parole frappe les oreilles, le Maître est au dedans; » on parle dans la chaire, la prédication se fait dans le cœur. *Sonus verborum* [*nostrorum*] *aures percutit, magister intus est*[2]. Car il n'y a qu'un maître, qui est Jésus-Christ, et lui seul enseigne les hommes.

Il n'en faut pas moins respecter « cette parole sensible et extérieure » des prédicateurs, comme nous respectons « la forme sensible du pain spirituel qui nous nourrit pour la vie éternelle. » Il faut craindre autant de « laisser tomber du cœur la parole de vérité » que de laisser tomber à terre l'hostie eucharistique.

Mais il me semble que vous me dites que nous n'avons pas sujet de nous plaindre du peu d'attention de nos auditeurs : bien loin de laisser perdre les sentiments, ils pèsent exactement toutes les paroles; non seulement ils sont attentifs, mais ils mettent tous les discours à la balance, et ils en remarquent au juste[3] le fort ou le faible. Pendant que nous parlons, dit saint Chrysostome[4], on nous compare avec les autres et avec nous-mêmes, le premier discours avec le suivant[5], le commencement avec le milieu, comme si la chaire était un théâtre où l'on monte pour disputer[6] le prix du bien dire. Ainsi je confesse qu'on est attentif, mais ce n'est pas l'attention que Jésus demande. Où doit-elle être, mes frères? Où est ce lieu caché dans lequel Dieu parle? Où se fait cette secrète leçon dont Jésus-Christ a dit dans son Évangile : « Quiconque a ouï de mon Père et a appris, vient à moi[7] »? Où se donnent[8] ces enseignements et où se tient cette école dans laquelle le Père céleste parle si fortement de son Fils, où le Fils enseigne réciproquement à connaître

1. *In Epist. Joann. Tract.*, III, n. 3.
2. *Ibid.*
3. Var. : ils en savent dire à point nommé.
4. *De Sacerd.*, V, 1
5. Var. : avec le second.
6. Var. : où il fallût disputer.
7. *Joann.*, VI, 45.
8. Var. : Où donne-t-il.

son Père céleste? Écoutez saint Augustin là-dessus, dans cet ouvrage admirable *de la Prédestination des Saints : Valde remota est a sensibus carnis hæc schola, in qua Pater auditur* [*vel docet*], *ut veniatur ad Filium*[1]. Que cette école céleste dans laquelle le Père apprend à venir au Fils, est éloignée des sens de la chair! Encore une fois, nous dit-il, qu'elle est éloignée des sens de la chair, cette école où Dieu est le maître! *Valde, inquam, remota est a sensibus carnis hæc schola, in qua Deus auditur et docet!* Mais quand Dieu même parlerait à l'entendement par la manifestation de la vérité, il faut encore aller plus avant. Tant que les lumières de Dieu demeurent simplement à l'intelligence, ce n'est pas encore la leçon de Dieu, ce n'est pas l'école du Saint-Esprit, parce qu'alors, dit saint Augustin[2], Dieu ne nous enseigne que selon la loi, et non encore selon la grâce; selon la lettre qui tue, non [selon] l'esprit qui vivifie. Donc, mes frères, pour être attentif à la parole de l'Évangile, il ne faut pas ramasser son attention[3] au lieu où se mesurent les périodes, mais au lieu où se règlent les mœurs. Il ne faut pas se recueillir au lieu où l'on goûte les belles pensées, mais au lieu où se produisent les bons désirs. Ce n'est pas même assez de se retirer au lieu où se forment les jugements, il faut aller à celui où se prennent les résolutions. Enfin, s'il y a quelque endroit encore plus profond et plus retiré où se tienne le conseil du cœur, d'où l'on détermine[4] tous ses desseins, d'où l'on donne[5] le branle à ses mouvements, c'est là qu'il faut se rendre attentif pour écouter Jésus-Christ[6].

1. *De Prædestinat. Sanct.*, 13.
2. *De Grat. Christ.*, 15.
3. Var. : Pour rencontrer cette école et pour écouter cette voix, il faut se retirer au plus grand secret et dans le centre du cœur. Il ne faut pas...
4. Var. : où se déterminent.
5. Var. : où se donne... où l'on donne...
6. Dans le sermon de 1662 *sur la Prédication Évangélique*, où Bossuet reproduit presque textuellement tout le commencement de

Si vous lui prêtez cette attention, c'est-à-dire si vous pensez à vous-mêmes, au milieu du son qui vient à l'oreille et des pensées qui naissent dans l'esprit, vous verrez partir quelquefois comme un trait de flamme[1]. Car ce n'est pas en vain que saint Paul a dit que « la parole de Dieu est vive, efficace, plus pénétrante qu'un glaive tranchant des deux côtés; qu'elle va jusqu'à la moelle du cœur et jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit[2] », c'est-à-dire, comme il l'explique, qu'elle « discerne toutes les pensées et les plus secrètes intentions du cœur » ; et c'est ce qui fait dire au même apôtre que la prédication est une espèce de prophétie : [Celui qui prophétise parle aux hommes pour les édifier, les exhorter et les consoler :] *Qui prophetat, hominibus loquitur ad ædificationem, et exhortationem, et consolationem*[3]; parce que Dieu fait dire quelquefois aux prédicateurs je ne sais quoi de tranchant qui, à travers nos voies tortueuses et nos passions compliquées, va trouver ce péché que nous [dérobons][4] et qui dort dans le fond du cœur. C'est alors, c'est alors, mes frères, qu'il faut écouter attentivement Jésus-Christ qui contrarie nos pensées, qui nous trouble dans nos plaisirs[5], qui va mettre la main sur nos blessures. C'est alors qu'il faut faire ce que dit l'[Ecclésiastique] : [Que l'homme sensé entende une parole sage, il la louera et se l'appliquera aussitôt] : *Verbum sapiens quodcunque audierit scius, laudabit et ad se adjiciet*[6].

ce beau passage, il en a modifié la fin comme il suit : « C'est là que, sans s'arrêter à la chaire matérielle, il faut dresser à ce maître invisible une chaire invisible et intérieure où il prononce ses oracles avec empire. Là quiconque écoute, obéit; quiconque prête l'oreille a le cœur touché. »

1. Var. : Si vous pensez à vous même, un trait de flamme viendr quelquefois vous percer le cœur et ira droit au principe de vos maladies.
2. *Hebr.*, IV, 12.
3. I *Cor.*, XIV, 3.
4. Var. : vos voies..vous dérobez.
5. Var. : désirs.
6 *Eccl.*, XXI, 18.

Si le coup[1] ne va pas encore assez loin, prenons nous-mêmes le glaive et enfonçons-le plus avant. Que plût à Dieu que nous portassions le coup si avant que la blessure allât jusqu'au vif, que le sang coulât par les yeux, je veux dire les larmes, que saint Augustin appelle[1] si élégamment[2] le sang de l'âme[3]. Mais encore n'est-ce pas assez ; il faut que de la componction du cœur naissent les bons désirs, ensuite que les bons désirs se tournent en résolutions déterminées, que les saintes résolutions se consomment par les bonnes œuvres, et que nous écoutions Jésus-Christ par une fidèle obéissance à sa parole.

TROISIÈME POINT

Ce n'est qu'à notre vie et à nos mœurs que l'on peut reconnaître si nous avons bien écouté la parole divine :

Car il s'élève souvent dans le cœur certaines imitations des sentiments véritables par lesquelles un homme se trompe lui-même ; si bien qu'il n'en faut pas croire certaines ferveurs, ni quelques désirs imparfaits ; et afin de bien reconnaître si l'on est touché véritablement, il ne faut interroger que ses œuvres : *Operibus credite*[4].

J'ai observé, à ce propos, qu'un des plus illustres prédicateurs, et sans contredit le plus éloquent qui ait jamais enseigné l'Église, je veux dire saint Jean Chrysostome[5], reproche souvent à ses auditeurs qu'ils écoutent les discours ecclésiastiques[6] de même que si[7] c'était une comédie. Comme je rencontrais[8] souvent ce reproche dans ses divines prédications, j'ai voulu rechercher attentivement quel pouvait

1. *Sermo* CCCLI, n. 7.
2. Appréciation contestable.
3. Ce passage se retrouve, à peu de choses près, dans le sermon *sur la Prédication évangélique*
4. *Joann.*, x, 38.
5. *De Sacerdot.*, lib. V, n. 1.
6. Var. : la prédication
7. Var. : comme si.
8. Var. : J'ai lu.

être le fond de cette pensée, et voici ce qu'il m'a semblé : c'est qu'il y a des spectacles qui n'ont pour objet que le divertissement de l'esprit, mais qui n'excitent pas les affections, qui ne remuent pas les ressorts du cœur. Mais il n'en est pas de la sorte de ces représentations animées qu'on donne sur les théâtres · [elles] sont dangereuses en ce point qu'elles ne plaisent point si elles n'émeuvent, si elles n'intéressent le spectateur, si elles ne lui font jouer aussi son personnage, sans monter sur le théâtre et sans être de la tragédie[1]. C'est en quoi[2] ces spectacles sont à craindre, parce que le cœur apprend insensiblement à se remuer de bonne foi. Il est donc ému, il est transporté, il se réjouit, il s'afflige de choses qui au fond sont indifférentes. Mais une marque certaine que ces mouvements [ne] tiennent pas au cœur, c'est qu'ils s'évanouissent en changeant de lieu. Cette pitié qui causait des larmes, cette colère qui enflammait et les yeux et le visage, n'étaient que des images et des simulacres par lesquels le cœur se donne la comédie en lui-même, qui produisaient toutefois les mêmes effets que les passions véritables : tant il est aisé de nous imposer, tant nous aimons à nous jouer nous-mêmes[3].

1. Var. : Sans être de l'action et sans monter sur le théâtre. — Bossuet dira de même plus tard (*Maximes et Réflexions sur la Comédie*, IV) : « Si l'auteur ou l'acteur d'une tragédie ne sait pas émouvoir le spectateur et le transporter de la passion qu'il veut exprimer, où tombe-t-il, si ce n'est dans le froid, dans l'ennuyeux, dans le ridicule ?... On se voit soi-même dans ceux qui nous paraissent comme transportés par les passions ; on devient bientôt un acteur secret dans la tragédie ; on y joue sa propre passion. »

2. Var.: C'est pourquoi.

3. On voit par une addition de 1666 sur le manuscrit de ce sermon que Bossuet voulait insister encore plus sur l'impression vive et durable produite par les représentations théâtrales :

« ... Et on ne veut [pas] que nous disions que ces représentations sont très dangereuses ! Combien de plaisirs et de charmes imagine-t-on dans la chose dont l'imitation même est si agréable ! Les impressions demeurent des passions de théâtre (c'est-à-dire ; *celles qui sont produites par les*

Quand le docte saint Chrysostome craignait que ses auditeurs n'assistassent à ses sermons de même qu'à la comédie, c'est que souvent ils semblaient émus; il s'élevait dans son auditoire des cris et des voix confuses qui marquaient que ses paroles excitaient les cœurs[1]. Un homme un peu moins expérimenté aurait cru que ses auditeurs étaient convertis; mais il appréhendait, chrétiens, que ce ne fussent des affections de théâtre, excitées par ressorts et par artifices; il attendait à se réjouir quand il verrait les mœurs corrigées, et c'était en effet la marque assurée que Jésus-Christ était écouté.

Ne vous fiez donc pas, chrétiens, à ces émotions sensibles, si vous en expérimentez quelquefois dans les saintes prédications. Si vous en demeurez à ces sentiments, ce n'est pas encore Jésus-Christ qui vous a prêché; vous n'avez encore écouté que l'homme; sa voix peut[2] aller jusque-là; un instrument bien touché peut bien exciter les passions. Comment saurez-vous, chrétiens, que vous êtes véritablement enseignés de Dieu? Vous le saurez par les œuvres. Car il faut apprendre de saint Augustin la manière d'enseigner de Dieu, cette manière si haute, si intérieure..... Elle ne consiste pas seulement dans la démonstration de la vérité, mais dans l'infusion de la charité; elle ne fait pas seulement que vous sachiez ce qu'il faut aimer, mais que vous aimiez ce que vous savez: *Si doctrina dicenda est..., altiùs et interiùs..., ut non ostendat tantummodo veritatem, verum etiam imper-*

passions de théâtre); celles de la parole spirituelle sont bien plus tôt emportées, le temporel les étouffe... La forte émotion s'écoule bientôt; la secrète impression demeure, qui dispose le cœur par une certaine pente. L'impression des sermons, qui ne trouve rien de sensible à quoi elle puisse se prendre, est bien plus tôt emportée, etc. » On sait que Bossuet, dans sa jeunesse, était allé au théâtre, mais qu'il « s'en éloigna entièrement... dès qu'il eut été fait sous-diacre, », c'est-à-dire, dès 1648. (*Mémoires de l'abbé Le Dieu.*)

1. Var. : que l'âme était agitée.
2. Var. : il peut.

tiat caritatem. De sorte que ceux qui sont véritablement de l'école de Jésus-Christ, le montrent bientôt par leurs œuvres. Et c'est la marque certaine que saint Paul nous donne, lorsqu'il écrit aux fidèles de Thessalonique : *De caritate autem fraternitatis non necesse habemus scribere vobis :* « Pour la charité fraternelle, vous n'avez pas besoin que l'on vous en parle ; *ipsi enim* [*vos*] *a Deo didicistis ut diligatis invicem :* « Car vous avez vous-mêmes appris de Dieu à vous aimer les uns les autres » ; et il en donne aussitôt la preuve : « En effet, vous le pratiquez fidèlement envers les frères de Macédoine : » *Et enim illud facitis*[2]. Ainsi la marque très assurée que le Fils de Dieu vous enseigne, c'est lorsque vous pratiquez ses enseignements ; c'est le caractère de ce divin Maître. Les hommes qui se mêlent d'enseigner les autres, leur montrent tout au plus ce qu'il faut savoir ; il n'appartient qu'à ce divin Maître, que l'on nous ordonne d'entendre, de nous donner tout ensemble et de savoir ce qu'il faut, et d'accomplir ce qu'on sait : *Simul donans et quid agant scire, et quod sciunt agere*[3]. Si donc vous voulez être de ceux qui l'écoutent, écoutez-le véritablement, et obéissez à ses paroles : *Ipsum audite*. Ne vous contentez pas[4] de ces affections stériles et infructueuses qui ne se tournent jamais en résolutions déterminées ; Jésus-Christ rejette de tels disciples de son école et de tels soldats de sa milice. Écoutez comme il s'en moque, si je l'ose dire, par la bouche du divin Psalmiste : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum,*

1. *De Grat. Christ.*, lib. I, 14.
2. I *Thess.*, IV, 9, 10.
3. *S. August., De Grat. Christ.*, I.
4. « Ne soyez pas de ceux dont se moque le divin Psalmiste, de ces fleurs qui trompent toujours les espérances, qui ne se nouent jamais pour donner des fruits, ou de ces fruits qui ne mûrissent point, qui sont le jouet des vents et la proie des animaux. Dieu ne veut point de tels arbres dans son jardin de délices. » Développement ajouté après coup par Bossuet, et qu'il est difficile d'insérer dans le texte.

conversi sunt in die belli[1] : « Les enfants d'Éphrem, qui bandaient leurs arcs et préparaient leurs flèches, ils ont été rompus et renversés[2] au jour de la bataille[3]. » En écoutant la prédication, ils semblaient aiguiser leurs armes[4] contre leurs vices ; au jour de la tentation, ils les ont rendues honteusement. Ils promettaient beaucoup[5] dans l'exercice, ils ont plié d'abord dans la bataille[6] ; ils semblaient animés quand on sonnait la trompette, ils ont tourné le dos tout à coup quand il a fallu venir aux mains : *Filii Ephrem intendentes et mittentes arcum, conversi sunt in die belli*[7].

Mais concluons enfin ce discours, duquel vous devez apprendre que, pour écouter Jésus-Christ, il faut accomplir sa sainte parole : il ne parle pas pour nous plaire, mais pour nous édifier dans nos consciences : « Je suis le Seigneur, dit-il, qui vous enseigne des choses utiles [et qui vous conduis dans la voie :] *Ego Dominus docens te utilia, gubernans*

1. *Ps.*, LXXVII, 9.
2. Var. : ils ont lâché pied.
3. Var. : du combat.
4. Correction de 1666 : ils semblaient aiguiser leurs traits et préparer leurs armes.
5. Var. : tout.
6. Var. : dans le combat.
7. Dans le sermon *sur la Prédication Évangélique* (1662), Bossuet resserre et corrige ainsi tout le développement qui précède : « Où sont-elles, ces âmes soumises que l'Évangile attendrit, que la parole de vérité touche jusqu'au cœur ? En effet, ou nous écoutons froidement, ou il s'élève seulement en nous des affections languissantes, faibles imitations des sentiments véritables ; désirs toujours stériles et infructueux, qui demeurent toujours désirs, et qui ne se tournent jamais en résolutions ; flamme errante et volage, qui ne prend pas à sa matière, mais qui court légèrement par-dessus et que le moindre souffle éteint, tellement que tout s'en perd en un instant, jusqu'au souvenir : *Filii Ephrem, intendentes et mittentes arcum* [*conversi sunt in die belli*]. « Les enfants d'Éphrem, dit David, préparaient leurs flèches et bandaient leurs arcs ; mais ils ont lâché le pied au jour de la guerre. » En écoutant la prédication, ils formaient en eux-mêmes de grands desseins ; ils semblaient aiguiser leurs armes contre leurs vices : au jour de la tentation, ils les ont rendues honteusement, etc. »

te in via in qua ambulas[1]. Il n'établit pas des prédicateurs pour être les ministres de la délicatesse[2] et les victimes de la curiosité publique; c'est pour affermir le règne de sa vérité; de sorte qu'il ne veut pas voir dans son école des contemplateurs oisifs, mais de fidèles ouvriers; enfin il y veut voir des disciples qui honorent par leur bonne vie l'autorité d'un tel Maître.

Ceux qui sortiront de cette école sans en devenir meilleurs, la sainte parole, qu'ils auront méprisée, les jugera au dernier jour. — L'orateur, en terminant, se plaint que, pendant le temps qui précède le sermon, « des contenances de mépris, un murmure et quelquefois un ris scandaleux » violent la sainteté du temple. Il prie l'auditoire de respecter le Verbe divin à l'autel avant de l'entendre parler dans la chaire[3].

1. *Isa.*, XLVIII, 17.
2. Var : de la volupté
3. On trouve assez souvent dans les prédicateurs du XVIIe siècle des reproches semblables adressés à leurs auditeurs (Voir aussi le *Second Panégyrique de St. François de Paule*). La police même eut à s'occuper des désordres qui se produisaient dans les églises. On a une lettre du chancelier Pontchartrain au lieutenant de police d'Argenson, où il lui reproche de ne l'avoir pas averti que les ducs d'Elbeuf et de Montfort avaient entendu la messe de Pâques avec une grande irrévérence. (*V.* P. Clément, *la Police sous Louis XIV.*)

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE

SERMON POUR LA DEUXIÈME SEMAINE DU CARÊME

PRÊCHÉ AU LOUVRE LE 5 MARS 1662

NOTICE

Le sermon *sur l'Impénitence finale*, ou, comme Bossuet le désigne dans le manuscrit, le sermon *au Mauvais Riche*, fut prêché au Louvre, devant le roi, le dimanche de la deuxième semaine du Carême de 1662. Pour certains passages, le manuscrit offre deux rédactions successives, séparées avec raison par les derniers éditeurs[1]. On en distingue même trois pour la fin du discours. Nous donnons, à la suite du sermon, d'après M. Gandar, la première esquisse de la péroraison, avec les additions qu'y fit ensuite Bossuet avant d'arriver à l'expression définitive de sa pensée.

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE

Mortuus est autem et dives.
[Le riche mourut aussi.]
Luc, xvi, 22.

Je laisse Jésus-Christ sur le Thabor dans les splendeurs de sa gloire, pour arrêter ma vue sur un autre objet moins agréable, à la vérité, mais qui nous presse plus fortement à la pénitence. C'est le mauvais riche mourant, et mourant

1. Voyez Gandar, *Choix de sermons*, p. 376; *Études*, II, ch. 6.

comme il a vécu, dans l'attache à ses passions, dans l'engagement au péché, dans l'obligation à la peine [1].

Dans le dessein que j'ai pris de faire tout l'entretien de cette semaine sur la triste aventure de ce misérable, je m'étais d'abord proposé de donner comme deux tableaux, dont l'un représenterait sa mauvaise vie, et l'autre sa fin malheureuse [2]; mais j'ai cru que les pécheurs, toujours favorables à ce qui éloigne leur conversion, si je faisais ce partage, se persuaderaient trop facilement qu'ils pourraient aussi détacher ces choses, qui ne sont pour notre malheur que trop enchaînées, et qu'une espérance présomptueuse de corriger à la mort ce qui manquerait à la vie, nourrirait leur impénitence. Je me suis donc résolu de leur faire considérer dans ce discours comme, par une chute insensible, on tombe d'une vie licencieuse [3] à [4] une mort désespérée, afin que, contemplant d'une même vue ce qu'ils font et ce qu'ils s'attirent, où ils sont et où ils s'engagent, ils quittent la voie en laquelle ils marchent, par la crainte de l'abîme où elle conduit. Vous donc, ô divin Esprit, sans lequel toutes nos pensées sont sans force et toutes nos paroles sans poids, donnez efficace [5] à ce discours, touché des saintes prières de la bienheureuse Marie, à laquelle nous allons dire : *Ave.*

1. *Dans l'obligation à la peine.* Le pécheur contracte envers la justice divine une *dette* qu'il est *obligé* de payer par les peines de l'autre monde quand il ne l'a pas *acquittée* par le repentir ici-bas.

2. Var. : sa mauvaise mort.

3. Var. : mauvaise.

4. *A une mort désespérée.* L'emploi de *à* pour *en* ou *dans* est des plus fréquents au XVIIe siècle. « N'espérez plus *au* néant. » Bossuet, *Sermon sur les conditions nécessaires pour être heureux.* « La parole de vie éternelle que le Saint-Esprit lui avait mise *à* la bouche. » *Sur la bonté et la rigueur de Dieu.*

5. *Efficace.* Ce mot, qui n'appartient plus qu'à la langue théologique, était d'un usage général au XVIIe siècle. « On n'ignore pas, dit Molière, qu'une louange en grec est d'une merveilleuse *efficace* à la tête d'un livre. » *Précieuses Ridicules, Préface.*

C'est trop se laisser surprendre aux vaines descriptions des peintres et des poètes, que de croire la vie et la mort autant [1] dissemblables que les uns et les autres nous les figurent [2]. Il leur faut donner les mêmes traits [3]. C'est pourquoi les hommes se trompent lorsque, trouvant leur conversion si pénible pendant la vie, ils s'imaginent que la mort aplanira ces difficultés, se persuadant peut-être qu'il leur sera plus aisé de se changer, lorsque la nature altérée touchera de près à son changement dernier et irrémédiable. Car ils devraient penser au contraire que la mort n'a pas un être distinct qui la sépare de la vie, mais qu'elle n'est autre chose sinon une vie qui s'achève. Or qui ne sait, chrétiens, qu'à la conclusion de la pièce, on n'introduit pas d'autres personnages que ceux qui ont paru dans les autres scènes; et que les eaux d'un torrent, lorsqu'elles se perdent, ne sont pas d'une autre nature que lorsqu'elles coulent? C'est donc cet enchaînement qu'il nous faut aujourd'hui comprendre : et afin de concevoir plus distinctement comme ce qui se passe en la vie porte coup au point de la mort [4], traçons ici en un mot la vie d'un homme du monde.

Ses plaisirs et ses affaires partagent ses soins : par l'attache à ses plaisirs, il n'est pas à Dieu; par l'empressement de ses affaires, il n'est pas à soi; et ces deux choses ensemble le rendent insensible aux malheurs d'autrui. Ainsi notre mauvais riche, homme de plaisirs et de bonne

1. Var. : aussi. « Au XVIIe siècle, on employait indifféremment *autant* et *aussi* devant un adjectif. « Mille artifices *autant* indignes qu'inutiles. » Bossuet dans Chassang, *Gramm. française*, paragraphe 375.

2. Var. : Nous les représentent.

3. Var. : Pour les peindre au naturel, pour les représenter chrétiennement, il leur faut donner les mêmes traits.

4. *Au point de la mort.* » Si nous avions eu l'usage de notre raison *dès le point* de notre naissance. » Descartes, *Disc.*

chère, ajoutez, si vous le voulez, homme d'affaires et d'intrigues, étant enchanté par les uns et occupé par les autres, ne s'était jamais arrêté pour regarder en passant le pauvre Lazare, qui mourait de faim [1] à sa porte.

Telle est la vie d'un homme du monde; et presque tous ceux qui m'écoutent se trouveront tantôt, s'ils y prennent garde, dans quelque partie de la parabole. Mais voyons enfin, chrétiens, quelle sera la fin de cette aventure. La mort, qui s'avançait pas à pas, arrive, imprévue et inopinée. On dit à ce mondain délicat, à ce mondain empressé, à ce mondain insensible et impitoyable, que son heure dernière est venue : il se réveille en sursaut, comme d'un profond assoupissement; il commence à se repentir de s'être si fort attaché au monde, qu'il est enfin contraint de quitter; il veut rompre en un moment ses liens, et il sent, si toutefois il sent quelque chose, qu'il n'est pas possible, du moins tout à coup, de faire une rupture si violente; il demande du temps en pleurant, pour accomplir un si grand ouvrage, et il voit que tout le temps lui est échappé. Ah! dans une occasion si pressante, où les grâces communes ne suffisent pas, il implore un secours extraordinaire; mais comme il n'a lui-même jamais eu pitié de personne [2], aussi tout est sourd à l'entour de lui au jour de son affliction [3] : tellement que par ses plaisirs, par ses empressements [4], par sa dureté, il arrive enfin, le malheureux, à la plus grande séparation sans détachement : premier point; à la plus grande affaire sans loisir : second point; à la plus grande misère sans assistance : [troisième point]. O Seigneur, Seigneur tout-puissant, donnez efficace [5] à mes

1. Var. : languissait.
2. Var. : comme il a été lui-même imploré — appelé — en vain au secours.
3. Var.: de sa dernière angoisse.
4. *Par ses empressements*, c.à.d. par sa vie *affairée*, *empressée*.
5. Efficace. Voyez p. 210, n. 5.

paroles, pour graver dans les cœurs de ceux qui m'écoutent des vérités si importantes. Commençons à parler de l'attache au monde.

PREMIER POINT

L'abondance, la bonne fortune, la vie délicate et voluptueuse sont comparées souvent dans les saintes Lettres à des fleuves impétueux, qui passent sans s'arrêter, et tombent sans pouvoir soutenir leur propre poids [1]. Mais si la félicité du monde imite un fleuve dans son inconstance, elle lui ressemble aussi dans sa force; parce qu'en tombant elle nous pousse, et qu'en coulant elle nous tire : « *Attendis quia labitur, cave quia trahit,* » dit saint Augustin [2]

Il faut aujourd'hui, messieurs, vous représenter cet attrait puissant. Venez et ouvrez les yeux, et voyez les liens cachés dans lesquels votre cœur est pris : mais pour comprendre tous les degrés de cette déplorable servitude où nous jettent les biens du monde, contemplez ce que fait en nous l'attache [3] d'un cœur qui les possède, l'attache d'un cœur qui en use, l'attache d'un cœur qui s'y abandonne. O quelles chaînes! ô quel esclavage! Mais disons les choses par ordre.

Premièrement, chrétiens, c'est une fausse imagination des âmes simples et ignorantes, qui n'ont pas expérimenté la fortune, que la possession des biens de la terre rend l'âme plus libre et plus dégagée. Par exemple, on se persuade que l'avarice serait tout à fait éteinte, que l'on n'aurait plus d'attache aux richesses, si l'on en avait ce qu'il faut. Ah! c'est alors, disons-nous, que le cœur, qui se resserre dans l'inquiétude du besoin, reprendra sa liberté tout entière dans la commodité et dans l'aisance. Confessons la vérité devant Dieu : tous les jours nous nous flat-

1. Var. : sans se pouvoir soutenir.

2. *In Ps.* CXXXVI, n. 3.

3. Var. : le plaisir.

tons de cette pensée; mais certes nous nous abusons, notre erreur est extrême [1]. Certes, c'est une folie de s'imaginer que les richesses guérissent l'avarice, ni [2] que cette eau puisse étancher cette soif. Nous voyons par expérience que le riche, à qui tout abonde, n'est pas moins impatient dans ses pertes que le pauvre, à qui tout manque; et je ne m'en étonne pas; car il faut entendre, messieurs, que nous n'avons pas seulement pour tout notre bien une affection générale, mais que chaque petite partie attire une affection particulière : ce qui fait que nous voyons ordinairement que l'âme n'a pas moins d'attache, que la perte n'est pas moins sensible dans l'abondance que dans la disette. Il en est comme des cheveux, qui font toujours sentir la même douleur, soit qu'on les arrache d'une tête chauve, soit qu'on les tire d'une belle tête qui en est couverte : on sent toujours la même douleur, à cause que [3] chaque cheveu ayant sa racine propre, la violence est toujours égale. Ainsi, chaque petite parcelle du bien que nous possédons tenant dans le fond du cœur par sa racine particulière, il s'ensuit manifestement que l'opulence n'a pas moins d'attache que la disette [4]; au contraire, qu'elle est, du moins en ceci, et plus captive et plus engagée, qu'elle a plus de liens qui l'enchaînent [5], et un plus grand poids qui l'accable. Te voilà donc, ô homme du monde, attaché à ton propre bien avec un amour immense. Mais il se croirait pauvre dans son abondance (de même de toutes les autres passions), s'il n'usait de sa bonne fortune. Voyons quel est cet usage; et pour procéder toujours avec ordre, laissons

1. Var. : grande.

2. *Ni que cette eau puisse*, etc... Remarquez cet emploi de *ni*, lors même qu'il n'y a point de négation précédemment exprimée, et que l'*idée* seule de la proposition principale est négative.

3. Var. : Parce que.

4. Var. : la pauvreté.

5. Var. : l'attachent.

ceux qui s'emportent d'abord aux excès, et considérons un moment les autres qui s'imaginent être modérés, quand ils se donnent de tout leur cœur aux choses permises.

Le mauvais riche de la parabole les doit faire trembler jusqu'au fond de l'âme. Qui n'a ouï remarquer cent fois que le Fils de Dieu ne nous parle ni de ses adultères, ni de ses rapines, ni de ses violences? Sa délicatesse et sa bonne chère font une partie si considérable de son crime, que c'est presque le seul désordre qui nous est rapporté dans notre évangile. « C'est un homme, dit saint Grégoire, qui « s'est damné dans les choses permises, parce qu'il s'y est « donné tout entier, parce qu'il s'y est laissé aller sans « retenue : » tant il est vrai, chrétiens, que ce n'est pas toujours l'objet défendu, mais que c'est fort souvent l'attache qui fait des crimes damnables : *Divitem ultrix gehenna suscepit, non quia aliquid illicitum gessit, sed quia immoderato usu totum se licitis tradidit* [1]. O Dieu ! qui ne serait étonné ? qui ne s'écrierait avec le Sauveur : « Ah ! que la voie est « étroite qui nous conduit au royaume [2] ! » — Sommes-nous donc si malheureux, qu'il y ait quelque chose qui soit défendu, même dans l'usage de ce qui est permis ? N'en doutons pas, chrétiens : quiconque a les yeux ouverts pour entendre la force de cet oracle prononcé par le Fils de Dieu : « Nul ne peut servir [3] deux maîtres [4], » il pourra aisément comprendre qu'à quelque bien que le cœur s'attache, soit qu'il soit défendu, soit qu'il soit permis, s'il s'y donne tout entier, il n'est plus à Dieu ; et ainsi qu'il peut avoir des attachements damnables à des choses qui de leur nature seraient innocentes. S'il est ainsi, chrétiens (et qui

1. *Pastor.*, III, XXI.
2. *Matth.*, VII, 14.
3. Bossuet avait d'abord écrit *servir à*, tournure latine, qui se trouve dans ses premiers sermons et que Vaugelas relègue, en 1647, parmi « les phrases du vieux temps. » Voyez p. 344 note 4, et p. 267, note 1.
4. *Matth.*, VI, 24.

peut douter qu'il ne soit ainsi, après que la Vérité nous en assure?), ô grands! ô riches du siècle, que votre condition me fait peur, et que j'appréhende pour vous ces crimes cachés et délicats, qui ne se distinguent point par les objets, qui ne dépendent que du secret mouvement du cœur et d'un attachement presque imperceptible! Mais tout le monde n'entend pas cette parole; passons outre, chrétiens; et puisque les hommes du monde ne comprennent pas cette vérité, tâchons de leur faire voir le triste état de leur âme par une chute plus apparente.

Et certes il est impossible qu en prenant si peu de soin de se retenir dans les choses qui sont permises, ils ne s'emportent bientôt jusqu'à ne craindre plus de poursuivre celles qui sont ouvertement défendues. Car, chrétiens, qui ne le sait pas? qui ne le sent par expérience? notre esprit n'est pas fait de sorte qu'il puisse facilement se donner des bornes. Job l'avait bien connu [1] par expérience : *Pepigi fœdus cum oculis meis* [2] : « J'ai fait un pacte avec mes yeux, « de ne penser à aucune beauté mortelle. » Voyez qu'il règle la vue pour arrêter la pensée. Il réprime des regards qui pourraient être innocents, pour arrêter des pensées qui apparemment seraient criminelles; ce qui n'est peut-être pas si clairement défendu par la loi de Dieu, il y oblige ses yeux par traité exprès. Pourquoi? parce qu'il sait que, par cet abandon [3] aux choses licites, il se fait dans tout notre cœur un certain épanchement d'une joie mondaine; si bien que [4] l'âme, se laissant aller à tout ce qui lui est permis commence à s'irriter de ce que quelque chose lui est défendu. Ah! quel état! quel penchant! quelle étrange [5] dis-

1. Var. : le connaissait.
2. *Job*, XXXI, 1.
3. Var. : par cet abandon, je dis même aux choses licites.
4. Var. : qui fait que.
5. Sur les nombreuses significations qu'avait alors cet adjectif, voyez p. 242, note 3.

position ! Je vous laisse à penser si une liberté précipitée jusques au voisinage du vice ne s'emportera pas bientôt jusqu'à la licence; si elle ne passera pas bientôt les limites, quand il ne lui restera plus qu'une si légère démarche. Sans doute ayant pris sa course avec tant d'ardeur dans cette vaste carrière des choses permises, elle ne pourra plus retenir ses pas; et il lui arrivera infailliblement ce que dit de soi-même le grand saint Paulin : « Je m'em-« porte au delà de ce que je dois, pendant que je ne prends « aucun soin de me modérer en ce que je puis : » *Quod non expediebat admisi, dum non tempero quod licebat* [1].

Après cela, chrétiens, si Dieu ne fait un miracle, la licence des grandes fortunes n'a plus de limites [2] : *Prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum* [3] : « Dans leur graisse, dit le « Saint-Esprit, dans leur abondance, il se fait un fonds « d'iniquité qui ne s'épuise jamais. » C'est de là que naissent ces péchés [4] régnants, qui ne se contentent pas qu'on les souffre ni même qu'on les excuse, mais qui veulent encore qu'on leur applaudisse [5]. C'est là qu'on se plaît de faire le grand par le mépris de toutes les lois et en faisant une insulte publique [6] à la pudeur du genre

1. *Epist.* XXX *ad Sever.*, 3.
2. Var. : plus de mesures.
3. *Ps.* LXXII, 7.
4. Var. : Vices.
5. Dans la première rédaction, Bossuet continuait ainsi : « Car il y a, dit saint Augustin, deux espèces de péchés : les uns viennent de la disette, les autres naissent de l'excès. Ceux qui naissent du besoin et de la misère, ce sont des péchés serviles et timides : quand un pauvre vole, il se cache; quand il est découvert, il tremble; il n'oserait soutenir son crime, trop heureux s'il le peut couvrir et envelopper dans les ténèbres. Mais ces péchés d'abondance, ils sont superbes et audacieux, ils veulent régner. Vous diriez qu'ils sentent la grandeur de leur extraction : ils veulent jouir, dit Tertullien, de toutes les lumières du jour et de toute la conscience du ciel : *Delicta vestra et loco omni, et luce omni, et universa cœli conscientia fruuntur.* »
6. *Insulte publique*, ms. *un* insulte public. Boileau fait encore *insulte* du masculin. — Voyez page 14, note 3.

humain [1]. Ah! si je pouvais ici vous ouvrir le cœur d'un Nabuchodonosor ou d'un Balthazar, ou de quelque autre de ces rois superbes qui nous sont représentés dans l'Histoire Sainte, vous verriez avec horreur et tremblement ce que peut [2] dans un cœur qui a oublié Dieu, cette terrible pensée de n'avoir rien qui nous contraigne. C'est alors que la convoitise va tous les jours se subtilisant et enchérissant [3] sur elle-même. De là naissent [4] des vices inconnus, des monstres [5] d'avarice, des raffinements de volupté, des délicatesses d'orgueil, qui n'ont pas de nom [6]. Et ce qu'il y a de plus étrange [7], c'est qu'au milieu de tous ces excès, souvent on s'imagine être vertueux parce que, dans une licence qui n'a point de bornes, on compte parmi ses vertus tous les vices dont on s'abstient; on croit faire

1. Première rédaction : « Combien en avons-nous vu qui se plaisent de faire les grands par la licence du crime, qui s'imaginent s'élever bien haut au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois; à qui la pudeur même semble indigne d'eux, parce que c'est une espèce de crainte. »

2. *Ce que peut.* Première rédaction : « ... Ce que fait dans les grandes places l'oubli de Dieu et cette terrible pensée de n'avoir rien sur sa tête. »

3. *Enchérissant.* Première rédaction : renviant.

4. Var. : Et que raffinant sur elle-même, elle fait naître...

5. Cf. p. 23, n. 2.

6. A ce développement comparez dans l'*Orais. fun. de Henriette de France* (1669) : « Les grande prospérités nous aveuglent, nous transportent, etc. »

7. Première rédaction : « Et tout cela se soutient à la face du genre humain! Pendant que tout le monde applaudit, on se résout facilement à se faire grâce; et, dans cette licence infinie, on compte parmi ses vertus tous les péchés qu'on ne commet pas, tous les crimes dont on s'abstient. Et quelle est la cause de tous ces désordres? La grande puissance féconde en crimes, la licence, mère de tous les excès. Ces pécheurs hardis et superbes ne se contentant plus de penser le mal, ils s'en vantent, ils s'en glorifient : *cogitaverunt et locuti sunt nequitiam iniquitatem in excelso locuti sunt.* Remarquez ces paroles : *in excelso*, à découvert, en public, devant tout le monde. Parce qu'ils ont oublié Dieu, ils croient que Dieu les oublie, et qu'il dort aussi bien qu'eux : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus.* »

grâce à Dieu et à sa justice de ne la pousser pas tout à fait à bout. L'impunité fait tout oser ; on ne pense ni au jugement, ni à la mort même, jusqu'à ce qu'elle vienne [1], toujours imprévue, finir l'enchaînement des crimes, pour commencer celui des supplices.

Car de croire que sans miracle l'on puisse en ce seul moment briser des liens si forts, changer des inclinations si profondes, enfin abattre d'un même coup l'ouvrage de tant d'années, c'est une folie manifeste. A la vérité, chrétiens, pendant que la maladie supprime pour un peu de temps les atteintes les plus vives de la convoitise, je confesse qu'il est facile de jouer par crainte le personnage d'un pénitent. Le cœur a des mouvements artificiels qui se font et se défont en un moment : mais ses mouvements véritables ne se produisent pas de la sorte. Non, non, ni un nouvel homme ne se forme [pas] en un instant, ni ces affections vicieuses, si intimement [2] attachées ne s'arrachent pas par un seul effort : car quelle puissance [3] a la mort, quelle grâce extraordinaire, pour opérer tout à coup un changement si miraculeux [4] ? Peut-être que vous penserez que la mort nous enlève tout, et qu'on se résout aisément [5] de [6] se détacher de ce qu'on va perdre. Ne vous trompez pas, chrétiens ; plutôt il faut craindre un effet contraire : car c'est le naturel du cœur humain de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Considérez ce roi d'Amalec, tendre et délicat, qui, se voyant proche de la

1. *Jusqu'à ce qu'elle vienne.* Première rédaction : de sorte qu'elle vient.

2. Var. : Si fortement.

3. Var. : quelle grâce...

4. Comparez un passage de l'*Oraison funèbre de Le Tellier* (1686) : « Telles sont les grâces qu'on trouve à la mort. Mais qu'on ne s'y trompe pas, etc... » Voir aussi la peinture du *pécheur mourant* dans le *Sermon sur la mort du pécheur et la mort du juste*, de Massillon.

5. Var. : Et qu'il est aisé.

6. Cf. p. 288, n. 1.

mort, s'écrie avec tant de larmes : *Siccine separat amara mors* [1] ? « Est-ce ainsi que la mort amère sépare les choses ? » Il pensait et à sa gloire et à ses plaisirs; et vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui enlève son bien, toutes ses passions émues et s'irritent et se réveillent.

Ainsi la séparation augmente l'attache d'une manière plus obscure et plus confuse, mais aussi plus profonde et plus intime; et ce regret amer d'abandonner tout, s'il avait la liberté de s'expliquer, on verrait qu'il confirme par un dernier acte tout ce qui s'est passé dans la vie, bien loin de le rétracter. C'est, messieurs , ce qui me fait craindre que ces belles conversions des mourants ne soient que sur la bouche ou sur le visage, ou dans la fantaisie [3] alarmée, et non dans la conscience [2]. — Mais il fait de si beaux actes de détachement. — Mais je crains qu'ils ne soient forcés ; je crains qu'ils ne soient dictés par l'attache même. — Mais il déteste tous ses péchés. — Mais c'est peut-être qu'il est

1. I *Reg.*, xv, 32.

2. Première rédaction : « Par conséquent, chrétiens, ne nous laissons point abuser aux belles conversions des mourants, qui, peignant sur les yeux et sur le visage , et même, pour mieux tromper, dans la fantaisie alarmée, l'image d'un pénitent, [font] croire que le cœur est changé. Car une telle pénitence, bien loin d'entrer assez avant pour arracher l'amour du monde, souvent, je ne crains point de le dire, elle est faite pour l'amour du monde. Cet homme se convertit comme Pharaon; la crainte de mourir fait qu'il tâche d'apaiser Dieu par la seule espérance de vivre. Et comme il n'ignore pas que la justice divine se plaît d'ôter aux pécheurs ce qu'ils aiment désordonnément, il feint de se détacher ; il ne méprise le monde que dans l'appréhension de le perdre. Ainsi, par une illusion terrible de son amour-propre, il se force lui-même à former dans l'esprit, et non dans le cœur, des actes de détachement que son attache lui dicte. O pénitence impénitente ! O pénitence toute criminelle et toute infectée de l'amour du monde! Avec cette étrange amende honorable, cette âme malheureuse sort toute noyée et toute abîmée dans les affections sensuelles. Ah ! démons, ne cherchez point dans cette âme ce qui peut servir d'aliment au feu éternel : elle est toute corporelle, toute pétrie, pour ainsi dire, de chair et de sang... »

3. *Fantaisie*. Imagination.

condamné à faire amende honorable avant que d'être traîné au dernier supplice. — Mais pourquoi faites-vous un si mauvais jugement? — Parce que, ayant commencé trop tard l'œuvre de son détachement total, le temps lui a manqué [1] pour accomplir une telle affaire.

SECOND POINT

J'entends dire tous les jours aux hommes du monde qu'ils ne peuvent trouver de loisir; toutes les heures s'écoulent trop vite, toutes les journées finissent trop tôt; et dans ce mouvement éternel, la grande affaire du salut, qui est toujours celle qu'on remet, ne manque jamais [2] de tomber tout entière au temps [3] de la mort, avec tout ce qu'elle a de plus épineux.

Je trouve deux causes de cet embarras : premièrement nos prétentions, secondement notre inquiétude. Les prétentions nous engagent et nous amusent jusqu'au dernier jour : cependant notre inquiétude, c'est-à-dire l'impatience d'une humeur active [4] et remuante, est si féconde en occupations, que la mort nous trouve encore empressés dans une infinité de soins superflus.

Sur ces principes, ô hommes du monde, venez, que je vous raconte votre destinée. Quelque charge que l'on vous donne, quelque établissement que l'on vous assure [5], jamais vous ne cesserez de prétendre [6] : ce que vous croyez la fin de votre course, quand vous y serez arrivés, vous ouvrira inopinément une nouvelle carrière. La raison,

1. *Ayant commencé... le temps lui a manqué.* « *Etant* devenu vieux, on *le* mit au moulin. » La Fontaine. Voir Chassang, *Gr. fr.*, paragr. 331-334.

2. Var. : pas.

3. Var. : au jour.

4. Var : vague.

5. Var. : quoi qu'on vous donne, quoi qu'on vous assure.

6. *Prétendre.* « Il verra que je sais comme il faut || Punir des insolents qui *prétendent* trop haut. » Corneille, *La Suivante*, I, 8

messieurs, la voici : c'est que votre humeur[1] est toujours la même, et que la facilité se trouve plus grande. Commencer, c'est le grand travail : à mesure que vous avancez, vous avez plus de moyens de vous avancer ; et si vous couriez avec tant d'ardeur lorsqu'il fallait grimper par des précipices, il est hors de la vraisemblance que vous vous arrêtiez tout à coup quand vous aurez rencontré la plaine. Ainsi tous les présents de la fortune vous seront un engagement pour vous abandonner tout à fait à des prétentions infinies.

Bien plus, quand on cessera de vous donner, vous ne cesserez pas de prétendre. Le monde, pauvre en effets, est toujours magnifique en promesses ; et comme la source des biens se tarit bientôt, il serait tout à fait à sec, s'il ne savait distribuer[2] des espérances. Et est-il homme[3], messieurs, qui soit plus aisé à mener bien loin qu'un qui espère, parce qu'il aide lui-même à se tromper[4] ? Le moindre jour dissipe toutes ses ténèbres, et le console de tous ses ennuis : et quand même il n'y a plus aucune espérance, la longue habitude d'attendre toujours, que l'on a contractée à la cour, fait que l'on vit toujours en attente, et que l'on ne peut se défaire du titre de poursuivant[5], sans lequel on croirait n'être plus du monde. Ainsi nous allons toujours, tirant après nous cette longue chaîne traînante de notre espérance ; et avec cette espérance, quelle involution[6] d'affaires épineuses ! et à travers de[7] ces affaires et de ces épines, que de péchés ! que

1. Var. : l'humeur
2. Var. : s'il ne distribuait.
3. Var. : il n'y a point d'homme.
4. Var. : à la tromperie.
5. *Poursuivant*, se disait dans le XVIIe siècle au sens de *candidat* : « Ils sont deux ou trois *poursuivants* qui demandent ce bénéfice. » Académie 1694.
6. *Involution.* « Ce mot est latin, dit en 1680 Richelet, et a besoin de passe-port pour entrer dans le langage français. »
7. *A travers de ces affaires.*

d'injustices! que de tromperies! que d'iniquités enlacées! *Væ, qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis*[1]! « Malheur à vous, dit le prophète, qui traînez tant d'iniquités dans les cordes de la vanité! » c'est-à-dire, si je ne me trompe, tant d'affaires iniques dans cet enchaînement infini de vos espérances trompeuses.

Que dirai-je maintenant, messieurs, de cette humeur inquiète, curieuse de nouveautés, ennemie du loisir, et impatiente du repos? D'où vient qu'elle ne cesse de nous agiter et de nous ôter[2] notre meilleur[3], en nous engageant d'affaire en affaire, avec un empressement qui ne finit pas? Une [maxime][4] très véritable, mais mal appliquée, nous jette dans cet embarras : la nature même nous enseigne que la vie est dans l'action. Mais les mondains, toujours dissipés, ne connaissent pas[5] l'efficace de cette action paisible et intérieure qui occupe l'âme en elle-même; ils ne croient pas s'exercer[6] s'ils ne s'agitent, ni se mouvoir s'ils ne font du bruit : de sorte qu'ils mettent la vie dans cette action empressée et tumultueuse; ils s'abîment[7] dans un commerce éternel d'intrigues et de visites, qui ne leur laisse pas un moment à eux. Ils se sentent eux-mêmes quelquefois pressés, et se plaignent de cette contrainte : mais, chrétiens, ne les croyez pas : ils se moquent, ils ne savent ce qu'ils veulent. Celui-là qui se plaint qu'il travaille trop, s'il était délivré de cet embarras, ne pourrait souffrir son repos; maintenant les journées

Voir page 21, note 1. Cette forme qui était déjà incorrecte au XVIIe siècle, se rencontre plusieurs fois dans les Sermons.

1. *Isa.*, v, 18.

2. Var. : ravir.

3. *Notre meilleur*... « Ton meilleur, je t'assure est de n'y plus penser. » Corneille, *Mélite*, v, 3. — On disait de même *notre mieux*.

4. *Maxime* est une conjecture de M. Gandar. Le mot *chose* est effacé dans le manuscrit, et n'est pas remplacé.

5. Var. : ne sentent pas.

6. Var. : agir.

7. Var. : se jettent.

lui semblent trop courtes, et alors son grand loisir lui serait à charge : il aime sa servitude, et ce qui lui pèse lui plaît; et ce mouvement perpétuel, qui les engage en mille contraintes, ne laisse pas de les satisfaire[1], par l'image d'une liberté errante. Comme un arbre, dit saint Augustin, que le vent semble caresser en se jouant avec ses feuilles et avec ses branches, bien que ce vent ne le flatte qu'en l'agitant, et le jette[2] tantôt d'un côté et tantôt d'un autre, avec une grande inconstance, vous diriez toutefois que l'arbre s'égaye par la liberté de son mouvement. Ainsi, dit ce grand évêque, encore que les hommes du monde n'aient pas de liberté véritable, étant presque toujours contraints de céder au vent qui les pousse[3], toutefois ils s'imaginent jouir d'un certain air de liberté et de paix, en promenant deçà et delà leurs désirs vagues et incertains : *Tanquam olivæ pendentes in arbore, ducentibus ventis, quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo*[4].

Voilà, si je ne me trompe, une peinture assez naturelle[5] de la vie du monde et de la vie de la cour. Que faites-vous cependant, grand homme d'affaires, homme qui êtes de tous les secrets, et sans lequel cette grande comédie du monde manquerait d'un personnage nécessaire; que faites-vous pour la grande affaire, pour l'affaire de l'éternité? C'est à l'affaire de l'éternité que doivent céder tous les emplois; c'est à l'affaire de l'éternité que doivent servir tous les temps. Dites-moi, en quel état est donc cette affaire? — Ah! pensons-y[6], direz-vous. — Vous êtes donc

1. Var. : qui l'engage... ne laisse pas de le satisfaire.
2. Var. : pousse.
3. Var. : aux divers emplois qui les pressent.
4. *S. Aug. in Psalm.*, CXXXVI 9.
5. Conforme à la réalité.
6. Var. : Ha! j'y veux penser.

averti que vous êtes malade dangereusement, puisque vous songez enfin à votre salut? Mais, hélas! que le temps est court pour démêler une affaire si enveloppée que celle de vos comptes et de votre vie! Je ne parle point en ce lieu, ni de votre famille qui vous distrait, ni de la maladie qui vous accable, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs qui vous offusquent, ni des douleurs qui vous pressent[1] : je ne regarde que l'empressement[2]. Écoutez de quelle force on frappe à la porte; on la rompra bientôt, si l'on n'ouvre. Sentence sur sentence, ajournement sur ajournement, pour vous appeler devant Dieu et devant sa chambre de justice. Écoutez avec quelle presse[3] il vous parle par son prophète. « La fin est venue, la fin est venue; maintenant la fin est sur toi, et j'enverrai ma fureur contre toi, et je te jugerai selon tes voies; et tu sauras que je suis le Seigneur[4]. » O Seigneur, que vous me[5] pressez! Encore une nouvelle recharge : « La fin est venue, la fin est venue; la justice, que tu croyais endormie, s'est éveillée contre toi; la voilà qu'elle est[6] à la porte. *Ecce venit*[7]. » « Le jour de vengeance est proche. » Toutes les terreurs te semblaient vaines, et toutes les menaces trop éloignées; et « maintenant, dit le Seigneur, je te frapperai de près, et je mettrai tous tes crimes sur ta tête, et tu sauras que

1. Var. : ni des douleurs qui vous pressent, ni de la crainte qui vous étonne, ni des vapeurs qui vous offusquent.

2. C'est-à-dire la nécessité où il era de s'*empresser*, de se hâter.

3. *Presse:* « insistance, sollicitations vives. » Littré.

4. *Finis venit, venit finis... nunc finis super te. Et immittam furorem meum in te... et scietis quia ego Dominus. Ezéch.*, VII, 2, 3, 4.

5. Var. : nous.

6. *La voilà qu'elle est.* Locution rare au dix-septième siècle et qui serait incorrecte aujourd'hui.

7. *Finis venit, venit finis; evigilavit adversum te; ecce venit. Ezéch.*, VII, 6. — Comparez le développement du même texte dans la péroraison de l'*Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche* (1683).

je suis le Seigneur qui frappe[1]. » Tels sont, messieurs, les ajournements par lesquels Dieu nous appelle à son tribunal. Mais enfin voici le jour qu'il faut comparaître : *Ecce dies, ecce venit, egressa est contritio*[2]. L'ange qui préside à la mort recule d'un moment à l'autre, pour étendre le temps de la pénitence ; mais enfin il vient un ordre d en haut : *Fac conclusionem*[3] : Pressez, concluez ; l'audience est ouverte, le Juge est assis : criminel, venez plaider votre cause. Mais que vous avez peu de temps pour vous préparer ! Ah ! que vous jetterez de cris superflus ! ah ! que vous soupirerez amèrement après tant d'années perdues ! Vainement, inutilement . il n'y a plus de temps pour vous ; vous entrez au séjour de l'éternité[4]. Je vous vois[5] étonné et éperdu en présence de votre Juge ; mais regardez encore vos accusateurs : ce sont les pauvres qui vont s'élever contre votre dureté inexorable[6].

TROISIÈME POINT

J'ai remarqué, chrétiens, que le grand apôtre saint Paul, parlant, dans la *seconde à Timothée*, de ceux qui s'aiment eux-mêmes et leurs plaisirs, les appelle « des hommes cruels, sans affection, sans miséricorde : » *Sine affectione, immites, sine benignitate, voluptatum amatores*[7] ; et je me suis souvent étonné d'une si étrange contexture[8]. En effet,

1. *Ezéch.*, VII, 7, 8, 9.
2. *Ibid.*, 10.
3. *Ibid.* 23.
4. Ici deux phrases effacées dans le manuscrit : « Voyez qu'il n'y a plus de soleil visible qui commence et qui finisse les jours, les saisons, les années. Rien ne finit en cette contrée ; c'est le Seigneur lui-même qui commence de mesurer toutes choses par sa propre infinité. »
5. Var. : vous êtes.
6. Var. : vous le serez beaucoup davantage quand vous entendrez les cris de vos pauvres frères contre votre dureté inexorable.
7. II. *Tim*, III, 3, 4.
8. C'est-à-dire de voir associées

cette aveugle attache aux plaisirs semble d'abord n'être que flatteuse, et ne paraît ni cruelle ni malfaisante; mais il est aisé de se détromper, et de voir dans cette douceur apparente une force maligne et pernicieuse. Saint Augustin nous l'explique par cette comparaison : Voyez, dit-il[1], les buissons hérissés d'épines, qui font horreur à la vue; la racine en est douce, et ne pique pas; mais c'est elle qui pousse ces pointes perçantes qui ensanglantent[2] les mains si violemment : ainsi l'amour des plaisirs. Quand j'écoute parler les voluptueux dans le livre de la *Sapience*, je ne vois rien de plus agréable ni de plus riant : ils ne parlent que de fleurs, que de festins, que de danses, que de passe-temps. *Coronemus nos rosis :* « Couronnons nos têtes de fleurs, avant qu'elles soient flétries. » Ils invitent tout le monde à leur bonne chère, et ils veulent leur faire part de leurs plaisirs : *Nemo nostrum exors sit luxuriæ nostræ*[3] Que leurs paroles sont douces! que leur humeur est enjouée! que leur compagnie est désirable! Mais si vous laissez pousser cette racine, les épines sortiront bientôt; car écoutez la suite de leurs discours : « Opprimons, ajoutent-ils, le juste et le pauvre : » *Opprimamus pauperem justum*[4]. « Ne pardonnons point à la veuve » ni à l'orphelin. Quel est, messieurs, ce changement, et qui aurait jamais attendu d'une douceur si plaisante une cruauté si impitoyable? C'est le génie de la volupté : elle se plaît à opprimer le juste et le pauvre, le juste qui lui est contraire, le pauvre qui doit être sa proie; c'est-à-dire, on la contredit, elle s'effarouche; elle s'épuise elle-même, il faut bien qu'elle se remplisse par des pilleries; et voilà cette volupté si commode,

ensemble des qualités qui ne paraissent avoir aucun rapport.

1. *In Ps.* CXXXIX, 4.

2. Var. : déchirent — piquent

3. *Sap.*, II, 8, 9.

4. *Sap.*, II, 10.

si aisée et si indulgente, devenue cruelle et insupportable.

Vous direz sans doute, messieurs, que vous êtes bien éloignés de ces excès; et je crois facilement qu'en cette assemblée et à la vue d'un roi si juste, de telles inhumanités n'oseraient paraître : mais sachez que l'oppression des faibles et des innocents n'est pas tout le crime de la cruauté. Le mauvais riche nous fait bien connaître qu'outre cette ardeur furieuse [1] qui étend les mains [2] aux violences [3], elle a encore la dureté qui ferme les oreilles aux plaintes, les mains au secours et les entrailles à la compassion. C'est, messieurs, cette dureté qui fait des voleurs sans dérober, et des meurtriers sans verser de sang. Tous les saints Pères disent, d'un commun accord, que ce riche inhumain de notre Évangile a dépouillé le pauvre Lazare, parce qu'il ne l'a pas revêtu; qu'il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri : *Quia non pavisti, occidisti* [4]. Et cette dureté meurtrière est née de son abondance et de ses délices.

O Dieu clément et juste! ce n'est pas pour cette raison que vous avez communiqué aux grands de la terre un rayon de votre puissance; vous les avez faits grands pour servir de pères à vos pauvres; votre providence a pris soin de détourner les maux de dessus leur tête, afin qu'ils pensassent à ceux du prochain; vous les avez mis à leur aise et en liberté, afin qu'ils fissent leur affaire du soulagement de vos enfants : et leur grandeur, au contraire, les rend dédaigneux; leur abondance, secs; leur félicité, insensibles; encore qu'ils voient tous les jours non tant des pauvres et des misérables, que la misère elle-même et la pauvreté en personne, pleurante et gémissante à leur porte [5].

1. Var. : violente.
2. Var. : les bras.
3. Var. : aux rapines.
4. *Lactant.*, *Div. Inst.*, VI, XI
5. Manuscrit : D'où vient, etc. Indication d'un développement

Je ne m'en étonne pas, chrétiens; d'autres pauvres plus pressants et plus affamés ont gagné les avenues les plus proches, et épuisé les libéralités à un passage plus secret. Expliquons-nous nettement: je parle de ces pauvres intérieurs qui ne cessent de murmurer, quelque soin qu'on prenne de les satisfaire, toujours avides, toujours affamés[1] dans la profusion et dans l'excès même; je veux dire nos passions et nos convoitises. C'est en vain, ô pauvre Lazare! que tu gémis à la porte, ceux-ci sont déjà au cœur; ils ne s'y présentent pas, mais ils l'assiègent; ils ne demandent pas, mais ils arrachent. O Dieu! quelle violence! Représentez-vous, chrétiens, dans une sédition, une populace furieuse, qui demande arrogamment, toute prête à arracher si on la refuse: ainsi dans l'âme de ce mauvais riche; et[2] ne l'allons pas chercher dans la parabole, plusieurs le trouveront dans leur conscience. Donc, dans l'âme de ce mauvais riche et de ses cruels imitateurs, où la raison a perdu l'empire, où les lois n'ont plus de vigueur, l'ambition, l'avarice, la délicatesse, toutes les autres passions, troupe mutine et emportée, font retentir de toutes parts un cri séditieux, où l'on n'entend que ces mots: « Apporte, apporte; » *Dicentes: Affer, affer*[3]*:* apporte toujours de l'aliment à l'avarice[4], apporte une somptuosité plus raffinée à ce luxe curieux et délicat; apporte des plaisirs[5] plus exquis à cet appétit dégoûté par son abondance. Parmi les cris furieux de ces pauvres impudents et insatiables, se peut-il faire que vous entendiez la voix languissante des pauvres qui tremblent devant vous, qui, accoutumés à

que Bossuet voulait ajouter ici.

1. Var.: qui crient toujours à la faim.

2. Var.: et qu'il y en a peut-être dans cet auditoire qui le trouveront en eux-mêmes.....

3. *Prov.*, xxx, 15.

4. Var.: du bois à cette flamme dévorante.

5. Var.: des ragoûts.

surmonter leur pauvreté par leur travail et par leurs sueurs[1], se laissent mourir de faim plutôt que de découvrir leur misère? C'est pourquoi ils meurent de faim; oui, messieurs, ils meurent de faim[2] dans les villes, dans les campagnes, à la porte et aux environs de vos hôtels; nul ne court[3] à leur aide; hélas! ils ne vous demandent que e superflu, quelques miettes de votre table, quelques estes de votre grande chère. Mais ces pauvres que vous nourrissez trop bien au dedans épuisent tout votre fonds. La profusion, c'est leur besoin; non seulement le superflu, mais l'excès même leur est nécessaire; et il n'y a plus aucune espérance pour les pauvres de Jésus-Christ, si vous n'apaisez ce tumulte et cette sédition intérieure; et cependant ils subsisteraient, si vous leur donniez quelque chose de ce que[4] votre prodigalité répand, ou [de] ce que votre avarice ménage.

Mais sans être possédé de toutes ces passions violentes, la félicité toute seule, et je prie que l'on entende cette vérité, oui, la félicité toute seule est capable d'endurcir le cœur de l'homme. L'aise, la joie, l'abondance remplissent l'âme de telle sorte, qu'elles en éloignent tout le sentiment de la misère des autres, et mettent à sec, si l'on n'y prend garde, la source de la compassion. C'est ici la malédiction des grandes fortunes; c'est ici que l'esprit du monde paraît le plus opposé à l'esprit du christianisme: car qu'est-ce que l'esprit du christianisme? esprit de fraternité, esprit de tendresse et de compassion, qui nous fait sentir les maux de nos frères, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs besoins. Au

1. Var. : qui sont honteux de leur misère, accoutumés à la surmonter par un travail assidu.

2. Var. : dans vos terres dans vos châteaux, dans les villes, ...

3. Var. : ne va.

4. Var. : si vous ne leur assignez quelque subsistance sur ce que...

contraire l'esprit du monde, c'est-à-dire l'esprit de grandeur, c'est un excès d'amour-propre, qui, bien loin de penser aux autres, s'imagine qu'il n'y a que lui. Écoutez son langage dans le prophète Isaïe. « Tu as dit en ton cœur : Je suis, et il n'y a que moi sur la terre : » *Dixisti in corde tuo : Ego sum, et præter me non est alter.*[1] Je suis! il se fait un Dieu, et il semble vouloir imiter Celui qui a dit : « Je suis celui qui est[2]. » Je suis, il n'y a que moi; toute cette multitude, ce sont des têtes de nul prix, et, comme on parle, des gens de néant[3]. Ainsi chacun ne compte que soi; et tenant tout le reste[4] dans l'indifférence, on tâche de vivre à son aise, dans une souveraine tranquillité des fléaux qui affligent le genre humain.

Ah! Dieu est juste et équitable. Vous y viendrez vous-même, riche impitoyable, aux jours de besoin et d'angoisse. Ne croyez pas que je vous menace du changement de votre fortune : l'événement en est casuel[5]; mais ce que je veux dire n'est pas douteux. Elle viendra au jour destiné, cette dernière maladie, où, parmi un nombre infini d'amis, de médecins et de serviteurs, vous demeurerez sans secours, plus délaissé, plus abandonné que ce pauvre qui meurt sur la paille, et qui n'a pas un drap pour sa sépulture. Car, en cette fatale maladie, que serviront ces amis, qu'à vous affliger par leur présence; ces médecins, qu'à vous tourmenter; ces serviteurs, qu'à courir deçà et delà dans votre maison avec un empressement inutile? Il vous faut d'autres amis, d'autres serviteurs :

1. *Isa.*, XLVII, 10.
2. *Exod.*, III, 14.
3. *Des gens de néant.* « Quand vous entendez dire de quelqu'un que c'est un *homme de néant*, ne jugez-vous pas incontinent qu'on parle d'un pauvre?» Bossuet, *Sermon pour une profession.*
4. Var. : tous les autres.
5. C.-à-d., dépend du hasard.

ces pauvres, que vous avez méprisés, sont les seuls qui seraient capables de vous secourir[1]. Que n'avez-vous pensé de bonne heure à vous faire de tels amis, qui maintenant vous tendraient les bras, afin de vous recevoir dans les tabernacles éternels ? Ah ! si vous aviez soulagé leurs maux, si vous aviez eu pitié de leur désespoir, si vous aviez seulement écouté leurs plaintes, vos miséricordes[2] prieraient Dieu pour vous : ils vous auraient donné des bénédictions[3], lorsque vous les auriez consolés dans leur amertume, qui feraient maintenant distiller sur vous une rosée rafraîchissante; leurs côtés[4] revêtus, dit le saint prophète, leurs entrailles rafraîchies, leur faim rassasiée, vous auraient béni; leurs saints anges veilleraient autour de votre lit comme des amis officieux; et ces médecins spirituels consulteraient entre eux nuit et jour pour vous trouver des remèdes. Mais vous avez aliéné[5] leur esprit, et le prophète Jérémie me les représente vous condamnant eux-mêmes sans miséricorde.

Voici, messieurs, un grand spectacle : venez considérer les saints anges dans la chambre d'un mauvais riche mourant. Oui, pendant que les médecins consultent l'état de sa maladie, et que sa famille tremblante attend le résultat de la conférence, ces médecins invisibles consultent d'un mal bien plus dangereux : *Curavimus Babylonem, et non est sanata*[6] : « Nous avons soigné cette Babylone, et elle ne s'est point guérie ; » nous avons traité diligemment ce riche cruel ; que d'huiles ramollissantes, que de douces fomentations[7] nous avons mises sur ce cœur ! Et il ne s'est

1. Cf. p. 132, et (Lebarq, t. V, p. 39) la fin d'un sermon de 1666 *sur l'Aumône.*

2. Var. : vos aumônes.

3. Var. : les bénédictions qu'ils vous auraient données.

4. Var. : leurs corps.

5. « *Alieno* : *alienum mihi* [aliquem] *esse facio.* » Dict. Forcellini.

6. *Jerem.*, LI, 9.

7. Médicaments externes, chauds et liquides.

pas amolli, et sa dureté ne s'est pas fléchie; tout a réussi contre nos pensées, et le malade s'est empiré[1] parmi nos remèdes. « Laissons-le là, disent-ils, retournons à notre patrie, d'où nous étions descendus pour son secours : » *Derelinquamus eum, et eamus unusquisque in terram suam.* Ne voyez-vous pas sur son front le caractère d'un réprouvé? La dureté de son cœur a endurci contre lui le cœur de Dieu; les pauvres l'ont déféré à son tribunal; son procès lui est fait au ciel; et quoiqu'il ait fait largesse en mourant des biens qu'il ne pouvait plus retenir, le ciel est de fer à ses prières[2], et il n'y a plus pour lui de miséricorde : *Pervenit usque ad cælos judicium ejus.*

Considérez, chrétiens, si vous voulez mourir dans cet abandon; et si cet état vous fait horreur, pour éviter les cris de reproche que feront contre vous les pauvres, écoutez les cris de la misère. Ah! le ciel n'est pas encore fléchi sur nos crimes. Dieu semblait s'être apaisé en donnant la paix à son peuple; mais nos péchés continuels ont rallumé sa juste fureur; il nous a donné la paix[3], et lui-même nous fait la guerre : il a envoyé contre nous, pour punir notre ingratitude, la maladie, la mortalité, la disette extrême, une intempérie étonnante[4], je ne sais quoi de déréglé dans toute la nature qui semble nous menacer de quelques suites funestes, si nous n'apaisons sa colère. Et dans les provinces éloignées, et même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant d'excès, une infinité

1. *S'est empiré.* « Leur état allait *s'empirant.* » *Hist. univ.*, II, 1. — Voir p. 274, n. 2.

2. Var. : pour lui — pour son âme.

3. La paix des Pyrénées (1659).

4. L'année 1662 fut une année de famine. « Les pauvres sont dénués de tout, dit une *relation* de 1662. Plusieurs femmes et enfants ont été trouvés morts sur les chemins et dans les blés, la bouche pleine d'herbes. Depuis cinq cents ans, il ne s'est pas vu une misère pareille. » Cité par M. P. Clément (*la Police sous Louis XIV*).

de familles meurent de faim et de désespoir[1] : vérité constante, publique[2], assurée. O calamité de nos jours! quelle joie pouvons-nous avoir? faut-il que nous voyions de si grands malheurs? et ne nous semble-t-il pas qu'à chaque moment tant de cruelles[3] extrémités que nous savons, que nous entendons de toutes parts, nous reprochent devant Dieu et devant les hommes ce que nous donnons à nos sens, à notre curiosité, à notre luxe? Qu'on ne demande plus maintenant jusqu'où va l'obligation d'assister les pauvres : la faim a tranché le doute, le désespoir a terminé la question; et nous sommes réduits à ces cas extrêmes où tous les Pères et tous les théologiens nous enseignent, d'un commun accord, que si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir, on est coupable de sa mort; on rendra compte à Dieu de son sang, de son âme, de tous les excès où la fureur de la faim et du désespoir le précipite. Qui nous donnera que nous entendions le plaisir de donner la vie? Qui nous donnera, chrétiens, que nos cœurs soient comblés de l'onction du Saint-Esprit, pour

1. *Dans les provinces éloignées et même dans cette ville*, etc. « Les pauvres gens meurent par toute la France de maladie, de misère, d'oppression et de désespoir. » Lettre de Gui Patin, du 5 septembre 1661. Voir dans Chéruel, *Mémoires sur Fouquet*, II, 324-325, des détails sur la misère des provinces. — *Et même dans cette ville*. Voir page 236, note 4, la pétition des pauvres de Paris.

2. *Vérité constante, publique :* Au dix-septième siècle, en effet, les personnes qui s'occupaient à Paris du soulagement des pauvres avaient soin de faire connaître au public l'état de la misère à Paris et dans les provinces. Un maître des requêtes, Maignard de Bernières, avait eu le premier l'idée, pendant la Fronde, de rédiger des « *Relations très véritables et très exactes*... en composant un narré de plusieurs extraits des lettres que tous ceux qui assistent les pauvres lui adressaient toutes les semaines. » (Préface de l'*Aumône chrétienne*, 1651 et 1674). A partir de 1659, saint Vincent de Paul se servit aussi de *placards* pour faire appel à la charité publique. Voyez Alph. Feillet, *La misère au temps de la Fronde*.

3. Var. : les dures extrémités

goûter ce plaisir sublime de soulager les misérables, de consoler Jésus-Christ qui souffre en eux, de faire reposer, dit le saint apôtre, leurs entrailles affamées? *Viscera sanctorum requieverunt per te, frater*[1]. Ah! que ce plaisir est saint! ah! que c'est un plaisir vraiment [royal]!

Sire, Votre Majesté aime ce plaisir; elle en a donné des marques sensibles, qui seront suivies de plus grands effets. C'est aux sujets à attendre, et c'est aux rois à agir; eux-mêmes ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, mais ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent. C'est tout ce qu'on peut dire à Votre Majesté. Il faut dire le reste à Dieu, et le prier humblement de découvrir à un si grand roi les moyens de contenter bientôt l'amour qu'il a pour ses peuples, de satisfaire à l'obligation de sa conscience, de mettre le comble à sa gloire, et de poser l'appui le plus nécessaire de son salut éternel.

PREMIÈRE RÉDACTION DE LA PÉRORAISON

..... Ah! le ciel n'est pas fléchi sur nos crimes; Dieu semblait s'être apaisé en donnant la paix à son peuple; mais nos péchés continuels ont rallumé sa juste fureur; il nous a donné la paix, et lui-même nous fait la guerre. Il a envoyé contre nous la maladie, la mortalité, la disette extrême[2]. Les pauvres peuples ont à combattre les dernières extrémités; et dans les provinces éloignées, et même dans cette ville, au milieu de tant de plaisirs et de tant de luxe, une infinité de familles meurent de faim et de désespoir[3]. Ce

1. *Philemon.*, n. 17.

2. Addition marginale : « Une intempérie étonnante, qui nous a beaucoup affligés et qui nous menace de coups plus terribles. Quelle joie pouvons-nous avoir? Ne nous semble-t-il pas qu'à chaque moment tant de cruelles extrémités nous reprochent devant Dieu et devant les hommes tout ce que nous donnons de trop à nos sens, à notre curiosité, à notre plaisir — luxe?

3. Addition marginale : « Qu'on

n'est pas une vaine exagération. Non, non, on ne monte pas dans les chaires comme on ferait sur un théâtre, pour émouvoir la compassion en inventant des sujets tragiques. Ce que je dis, c'est la vérité : vérité constante, publique, assurée. O Dieu, quelle calamité de nos jours, que tant de monde périsse de faim à nos yeux! Ah! quelle espérance pour nous à l'heure de notre mort, si le cri de cette misère ne perce nos cœurs[1]?

Ah! Sire, Votre Majesté en est émue; comme elle[2] aime vraiment ses pauvres peuples, elle veut bien qu'on lui parle[3] des cruelles extrémités où ils sont réduits. Leurs misères, leur patience, leur soumission[4] pressent d'autant plus Votre Majesté qu'ils n'osent pas même la presser, résolus de

ne demande plus jusqu'où va l'obligation de faire l'aumône! La faim a tranché ce doute, le désespoir a terminé cette question. Nous sommes réduits en ce cas extrême où toute la théologie demeure d'accord que, si l'on n'aide le prochain selon son pouvoir, on est coupable de sa mort, on rendra compte de son sang et de son âme qui périt par le désespoir.»

1. Addition marginale : « Mais ce n'est pas un ouvrage de particuliers de soulager de telles misères. C'est tout ce que pourrait faire une main royale. Les rois mêmes ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent. Mais ils rendront compte à Dieu — ils ne doivent bien épargner de ce qu'ils peuvent. lire, c'est tout ce qu'un sujet peut dire à Votre Majesté.... »

2. Var. : si elle n'aimait.

3. Var. : elle ne souffrirait pas, comme elle fait, qu'on parlât souvent en sa présence..

4. Voir la « Pétition des pauvres de Paris au Roi, » en mai 1662. « Sire, les pauvres de Paris sont en très grand nombre et très grande nécessité. Ils supplient V. M. d'avoir pitié d'eux. Leur misère est parvenue à son comble. *Ils ont souffert mille maux avant de recourir à Votre Majesté.* Leurs métiers leur sont devenus inutiles par la notable diminution du commerce et de toutes sortes d'ouvrages. Ils ont vendu jusques à leurs habits; la honte et la crainte de faire paraître leurs misères augmente la langueur qui les retient dans leurs chambres, où les femmes et les enfants redoublent leurs douleurs par leurs cris et leurs gémissements de nuit et de jour, ce qui les réduit au désespoir... Où iront donc les pauvres de Paris, et que feront-ils, que deviendront-ils, si V. M. n'a pitié d'eux? etc... (V. Depping, *Corresp. administr. sous le règne de Louis XIV*, I, p. 654.)

mourir plutôt que de faire la moindre faute contre le respect[1].

Sire, c'est aux sujets à attendre, et c'est aux rois à agir. Eux-mêmes ne peuvent pas tout ce qu'ils veulent, mais ils doivent considérer qu'ils rendront compte à Dieu de ce qu'ils peuvent[2]. C'est tout ce que vos sujets peuvent dire à Votre Majesté. Il faut dire le reste à Dieu et le prier humblement[3]....

1. Var. : plutôt que de manquer au respect.

2. « L'obligation d'avoir soin du peuple est le fondement de tous les droits que les souverains ont sur leurs sujets. C'est pourquoi, dans les grands besoins, le peuple a droit d'avoir recours à son prince (*Genèse*, XLI, 55)... Les peuples affamés demandent du pain à leur roi comme à leur pasteur, ou plutôt comme à leur père.... Voici, sur ces obligations du prince, une belle sentence du Sage : « Vous ont-ils fait prince ou gouverneur : soyez parmi eux comme l'un d'eux, ayez soin d'eux et prenez courage et reposez-vous après avoir pourvu à tout. » Cette sentence contient deux préceptes. —Premier précepte : « Soyez parmi eux comme l'un d'eux. » Ne soyez point orgueilleux; rendez-vous accessible et familier; ne vous croyez pas, comme on dit, d'un autre métal que vos sujets; mettez-vous à leur place, et soyez-leur tel que vous voudriez qu'ils fussent s'ils étaient à la vôtre. — Second précepte : « Ayez soin d'eux, et reposez-vous après avoir pourvu à tout. Le repos alors vous est permis; le prince est un personnage public qui doit croire que quelque chose lui manque à lui-même quand quelque chose manque au peuple et à l'État. » *Politique tirée de l'Écriture Sainte*, l. III, ch. III.

3. Voir plus haut, p. 235, les cinq dernières lignes du sermon; p. 283, la fin du sermon *sur l'Ambition*, et comparez celle du sermon *sur les Devoirs des Rois* : « Sire, vous savez les besoins de vos peuples, le fardeau, excédant leurs forces, dont [ils sont] chargés. Il se remue pour Votre Majesté quelque chose d'illustre et de grand, et qui passe (*voy. p.* 274, *n.* 1) la destinée des rois vos prédécesseurs. Soyez fidèle à Dieu et ne mettez point [d'obstacle] par vos péchés aux choses qui se préparent; portez votre gloire et celle du nom français à une telle hauteur qu'il n'y ait plus rien à vous souhaiter que la félicité éternelle. »

SUR LA PROVIDENCE.

SERMON POUR LA DEUXIÈME SEMAINE DU CARÊME

PRÊCHÉ AU LOUVRE, LE 8 OU LE 10 MARS 1662[1]

NOTICE

Le deuxième sermon[2] *sur la Providence* a été prononcé, non pas en 1666, comme le porte l'édition Lachat[3], mais en 1662, ainsi que l'a prouvé M. Gandar. L'écriture du manuscrit révèle clairement cette date[4] que confirme, du reste, une allusion faite par Bossuet, dans le second point, aux événements contemporains. Il parle de la croix « abattue sous le croissant, » de la chrétienté « tous les jours diminuée par les armes trop fortunées de Mahomet; » et il le pouvait en 1662, alors que les Turcs menaçaient d'enlever la Hongrie à l'Empereur, la Crète à Venise, et qu'ils infestaient impunément la Méditerranée. En 1666, au contraire, il n'aurait guère pu s'exprimer devant la cour en termes aussi forts après les victoires du Raab et de Saint-Gothard[5] (1664), et les expéditions dirigées par Louis XIV (1664-1665) contre les États barbaresques.

1. Il y avait, à la Cour, pendant le carême, *trois* prédications par semaine, le dimanche, le mercredi et le vendredi. Or on ne sait s'il faut lire dans le manuscrit un 2 ou un 3, et si, par conséquent, le sermon *sur la Providence* fut prêché le mercredi 8 ou le vendredi 10.

2. Voir plus haut, page 77.

3. Édit. Lachat, t. IX. p. 161; Floquet, *Études*, II, 490.

4. Gandar, *Études critiques*, p. 398; *Choix de sermons*, p. 101; l'abbé Hurel, *Orateurs sacrés sous Louis XIV*, II, p. 313.

5. Victoires des Impériaux auxquelles contribuèrent puissamment les troupes françaises envoyées par Louis XIV. Bossuet, dans l'*Oraison funèbre de Marie-Thérèse* (1683) célèbre « cette fameuse journée de Raab où Louis renouvela dans le cœur des infidèles l'ancienne opinion qu'ils ont des armes françaises. »

SUR LA PROVIDENCE

Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua. Lazarus similiter mala; nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.

Mon fils, souviens-toi que tu as reçu du bien en ta vie, et que Lazare n'y a reçu que du mal; c'est pourquoi il est maintenant dans la consolation, et toi dans les tourments.

Luc, XVI, 25

Nous lisons dans l'Histoire sainte[1] que le roi de Samarie ayant voulu bâtir une place forte, qui tenait en crainte et en alarmes toutes les places[2] du roi de Judée, ce prince assembla son peuple et fit un tel effort contre l'ennemi, que non seulement il ruina cette forteresse, mais qu'il en fit servir les matériaux pour construire deux grands châteaux forts[3] par lesquels il fortifia sa frontière. Je médite aujourd'hui, messieurs, de faire quelque chose de semblable; et, dans cet exercice pacifique, je me propose l'exemple de cette entreprise militaire. Les libertins déclarent la guerre à la Providence divine, et ils ne trouvent rien de plus fort contre elle que la distribution des biens et des maux, qui paraît injuste, irrégulière, sans aucune distinction entre les bons et les méchants. C'est là que les impies se retranchent comme dans leur forteresse imprenable; c'est de là qu'ils jettent hardiment des traits contre[4] la sagesse qui régit le monde, se persuadant faussement que le désordre apparent des choses humaines rend témoignage contre elle. Assemblons-nous, chrétiens, pour combattre[5] les ennemis du Dieu vivant; renversons les remparts

1. III *Reg.*, XV, 17-22.
2. Var. : toutes celles.
3. Var. : deux citadelles.
4. Var. : pour combattre — pour détruire.
5. Var. : contre.

superbes de ces nouveaux Samaritains[1]. Non contents de leur faire voir que cette inégale dispensation des biens et des maux du monde ne nuit [en] rien à la Providence, montrons au contraire qu'elle l'établit. Prouvons, par le désordre même, qu'il y a un ordre supérieur qui rappelle tout à soi par une loi[2] immuable; et bâtissons les forteresses de Juda des débris et des ruines[3] de celle de Samarie. C'est le dessein de ce discours, que j'expliquerai plus à fond après que nous aurons imploré [les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de la Sainte Vierge.]

[AVE]

Le théologien d'Orient, saint Grégoire de Nazianze, contemplant la beauté du monde, dans la structure duquel Dieu s'est montré si sage et si magnifique, l'appelle élégamment en sa langue, le plaisir et les délices de son Créateur, θεοῦ τροφήν[4]. Il avait appris de Moïse que ce divin Architecte, à mesure qu'il bâtissait ce grand édifice, en admirait lui-même toutes les parties : *Vidit Deus lucem quod esset bona*[5]; [« Dieu vit que la lumière était bonne; » qu'en ayant composé le tout, il avait encore enchéri, et l'avait trouvé « parfaitement beau : » *Et erant valde bona*[6];

1. Var. : leurs remparts superbes.
2. Var. : conduite.
3. Var. : démolitions.
4. *Orat.*, XXXIV. — Plusieurs fois dans ses sermons, Bossuet cite en grec les textes sacrés. Il connaissait en effet très bien la langue grecque. Il savait par cœur Homère, et il en était si plein, dit l'abbé Le Dieu, qu'il en récitait des vers en dormant. Il lui arriva même, dans son sommeil, de faire un vers grec (à propos des infortunes d'Ulysse) : « Τοῖς δυστυχοῦσιν ἄχθος ἐστὶ χὠ λόγος » (Tout est à charge aux malheureux, même leur pensée). A la cour, vers 1674, dans ce petit cercle de savants hommes, tels que Renaudot, Thoynard, Mabillon, Fénelon, Fleury, qui se réunissaient pour étudier l'Écriture sainte, et que les courtisans appelaient le *Petit Concile*, Bossuet avait reçu le surnom de *Père grec*.
5. *Genès.*, I, 4.
6. *Ibid.*, 31.

enfin qu'il avait paru tout saisi de joie dans le spectacle de son propre ouvrage. Où[1] il ne faut pas s'imaginer que Dieu ressemble aux ouvriers mortels, lesquels, comme ils peinent beaucoup dans leurs entreprises et craignent toujours pour l'événement, sont ravis que l'exécution les décharge du travail et les assure du succès. Mais Moïse regardant les choses dans une pensée plus sublime, et prévoyant en esprit qu'un jour les hommes ingrats nieraient la Providence qui régit le monde, il nous montre dès l'origine combien Dieu est satisfait de ce chef-d'œuvre de ses mains, afin que, le plaisir de le former nous étant un gage certain du soin qu'il devait prendre à le conduire, il ne fût jamais permis de douter qu'il n'aimât à gouverner ce qu'il avait tant aimé à faire et ce qu'il avait lui-même jugé si digne de sa sagesse.

Ainsi nous devons entendre que cet univers, et particulièrement le genre humain, est le royaume de Dieu, que lui-même règle et gouverne selon des lois immuables; et nous nous appliquerons aujourd'hui à méditer les secrets de cette céleste politique qui régit toute la nature, et qui, enfermant dans son ordre l'instabilité des choses humaines, ne dispose pas avec moins d'égards[2] les accidents inégaux qui mêlent[3] la vie des particuliers, que ces grands et mémorables événements qui décident de la fortune des empires.

Grand et admirable sujet, et digne de l'attention de la

1. *Où il ne faut pas s'imaginer*. Voyez page 181, note 2. Cette construction ne se retrouve plus dans les *Oraisons funèbres*.

2. *Avec moins d'égards*, avec moins d'attention. « Soit que l'on veuille bien parler ou bien écrire, il faut avoir bien des *égards*. » (De Méré, *Œuvres posthumes*, I, cité par Littré). — Dans ce sens, *égard* s'emploie même au singulier : « Cette attention particulière, qui paraît en Dieu quand il fait l'homme, nous montre qu'il a pour lui *un égard* particulier. » Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, II, 1.

3. Var. : troublent.

cour la plus auguste du monde! Prêtez l'oreille, ô mortels, et apprenez de votre Dieu même les secrets par lesquels vous gouverne; car c'est lui qui vous enseignera dans cette chaire, et je n'entreprends aujourd'hui d'expliquer ses conseils profonds, qu'autant que je serai éclairé par ses oracles infaillibles.

Mais il nous importe peu, chrétiens, de connaître par quelle sagesse nous sommes régis, si nous n'apprenons aussi à nous conformer à l'ordre de ses conseils. S'il y a de l'art à gouverner, il y en a aussi à bien obéir. Dieu donne son esprit de sagesse aux Princes [1] pour savoir conduire les peuples, et il donne aux peuples l'intelligence pour être capables d'être dirigés par ordre [2]; c'est-à-dire qu'outre la science maîtresse par laquelle le Prince commande, il y a une autre science subalterne qui enseigne aussi aux sujets à se rendre dignes instruments de la conduite supérieure; et c'est le rapport de ces deux sciences qui entretient le corps d'un État par la correspondance du chef et des membres

Pour établir ce rapport dans l'empire de notre Dieu, tâchons de faire aujourd'hui deux choses. Premièrement, chrétiens, quelque étrange [3] confusion, quelque désordre même ou quelque injustice qui paraisse dans les affaires humaines, quoique tout y semble emporté par l'aveugle rapidité de la fortune [4], mettons bien avant dans notre

1. *Deutéron.*, XXXIV, 9.

2. Var. : pour savoir se laisser conduire par ordre.

3. *Étrange.* Remarquons une fois pour toutes que ce mot, dont Bossuet use si volontiers, réunissait alors tous les sens que nous répartissons aujourd'hui entre un grand nombre d'adjectifs différents. Le dictionnaire de Richelet (1680) donne pour synonymes à *étrange*: Surprenant, grand, extraordinaire, fâcheux, impertinent. – C'est, d'une façon générale, tout ce qui contrarie ou surpasse notre entendement, tout ce qui n'est pas dans l'ordre commun.

4. Var. : quoique la dispensation des biens et des maux semble s'y faire au hasard et à l'aventure.

esprit que tout s'y conduit par ordre, que tout s y gouverne par maximes, et qu'un conseil éternel et immuable se cache parmi tous ces événements que le temps semble déployer avec une si étrange[1] incertitude. Secondement, venons à nous-mêmes; et après avoir bien compris quelle puissance nous meut et quelle sagesse nous gouverne voyons quels sont les sentiments qui nous rendent dignes d'une conduite si relevée[2]. Ainsi nous découvrirons, suivant la médiocrité de l'esprit humain[3], en premier lieu les ressorts et les mouvements, et ensuite l'usage et l'application de cette sublime politique qui régit le monde: et c'est tout le sujet de ce discours.

PREMIER POINT

Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines, confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains tableaux[4], que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux comme un jeu de la perspective. La première vue ne vous montre que des traits informes et un mélange confus de couleurs, qui semble être ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant, plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais aussitôt que celui qui sait le secret vous les fait regarder[5] par un certain endroit[6], aussitôt, toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dan votre vue, toute la confusion se démêle, et vous voyez

1. Var. : prodigieuse.

2. *D'une conduite si relevée. Conduite*, qui aujourd'hui signifie presque toujours *la manière dont quelqu'un se conduit*, désigne plutôt chez Bossuet *l'action de conduire*. Corneille a écrit, dans ce sens : « Il acquiert la confiance du tyran, et se fait remettre entre les mains la garde d'Heraclius et *sa conduite* au supplice. » (*Examen d'Héraclius*).

3. Var. : notre médiocrité.

4. Comparez le même développement dans le premier sermon *sur la Providence*, p. 84-85.

5. Var. : considérer.

6. Var. : par un certain point

paraître un visage avec ses linéaments et ses proportions, où il n'y avait auparavant aucune apparence de forme[1] humaine. C'est, ce me semble, messieurs, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée, que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre.

« J'ai vu, dit l'Ecclésiaste, un désordre étrange sous le « soleil; j'ai vu que l'on ne commet pas ordinairement, ni « la course aux plus vites[2], ni les affaires aux plus sages[3] « ni la guerre aux plus courageux; mais que c'est le hasard « et l'occasion qui donne tous les emplois[4] : » *Nec velocium esse cursum, nec fortium bellum... sed tempus casumque in omnibus*[5]. « J'ai vu, dit le même Ecclésiaste, que toutes « choses arrivent également à l'homme de bien et au mé- « chant, à celui qui sacrifie et à celui qui blasphème : » *Quod universa æque eveniant justo et impio,... immolanti victimas et sacrificia contemnenti... eadem cunctis eveniunt*[6]. Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante et l'innocence affligée[7] : mais, de peur qu'il n'y ait rien d'assuré, quelquefois on voit, au contraire, l'innocence dans le trône et l'iniquité dans le supplice. Quelle est la confusion de ce tableau ! et ne semble-t-il pas que ces couleurs aient été jetées au hasard, seulement pour brouiller la toile ou le papier, si je puis parler de la sorte ?

Le libertin inconsidéré s'écrie aussitôt qu'il n'y a point d'ordre : « il dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu, »

1. Var. : figure.
2. Var. : aux plus diligents. — « Des chevaux *vites* comme des éclairs. » Mme de Sévigné. « L'acte de volonté... le plus *vite* de tous les actes humains. » Bossuet, *Instruct. sur les états d'oraison* (1695), x, 19.
3. Var. : aux plus avisés.
4. Var. : mais que le hasard et l'occasion qui règle tous les prétendants, dominent partout.
5. *Eccl.*, ix, 11.
6. *Ibid.*, 2, 3.
7. Cf. p. 380. n. 3.

ou ce Dieu abandonne la vie humaine aux caprices de la fortune : *Dixit insipiens* [*in corde suo : Non est Deus*][1]. Mais arrêtez, malheureux, et ne précipitez pas votre jugement dans une affaire si importante. Peut-être que vous trouverez que ce qui semble confusion est un art caché ; et si vous savez rencontrer le point par où il faut regarder les choses, toutes les inégalités se rectifieront, et vous ne verrez que sagesse où vous n'imaginiez que désordre.

Oui, oui, ce tableau a son point, n'en doutez pas ; et le même Ecclésiaste, qui nous a découvert la confusion, nous mènera aussi à l'endroit par où nous contemplerons l'ordre du monde. « J'ai vu, dit-il, sous le soleil l'impiété en la « place du jugement, et l'iniquité dans le rang[2] que devait « tenir la justice : » *Vidi* [*sub sole*] *in loco judicii impietatem, et in loco justitiæ iniquitatem*[3] ; c'est-à-dire, si nous l'entendons, l'iniquité sur le tribunal, ou même l'iniquité dans le trône où la seule justice doit être placée. Elle ne pouvait pas monter plus haut ni occuper une place qui lui fût moins due. Que pouvait penser Salomon en considérant un si grand désordre? Quoi? que Dieu abandonnait[4] les choses humaines sans conduite et sans jugement[5] ? Au contraire, dit ce sage prince, en voyant ce renversement, « aussitôt j'ai dit en mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et alors ce sera le temps de toutes choses[6]. » *Et dixi* [*in corde meo*] *: Justum et impium judicabit Deus, et tempus omnis rei tunc erit*[7].

Voici, messieurs, un raisonnement digne du plus sage des hommes : il découvre dans le genre humain une extrême confusion ; il voit dans le reste du monde un ordre

1. *Ps.* LII, 1.
2. Var. : en la place.
3. *Eccl.*, III, 16.
4. Var. : laissait errer.
5. Var. : au hasard et à la fortune.
6. Var. : de chaque chose.
7. *Eccl.*, III, 17.

qui le ravit[1] : il voit bien qu'il n'est pas possible que notre nature, qui est la seule que Dieu a faite[2] à sa ressemblance, soit la seule qu'il abandonne au hasard; ainsi, convaincu par raison qu'il doit y avoir de l'ordre parmi les hommes, et voyant par expérience qu'il n'est pas encore établi, il conclut nécessairement que l'homme a quelque chose à attendre. Et c'est ici, chrétiens, tout le mystère du conseil de Dieu; c'est la grande maxime d'État de la politique du ciel. Dieu veut que nous vivions au milieu du temps dans une attente perpétuelle de l'éternité; il nous introduit dans le monde, où il nous fait paraître un ordre admirable pour montrer que son ouvrage est conduit avec sagesse; où il laisse de dessein formé quelque désordre apparent pour montrer qu'il n'y a pas mis encore la dernière main. Pourquoi? pour nous tenir toujours en attente du grand jour de l'éternité, où toutes choses seront démêlées par une décision dernière et irrévocable, où Dieu, séparant encore une fois la lumière d'avec les ténèbres, mettra, par un dernier jugement, la justice et l'impiété dans les places qui leur sont dues, « et alors, dit Salomon, ce sera le temps de chaque chose, » *et tempus omnis rei tunc erit.*

Ouvrez donc les yeux, ô mortels; c'est Jésus-Christ qui vous y exhorte dans cet admirable discours qu'il a fait en saint Mathieu, [chapitre] VI, et [en saint] Luc, [chapitre] XII, dont je vais vous donner une paraphrase. Contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers. Est-il rien de mieux entendu que cet édifice? est-il rien de mieux pourvu que cette famille? est-il rien de mieux gouverné que cet empire? Cette puissance suprême qui a construit le monde, et qui n'y a rien fait qui ne soit très

1. Var. : un ordre admirable. | 2. Cf. page 6, note 3.

bon, a fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Elle a fait les corps célestes qui sont immortels : elle a fait les terrestres qui sont périssables; elle a fait des animaux admirables par leur grandeur : elle a fait les insectes et les oiseaux qui semblent méprisables par leur petitesse; elle a fait ces grands arbres des forêts qui subsistent[1] des siècles entiers; elle a fait les fleurs des champs qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté, qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites, sa Providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants; et ces fleurs dont la beauté est sitôt flétrie, elle les habille si superbement durant ce petit moment de leur être, que Salomon, dans toute sa gloire, n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilants de sa providence paternelle ne soient pas ouverts? *Nonne vos magis pluris estis illis*[2]? [« N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux? »]

Que s'il vous paraît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense court trop lentement à la vertu, et que la peine ne poursuit pas[3] d'assez près le vice, songez à l'éternité de ce premier Être : ses desseins, conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des moments; et il faut la durée entière du monde

1. Var : durent.
2. *Matth.*, VI, 26.
3. Var. : ne suit pas — ne serre pas.

pour développer tout à fait les ordres d'une sagesse[1] si profonde. Et nous, mortels misérables, nous voudrions, en nos jours qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies! Parce que nous et nos conseils sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'infini[2] se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons, et tout ce que sa justice destine aux méchants[3]! *Attendis dies tuos paucos, et diebus tuis paucis vis impleri omnia, ut damnentur omnes impii, et coronentur omnes boni*[4]. Il ne serait pas raisonnable : laissons agir l'Éternel suivant les lois de son éternité, et, bien loin de la réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue : *Jungere æternitati Dei, et cum illo æternus esto*[5].

Si nous entrons, chrétiens, dans cette bienheureuse liberté d'esprit, si nous mesurons les conseils de Dieu selon la règle de l'éternité, nous regarderons sans impatience ce mélange confus des choses humaines. Il est vrai, Dieu ne fait pas encore de discernement entre les bons et les méchants; mais c'est qu'il a choisi son jour arrêté, où il le fera paraître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre des uns et des autres sera complet. C'est ce qui a fait dire à Tertullien ces excellentes paroles: « Dieu, dit-il, ayant remis le jugement à la fin des siècles, il ne précipite pas le discernement, qui en est une condition nécessaire, et il se montre presque égal en attendant sur toute la nature humaine : » *Qui enim semel æternum judicium destinavit post sæculi finem, non præcipitat discretionem*[6]. N'avez-vous pas remarqué cette parole admirable : Dieu ne précipite pas le discernement? Précipiter

1. Var. : de sa sagesse.
2. Var. : l'éternel.
3. Var. : garde aux criminels.
4. S. August., *In Psalm.* XCI.
5. *Ibid.*
6. *Apolog.*, 41.

les affaires, c'est le propre de la faiblesse, qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions et que ces occasions sont certains moments dont la fuite soudaine cause une nécessaire précipitation à ceux qui sont obligés de s'y attacher. Mais Dieu, qui est l'arbitre de tous les temps, qui, du centre de son éternité, développe tout l'ordre des siècles, qui connaît sa toute-puissance, et qui sait que rien ne peut échapper à ses mains souveraines, ah! il ne précipite pas ses conseils. Il sait que la sagesse ne consiste pas à faire toujours les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Il laisse censurer ses desseins aux fols et aux téméraires, mais il ne trouve pas à propos d'en avancer l'exécution pour les murmures des hommes. Ce lui est assez, chrétiens[1], que ses amis et ses serviteurs regardent de loin venir son jour avec humilité et tremblement : pour les autres, il sait où il les attend; et[2] le jour est marqué pour les punir[3] : *quoniam prospicit quod veniet dies ejus*[4], [« parce qu'il voit que son jour doit venir bientôt »].

Mais cependant, direz-vous, Dieu fait souvent du bien aux méchants, il laisse souffrir de grands maux aux justes; et quand un tel désordre ne durerait qu'un moment, c'est toujours quelque chose contre la justice. Désabusons-nous, chrétiens, et entendons aujourd'hui la différence des biens et des maux. Il y en a de deux sortes : il y a les biens et les maux mêlés[5], qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal; mais qu'elle sera un grand bien, si vous la sanctifiez par la patience! la santé est un bien, mais qu'elle deviendra un mal dangereux en

1. Var. : il se contente que...
2. Var. : et il ne s'émeut pas de leurs reproches.
3. Var. : confondre.
4. *Ps.* XXXVI, 13.
5. Voir page 86.

favorisant la débauche! Voilà les biens et les maux mêlés, qui participent [1] de la nature du bien et du mal, et qui touchent à l'un ou à l'autre, suivant l'usage où on les applique.

Mais entendez, chrétiens, qu'un Dieu tout-puissant a dans les trésors de sa bonté un souverain bien qui ne peut jamais être mal, c'est la félicité éternelle; et qu'il a dans les trésors de sa justice certains maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, tels que sont les supplices des réprouvés. La règle de sa justice ne permet [pas] que les méchants goûtent jamais ce bien souverain, ni que les bons soient tourmentés par ces maux extrêmes : c'est pourquoi il fera un jour le discernement; mais pour ce qui regarde les biens et les maux mêlés, il les donne indifféremment aux uns et aux autres.

Que le saint et divin Psalmiste a célébré divinement cette belle distinction de biens et de maux! J'ai vu, dit-il, dans la main de Dieu une coupe remplie de trois liqueurs : *Calix in manu Domini vini meri plenus mixto*. Il y a premièrement le vin pur, *vini meri;* il y a secondement le vin mêlé, *plenus mixto;* enfin il y a la lie, *verumtamen fæx ejus non exinanita* [2]. Que signifie ce vin pur ? la joie de l'éternité, joie qui n'est altérée par aucun mal, mêlée d'aucune amertume. Que signifie cette lie, sinon le supplice des réprouvés, supplice qui n'est tempéré d'aucune douceur? Et que représente ce vin mêlé, sinon ces biens et ces maux que l'usage peut faire changer de nature, tels que nous les éprouvons dans la vie présente? O la belle distinction des biens et des maux que le Prophète a chantée! mais la sage dispensation que la Providence en a faite! Voici les temps de mélange, voici les temps de mérite, où il faut exercer les bons pour les

1. Var. : qui tiennent de... | 2. *Ps.* LXXIV, 9.

éprouver, et supporter les pécheurs pour les attendre [1] : qu'on répande dans ce mélange ces biens et ces maux mêlés dont les sages savent profiter, pendant que les insensés en abusent. Mais ces temps de mélange finiront. Venez, esprits purs, esprits innocents, venez boire le vin pur de Dieu, sa félicité sans mélange. Et vous, ô méchants endurcis, méchants éternellement séparés des justes, il n'y a plus pour vous de félicité, plus de danses, plus de banquets, plus de jeux : venez boire toute l'amertume de la vengeance divine : *Bibent omnes peccatores terræ* [2]. Voilà, messieurs, ce discernement qui démêlera toutes choses par une sentence dernière et irrévocable.

« O que vos œuvres sont grandes, que vos voies sont « justes et véritables, ô Seigneur, Dieu tout-puissant ! Qui « ne vous louerait, qui ne vous bénirait, ô Roi des siè- « cles [3] ! » qui n'admirerait votre providence ? qui ne craindrait vos jugements ? Ah ! vraiment, « l'homme in- « sensé n'entend pas ces choses, et le fol ne les connaît « pas : » *Vir insipiens non cognoscet, et stultus non intelliget hæc* [4]. « Il ne regarde que ce qu'il voit, et il se « trompe : » *Hæc cogitaverunt et erraverunt* [5] ; car il vous a plu, ô grand Architecte, qu'on ne vît la beauté de votre édifice qu'après que vous y aurez mis la dernière main ; et votre prophète a prédit que « ce serait seulement « au dernier jour qu'on entendrait le mystère de votre « conseil : » *In novissimis diebus intelligetis consilium ejus* [6].

Mais alors il sera bien [7] tard pour profiter d'une connaissance si nécessaire : prévenons, messieurs, l'heure des

1. Var. : où il faut exercer les bons et supporter les méchants.
2. *Ps.* LXXIV, 9.
3. *Apoc.*, XV, 3, 4
4. *Ps.* XCI, 6
5. *Sap.*, II, 21.
6. *Jérém.*, XXIII, 20.
7. Var. : trop.

tinée[1], assistons en esprit au dernier jour; et du marchepied de ce tribunal, devant lequel nous comparaîtrons, contemplons les choses humaines. Dans cette crainte, dans cette épouvante, dans ce silence universel de toute la nature, avec quelle dérision sera entendu le raisonnement des impies, qui s'affermissaient dans le crime en voyant d'autres crimes impunis! Eux-mêmes au contraire s'étonneront comment ils ne voyaient pas que cette publique impunité les avertissait hautement de l'extrême rigueur de ce dernier jour. Oui, j'atteste le Dieu vivant qui donne dans tous les siècles des marques de sa vengeance : les châtiments exemplaires qu'il exerce sur quelques-uns ne me semblent pas si terribles que l'impunité de tous les autres. S'il punissait ici tous les criminels, je croirais toute sa justice épuisée, et je ne vivrais pas en attente d'un discernement plus redoutable[3]. Maintenant sa douceur même et sa patience ne me permettent pas de douter qu'il ne faille attendre un grand changement[4]. Non, les choses ne sont pas encore en leur place fixe. Lazare souffre encore, quoique innocent; le mauvais riche, quoique coupable, jouit encore de quelque repos : ainsi ni la peine ni le repos ne sont pas encore où ils doivent être; cet état est violent, et ne peut pas durer toujours. Ne vous y fiez pas ô hommes du monde; il faut que les choses changent. Et en effet admirez la suite : « Mon fils, tu as reçu des biens en « ta vie, et Lazare aussi a reçu des maux. » Ce désordre se pouvait souffrir durant les temps de mélange, où Dieu préparait un plus grand ouvrage; mais sous un Dieu bon et sous un Dieu juste une telle confusion ne pouvait pas[5] être éternelle. C'est pourquoi, poursuit Abraham, maintenant que vous êtes arrivés tous deux au lieu de votre éternité,

1. Marquée par le destin.
2. Var. : pied.
3. Var. : terrible
4. Var.: de douter de la sévérité de son jugement.
5. Var. : ne peut pas.

nunc autem, une autre disposition se va commencer, chaque chose sera en sa place, la peine ne sera plus séparée du coupable à qui elle est due, ni la consolation refusée au juste qui l'a espérée : *Nunc autem hic consolatur, tu vero cruciaris.* Voilà, messieurs, le conseil de Dieu exposé fidèlement par son Écriture : voyons maintenant en peu de paroles quel usage nous en devons faire ; c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT

Quiconque est persuadé qu'une sagesse divine le gouverne et qu'un conseil immuable le conduit à une fin éternelle, rien ne lui paraît ni grand ni terrible que ce qui a relation à[1] l'éternité : c'est pourquoi les deux sentiments que lui inspire la foi de la Providence, c'est premièrement de n'admirer rien, et ensuite de ne rien craindre de tout ce qui se termine en la vie présente.

Il ne doit rien admirer, et en voici la raison. Cette sage et éternelle Providence qui a fait, comme nous avons dit, deux sortes de biens, qui dispense des biens mêlés dans la vie présente, qui réserve les biens tout purs à la vie future, a établi cette loi : qu'aucun n'aurait de part aux biens suprêmes, qui aurait trop admiré les biens médiocres. Car Dieu veut, dit saint Augustin, que nous sachions distinguer entre les biens qu'il répand dans la vie présente, pour servir de consolation aux captifs, et ceux qu'il réserve au siècle à venir, pour faire la félicité de ses enfants : *Aliud* [*est*] *solatium captivorum, aliud gaudium liberorum*[2], ou pour dire

1. *Avoir relation à...* Expression plus usitée au XVIIe siècle que « avoir rapport à. » « Des questions frivoles qui *avaient relation au* cœur et à ce qu'on appelle passion ou tendresse. » La Bruyère.

2. *S. Aug., In Ps.* CXXXVI, 5.

quelque chose de plus fort, Dieu veut que nous sachions distinguer entre les biens vraiment méprisables qu'il donne si souvent à ses ennemis, et ceux qu'il garde précieusement pour ne les communiquer qu'à ses serviteurs : *Hæc omnia tribuit etiam malis, ne magni pendantur a bonis*, dit saint Augustin [1].

Et certainement, chrétiens, quand, rappelant en mon esprit la mémoire de tous les siècles, je vois si souvent les grandeurs du monde entre les mains des impies; quand je vois les enfants d'Abraham et le seul peuple qui adore Dieu relégué en la Palestine, en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des Orientaux infidèles; et pour dire quelque chose qui nous touche de plus près, quand je vois cet ennemi déclaré du nom chrétien [2], soutenir avec tant d'armées les blasphèmes de Mahomet contre l'Évangile, abattre sous son croissant la croix de Jésus-Christ notre Sauveur, diminuer tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées [3]; et que je considère d'ailleurs que, tout déclaré [4] qu'il est contre Jésus-Christ, ce sage distributeur des couronnes le voit du plus haut des cieux assis sur le trône du grand Constantin, et ne craint pas de lui abandonner un si grand empire, comme un présent de peu d'importance : ah ! qu'il m'est aisé de comprendre qu'il fait peu d'état de telles faveurs et de tous les biens qu'il donne pour la vie présente [5] ! Et toi, ô vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parais peu à ma vue, quand je te regarde par cet endroit !

Mais peut-être que je m'oublie, et que je ne songe pas où je parle, quand j'appelle les empires et les monarchies

1. *In Ps.* LXII, 14.
2. Var. : de Jésus-Christ et de son Église.
3. Voir la notice, p. 238.
4. Var. : frémissant — furieux.
5. Var. : qu'en vérité il fait peu d'état de toute cette pompe qui nous éblouit.

un présent de peu d'importance. Non, non, messieurs, je ne m'oublie pas; non, non, je n'ignore pas[1] combien grand et combien auguste est le monarque qui nous honore de son audience; et je sais assez remarquer combien Dieu est bienfaisant en son endroit, de confier[2] à sa conduite[3] une si grande et si noble partie du genre humain, pour la protéger par sa puissance. Mais je sais aussi, chrétiens, que les souverains[4] pieux, quoique dans l'ordre des choses humaines ils ne voient rien de plus grand que leur sceptre, rien de plus sacré que leur personne, rien de plus inviolable que leur majesté, doivent néanmoins mépriser le royaume qu'ils possèdent seuls, au prix d'un autre royaume dans lequel ils ne craignent point d'avoir des égaux, et qu'ils désirent même, s'ils sont chrétiens, de partager un jour avec leurs sujets, que la grâce de Jésus-Christ et la vision bienheureuse aura rendus leurs compagnons : *Plus amant illud regnum in quo non timent habere consortes*[5].

Ainsi la foi de la Providence, en mettant toujours en vue aux enfants de Dieu la dernière décision, leur ôte l'admiration de toute autre chose; mais elle fait encore un plus grand effet : c'est de les délivrer de la crainte. Que craindraient-ils, chrétiens ? rien ne les choque, rien ne les offense, rien ne leur répugne. Il y a cette différence remarquable[6] entre les causes particulières et la cause universelle du monde, que les causes particulières se choquent les unes les autres : le froid combat le chaud, et le chaud attaque le froid. Mais la cause première et universelle, qui enferme dans un même ordre et les parties et le tout, ne trouve rien qui la combatte, parce que si les parties se choquent entre elles, c'est sans préjudice du tout; elles s'accordent avec le tout, dont

1. Var. : je sais.
2. Var. : en confiant.
3. Var. : à ses soins. V. p. 243.
4. Var. : monarques.
5. *S. Aug., De Civit. Dei*, V, XXIV.
6. Var. : mémorable.

elles font l'assemblage par leur discordance[1]. Il serait long, chrétiens, de démêler ce raisonnement; mais, pour en faire l'application, quiconque a des desseins particuliers, quiconque s'attache aux causes particulières, disons encore plus clairement, qui veut obtenir ce bienfait du Prince, ou qui veut faire sa fortune par la voie détournée[2], il trouve d'autres prétendants qui le contrarient, des rencontres inopinées qui le traversent[3] : un ressort ne joue pas à temps, et la machine s'arrête ; l'intrigue n'a pas son effet; ses espérances s'en vont en fumée. Mais celui qui s'attache immuablement au tout et non aux parties, non aux causes prochaines, aux puissances, à la faveur, à l'intrigue, mais à la cause première et fondamentale, à Dieu, à sa volonté, à sa providence, il ne trouve rien qui s'oppose à lui ni qui trouble[4] ses desseins : au contraire tout concourt et tout coopère à l'exécution de ses desseins, parce que tout concourt et tout coopère, dit le saint apôtre, à l'accomplissement de son salut : et son salut est sa grande affaire; c'est là que[5] se réduisent toutes ses pensées : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*[6].

S'appliquant[7] de cette sorte à la Providence, si vaste, si étendue, qui enferme dans ses desseins toutes les causes et tousl es effets, il s'étend et se dilate[8] lui-même, et il apprend

1. Var. : par leur contrariété et leur discordance.

2. Var. : par le moyen de ce ministre.

3. Ces réflexions devaient paraître aux auditeurs de Bossuet singulièrement opportunes, au moment où la soudaine disgrâce de Fouquet (fin de 1661) menaçait d'envelopper tous ceux qui avaient voulu faire leur fortune *par la voie détournée* du surintendant. On sait que la saisie de ses papiers ne compromettait pas seulement les gens de finance, mais aussi nombre de seigneurs et de dames de la cour. Voy. les livres de Chéruel et de Lair sur Fouquet.

4. Var. : contrarie.

5. Var. : à laquelle se réduisent.

6. *Rom.*, VIII, 28.

7. *S'appliquant*. Voir page 97, note 1.

8. *Se dilate* : son esprit, devenu plus *large*, participe en quelque sorte de la *compréhension* de ce-

à s'appliquer en bien toutes choses. Si Dieu lui envoie des prospérités, il reçoit le présent du ciel avec soumission, et il honore la miséricorde qui lui fait du bien, en le répandant sur les misérables. S'il est dans l'adversité, il songe que « l'épreuve produit l'espérance[1], » que la guerre se fait pour la paix, et que si sa vertu combat, elle sera un jour couronnée. Jamais il ne désespère, parce qu'il n'est jamais sans ressource. Il croit toujours entendre le Sauveur Jésus qui lui grave dans le fond du cœur ces belles paroles : « Ne « craignez pas, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre « Père de vous donner un royaume[2]. » Ainsi, à quelque extrémité qu'il soit réduit, jamais on n'entendra de sa bouche ces paroles infidèles, qu'il a perdu tout son bien; car peut-il désespérer de sa fortune, lui à qui il reste encore un royaume entier, et un royaume qui n'est autre que celui de Dieu? Quelle force le peut abattre, étant toujours soutenu par une si belle espérance?

Voilà quel il est en lui-même. Il ne sait pas moins profiter de ce qui se passe dans les autres. Tout le confond et tout l'édifie, tout l'étonne et tout l'encourage. Tout le fait rentrer en lui-même, autant les coups de grâce que les coups de rigueur et de justice; autant la chute des uns que la persévérance des autres; autant les exemples de faiblesse que les exemples de force; autant la patience de Dieu que sa justice exemplaire. Car s'il lance son tonnerre sur les criminels, le juste, dit saint Augustin[3], vient laver ses mains dans leur sang; c'est-à-dire, qu'il se purifie par la crainte d'un pareil supplice. S'ils prospèrent visiblement, et que leur bonne

lui de Dieu. Bossuet écrit à la sœur Cornuau (13 août 1695) : « Vous faites trop dépendre votre conduite des événements. Être associée à une communauté ou ne l'être pas, que vous importe ? *Dilatez vos voies*, et laissez ces choses, très indifférentes, pour ce qu'elles sont devant Dieu. »

1. *Rom.*, v, 4.
2. *Luc.*, XII, 32.
3. *In Ps.*, LVII, 21.

fortune semble faire rougir sur la terre l'espérance d'un homme de bien, il regarde le revers de la main de Dieu, et il entend avec foi comme une voix céleste, qui dit aux méchants fortunés qui méprisent le juste opprimé : O herbe terrestre, ô herbe rampante, oses-tu bien te comparer à l'arbre fruitier pendant la rigueur de l'hiver, sous prétexte qu'il a perdu sa verdure et que tu conserves la tienne durant cette froide saison ? Viendra le temps de l'été, viendra l'ardeur du grand jugement, qui te desséchera jusqu'à la racine, et fera germer les fruits immortels des arbres que la patience aura cultivés. Telles sont les saintes pensées qu'inspire la foi de la Providence.

Chrétiens, méditons ces choses : et certes elles méritent d'être méditées. Ne nous arrêtons pas à la fortune ni à ses pompes trompeuses. Cet état que nous voyons aura son retour ; tout cet ordre que nous admirons sera renversé. Que servira, chrétiens, d'avoir vécu dans l'autorité, dans les délices, dans l'abondance, si cependant Abraham nous dit : Mon fils, tu as reçu du bien en ta vie, maintenant les choses vont être changées ? Nulles marques de cette grandeur, nul reste de cette puissance. Je me trompe, j'en vois de grands restes et des vestiges sensibles ; et quels ? C'est le Saint-Esprit qui le dit : « Les puissants, dit l'oracle de la sagesse, seront « tourmentés puissamment : » *Potentes potenter tormenta patientur* [1]. C'est-à-dire qu'ils conserveront, s'ils n'y prennent garde, une malheureuse primauté de peines à laquelle ils seront précipités par la primauté de leur gloire. *Confidimus autem de* [*vobis meliora* [2]]. Ah ! encore que je parle ainsi, « j'espère de vous de meilleures choses. » Il y a des puissances saintes : Abraham, qui condamne le mauvais riche, a lui-même été riche et puissant ; mais il a sanctifié sa puis-

1. *Sap.*, VI, 7. | 2. *Hebr.*, VI, 9.

sance en la rendant humble, modérée, soumise à Dieu, secourable aux pauvres. Si vous profitez de cet exemple, vous éviterez le supplice du riche cruel, et vous irez avec le pauvre Lazare vous reposer dans le sein du riche Abraham, et posséder avec lui les richesses éternelles[1].

1. Pour l'importance que Bossuet attache à cette doctrine de la Providence, voy. Brunetière, *la Philosophie de Bossuet*, dans les *Étud. crit. sur l'hist. de la Littérature française*, 5e série. Cf. les *Oraisons funèbres des deux Henriette* (1669 et 1670), et la fin d'un sermon de 1666 *pour la Purification de la Vierge* : « Ouvrez les yeux, arbitres du monde; entendez, juges de la terre. Celui qui est le maître de votre vie l'est-il moins de votre grandeur? Celui qui dispose de votre personne dispose-t-il moins de votre fortune? Et si ces têtes illustres sont si fort sujettes, nous, faibles particuliers, que pensons-nous faire, et combien devons-nous être sous la main de Dieu et dépendants de ses ordres? Car sur quoi se peut assurer notre prudence tremblante? Que tenons-nous de certain? Quel fondement a notre vie? Quel appui a notre fortune? Et quand tout l'état présent serait tranquille, qui nous garantira l'avenir? Seront-ce les devins et les astrologues? Que je me ris de la vanité de ces faiseurs de pronostics, qui menacent qui il leur plaît, et nous font à leur gré des années fatales!... Moquons-nous de ces vanités. Je veux qu'un homme de bien pense toujours favorablement de la fortune publique, et du moins n'avons-nous pas à craindre les astres. Non, non, le bonheur et le malheur de la vie humaine n'est pas envoyé à l'aveugle par des influences naturelles, mais dispensé avec choix par les ordres d'une sagesse et d'une justice cachée qui punit comme il lui plaît les péchés des hommes. Ne craignons donc pas les astres, mais, messieurs, craignons nos péchés.... Quand deux grands peuples se font la guerre, Dieu veut se venger de l'un et souvent de tous les deux: mais de savoir par où il veut commencer, c'est ce qui passe (*voy. sur ce mot*, p. 274, n. 1) de bien loin la portée des hommes. Nous savons qu'il a souvent commencé par les étrangers et aussi il est écrit que souvent « le jugement commence par sa maison.... » Celui qui réussit le premier n'est pas plus en sûreté que l'autre parce que son tour viendra au temps ordonné. Dieu châtie les uns par les autres et il châtie ordinairement ceux par lesquels il châtie les autres. » (Ed. Lebarq, t. V.)

SUR L'AMBITION

SERMON POUR LE IVe DIMANCHE DU CARÊME

PRÊCHÉ AU LOUVRE, LE 19 MARS 1662

NOTICE

Bossuet prêcha trois fois *sur l'Ambition* : en 1661, aux Carmélites; en 1662, au Louvre ; en 1666, à Saint-Germain. C'est ce qu'a très bien établi M. Gandar[1]. Des trois sermons qu'il a su distinguer dans le manuscrit, nous donnons le second, celui du Louvre. Mais comme Bossuet, dans ce discours, fait de nombreux emprunts tantôt au sermon qu'il avait prêché en 1661 sur le même sujet, tantôt à un sermon de 1660, *sur nos Dispositions à l'égard des Nécessités de la vie*, nous citons en note 1° les passages de ces deux discours qu'il reprend, en les modifiant, dans le sermon de 1662; 2° les plus importants changements faits par lui, en 1666, à ce sermon de 1662.

Le manuscrit nous montre de plus que Bossuet avait préparé deux péroraisons, dont l'une ne devait être prononcée en chaire que si le roi était présent. Il ne vint pas[2], et Bossuet transporta le développement, qu'il avait dû négliger ce jour-là, dans le sermon *sur les Devoirs des Rois*, prêché, quinze jours après, devant Louis XIV[3]. On trouvera, à la suite du sermon, cette seconde rédaction de la péroraison.

1. *Choix de sermons*, p. 408-410 ; *Études crit.*, II, II.

2. *Gazette de France*, avril 1662.

3. Cette ingénieuse remarque de M. Gandar détruit l'argument sur lequel on se fondait pour reporter à 1666 le sermon *sur l'Ambition* que nous donnons ici. Il n'était pas admissible, disait-on, que Bossuet eût répété devant la Cour, à quinze jours d'intervalle, les mêmes choses dans les mêmes termes. On voit comment cette répétition s'explique.

SUR L'AMBITION.

Jesus ergo, cum cognovisset, quia venturi essent ut raperent eum et facerent eum regem, fugit iterum in montem ipse solus.

Jésus ayant connu que tout le peuple viendrait pour l'enlever et le faire roi, s'enfuit à la montagne tout seul.

Joan., vi, 15.

Je reconnais Jésus-Christ à cette fuite généreuse, qui lui fait chercher dans le désert un asile contre les honneurs qu'on lui prépare. Celui qui venait se charger d'opprobres devait éviter les grandeurs humaines ; mon Sauveur ne connaît sur la terre aucune sorte d'exaltation que celle qui l'élève à sa croix ; et comme il s'est avancé quand on eut résolu son supplice, il était de son esprit de prendre la fuite pendant qu'on lui destinait un trône [1].

Cette fuite soudaine et précipitée de Jésus-Christ dans une montagne déserte, où il veut si peu être découvert, que l'Évangéliste remarque qu'il ne souffre personne en sa compagnie, *ipse solus*, nous fait voir qu'il se sent pressé de [2] quelque danger extraordinaire ; et comme il est tout-puissant et ne peut rien craindre pour lui-même, nous devons conclure très certainement, messieurs, que c'est pour nous qu'il appréhende.

Et en effet, chrétiens, lorsqu'il frémit, dit saint Au-

1. Cette même idée était plus développée dans le *Sermon sur l'Ambition* de 1661 : « Vous le verrez dans quelques semaines aller au-devant de ses ennemis, pour souffrir mille indignités et des soldats et des peuples ; mais aujourd'hui, chrétiens, qu'ils le cherchent pour le revêtir des grandeurs humaines dont il dédaigne l'éclat, dont il déteste le faste et l'orgueil, pour éviter un si grand malheur, il ne croit point faire assez s'il ne prend la fuite dans une montagne déserte, etc.

2. *Pressé de...* *De* s'employait souvent où nous mettons *par*, avec les verbes passifs. « En mille conjonctures, nous nous sentons intérieurement touchés, sollicités, pressés *de* Dieu. » Bourdaloue (*Exhort. sur la prière de J.-C.*)

gustin[1], c'est qu'il est indigné contre nos péchés, lorsqu'il est troublé, dit le même Père, c'est qu'il est ému de nos maux : ainsi lorsqu'il craint et qu'il prend la fuite, c'est qu'il appréhende pour nos périls. Jésus-Christ voit dans sa prescience en combien de périls extrêmes nous engage l'amour des grandeurs; c'est pourquoi il fuit devant elles, pour nous obliger à les craindre; et nous montrant par cette fuite les terribles tentations qui menacent les grandes fortunes, il nous apprend ensemble que le devoir essentiel du chrétien, c'est de réprimer son ambition. Ce n'est pas une entreprise médiocre de prêcher cette vérité à la cour; et nous devons plus que jamais demander la grâce du Saint-Esprit par l'intercession [de Marie].

[AVE]

C'est vouloir en quelque sorte déserter la cour que de combattre l'ambition, qui est l'âme de ceux qui la suivent; et il pourrait même sembler que c'est ravaler[2] la majesté des princes que de décrier les présents de la fortune, dont ils sont les dispensateurs. Mais les souverains pieux veulent bien que toute leur gloire s'efface en présence de celle de Dieu; et bien loin de s'offenser que l'on diminue leur puissance dans cette vue[3], ils savent qu'on ne les révère jamais plus profondément que lorsqu'on ne les rabaisse qu'en les comparant avec Dieu. Ne craignons donc pas aujourd'hui de publier hardiment dans la cour la plus auguste du monde qu'elle ne peut rien faire pour un chrétien qui soit digne de [son] estime; détrompons, s'il se peut, les hommes de cette attache[4] furieuse à ce qui s'appelle fortune, et

1. *Tractat.* XLIX, *in Joann.*, 19.
2. Var. : diminuer quelque chose de....
3. *Vue.* Cf. p. 275, n. 6.
4. *Attache*, où nous dirions *attachement*, était d'un emploi courant au XVIIe siècle : « Il a beaucoup d'*attache* à l'étude. » Furetière.

pour cela faisons deux choses : faisons parler l'Évangile contre la fortune, faisons parler la fortune contre elle-même; que l'Évangile nous découvre ses illusions, elle-même nous fera voir ses inconstances. Ou plutôt voyons l'un et l'autre[1] dans l'histoire du Fils de Dieu.

Pendant que tous les peuples courent à lui, et que leurs acclamations ne lui promettent rien moins qu'un trône, cependant il méprise tellement toute cette vaine grandeur, qu'il déshonore lui-même et flétrit son propre triomphe par son triste et misérable équipage. Mais ayant foulé aux pieds la grandeur dans son éclat[2], il veut être lui-même l'exemple de l'inconstance des choses humaines; et, dans l'espace de trois jours, on a vu la haine publique attacher à une croix celui que la faveur publique avait jugé digne du trône. Par où nous devons apprendre que la fortune n'est rien; et que non seulement quand elle ôte, mais même quand elle donne, non seulement quand elle change, mais même quand elle demeure, elle est toujours méprisable. Je commence par [ses] faveurs, et je vous prie, messieurs, de le[3] bien entendre.

PREMIER POINT

J'ai donc à faire voir dans ce premier point que la fortune nous joue lors même qu'elle nous est libérale. Je pouvais[4] mettre ses tromperies dans un grand jour, en prouvant, comme il est aisé, qu'elle ne tient jamais ce qu'elle promet; mais c'est quelque chose de plus fort de montrer qu'elle ne donne pas cela même qu'elle fait sem-

1. *L'un et l'autre*, l'une et l'autre chose. Latinisme.

2. Var. : la fortune dans ses faveurs et dans son éclat.

3. « *Le* », cela : espèce de neutre qui rappelle l'idée précédente.

4. Pour *j'aurais pu* (au moment où je composais mon sermon). « Pyrrhus *vivait* heureux s'il eût pu l'écouter. » Boileau.

blant de donner. Son présent le plus cher, le plus précieux, celui qui se prodigue le moins, c'est celui qu'elle nomme puissance; c'est celui-là qui enchante les ambitieux, c'est celui-là dont ils sont jaloux à l'extrémité[1], si petite que soit la part qu'elle leur en fait[2]. Voyons donc si elle le donne véritablement, ou si ce n'est point peut-être un grand nom par lequel elle éblouit nos yeux malades.

Pour cela il faut rechercher quelle puissance nous pouvons avoir, et de quelle puissance nous avons besoin durant cette vie. Mais comme l'esprit de l'homme s'est fort égaré dans cet examen[3], tâchons de le ramener à la droite voie par une excellente doctrine de saint Augustin, l[ivre] XIII de *la Trinité*.

Là ce grand homme pose pour principe une vérité importante, que la félicité demande[4] deux choses : pouvoir ce qu'on veut, vouloir ce qu'il faut : *Posse quod velit, velle quod oportet*[5]. Le dernier[6] [est] aussi nécessaire : car comme[7], si vous ne pouvez pas ce que vous voulez, votre volonté n'est pas satisfaite, de même, si vous ne voulez pas ce qu'il faut, votre volonté n'est pas réglée, et l'un et l'autre[8] l'empêche d'être bienheureuse, parce que [si] la volonté qui n'est pas contente est pauvre, aussi la volonté qui n'est pas réglée est malade : ce qui exclut nécessairerement la félicité, qui n'est pas moins la santé parfaite de

1. *A l'extrémité.* Var. : « *Le plus jaloux.* » *Extrémité* s'employait au XVIIe siècle comme *extrême* aujourd'hui. « Il ne faut jamais pousser les choses dans l'*extrémité.* » Furetière (1690).

2. Var. : si petite que soit la part qu'elle nous en fasse.

3. Var. : dans cette recherche.

4. Var. : consiste en....

5. *De Trinit.*, XIII, 17.

6. *Le dernier*, c.-à-d. la dernière de ces deux choses.

7. Var. : car si vous ne voulez pas....

8. Cf. p. 263, n. 1. L'emploi du pronom au neutre est fréquent dans ce sermon.

la nature que[1] l'affluence universelle du bien. Donc, également nécessaire de désirer ce qu'il faut que[2] de pouvoir exécuter ce que l'on veut.

Ajoutons, si vous le voulez, qu'il[3] est encore sans difficulté plus essentiel. Car l'un nous trouble dans l'exécution, l'autre[4] porte le mal jusques au principe. Lorsque vous ne pouvez pas ce que vous voulez, c'est que vous en avez été empêché par une cause étrangère; et lorsque vous ne voulez pas ce qu'il faut, le défaut en arrive[5] toujours infailliblement par votre propre dépravation : si bien que le premier n'est tout au plus qu'un pur malheur, et le second, toujours une faute; et en cela même que c'est une faute, qui ne voit, s'il a des yeux, que c'est sans comparaison un plus grand malheur? Ainsi l'on ne peut nier, sans perdre le sens, qu'il ne soit bien plus nécessaire à la félicité véritable d'avoir une volonté bien réglée, que d'avoir une puissance bien étendue.

Et c'est ici, chrétiens, que je ne puis assez m'étonner des dérèglements de nos affections et de la corruption de nos jugements. Nous laissons la règle, dit saint Augustin, et nous soupirons après la puissance. Aveugles, qu'entreprenons-nous? La félicité a deux parties, et nous croyons la posséder tout entière, pendant que nous faisons une distraction[6] violente de ses deux parties. Encore rejetons-nous la plus nécessaire; et celle que nous choisissons étant séparée de sa compagne, bien loin de nous rendre heu-

1 Var. : qui est la santé... et l'affluence, etc.

2. *Également que...* serait incorrect aujourd'hui.

3. *Il* pour *cela* : fréquent au dix-septième siècle « Ceci n'est pas humble, mais il faut qu'*il* passe. » Sévigné, 10 août 1681. V. p. 292, n. 2; 263, n. 2; 264, n. 8.

4. Var. : le premier... le second.

5. Var. : cela arrive.

6. *Distraction* : « Démembrement d'une partie d'avec son tout... En ce sens, il ne se dit plus qu'en parlant d'affaires. » *Académie*, 1694. Bossuet dit ailleurs : « Notre Seigneur ne *distrait* personne, il appelle tous ses enfants. »

reux, ne fait qu'augmenter le poids de notre misère. Car que peut servir[1] la puissance à une volonté déréglée, sinon qu'étant misérable en voulant le mal, elle le devient encore plus en l'exécutant? Ne disions-nous pas dimanche dernier[2] que le grand crédit des pécheurs est un fléau que Dieu leur envoie? Pourquoi, sinon, chrétiens, qu'en joignant l'exécution au mauvais désir, c'est jeter[3] du poison[4] sur une plaie déjà mortelle; c'est ajouter le comble. N'est-ce pas mettre le feu à l'humeur maligne[5], dont le venin nous dévore déjà les entrailles? Le Fils de Dieu reconnaît que Pilate a reçu d'en haut une grande puissance sur sa divine personne. Si [la] volonté de cet homme eût été réglée, il eût pu s'estimer heureux en faisant servir ce pouvoir, sinon à punir la calomnie[6], du moins à délivrer l'innocence. Mais parce que sa volonté était corrompue par une lâcheté honteuse à son rang, cette puissance ne lui a servi qu'à l'engager contre sa pensée dans le crime du déicide. C'est donc le dernier des aveuglements, avant que notre volonté soit bien ordonnée[7], de désirer une puissance qui se tournera contre nous-mêmes et sera fatale à notre bonheur, parce qu'elle sera funeste à notre vertu.

Notre grand Dieu, messieurs, nous donne une autre conduite[8]; il veut nous mener par des voies unies, et non pas par des précipices. C'est pourquoi il enseigne à ses serviteurs, non à désirer de pouvoir beaucoup, mais à

1. Var. : que peut nous servir....
2. Sermon qui n'existe plus.
3. *En joignant... c'est jeter.* Changement de construction.
4. Var. : sinon... qu'en leur accordant la facilité de contenter leurs mauvais désirs, c'est leur donner le moyen de mettre le venin dans la plaie, et d'accroître par une nourriture contraire la malignité qui les dévore.
5. Terme de médecine. « Une cuisse et les jambes enflées! quelle malignité d'*humeurs*! » Sévigné.
6. Var. : l'injustice et la calomnie.
7. Réglée. « Que prudemment les Dieux savent tout *ordonner*! » Corneille, *Médée*, IV, 3.
8. *Conduite.* V. page 243, note 2.

s'exercer à vouloir le bien; à régler leurs désirs avant que de songer à les satisfaire[1]; à commencer leur félicité par une volonté bien ordonnée, avant que de la consommer par une puissance absolue[2].

Mais il est temps, chrétiens, que nous fassions une application plus particulière de cette belle doctrine de saint Augustin. Que demandez-vous, ô mortels? Quoi? Que Dieu vous donne beaucoup de puissance? Et moi je réponds avec le Sauveur : « Vous ne savez ce que vous demandez[3]. » Considérez bien où vous êtes, voyez la mortalité qui vous accable, regardez cette « figure du monde qui passe[4] ». Parmi tant de fragilité, sur quoi pensez-vous soutenir cette grande idée de puissance? Certainement un si grand nom doit être appuyé sur quelque chose : et que trouverez-vous sur la terre qui ait assez de force et de dignité pour soutenir le nom de puissance? Ouvrez les yeux, pénétrez l'écorce; la plus grande puissance du monde ne peut s'étendre plus loin que d'ôter la vie à un homme; est-ce donc un si grand effort que de faire mourir un mortel, que de hâter de quelques moments le cours d'une vie qui se précipite d'elle-même? Ne croyez donc pas,

1. *A les satisfaire.* Première rédaction : à *leur* satisfaire : forme latine que Bossuet corrige.

2. Bossuet, en 1661, continuait ainsi : « Où je ne puis assez admirer l'ordre merveilleux de sa sagesse, en ce que, la félicité étant composée de deux choses, la bonne volonté et la puissance, il les donne l'une et l'autre à ses serviteurs, mais il les donne chacune en son temps. Si nous voulons ce qu'il faut dans la vie présente, nous pourrons tout ce que nous voudrons dans la vie future. Le premier est notre exercice, l'autre sera notre récompense, Que désirons-nous davantage? Dieu ne nous envie pas (*refuse pas*) la puissance, mais il a voulu garder l'ordre, qui demande que la justice marche la première : « *Non quod potentia... fugienda sit, sed ordo servandus est, quo prior est justitia.* » Réglons donc notre volonté par l'amour de la justice, et il nous couronnera. » Le reste, comme à la page suivante, où Bossuet reproduit ce développement en l'abrégeant.

3. *Math.*, xx, 22.

4. *Cor.*, vii, 31.

chrétiens, qu'on puisse jamais trouver du pouvoir où règne la mortalité. *Nam quanta potentia potest esse mortalium*? Et ainsi, dit saint Augustin, c'est une sage providence : le partage des hommes mortels, c'est d'observer la justice; la puissance leur sera donnée au séjour d'immortalité[1] : *Teneant mortales justitiam, potentia immortalibus dabitur*[2]. Que demandons-nous davantage? Si nous voulons ce qu'il faut dans la vie présente, nous pourrons tout ce que nous voudrons dans la vie future. Réglons notre volonté par l'amour de la justice. Dieu nous couronnera en son temps[3] par la communication de son pouvoir. Si nous donnons ce moment de la vie présente à composer[4] nos mœurs, il donnera l'éternité tout entière à contenter nos désirs.

Je crois que vous voyez maintenant, messieurs, quelle sorte de puissance nous devons désirer durant cette vie : puissance pour régler nos mœurs, pour modérer nos passions, pour nous composer[5] selon Dieu; puissance sur nous-mêmes, puissance contre nous-mêmes ou plutôt, dit saint Augustin, puissance pour nous-mêmes contre nous mêmes : *Velit homo prudens esse, velit fortis, velit temperans... atque ut hæc veraciter possit, potentiam* [*plane*] *optet, atque appetat ut potens sit in seipso, et miro modo adversus seipsum pro seipso*. O puissance peu enviée! Et toutefois c'est la véritable. Car on combat notre puissance en deux

1. Var : quand ils seront immortels.

2. Réd. de 1661 : « Aspirons, messieurs, à cette puissance : si nous sentons d'une foi vive que nous sommes étrangers sur la terre, nous ne désirerons pas avec ambition de gouverner où nous n'avons qu'un lieu de passage. » — *D'une foi vive. De*, dans le sens de *avec*. « S'il ne vous traite ici *d'*entière confidence. » Corneille *Polyeucte*, I, 3. « Et traitant *de* mépris les sens et la matière. » Molière, *Femmes savantes*, I, 1.

3. Au temps qui lui convient.

4. Régler. « Pour *composer* ses mœurs, il entrait dans les sentiments de la justice de Dieu. » Bossuet, *Or. fun. de Nic. Cornet.*

5. Latinisme : « *Componere sese ad imitationem....* » Quintilien.

sortes[1], ou bien en nous empêchant dans l'exécution de nos entreprises, ou bien en nous troublant dans le droit que nous avons de nous résoudre ; on attaque dans ce dernier l'autorité même du commandement, et c'est la véritable servitude. Voyons l'exemple de l'un et de l'autre[2] dans une même maison.

Joseph était esclave chez Putiphar, et la femme de ce seigneur d'Égypte y est la maîtresse. Celui-là, dans le joug de la servitude, n'est pas maître de ses actions, et celle-ci tyrannisée par sa passion n'est pas même maîtresse de ses volontés. Voyez où l'a portée un amour infâme. Ah! sans doute, à moins que d'avoir un front d'airain, elle avait honte en son cœur de cette bassesse; mais sa passion furieuse lui commandait au dedans comme à une esclave : « Appelle ce jeune homme, confesse ton faible, abaisse-toi devant lui, rends-toi ridicule. » Que lui pouvait conseiller de pis son plus cruel ennemi? C'est ce que sa passion lui commande. Qui ne voit que dans cette femme la puissance est liée bien plus fortement qu'elle n'est dans son propre esclave?

Cent tyrans de cette sorte captivent nos volontés, et nous ne soupirons pas. Nous gémissons quand on lie nos mains, et nous portons sans peine ces fers invisibles dans lesquels nos cœurs sont enchaînés. Nous crions qu'on nous violente quand on enchaîne les ministres, les membres qui exécutent; et nous ne soupirons pas quand on captive[3] la maîtresse même, la raison et la volonté qui commande. Éveille-toi, pauvre esclave, et reconnais enfin cette vérité, que, si

1. On dit encore « *en* quelque sorte, *en* sorte que ». Mais *de* était déjà plus usité au XVIIe siècle.

2. *Ce dernier.... L'un et l'autre*, véritables adjectifs *neutres*, à la façon latine. Cf. p. 263 et suiv.

3. « Il y a eu quinze chevaliers *captivés*. » Furetière (1690). Quatre ans après l'Académie déclarait que *captiver* n'avait « plus d'usage au propre ». — Var. : quand on met dans les fers.

c'est une grande puissance de pouvoir exécuter ses desseins, la grande et la véritable, c'est de régner sur ses volontés.

Quiconque aura su goûter la douceur de cet empire, se souciera peu, chrétiens, du crédit et de la puissance que peut donner la fortune. Et en voici la raison : c'est qu'il n'y a point de plus grand obstacle à se commander soi-même, que d'avoir autorité sur les autres.

En effet, il y a en nous une certaine malignité[1] qui a répandu dans nos cœurs le principe de tous les vices. Ils sont cachés et enveloppés en cent replis tortueux, et ils ne demandent qu'à montrer la tête. Le meilleur moyen de les réprimer, c'est de leur ôter le pouvoir. Saint Augustin l'avait bien compris[2], que, pour guérir la volonté, il faut réprimer la puissance : *Frenatur facultas... ut sanetur voluntas*[3]. — Eh ! quoi donc ? des vices cachés en sont-ils moins vices ? C'est le premier sentiment qui en fait la corruption. Comment donc est-ce guérir la volonté que de laisser le venin dans le fond du cœur ? — Voici le secret : on se lasse de vouloir toujours l'impossible, de faire toujours des desseins à faux, de n'avoir que la malice[4] du crime. C'est pourquoi une malice frustrée commence à déplaire ; on se remet, on revient à soi à la faveur de son impuissance, on prend aisément le parti de modérer ses désirs. On le fait premièrement par nécessité ; mais enfin comme la contrainte est impor-

1. Sur le sens physique de ce mot, v. p. 266, n. 4 et 5.

2. Var. : c'est ce qui fait dire à saint Augustin.

3. *Ad Maced.*, *Epist.* CLIII. 16.

4. Sans en avoir les profits. — *Malice.* « Dans le langage des casuistes, la *malice* du péché, » c'est « ce que le péché a de malfaisant. » Ce mot, auquel Bossuet donne encore une signification très forte, commençait à prendre un sens beaucoup plus restreint. Boileau (*Épître* x) dit qu'il fait « sans être malin ses plus grandes *malices* » et Saint-Simon : « Le roi se permettait rarement des *malices.* »

tune, on y travaille sérieusement et de bonne foi, et on bénit son peu de puissance, le premier appareil[1] qui a donné le commencement à la guérison.

Par une raison contraire, qui ne voit que plus on sort de la dépendance, plus on rend ses passions indomptables[2]? Nous sommes des enfants qui avons[3] besoin d'un tuteur sévère, la difficulté ou la crainte. Si on lève ces empêchements, nos inclinations corrompues commencent à se remuer et à se produire, et oppriment notre liberté sous le joug de leur licence effrénée. Ah! nous ne le voyons que trop tous les jours. Ainsi vous voyez, messieurs, combien la fortune est trompeuse, puisque, bien loin de nous donner la puissance, elle ne nous laisse pas même la liberté.

Ce n'est pas sans raison, messieurs, que le Fils de Dieu nous instruit à craindre les grands emplois; c'est qu'il sait que la puissance est le principe le plus ordinaire de l'égarement[4]; qu'en l'exerçant sur les autres, on la perd souvent sur soi-même; enfin qu'elle est semblable à un vin fumeux qui fait sentir sa force aux plus sobres. Celui-là sera maître de ses volontés, qui saura modérer son ambition, qui se croira assez puissant, pourvu qu'il puisse régler ses désirs, et être assez désabusé des choses humaines pour ne point mesurer sa félicité à l'élévation de sa fortune.

Mais écoutons, chrétiens, ce que nous opposent les ambitieux. Il faut, disent-ils, se distinguer; c'est une marque de faiblesse de demeurer dans le commun : les génies extraordinaires se démêlent toujours de la troupe[5] et forcent les

1. Pansement, remède. « Souffrir sans murmure est le seul *appareil* || Qui peut guérir l'ennui. » Malherbe (dans Littré.)
2. Var : ses vices irrémédiables.
3. Voy. Brachet, *Gr. fr.*, n° 732.
4. Cf., pour l'idée, 93-94.
5. *Troupe*, foule, multitude. « Ce mot, en notre langue, étant seul et sans régime, ne signifie que des gens de guerre, et c'est mal parler que de dire : Toutes les *troupes* étaient dans l'étonnement... pour exprimer : *Stupebant omnes turbæ.* » Bouhours *Suite des Rem. Nouv.*, 1692.

destinées. Les exemples de ceux qui s'avancent[1] semblent reprocher aux autres leur peu de mérite; et c'est sans doute ce dessein de se distinguer qui pousse l'ambition aux derniers excès. Je pourrais combattre par plusieurs raisons cette pensée de se discerner[2]. Je pourrais vous représenter[3] que c'est ici un siècle de confusion où toutes choses sont mêlées; qu'il y a un jour arrêté à la fin des siècles pour séparer les bons d'avec les mauvais, et que c'est à ce grand et éternel discernement[4] que doit aspirer de toute sa force une ambition chrétienne. Je pourrais ajouter encore que c'est en vain qu'on s'efforce de se distinguer sur la terre, où la mort nous vient bientôt arracher de ces places éminentes, pour nous abîmer avec tous les [autres] dans le néant commun de la nature; de sorte que les plus faibles, se riant de votre pompe d'un jour et de votre discernement imaginaire, vous diront avec le prophète : O homme puissant et superbe, qui pensiez par votre grandeur vous être tiré du pair, « vous « voilà blessé comme nous, et vous êtes fait semblable à « nous ! » [*Et*] *tu vulneratus es sicut et nos, nostri similis effectus es*[5].

Mais, sans m'arrêter à ces raisons, je demanderai seulement à ces âmes ambitieuses par quelles voies elles prétendent de se distinguer[6] : celle du vice est honteuse, celle de la vertu est bien longue. La vertu ordinairement n'est

1. *S'avancer*, « faire progrès, faire fortune : c'est un homme à *s'avancer* en peu de temps ». Dict. de l'Académie, 1694.

2. Se mettre à part, se distinguer. « La grâce nous *discerne* », dit Pascal (dans Littré.)

3. C'est ce que Bossuet avait sans doute fait en chaire dans le sermon *sur l'Ambition* de 1661. Il y renvoyait au premier sermon *sur la Providence* (voyez page 85), à la méditation *sur la Mort* (voyez page 306), etc. Ici, il se borne à dire l'essentiel.

4. Ici : le fait d'*être discerné*.

5. *Isaïe*, XIV, 10.

6. « Je prétends bien *de* vous voir. » Sévigné, 15 juillet 1673. — « Ne prétendez pas, mes pères, *de* faire accroire au monde.... » Pascal, *Prov.*, XV. Nous verrons plus tard (p. 453) Bossuet remplacer *prétendre de* par *prétendre à*.

pas assez souple[1] pour menager[2] la faveur des hommes; et le vice, qui met tout en œuvre, est plus actif, plus pressant, plus prompt que la vertu, qui ne sort point de ses règles, qui ne marche qu'à pas comptés, qui ne s'avance que par mesure. Ainsi vous vous ennuierez d'une si grande lenteur; peu à peu votre vertu se relâchera, et après elle abandonnera tout à fait sa première régularité pour s'accommoder à l'humeur du monde. Ah! que vous feriez bien plus sagement de renoncer tout à coup à l'ambition! peut-être qu'elle vous donnera de temps [en temps] quelques légères inquiétudes; mais toujours en aurez-vous bien meilleur marché, et il vous sera bien plus aisé de la retenir, que lorsque vous lui aurez laissé prendre goût aux honneurs et aux dignités. Vivez donc content de ce que vous êtes, et surtout que le désir de faire du bien ne vous fasse pas désirer une condition plus relevée. C'est l'appât ordinaire des ambitieux; ils plaignent toujours le public, ils s'érigent en réformateurs des abus, ils deviennent sévères censeurs de tous ceux qu'ils voient dans les grandes places. Pour eux, que de beaux desseins ils méditent! que de sages conseils pour l'État! que de grands sentiments[3] pour l'Église! que de saints règlements pour un diocèse! Au milieu de ces desseins charitables et de ces pensées chrétiennes, ils s'engagent dans l'amour du monde, ils prennent insensiblement l'esprit du siècle, et puis, quand ils sont arrivés au but, il faut attendre les occasions qui ne marchent qu'à pas de plomb, et qui enfin n'arrivent jamais. Ainsi périssent tous ces beaux desseins, et s'évanouissent comme un songe toutes ces grandes pensées[4].

1. Voy. plus haut, pour l'idée, pages 83, 164, 284, 389.

2. Ce mot signifie ici, soit *procurer*, soit *employer*. Cf. p. 296, n. 10.

3. Var. : de grandes pensées.

4. Rédaction de 1661 : « C'est l'appât ordinaire des ambitieux; ils plaignent le public; ils se font les réformateurs des abus, de-

Par conséquent, chrétiens, sans soupirer ardemment après une plus grande puissance, songeons à rendre bon compte de tout le pouvoir que Dieu nous confie. Un fleuve, pour faire du bien, n'a que faire de passer ses bords[1] ni d'inonder la campagne : en coulant paisiblement dans son lit, il ne laisse pas d'arroser la terre et de présenter ses eaux aux peuples[2] pour la commodité publique. Ainsi, sans nous mettre en peine de nous déborder[3] par des pensées ambitieuses[4], tâchons de nous étendre bien loin par des sentiments de bonté; et dans des emplois bornés, ayons une charité infinie[5]. Telle doit être l'ambition du chrétien qui, méprisant la fortune, se rit de ses vaines promesses et n'appréhende pas ses revers, desquels il me reste à vous dire un mot dans ma dernière partie.

SECOND POINT

La fortune, trompeuse en toute autre chose, est du moins sincère en ceci, qu'elle ne nous cache pas ses tromperies; au contraire, elle les étale dans le plus grand jour, et, outre

viennent sévères censeurs de tous ceux qu'ils voient dans les dignités. Pour eux... que de beaux desseins pour l'État! que de grandes pensées pour l'Église! Au milieu de ces beaux desseins et de ces pensées chrétiennes, on s'engage dans l'amour du monde, on prend l'esprit de ce siècle, on devient mondain et ambitieux, et quand on est arrivé au but, il faut attendre les occasions, et ces occasions ont des pieds de plomb, elles n'arrivent jamais... et peu à peu tous ces beaux desseins se perdent et s'évanouissent tous, ainsi qu'un songe. »

1. On dit encore : « La boule a passé le but ». « J'ai passé l'heure ».

2. Var. : au voisinage.

3. « Pour arrêter la malice qui *se déborde....* » Fléchier, *Oraison funèbre de Turenne.* « Le Rhin *s'était débordé.* » Racine. « Les étangs *se débordent.* » *Dict.* de Furetière. Cf. p. 85, n. 3.

4. Var. : par l'ambition.

5. Sermon de 1661 : « Que le désir de faire du bien n'emporte pas notre ambition jusqu'à désirer une condition plus relevée. Faisons le bien qui se présente, celui que Dieu a mis en notre pouvoir. Ne craignez pas de demeurer sans occupation et d'être inutile au monde, si vous ne sortez

ses légèretés ordinaires, elle se plaît[1] de temps en temps d'étonner[2] le monde par des coups d'une surprise terrible, comme pour rappeler toute sa force en la mémoire des hommes, et de peur qu'ils n'oublient jamais ses inconstances, sa malignité, ses bizarreries. C'est ce qui m'a fait souvent penser que toutes les complaisances de la fortune ne sont pas des faveurs, mais[3] des trahisons; qu'elle ne nous donne que pour avoir prise sur nous, et que les biens que nous recevons de sa main ne sont pas tant des présents qu'elle nous fait que des gages que nous lui donnons pour être éternellement ses captifs, assujettis aux retours fâcheux[4] de sa dure et malicieuse[5] puissance.

Cette vérité, établie sur tant d'expériences convaincantes, devrait détromper les ambitieux de tous les biens de la terre; et c'est au contraire ce qui les engage[6]. Car au lieu d'aller à un bien solide et éternel sur lequel le hasard ne domine pas, et de mépriser par cette vue[7] la fortune toujours changeante, la persuasion de son inconstance fait

de vos bornes et ne remplissez quelque grande place. Un fleuve, coulant paisiblement... ne laisse pas d'arroser ni d'engraisser son rivage, de présenter ses eaux aux peuples, de leur faciliter le commerce. Ainsi demeurons dans nos bornes : *Intra fines proprios et legitimos, prout quisque voluerit, in latitudine se charitatis exerceat* (*S. Leonis Epist.* LXXX). Nos emplois sont bornés, mais l'étendue de la charité est infinie. La charité, toujours agissante, sait bien trouver des emplois. Elle se fait toute à tous; elle se donne autant d'affaires qu'il y a de nécessités et de besoins, etc.; et au lieu d'aspirer à une plus grande puissance, elle songe à rendre son compte de l'emploi de celle que Dieu lui a confiée.

1. Voyez page 112, note 1.

2. Mot beaucoup plus fort alors qu'aujourd'hui : « On dressa des gibets pour *étonner* les coupables. » Senault, *De l'Usage des Passions* (1641).

3. Var. : ne sont pas tant des faveurs que...

4. Cf. p. 350, n. 1.

5. Méchante avec perfidie. Bossuet parle (*Or. fun. de Le Tellier*) d'une « procédure *malicieuse* ».

6. Ce qui les asservit. Cf. p. 374, n. 3.

7. Par cette manière de voir. « Tous ces auteurs ont des *vues* très différentes. » Bossuet (dans Littré.)

qu'on se donne tout à fait à elle, pour trouver des appuis contre elle-même. Car écoutez parler ce politique habile et entendu[1] : la fortune l'a élevé bien haut, et dans cette élévation, il se moque des petits esprits qui donnent tout au dehors[2], et qui se repaissent de titres et d'une belle montre[3] de grandeur. Pour lui, il appuie sa famille sur des fondements plus certains[4], sur des charges considérables[5], sur des richesses immenses, qui soutiendront éternellement la fortune de sa maison. Il pense s'être affermi contre toute sorte d'attaques : aveugle et malavisé! Comme si ces soutiens magnifiques qu'il cherche contre la puissance de la fortune n'étaient pas encore de sa dépendance[6]!

C'est trop parler de la fortune dans la chaire de vérité. Écoute, homme sage, homme prévoyant, qui étends si loin aux siècles futurs[7] les précautions de ta prudence; c'est Dieu même qui te va parler[8], et qui va confondre tes vaines pensées par la bouche de son prophète Ézéchiel. « Assur, dit ce saint prophète, s'est élevé comme un grand arbre, comme

1. Terme dont Bossuet fait grand usage. « Une milice réglée, des chefs *entendus.* » *Disc. sur l'Hist. Univ.*, III, 5.

2. Var. : à la montre et au dehors.

3. *Montre*, qui, dans le sens figuré, ne se détache plus guère aujourd'hui de la locution *faire montre de*, s'employait seul au dix-septième siècle : « Quand sur une si belle *montre*, l'on a essayé du personnage. » La Bruyère, Édit. class. Hachette, p. 468. « Si les médecins, dit Pascal, n'avaient pas de bonnets carrés, jamais ils n'auraient dupé le monde qui ne peut résister à cette *montre.* »

4. Ici commencent les emprunts faits par Bossuet au sermon de 1660 *Sur nos dispositions à l'égard des Nécessités de la vie.*

5. Var : essentielles. — Sermon de 1660 : considérables.

6. 1666 : de son ressort, et pour le moins aussi fragiles que l'édifice même qu'il croit chancelant.

7. Il n'y avait pas longtemps que *futur* avait risqué d'être banni de la prose. Vaugelas voulait qu'on le laissât aux *poètes*, aux *grammairiens* et aux *notaires.* L'Académie, La Mothe le Vayer, le P. Bouhours et Thomas Corneille furent unanimes à protester.

8. 1660 : Voici Dieu qui va te parler et qui va confondre tes vaines pensées sous la figure d'un arbre.

les cèdres du Liban; le ciel l'a nourri de sa rosée, la terre l'a engraissé de sa substance; » — les puissances l'ont comblé [de] leurs bienfaits et il suçait de son côté le sang du peuple[1]. — « C'est pourquoi il s'est élevé, superbe en sa hauteur, beau en sa verdure, étendu en ses branches, fertile en ses rejetons : les oiseaux faisaient leurs nids sur ses branches; » — les familles de ses domestiques[2], les peuples se mettaient à couvert sous son ombre[3]; un grand nombre de créatures, et les grands et les petits, étaient attachés à sa fortune. — « Ni les cèdres ni les pins, » — c'est-à-dire les plus grands de la cour, — ne l'égalaient pas[4] : *Abietes non adæquaverunt summitatem ejus... æmulata sunt eum omnia ligna voluptatis quæ erant in paradiso Dei*[5]. Autant que ce grand arbre[6] s'était poussé[7] en haut, autant semblait-il avoir jeté en bas de fortes et profondes racines.

Voilà une grande fortune; un siècle n'en voit pas beaucoup de semblables; mais voyez sa ruine et sa décadence : « Parce qu'il s'est élevé superbement, et qu'il a porté son faîte jusqu'aux nues, et que son cœur s'est enflé dans sa hauteur : pour cela, dit le Seigneur, je le couperai par la racine, je l'abattrai d'un grand coup et le porterai par terre; — il viendra une disgrâce et il ne pourra plus se soutenir. — Tous ceux qui se reposaient sous son ombre

1. Les phrases que nous mettons entre tirets sont les explications données par Bossuet des métaphores d'Ezéchiel.

2. Tous ceux qu'un grand seigneur, au dix-septième siècle, honorait de sa protection, de ses faveurs, s'appelaient ses *domestiques*. Plusieurs membres de l'Académie étaient *domestiques* du chancelier Séguier.

3. *Ezech.*, XXXI, 3.

4. 1660 : Ni les cèdres, ni les pins ne l'égalaient pas; les arbres les plus hauts du jardin portaient envie à sa grandeur; c'est-à-dire les grands de la cour ne l'égalaient pas.

5. *Ezech.*, XXXI, 8, 9.

6. *Autant que ce grand arbre*, etc... Ce dernier trait, qui conclut tout le développement, ne se trouve pas dans le sermon de 1660.

7. On disait alors *se pousser*, comme aussi *s'éclore*, *s'éclater*, *se demeurer*, etc. Cf. p. 274, n. 2.

se retireront de lui, de peur d'être accablés sous sa ruine[1]. Il tombera d'une grande chute[2]; on le verra tout de son long couché sur la montagne[3], fardeau inutile de la terre[4] : » *Projicient eum super montes;* ou, s'il se soutient durant sa vie, il mourra au milieu de ses grands desseins, et laissera à des mineurs des affaires embrouillées qui ruineront sa famille; ou Dieu frappera son fils[5] unique, et le fruit de son travail passera en des mains étrangères[6]; ou Dieu lui fera succéder un dissipateur qui, se trouvant tout d'un coup dans de si grands biens dont l'amas[7] ne lui a coûté aucunes peines[8], se jouera des sueurs d'un homme[9] insensé qui se sera damné[10] pour le laisser[11] riche : et devant[12] la troisième génération, le mauvais ménage[13] et les dettes auront consumé tous ses héritages. « Les branches de ce grand arbre se verront rompues[14] dans toutes les vallées » : je veux dire, ces terres et ces seigneuries, qu'il avait ramassées comme une province[15], avec tant de

1. *Recedent de umbraculo ejus omnes populi terræ, et relinquent eum. Ezech.*, XXXI, 12. Cf. *Or. fun. d'Anne de Gonzague* (éd. cl. Hachette, p. 326).

2. Sur cet emploi de *de*, v. p. 268, n. 3, p. 317, n. 1.

3. 1660 : on le verra de tout son long sur une montagne.

4. L'ordre de ces deux dernières phrases était inverse en 1660.

5. 1660 : frappera sur son fils.

6. 1660 : en d'autres mains.

7. *L'amas*, ici, l'*action d'amasser*. Cette acception se rencontre chez Corneille et chez les auteurs du commencement du dix-septième siècle : « Les deux fins à quoi il tendait le plus : le soulagement de ses peuples et l'*amas* des finances. » Péréfixe, *Histoire de Henri IV* (1661), cité par Godefroy, *Lexique de Corneille*.

8. « N'ayant *aucuns* soins qui me troublassent. » Descartes. « Cet homme ne méritait *aucuns* honneurs. » Voltaire.

9. Var. : d'un père.

10. 1666 : perdu.

11. Var. : pour le faire.

12. Avant. « Devant ce temps (*l'âge de vingt ans*), on est enfant. » Pascal.

13. *Le mauvais ménage*, c.-à-d. la mauvaise administration. « Les recettes se perdaient par mauvais ménage. » Malherbe, dans Littré.

14. 1660 : se trouveront dans toutes les vallées.

15. Si nombreuses qu'elles formaient comme une province.

soin et de travail[1], se partageront en plusieurs mains, et tous ceux qui verront ce grand changement diront, en levant les épaules et regardant avec étonnement les restes de cette fortune ruinée : Est-ce là que devait aboutir toute cette grandeur formidable au monde? est-ce là ce grand arbre qui portait son faîte jusqu'aux nues[2]? Il n'en reste plus qu'un tronc inutile. Est-ce là ce fleuve impétueux qui semblait devoir inonder toute la terre? Je n'aperçois plus qu'un peu d'écume[3]. O homme, que penses-tu faire, et pourquoi te travailles-tu vainement[4]?

— Mais je saurai bien m'affermir et profiter de l'exemple des autres; j'étudierai[5] le faible de leur conduite, et c'est là que j'apporterai le remède[6]. — Folle précaution! car ceux-là ont-ils profité de l'exemple de ceux qui les précéd[ai]ent? O homme, ne te trompe pas, l'avenir a des événements trop secrets[7], et les pertes et les ruines entrent par trop d'endroits dans la fortune des hommes pour pouvoir être arrêtées de toutes parts[8]. Tu arrêtes cette eau d'un côté, elle pénètre de l'autre; elle bouillonne même

1. 1660 : qu'il avait ramassée avec tant de soin.

2. 1666 : dont l'ombre couvrait toute la terre.

3. 1660 : Est-ce là que devait aboutir toute cette pompe et cette grandeur formidable? Est-ce là ce grand fleuve qui devait inonder toute la terre? Je ne vois plus qu'un peu d'écume. *Ne le voyons-nous pas tous les jours?* » En 1662, l'allusion trop directe à la chute récente de Fouquet disparaît.

4. 1660 : sans savoir pour qui.

5. 1666 : le défaut de leur politique et le faible, etc.

6. 1660 : mais je serais plus sage, et voyant les exemples de ceux qui m'ont précédé, je profiterais de leurs fautes. — Comme si ceux qui t'ont précédé n'en avaient pas vu faillir d'autres devant eux, dont les fautes ne les ont pas rendus plus sages!

7. Var : trop rapides — 1666 : trop bizarres.

8. 1660 : La ruine et la décadence entrent dans les affaires humaines par trop d'endroits pour que nous soyons capables de les prévoir tous, et avec une trop grande impétuosité pour en pouvoir arrêter le cours. — *Ruine*, chez Bossuet, signifie plus souvent l'*écroulement* lui-même que la *chose écroulée*.

par-dessous la terre[1]. — Mais je jouirai de mon travail. — Eh quoi! pour dix ans de vie[2]!... — Mais je regarde ma postérité et mon nom. — Mais peut-être que ta postérité n'en jouira pas. — Mais peut-être aussi qu'elle en jouira. — Et tant de sueurs, et tant de travaux, et tant de crimes, et tant d'injustices, sans pouvoir jamais arracher[3] de la fortune, à laquelle tu te dévoues, qu'un misérable peut-être[4]! Regarde qu'il n'y a[5] rien d'assuré pour toi, non pas même un tombeau pour graver dessus tes titres superbes, seuls restes de ta grandeur abattue : l'avarice ou la négligence de tes héritiers le refuseront peut-être à ta mémoire; tant on pensera peu à toi quelques années après ta mort! Ce qu'il y a d'assuré, c'est[6] la peine de tes rapines, la vengeance éternelle de tes concussions et de ton ambition infinie[7]. O les dignes restes[8] de ta grandeur! ô les belles suites de ta fortune! ô folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfants des hommes!

Chrétiens, méditez ces choses; chrétiens, qui que vous soyez, qui croyez vous affermir sur la terre, servez-vous de cette pensée pour chercher le solide et la consistance. Oui, l'homme doit s'affermir; il ne doit pas borner ses desseins dans[9] des limites si resserrées que celles de cette vie : qu'il pense hardiment à l'éternité. En effet, il tâche, autant qu'il peut, que le fruit de son travail n'ait point de

1. 1666 : Vous croyez être bien muni aux environs : le fondement manque par en bas, un coup de foudre [frappe] par en haut.

2. 1660 : Et pour dix ans que tu as de vie?

3. Var. : tirer.

4. 1660 : Et tant de sueurs pour un peut-être! — On peut regretter que Bossuet ait renoncé à cette expression énergique. Pour l'idée, cf. *Or. fun.*, éd. cl. Hachette, p. 465.

5. *Regarde que...* « Ceux-ci allaient toujours sans *regarder qu'ils* allaient à la servitude. » *Or. fun. de Henriette de France.*

6. 1660 : ce qu'il y aura d'assuré ce sera...

7. 1660 : désordonnée.

8. 1660 : ô les beaux restes!

9. Cf. p. 407, n. 1, et *Or. fun.*, éd. class. Hachette, p. 87.

fin; il ne peut pas toujours vivre, mais il souhaite que son ouvrage subsiste toujours : son ouvrage, c'est sa fortune, qu'il tâche, autant qu'il lui est possible, de faire voir aux siècles futurs telle qu'il l'a faite. Il y a dans l'esprit de l'homme un désir avide de l'éternité; si on le sait appliquer[1], c'est notre salut. Mais voici l'erreur : c'est que l'homme l'attache à ce qu'il aime; s'il aime les biens périssables, il y[2] médite quelque chose d'éternel; c'est pourquoi il cherche de tous côtés des soutiens à cet édifice caduc, soutiens aussi caducs que l'édifice même qui lui paraît chancelant. O homme, désabuse-toi : si tu aimes l'éternité, cherche-la donc en elle-même, et ne crois pas pouvoir appliquer sa consistance[3] inébranlable à cette eau qui passe et à ce sable mouvant. O éternité, tu n'es qu'en Dieu; mais plutôt, ô éternité, tu es Dieu même : c'est là que je veux chercher mon appui, mon établissement[4], ma fortune, mon repos assuré et en cette vie et en l'autre, *Amen*.

AUTRE PÉRORAISON POUR LE MÊME SERMON (1662)

..... O folie! ô illusion! ô étrange aveuglement des enfants des hommes! Chrétiens, méditons ces choses, pensons aux inconstances, aux légèretés, aux trahisons de la fortune. Mais ceux dont la puissance suprême semble être au-dessus de son empire, sont-ils au-dessus des changements[5]? Dans leur jeunesse la plus vigoureuse, [ils] doivent

1. Si l'on sait attacher à ce qu'il faut ce désir d'éternité.

2. *Au sujet de* ces biens.

3. Sa solidité durable.

4. Mot consacré au XVIIe siècle pour désigner les chargées ou les biens qui font la position sociale d'un homme. « Chacun se souvient de tout ce que son *établissement* lui a coûté. » La Bruyère (éd. class. Hachette, p. 208, n. 5).

5. Var. : et ceux dont la puissance suprême semble être au-dessus de son empire, dans leur jeunesse la plus vigoureuse, doivent penser.

penser à la dernière heure qui ensevelira toute leur grandeur. « Je l'ai dit : Vous êtes des dieux, et vous êtes tous enfants du Très-Haut[1]. » Ce sont les paroles de David, paroles grandes et magnifiques; toutefois écoutez la suite : « Mais », ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, « vous mourrez comme des hommes, » et toute votre grandeur tombera par terre : [*Vos autem*] *sicut homines moriemini.* Songez donc, ô grands de la terre, non à l'éclat de votre puissance, mais au compte qu'il en faut rendre, et ayez toujours devant les yeux la majesté de Dieu présente.

De tous les hommes vivants, aucuns[2] ne doivent avoir dans l'esprit la majesté de Dieu plus avant imprimée que les rois. Car comment pourraient-ils oublier celui dont ils portent toujours en [eux-mêmes] une image si présente et si expresse? Le prince sent en lui-même cette vigueur, cette fermeté, cette noble confiance du commandement; il voit qu'il ne fait que remuer les [lèvres][3] et qu'aussitôt tout se remue d'une extrémité du royaume à l'autre; — et combien donc doit-il penser que la puissance de Dieu est active! — Il perce[4] les intrigues les plus cachées; les oiseaux du ciel lui rapportent tout[5]; il a même reçu de Dieu, par l'usage des affaires, une certaine pénétration qui fait penser qu'il devine; *divinatio in labiis regis*[6]; et quand il a pénétré les trames les plus secrètes, avec ses mains longues et étendues il va prendre ses ennemis aux extrémités du monde, et les déterre, pour ainsi dire, du fond des abîmes où ils cherchaient un vain asile. — Combien donc lui est-il facile de s'imaginer que la vue et les mains de Dieu sont inévitables!

1. *Ps.* LXXXI, 6, 7.
2. *Aucuns.* Voir page 278, note 7.
3. Conjecture de Lebarq.
4. Var : il pénètre.
5. *Eccl.*, X, 20.
6. *Prov.*, XVI, 10.

Mais quand il voit les peuples soumis obligés à lui obéir, non seulement « pour la crainte, mais encore pour la conscience[1] », comme dit l'Apôtre; quand il voit qu'on doit immoler et sa fortune et sa vie pour sa gloire et pour son service, peut-il jamais oublier ce qui est dû au Dieu vivant et éternel? C'est là qu'il doit reconnaître que tout ce que feint la flatterie, tout ce qu'inspire le devoir, tout ce qu'exécute la fidélité, tout ce qu'il exige lui-même de l'amour, de l'obéissance, de la gratitude de ses sujets, c'est une leçon perpétuelle de ce qu'il doit à son Dieu, à son souverain. C'est pourquoi saint Grégoire de Nazianze, prêchant à Constantinople, en présence des empereurs, leur adresse ces belles paroles : « O princes, respectez votre pourpre, révérez votre propre puissance, et ne l'employez jamais contre Dieu, qui vous l'a donnée. Connaissez le grand mystère de Dieu en vos personnes : les choses hautes sont à lui seul; il partage avec vous les inférieures. Soyez donc les sujets de Dieu, et soyez les dieux de vos peuples[2]. »

Ce sont les paroles de ce grand saint que j'adresse encore aujourd'hui au plus grand monarque du monde. Sire, soyez le dieu de vos peuples, c'est-à-dire faites-nous voir Dieu en votre personne sacrée. Faites-nous voir sa puissance, faites-nous voir sa justice[3], faites-nous voir sa miséricorde[4]. Ce grand Dieu est au-dessus de tous les maux; et néanmoins il y compatit et il les soulage. Ce grand Dieu n'a besoin de personne; et néanmoins il veut gagner tout le monde, et il ménage ses créatures avec une condescendance infinie. Ce grand Dieu sait tout, il voit tout, et néanmoins il veut que tout le monde lui parle[5], et il a

1. *Rom.*, XIII, 5.
2. *Orat.* XXVII.
3. Var. : sa bonté.
4. Voir pour les idées, p. 236, 237 et 589, notes.
5. Var.: néanmoins il écoute tout.

toujours l'oreille attentive aux plaintes qu'on lui présente, toujours prêt à faire justice. Voilà le modèle des rois : tous les autres sont défectueux et on y voit toujours quelque tache. Dieu seul doit être imité en tout, autant que le porte[1] la faiblesse humaine. Nous bénissons ce grand Dieu de ce que Votre Majesté porte déjà sur elle-même une si noble empreinte de lui-même[2] et nous le prions humblement d'accroître ses dons sans mesure dans le temps et dans l'éternité. *Amen*[3].

1. Comporte, admet. Cf. La Bruyère (édit. class. Hachette, p. 248). « Le suisse, le valet de chambre, l'homme de livrée, s'ils n'ont (pas) plus d'esprit que ne *porte* leur condition.... » Cette acception dérive naturellement du sens primitif et matériel : *soutenir*, Cf. p. 392.

2. Var. : de sa justice.

3. Le sermon *sur les Devoirs des Rois* (prêché au Louvre le 2 avril 1662), où cette seconde péroraison fut utilisée par Bossuet, se divise ainsi : « Dieu a établi les rois chrétiens pour faire régner Jésus-Christ : *premièrement* sur eux-mêmes ; *secondement*, sur leurs peuples. »

1er *point* : Les rois règnent par Dieu qui établit leurs droits, choisit leurs personnes, donne aux conquérants leur force et à tous les souverains leur majesté, qui en fait « des dieux ». Il suit de là que les rois, plus que les autres hommes, doivent respecter cette majesté divine dont ils portent en eux l'image, combattre leur propre puissance et ne souffrir jamais qu'elle s'égare hors des bornes de la justice chrétienne. (Ce premier point est assez court ; quelques-unes de ces idées avaient déjà été développées par Bossuet dans l'*Impénitence finale*, p. 216.)

2e *point* : Faire régner Jésus-Christ dans les États, c'est y faire fleurir l'Église : 1° en défendant sa foi « votre majesté éteindra toutes les nouvelles partialités (*le Jansénisme*) et pourra peut-être « étouffer tout entière » l'ancienne hérésie (*le Protestantisme*) « par un sage mélange de sévérité et de patience » ; 2° en assurant l'autorité de l'Église, à laquelle ils doivent eux-mêmes de « régner sur les consciences », et de ne craindre ni les révoltes, ni même les plaintes et les murmures, qu'elle étouffe. Que les rois « exterminent » donc les blasphèmes, et tous les crimes publics et scandaleux ; 3° en favorisant, en élevant la vertu, que le monde méprise (*Cf. p.* 273 *et n.* 1). Pour cela qu'ils aiment la justice et qu'ils cherchent activement et ardemment la vérité qui ne vient jamais à eux « de droit fil et d'un seul endroit ». Ces idées ont été reprises ensuite par Bossuet dans le sermon *sur la Justice* (18 avril 1666 ; cf. p. 389), et dans la *Politique tirée de l'Écriture Sainte*

SUR LA MORT

SERMON POUR LA QUATRIÈME SEMAINE DU CARÊME

PRÊCHÉ AU LOUVRE, LE 22 MARS 1662.

NOTICE

La date de 1662, que M. Gandar[1] assigne au sermon *sur la Mort*, est maintenant acceptée de tous les critiques. Il est vrai que Bossuet, dans un endroit de son discours, s'adresse au roi[2] et que le 22 mars 1662 Louis XIV n'assista pas au sermon[3]. Mais ce n'est pas une raison pour reporter, comme on l'a fait parfois, le sermon *sur la Mort* au carême de 1666. On ne peut supposer que Bossuet, en composant un sermon, savait, d'une façon sûre, s'il aurait, ou non, le roi pour auditeur. D'autre part, l'écriture du manuscrit n'a rien de commun avec celle du Carême

1. *Choix de Sermons*, p. 460; *Études critiques*, pp. 374-378, 418, 426; Gazier, *Choix de sermons*, p. 262; Lebarq, *Hist. crit.*, p. 294.

2. « Voici la belle méditation dont David s'entretenait sur le trône... *Sire, elle est digne de votre audience.* » (Premier point.)

3. La *Gazette de France* relate très exactement toutes les fois où le Roi va entendre le sermon du prédicateur de la Cour. Le 22 mars 1662, elle signale seulement la présence de Marie-Thérèse et d'Anne d'Autriche.

4. Ce beau discours ne passa pas inaperçu. La *Gazette*, qui, le plus souvent, mentionne assez sèchement les sermons de Bossuet, parle le 22 mars de « la prédication que l'abbé de Bossuet fit *aussi avec grand applaudissement.* » Il est vrai que ce mot *aussi* atténue passablement l'éloge : la *Gazette* met le sermon de Bossuet sur le même rang qu'un *Panégyrique de saint Benoît*, prêché la veille par l'abbé de Fromentières. Quel que pût être le mérite d'un discours de cet orateur élégant et clair, mais dénué d'originalité et de force, il faudrait plaindre les auditeurs de Bossuet s'ils n'avaient pas su faire la différence des deux œuvres. — Dans une autre circonstance encore, l'abbé de Fromentières fut comparé et préféré à Bossuet. Voir, plus loin, le sermon pour la profession de Mlle de La Vallière.

de 1666, tandis qu'elle ressemble de tout point à l'écriture des sermons composés en 1662. Si l'on a égard enfin à la composition et au style, on reconnaîtra aisément, dans le sermon *sur la Mort*, une œuvre de cette époque remarquable, où l'éloquence de Bossuet garde encore les vives qualités de la jeunesse, en même temps qu'elle acquiert l'ampleur majestueuse qui distingue les productions de sa maturité.

—

SUR LA MORT

Domine, veni, et vide,
Seigneur, venez, et voyez.
Joann., XI, 34.

Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour, et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre[1]? Je ne pense pas, messieurs, que des chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans notre évangile : « Seigneur, venez, et voyez » où l'on a déposé le corps du Lazare ; c'est lui qui ordonne qu'on lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour : Venez, et voyez vous-mêmes. Jésus ne refuse pas de voir ce corps mort, comme un objet de pitié et un sujet de miracle ; mais c'est nous, mortels misérables, [qui refusons] de voir ce triste spectacle, comme la conviction de nos erreurs. Allons et voyons avec Jésus-Christ, et désabusons-nous éternellement de tous les biens que la mort enlève.

C'est une étrange faiblesse de l'esprit humain que jamais la mort ne lui soit présente, quoiqu'elle se mette en vue de tous côtés, et en mille formes diverses. On n'entend dans les funérailles que des paroles d'étonnement, de ce que ce mortel est mort. Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le défunt l'a entretenu ; et

1. Voir p. 308 une citation caractéristique d'un sermon de 1666.

tout d'un coup il est mort. Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme ! Et celui qui le dit, c'est un homme ; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée; ou s'il passe dans son esprit quelque désir volage de s'y préparer, il dissipe bientôt ces noires idées; et je puis dire, messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort, que d'enterrer les morts mêmes. Mais peut-être que ces pensées feront plus d'effet dans nos cœurs, si nous les méditons avec Jésus-Christ sur le tombeau du Lazare; mais demandons-lui qu'il nous les imprime par la grâce de son Saint-Esprit, et tâchons de la mériter par l'entremise de la sainte Vierge.

[AVE]

Entre[1] toutes les passions de l'esprit humain, l'une des plus violentes, c'est le désir de savoir; et cette curiosité fait qu'il épuise ses forces pour trouver ou quelque secret inouï dans l'ordre de la nature, ou quelque adresse inconnue dans les ouvrages de l'art, ou quelque raffinement inusité dans la conduite[2] des affaires. Mais, parmi[3] ces vastes désirs d'enrichir notre entendement par des connaissances nouvelles, la même chose nous arrive qu'à ceux qui, jetant bien loin leurs regards, ne remarquent pas les objets qui les environnent : je veux dire que notre esprit[4] s'étendant par [illegible] choses fort éloignées, et parcou- [illegible]

nous consumons [illegible]
ce qui nous touche; et non seulement de ce q[illegible]
mais encore de ce que nous sommes.

1. Var. : De toutes.
2. *Conduite*. V. page 243, note 2.
3. Var. : dans.
4. Var. : raison.

Il n'est rien de plus nécessaire que de recueillir en nous-mêmes toutes ces pensées qui s'égarent; et c'est pour cela, chrétiens, que je vous invite aujourd'hui d'accompagner[1] le Sauveur jusques au tombeau du Lazare : *Veni et vide*, « Venez et voyez. » O mortels, venez contempler le spectacle des choses mortelles : ô homme, venez apprendre ce que c'est que l'homme.

Vous serez peut-être étonnés que je vous adresse[2] à la mort pour être instruits de ce que vous êtes[3]; et vous croirez que ce n'est pas bien représenter l'homme, que de le montrer où il n'est plus. Mais si vous prenez soin de vouloir entendre ce qui se présente à nous dans le tombeau, vous accorderez aisément qu'il n'est point de plus véritable interprète ni de plus fidèle miroir des choses humaines.

La nature d'un composé ne se remarque jamais plus distinctement que dans la dissolution de ses parties. Comme elles s'altèrent mutuellement par le mélange, il faut les séparer pour les bien connaître. En effet, la société de l'âme et du corps fait que le corps nous paraît quelque chose de plus qu'il n'est, et l'âme, quelque chose de moins; mais lorsque, venant à se séparer, le corps retourne à la terre, et que l'âme aussi est mise en état de retourner au ciel, d'où elle est tirée, nous voyons l'un et l'autre dans sa pureté. Ainsi nous n'avons qu'à considérer ce que la mort nous ravit, et ce qu'elle laisse en son entier; quelle partie de notre être tombe sous ses coups, et quelle autre se conserve

1. *Je vous invite... d'accompagner... Inviter de*, pour *inviter à*, se disait régulièrement au dix-septième siècle : « Ils avaient vu une galère turque où on les avait *invités d'entrer*. » Molière, *Fourberies de Scapin*, III, 3. V. p. 100, n. 3.

2. *Que je vous adresse*. Var. : que je m'adresse. — « *Adresser* nos pas à la bonne voie. » (*Sermon sur la Loi de Dieu*.) « Je puis... *adresser* votre vue... » (Note du sermon *sur la Parole de Dieu*.)

3. Var. : de notre être.

dans cette ruine : alors nous aurons compris ce que c'est que l'homme; de sorte que[1] je ne crains point d'assurer que c'est du sein de la mort et de ses ombres épaisses, que sort une lumière immortelle pour éclairer nos esprits touchant l'état[2] de notre nature. Accourez donc, ô mortels, et voyez dans le tombeau du Lazare ce que c'est que l'humanité : venez voir dans un même objet la fin de vos desseins, et le commencement de vos espérances[3]; venez voir tout ensemble la dissolution[4] et le renouvellement de votre être; venez voir le triomphe de la vie dans la victoire de la mort : *veni, et vide.*

O mort, nous te rendons grâces des lumières que tu répands sur notre ignorance : toi seule nous convaincs de notre bassesse, toi seule nous fais connaître notre dignité; si l'homme s'estime trop, tu sais déprimer son orgueil; si l'homme se méprise trop, tu sais relever son courage; et, pour réduire toutes ses pensées à un juste tempérament, tu lui apprends ces deux vérités, qui lui ouvrent les yeux pour se bien connaître : qu'il est infiniment méprisable[5], en

1. Var. : si bien que — tellement que...

2. Édit. Gandar : *l'éclat.*

3. C'est le plan même de l'*Or. fun. d'Henriette d'Angleterre.*

4. Var. : la destruction.

5. On peut rapprocher à chaque instant du *Sermon sur la Mort*, les *Pensées* de Pascal. (Voir, en particulier dans l'édition classique de M. Havet (1880), les pages 19-22, 125, 141, 154). Non seulement les idées sont les mêmes, mais souvent aussi les mots. On s'est demandé lequel, de Pascal ou de Bossuet, avait pu imiter l'autre. Selon les uns, c'est Pascal, qui, au moment où il composait les *Pensées*, allait sans doute entendre les prédications de Bossuet. On sait, il est vrai, que Bossuet, pendant son Carême des Carmélites (1661), avait souvent, parmi son auditoire, plusieurs des Messieurs de Port-Royal; mais, s'il n'est pas impossible que Pascal ait assisté à quelques-uns des Sermons de Bossuet, « il faut renoncer à retrouver dans ses *Pensées* le souvenir » de ceux qu'il a pu entendre. Nous savons en effet que « pendant les quatre dernières années de sa vie (1658-1662) il ne put, nous dit Mme Périer, sa sœur, travailler en tout un instant à ce grand ouvrage qu'il avait entre-

tant qu'il passe ; et infiniment estimable, en tant qu'il aboutit à l'éternité. Ces deux importantes considérations feront le sujet de ce discours.

PREMIER POINT

C'est une entreprise hardie que d'aller dire aux hommes qu'ils sont peu de chose. Chacun est jaloux de ce qu'il est, et on aime mieux être aveugle que de connaître son faible; surtout les grandes fortunes veulent être traitées délicatement; elles ne prennent pas plaisir qu'on remarque leur défaut : elles veulent que, si on le voit, du moins on le cache. Et toutefois, grâce à la mort, nous en pouvons parler avec liberté. Il n'est rien de si grand dans le monde, qui ne reconnaisse en soi-même beaucoup de bassesse. Mais c'est encore trop de vanité, de distinguer en nous la partie faible; comme si nous avions quelque chose de considérable. Vive l'Éternel[1] ! ô grandeur humaine, de quelque côté que je t'envisage, sinon en tant que tu viens de Dieu et que tu dois être rapportée à Dieu, car en cette sorte je découvre en toi un rayon de la Divinité qui attire justement mes respects; mais en tant que tu es purement humaine, je le dis encore une fois, de quelque côté que je t'envisage, je ne vois rien

pris pour la religion. » On s'est demandé par contre si Bossuet n'avait pas connu le manuscrit des *Pensées*, ou si peut-être il n'assistait pas aux entretiens où Pascal exposait à ses amis le plan de son grand ouvrage. M. Gandar (*Études critiques*, p. 368-388) conclut sagement que, pour expliquer les « rencontres de pensée et les analogies de langage » de ces deux grands esprits, il n'y a qu'à se souvenir qu'ils puisaient tous deux aux mêmes sources l'Écriture Sainte et les Pères, et de préférence, parmi les Pères, dans saint Paul et dans saint Augustin. — Voyez plus loin le sermon *pour la profession de Mlle de La Vallière*, p. 420.

1. *Vive l'Éternel !* Exclamation fréquente dans l'Écriture et que Bossuet lui emprunte souvent : « Vive Dieu ! ah ! j'ai pitié de votre aveuglement... » *Sermon sur les vaines excuses des pécheurs.*

en toi que je considère[1], parce que, de quelque endroit que je te tourne, je trouve toujours la mort en face, qui répand tant d'ombres de toutes parts sur ce que l'éclat du monde voulait colorer, que je ne sais plus sur quoi appuyer ce nom auguste de grandeur, ni à quoi je puis appliquer un si beau titre.

Convainquons-nous, chretiens, de cette importante vérité par un raisonnement invincible. L'accident[2] ne peut pas être plus noble que la substance; ni l'accessoire plus considérable que le principal; ni le bâtiment plus solide que le fonds sur lequel il est élevé; ni enfin ce qui est attaché à notre être plus grand ni plus important que notre être même. Maintenant, qu'est-ce que notre être? Pensons-y bien, chrétiens: qu'est-ce que notre être? Dites-le-nous, ô mort; car les hommes superbes[3] ne m'en croiraient pas. Mais, ô mort, vous êtes muette, et vous ne parlez qu'aux yeux. Un grand roi vous va prêter sa voix, afin que vous vous fassiez entendre aux oreilles, et que vous portiez dans les cœurs des vérités plus articulées[4].

Voici la belle méditation dont David s'entretenait sur le trône, et au milieu de sa cour : Sire, elle est digne de votre audience[5] : *Ecce mensurabiles posuisti dies meos, et substantia mea tanquam nihilum ante te*[6] : O éternel Roi des siècles! vous êtes toujours à vous-même, toujours en vous-même; votre être éternellement immuable[7] ni ne s'écoule, ni ne se change, ni ne se mesure : « et voici que vous avez « fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien « devant vous. » Non, ma substance n'est rien devant vous.

1. C'est-à-dire, que j'estime. « Je t'ai *considéré* plus que tu ne mérites. » Corneille, *Polyeucte*, v, 2.

2. Ce qui existe par hasard et pourrait ne pas être. Terme de logique scolastique.

3. Var. : trop vains.

4. Var. : plus distinctes.

5. Voir page 19, note 3.—Bossuet s'attendait à la présence du Roi.

6. *Ps.*, xxxviii, 6.

7. Var. : toujours permanent.

et tout l'être qui se mesure n'est rien, parce que ce qui se mesure a son terme, et lorsqu'on est venu à ce terme, un dernier point[1] détruit tout, comme si jamais il[2] n'avait été. Qu'est-ce que cent ans? qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface[3]? Multipliez vos jours, comme les cerfs[4], que la fable ou l'histoire de la nature[5] fait vivre durant tant de siècles; durez autant que ces grands chênes sous lesquels nos ancêtres se sont reposés, et qui donneront encore de l'ombre à notre postérité[6]; entassez dans cet espace, qui paraît immense, honneurs, richesses, plaisirs : que vous profitera[7] cet amas, puisque le dernier souffle de la mort, tout faible, tout languissant, abattra tout à coup cette vaine pompe avec la même facilité qu'un[8] château de cartes, vain amusement[9] des enfants? que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisque enfin une seule[10] rature doit tout effacer? Encore une[11] rature laisserait-elle quelques traces[12] du moins d'elle-même; au lieu que ce dernier moment, qui effacera d'un seul trait[13] toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce grand gouffre du néant. Il n'y aura plus

1. *Point.* « Instant, moment précis. » Littré. Voyez page 211, note 4.

2. *Comme si jamais il n'avait été.* Bossuet a dit de même (*Connaissance de Dieu*, v, 2) : « Une raison première et universelle qui a *tout* conçu avant qu'*il* fût. » Le pronom *il* pouvait représenter au dix-septième siècle un autre pronom indéfini : « On ne saurait *rien* imaginer de si étrange et de si peu croyable qu'*il* n'ait été dit par quelqu'un des philosophes. » Descartes, *Discours de la Méthode*, p. II. « Tout *cela* ne convient qu'à nous. || — *Il* ne convient pas à vous-mêmes, || Repartit le vieillard. » La Fontaine. (Exemples de Littré.). — Voyez page 265, note 2.

3. Var. : les emporte.

4. Var. : les corbeaux.

5. Cf. Cicéron, *Tusculanes*, III, 28; Columelle, *De Agricultura*, IX, 1; Pline l'Ancien, *Hist. naturelle*, VIII, 50.

6. Var. : à nos descendants.

7. Var. : servira.

8. Var. : de même qu'un.

9. Var. : vaine admiration.

10. Var. : une même rature.

11. Var. : cette.

12. Var. : quelque vestige.

13. D'un seul coup.

sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes : la chair changera de nature; le corps prendra un autre nom; « même celui de cadavre[1] ne lui demeurera pas longtemps : « il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a « plus de nom dans aucune langue : » tant il est vrai que[2] tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes : *Post totum ignobilitatis elogium, caducæ in originem terram, et cadaveris nomen; et de isto quoque nomine perituræ in nullum inde jam nomen, in omnis jam vocabuli mortem*[3].

Qu'est-ce donc que ma substance, ô grand Dieu? J'entre dans la vie pour [en] sortir bientôt; je viens me montrer comme les autres; après, il faudra disparaître. Tout nous appelle à la mort : la nature, comme si elle était presque envieuse du bien qu'elle nous a fait, nous déclare souvent et nous fait signifier qu'elle ne peut pas nous laisser longtemps ce peu de matière qu'elle nous prête, qui ne doit pas demeurer dans les mêmes mains, et qui doit être éternellement dans le commerce : elle en a besoin pour d'autres formes, elle la redemande pour d'autres ouvrages.

Cette recrue continuelle[4] du genre humain, je veux dire les enfants qui naissent, à mesure qu'ils croissent et qu'ils s'avancent, semblent nous pousser de l'épaule, et nous dire : Retirez-vous, c'est maintenant notre tour. Ainsi

1. Var. : dit Tertullien.

2. Var. : si bien que peu à peu. — Tant il est vrai que tout ce qui s'aperçoit meurt en nous.

3. *De Resurr. Carn.*, 4. — *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre :* « Notre chair change bientôt de nature; notre corps prend un autre nom ; même celui de cadavre, dit Tertullien, parce qu'il nous montre encore quelqu forme humaine, ne lui demeure pas longtemps : il devient un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes ! »

4. Var. : nouvelle recrue.

comme nous en voyons passer d'autres devant nous, d'autres nous verront passer, qui doivent à leurs successeurs le même spectacle. O Dieu! encore une fois, qu'est-ce que de nous? Si je jette la vue devant moi, quel espace infini où je ne suis pas! si je la retourne en arrière, quelle suite effroyable[1] où je ne suis plus! et que j'occupe peu de place dans cet abîme immense[2] du temps! Je ne suis rien; un si petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant; on ne m'a envoyé que pour faire nombre : encore n'avait-on que faire de moi, et la pièce n'en aurait pas été moins jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre.

Encore, si nous voulons discuter les choses dans une considération[3] plus subtile, ce n'est pas toute l'étendue de notre vie qui nous distingue du néant; et vous savez, chrétiens, qu'il n'y a jamais qu'un moment qui nous en sépare. Maintenant nous en tenons un; maintenant il périt, et avec lui nous péririons tous, si, promptement et sans perdre temps, nous n'en saisissions un autre semblable, jusqu'à ce qu'enfin il en viendra[4] un auquel nous ne pourrons arriver, quelque effort que nous fassions pour nous y étendre; et alors nous tomberons tout à coup, manque de soutien. O fragile appui de notre être! ô fondement ruineux[5] de notre substance! *In imagine pertransit homo*[6]. Ah! l'homme passe vraiment de même qu'une

1. Var. : immense.
2. Var. : dans ce grand abîme.
3. *Considération...* « Action par laquelle on considère, on pèse quelque chose. » Littré. « Tout ce qui tombe sous la *considération* des géomètres. » Descartes, *Géométrie*, 3.
4. *Jusqu'à ce qu'il en viendra.* Bossuet emploie souvent *jusqu'à ce que...* avec l'indicatif : « On ne voit plus que carnage; le sang enivre le soldat *jusqu'à ce que* ce grand prince... *calma* les courages émus, etc. » *Or. fun. de Condé.*
5. *Ruineux.* Latinisme fréquent chez Bossuet. « *Ædes male materiatæ, ruinosæ.* » Cicéron, *De Officiis*, III, 13.
6. *Ps.*, XXXVIII, 7.

ombre[1], ou de même qu'une image en figure[2]; et comme lui-même n'est rien de solide, il ne poursuit aussi que des choses vaines, l'image du bien, et non le bien même.

Que la place est petite que nous occupons en ce monde! si petite certainement et si peu considérable, que[3] je doute quelquefois, avec Arnobe, si je dors ou si je veille : *Vigilemus aliquando, an ipsum vigilare, quod dicitur, somni sit perpetui portio*[4]. Je ne sais si ce que j'appelle veiller n'est peut-être pas une partie un peu plus excitée[5] d'un sommeil profond; et si je vois des choses réelles, ou si je suis seulement troublé par des fantaisies et par de vains simulacres. *Præterit figura hujus mundi*[6]. « La figure de ce monde passe, et ma substance n'est rien devant Dieu : » *et substantia mea tanquam nihilum ante te*[7].

SECOND POINT

N'en doutons pas, chrétiens : quoique nous soyons relégués dans cette dernière partie de l'univers[8], qui est le théâtre des changements et l'empire de la mort; bien plus, quoiqu'elle nous soit inhérente et que nous la portions dans notre sein, toutefois, au milieu de cette matière[9], et

1. Var. : comme une ombre et comme une image creuse.

2. *Une image en figure*, une image qui n'a que l'*apparence extérieure;* c'est le sens scolastique du mot *figura*.

3. Var. : qu'il me semble que toute ma vie n'est qu'un songe; je ne sais si je dors...

4. *Adversus Gentiles*, II.

5. *Excitée* : éveillée, sens latin.

6. I *Cor.*, VII, 31.

7. *Ps.*, XXXVIII, 6. — Bossuet continuait d'abord ainsi qu'il suit : « Je suis emporté si rapidement qu'il me semble que tout me fuit et que tout m'échappe. Tout fuit, en effet, messieurs, et pendant que nous sommes ici assemblés, et que nous croyons être immobiles, chacun avance son chemin, chacun s'éloigne sans y penser de son plus proche voisin, puisque chacun marche insensiblement à la dernière séparation. *Ecce mensurabiles posuisti dies meos*, etc.

8. Var. : du monde.

9. Var. de ce corps mortel — terrestre.

à travers[1] l'obscurité de nos connaissances qui vient des préjugés de nos sens, si nous savons rentrer en nous-mêmes, nous y trouverons quelque principe[2] qui montre bien par[3] sa vigueur son origine céleste, et qui n'appréhende pas la corruption.

Je ne suis pas de ceux qui font grand état des connaissances humaines; et je confesse néanmoins que je ne puis contempler sans admiration ces merveilleuses[4] découvertes qu'a faites la science pour pénétrer la nature, ni tant de belles inventions que l'art a trouvées pour l'accommoder à notre usage. L'homme a presque changé la face du monde : il a su dompter par l'esprit les animaux qui le surmontaient par la force; il a su discipliner leur humeur brutale et contraindre leur liberté indocile. Il a même fléchi[5] par adresse les créatures inanimées : la terre n'a-t-elle pas été[6] forcée par son industrie[7] à lui donner des aliments plus convenables, les plantes à corriger en sa faveur[8] leur aigreur sauvage, les venins[9] même à se tourner en remèdes pour l'amour de lui? Il serait superflu de vous raconter comme il sait ménager[10] les éléments, après tant de sortes de miracles qu'il fait faire tous

1. Bossuet écrivait d'abord : *à travers de l'obscurité*, puis il corrige. Voir page 21, note 1.

2. Var. quelque chose.

3. Var. : par son mouvement par une certaine vigueur — qui sent son origine, etc.

4. Var. : grandes.

5. *Fléchi*. Sens latin. « *Quos teneros et rudes cum acceperunt, inflciunt, et flectunt, ut volunt.* » Cicéron, *De Legibus*, I, 47.

6. Var. : a été forcée.

7. *Industrie*, activité : sens latin.

8. Var. : pour l'amour de lui.

9. Var. : les poisons.

10. *Ménager*. « *Ménager*, dit le P. Bouhours (*Entretiens d'Ariste*, 1683, p. 124), en parlant des expressions que le dix-septième siècle a créées ou rajeunies, — est un des mots que nous avons fait le plus valoir. » Et il cite quelques-uns de ses emplois : *ménager les esprits* du peuple, ... *les intérêts* de ses amis, ... *une affaire*..., *une entrevue*..., *sa santé*... *ses amis*... *les bonnes grâces* du Prince. Ici *ménager* signifie « employer avec habileté et avec mesure. »

les jours aux plus intraitables, je veux dire au feu et à l'eau, ces deux grands ennemis[1], qui s'accordent néanmoins à nous servir dans des opérations si utiles[2] et si nécessaires. Quoi plus[3]? il est monté jusqu'aux cieux : pour marcher plus sûrement, il a appris aux astres à le guider dans ses voyages; pour mesurer plus également sa vie, il a obligé le soleil à rendre compte, pour ainsi dire, de tous ses pas. Mais laissons à la rhétorique cette longue et scrupuleuse énumération, et contentons-nous de remarquer en théologiens que Dieu ayant formé l'homme, dit l'oracle de l'Écriture, pour être le chef de l'univers, d'une si noble institution[4], quoique changée par son crime, il lui a laissé[5] un certain instinct de chercher ce qui lui manque dans toute l'étendue[6] de la nature. C'est pourquoi, si je l'ose dire, il fouille partout hardiment, comme dans son bien, et il n'y a aucune partie de l'univers où il n'ait signalé son industrie.

Pensez maintenant, messieurs, comment aurait pu prendre un tel ascendant une créature si faible et si exposée, selon le corps, aux insultes de toutes les autres, si elle n'avait en son esprit une force supérieure à toute la nature visible, un souffle immortel de l'Esprit de Dieu, un rayon de sa face, un trait de sa ressemblance : non, non, il ne se peut autrement. Si un excellent ouvrier a fait quelque rare machine, aucun ne peut s'en servir que par les lumières qu'il donne. Dieu a fabriqué[7] le monde comme

1. Var. : qui sont les plus intraitables.

2. Var. : si merveilleuses. — Rapprochez de ce tableau un passage du *Traité de la Connaissance de Dieu*, ch. v, VIII.

3. *Quoi plus?* Traduction de l'expression latine : *quid plura?*

4. *D'une si noble institution*, c.-à-d. de l'état si noble où Dieu l'avait primitivement établi.

5. Var. : il lui est resté.

6. Var. : dans toutes les parties.

7. *Fabriqué.* « Le ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout puissant, [] Pour différents em-

une grande machine que sa seule sagesse pouvait inventer, que sa seule puissance[1] pouvait construire. O homme! il t'a établi pour t'en servir; il a mis, pour ainsi dire, en tes mains toute la nature, pour l'appliquer à tes usages; il t'a même permis de l'orner et de l'embellir par ton art: car qu'est-ce autre chose que l'art, sinon l'embellissement de la nature? Tu peux ajouter quelques couleurs pour orner cet admirable tableau; mais comment pourrais-tu faire remuer tant soit peu une machine si forte et si délicate; ou de quelle sorte pourrais-tu faire seulement un trait convenable dans une peinture si riche, s'il n'y avait en toi-même et dans quelque partie de ton être quelque art dérivé de ce premier art, quelques fécondes idées tirées de ces idées originales, en un mot quelque ressemblance, quelque écoulement, quelque portion de cet esprit ouvrier qui a fait le monde? Que[2] s'il en est ainsi, chrétiens, qui ne voit que toute la nature conjurée ensemble n'est pas capable d'éteindre un si beau rayon de la puissance[3] qui la soutient; et qu'ainsi notre âme, supérieure au monde et à toutes les vertus[4] qui le composent, n'a rien à craindre que de son auteur?

Mais continuons, chrétiens, une méditation si utile de l'image de Dieu en nous; et voyons par quelles maximes[5] cette créature chérie, destinée à se servir de toutes les autres, se prescrit à elle-même ce qu'elle doit faire. Dans

plois nous *fabrique* en naissant. » Molière, *Femmes savantes*, I, 1.

1. Var. : comme sa seule puissance pouvait le construire.

2. Var. : Et.

3. Var. : d'éteindre cette partie de notre être qui porte un caractère si noble de la puissance divine

4. *Vertus*. C'était le mot scientifique dont on se servait au dix-septième et au dix-huitième siècle pour désigner ce que nous appelons aujourd'hui les *forces*. On disait: la *vertu magnétique*.

5. Variante : De quelle sorte. . — De quelle manière...

la corruption où nous sommes, je confesse que c'est ici notre faible; et toutefois je ne puis[1] considérer sans admiration ces règles immuables des mœurs, que la raison a posées. Quoi! cette âme plongée dans le corps, qui en épouse toutes les passions avec tant d'attache, qui languit, qui se désespère, qui n'est plus à elle-même quand il souffre, dans quelle lumière a-t-elle vu[2] qu'elle eût néanmoins sa félicité à part? qu'elle dût dire hardiment, tous les sens, toutes les passions et presque toute la nature criant à l'encontre, quelquefois : « Ce m'est un gain de mourir[3]; » et quelquefois : « Je me réjouis dans les afflictions[4]! » Ne faut-il pas[5], chrétiens, qu'elle ait découvert intérieurement une beauté bien exquise dans ce qui s'appelle devoir, pour oser assurer positivement qu'elle doit s'exposer sans crainte, qu'il faut s'exposer même avec joie à des fatigues immenses, à des douleurs incroyables et à une mort assurée[6] pour les amis, pour la patrie, pour le prince, pour les autels? et n'est-ce pas une espèce de miracle que ces maximes constantes de courage, de probité, de justice, ne pouvant jamais être abolies, je ne dis pas par le temps, mais par un usage contraire, il y ait, pour le bonheur du genre humain, beaucoup moins[7] de personnes qui les décrient tout à fait, qu'il n'y en a[8] qui les pratiquent parfaitement[9]?

Sans doute il y a au dedans de nous une divine clarté : « Un rayon de votre face, ô Seigneur, s'est imprimé en nos âmes : » *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine*[10]. C'est là que nous découvrons, comme dans un

1. Var. : qui pourrait... ?
2. Var. : où a-t-elle pu songer...?
3. *Philipp.*, I, 21.
4. *Coloss.*, I, 24.
5. Comparez *Conn. de Dieu*, IV.
6. Var. : infaillible.
7. Var. : aussi peu.
8. Var. : comme il y en a peu.
9. Var. : dans leur perfection.
10. *Ps.*, IV, 7.

globe de lumière, un agrément[1] immortel dans[2] l'honnêteté et la vertu : c'est la première Raison qui se montre à nous par son image[3]; c'est la Vérité elle-même qui nous parle, et qui doit bien[4] nous faire entendre qu'il y a quelque chose en nous qui ne meurt pas, puisque Dieu nous a faits capables de trouver du bonheur, même dans la mort.

Tout cela n'est rien, chrétiens; et voici le trait le plus admirable de cette divine ressemblance. Dieu se connaît et se contemple; sa vie, c'est de se connaître; et parce que l'homme est son image, il veut aussi qu'il le connaisse. Être éternel, immense, infini, exempt[5] de toute matière, libre de toutes limites, dégagé de toute imperfection : chrétiens, quel est ce miracle? Nous qui ne sentons rien que de borné, qui ne voyons rien que de muable[6], où avons-nous pu comprendre cette éternité? où avons-nous songé cette infinité? O éternité! ô infinité! dit saint Augustin[7], que nos sens ne soupçonnent pas seulement, par où donc es-tu entrée dans nos âmes? Mais si nous sommes tout corps et tout matière, comment pouvons-nous concevoir un esprit pur? et comment avons-nous pu seulement inventer ce nom?

Je sais ce que l'on peut dire en ce lieu, et avec raison, que, lorsque nous parlons de ces esprits, nous n'entendons pas trop ce que nous disons. Notre faible imagination, ne pouvant soutenir une idée si pure, lui présente toujours quelque petit corps pour la revêtir. Mais après qu'elle a fait son dernier effort pour les rendre bien subtils et bien déliés, ne sentez-vous pas en même temps qu'il sort

1. Var. : les agréments.
2. Var. : de.
3. Var. : par son étincelle.
4. Var. : devrait.
5. Var. : dégagé — séparé.
6. *Muable.* « Au milieu des agitations et des variétés infinies de la nature *muable*... » *Sermon sur la Justice*, 1666.
7. *Confess.*, XI.

du fond de notre âme une lumière céleste qui dissipe tous ces fantômes, si minces et si délicats que nous ayons pu les figurer? Si vous la pressez davantage, et que vous lui demandiez ce que c'est, une voix s'élèvera[1] du centre de l'âme : Je ne sais pas ce que c'est, mais néanmoins ce n'est pas cela. Quelle force, quelle énergie, quelle secrète vertu sent en elle-même cette âme, pour se corriger, pour se démentir elle-même et oser rejeter tout ce qu'elle pense? qui ne voit qu'il y a en elle un ressort caché qui n'agit pas encore de toute sa force, et lequel, quoiqu'il soit contraint, quoiqu'il n'ait pas son mouvement libre, fait bien voir par une certaine vigueur qu'il ne tient pas tout entier à la matière, et qu'il est comme attaché par sa pointe à quelque principe plus haut?

Il est vrai, chrétiens, je le confesse, nous ne soutenons pas[2] longtemps cette noble ardeur; l'âme se replonge bientôt dans sa matière. Elle a ses faiblesses[3] et ses langueurs; et, permettez-moi de le dire, car je ne sais plus comment m'exprimer, elle a des grossièretés[4] incompréhensibles qui, si elle n'est éclairée d'ailleurs, la forcent presque elle-même de douter de ce qu'elle est. C'est pour-

1. Var. : sortira — prononcera.

2. *Nous ne soutenons pas...* « *Soutenir* n'a pas toujours eu une signification aussi ample que celle qu'il a. On dit fort aujourd'hui *soutenir* une négociation importante, *soutenir* son caractère, son personnage, etc. » Bouhours, *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, 1671.

3. Var. : elle a des faiblesses, elle a des langueurs.

4. *Elle a des grossièretés.* « Quantité de mots abstraits, qui ne sont plus usités qu'au singulier, s'employaient au pluriel au dix-septième siècle pour marquer la répétition des faits et des actes. » Godefroy, *Lexique de la langue de Corneille*. Voici quelques exemples de Bossuet : « Vous avez expérimenté quelles étaient ses *compassions*. » *Panég. de saint François de Sales* (1662). « Une servitude... qui nous asservit au qu'en dira-t-on et à tant d'autres *circonspections* importunes. » *Serm. pour la vêture d'une postulante Bernardine* (1660 ou 1661). « Un homme qui poussait les difficultés aux dernières *précisions*. » *Conférences avec le ministre Claude* (1682).

quoi les sages du monde, voyant l'homme, d'un côté si grand, de l'autre si méprisable, n'ont su ni que penser ni que dire d'une si étrange composition. Demandez aux philosophes profanes ce que c'est que l'homme : les uns en feront un Dieu, les autres en feront un rien; les uns diront que la nature le chérit comme une mère, et qu'elle en fait ses délices; les autres, qu'elle l'expose[1] comme une marâtre, et qu'elle en fait son rebut; et un troisième parti, ne sachant plus que deviner touchant la cause de ce mélange, répondra qu'elle s'est jouée en unissant deux pièces qui n'ont nul rapport, et ainsi que par une espèce de caprice elle a formé ce prodige[2] qu'on appelle l'homme.

Vous jugez bien, messieurs, que ni les uns ni les autres n'ont donné au but, et qu'il n'y a plus que la foi qui puisse expliquer une si grande énigme[3]. Vous vous trompez, ô sages du siècle : l'homme n'est pas les délices de la nature puisqu'elle l'outrage en tant de manières; l'homme ne peut non plus être son rebut, puisqu'il y a quelque chose en lui qui vaut mieux que la nature elle-même, je parle de la nature sensible. Maintenant parler de caprice dans les ouvrages de Dieu, c'est blasphémer contre sa sagesse. Mais d'où vient donc une si étrange disproportion? Faut-il, chrétiens, que je vous le dise? et ces masures mal assorties, avec ces fondements[4] si magnifiques, ne crient-elles pas assez haut que l'ouvrage n'est pas en son entier?

1. Sur le sens précis de ce mot, v. *supra*, p. 32, n. 5.

2. *Ce prodige...* Voyez le *Sermon pour la profession de Mlle de La Vallière*, p. 420.

3. Bossuet écrit : *Un si grand énigme*. *Énigme* était en effet masculin dans les auteurs du commencement du dix-septième siècle : Malherbe, Ménage. Richelet, en 1680, lui donne encore les deux genres. Furetière (1691) et l'Académie (1694) le font seulement *féminin*. Le genre de plusieurs noms n'a été fixé que très tard. Mme de Sévigné écrit *une orage* et *une évangile*. V. Chassang, *Gr. franç.*, p. 32.

4. Var. : cette structure.

Contemplez cet édifice, vous y verrez des marques d'une main divine; mais l'inégalité de l'ouvrage vous fera bientôt remarquer ce que le péché a mêlé du sien. O Dieu! quel est ce mélange? J'ai peine à me reconnaître; je suis prêt[1] [à m'écrier] avec le prophète : *Hæccine est urbs perfecti decoris, gaudium universæ terræ*[2]? Est-ce là cette Jérusalem? « Est-ce là cette ville, est-ce là ce temple, l'honneur et la joie de toute la terre? » Et moi je dis : Est-ce là cet homme fait à l'image de Dieu, le miracle de sa sagesse, et le chef-d'œuvre de ses mains?

C'est lui-même, n'en doutez pas. D'où vient donc cette discordance? et pourquoi vois-je ces parties si mal rapportées[3]? C'est que l'homme a voulu bâtir à sa mode sur l'ouvrage de son Créateur, et il s'est éloigné du plan : ainsi, contre la régularité du premier dessein, l'immortel et le corruptible, le spirituel et le charnel, l'ange et la bête, en un mot, se sont trouvés tout à coup unis. Voilà le mot de l'énigme, voilà le dégagement de tout l'embarras : la foi nous a rendus à nous-mêmes, et nos faiblesses honteuses ne peuvent plus nous cacher notre dignité naturelle.

Mais, hélas! que nous profite cette dignité? Quoique nos ruines respirent encore quelque air de grandeur, nous n'en sommes pas moins accablés dessous; notre ancienne immortalité ne sert qu'à nous rendre plus insupportable la tyrannie de la mort; et quoique nos âmes lui échappent, si cependant le péché les rend misérables, elles n'ont pas de quoi se vanter d'une éternité si onéreuse. Que dirons-nous, chrétiens? que répondrons-nous à une plainte si pressante? Jésus-Christ y répondra dans notre évangile. Il vient voir le Lazare décédé, il vient visiter la nature

1. Var. : peu s'en faut que je m'écrie.

2. *Thren.*, II, 15.

3. Qui ont si peu de rapport.

humaine qui gémit sous l'empire de la mort. Ah! cette visite n'est pas sans cause : c'est l'ouvrier même qui vient en personne pour reconnaître ce qui manque à son édifice; c'est qu'il a dessein de le reformer suivant son[1] premier modèle : *secundum imaginem ejus qui creavit illum*[2].

O âme remplie de crimes, tu crains avec raison l'immortalité qui rendrait ta mort éternelle! Mais voici en la personne de Jésus-Christ la résurrection et la vie[3] : qui croit en lui, ne meurt pas; qui croit en lui, est déjà vivant d'une vie spirituelle et intérieure, vivant par la vie de la grâce qui attire après elle la vie de la gloire : mais le corps est cependant sujet à la mort. O âme, console-toi : si ce divin architecte, qui a entrepris de te réparer, laisse tomber pièce à pièce ce vieux bâtiment de ton corps, c'est qu'il veut te le rendre en meilleur état, c'est qu'il veut le rebâtir dans un meilleur ordre; il entrera pour un peu de temps dans l'empire de la mort, mais il ne laissera rien entre ses mains, si ce n'est la mortalité.

Ne vous persuadez pas que nous devions regarder la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos esprits, et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui engage la chair à la nécessité d'être corrompue[4], c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin une « chair de péché[5], » comme parle le saint Apôtre. Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus; parce qu'en cet état de chair de péché, elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer dans le royaume de

1. Var : le.
2. *Coloss.*, III, 10.
3. *Joann*, XI, 25, 28.
4. Voyez le *Traité de la Concupiscence*, ch. II à VI.
5. *Rom.*, VIII, 3.

Dieu : *Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt*[1]. Il faut donc qu'elle change sa première forme afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on néglige de réparer[2], afin de le dresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture ; ainsi cette chair toute déréglée par le péché et la convoitise, Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode, et selon le premier plan de sa création : elle doit être réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché...

Ne vois-tu pas le divin Jésus qui fait ouvrir le tombeau ? c'est le prince qui fait ouvrir la prison aux misérables captifs. Les corps morts qui sont enfermés dedans entendront un jour sa parole, et ils ressusciteront comme le Lazare : ils ressusciteront mieux que le Lazare, parce qu'ils ressusciteront pour ne mourir plus, et que la mort, dit le Saint-Esprit, sera noyée dans l'abîme, pour ne paraître jamais : *Et mors ultra non erit*[3].

Que crains-tu donc, âme chrétienne, dans les approches de la mort ? Peut-être qu'en voyant tomber ta maison tu appréhendes d'être sans retraite ? mais écoute le divin Apôtre : « Nous savons, » nous savons, dit-il, nous ne sommes pas induits à le croire par des conjectures douteuses, mais nous le savons très assurément et avec une entière certitude, « que si cette maison de terre et de boue, dans laquelle nous habitons, est détruite, nous avons une autre maison qui nous est préparée au ciel[4]. » O conduite[5] miséricordieuse de celui qui pourvoit à nos

1. I *Cor.*, xv, 50.
2. Var. : qu'on laisse tomber pièce à pièce.
3. *Apoc.*, xxi, 4.
4. II *Cor.*, v, 1.
5. *Conduite*. On a déjà vu que *conduite*, dans la langue de Bossuet, signifie bien plus souvent

besoins! Il a dessein, dit excellemment saint Jean Chrysostome[1], de réparer la maison qu'il nous a donnée : pendant qu'il la détruit et qu'il la renverse pour la refaire[2] toute neuve, il est nécessaire que nous délogions[3]. Et lui-même nous offre son palais; il nous donne un appartement, pour nous faire attendre en repos l'entière réparation de notre ancien édifice[4].

l'action de conduire *les autres*, que celles de *se* conduire *soi-même*.

1. *Hom. in dict. Apostol.*

2. Var. : rebâtir.

3 Ms. : car que ferions-nous dans cette poudre, dans ce tumulte, dans cet embarras? — Phrase soulignée, que Bossuet voulait sans doute supprimer.

4. Bossuet, en composant ce sermon, avait sous les yeux une *Méditation* ou *Élévation sur la brièveté de la Vie*, écrite par lui dans une retraite, soit à Langres, où il alla en 1648 se faire ordonner sous-diacre, soit à Metz où il reçut l'année suivante le diaconat. Nous donnons ici d'après l'excellente recension de l'abbé Lebarq (contrôlée sur le ms.) cette Méditation, que l'on pourra comparer utilement avec la fin du premier point :

« C'est bien peu de chose que l'homme, et tout ce qui a fin est bien peu de chose. Le temps viendra où cet homme qui nous semblait si grand ne sera plus, où il sera comme l'enfant qui est encore à naître, où il ne sera rien. Si longtemps qu'on soit au monde, y serait-on mille ans, il en faut venir là. Il n'y a que le temps de ma vie qui me fait différent de ce qui ne fut jamais : cette différence est bien petite, puisqu'à la fin je serai encore confondu avec ce qui n'est point et qu'arrivera le jour où il ne paraîtra pas seulement que j'aie été, et où peu m'importera combien de temps j'aie été, puisque je ne serai plus. J'entre dans la vie avec la loi d'en sortir, je viens faire mon personnage, je viens me montrer comme les autres ; après, il faudra disparaître. J'en vois passer devant moi, d'autres me verront passer; ceux-là mêmes donneront à leurs successeurs le même spectacle ; et tous enfin se viendront confondre dans le néant.

« Ma vie est de quatre-vingts ans tout au plus, prenons-en cent : qu'il y a eu de temps où je n'étais pas! Qu'il y en a où je ne serai point! Et que j'occupe peu de place dans ce grand abîme de temps! Je ne suis rien; ce petit intervalle n'est pas capable de me distinguer du néant où il faut que j'aille. Je ne suis venu que pour faire nombre; encore n'avait-on que faire de moi, et la comédie ne se serait pas moins bien jouée, quand je serais demeuré derrière le théâtre. Ma partie est bien petite en ce monde, et si peu considérable, que, quand je regarde de près, il me semble que c'est un songe de me voir ici, et que tout ce que je vois ne sont [*sic dans le*

manuscrit] que de vains simulacres : *Præterit figura hujus mundi.*

« Ma carrière est de quatre-vingts ans tout au plus ; et pour aller là, par combien de périls faut-il passer ? par combien de maladies, etc.? à quoi tient-il que le cours ne s'en arrête à chaque moment ? ne l'ai-je pas reconnu quantité de fois ? J'ai échappé la mort à telle et telle rencontre : c'est mal parler : « J'ai échappé la mort » : j'ai évité ce péril, mais non pas la mort : la mort nous dresse diverses embûches ; si nous échappons l'une, nous tombons en une autre ; à la fin il faut venir entre ses mains. Il me semble que je vois un arbre battu des vents ; il y a des feuilles qui tombent à chaque moment ; les unes résistent plus, les autres moins : que s'il y en a qui échappent de l'orage, toujours l'hiver viendra, qui les flétrira et les fera tomber. Ou, comme dans une grande tempête, les uns sont soudainement suffoqués, les autres flottent sur un ais abandonné aux vagues ; et lorsqu'ils croient avoir évité tous les périls, après avoir duré longtemps, un flot les pousse contre un écueil, et les brise. Il en est de même : le grand nombre d'hommes qui courent la même carrière fait que quelques-uns passent jusqu'au bout ; mais après avoir évité les attaques diverses de la mort, arrivant au bout de la carrière où ils tendaient parmi tant de périls, ils la vont trouver eux-mêmes, et tombent à la fin de leur course : leur vie s'éteint d'elle-même, comme une chandelle qui a consumé sa matière.

« Ma carrière est de quatre-vingts ans, tout au plus, et de ce quatre-vingts ans, combien y en a-t-il que je compte pendant ma vie ? Le sommeil est plus semblable à la mort ; l'enfance est la vie d'une bête. Combien de temps voudrais-je avoir effacé de mon adolescence ? Et quand je serai le plus âgé, combien encore ? Voyons à quoi tout cela se réduit : qu'est-ce que je compterai donc ? Car tout cela n'en est déjà pas. Le temps où j'ai eu quelque contentement, où j'ai acquis quelque honneur ? mais combien ce temps est-il clair-semé dans ma vie ! C'est comme des clous attachés à une longue muraille, dans quelque distance ; vous diriez que cela occupe bien de la place ; amassez-les, il n'y en a pas pour emplir la main ! Si j'ôte le sommeil, les maladies, les inquiétudes, etc. de ma vie ; que je prenne maintenant tout le temps où j'ai eu quelque contentement ou quelque honneur, à quoi cela va-t-il ? Mais ces contentements, les ai-je eus tous ensemble ? Les ai-je eus autrement que par parcelles ? mais les ai-je eus sans inquiétude ? Et s'il y a de l'inquiétude, les donnerai-je au temps que j'estime ou à celui que je ne compte pas ? Et ne l'ayant pas eu à la fois, l'ai-je du moins eu tout de suite ? L'inquiétude n'a-t-elle pas toujours divisé deux contentements ? Ne s'est-elle pas toujours jetée à la traverse pour les empêcher de se toucher ? Mais que m'en reste-t-il ? Des plaisirs licites : un souvenir inutile ; des illicites : un regret, une obligation à l'enfer ou à la pénitence, etc. Ah ! que nous avons bien raison de dire que nous passons notre temps ! Nous le passons

véritablement et nous passons avec lui. Tout mon être tient à un moment; voilà ce qui me sépare du rien : celui-là s'écoule, 'en prends un autre : ils se passent les uns après les autres; les uns après les autres je les joins, tâchant de m'assurer; et je ne m'aperçois pas qu'ils m'entraînent nsensiblement avec eux, et que je manquerai au temps, non pas le temps à moi.

« Voilà ce que c'est que de ma vie; et ce qui est épouvantable, c'est que cela passe à mon égard ; devant Dieu cela demeure, ces choses me regardent. Ce qui est à moi, la possession en dépend du temps, parce que j'en dépends moi-même; mais elles sont à Dieu devant moi (c.-à-d., *avant d'être à moi*) ; elles dépendent de Dieu devant que du temps; le temps ne les peut tirer de son empire, il est au-dessus du temps : à son égard, cela demeure, cela entre dans ses trésors. Ce que j'y aurai mis, je le trouverai; ce que je fais dans le temps, passe par le temps à l'éternité ; d'autant que le temps est compris et est sous l'éternité et aboutit à l'éternité. Je ne jouis des moments de cette vie, que durant le passage ; quand ils passent, il faut que j'en réponde comme s'ils demeuraient. Ce n'est pas assez dire : « ils sont passés, je n'y songerai plus ». Ils sont passés, oui pour moi ; mais à Dieu, non ; il m'en demandera compte.

« Hé bien ! mon âme, est-ce donc si grand chose que cette vie ! et si cette vie est si peu de chose, parce qu'elle passe, qu'est-ce que les plaisirs qui ne tiennent pas toute la vie, et qui passent en un moment? cela vaut-il bien la peine de se donner tant de peine, d'avoir tant de vanité? Mon Dieu, je me résous de tout mon cœur, en votre présence, de penser tous les jours, au moins en me couchant et en me levant, à la mort. En cette pensée : « J'ai peu de temps, j'ai beaucoup de chemin à faire, peut-être en ai-je encore moins que je ne pense, « je louerai Dieu de m'avoir retiré ici pour songer à la pénitence, et mettrai ordre à mes affaires, à ma confession, à mes exercices avec grande exactitude, grand courage et grande diligence ; pensant, non pas à ce qui passe, mais à ce qui demeure ».

— Bossuet n'a jamais hésité à attirer l'attention de ses auditeurs non seulement sur les *idées*, mais sur les *images* de la mort. Ainsi, en 1661, dans un sermon *sur la Purification de la Vierge*, à propos de la mort de la reine-mère Anne d'Autriche qu'une maladie cancéreuse avait emportée : « Comment cette merveilleuse constitution est-elle devenue si soudainement la proie de la mort? D'où est sorti ce venin? En quelle partie de ce corps si bien composé était caché le foyer de cette humeur malfaisante? O que nous ne sommes rien ? O que la force et l'embonpoint ne sont que des noms trompeurs ! Car que sert d'avoir sur le visage tant de santé et tant de vie, si cependant la corruption nous gagne au dedans, si elle attend, pour ainsi dire, à se déclarer, qu'elle se soit emparée du principe de la vie; si, s'étant rendue invincible, elle sort enfin, tout à coup, avec furie, de ses embûches secrètes et impénétrables, pour achever de nous accabler? »

SUR L'ARDEUR DE LA PÉNITENCE

SERMON POUR LA SEMAINE DE LA PASSION

PRÊCHÉ AU LOUVRE LE 31 MARS 1662

NOTICE

Prêché le mercredi de la semaine de la Passion, le sermon *sur l'Ardeur de la Pénitence* appartient au Carême de 1662[1] L'écriture du manuscrit le prouve, ainsi que le passage où l'orateur fait allusion aux sermons *sur la Mort* et *sur l'Impénitence finale* comme à des sermons récemment prononcés [2]. — On comparera utilement ce sermon avec le sermon de 1653 *sur la Bonté et la Rigueur de Dieu*, dont le dessein général est le même, et dont le ton est si différent.

SUR L'ARDEUR DE LA PÉNITENCE

> ***Et ecce mulier**, quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod accubuisset in domo Pharisæi, attulit alabastrum unguenti.*
>
> Et voici qu'une femme connue par ses désordres dans la ville, aussitôt qu'elle eut [appris] que Jésus était en la maison du Pharisien, elle lui apporta ses parfums, et se jeta à des pieds.
>
> *Luc*, VII, 37.

Jésus-Christ veut être pressé; ceux qui vont à lui lentement n'y[3] peuvent jamais atteindre ; il aime les âmes

1. Gandar, *Choix de sermons*, p. 481 ; *Études critiques*, p. 428-436 ; Lebarq, *Hist. crit.*, p. 194.
2. Voir page 316.
3. *N'y peuvent*... Au XVIIe siècle, le pronom *y* comme le pronom *en* pouvaient représenter des personnes : « *Lui* (le chevalier de Gri-

généreuses qui lui arrachent sa grâce par une espèce de violence, comme cette fidèle Chananée ; ou qui la gagnent promptement par la force d'un amour extrême, comme Madeleine pénitente. Voyez-vous, messieurs, cette femme qui va chercher Jésus-Christ jusqu'à la table du Pharisien [1] ? c'est qu'elle trouve que c'est trop tarder, que de différer un moment de courir à lui : il est dans une maison étrangère ; mais partout où se rencontre le Sauveur des âmes, elle sait qu'il y est toujours pour les pécheurs. C'est un titre infaillible pour l'aborder, que de sentir qu'on a besoin de son secours ; et il n'y a point de rebut [2] à craindre, pourvu qu'on ne tarde pas à lui exposer ses misères.

Allons donc, mes frères, d'un pas diligent, et courons avec Madeleine au divin Sauveur qui nous attend depuis tant d'années. Que dis-je, qui nous attend? qui nous prévient, qui nous cherche, et qui nous aurait bientôt trouvés, si nous ne faisions effort pour le perdre [3]. Portons-lui nos parfums avec cette sainte pénitente, c'est-à-dire de saints désirs ; et allons répandre à ses pieds des larmes pieuses. Ne différons pas un moment de suivre l'attrait [4] de sa grâce ; et pour obtenir

gnan) qu'on ne peut connaître sans s'*y* attacher. » Mme de Sévigné, 29 juin 1689. « Il faut que ... ce qui est capable de s'unir à Dieu *y* soit aussi rappelé. » *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre.* « L'on me dit tant de mal de cet homme, et j'*y* en vois si peu. » La Bruyère, *Édit. Servois*, I, 312. Vaugelas avait pourtant blâmé comme une faute, déjà « commune », il est vrai, « parmi les courtisans », l'emploi de *y* pour le pronom personnel. (*Édit. Chassang*, I, 177).

1. Var. : dans une maison étrangère.

2. *Rebut* désigne ici l'*action* de rebuter et non l'*objet* rebuté ; comme dans ce passage de Corneille (*Traduction de l'Imitation*, III, ch. XIX) : « Car endurer pour toi l'outrage et le *rebut*... || C'est la haute gloire de l'âme ; » — et dans celui-ci de Pascal : « Si on ne trouvait plus de douceur... dans le *rebut* des hommes que les délices du péché. » *Lettres à Mlle de Roannez.*

3. Var. : pour nous perdre.

4. *L'attrait*, sens étymologique « Combien d'âmes appelées sont infidèles à l'*attrait* de leur vocation ! » Massillon.

cette promptitude qui fera le sujet de ce discours, demandons la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge.

[AVE]

Une lumière soudaine et pénétrante brille aux yeux de Madeleine; une flamme toute pure et toute céleste commence à s'allumer dans son cœur ; une voix s'élève au fond de son âme, qui l'appelle par plusieurs cris redoublés aux larmes, aux regrets, à la pénitence. Elle est troublée et inquiète; sa vie passée lui déplaît, mais elle a peine à changer si tôt: sa jeunesse vigoureuse [1] lui demande encore quelques années ; ses anciens attachements lui reviennent, et semblent se plaindre en secret d'une rupture si prompte; son entreprise [2] l'étonne elle-même; enfin toute la nature conclut à remettre et à prendre un peu de temps pour se résoudre.

Tel est, messieurs, l'état du pécheur, lorsque Dieu l'invite à se convertir : il trouve toujours de nouveaux prétextes, afin de retarder l'œuvre de la grâce. Que ferons-nous et que dirons-nous ? lui donnerons-nous le temps de délibérer sur une chose toute décidée, et que l'on perd si peu qu'on hésite ? Ah ! ce serait outrager l'esprit de Jésus, qui ne veut pas qu'on doute un moment de ce qu'on lui doit. Mais s'il faut pousser [3] ce pécheur encore incertain et irrésolu, et toutefois déjà ébranlé, par quelle raison le pourrons-nous vaincre ? Il voit toutes les raisons, il en voit la force; son esprit est rendu, son cœur tient encore, et ne demeure invincible que par sa propre faiblesse. Chrétiens, parlons à ce cœur; mais certes la voix d'un homme ne perce pas si avant: faisons parler Jésus-Christ, et tâchons seulement

1. Var. : fleurissante.
2. Var. . un si grand changement.
3. Variante : Mais s'il faut presser ce pécheur...

d'ouvrir tous les cœurs à cette voix pénétrante. « Maison de Jacob, dit le saint prophète[1], écoutez la voix du Seigneur » âmes rachetées du sang d'un Dieu, écoutez ce Dieu qui vous parle : vous le verrez attendri, vous le verrez indigné ; vous entendrez ses caresses, vous entendrez ses reproches ; celles-là pour amollir votre dureté ; [ceux-ci] pour confondre votre ingratitude. En un mot, pour surmonter ces remises[2] d'un cœur qui diffère toujours de se rendre à Dieu, j'ai dessein de vous faire entendre les douceurs de son amour attirant, et les menaces pressantes[3] de son amour méprisé.

PREMIER POINT

Qui me donnera des paroles pour vous exprimer aujourd'hui la bonté immense de notre Sauveur, et les empressements infinis de sa charité pour les âmes ? C'est lui-même qui nous les explique dans la parabole du bon pasteur, où nous découvrons trois effets de l'amour d'un Dieu pour les âmes dévoyées[4] : il les cherche, il les trouve, il les rapporte. « Le bon pasteur, dit le Fils de Dieu, court après sa brebis perdue. » *Vadit ad illam quæ perierat*[5] ; c'est le premier effet de la grâce[6] : chercher les pécheurs qui s'égarent. Mais il court « jusqu'à ce qu'il la trouve : » *donec inveniat eam*[7] ; c'est le second effet de l'amour : trouver les pécheurs qui fuient ; et après qu'il l'a retrouvée, il la charge sur ses épaules ; c'est le dernier trait de miséricorde : porter les pécheurs qui tombent[8].

Ces trois degrés de miséricorde répondent admirable-

1. *Jerem.*, II, 4.
2. Délais. « Il se précautionne et s'endurcit contre les lenteurs et les *remises*. » La Bruyère, éd. class. Hachette, p. 273 et p. 128, n. 3.
3. Var. : charitables.
4. Var. : égarées.
5. *Luc.*, XV, 4.
6. Var. : Vous voyez bien, messieurs, comme il la cherche.
7. *Luc.*, XV, 4.
8. Var. : affaiblis.

ment à trois degrés de misère où l'âme pécheresse est précipitée : elle s'écarte, elle fuit, elle perd ses forces. Voyez une âme engagée dans les voies du monde ; elle s'éloigne du bon Pasteur, et en s'éloignant elle l'oublie ; elle ne connaît plus son visage, elle perd tout le goût de ses vérités. Il s'approche, il l'appelle, il touche son cœur. — Retourne à moi, dit-il, pauvre abandonnée ; quitte tes plaisirs [1], quitte tes attaches ; c'est moi qui suis le Seigneur ton Dieu, jaloux de ton innocence [2] et passionné pour ton âme. — Elle ne reconnaît plus la voix du Pasteur qui la veut désabuser de ce qui la trompe, et elle le fuit comme un ennemi qui lui veut ôter ce qui lui plaît. Dans cette fuite précipitée, elle s'engage, elle s'embarrasse, elle s'épuise, et tombe dans une extrême impuissance. Que deviendrait-elle, messieurs, et quelle serait la fin de cette aventure, sinon la perdition éternelle, si le Pasteur charitable ne cherchait sa brebis égarée, ne trouvait sa brebis fuyante, ne rapportait sur ses épaules sa brebis lasse et fatiguée, qui n'est plus capable de se soutenir ? parce que [3], comme dit Tertullien, errant deçà et delà, elle s'est trop [4] travaillée dans ses malheureux égarements : *Multum enim errando laboraverat* [5].

Voilà, chrétiens, en général, trois funestes dispositions que Jésus-Christ a dessein de vaincre par trois efforts de sa grâce. Mais imitons ce divin Pasteur, cherchons avec lui les âmes perdues ; et ce que nous avons dit en général des égarements du péché et des attraits pressants de la grâce, disons-le tellement [6] que [7] chacun puisse trouver dans sa conscience les vérités que je prêche. Viens donc, âme péche

1. Première rédaction : quitte tes ordures.
2. Var. : de ta pureté.
3. Var. : car.
4. Var. : beaucoup.
5 *De Pœnit.*, 8.
6 *Tellement que*, de telle manière que... Voir page 144, note 2.
7. Var. : Faisons-le voir en particulier, et que...

resse, et que je te fasse voir d'un côté ces éloignements quand on te laisse, ces fuites quand on te poursuit, ces langueurs[1] quand on te ramène; et de l'autre, ces impatiences[2] d'un Dieu qui te cherche, ces touches[3] pressantes d'un Dieu qui te trouve, ces secours, ces miséricordes[4], ces soutiens[5] tout-puissants d'un Dieu qui te porte.

Premièrement, chrétiens, je dis que le pécheur s'éloigne de Dieu, et il n'y a page de son Écriture en laquelle il ne lui reproche cet éloignement. Mais, sans le lire dans l'Écriture, nous pouvons le lire dans nos consciences : c'est là que les pécheurs doivent reconnaître les deux funestes démarches par lesquelles ils se sont séparés de Dieu. Ils l'ont éloigné de leurs cœurs, ils l'ont éloigné de leurs pensées Ils l'ont éloigné du cœur, en retirant de lui leur affection. Veux-tu savoir, chrétien, combien de pas tu as faits pour te séparer de Dieu? compte tes mauvais désirs, tes affections dépravées, tes attaches, tes engagements, tes complaisances pour la créature. Oh! que de pas il a faits, et qu'il s'est avancé[6] malheureusement dans ce funeste voyage, dans cette terre étrangère! Dieu n'a plus de place en son cœur : et pour l'amour de son cœur, la mémoire, trop fidèle amie et trop complaisante pour ce cœur ingrat, l'a aussi banni de son souvenir. il ne songe ni au mal présent qu'il se fait lui-même par son crime, ni aux terribles approches du jugement[7] qui le menace. Parlez-lui de son péché : — Eh bien,

1. Var. : tes faiblesses.
2. Var. : les empressements.
3. *Touches*, atteintes; terme de spiritualité : « Dans les premières *touches* (de l'Esprit de Dieu), on ne sait d'où il vient, ni où il va; il vous inspire de nouveaux désirs inconnus aux sens. » *Méditations sur l'Évangile* (*la Cène*, 1re partie, 91e jour). « Une Providence miséricordieuse... la voulait ramener (la princesse Palatine) des extrémités de la terre; et voici quelle fut la première *touche*. » *Oraison fun. d'Anne de Gonzague* (1685).
4. Var. : les condescendances.
5. *Ces soutiens*. Voir page 301, note 2.
6. Var. : et que tu t'es avancé.
7. Var. : de l'avenir.

« j'ai péché, dit-il hardiment ; et que m'est-il arrivé de triste[1] ? » — Que si vous pensez lui parler du jugement à venir, cette menace est trop éloignée pour presser sa conscience à se rendre : *In longum differuntur dies... et in tempora longa iste prophetat*[2]. Parce qu'il a oublié Dieu, il croit aussi que Dieu l'oublie et ne songe plus à punir ses crimes : *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus*[3] ; de sorte qu'il n'y a plus rien désormais qui rappelle Dieu en sa pensée, parce que le péché, qui est le mal présent, n'est pas sensible, et que le supplice, qui est le mal sensible, n'est pas présent

Non content de se tenir éloigné de Dieu, il fuit les approches de sa grâce. Et quelles sont ses fuites[4] sinon ses délais, ses remises de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point, et dont on attend toujours la conclusion pour se donner tout à fait à Dieu ? n'est-ce pas fuir ouvertement l'inspiration? Mais, après avoir fui longtemps, on fait enfin quelques pas, quelque demi-restitution, quelque effort pour se dégager, quelque résolution imparfaite: nouvelle espèce de fuite ; car dans la voie du salut, si l'on ne court, on retombe ; si on languit, on meurt bientôt ; si l'on ne fait tout, on ne fait rien; enfin marcher lentement, c'est retourner en arrière.

Mais après avoir parlé des égarements, il est temps maintenant, mes frères, de vous faire voir un Dieu qui vous cherche. Pour cela, faites parler votre conscience ; qu'elle vous raconte elle-même combien de fois Dieu l'a troublée, afin qu'elle vous troublât dans vos joies pernicieuses ; combien de fois il a rappelé[5] la terreur de ses jugements et les

1. *Eccl.*, v, 4.
2. *Ezéch.*, xii, 22, 27.
3. *Ps.*, x, 11.
4. Cf. p. 301, n. 4.
5. Var. : combien il a ramené de fois.

saintes vérités de son Évangile, dont la pureté incorruptible fait honte à votre vie déshonnête. Vous ne voulez pas les voir, ces vérités saintes ; vous ne les voulez pas devant vous, mais derrière vous : et cependant, dit saint Augustin, quand elles sont devant vous, elles vous guident; quand elles sont derrière vous, elles vous chargent. Ah ! Jésus a pitié de vous : il veut ôter de dessus votre dos ce fardeau qui vous accable, et mettre devant vos yeux cette vérité qui vous éclaire. La voilà, la voilà dans toute sa force, dans toute sa pureté, dans toute sa sévérité, cette vérité évangélique qui condamne toute perfidie, toute injustice, toute violence, tout attachement impudique. Envisagez cette beauté, et ayez confusion de vous-même; regardez-vous dans cette glace, et voyez si votre laideur est supportable.

Autant de fois, chrétiens, que cette vérité vous paraît, c'est Jésus-Christ qui vous cherche. Combien de fois vous a-t-il cherchés dans les saintes prédications ? il n'y a sentier qu'il n'ait parcouru, il n'y a vérité qu'il n'ait rappelée ; il vous a suivis dans toutes les voies dans lesquelles votre âme s'égare : tantôt on a parlé des impiétés, tantôt des superstitions ; tantôt de la médisance, tantôt de la flatterie ; tantôt des attaches et tantôt des aversions criminelles. Un mauvais riche vous a paru, pour vous faire voir le tableau de l'impénitence ; un Lazare mendiant vous a paru, pour exciter votre cœur à la compassion, et votre main aux aumônes, dans ces nécessités [1] désespérantes [2]. Enfin on a couru par tous les détours par lesquels vous pouviez vous perdre ; on a battu toutes les voies par lesquelles on peut entrer dans une âme : et l'espérance et la crainte, et la douceur et la

1. *Dans ces nécessités.* « Nous parlons dans l'intérêt des pauvres, nous exposons leurs pressantes *nécessités.* » Bourdaloue, *Exhortion à la charité envers les Pauvres.*

2. Voir les sermons *sur l'Impénitence finale* et *sur la Mort.*

force, et l'enfer et le paradis, et la mort certaine et la vie douteuse, tout a été employé.

Et après cela vous n'entendriez pas de [1] quelle ardeur on court après vous ! Que si, en tournant de tous côtés par le saint empressement d'une charitable recherche, quelquefois il est arrivé qu'on ait mis la main sur votre plaie, qu'on soit entré dans le cœur par l'endroit où il est sensible; si l'on a tiré de ce cœur quelque regret[2], quelque crainte, quelque forte réflexion, quelque soupir après Dieu, après la vertu, après l'innocence : c'est alors que vous pouvez dire que malgré vos égarements, Jésus a trouvé votre âme ; il est descendu aux enfers encore une fois : car quel enfer plus horrible qu'une âme rebelle à Dieu, soumise à son ennemi, captive de ses passions ? Ah ! si Jésus y est descendu, si dans cette horreur et dans ces ténèbres il a fait luire ses saintes lumières, s'il a touché votre cœur par quelque retour sur ces vérités que vous aviez oubliées, rappelez ce sentiment précieux, cette sainte réflexion, cette douleur salutaire; abandonnez-y votre cœur, et dites avec le Psalmiste : *Tribulationem et dolorem inveni*[3] : « J'ai trouvé l'affliction et la douleur : » enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur salutaire de la pénitence. Mille douleurs, mille afflictions m'ont persécuté malgré moi, et les misères nous trouvent toujours fort facilement ; mais enfin j'ai trouvé une douleur qui méritait bien que je la cherchasse, cette affliction d'un cœur contrit et d'une âme attristée de ses péchés : je l'ai trouvée, cette douleur, « et j'ai invoqué le nom de Dieu : » *et nomen Domini invocavi*[4]. Je me suis affligé de mes crimes, et je me suis converti à celui qui les efface; on m'a sauvé, parce qu'on m'a blessé ; on m'a donné

1. *De quelle ardeur.* Sur cet emploi de la préposition *de*, dans le sens d'*avec*, fréquent au XVIIe siècle, voir page 268, note 3.

2. Var. : quelque larme, quelque regret.

3. *Ps.*, CXIV, 3.

4. *Ps.*, CXIV, 4.

la paix, parce qu'on m'a offensé; on m'a dit des vérités qui ont déplu premièrement à ma faiblesse, et ensuite qui l'ont guérie. S'il[1] est ainsi, chrétiens, si la grâce de Jésus-Christ a fait en vous quelque effet semblable, courez vous-mêmes après le Sauveur, et, quoique cette course soit laborieuse, ne craignez pas de manquer de forces.

Il faudrait ici vous représenter la faiblesse d'une âme épuisée par l'attache[2] à la créature; mais, comme je veux être court, j'en dirai seulement ce mot, que j'ai appris de saint Augustin, qui l'a appris de l'Apôtre. L'empire qui se divise, s'affaiblit; les forces qui se partagent, se dissipent. Or il n'y a rien sur la terre de plus misérablement partagé que le cœur de l'homme : toujours, dit saint Augustin[3], une partie qui marche, et une partie qui se traîne, toujours une ardeur qui presse, avec un poids qui accable; toujours aimer et haïr, vouloir et ne vouloir pas, craindre et désirer la même chose. Pour se donner tout à fait à Dieu, il faut continuellement arracher son cœur de tout ce qu'il voudrait aimer : la volonté commande, et elle-même qui commande ne s'obéit pas, éternel obstacle à ses désirs propres[4] : ainsi, dit saint Augustin, elle se dissipe elle-même; et cette dissipation, quoiqu'elle se fasse malgré nous, c'est nous néanmoins qui la faisons.

Dans une telle langueur de nos volontés dissipées, je le confesse, messieurs, notre impuissance est extrême : mais voyez le bon Pasteur qui vous présente ses épaules. N'avez-vous pas ressenti souvent certaines volontés[5] fortes, desquelles si[6]

1. Cf. p. 292, n. 2.
2. Cf. p. 262, n. 3.
3. *Conf.*, VII, IX, X.
4. Var. : Elle est un éternel pressement et un éternel obstacle à elle-même; elle est toujours aux mains avec ses propres désirs.
5. Sur ce pluriel, v. p. 301, n. 4.
6. *Desquelles si* .. Tournure toute latine : « [Les plaisirs] nous éloignent de Dieu, *pour lequel si* notre cœur ne nous dit pas que nous sommes faits. » (*Sur l'Amour des Plaisirs*). V. p. 371, n. 4.

vous suiviez l'instinct[1] généreux, rien ne vous serait impossible? C'est Jésus-Christ qui vous soutient, c'est Jésus Christ qui vous porte.

Que reste-t-il donc, mes frères, sinon que[2] je vous exhorte à ne recevoir pas en vain une telle grâce : *Ne in vacuum gratiam Dei recipiatis*[3]? Pour vous presser de la recevoir, je voudrais bien, chrétiens, n'employer ni l'appréhension de la mort, ni la crainte de l'enfer et du jugement, mais le seul attrait de l'amour divin. Et certes, en commençant de respirer l'air, nous devions commencer aussi de respirer, pour ainsi [dire], le divin amour : ou, parce que notre raison empêchée ne pouvait pas vous connaître encore, ô Dieu vivant, nous devions du moins vous aimer sitôt que nous avons pu aimer quelque chose. O beauté par-dessus toutes les beautés, ô bien par-dessus tous les biens, pourquoi avons-nous été si longtemps sans vous dévouer nos affections[4]? Quand nous n'y aurions perdu qu'un moment, toujours aurions-nous commencé trop tard : et voilà que nos ans se sont échappés[5], et encore languissons-nous dans l'amour des choses mortelles.

O homme fait à l'image de Dieu, tu cours après les plaisirs mortels, tu soupires après les beautés mortelles, les biens périssables ont gagné ton cœur : si tu ne connais rien qui soit au-dessus, rien de meilleur ni de plus aimable, repose-toi, à la bonne heure, en leur jouissance. Mais si tu as une âme éclairée d'un rayon de l'intelligence divine ; si, en suivant ce petit rayon, tu peux remonter jusques au

1. *L'instinct*, l'impulsion : sens étymologique. « L'*instinct* du Saint-Esprit. » *Explicat. d'Isaïe*, 3 (1703). « Il (Satan) anime les Juifs et je les vois avancer par son *instinct*. » *Méditations sur l'Évangile, la Cène*, 1re part., 99e jour.

2. *Que reste-t-il... sinon que...* C'est le « *quid restat aliud, nisi ut...* » des Latins.

3. II *Cor.*, VI, 1.

4. Var. : notre cœur.

5. Var. : que toute notre vie est presque écoulée.

principe, jusques à la source du bien, jusques à Dieu même, si tu peux connaître qu'il est, et qu'il est infiniment beau infiniment bon, et qu'il est toute beauté et toute bonté : comment peux-tu vivre et ne l'aimer pas ! Homme, puisque tu as un cœur, il faut que tu aimes ; et selon que tu aimeras, bien ou mal, tu seras heureux ou malheureux : dis-moi, qu'aimeras-tu donc ? L'amour est fait pour l'aimable, et le plus grand amour pour le plus aimable, et le souverain amour pour le souverain aimable : quel enfant ne le verrait pas ? quel insensé le pourrait nier ?

C'est donc une folie manifeste, et de toutes les folies la plus folle, que de refuser son amour à Dieu, qui nous cherche. Qu'attendons-nous, chrétiens ? Déjà nous devrions mourir de regret de l'avoir oublié durant tant d'années ; mais quel sera notre aveuglement et notre fureur[1], si nous ne voulons pas commencer encore ! car voulons-nous ne l'aimer jamais, ou voulons-nous l'aimer quelque jour ? Jamais : qui le pourrait dire ? jamais : le peut-on seulement penser ? en quoi donc différerions-nous d'avec les démons ? Mais si nous le voulons aimer quelque jour, quand est-ce que viendra ce jour ? pourquoi ne sera-ce pas celui-ci ? quelle grâce, quel privilège a ce jour que nous attendons, que nous voulions le consacrer entre tous les autres, en le donnant à l'amour de Dieu ? Tous les jours sont-ils pas[2] à Dieu ? oui, tous les jours sont à Dieu ; mais jamais il n'y en a qu'un qui soit à nous, et c'est celui qui se passe. Eh quoi ! voulons-nous toujours donner au monde ce que nous avons, et à Dieu ce que nous n'avons pas ?

— Mais je ne puis, direz-vous ; je suis engagé. — Malheureux, si vos liens sont si forts que l'amour de Dieu ne les puisse rompre ; malheureux, s'ils sont si faibles, que

1. Folie, comme le latin *furor*. | 2. Voy. p. 91, n. 1.

vous ne vouliez pas les rompre pour l'amour de Dieu! — Ah! laissez démêler cette affaire. — Mais plutôt voyez, dans l'empressement que cette affaire vous donne, celui que mérite l'affaire de Dieu; Jésus ne permet pas d'ensevelir son propre père. — Mais laissez apaiser cette passion; après, j'irai à Dieu d'un esprit plus calme. — Voyez cet insensé sur le bord d'un fleuve, qui, voulant passer à l'autre rive, attend que le fleuve se soit écoulé; et il ne s'aperçoit pas qu'il coule sans cesse. Il faut passer par-dessus le fleuve; il faut marcher contre le torrent, résister au cours de nos passions, et non attendre de voir écoulé ce qui ne s'écoule jamais tout à fait.

Mais peut-être que je me trompe, et les passions en effet s'écoulent bientôt. Elles s'écoulent souvent, il est véritable; mais une autre succède en la place[1]. Chaque âge a sa passion dominante : le plaisir cède à l'ambition, et l'ambition cède à l'avarice. Une jeunesse emportée ne songe qu'à la volupté; l'esprit étant mûri tout à fait, on veut pousser sa fortune, et on s'abandonne à l'ambition; enfin, dans le déclin et sur le retour, la force commence à manquer pour avancer[2] ses desseins; on s'applique à conserver ce qu'on a acquis, à le faire profiter, à bâtir dessus, et on tombe insensiblement dans le piège de l'avarice. C'est l'histoire de la vie humaine : l'amour du monde ne fait que changer de nom; un vice cède la place à un autre vice; et au lieu de la remettre à Jésus, le légitime seigneur, il laisse un successeur de sa race, enfant comme lui de la même convoitise. Interrompons aujourd'hui le cours de cette succession malheureuse : renversons la passion qui domine en nous; et de peur qu'une autre n'en prenne la place, faisons promptement régner

1. Latinisme : *succedere in locum*. Cf. Pascal : « L'air ne peut *céder* entre deux corps contigus. »

2. Cf. p. 120, n. 1.

celui auquel le règne appartient. Il nous y presse par ses saints attraits; et plût à Dieu que vous vous donnassiez tellement à lui, que vous m'épargnassiez le soin importun de vous faire ouïr ses menaces! Mais comme il faut peut-être ce dernier effort pour vaincre notre dureté, écoutons les justes reproches d'un cœur outragé par nos indignes refus : c'est ma seconde partie.

SECOND POINT

Encore qu'un Dieu[1] irrité ne paraisse point aux hommes qu'avec un appareil étonnant, toutefois il n'est jamais plus terrible qu'en l'état où je dois le représenter : non point, comme on pourrait croire, porté sur un nuage enflammé d'où sortent des éclairs et des foudres, mais armé de ses bienfaits, et assis sur un trône de grâce.

C'est, messieurs, en cette sorte que la justice de Dieu nous paraît dans le Nouveau Testament. Car il me semble qu'elle a deux faces, dont l'une s'est montrée à l'ancien peuple, et l'autre se découvre au peuple nouveau. Durant la loi de Moïse, c'était sa coutume ordinaire de faire connaître ses rigueurs par ses rigueurs mêmes : c'est pourquoi elle est toujours l'épée à la main, toujours menaçante, toujours foudroyante, et faisant sortir de ses yeux un feu dévorant; et je confesse, chrétiens, qu'elle est infiniment redoutable en cet état. Mais dans la nouvelle alliance, elle prend une autre figure, et [c'est] ce qui la rend[2] plus insupportable et plus accablante : parce que ses rigueurs ne se forment que dans l'excès de ses miséricordes, et que c'est par des coups de grâce que sont

1. *Encore que.* Très fréquente dans les sermons de Bossuet, cette expression est beaucoup plus rare dans ses *Oraisons funèbres*. Corneille l'emploie beaucoup; Racine, très peu.

2. Var. : Et elle n'est dans aucune comparaison.

fortifiés[1] les coups de foudre[2], qui, perçant aussi avant dans le cœur que l'amour avait résolu d'y entrer, y causent une extrême désolation, y font un ravage inexplicable.

Vous le comprendrez aisément, quand je vous aurai dit en un mot ce que tout le monde sait, qu'il n'est rien de si furieux qu'un amour méprisé et outragé. Mais comme je n'ai pas dessein dans cette chaire, ni d'arrêter longtemps vos esprits sur les emportements de l'amour profane, n de vous faire juger de Dieu comme vous feriez d'une créature, j'établirai ce que j'ai à dire sur des principes plus hauts, tirés de la nature divine, selon que nous la connaissons par[3] les saintes Lettres.

Il faut donc savoir, chrétiens, que l'objet de la justice de Dieu, c'est la contrariété qu'elle trouve en nous; et j'en remarque de deux sortes : ou nous pouvons être opposés à Dieu considéré en lui-même, ou nous pouvons être opposés à Dieu agissant en nous; et cette dernière façon est sans comparaison la plus outrageuse. Nous sommes opposés à Dieu considéré en lui-même, en tant que notre péché est contraire à sa sainteté et à sa justice; et en ce sens, chrétiens, comme ses divines perfections sont infiniment éloignées de la créature, l'injure qu'il reçoit de nous, quoiqu'elle soit d'une audace extrême, ne fait pas une impression si prochaine[4]. Mais ce Dieu, qui est si fort éloigné de nous par toutes ses autres qualités, entre avec nous en société, s'égale et se mesure avec nous par les tendresses de son amour, par les pressements[5] de sa

1. Var. : imprimés.

2. Var. : ses coups de foudre sont des coups de grâce.

3. Var. : selon qu'elle nous est montrée dans.

4. Var. : Ne le touche pas de si près, — ne porte pas son coup.

5. *Pressements*. L'Académie ne cite pas ce mot en 1694, et Furetière dit, en 1691, qu'il n'est guère employé qu'en physique, au sens où nous disons *pres-*

miséricorde, qui attire à soi notre cœur. Comme donc c'est par cette voie qu'il s'efforce d'approcher de nous, l'injure que nous lui faisons, en contrariant son amour, porte coup immédiatement sur lui-même ; et l'insulte en retombe, si je l'ose dire, sur le front propre d'un Dieu, qui s'avance[1], s'il m'est permis de parler ainsi. Mais il faut bien, ô grand Dieu, que vous permettiez aux hommes de parler de vous comme ils l'entendent, et d'exprimer comme ils peuvent ce qu'ils ne peuvent assez exprimer comme il[2] est.

C'est ce qui s'appelle dans les Écritures et selon l'expression de l'Apôtre en l'épître aux Éphésiens, affliger et contrister l'Esprit de Dieu : *Nolite contristare Spiritum sanctum Dei, in quo signati estis*[3]. Car cette affliction du Saint-Esprit ne marque pas tant l'injure qui est faite à sa sainteté par notre injustice, que l'extrême violence que souffre son amour méprisé et sa bonne volonté frustrée par notre résistance opiniâtre : c'est là, dit le saint Apôtre, ce qui afflige le Saint-Esprit, c'est-à-dire l'amour de Dieu opérant[4] en nous pour gagner nos cœurs. Dieu est irrité contre les démons; mais comme il ne demande plus leur affection, il n'est plus contristé par leur révolte[5]. C'est à un cœur chrétien qu'il veut faire sentir ses tendresses[6], c'est dans un cœur chrétien qu'il veut trouver la correspondance[7] et ce n'est que d'un cœur chrétien que peut sortir le rebut[8] qui l'afflige et qui le contriste. Mais gardons-nous bien de penser que cette tristesse de l'esprit de

sion. Bossuet écrit ailleurs : « Les *pressements* salutaires d'une main qui nous favorise jusqu'à nous vouloir guérir. » *Avert. sur les Réfl. morales du P Quesnel*, m. Cf. p. 310, n. 4.

1. Var. : d'un Dieu approchant de nous.

2. *Ce qu'ils ne peuvent assez exprimer comme il est.* Voir page 292, note 2.

3 *Ephes.*. IV, 30.

4. Agissant : mot théologique.

5. Var. : désobéissance.

6. *Ses tendresses.* Sur les pluriels de cette espèce, v. p. 301, n. 4.

7. Cf. p. 344, note 1.

8. *Rebut.* Voir page 310, note 2.

Dieu soit semblable à celle des hommes : cette tristesse de l'esprit de Dieu signifie un certain dégoût, qui fait que les hommes ingrats lui sont à charge, et croyons que l'Apôtre nous veut exprimer un certain zèle de justice, mais zèle pressant et violent qui anime un Dieu méprisé contre un cœur ingrat, et qui lui fait appesantir sa main et précipiter sa vengeance. Voilà, mes frères, deux effets terribles de cet amour méprisé : mais que veut dire ce poids, et d'où vient cette promptitude? Il faut tâcher de le bien entendre.

Je veux donc dire, mes frères, que l'amour de Dieu indigné[1] par le mépris de ses grâces, appuie la main sur un cœur rebelle avec une efficace[2] extraordinaire. L'Écriture, toujours puissante pour exprimer fortement les œuvres de Dieu, nous explique cette efficace par une certaine joie qu'elle fait voir dans le cœur d'un Dieu pour se venger d'un ingrat : ce qui se fait[1] avec joie se fait avec application. Mais, chrétiens, est-il possible que cette joie de punir se trouve dans le cœur d'un Dieu, source infinie de bonté? Oui, sans doute, quand il y est forcé par l'ingratitude; car écoutez ce que dit Moïse au chapitre vingt-huitième du Deutéronome : « Comme le Seigneur s'est réjoui vous accroissant[3], vous bénissant, vous faisant du bien, il se réjouira de la même sorte, en vous ruinant, en vous ravageant[4] : » *Sicut ante lætatus est Dominus super vos, bene vobis faciens, vosque multiplicans, sic lætabitur disperdens vos atque subvertens*[5]. Quand son cœur s'est

1. Var. : irrité.
2. *Efficace.* Voir page 210, note 5.
3. *Vous accroissant.* « Quoique la particule *en* soit la marque du gérondif, il n'est pas toujours nécessaire de l'exprimer. » *Observations de l'Académie française sur les Remarques de Vaugelas*, 1704. Corneille a dit de même « J'empêche ta ruine, *empêchant* tes caresses. » *Pompée*, v, 4 : « T trouveras la paix *quittant* la convoitise. » *Traduction de l'Imitation*, III.
4. Var. : en vous accablant.
5. *Deutér.*, XXVIII, 63.

épanché en nous bénissant, il a suivi sa nature et son inclination bienfaisante : mais nous l'avons contristé, mais nous avons affligé son Saint-Esprit, et nous avons changé la joie de bien faire[1] en une joie de punir; et il est juste qu'il répare la tristesse que nous avons donnée à son Saint-Esprit[4], par une joie efficace, par un triomphe de son cœur, par un zèle de sa justice à venger notre ingratitude.

Justement, certes, justement; car il sait ce qui est dû à son amour victorieux, et il ne laisse pas ainsi perdre ses grâces. Non, elles ne périssent pas, ces grâces rebutées, ces grâces dédaignées, ces grâces frustrées; il les rappelle à lui-même, il les ramasse en son propre sein, où sa justice les tourne toutes en traits pénétrants, dont les cœurs ingrats sont percés. C'est là, messieurs, cette justice dont je vous parlais tout à l'heure; justice du Nouveau Testament, qui s'applique par le sang, par la bonté même et par les grâces infinies d'un Dieu rédempteur : justice d'autant plus terrible que tous ses coups de foudre sont des coups de grâces.

C'est ce que prévoyait en esprit le prophète Jérémie, lorsqu'il a dit ces paroles : Fuyons, fuyons bien loin « devant la colère de la colombe, devant le glaive de la colombe : » *facie iræ columbæ... a facie gladii columbæ*[2] ! Et nous voyons dans l'Apocalypse les réprouvés qui s'écrient : « Montagnes, tombez sur nous, et mettez-nous à couvert de la face et de la colère de l'Agneau : » *Cadite super nos et abscondite nos... ab ira Agni*[3]. Ce qui les presse, ce qui les accable, ce n'est pas tant la face du Père irrité; c'est la face de cette colombe tendre et bienfaisante qui a gémi tant de fois pour eux, qui les a toujours appelés par les soupirs de sa

1. *La joie de bien faire.* Voir page 4, note 1.

2. *Jérém.*, XXV, 38; XLVI, 16.

3. *Apoc.*, VI, 16.

miséricorde; c'est la face de cet Agneau qui s'est immolé pour eux, dont les plaies ont été pour eux une vive source de grâces. Car d'où pensez-vous que sortent les flammes qui dévoreront les chrétiens ingrats? de ses autels, de ses sacrements, de ses plaies, de ce côté ouvert sur la croix pour nous être une source d'amour infini : c'est de là que sortira l'indignation; de là la juste fureur, et d'autant plus implacable qu'elle aura été détrempée dans la source même des grâces : car il est juste et très juste que tout et les grâces mêmes tournent en amertume à un cœur ingrat. O poids des grâces rejetées, poids des bienfaits méprisés, plus insupportable que les peines mêmes, ou plutôt, et pour dire mieux, accroissement infini dans les peines! Ah! mes frères, que j'appréhende que ce poids ne tombe sur vous, et qu'il n'y tombe bientôt!

Et en effet, chrétiens, si la grâce refusée aggrave le poids des supplices, elle en précipite le cours : car il est bien naturel qu'un cœur épuisé par l'excès de son abondance, fasse tarir la source des grâces pour ouvrir tout à coup celle des vengeances; et il faut, avant que [de] finir, prouver encore en un mot cette vérité.

Dieu est pressé de régner sur nous; car à lui, comme vous savez, appartient le règne, et il doit à sa grandeur souveraine de l'établir promptement[1]. Il ne peut régner qu'en deux sortes, ou par sa miséricorde, ou par sa justice : il règne sur les pécheurs convertis par sa sainte miséricorde; il règne sur les pécheurs condamnés par sa juste et impitoyable vengeance. Il n'y a que ce cœur rebelle qu'il presse et qui lui résiste, qu'il cherche et qui le fuit, qu'il touche et qui le méprise, sur lequel il ne règne ni par sa bonté, ni par sa justice, ni par sa grâce, ni par sa rigueur : il n'y souffre que des

1. Var : de ne tarder pas à l'établir, etc.

rebuts plus indignes que ceux des Juifs dont il a été le jouet.

Ah! ne vous persuadez pas que sa toute-puissance endure longtemps ce malheureux interrègne. Non, non, pécheurs, ne vous trompez pas, le royaume de Dieu approche : *Appropinquavit*[1]. Il faut qu'il y règne sur nous par l'obéissance à sa grâce, ou bien il y régnera par l'autorité de sa justice : plus sont grandes les grâces que vous méprisez, plus la vengeance est prochaine. Saint Jean commençant sa prédication pour annoncer le Sauveur, dénonçait[2] à toute la terre que la colère allait venir, que le royaume de Dieu allait s'approcher : tant la grâce et la justice sont inséparables. Mais quand ce divin Sauveur commence à paraître, il ne dit point qu'il approche, ni que la justice s'avance; mais écoutez comme il parle : « La cognée est déjà, dit-il, à la racine de « l'arbre : » *Jam securis ad radicem arborum posita est*[3]. Oui, la colère approche toujours avec la grâce; la cognée s'applique[4] toujours par le bienfait même; et la sainte inspiration, si elle ne nous vivifie, elle nous tue.

1. *Matth.*, III, 2.

2. *Dénonçait*, annonçait avec menace. Voir page 504, note 1.. « Les sages lui *dénonçaient* (à Henri VIII) qu'en remuant ce seul point (l'autorité de l'Église) il mettait tout en péril. » *Oraison funèbre d'Henriette de France.*

3. *Matth.*, III, 10.

4. L'emploi des verbes réfléchis au sens passif était beaucoup plus étendu au XVIIe siècle que de nos jours : « Les contraintes qui *s'exécutaient* pour dettes *par* les riches contre les pauvres. » Bossuet. Voir Chassang, *Gramm. franç.*, paragr. 283.

SUR LA DIVINITÉ DE LA RELIGION

SERMON POUR LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT

PRÊCHÉ AU LOUVRE, LE 6 DÉCEMBRE 1665

NOTICE

Le sermon *sur la Divinité de la Religion*, prêché, comme le texte l'indique, un deuxième dimanche d'Avent, a été donné à la Cour : l'orateur le dit en propres termes à la fin du premier point Mais Bossuet ayant prêché deux Avents à la Cour, en 1665 et 1669, à laquelle de ces deux stations ce sermon appartient-il ? On a remarqué justement[1] qu'en 1669 le deuxième dimanche de l'Avent se trouvait être la fête de la Conception de la Vierge. Bossuet dut par conséquent, ce jour-là, prêcher sur ce mystère, et c'est dès lors à l'Avent de 1665 qu'il faut rapporter le sermon *sur la Divinité de la Religion*.

EXTRAITS

> *Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur, surdi audiunt, mortui resurgunt, pauperes evangelizantur : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me !*
>
> Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile est annoncé aux pauvres : et heureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet
>
> *Matth.*, XI, 5, 6.

Jésus-Christ, interrogé dans notre Évangile par les disciples de saint Jean-Baptiste, s'il est ce Messie que l'on atten-

1. Édit. Lachat, t. VIII, p. 177.

dait, et ce Dieu qui devait venir en personne pour sauver la nature humaine, *Tu es qui venturus es?* « Êtes-vous celui qui devez venir ? » leur dit pour toute réponse, qu'il fait des biens[1] infinis au monde, et que le monde cependant se soulève unanimement contre lui. Il leur raconte d'une même suite les grâces qu'il répand, et les contradictions qu'il endure; les miracles qu'il fait, et les scandales qu'il cause à un peuple ingrat; c'est-à-dire qu'il donne aux hommes, pour marque de divinité en sa personne sacrée, premièrement ses bontés, et secondement leur ingratitude.

En effet, chrétiens, il est véritable que Dieu n'a jamais cessé d'être bienfaisant, et que les hommes de leur côté[2] n'ont jamais cessé d'être ingrats : tellement qu'il pourrait sembler, tant notre méconnaissance[3] est extrême! que c'est comme un apanage de la nature divine d'être infiniment libérale aux hommes, et de ne trouver toutefois dans le genre humain qu'une perpétuelle opposition à ses volontés, et un mépris injurieux de toutes ses grâces.

Saint Pierre a égalé[4] en deux mots les éloges des plus fameux[5] panégyriques, lorsqu'il a dit du Sauveur, « qu'il passait en bien-faisant[6] et guérissant tous les « oppressés : » *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes oppressos*[7]. Et certes il n'y a rien[8] de plus magnifique et de plus digne d'un Dieu, que de laisser partout où il passe des effets de sa bonté; que de marquer tous ses pas[9] par ses bienfaits; que de parcourir les provinces, non par ses victoires[10], comme

1. Pluriel usité au XVIIe siècle. « Il est comblé des *biens* et des manières obligeantes de M. de Vardes... Un hiver en Provence lui fera tous les *biens* du monde. » Sévigné.
2. Var. : les hommes aussi.
3. Gratitude : vieux mot, employé aussi par La Rochefoucauld.
4. Var. : surpassé.
5. Var. : pompeux.
6. Voir page 4, note 1.
7. *Act.*, x, 38.
8. Var. : Car qu'y a-t-il
9. Var. : toute sa route
10. Comparez page 4.

on a dit de ces conquérants ; car c'est tout ravager et tout détruire, mais par ses libéralités.

Ainsi Jésus-Christ a montré aux hommes sa divinité comme lle a accoutumé de se déclarer, à savoir par ses grâces et par ses soins paternels ; et les hommes l'ont traité aussi comme ils traitent la Divinité, quand ils l'ont payé, selon leur coutume, d'ingratitude et d'impiété[1] : *Et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me !*

Voilà en peu de mots ce qui nous est proposé[2] dans notre évangile ; mais pour en tirer les instructions, il faut un plus long discours, dans lequel je ne puis entrer qu'après avoir imploré le secours d'en haut. *Ave.*

Cæci vident, claudi ambulant, leprosi mundantur : et beatus est qui non fuerit scandalizatus in me ! « Les aveugles voient; les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés : et bienheureux est celui qui n'est point scandalisé en moi[3] ! » Ce n'est plus en illuminant[4] les aveugles, ni en faisant marcher les estropiés, ni en purifiant les lépreux, ni en ressuscitant les morts, que Jésus-Christ autorise sa mission, et fait connaître aux hommes sa divinité. Ces choses ont été faites durant les jours de sa vie mortelle, et continuées dans sa sainte Église tant qu'il a été nécessaire pour poser les fondements de la foi naissante. Mais ces miracles sensibles qui ont été faits par le Fils de Dieu sur des personnes particulières et pendant un temps limité, étaient les signes sacrés d'autres miracles spirituels qui n'ont point de bornes semblables, puisqu'ils regardent également tous les hommes et tous les siècles

En effet, ce ne sont point seulement des particuliers

1. Bossuet a changé *quatre* fois sur le manuscrit l'ordre de ces deux derniers mots.

2. Mis sous les yeux. La Bruyère (Préface du Disc. à l'Académie) : « Cherchant à *proposer* [au lecteur] des défauts à éviter... »

3. A mon sujet, à propos de moi. Cf. le texte latin.

4. Vieux mot, non remplacé.

aveugles, estropiés et lépreux, qui demandent au Fils de Dieu le secours de sa main puissante. Mais plutôt tout le genre humain, si nous le savons comprendre[1], est ce sourd et cet aveugle qui a perdu la connaissance de Dieu, et ne peut plus entendre sa voix. Le genre humain est ce boiteux qui, n'ayant aucune règle des mœurs, ne peut plus ni marcher droit, ni se soutenir. Enfin le genre humain est tout ensemble et ce lépreux et ce mort qui, faute de trouver quelqu'un qui le retire du péché, ne peut ni se purifier de ses taches[2], ni éviter sa corruption. Jésus-Christ a rendu l'ouïe à ce sourd et la clarté à cet aveugle, quand il a fondé la foi : Jésus-Christ a redressé ce boiteux quand il a réglé les mœurs; Jésus-Christ a nettoyé ce lépreux et ressuscité ce mort, quand il a établi dans sa sainte Église la rémission des péchés. Voilà les trois grands miracles par lesquels Jésus-Christ nous montre sa divinité; et en voici le moyen[3].

Quiconque fait voir aux hommes une vérité souveraine et toute-puissante, une droiture infaillible, une bonté sans mesure, fait voir en même temps la divinité. Or est-il que[4] le Fils de Dieu nous montre en sa personne une vérité souveraine par l'établissement de la foi, une équité infaillible par la direction des mœurs, une bonté sans mesure par la rémission des péchés : il nous montre donc sa divinité. Mais ajoutons, s'il vous plaît, pour achever l'explication de notre évangile, que tout ce qui prouve sa divinité prouve aussi notre ingratitude. *Beatus qui non fuerit scan-*

1. Var. : si nous l'entendons.
2. Var. : immondices-ordures.
3. C.-à-d. la façon dont ces miracles s'accomplissent.
4. *Or est-il que*, locution habituelle à Bossuet. « *Or est-il que* le fils de Dieu a voulu choisir la parole pour être l'instrument de sa grâce... » *Sermon sur la Prédication Évangélique* (1662) : « *Or est-il que* traiter les hommes selon leur mérite c'est un acte de la justice qu'on appelle distributive. » *Sur l'aumône* (1666). Elle ne se retrouve plus dans les *Oraisons funèbres*.

dalizatus in me! Heureux celui qui ne sera pas scandalisé à mon sujet!

Tous ses miracles nous sont[1] un scandale; toutes ses grâces nous deviennent[2] un empêchement. Il a voulu, chrétiens, dans la foi que les vérités fussent hautes[3], dans la règle des mœurs que la voie fût droite, dans la rémission des péchés que le moyen fût facile. Tout cela était fait pour notre salut; cette hauteur pour nous élever; cette droiture pour nous conduire; cette facilité pour nous inviter à la pénitence. Mais nous sommes si dépravés, que tout nous tourne à scandale, puisque la hauteur des vérités de la foi fait que nous nous soulevons contre l'autorité de Jésus-Christ; que l'exactitude de la règle qu'il nous donne nous porte à nous plaindre de sa rigueur; et que la facilité du pardon nous est une occasion d'abuser de sa patience.

PREMIER POINT

La vérité est une reine qui habite en elle-même et dans sa propre lumière, laquelle par conséquent est elle-même son trône, elle-même sa grandeur, elle-même sa félicité. Toutefois pour le bien des hommes, elle a voulu régner sur eux, et Jésus-Christ est venu au monde pour établir cet empire par la foi qu'il nous a prêchée. J'ai promis, messieurs, de vous faire voir que la vérité de cette foi s'est établie en souveraine, et en souveraine toute-puissante; et la marque assurée que je vous en donne, c'est que sans se croire obligée d'alléguer aucune raison, et sans être jamais réduite à emprunter aucun secours, par sa propre autorité, par sa propre force, elle a fait ce qu'elle a voulu, et a régné dans le monde. C'est agir, si je ne me trompe,

1. « Tout *vous est* aquilon. » La Fontaine. (*Le Chêne et le Roseau.*) « Ce *m'est* un fort bon signe. » Molière (*Misanthrope*, I, 1).
2. Var. : nous sont.
3. Au-dessus de la raison.

assez souverainement : mais il faut appuyer ce que j'avance.

J'ai dit que la vérité chrétienne n'a point cherché son appui dans les raisonnements humains, mais qu'assurée d'elle-même, de son autorité suprême et de son origine céleste, elle a dit, et a voulu être crue: elle a prononcé ses oracles, et a exigé la sujétion.

Elle a prêché une Trinité, mystère inaccessible par sa hauteur: elle a annoncé un Dieu homme, un Dieu anéanti jusques à la croix, abîme impénétrable par sa bassesse. Comment a-t-elle prouvé? Elle a dit pour toute raison qu'il faut que la raison lui cède, et qu'elle est[1] née sa sujette. Voici quel est son langage : *Hæc dicit Dominus:* « Le Seigneur a dit. » Et en un autre endroit : « Il est[2] ainsi, parce que j'en ai dit la parole: » *Quia verbum ego locutus sum, dicit Dominus*[3]. Et en effet, chrétiens, que peut ici opposer la raison humaine? Dieu a le moyen de se faire entendre, il a aussi le droit de se faire croire. Il peut par sa lumière infinie nous montrer, quand il lui plaira, la vérité à découvert: il peut par son autorité souveraine nous obliger à nous y soumettre, sans nous en donner l'intelligence. Et il est digne de la grandeur, de la dignité, de la majesté de ce premier Être, de régner sur tous les esprits, soit en les captivant par la foi, soit en les contentant par la claire vue.

Jésus-Christ a usé de ce droit royal dans l'établissement de son Évangile ; et comme sa sainte doctrine ne s'est point fondée sur les raisonnements humains, pour ne point dégénérer d'elle-même, elle a aussi dédaigné le soutien[4] de l'éloquence. Il est vrai que les saints apôtres, qui ont été ses prédicateurs, ont abattu aux pieds de Jésus la majesté des faisceaux romains, et qu'ils ont fait trembler dans leurs tri-

1. Var. : parce qu'elle est née...
2. Cf. p. 318, n. 1.
3. *Jerem.*, XXXIV, 5.
4. Var. : le secours.

bunaux les juges devant lesquels ils étaient cités[1]. Ils ont renversé les idoles, ils ont converti les peuples. « Enfin ayant affermi, dit saint Augustin, leur salutaire doctrine, ils ont laissé à leurs successeurs la terre éclairée par une lumière céleste : » *Confirmata saluberrima disciplina, illuminatas terras posteris reliquerunt*[2]. Mais ce n'est point par l'art du bien-dire, par l'arrangement des paroles, par des figures artificielles, qu'ils ont opéré tous ces grands effets. Tout se fait par une secrète vertu qui persuade contre les règles, ou plutôt qui ne persuade pas tant qu'elle captive les entendements ; vertu qui, venant du ciel, sait se conserver tout entière dans la bassesse familière[3] de leurs expressions, et dans la simplicité d'un style qui paraît vulgaire : comme on voit un fleuve rapide qui retient, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il a acquise aux montagnes d'où il tire son origine[4].

Concluons donc, chrétiens, que Jésus-Christ a fondé son saint Évangile d'une manière souveraine et digne d'un Dieu; et ajoutons, s'il vous plaît, que c'était la plus convenable aux besoins de notre nature. Nous avons besoin parmi nos erreurs, non d'un philosophe qui dispute, mais d'un Dieu qui nous détermine dans la recherche de la vérité. La voie du raisonnement est trop lente et trop incertaine : ce qu'il faut chercher est éloigné, ce qu'il faut prouver est indécis. Cependant il s'agit du principe même et du fondement de la conduite,

1. Note marginale : « *Disputante illo de justitia et castitate, et judicio futuro. (Il s'agit de saint Paul : le juge athénien l'écoute)* quoique infidèle. (*Et nous, chrétiens*) nous écoutons sans être émus. Lequel est le prisonnier? Lequel est le juge? *Tremefactus, judex respondit* (*Act.*, XXIV, 25). Ce n'est plus l'accusé qui demande du délai à son juge c'est le juge effrayé qui en demande à son criminel. »

2. *S. Aug., de Vera Relig.*, 4.

3. Var. : modeste.

4. Var. : d'où ses eaux sont précipitées. Voyez plus haut la même comparaison, avec quelques variantes, dans le *Panégyrique de saint Paul* (premier point), p. 146.

sur lequel il faut être résolu d'abord : il faut donc nécessairement en croire quelqu'un. Le chrétien n'a rien à chercher, parce qu'il trouve tout dans la foi. Le chrétien n'a rien à prouver, parce que la foi lui décide tout, et que Jésus-Christ lui a proposé de sorte les vérités nécessaires, que s'il n'est pas capable de les entendre, il n'est pas moins disposé[1] à les croire : *Talia populis persuaderet, credenda saltem, si percipere non valerent*[2].

Ainsi, par même moyen, Dieu a été nonoré, parce qu'on l'a cru, comme il est juste, sur sa parole; et l'homme a été instruit par une voie courte, parce que, sans aucun circuit de raisonnement, l'autorité de la foi l'a mené dès le premier pas à la certitude.

Mais continuons d'admirer l'auguste souveraineté de la vérité chrétienne. Elle est venue sur la terre comme une étrangère, inconnue et toutefois haïe et persécutée, durant l'espace de quatre cents ans, par des préjugés iniques. Cependant, parmi ces fureurs du monde entier conjuré contre elle, elle n'a point mendié de secours humain. Elle s'est fait elle-même des défenseurs intrépides et dignes de sa grandeur, qui, dans la passion qu'ils avaient pour ses intérêts, ne sachant que la confesser et mourir pour elle, ont couru à la mort avec tant de force, qu'ils ont effrayé leurs persécuteurs, qu'à la fin ils ont fait honte par leur patience aux lois qui les condamnaient au dernier supplice, et ont obligé les princes à les révoquer. *Orando, patiendo, cum pia securitate moriendo, leges quibus damnabatur christiana religio, erubescere compulerunt, mutarique fecerunt*, dit éloquemment saint Augustin[3].

C'était donc le conseil de Dieu et la destinée de la vérité, si je puis parler de la sorte, qu'elle fût entièrement établie

1. Var. : il est néanmoins tout prêt — il n'est pas moins prêt.

2. *S. Aug., de Vera Religione*, 3.

3. *De Civitate Dei*, VIII, xx.

malgré les rois de la terre, et que, dans la suite des temps, elle les eût premièrement pour disciples, et après pour défenseurs[1]. Il ne les a point appelés quand il a bâti son Église. Quand il a eu fondé immuablement et élevé jusqu'au comble ce grand édifice, il lui a plu alors de les appeler[2]. Il les a donc appelés, non point par nécessité, mais par grâce. Donc l'établissement de la vérité ne dépend point de leur assistance, ni l'empire de la vérité ne relève point de leur sceptre[3] : et si Jésus-Christ les a établis défenseurs de son Évangile, il le fait par honneur et non par besoin ; c'est pour honorer leur autorité et pour consacrer leur puissance. Cependant sa vérité sainte se soutient toujours d'elle-même et conserve son indépendance. Ainsi lorsque les princes défendent la foi, c'est plutôt la foi qui les défend ; lorsqu'ils protègent la religion, c'est plutôt la religion qui les protège et qui est l'appui de leur trône. Par où[4] vous voyez clairement que la vérité se sert des hommes, mais qu'elle n'en dépend pas: et c'est ce qui nous paraît dans toute la suite de son histoire. J'appelle ainsi l'histoire de l'Église ; c'est l'histoire du règne de la vérité. Le monde a menacé : la vérité est demeurée ferme ; il a usé de tours subtils et de flatteries : la vérité est demeurée droite. Les hérétiques ont brouillé[5]: la vérité est demeurée pure. Les schismes ont déchiré le corps de l'Église, la vérité est demeurée entière. Plusieurs ont été séduits, les faibles ont été troublés, les forts mêmes ont été émus ; un Osius, un Origène, un Tertullien, tant d'autres qui paraissaient l'appui de l'Église, sont tombés avec grand scandale : la vérité est demeurée toujours immobile. Qu'y a-t-il donc de plus souverain ni[6] de plus

1. Voir plus loin, p. 483-488.
2. Note marginale : « *Et nunc, reges*... Et vous rois, maintenant... »
3. Var. : trône,
4. Voyez page 182, note 4.
5. Verbe très usité au XVIIe siècle, même au neutre : « Il cherche, *il brouille*, il crie... » La Bruyère
6. Voyez page 214, note 2.

indépendant que la verité, qui persiste toujours, immuable, malgré les menaces et les caresses, malgré les présents et les proscriptions, malgré les schismes et les hérésies, malgré toutes les tentations et tous les scandales ; au milieu de[1] la défection de ses enfants infidèles, et dans la chute funeste de ceux-là même qui semblaient être ses colonnes?

Après cela, chrétiens, quel esprit ne doit pas céder à une autorité si bien établie? et que je suis étonné quand j'entends des hommes profanes qui, dans la nation la plus florissante de la chrétienté, s'élèvent ouvertement contre l'Évangile! Les entendrai-je toujours et les trouverai-je toujours dans le monde, ces libertins déclarés, esclaves de leurs passions, et téméraires censeurs des conseils de Dieu; qui, tout plongés qu'ils sont dans les choses basses, se mêlent de décider hardiment des plus relevées[2]? Profanes et corrompus, lesquels, comme dit saint Jude, « blasphèment ce qu'ils ignorent, et se corrompent dans ce qu'ils connaissent naturellement : » *Quæcumque quidem ignorant, blasphemant; quæcumque autem naturaliter, tanquam muta animantia, norunt, in his corrumpuntur*[3]. Hommes deux fois morts, dit le même apôtre; morts premièrement, parce qu'ils ont perdu la charité, et morts secondement, parce qu'ils ont même arraché la foi : *Arbores infructuosæ, eradicatæ, bis mortuæ*[4]: « Arbres infructueux et déracinés, » qui ne tiennent plus à l'Église par aucun lien. O Dieu! les verrai-je toujours triompher dans les compagnies[5];et empoisonner les esprits par leurs railleries sacrilèges?

Mais, hommes doctes et curieux, si vous voulez discuter la religion, apportez-y du moins et la gravité et le poids que la matière demande. Ne faites point les plaisants mal

1. Var. : Enfin parmi.
2. Var. : décident hardiment des plus hautes.
3. *Jud.*, 10.
4. *Jud.*, 12.
5. Assemblées, cercles.

à propos, dans des choses si sérieuses et si vénérables. Ces importantes questions ne se décident pas par vos demi-mots et par vos branlements de tête, par ces fines railleries dont vous nous vantez la délicatesse et par ce dédaigneux souris[1]. Pour Dieu, comme disait cet ami de Job[2], ne pensez pas être les seuls hommes, et que toute la sagesse soit dans votre esprit. Vous qui voulez pénétrer les secrets de Dieu, çà[3], paraissez, venez en présence[4], développez-nous les énigmes de la nature ; choisissez ou ce qui est loin, ou ce qui est près, ou ce qui est à vos pieds, ou ce qui est bien haut suspendu sur vos têtes! Quoi! partout votre raison demeure arrêtée! partout ou elle gauchit[5], ou elle s'égare, ou elle succombe! Cependant vous ne voulez pas que la foi vous prescrive ce qu'il faut croire. Aveugle chagrin et dédaigneux. vous ne voulez pas qu'on vous guide et qu'on vous donne la main! Pauvre voyageur égaré et présomptueux, qui croyez savoir le chemin, qui vous refusez la conduite[6], que voulez-vous qu'on vous fasse! Quoi! voulez-vous donc qu'on vous laisse errer? Mais vous vous irez engager dans quelque chemin perdu[7]; vous vous jetterez dans quelque précipice. Voulez-vous qu'on vous fasse entendre clairement toutes les vérités divines? Mais considérez où vous êtes et en quelle basse région du monde vous avez été relégué. Voyez cette nuit profonde, ces ténèbres épaisses qui vous environnent : la faiblesse, l'imbécil-

1. Très usité au XVIIe siècle et même au XVIIIe siècle. V. p. 367, 3.

2. *Job.*, XII, 1.

3. *Çà.* Voyez page 187, note 2.

4. Locution rare, — conservée du bas-latin juridique : *in præsenti venire.* Cf. Du Cange.

5. *Gauchit.* Vieux mot que Bossuet affectionne : « se détourner de la ligne droite. » « Astres errants qui *gauchissent* et se détournent au gré des vanités, des intérêts et des passions humaines. » *Or. fun. de Nicolas Cornet* (1663).

6. Qui vous privez d'être conduit. Voyez page 243, note 2.

7. Var. : vous irez vous perdre dans les précipices — (dans) des détours infinis.

lité, l'ignorance de votre raison. Concevez que ce n'est pas ici la région de l'intelligence[1]. Pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'en attendant que Dieu montre à découvert ce qu'il est, la foi vienne à votre secours, et vous apprenne du moins ce qu'il en faut croire ?

Mais, messieurs, c'est assez combattre ces esprits profanes et témérairement curieux. Ce n'est pas le vice le plus commun, et je vois un autre malheur bien plus universel dans la cour. Ce n'est point cette ardeur inconsidérée de vouloir aller trop avant, c'est une extrême négligence de tous les mystères. Qu'ils soient ou qu'ils ne soient pas, les hommes trop dédaigneux ne s'en soucient plus et n'y veulent pas seulement penser; ils ne savent s'ils croient ou s'ils ne croient pas; tout prêts à vous avouer ce qu'il vous plaira, pourvu que vous les laissiez agir à leur mode et passer la vie à leur gré. « Chrétiens en l'air, dit Tertullien, et fidèles si vous le[8] voulez : « *Plerosque in ventum, et si placuerit, christianos*[3]. » Ainsi je prévois que les libertins et les esprits forts pourront être décrédités, non par aucune horreur de leurs sentiments, mais parce qu'on tiendra tout dans l'indifférence, excepté les plaisirs et les affaires. Voyons si je pourrai rappeler les hommes de ce profond assoupissement, en leur représentant, dans mon second point, la beauté incorruptible de la morale chrétienne.

DEUXIÈME POINT

Grâce à la miséricorde divine, ceux qui disputent tous les jours témérairement de la vérité de la foi ne contestent pas au christianisme la règle des mœurs, et ils demeurent d'accord de la pureté et de la perfection de notre morale.

1. C'est-à-dire le lieu où il est permis à l'homme de *comprendre* les mystères divins.

3. *Scorp.*, 1.

Mais certes ces deux grâces sont inséparables. Il ne faut point deux soleils non plus dans la religion que dans la nature; et quiconque nous est envoyé de Dieu pour nous éclairer dans les mœurs, le même nous donnera la connaissance certaine des choses divines qui sont le fondement nécessaire de la bonne vie. Disons donc que le Fils de Dieu nous montre beaucoup mieux sa divinité en dirigeant sans erreur la vie humaine, qu'il n'a fait en redressant les boiteux et faisant marcher les estropiés. Celui-là doit être plus qu'homme, qui, à travers de[1] tant de coutumes et de tant d'erreurs, de tant de passions compliquées et de tant de fantaisies bizarres, a su démêler au juste et fixer précisément la règle des mœurs. Réformer ainsi le genre humain, c'est donner à l'homme la vie raisonnable; c'est une seconde création, plus noble en quelque façon que la première. Quiconque sera le chef de cette réformation salutaire au genre humain doit avoir à son secours la même sagesse qui a formé l'homme la première fois. Enfin c'est un ouvrage si grand, que si Dieu ne l'avait pas fait, lui-même l'envierait à son auteur.

Aussi la philosophie l'a-t-elle tenté vainement. Je sais qu'elle a conservé de belles règles et qu'elle a sauvé de beaux restes du débris des connaissances humaines; mais je perdrais un temps infini si je voulais raconter toutes ses erreurs. Allons donc rendre nos hommages à cette équité infaillible qui nous règle dans l'Évangile. J'y cours, suivez-moi, mes frères; et afin que je vous puisse présenter l'objet d'une adoration si légitime, permettez que je vous trace une idée[2] et comme un tableau raccourci de la morale chrétienne.

1. *A travers de...* Voir page 21, note 1. — Var. : au milieu de...

2. *Idée*, une esquisse. « Cette vie [de Périclès] est une *idée* admirable d'un bon gouverneur. » Racine (*Lex. de M. Marty-Laveaux*).

Elle commence par le principe. Elle rapporte à Dieu, auquel elle nous lie par un amour chaste, l'homme tout entier, et dans sa racine, et dans ses branches et dans ses fruits, c'est-à-dire, dans sa nature, dans ses facultés, dans toutes ses opérations[1]. Car, comme elle sait, chrétiens, que le nom de Dieu est un nom de père, elle nous demande l'amour, mais pour s'accommoder à notre faiblesse, elle nous y prépare par la crainte. Ayant donc ainsi résolu de nous attacher à Dieu par toutes les voies possibles, elle nous apprend que nous devons en tout temps et en toutes choses révérer son autorité, croire à sa parole, dépendre de sa puissance, nous confier en sa bonté, craindre sa justice, nous abandonner à sa sagesse, espérer son éternité.

Pour lui rendre le culte raisonnable que nous lui devons, elle nous apprend, chrétiens, que nous sommes nous-mêmes ses victimes; c'est pourquoi elle nous oblige à dompter nos passions emportées et à mortifier nos sens, trop subtils[2] séducteurs de notre raison. Elle a sur ce sujet des précautions inouïes[3]. Elle va éteindre dans le fond du cœur l'étincelle qui peut causer un embrasement. Elle étouffe la colère, de peur qu'en s'aigrissant elle ne se tourne en haine implacable. Elle retient jusqu'aux yeux par une extrême jalousie qu'elle a pour garder le cœur. Ellen'attend pas à ôter l'épée à l'enfant après qu'il se sera donné un coup mortel; elle la lui arrache des mains dès la première piqûre. Enfin elle n'oublie rien pour soumettre le corps à l'esprit, et l'esprit tout entier à Dieu, et c'est là, messieurs, notre sacrifice.

Nous avons à considérer sous qui nous vivons et avec qui nous vivons. Nous vivons sous l'empire de Dieu; nous

1. Cf. p. 324, n. 4.

2. Habiles, ingénieux, « Ces trois puces que montrait un charlatan, *subtil* ouvrier. » La Bruyère, éd. cl. Hachette, p. 342.

3. Var. : merveilleuses.

vivons en société avec les hommes. Après donc cette première obligation d'aimer Dieu comme notre souverain, plus que nous-mêmes, s'ensuit le second devoir d'aimer l'homme, notre prochain, en esprit de société, comme nous-mêmes. Là se voit très saintement établie, sous la protection de Dieu, la charité fraternelle, toujours sacrée et inviolable, malgré les injures et les intérêts; là l'aumône, trésor de grâces; là le pardon des injures, qui nous ménage celui de Dieu; là enfin la miséricorde préférée au sacrifice, et la réconciliation avec son frère irrité, nécessaire préparation pour approcher de l'autel. Là, dans une sainte distribution des offices[1] de la charité, on apprend à qui on doit le respect, à qui l'obéissance, à qui le service, à qui la protection, à qui le secours, à qui la condescendance, à qui de charitables avertissements; et on voit qu'on doit la justice à tous et qu'on ne doit faire injure à personne non plus qu'à soi-même.

Voulez-vous que nous passions à ce que Jésus-Christ a institué pour ordonner les familles? Il ne s'est pas contenté de conserver au mariage son premier honneur; il en a fait un sacrement de la religion et un signe mystique de sa chaste et immuable union avec son Église. En cette sorte il a consacré l'origine de notre naissance. Il en a retranché la polygamie, qu'il avait permise un temps en faveur de l'accroissement de son peuple; et le divorce qu'il avait souffert à cause de la dureté des cœurs. Il ne permet plus que l'amour s'égare dans la multitude; il le rétablit dans son naturel, en le faisant régner sur deux cœurs unis, pour faire découler de cette union une concorde inviolable dans la famille et entre les frères. Après avoir ramené les choses à la première institution, il a voulu désormais que

1. Des devoirs. Sens latin : *officia*

la plus sainte alliance du genre humain fût aussi la plus durable et la plus ferme, et que le nœud conjugal fût indissoluble, tant par la première force de la foi donnée que par l'obligation naturelle d'élever les enfants communs, gages précieux d'une éternelle correspondance[1]. Ainsi il a donné au mariage des fidèles une forme auguste et vénérable, qui honore la nature, qui supporte[2] la faiblesse, qui garde la tempérance, qui bride la sensualité.

Que dirai-je des saintes lois qui rendent les enfants soumis et les parents charitables, puissants instigateurs à la vertu, aimables censeurs des vices; qui répriment la licence « sans abattre le courage : » *Ut non pusillo animo fiant*[3]. Que dirai-je de ces belles institutions par lesquelles et les maîtres sont équitables et les serviteurs affectionnés; Dieu même, tant il est bon et tant il est père, s'étant chargé de les récompenser[4] de leurs services[5]. Qui a mieux établi que Jésus-Christ l'autorité des princes, et des puissances légitimes? Il fait un devoir de religion de l'obéissance qui leur est due[6]. Ils règnent sur les corps par la force, et tout au plus sur les cœurs par l'inclination. Il leur érige un trône dans les consciences, et il met sous sa protection leur autorité et leur personne sacrée. C'est pourquoi Tertullien disait autrefois aux ministres des empereurs : Votre fonction vous expose à beaucoup de haine et beaucoup d'envie; « maintenant vous avez moins d'ennemis à cause de la multitude des chrétiens : » *Nunc enim pauciores hostes habetis præ multitudine christianorum*[7]. Ré-

1. Réciprocité de sentiments. Cf. p. 324, n. 7.
2. Soutient.
3. *Coloss.*, III, 21.
4. Var. : de leur tenir compte de leurs services fidèles.
5. Note marginale : « Maîtres, vous avez un maître au ciel. Serviteurs, servez comme à Dieu ; car votre récompense vous est assurée. » (*Coloss.*, III, 24, IV, 1.)
6. Cf. *Polit. tirée de l'Écrit. sainte*, l. III, II; l. VI, II.
7. *Apolog.*, 37.

ciproquement il enseigne aux princes que le glaive leur est donné contre les méchants, que leur main doit être pesante seulement pour eux, et que leur autorité doit être le soulagement du fardeau des autres[1].

Le voilà, messieurs, ce tableau que je vous avais promis; la voilà représentée au naturel, comme en raccourci, cette immortelle beauté de la morale chrétienne. C'est une beauté sévère, je l'avoue; je ne m'en étonne pas, c'est qu'elle est chaste. Elle est exacte : il le faut, car elle est religieuse. Mais au fond quelle plus sainte morale! quelle plus belle économique[2], quelle politique plus juste! Celui-là est ennemi du genre humain, qui contredit de si saintes lois. Aussi, qui les contredit, si ce n'est des hommes passionnés qui aiment mieux corrompre la loi que rectifier leur conscience; et, comme dit Salvien, « qui aiment mieux déclamer contre le précepte que de faire la guerre au vice? » *Mavult quilibet improbus execrari legem, quam emendare mentem; mavult præcepta odisse quam vitia*[3].

Pour moi, je me donne de tout mon cœur à ces saintes institutions. Les mœurs[4] seules me feraient recevoir la foi. Je crois en tout à celui qui m'a si bien enseigné à vivre. La foi me prouve les mœurs; les mœurs me prouvent la foi. Les vérités de la foi et la doctrine des mœurs sont choses tellement connexes et si saintement alliées, qu'il n'y a pas moyen de les séparer[5]. Jésus-Christ a fondé les mœurs sur la foi, et, après qu'il a si noblement[6] élevé

1. Var. : Et qu'ils doivent autant qu'ils peuvent soulager le fardeau des autres.

2. *Économique.* « Ce qui concerne le gouvernement d'une famille, d'un État... peu usité. » Littré.

3. *Salv.* IV, *adversus Avaros.*

4. On peut remarquer dans tout ce discours que Bossuet emploie le mot *mœurs* là où nous disons *morale.*

5. Manuscrit: [exemple]. — Bossuet se réservait d'en donner un en chaire.

6. Var. : si bien.

cet admirable édifice, serai-je assez téméraire pour dire à un si sage architecte qu'il a mal posé les fondements? Au contraire ne jugerai-je pas par la beauté manifeste de ce qu'il me montre, que la même sagesse a disposé ce qu'il me cache?

Et vous, que direz-vous, ô pécheurs? En quoi êtes-vous blessés, et quelle partie voulez-vous retrancher de cette morale? Vous avez de grandes difficultés : est-ce la raison qui les dicte, ou la passion qui les suggère? Hé! j'entends bien vos pensées : hé! je vois de quel côté tourne votre cœur. Vous demandez la liberté. Hé! n'achevez pas, je vous entends trop [1]. Cette liberté que vous demandez, c'est une captivité misérable de votre cœur. Souffrez qu'on vous affranchisse et qu'on rende votre cœur à un Dieu à qui il est, et qui le redemande avec tant d'instance. Il n'est pas juste, mon frère, que l'on entame la loi en faveur de vos passions, mais plutôt qu'on retranche de vos passions ce qui est contraire à la loi. Car autrement que serait-ce? chacun déchirerait le précepte : *Lacerata est lex* [2]. Il n'y a point d'homme si corrompu à qui quelque péché ne déplaise [3]. Celui-là est naturellement libéral : tonnez, fulminez tant qu'il vous plaira contre les rapines, il applaudira à votre doctrine. Mais il est fier et ambitieux, il lui faut laisser venger cette injure, et envelopper ses ennemis ou ses concurrents dans cette intrigue dangereuse. Ainsi toute la loi sera mutilée, et nous verrons, comme disait le grand saint Hilaire dans un autre sujet, « une aussi grande variété dans la doctrine, que nous en voyons dans les mœurs, et autant de sortes de foi qu'il y a d'inclinations différentes : » *Tot nunc fides exsistere, quot voluntates, et tot nobis doctrinas esse, quot mores* [4].

1. Var. : ne parlez pas davantage.
2. *Hab.*, I, 4
3. Var. : Qu'il n'y ait quelque péché qui ne déplaise.
4. *S Hilar.*, II, *ad Constant*, 4.,

Laissez-vous donc conduire à ces lois si saintes, et faites-en votre règle. Et ne me dites pas qu'elle est trop parfaite et qu'on ne peut y atteindre. C'est ce que disent les lâches et les paresseux. Ils trouvent obstacle à tout; tout leur paraît impossible; et lorsqu'il n'y a rien à craindre, ils se donnent à eux-mêmes de vaines frayeurs et des terreurs imaginaires. *Dicit piger : Leo est in via et leæna in itineribus. Dicit piger : Leo est foris, in medio platearum occidendus sum*[1] : Le paresseux dit : « Je ne puis partir, il y a un lion sur ma route; la lionne me dévorera sur les grands chemins. [Le paresseux dit : Il y a un lion dehors; je vais être tué au milieu de la place publique.]

Il trouve toujours des difficultés, et il ne s'efforce jamais d'en vaincre aucune. En effet, vous qui nous objectez que la loi de l'Évangile est trop parfaite et surpasse les forces humaines, avez-vous jamais essayé de la pratiquer? Contez-nous donc vos efforts; montrez-nous les démarches que vous avez faites. Avant que de vous plaindre de votre impuissance, que ne commencez-vous quelque chose? Le second pas, direz-vous, vous est impossible : oui, si vous ne faites jamais le premier. Commencez donc à marcher, et avancez par degrés. Vous verrez les choses se faciliter, et le chemin s'aplanir manifestement devant vous. Mais qu'avant que d'avoir tenté, vous nous disiez tout impossible; que vous soyez fatigué et harassé du chemin sans vous êtes remué de votre place, et accablé d'un travail que vous n'avez pas encore entrepris : c'est une lâcheté non seulement ridicule, mais insupportable. Au reste, comment peut-on dire que Jésus-Christ nous ait chargé par-dessus nos forces, lui qui a eu tant d'égards à notre faiblesse, qui nous offre tant de secours, qui nous laisse[2]

1. *Prov.*, XXVI, 13, XXII, 13. | 2. Var. : donne.

tant de ressources, qui, non content de nous retenir sur le penchant[1] par le précepte, nous tend encore la main dans le précipice, par la rémission des péchés qu'il nous présente?

TROISIÈME POINT

Je vous confesse, messieurs, que mon inquiétude est extrême dans cette troisième partie, non que j'aie peine à prouver ce que j'ai promis au commencement, c'est-à-dire, l'infinité de la bonté du Sauveur. Car quelle éloquence assez sèche et assez stérile pourrait manquer de paroles? Qu'y a-t-il de plus facile, et qu'y a-t-il, si je puis parler de la sorte, de plus infini, ni[2] de plus immense que cette divine bonté, qui non seulement reçoit ceux qui la recherchent, et se donne tout entière à ceux qui l'embrassent; mais encore rappelle ceux qui s'éloignent, et ouvre toujours des voies de retour à ceux qui la quittent? Mais les hommes le savent assez; ils ne le savent que trop pour leur malheur. Il ne faudrait pas publier si hautement une vérité de laquelle tant de monde abuse. Il faudrait le dire tout bas aux pécheurs affligés de leurs crimes, aux consciences abattues et désespérées. Il faudrait démêler dans la multitude quelque âme désolée, et lui dire à l'oreille et en secret : « Ah! Dieu pardonne sans fin et sans bornes : » [*Misericordiæ ejus non est numerus*[3].] Mais c'est lâcher la bride à la licence, que de mettre devant les yeux des pécheurs superbes cette bonté qui n'a point de bornes; et c'est multiplier les crimes que de prêcher ces miséricordes qui sont innombrables : *Misericordiæ ejus non est numerus.*

1. Sur la pente du précipice
2. Sur cet emploi de *ni*, voyez p. 214, note 2 et p. 337, note 5.
3. *Orat. miss. pro gratiar. Act.*

Jésus-Christ a ouvert aux hommes une source inépuisable de miséricordes dans le sacrement de la Pénitence, mais cette facilité que Dieu donne aux pécheurs de purifier leur conscience fait qu'ils ne craignent point de la souiller.

En vain nous disons à ceux qui se confient si aveuglément à ce repentir futur : Voulez-vous pas[1] considérer que Dieu a bien promis le pardon au repentir ; mais qu'il n'a pas promis de donner du temps[2] pour ce sentiment nécessaire? Cette raison convaincante ne fait plus d'effet, parce-qu'elle est trop répétée. Considérez, mes frères, quel est votre aveuglement : vous rendez la bonté de Dieu complice de votre endurcissement. C'est ce péché contre le Saint-Esprit, contre la grâce de la rémission des péchés. Dieu n'a plus rien à faire pour vous retirer du crime. Vous poussez à bout sa miséricorde. Que peut-il faire que de vous appeler, que de vous attendre, que de vous tendre les bras, que de vous offrir le pardon ? C'est ce qui vous rend hardis dans vos entreprises criminelles. Que faut-il donc qu'il fasse? Et sa bonté étant épuisée et comme surmontée par votre malice, lui reste-t-il autre chose que de vous abandonner à sa vengeance? Hé bien ! poussez à bout la bonté divine, montrez-vous fermes et intrépides à perdre votre âme : ou plutôt, insensés et insensibles, hasardez tout, risquez tout; faites d'un repentir douteux le motif d'un crime certain[3]: mais ne voulez-vous pas entendre combien est étrange[4], combien insensée, combien monstrueuse, cette pensée de pécher pour se repentir? *Obstupescite, cœli, super hoc*[5] : « O ciel, ô terre, étonnez-

1. Voir page 91, n. 1.

2. Cf. le développement de cette idée dans le premier point du sermon *sur l'Impénitence finale*, ci-dessus, p. 219-221.

3. Var. : Hasardez votre âme, risquez votre éternité : quelle fermeté ! quel courage ! quelle insensibilité prodigieuse ! [quelle] stupidité insensée !

4. Cf. sur le sens de ce mot dans Bossuet, p. 242, n. 3; et p. 216, 243, 363, 368, 372.

5. *Jerem.*, II, 12.

vous d'un si prodigieux égarement ! » Les aveugles enfants d'Adam ne craignent pas de pécher, parce qu'ils espèrent un jour en être fâchés [1] ! J'ai lu souvent, dans les Écritures, que Dieu envoie aux pécheurs l'esprit de vertige et d'étourdissement; mais je le vois clairement dans vos excès. Voulez-vous vous convertir quelque jour, ou périr misérablement dans l'impénitence? Choisissez, prenez parti. Le dernier est le parti des démons. S'il vous reste donc quelque sentiment du christianisme, quelque soin de votre salut, quelque pitié de vous-même, vous espérez vous convertir; et si vous croyiez que cette porte vous fût fermée, vous n'iriez pas au crime avec l'abandon où je vous vois. Se convertir, c'est se repentir: vous voulez donc contenter cette passion parce que vous espérez vous en repentir? Qui jamais a ouï parler d'un tel prodige? Est-ce moi qui ne m'entends pas? ou bien est-ce votre passion qui vous enchante? Me trompé-je dans ma pensée? ou bien êtes-vous aveugle et troublé de sens dans la vôtre? Quand est-ce qu'on s'est avisé de faire une chose, parce qu'on croit s'en repentir quelque jour? C'est la raison de s'en abstenir sans doute; j'ai bien ouï dire souvent : Ne faites pas cette chose, car vous vous en repentirez.

Le repentir qu'on prévoit n'est-il pas naturellement un frein au désir et un arrêt à la volonté? Mais qu'un homme dise en lui-même : Je me détermine à cette action, j'espère d'en avoir regret [2], et je m'en retirerais sans cette pensée; qu'ainsi le regret prévu devienne contre sa nature, et l'objet de notre espérance, et le motif de notre choix,

1. *Fâchés*, affligés. « Quoique j'attendisse il y a longtemps la nouvelle que vous m'avez demandée (la *mort* de Madame de Fontanges), elle n'a pas laissé de me surprendre et de me *fâcher*. » Lettre de Louis XIV, citée par Godefroy, *Lexique de Corneille*.

2. *J'espère d'en avoir regret*. Voyez page 134, note 1.

c'est un aveuglement inouï, c'est mêler ensemble les contraires, c'est changer l'essence des choses. Non, non, ce que vous pensez n'est ni un repentir ni une douleur : vous n'en entendez[1] pas seulement le nom, tant vous êtes éloignés d'en avoir la chose ! Cette douleur qu'on désire, ce repentir qu'on espère avoir quelque jour, n'est qu'une feinte douleur et un repentir imaginaire. Ne vous trompez pas, chrétiens, il n'est pas si aisé de se repentir. Pour produire un repentir sincère, il faut renverser son cœur jusqu'aux fondements, déraciner ses inclinations avec violence, s'indigner implacablement contre ses faiblesses, s'arracher de vive force à soi-même. Si vous prévoyiez un tel repentir, il vous serait un frein salutaire. Mais le repentir que vous attendez n'est qu'une grimace; la douleur que vous espérez, une illusion et une chimère : et vous avez sujet de craindre que, par une juste punition d'avoir si étrangement renversé la nature de la pénitence, un Dieu méprisé et vengeur de ses sacrements profanés ne vous envoie, en sa fureur, non le *peccavi* d'un David, non les regrets d'un saint Pierre, non la douleur amère d'une Madeleine ; mais le regret politique d'un Saül, mais la douleur désespérée d'un Judas, mais le repentir stérile d'un Antiochus ; et que vous ne périssiez malheureusement dans votre fausse contrition et dans votre pénitence impénitente.

Vivons donc, mes frères, de sorte que la rémission des péchés ne nous soit pas un scandale[2]. Rétablissons les choses dans leur usage naturel. Que la pénitence soit pénitence, un remède et non un poison ; que l'espérance soit espérance, une ressource à la faiblesse et non un appui à l'audace ; que la douleur soit une douleur ; que le repentir soit un repentir, c'est-à-dire l'expiation des péchés passés et non le fondement

1. Cf. p. 133, n. 2.

2. Un piège : sens etymologique.

des péchés futurs. Ainsi nous arriverons par la pénitence au lieu où il n'y a plus ni repentir ni douleur, mais un calme perpétuel et une paix immuable, [que je vous souhaite] au nom, etc.[1].

1. Pour le commencement du troisième point de ce sermon, cf. le sermon de 1663 *sur les jugements humains* (ou *sur la femme adultère*) où l'éloquence de Bossuet n'avait pas « manqué de paroles » ni de chaleur lyrique pour célébrer « l'infinité de la bonté » divine : « Venez donc ici, chrétiens, et écoutez votre Sauveur qui vous montre vos ingratitudes. Ce n'est pas la voix de son tonnerre ni le cri de sa justice irritée que je veux faire retentir à vos oreilles. Parlez, amour ; parlez, indulgence ; parlez, bontés attirantes d'un Dieu qui est venu chercher les pécheurs, qui leur veut faire sentir leur indignité, non par la violence de ces reproches, mais par l'excès de ses grâces, non en leur prononçant leur sentence, mais en leur accordant leur absolution. C'est la méthode du Sauveur des âmes. Il ne dit rien de fâcheux ni aux pécheurs, ni aux publicains qui conversaient avec lui ; il tourne toute son indignation contre les pharisiens hypocrites dont le superbe chagrin s'opposait à la conversion des pécheurs. Pour lui qui était venu chercher et porter sur ses épaules ses brebis perdues, il ne rebute point les pécheurs par un dédain accablant et par des paroles désespérantes ; il ne dit rien de rude ni à Madeleine, ni à la Samaritaine, ni à la femme adultère, et, sans les confondre par ses reproches, il laisse faire cet ouvrage et à l'excès de leurs crimes et à l'excès de ses grâces. » (Ed. Lebarq, t. IV, p. 372.)

SUR L'HONNEUR

SERMON POUR LA DEUXIÈME SEMAINE DE CARÊME[1]

PRÊCHÉ A SAINT-GERMAIN, LE 23 MARS 1666

NOTICE

Le sermon *sur l'Honneur* a été prêché pendant le Carême de 1666, à Saint-Germain, où la Cour résidait alors. Le roi y assista. On trouve dans les deux dernières parties du discours des allusions historiques[2] qui justifieraient la date de 1666, si l'écriture du manuscrit ne l'indiquait pas d'une façon certaine.

Nous ne donnons de ce discours que le premier point, où Bossuet développe, sur le sujet de l'Honneur, des idées qu'il n'avait pas exprimées dans le sermon de 1660 *sur l'Honneur du monde*.

EXTRAIT

Omnia opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs œuvres dans le dessein d'être vus des hommes.

Matth., XXIII, 5.

Je me suis souvent étonné comment les hommes, qui présument tant de la bonté de leurs jugements, se rendent

1. Voir la *Gazette de France;* l'édition Lachat, IX, p. 134; Lebarq, *Hist. crit. de la Préd. de Bossuet*, p. 224.

2. D'abord des louanges adressées à Louis XIV sur la « haute réputation de ses armes et de ses conseils, » louanges qui n'eussent pas été vraies en 1662, alors que le roi commençait à peine à se faire connaître au dehors; — ensuite, des allusions aux édits contre le *duel*, édits qui durent être portés entre 1663 et 1665. (Voir Floquet, *Études sur la vie de Bossuet*, II, p. 187.)

si fort dépendants de l'opinion des autres, qu'ils s'y[1] laissent souvent emporter contre leurs propres pensées. Nous sommes tellement jaloux de l'avantage de bien juger, que nous ne le voulons céder à personne ; et cependant, chrétiens, nous donnons tant à l'opinion, et nous avons tant d'égards à ce que pensent les autres, qu'il semble quelquefois que nous ayons honte de suivre notre jugement, auquel nous avons néanmoins tant de confiance[3]. C'est la tyrannie de l'honneur qui nous cause cette servitude. L'honneur nous fait les captifs de ceux dont nous voulons être honorés. C'est pourquoi nous sommes contraints de céder beaucoup de choses à leurs opinions ; et souvent des politiques et des capitaines, touchés de ce faux honneur, et du désir d'éviter un blâme qu'ils n'avaient point mérité, ont ruiné[4] malheureusement, par les sentiments d'autrui, des affaires qu'ils auraient sauvées en suivant les leurs. Que s'il est si dangereux de se laisser trop emporter aux considérations de l'honneur[5], même dans les affaires du monde auxquelles il a tant de part, quel obstacle ne fera-t-il pas aux affaires du salut[6] ! et combien est-il nécessaire que nous sachions prendre ici de véritables mesures ! C'est pour cela, chrétiens, que, méditant l'évangile où Jésus-Christ nous présente les pharisiens comme de misérables captifs de l'honneur du monde, j'ai pris la résolution de le combattre aujourd'hui ; et pour cela j'appelle à mon aide la plus humble des créatures, en lui disant avec l'ange : *Ave, gratia plena.*

Sire, l'honneur fait tous les jours et tant de bien et tant de mal dans le monde, qu'il est assez malaisé de définir

1. Par elle. « Quoique l'on paraisse éloigné des passions, on n'est pas moins en danger de s'*y* laisser emporter. » La Rochefoucauld.
2. Cf. p. 241, n. 2.
3. Var. : encore que nous y ayons tant de confiance.
4. Var. : ont perdu.
5. Var. : à l'honneur.
6. Var. : de l'éternité.

quelle estime on en doit faire, et quel usage on lui doit laisser dans la vie humaine. S'il nous excite à la vertu, il nous oblige aussi trop souvent à donner plus qu'il ne faut à l'opinion; et quand je considère attentivement les divers événements des choses humaines, il me paraît, chrétiens, que la crainte d'être blâmé n'étouffe guère moins de bons sentiments qu'elle en réprime[1] de mauvais. Plus j'enfonce dans cette matière, moins j'y trouve de fondement assuré; et je découvre au contraire tant de bien et tant de mal, et pour dire tout en un mot, tant de bizarres[2] inégalités dans les opinions[3] établies sur le sujet de l'honneur, que je ne sais plus à quoi m'arrêter.

En effet, entrant au détail de ce sujet important, j'ai remarqué, chrétiens, que nous mettons de l'honneur dans des choses vaines, que nous en mettons souvent dans des choses qui sont mauvaises, et que nous en mettons aussi dans des choses bonnes. Nous mettons beaucoup d'honneur dans des choses vaines, dans la pompe, dans la parure, dans cet appareil extérieur. Nous en mettons dans des choses mauvaises : il y a des vices que nous honorons ; il y a de fausses vaillances qui ont leur couronne, et de fausses libéralités que le monde ne laisse pas d'admirer. Enfin nous mettons de l'honneur dans des choses bonnes[4]; autrement la vertu ne serait pas honorée. Voilà, messieurs, l'honneur attaché à toutes sortes de choses. Qui ne serait surpris[5] de cette bizarrerie? Mais si nous savons entendre le naturel de l'esprit humain, nous demeurerons convaincus qu'il ne pouvait pas en arriver d'une autre sorte. Car comme l'honneur est un jugement que les hommes portent sur le

1. Cf. p. 31, n. 1.
2. Cf. p. 438, n. 2.
3. Var. : sur lesquelles l'honneur s'appuie.
4. Var. : par exemple, dans la vertu, dans la force et dans l'adresse d'esprit et de corps.
5. Var. : étonné.

prix et sur la valeur de certaines choses, parce que notre jugement est faible, il ne faut pas trouver étrange s'il est ébloui par des choses vaines; parce que notre jugement est dépravé, il était impossible qu'il ne s'égarât jusqu'à en approuver beaucoup de mauvaises; et parce qu'il n'est ni tout à fait faible, ni tout à fait dépravé, il fallait bien nécessairement qu'il en estimât beaucoup de très bonnes. Encore y a-t-il ce vice dans l'estime que nous avons pour les bonnes choses, que cette même dépravation et cette même faiblesse de notre jugement fait que nous ne craignons pas de nous en attribuer tout l'honneur, au lieu de le donner tout entier à Dieu, qui est l'auteur de tout bien. Ainsi, pour rendre à l'honneur son usage véritable, nous devons apprendre, messieurs, à chercher dans les choses que nous estimons : premièrement, du prix et de la valeur; et par là les choses vaines seront décriées[1]; secondement, la conformité avec la raison : et par là les vices perdront leur crédit : troisièmement, l'ordre nécessaire : et par là les biens véritables seront tellement[2] honorés, que la gloire en sera toute rapportée à Dieu, qui en est le premier principe. C'est le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT

L'Apôtre nous avertit que nous devons être enfants en malice[3]; mais il ajoute, messieurs, que nous ne devons pas l'être dans les sentiments; c'est-à-dire, qu'il y a en nous des faiblesses et des pensées puériles que nous devon corriger, afin de demeurer seulement enfants en simpli-

1. *Décrier*, c'est proprement défendre par *cri* public, par proclamation, l'usage de quelque chose. « On a décrié les quarts d'écus, les dentelles, les broderies. » Dict. de l'Académie, 1694.

2. De telle sorte que. Cf. Pascal : « Les princes sont *tellement* les ministres de Dieu qu'ils sont hommes et non pas dieux. » *Provinc.*, XIV. Voy. p. 144, n. 2.

3. I *Cor.*, XIV, 20.

cité et en innocence. Il considérait, chrétiens, qu'encore que la nature, en nous faisant croître par certains progrès, nous fasse espérer enfin la perfection, et qu'elle semble n'ajouter tant de traits nouveaux à l'ouvrage qu'elle a commencé que pour y mettre en son temps la dernière main ; néanmoins nous ne sommes jamais tout à fait formés. Il y a toujours quelque chose en nous que l'âge ne mûrit point ; et c'est pourquoi les faiblesses et les sentiments de l'enfance s'étendent toujours bien avant, si l'on n'y prend garde, dans toute la suite de la vie.

Or, parmi ces vices puérils, il n'y a personne qui ne voie que le plus puéril de tous, c'est l'honneur que nous mettons dans les choses vaines, et cette facilité de nous y[1] laisser éblouir. D'où naît dans les hommes une telle erreur, qu'ils aiment mieux se distinguer par la pompe extérieure que par la vie, et par les ornements de la vanité que par la beauté des mœurs? D'où vient que celui qui se ravilit[2] par ses vices au-dessous des derniers esclaves, croit assez conserver son rang et soutenir sa dignité par un équipage[3] magnifique, et que, pendant qu'il se néglige lui-même jusqu'au point de ne se parer d'aucune vertu, il pense être assez orné quand il assemble[4], pour ainsi dire, autour de lui ce que la nature a de plus rare : « comme si c'était là, dit saint Augustin[5], le souverain bien et la richesse de l'homme, que tout ce qu'il a soit riche et précieux, excepté lui-même : » *Quasi hoc sit summum hominis bonum habere omnia bona, præter se ipsum.*

L'éloquent et judicieux[6] saint Jean Chrysostome en rend cette raison excellente, dans la quatrième homélie sur l'é-

1. Cf. p. 354, n. 1.
2. « Ce que J.-C. a cru pouvoir, sans *se ravilir*, acheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien? » (*Or. fun. de la duch. d'Orléans.*)
3. « Se dit du train, de la suite, des hardes. » Acad., 1694.
4. Var. : amasse.
5. *De Civitate Dei*, III, 1.
6. Var. : Le docte...

vangile de saint Matthieu, où il dit à peu près ces mêmes paroles : Je ne puis, dit-il,[1] comprendre la cause de ce prodigieux aveuglement qui est dans les hommes, de croire se rendre illustres par cet éclat extérieur qui les environne, si ce n'est qu'ayant perdu leur bien véritable, ils ramassent tout ce qu'ils peuvent autour d'eux, et vont mendiant[2] de tous côtés la gloire qu'ils ne trouvent plus dans leur conscience.

Cette parole de saint Chrysostome me jette dans une plus profonde considération, et m'oblige à reprendre les choses d'un plus haut principe. Tous les hommes sont nés pour la grandeur, parce que tous sont nés pour posséder Dieu. Car comme Dieu est grand, parce qu'il n'a besoin que de lui-même, l'homme aussi est grand, chrétiens, alors qu'il est assez droit pour n'avoir besoin que de Dieu. C'était la véritable grandeur de la nature raisonnable, lorsque, sans avoir besoin des choses extérieures, qu'elle possédait noblement sans en être en aucune sorte possédée, elle faisait sa félicité par la seule innocence[3] de ses désirs, et se trouvait tout ensemble et grande et heureuse, en s'attachant à Dieu par un saint amour[4]. En effet, cette seule attache[5] qui la rendait tempérante, sage, vertueuse, la rendait aussi par conséquent libre, tranquille, assurée. La paix de la conscience répandait jusque sur les sens une joie divine. L'homme avait en lui-même toute sa grandeur, et tous les biens externes dont il jouissait lui étaient accordés libéralement, non comme un fondement de son bonheur, mais comme une marque de son abondance[6]. Telle était la première institution de la créature raisonnable.

Mais de même qu'en possédant Dieu elle avait la plénitude, ainsi, en le perdant par son péché, elle demeure épuisée.

1. *Hom.* IV, *in Matth.*
2. Var. : et cherchent.
3. Var. : droiture.
4. Var. : par un amour chaste.
5. V. p. 262, n. 3.
6. V. p. 61. n. 1, p. 127, n. 2.

Elle est réduite à son propre fonds, c'est-à-dire, à son premier néant: elle ne possède plus rien, puisque, devenue dépendante des biens qu'elle semble posséder, elle en est plutôt la captive qu'elle n'en est la propriétaire et la souveraine. Toutefois, malgré la bassesse et la pauvreté où[1] le péché nous réduit, le cœur de l'homme étant destiné pour[2] posséder un bien immense, quoique la liaison soit rompue qui l'y tenait attaché, il en reste toujours en lui quelque impression, qui fait qu'il cherche sans cesse quelque ombre d'infinité. L'homme, pauvre et indigent au dedans, tâche de s'enrichir et de s'agrandir comme il peut ; et comme il ne lui est pas possible de rien ajouter à sa taille et à sa grandeur naturelle, il s'applique[3] ce qu'il peut par le dehors. Il pense qu'il s'incorpore, si vous me permettez de parler ainsi, tout ce qu'il amasse, tout ce qu'il acquiert, tout ce qu'il gagne. Il s'imagine croître lui-même avec son train qu'il augmente, avec ses appartements qu'il rehausse, avec son domaine qu'il étend[4]. Aussi, à voir comme il marche, vous diriez que la terre ne le contient plus ; et sa fortune enfermant en soi tant de fortunes particulières, il ne peut plus se compter pour un seul homme.

Et en effet, pensez-vous, messieurs, que cette femme vaine et ambitieuse puisse se renfermer en elle-même, elle qui a non seulement en sa puissance, mais qui traîne sur elle en ses ornements la subsistance d'une infinité de familles ; qui porte, dit Tertullien, en un petit fil autour de son cou, des patrimoines entiers : *Saltus et insulas tenera cervix circumfert*[5] ; et qui tâche d'épuiser au ser-

1. Cf. p. 16, n. 5; p. 182, n. 3.

2. *Destiné pour...* Forme fréquente au XVIIe siècle : « Qu'y a-t-il de plus grand et de plus approchant de Dieu que d'être *destiné pour* la félicité publique ? » Bourdaloue (*Dominicales*, IIe *dimanche après Pâques*).

3. Var. : il y applique.

4. Première rédaction : « avec ses ameublements qu'il enrichit. »

5. *De cultu femin.*, I, 8.

vice d'un seul corps toutes les inventions de l'art et toutes les richesses de la nature? Ainsi l'homme, petit en soi et honteux de sa petitesse, travaille à s'accroître et à se multiplier dans ses titres, dans ses possessions, dans ses vanités : tant de fois comte, tant de fois seigneur, possesseur de tant de richesses, maître de tant de personnes, ministre de tant de conseils, et ainsi du reste : toutefois, qu'il se multiplie tant qu'il lui plaira, il ne faut toujours pour l'abattre qu'une seule mort[1]. Mais, mes frères, il n'y pense pas; et dans cet accroissement infini que sa[2] vanité s'imagine, il ne s'avise jamais de se mesurer à son cercueil, qui seul néanmoins le mesure au juste.

C'est, messieurs, en cette manière que l'homme croit se rendre admirable. En effet, il est admiré, et devient un magnifique spectacle à d'autres hommes aussi vains et autant trompés que lui. Mais ce qui le relève, c'est ce qui l'abaisse; car ne voit-il pas, chrétiens, dans toute cette pompe qui l'environne, et au milieu de tous ces regards qu'il attire, que ce qu'on regarde le moins, ce qu'on admire le moins, c'est lui-même? Tant l'homme est pauvre et nécessiteux, qui n'est pas capable de soutenir[3] par ses qualités personnelles les honneurs dont il se repaît!

C'est ce que nous montre l'Écriture sainte dans cet orgueilleux roi de Babylone, le modèle des âmes vaines, ou plutôt la vanité même. Comme « l'orgueil monte toujours », dit le roi-prophète, et ne cesse jamais d'enchérir sur ce qu'il est[4], *superbia eorum... ascendit semper*[5], Nabuchodonosor ne se contente pas des honneurs de la royauté, il

1. Première rédaction : «qu'une seule mort et une seule chute pour tout casser»; seconde rédaction : « qu'un seule mort, et pour cette mort, une seule cause et encore assez légère. »

2. Var. : notre vanité.

3. Cf. p. 301, n. 2.

4. Var. : Comme l'orgueil enchérit toujours sur ses premières pensées — prétentions.

5. *Ps.* LXXIII, 23.

veut des honneurs divins. Mais comme sa personne ne peut soutenir un éclat si haut[1], qui est démenti trop visiblement par notre[2] misérable mortalité, il érige sa magnifique statue, il éblouit les yeux par sa richesse, il étonne l'imagination par sa hauteur, il étourdit tous les sens par le bruit qu'on fait autour d'elle; et ainsi, l'idole de ce prince, plus privilégiée que lui-même, reçoit des adorations que sa personne[3] n'ose demander. Homme de vanité et d'ostentation, voilà ta figure[4] : c'est en vain que tu te repais des honneurs qui semblent te suivre; ce n'est pas toi qu'on admire, ce n'est pas toi qu'on regarde, c'est cet éclat étranger qui fascine les yeux du monde; et on adore, non point ta personne, mais l'idole de ta fortune, qui paraît dans ce superbe appareil[5] par lequel tu éblouis le vulgaire.

« Jusques à quand, ô enfants des hommes, jusques à quand aimerez-vous la vanité, et vous plairez-vous dans le mensonge ? » L'homme n'est rien, et il ne poursuit que des riens pompeux : *In imagine pertransit homo, sed et frustra conturbatur*[6] : « Il passe comme un songe, et il ne court aussi qu'après des fantômes. » Que s'il est vrai, ce que nous dit saint Jean Chrysostome[7], que la vanité au dehors est la marque la plus évidente de la pauvreté au dedans, que dirons-nous, chrétiens, et que pensera la postérité du siècle où nous sommes? Car quel siècle a-t-on jamais vu, où la vanité ait été plus désordonnée? Quand est-ce qu'on a étalé plus de titres, plus de couronnes, plus de vaines magnificences? Quelle condition

1. Var. : un si grand éclat.
2. Var. : par sa.
3. Var. : que l'original.
4. La représentation. Cf. Pascal, *Pensées*, art. XVI : « La Synagogue [en Israël] ne périssait point parce qu'elle était la figure [de l'Église chétienne à venir.] »
5. Apparat. « Discours d'*appareil* et de cérémonie. » Rollin.
6. *Ps.*, IV, 3 et XXXVIII, 7.
7. *Homil.*, I *in Ep. ad Thessal.*

n'a pas oublié ses bornes? Qui n'a pu avoir la grandeur a voulu néanmoins la contrefaire. On ne peut plus faire de discernement; et, par un juste retour, cette fausse image de grandeur s'est tellement étendue, qu'elle s'est enfin ravilie[1].

Mais encore si les vanites n'étaient simplement que vanités, elles ne nous contraindraient pas, chrétiens, de faire aujourd'hui de si fortes plaintes. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'elles arrêtent le cours des charités, c'est qu'elles mettent tout à fait à sec la source des aumônes, et avec la source des aumônes, celle de toutes les grâces du christianisme. Que dis-je ici? des aumônes! les vanités ne permettent pas même de payer ses dettes[2]. On ruine et les siens et les étrangers pour satisfaire à[3] son ambition. Encore n'est-ce pas le seul désordre : ce ne sont pas seulement la charité et la justice qui se plaignent de la vanité; la pudeur s'en plaint aussi, et la vanité y cause

1. *Ravilie.* Voir p. 357, n. 2.

2. *Payer ses dettes.* Les prédicateurs du dix-septième siècle étaient souvent obligés de rappeler aux seigneurs de la cour ce devoir, que *quelques-uns goûtaient très peu*; c'est Bourdaloue qui nous le dit dans l'oraison funèbre de Henri de Bourbon (père du prince de Condé) où il loue son héros de « n'avoir pas su ce secret malheureux de soutenir sa condition aux dépens d'autrui ». Le même prédicateur, à la Cour, crut devoir faire tout un sermon *sur la Restitution*. Prêchant *sur l'Aumône*, il rappelle que le commencement de la charité doit être de payer ses domestiques et ses fournisseurs. Bossuet recommandait aussi en 1666 (sermon *sur la Justice* ; v. plus loin, p. 389) de payer sans délai « les ouvriers, les marchands ». On se rappelle enfin cette lettre où madame de Sévigné cache, sous la plaisanterie, une leçon dont M. de Grignan pouvait faire son profit : « Il est venu ici un Père Morel, de l'Oratoire, un homme admirable.... Je ne voudrais pas que M. de Grignan eût entendu ce Père ; il ne croit pas qu'on puisse, sans péché, donner à ses plaisirs quand on a des créanciers; les dépenses lui paraissent des vols qui nous ôtent le moyen de faire justice. Vraiment c'est un homme salé : il ne fait aucune composition. » (1679.)

3. *Satisfaire à.* Voir p. 267, n. 1

d'étranges[1] ruines. Simple et innocente beauté, qui commencez à venir au monde, vous avez de l'honnêteté; mais enfin vous voulez paraître, et vous regardez avec jalousie celles que vous voyez plus richement ornées[2]. Sachez que cette vanité, qui vous paraît innocente, machine de loin contre votre honneur; elle vous tend des lacets[3]; elle vous découvre à la tentation; elle donne prise à l'ennemi. Prenez garde à ce dangereux appât, et mettez de bonne heure votre honnêteté sous la protection de la modestie.

Mais ne parlons pas toujours de ces vanités qui regardent les biens de fortune[4] et les ornements du corps; l'homme est vain de plus d'une sorte. Ceux-là pensent être les plus raisonnables qui sont vains des dons de l'intelligence, les savants, les gens de littérature, les beaux esprits[5]. A la vérité, chrétiens, ils sont dignes d'être distingués des autres, et ils font un des plus beaux ornements du monde. Mais qui les pourrait supporter, lorsque aussitôt qu'ils se sentent un peu de talent, ils fatiguent toutes les oreilles de leurs faits et de leurs dits, et que, parce qu'ils savent arranger des mots, mesurer un vers, ou arrondir une période, ils pensent avoir droit de se faire écouter sans fin, et de décider de tout souverainement? O justesse dans la vie, ô égalité dans les mœurs, ô mesure dans les passions, riches et véritables ornements de la nature raisonnable, quand est-ce que nous apprendrons à vous estimer? Mais laissons les beaux esprits dans leurs disputes de mots, dans leur commerce de louanges qu'ils se vendent les uns aux autres à pareil prix, et dans leurs cabales

1. *Étranges*. Voir, pour le sens de ce mot, page 242, note 3.

2. Var. : celles qui sont plus richement parées.

3. Var. : vous prépare des pièges.

4. La richesse.

5. Cf. le *Traité* de Bossuet *sur la concupiscence*, ch. XVIII.

tyranniques, qui veulent usurper l'empire de la réputation et des lettres. Je voudrais n'avoir que ces plaintes, je ne les porterais pas dans cette chaire. Mais dois-je dissimuler leurs délicatesses et leurs jalousies? Leurs ouvrages leur semblent sacrés : y reprendre seulement un mot, c'est leur faire une blessure mortelle. C'est là que la vanité, qui semble naturellement n'être qu'enjouée, devient cruelle et impitoyable. La satire sort bientôt des premières bornes, et d'une guerre de mots elle passe à des libelles diffamatoires, à des accusations outrageuses contre les mœurs et les personnes. Là on ne regarde plus combien les traits sont envenimés, pourvu qu'ils soient lancés avec art, ni combien les plaies sont mortelles à l'honneur, pourvu que les morsures soient ingénieuses[1] : tant il est vrai, chrétiens, que la vanité corrompt tout, jusqu'aux exercices les plus innocents de l'esprit, et ne laisse rien d'entier[2] dans la vie humaine[3].

1. Var. : soient faites d'une manière ingénieuse.

2. *Rien d'entier*, d'intact. « Ne laisser rien d'entier » signifie, chez Bossuet, toucher et gâter tout : « Il faut une autorité ;... autrement la présomption, l'ignorance, l'esprit de contradiction ne *laissera rien d'entier* dans la vie humaine. » *Pensées chrétiennes*, XIV

3. C'est ici que le *premier point* se termine dans le manuscrit. Les éditions ajoutent cette phrase qui appartient au *second point* : « Elle (*la vanité*) ne se contente pas de donner aux crimes des ouvertures favorables, elle les autorise publiquement, et entreprend de les mettre en honneur par des maximes ruineuses à la pureté des mœurs. »

SUR L'AMOUR DES PLAISIRS

SERMON POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME

PRÊCHÉ A SAINT-GERMAIN LE 28 MARS[1] 1666

NOTICE

L'étude des différentes écritures de Bossuet a permis à M. Gandar[2] d'affirmer sans hésitation que le sermon *sur l'Amour des Plaisirs* appartient au Carême de 1666. M. Lachât[3] le place en 1662 pour la raison suivante : un passage de ce sermon, — la description de la *mort du juste*, — se retrouve, avec fort peu de différences, dans *le second sermon pour la Purification de la Sainte Vierge*[4] prêché sans conteste le 2 février de la même année, 1666.

Ce raisonnement suppose deux choses : d'abord, que Bossuet prenait soin de ne se répéter jamais; en second lieu, qu'il prononçait toujours ses sermons tels qu'il les avait écrits. Or nous savons au contraire que, moins soucieux de paraître nouveau que d'être utile, Bossuet ne se faisait aucun scrupule de rappeler à ses auditeurs les idées frappantes qu'il leur avait déjà proposées. Et quant à la forme, nous savons aussi qu'il avait coutume de laisser une très large part à l'improvisation[5], et qu'il changeait souvent en chaire telle ou telle partie des discours qu'il avait préparés. Il est donc légitime d'admettre que Bossuet, en prononçant le sermon *sur l'Amour des plaisirs*, a modifié ce tableau de la mort du juste, déjà tracé par lui précédemment, de façon à ne pas offenser par une répétition trop évidente des auditeurs trop délicats.

1. Le jour n'est pas certain. M. Lebarq le place au mercredi 31.
2. *Études critiques*, p. 398.
3. *Œuvres de Bossuet*, IX, 190.
4. On trouvera ce passage reproduit en note à la fin du discours.
5. Voir, dans l'*Introduction*, comment il composait ses Sermons.

Enfin cette objection de M. Lachat disparaît tout entière, si comme le croit le dernier éditeur des Sermons, l'abbé Lebarq, la péroraison sur la mort du juste n'a pas été prononcée le jour de la Purification.

SUR L'AMOUR DES PLAISIRS

Homo quidam habuit duos filios, et dixit adolescentior ex illis patri : Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.

Un homme avait deux fils, et le plus jeune des deux dit à son père : Mon père, donnez-moi mon partage du bien qui me touche [1].

Luc., xv, 11.

La parabole de l'Enfant prodigue nous fut hier proposée par la sainte Église dans la célébration des mystères, et je pense que vous voudrez bien que je ramène aujourd'hui [2] un si beau et si utile spectacle. Et certainement, chrétiens, toute l'histoire de ce prodigue, sa malheureuse sortie de la maison de son père, ses voyages ou plutôt ses égarements dans un pays éloigné, son avidité pour avoir son bien, et sa prodigieuse facilité à le dissiper, ses libertés et sa servitude, ses douleurs après ses plaisirs, et la misère extrême où il est réduit pour avoir tout [3] donné à son plaisir : enfin la variété infinie et le mélange de ses aventures sont un tableau si naturel de la vie humaine; et son retour à son père, où il retrouve avec abondance tous les biens qu'il avait perdus,[4] une image si accomplie des grâces de la pénitence, que je croirais manquer tout à fait au saint minis-

1. Var. : qui m'appartient — qui me regarde.
2. Variante : et je me sens invité à ramener aujourd'hui, etc.
3. Var. : trop.
4. Sous entendez ici : *est*.

tère dont je suis chargé, si je négligeais les instructions que Jésus-Christ a renfermées dans cet évangile. Ainsi mon esprit ne travaille plus qu'à trouver à quoi se réduire dans une matière si vaste. Tout me paraît important, et je ne puis tout traiter sans entreprendre aujourd'hui un discours immense. Grand Dieu, arrêtez mon choix sur ce qui sera le plus profitable à cet illustre auditoire, et donnez-moi les lumières de votre Esprit saint, par les pieuses intercessions de la bienheureuse Vierge, que je salue avec l'ange, en disant : *Ave*, etc.

Depuis notre ancienne désobéissance, il semble que Dieu ait voulu retirer du monde tout ce qu'il y avait répandu de joie véritable pendant l'innocence[1] des commencements ; si bien que ce qui flatte maintenant nos sens n'est plus qu'un amusement dangereux, et une illusion de peu de durée. Le sage l'a bien compris, lorsqu'il a dit ces paroles : *Risus dolore miscebitur, et extrema gaudii luctus occupat*[2]. « Le ris[3] sera mêlé de douleur, et les joies se termineront[4] en regrets. » C'est connaître le monde que de parler ainsi de ses plaisirs ; et ce grand homme a bien remarqué, dans les paroles que j'ai rapportées, premièrement qu'ils ne sont pas purs, puisqu'ils sont mêlés de douleurs, et secondement qu'ils passent bien vite[5], puisque la tristesse les suit de si près. En effet, il est véritable que nous ne goûtons point ici de joie sans mélange. La félicité des hommes du monde est composée de tant de pièces, qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque ; et la douleur a trop d'empire dans la vie humaine, pour nous laisser jouir longtemps de quelque repos. C'est ce que nous pouvons

1. Var. : dans l'innocence.
2. *Prov.*, XIV, 13.
3. *Ris*. C'est la forme en usage au dix-septième siècle. « *Rire*, dit en 1691 le dictionnaire de Furetière, est *quelquefois* substantif masculin. » Cf. *supra*, p. 359.
4. Var. : se finiront.
5. Var. : qu'ils ont peu — qu'ils n'ont point de consistance.

entendre par la parabole de l'Enfant prodigue. Pour donne un cours plus libre à ses passions, il renonce aux commodités et a la douceur de sa maison paternelle, et il achète à ce prix cette liberté malheureuse. Le plaisir de jouir de ses biens est suivi de leur entière dissipation. Ses excès, ses profusions, cette vie voluptueuse qu'il a embrassée, le réduisent à la servitude, à la faim, et au désespoir. Ainsi vous voyez, messieurs, que ses joies se tournent bientôt en amertume : *Extrema gaudii luctus occupat.* Mais voici un autre changement, qui n'est pas moins remarquable : la longue suite de ses malheurs l'ayant fait rentrer en lui-même, il retourne enfin à son père, repentant et affligé de tous ses désordres; et reçu dans ses bonnes grâces, il recouvre par ses larmes et par ses regrets ce que ses joies dissolues lui avaient fait perdre. Étranges[1] vicissitudes! Plongé par ses plaisirs déréglés dans un abîme de douleurs, il rentre par sa douleur même dans la tranquille possession d'une joie parfaite. Tel est le miracle de la pénitence; et c'est ce qui me donne lieu, chrétiens, de[2] vous faire voir aujourd'hui, dans l'égarement et dans le retour de ce prodigue, ces deux vérités importantes : les plaisirs, sources de douleurs; et les douleurs, sources fécondes des nouveaux plaisirs. C'est le partage de ce discours et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT

L'apôtre saint Paul a prononcé[3] que « tous ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ souffriront persécution : *Omnes qui pie volunt vivere in Christo Jesu, persecutionem patientur*[4]. L'Église était encore dans son enfance, et déjà toutes les puissances du monde s'armaient contre

1. *Étranges.* Voyez p. 216, n. 5.
2. Var : et c'est ce qui me porte, messieurs, à...
3. Annoncé solennellement et avec autorité. Cf. p. 328, n. 2.
4. II *Timoth.*, III, 12.

elle. Mais ne vous persuadez pas qu'elle ne fût persécutée que par les tyrans ennemis déclarés du christianisme. Chacun de ses enfants était soi-même son persécuteur. Pendant qu'on affichait dans toutes les places publiques des sentences et des proscriptions contre les fidèles, eux-mêmes se condamnaient d'une autre sorte. Si les empereurs les exilaient de leur patrie, tout le monde leur était un exil; ils s'ordonnaient à eux-mêmes de ne s'attacher nulle part, et de n'établir leur domicile en aucun pays de la terre. Si on leur ôtait la vie par violence, eux-mêmes s'ôtaient les plaisirs volontairement. Et Tertullien a raison de dire que cette sainte et innocente persécution aliénait[1] encore plus les esprits que l'autre : *Plures invenias, quos magis periculum voluptatis quam vitæ avocet ab hac secta, cum alia non sit et stulto et sapienti vitæ gratia, nisi voluptas*[2]; c'est-à-dire que[3] si l'on craignait les rigueurs des empereurs contre l'Église, on craignait encore davantage la sévérité de sa discipline contre elle-même; et que plusieurs se seraient exposés plus facilement à se voir ôter la vie, qu'à se voir arracher les plaisirs, sans lesquels la vie leur est ennuyeuse, et qu'ils aimeraient autant n'avoir pas que de l'avoir sans goût[4] et sans agrément.

Ce martyre, messieurs, ne finira point; et cette sainte persécution, par laquelle nous combattons en nous-mêmes les attraits des sens, durera autant que l'Église. La haine aveugle et injuste qu'avaient les grands du monde contre

1. V. p. 232, n. 5.
2. *De spect.*, 2.
3. Première rédaction : C'est-à-dire qu'on s'éloignait du christianisme plus par la crainte de perdre les plaisirs que par celle de perdre la vie, qu'on aimait autant n'avoir pas que de l'avoir sans goût et sans agrément; c'est-à-dire, que si l'on craignait, etc. — Bossuet avait donc exprimé d'abord cette idée en deux phrases, mais il les fond ensuite l'une dans l'autre, pour en faire la période que nous restituons ici d'après le manuscrit.
4. Sans saveur. Au sens où l'on dit : « Ce mets n'a aucun *goût*. »

l'Évangile a eu son cours limité, et le temps l'a enfin tout à fait éteinte; mais la haine des chrétiens contre eux-mêmes et contre leur propre corruption doit être immortelle, et c'est elle qui fera durer jusques à la fin des siècles ce martyre vraiment merveilleux, où chacun s'immole soi-même, où le persécuteur et le patient sont également agréables, où Dieu d'une même main soutient celui qui souffre, et couronne celui qui persécute[1]

Je n'ignore pas, chrétiens, que plusieurs murmurent ici contre la sévérité de l'Évangile. Ils veulent bien que Dieu nous défende ce qui fait tort au prochain; mais ils ne peuvent comprendre que l'on mette de la vertu à se priver des plaisirs; et les bornes qu'on nous prescrit de ce côté-là[2] leur semblent insupportables. Mais s'il n'était mieux séant à la dignité de cette chaire de supposer[3] comme indubitables les maximes de l'Évangile que de les prouver par raisonnement, avec quelle facilité pourrais-je vous faire voir qu'il était absolument nécessaire que Dieu réglât par ses saintes lois toutes les parties de notre conduite; que lui, qui nous a prescrit l'usage que nous devons faire de nos biens, ne devait pas négliger de nous enseigner celui que nous devons faire de nos sens; que si, ayant égard à la faiblesse des sens, il leur a donné quelques plaisirs, aussi, pour honorer[4] la raison, il fallait y[5] mettre des bornes, et ne livrer pas au corps l'homme tout entier, à la honte de l'esprit.

Et certainement, chrétiens, il ne faut pas s'étonner que Jésus-Christ nous commande de persécuter en nous-mêmes l'amour des plaisirs, puisque, sous prétexte d'être nos amis, ils nous causent de si grands maux. Les pires des

1. Note marginale : « Prouver par l'Évangile. » Suivent plusieurs textes de saint Luc, IX, 25; XIII, 24, et de saint Matthieu, VII, 13, 14

2. Var. : qu'on nous y prescrit

3. *Supposer*. Voir p. 148, n. 1.

4. Var. : pour l'amour de...

5. Aux sens. V. p. 309, n. 3.

ennemis, disait sagement cet ancien[1], ce sont les flatteurs; et j'ajoute avec assurance que les pires de tous les flatteurs, ce sont les plaisirs. Ces dangereux conseillers, où ne nous mènent-ils pas par leurs flatteries? Quelle honte, quelle infamie, quelle ruine dans les fortunes, quels dérèglements dans les esprits, quelles infirmités même dans les corps, n'ont pas été introduites par l'amour désordonné des plaisirs? Ne voyons-nous pas tous les jours plus de maisons ruinées par la sensualité que par les disgrâces, plus de familles divisées et troublées dans leur repos par les plaisirs que par les ennemis les plus artificieux, plus d'hommes immolés avant le temps à la mort par les plaisirs que par les violences et par les combats[2]? Les tyrans, dont nous parlions tout à l'heure, ont-ils jamais inventé des tortures plus insupportables que celles que les plaisirs font souffrir à ceux qui s'y abandonnent? Ils ont amené dans le monde des maux inconnus au genre humain; et les médecins nous enseignent, d'un commun accord, que ces funestes complications de symptômes et de maladies qui déconcertent leur art, confondent leurs expériences, démentent[3] leurs anciens aphorismes[4], ont leurs sources dans les plaisirs. Qui ne voit donc clairement combien il était juste de nous obliger d'en être les persécuteurs, puisqu'ils sont eux-mêmes, en tant de façons, les plus cruels persécuteurs de la vie humaine?

Mais laissons les maux qu'ils font à nos corps et à nos fortunes : parlons de ceux qu'ils font à nos âmes, dont le cours est inévitable. La source de tous les maux, c'est qu'ils nous éloignent de Dieu, pour lequel si[5] notre cœur

1. *Quint. Curt.*, VIII, VI et VII.
2. Variante : que par les guerres et les combats.
3. Variante : font mentir.
4. Définitions de maladies, préceptes de thérapeutique : « les *Aphorismes* d'Hippocrate. »
5. Tour. latin fréquent au dix-septième siècle. « *Toutes lesquelles choses si* vous n'avez connues

ne nous dit pas que nous sommes faits, il n'y a point de paroles qui puissent guérir notre aveuglement. Or, mes frères, Dieu est esprit, et ce n'est que par l'esprit qu'on le peut atteindre. Qui ne voit donc que plus nous marchons dans la région des sens, plus nous nous éloignons de notre demeure natale, et plus nous nous égarons dans une terre étrangère?

Le prodigue nous le fait bien voir; et ce n'est pas sans raison qu'il est écrit dans notre évangile, qu'en sortant de la maison de son père, « il alla dans une région bien éloignée : » *Peregre profectus est in regionem longinquam*[1]. Ce fils dénaturé et ce serviteur fugitif, qui quitte pour ses plaisirs le service de son maître, fait deux étranges[2] voyages : il éloigne de Dieu son cœur, et ensuite il en éloigne même sa pensée. Rien n'éloigne tant notre cœur de Dieu, que l'attache aveugle aux joies sensuelles; et si les autres passions peuvent l'emporter, c'est celle-ci qui l'engage, et le livre tout à fait. Dieu n'est plus dans ton cœur, homme sensuel; l'idole que tu encenses, c'est le Dieu que tu adores. Mais tu feras bientôt une seconde démarche[3]. Si Dieu n'est plus dans ton cœur, bientôt il ne sera plus dans ton esprit. Ta mémoire, trop complaisante à ce cœur ingrat, l'effacera bientôt d'elle-même de ton souvenir. En effet, ne voyons-nous pas que les plaisirs occupent tellement l'esprit, que les saintes vérités de Dieu et ses justes

en moi, vous en devez au moins avoir vu les semences dès ma première jeunesse. » Voiture, cité par Chassang, *Grammaire française, paragraphe* 257. «...Des pensées inutiles de l'avenir, *auxquelles bien loin d'être obligé de m'arrêter*, je suis au contraire obligé de ne m'y point arrêter. » Pascal, *Lettres à Mlle de Roannez.* « Il ne me reste plus qu'à y ajouter l'évidence de la révélation divine, *à laquelle ne désirant pas m'attacher*, tant qu'à présent, je me contenterai de dire que, etc. » Bossuet, *Traité du Libre Arbitre*, II — Voyez plus haut, p. 318, ligne 8.

1. *Luc.*, xv, 13.
2. *Étranges.* Voir p. 216, note 5.
3. Var. : Un second pas.

jugements n'y ont plus de place? *Auferuntur judicia tua a facie ejus*[1]. Dieu éloigné de notre cœur, Dieu éloigné de notre pensée : ô le malheureux éloignement[2]! ô le funeste voyage! Où êtes-vous, ô prodigue! combien éloigné de votre patrie! et en quelle basse région avez-vous choisi[3] votre demeure![4]

De vous dire[5] maintenant, messieurs, jusqu'où ira cet égarement, ni jusqu'où[6] vous emporteront les joies sensuelles, c'est ce que je n'entreprends pas[7]; car qui sait les mauvais conseils que vous donneront ces flatteurs? Tout

1. *Psal.* IX, 27.
2. Var. : ô le cruel éloignement.
3. Var. : établi.
4. Note marginale : « David s'était autrefois perdu dans cette terre étrangère. Il en est revenu bientôt, mais pendant qu'il y a passé, écoutez ce qu'il nous dit de ses erreurs : *Cor meum dereliquit me;* « mon cœur, dit-il, m'a abandonné; » il s'est allé engager dans une misérable servitude. Mais pendant que son cœur lui échappait, où avait-il son esprit? Écoutez ce qu'il dit encore: *Comprehenderunt me iniquitates meæ, et non potui ut viderem :* « Les pensées de mon péché m'occupaient tout, et je ne pouvais plus voir autre chose. » C'est encore en cet état que « la lumière de ses yeux n'est plus avec lui. » La connaissance de Dieu était obscurcie; la foi, comme éteinte et oubliée; chrétiens, quel égarement! Mais les pécheurs vont plus loin encore. Les vérités de Dieu nous échappent ; nous perdons, en nous éloignant, le ciel de vue; on ne sait qu'en croire; il n'y a plus que les sens qui nous touchent et qui nous occupent. »

5. *De vous dire*, etc. « Cette tournure est perpétuelle dans le dix-septième siècle;... aujourd'hui on supprime souvent ce *de* qui n'est ni sans utilité ni sans grâce, et qui d'ailleurs peut être repris, quand on veut, d'après les meilleures et les plus sûres autorités. » Littré. « *D'observer* sa loi, c'est la moindre de nos pensées. » *Sermon sur la Bonté et la Rigueur de Dieu.* « Je l'ai vu quelque part : *de savoir* où, il est difficile. » La Bruyère.

6. *De vous dire jusqu'où ni jusqu'où...*. Sur l'emploi de *ni* au XVIe et au XVIIe siècle, dans des phrases où il y a seulement une idée implicite de négation, voir Chassang, *Gr. fr.*, *par.* 387. « Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt, *ni* Patru. » Boileau, *Sat.* IX. — V. p. 337, n. 5

7. Avant d'arriver à cette expression si simple, Bossuet avait écrit successivement : « Ce serait une folie de l'entreprendre,.. c'est ce qui passe notre connaissance, c'est ce qui passe tout à fait notre connaissance. » Ce sont ces petites phrases de transition qui l'arrêtent le plus longtemps et qui sont le plus raturées dans les manuscrits

ce que je sais, chrétiens, c'est que la raison, une fois livrée à l'attrait des sens et prise de ce vin fumeux, ne peut plus répondre d'elle-même, ni savoir où l'emportera son ivresse[1]. Mais que sert de renouveler aujourd'hui ce que j'ai déjà dit dans cette chaire de l'enchaînement des péchés? Que sert de vous faire voir qu'ils s'attirent les uns les autres[2], puisqu'il n'en faut qu'un pour nous perdre; et que, sans que nous fassions jamais d'autres injustices, c'en est une assez criminelle que de refuser notre cœur à Dieu, qui le demande à si juste titre.

C'est à cette énorme injustice que nous engage[3] tous les jours l'amour des plaisirs. Il fait beaucoup davantage : non content de nous avoir une fois arrachés à Dieu, il nous empêche d'y retourner par une conversion véritable; et en voici les raisons.

Pour se convertir, chrétiens, il faut premièrement se résoudre, fixer son esprit à quelque chose, prendre une forme[4] de vie : or est-il que[5] l'attache[6] aux attraits sensibles nous met dans une contraire disposition. Car nous voyons par expérience que, trop pauvres[7] pour nous pouvoir arrêter longtemps, tout l'agrément des sens est dans la variété ; et c'est pourquoi l'Écriture dit que « la concupiscence est inconstante; » *Inconstantia concupiscentiæ*[8], parce que, dans toute l'étendue des choses sensibles, il n'y a point de si agréable situation que le temps ne rende ennuyeuse et insupportable. Quiconque donc s'attache au sensible, il faut qu'il erre[9] nécessairement d'objets en

1. Var. : Son enivrement.
2. Var. : Et quel besoin de vous faire voir qu'un crime en attire d'autres....
3. Var. : C'est cette horrible injustice, c'est cet attentat énorme que nous fait faire, etc. *Engager* dans le sens d'*induire* et même d'*obliger* était fréquent au XVIIe siècle : « Si dans quelque attentat il osait l'engager. » Corneille, *Œdipe*, 1, 3. Cf. ici p. 272 et 403.
4. *Formam vitæ inire.*
5. Voir page 332, note 3.
6. Voir page 358, note 5.
7. *Pauvres* se rapporte à *sens*.
8. *Sap.*, IV, 12.
9. Var. : qu'il passe.

objets, et se trompe, pour ainsi dire, en changeant de place. Ainsi[1] qu'est-ce autre chose que la vie des sens, qu'un mouvement alternatif de l'appétit au dégoût, et du dégoût à l'appétit, l'âme flottant[2] toujours incertaine entre l'ardeur qui se ralentit et l'ardeur qui se renouvelle? *Inconstantia concupiscentiæ*[3]. Voilà ce que c'est que la vie des sens. Cependant, dans ce mouvement perpétuel, on ne laisse pas de se divertir par l'image d'une liberté errante : *Quasi quadam libertate auræ perfruuntur vago quodam desiderio suo*[3].

Mais aussi quand il faut[4] arrêter ses résolutions, cette âme, accoutumée dès longtemps à courir deçà et delà partout où elle voit la campagne découverte, à suivre ses humeurs et ses fantaisies, et à se laisser tirer sans résistance par les objets plaisants, ne peut plus du tout se fixer. Cette constance, cette égalité, cette sévère régularité de la vertu lui fait peur, parce qu'elle n'y voit plus ces délices, ces doux changements, cette variété qui égaye les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté. C'est pourquoi cent fois on tente et cent fois on quitte, on rompt et on renoue bientôt avec les plaisirs. De là ces remises[5] de jour en jour, ce demain qui ne vient jamais, cette occasion qui manque toujours, cette affaire qui ne finit point, et dont on attend toujours la conclusion. O âme inconstante et irrésolue, ou plutôt trop déterminée et trop résolue pour ne pouvoir te résoudre, iras-tu toujours errant d'objets en objets, sans jamais t'arrêter au bien véritable? Qu'as-tu acquis de cer-

1. Var. : Ainsi la concupiscence, c'est-à-dire l'amour des plaisirs est toujours changeant, parce que toute son ardeur languit et meurt dans la continuité, et que c'est le changement qui le fait revivre.

2. *L'âme flottant...* Participe absolu. Voir page 174, note 3.

3. Comparez le *Traité de la Concupiscence*, chapitre XXIX.

4. *S. Aug., In Psalm.* CXXXVI, 9. Note marginale : « Pour se convertir, il faut un certain sérieux, ceux qui vivent dans les plaisirs (*lusum esse vitam nostram*), sont accoutumés à rire de tout, ne prennent rien sérieusement. »

5. *Remises.* Voir page 312, note 2.

tain par ce mouvement éternel, et que te reste[-t-il] de tous ces plaisirs, sinon que tu en reviens avec un dégoût du bien, une attache au mal, le corps fatigué et l'esprit vide? Est-il rien de plus pitoyable?

C'est ici qu'il nous faut entendre quelle est la captivité où jettent les joies sensuelles; car le prodigue de la parabole ne s'égare pas seulement, mais encore il s'engage et se rend esclave; et voici en quoi consiste notre servitude. C'est qu'encore que nous passions d'un objet à l'autre, ainsi que je viens de dire, avec une variété infinie, nous demeurons arrêtés dans l'étendue des choses sensibles. Et qu'est-ce qui nous tient ainsi captifs[1] de nos sens, sinon la malheureuse alliance du plaisir avec l'habitude? Car si l'habitude seule a tant de force pour nous captiver, le plaisir et l'habitude étant joints ensemble, quelles chaînes ne feront-ils pas? *Venumdatus sub peccato*[2] : « Je suis vendu « pour être assujetti au péché. » Le péché nous achète par le plaisir qu'il nous donne. Entrez avec moi, messieurs, dans cette considération. Encore que la nature ne nous porte pas à mentir, et qu'on ne puisse comprendre le plaisir que plusieurs y trouvent, néanmoins celui qui s'est engagé dans cette faiblesse honteuse ne trouve plus d'ornements qui soient dignes de ses discours, que la hardiesse de ses inventions; bien plus, il jure et ment tout ensemble avec une pareille facilité; et, par une horrible profanation, il s'accoutume à mêler ensemble la première Vérité avec son contraire. Et quoique, repris par ses amis et confondu par lui-même, il ait honte de sa conduite, qui lui ôte toute créance, son habitude l'emporte par-dessus ses résolutions. Que si une coutume de cette sorte, qui répugne à la nature non moins qu'à la raison même, est

1. Var. : si fort captifs.

2. *Rom.*, VII, 14.

néanmoins si puissante et si tyrannique, qu'y aura-t-il de plus invincible que la nature avec l'habitude, que la force de l'inclination et du plaisir jointe à celle de l'accoutumance[1]? Si le plaisir rend le vice aimable, l'habitude le rendra comme nécessaire. Si le plaisir nous jette dans une prison, l'habitude, dit saint Augustin, fermera cent portes sur nous, et ne nous laissera aucune sortie : *Inclusum se sentit difficultate vitiorum, et quasi muro impossibilitatis erecto portisque clausis, qua evadat non invenit*[2].

En cet état, chrétiens, s'il nous reste quelque connaissance de ce que nous sommes, quelle pitié devons-nous avoir de notre misère? Car encore, si nous pouvions arrêter cette course rapide des plaisirs, et les attacher, pour ainsi parler, autant à nous que nous nous attachons à eux, peut-être que notre aveuglement aurait quelque excuse. Mais n'est-ce pas la chose du monde la plus déplorable, que nous aimions si puissamment ces amis trompeurs qui nous abandonnent si vite; qu'ils aient une telle force pour nous entraîner, et nous aucune pour les retenir[3]; enfin, que notre attache[4] soit si violente et leur fuite cependant si précipitée Pleurez, pleurez, ô prodigue! car qu'y a-t-il de plus misérable que de se sentir comme forcé par ses habitudes vicieuses d'aimer les plaisirs, et de se voir, sitôt après, forcé, par une nécessité fatale, de les perdre sans retour et sans espérance!

Que si, parmi tant de sujets de nous affliger, nous vivons

1. *Accoutumance.* En 1647, Vaugelas constatait que ce mot commençait à vieillir, et en 1668, au témoignage d'un autre grammairien (Marguerite Buffet), c'était encore « un méchant terme. » En 1675, Bouhours remarque au contraire qu' « il se rétablit peu à peu. » (*Remarques Nouvelles*) La Rochefoucauld l'emploie aussi.

2. *In Ps.* CVI, 5.

3. Var. : Que nous ayons un amour si ferme pour ces plaisirs dont le naturel est si volage; qu'ils aient tant de force pour nous entraîner et nous une extrême impuissance pour les retenir.

4. Cf. p. 374, n. 4.

toutefois heureux et contents, c'est alors, c'est alors, mes frères, qu'au défaut de notre misère, notre propre repos nous doit faire horreur. Car ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « Illuminez mes yeux, ô Seigneur, de peur que je « ne m'endorme dans la mort[1]. » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit : « Ils passent leurs jours en paix, et des- « cendent en un moment dans les enfers[2]. » Ce n'est pas en vain qu'il est écrit, et que le Sauveur a prononcé dans son Évangile : « Malheur à vous qui riez, car vous pleure- « rez[3] ! » En effet, si ceux qui rient parmi leurs péchés peuvent toujours conserver leur joie et en ce monde et en l'autre, ils l'emportent contre Dieu, et bravent sa toute-puissance. Mais comme Dieu est le maître, il faut nécessairement que leurs ris se changent en gémissements éternels[4] ; et ils sont d'autant plus assurés de pleurer un jour, qu'ils pleurent moins maintenant. Ouvrez donc les yeux, ô pécheurs! voyez sur le bord de quel précipice vous vous êtes endormis, parmi quels flots et quelles tempêtes vous croyez être en sûreté, enfin parmi quels malheurs et dans quelle servitude vous vivez contents! Oh! qu'il vous serait peut-être utile que Dieu vous éveillât d'un coup de sa main, et vous instruisît par quelque affliction! Mais, mes frères, je ne veux point faire de pareils souhaits, et je vous conjure, au contraire, de n'obliger pas le Tout-Puissant à vous faire ouvrir les yeux[5] par quelque revers; prévenez de vous-mêmes sa juste fureur ; craignez le retour du siècle à venir, et le funeste changement dont Jésus-Christ vous menace ; et, de peur que votre joie ne se change en pleurs, cherchez dans la pénitence, avec le prodigue,

1 *Ps.* XII, 4.
2 *Job.*, XXI, 13.
3 *Luc.*, VI, 25.
4. Var : soient changés en pleurs.
5. Var. à vous rappeler à vous-mêmes.

une tristesse qui se change en joie : c'est par où je m'en vais conclure.

SECOND POINT

Nous lisons dans l'histoire sainte (c'est au premier livre d'Esdras), que lorsque ce grand prophète eut rebâti le temple de Jérusalem, que l'armée assyrienne avait détruit, le peuple mêlant ensemble le triste ressouvenir de sa ruine et la joie d'un si heureux[1] rétablissement, une partie[2] poussait en l'air des accents[3] lugubres, l'autre faisait retentir jusqu'au ciel des chants de réjouissance; en telle sorte, dit l'auteur sacré, « qu'on ne pouvait distinguer les gé- « missements d'avec les cris d'allégresse : « *Nec poterat quisquam agnoscerē vocem clamoris lætantium, et vocem fletus populi*[4]. Ce mélange mystérieux de douleur et de joie est une image assez naturelle[5] de ce qui s'accomplit dans la pénitence. L'âme déchue de la grâce[6] voit le temple de Dieu renversé en elle. Ce ne sont point les Assyriens qui ont fait cet effroyable ravage; c'est elle-même qui a détruit et honteusement profané ce temple sacré de son cœur, pour en faire un temple d'idoles. Elle pleure, elle gémit, elle ne veut point recevoir de consolation; mais au milieu de ses douleurs, et pendant qu'elle fait couler un torrent de larmes, elle voit que le Saint-Esprit, touché de ses pleurs et de ses regrets, commence à redresser cette maison sainte, qu'il relève l'autel abattu[7] et rend enfin le premier honneur à sa conscience, où il veut faire sa demeure; en sorte qu'elle trouvera dans ce nouveau sanctuaire une retraite assurée,

1. Var. : glorieux.
2. Var. : tantôt... tantôt...
3. Var. : cris.
4. I *Esdr.*, III, 13.
5. Var. : imparfaite.
6. Première rédaction : « contrite et repentante »; seconde rédaction : « pécheresse et égarée. »
7. Var. : qu'il rebâtit l'autel profané

dans laquelle elle pourra vivre heureuse et tranquille, sous la paisible protection[1] de Dieu[2]. Que jugez-vous chrétiens, de cette sainte tristesse? Une âme à qui ses douleurs procurent une telle grâce, n'aimera-t-elle pas mieux s'affliger de ses péchés que de vivre avec le monde? et ne faut-il pas s'écrier ici avec le grand saint Augustin : « Que celui-là est « heureux, qui est affligé[3] de cette sorte! » *Quam felix est, qui sic miser est*[4]!

C'est ici que je voudrais pouvoir ramasser tout ce qu'il y a de plus efficace dans les Écritures divines, pour vous représenter dignement ces délices intérieures, ce fleuve de paix dont parle Isaïe[5], cette joie du Saint-Esprit, enfin ce calme admirable d'une bonne conscience. Il est malaisé, mes frères, de faire entendre ces vérités et goûter ces chastes plaisirs aux hommes du monde; mais nous tâcherons toutefois, comme nous pourrons, de leur en donner quelque idée.

Dans cette inconstance des choses humaines, et parmi tant de différentes agitations qui nous troublent[6] ou qui nous menacent, celui-là me semble heureux qui peut avoir un refuge. Et sans cela, chrétiens, nous sommes trop découverts aux attaques[7] de la fortune, pour pouvoir trouver du repos. Laissons pour quelque temps la chaleur ordinaire du discours, et pesons les choses froidement. Vous vivez ici dans la cour, et, sans entrer plus avant dans l'état de vos affaires, je veux croire que votre état est tranquille[8]; mais vous n'avez pas si fort oublié les tempêtes dont cette mer est si souvent agitée, que vous vous fiiez tout à fait à cette

1. Var. : Sous la glorieuse protection du Saint d'Israël, c'est-à-dire du Dieu vivant.
2. Var. : qui y fera sa demeure.
3. Avec la force du latin *afflictus*. Var. : malheureux.
4. *In Ps.* XXXVII, 2.
5. *Isa.*, LXVI, 12.
6. Var. : pressent.
7. Var. : aux atteintes.
8. Var. : Je suppose que la vie vous semble douce.

bonace[1] : et c'est pourquoi je ne vois point d'homme sensé[2] qui ne se destine un lieu de retraite qu'il regarde de loin, comme un port dans lequel il se jettera, quand il sera poussé par les vents contraires. Mais cet asile, que vous vous préparez contre la fortune, est encore de son ressort ; et si loin que vous puissiez étendre votre prévoyance, jamais vous n'égalerez ses bizarreries : vous penserez vous être munis d'un côté, la disgrâce viendra de l'autre ; vous aurez tout assuré aux environs, l'édifice manquera par le fondement. Si le fondement est solide, un coup de foudre viendra d'en haut, qui renversera tout de fond en comble : je veux dire simplement et sans figure que les malheurs nous assaillent et nous pénètrent par trop d'endroits, pour pouvoir être prévus et arrêtés de toutes parts. Il n'y a rien sur la terre où nous mettions notre appui, qui non seulement ne puisse manquer, mais encore nous être tourné en une amertume infinie, et nous serions trop novices dans l'histoire de la vie humaine, si nous avions besoin que l'on nous prouvât cette vérité.

Posons donc que ce qui peut arriver, ce que vous avez vu mille fois arriver aux autres, vous arrive aussi à vous-mêmes. Car, mes frères, vous n'avez point de sauvegarde[3] de la fortune ; vous n'avez ni exemption ni privilège contre les faiblesses communes. Qu'il arrive que votre fortune soit renversée par quelque disgrâce, votre famille désolée par quelque mort désastreuse[4], votre santé ruinée par quelque longue et fâcheuse maladie ; si vous n'avez quelque lieu où vous vous mettiez à l'abri, vous essuierez tout du long toute

1. Vieux mot d'orig. italienne.
2. Var. : d'homme de sens.
3. *Sauvegarde.* Ce mot avait au dix-septième siècle un sens spécial : il désignait « l'exemption de logements et passage de guerre, accordée par lettre ou brevet du roi ou d'un général d'armée, » et aussi « le détachement qu'un chef militaire envoie dans un lieu pour le garantir du pillage ».
4. Var. : douloureuse.

la fureur des vents et de la tempête[1] : mais où sera cet abri? Promenez-vous à la campagne, le grand air ne dissipe point votre inquiétude; rentrez dans votre maison, elle vous poursuit[2]; cette importune s'attache à vous jusque dans votre cabinet et dans votre lit, où elle vous fait faire cent tours et retours, sans que jamais vous trouviez une place qui vous soit commode[3]. Poussé et persécuté de tous côtés, je ne vois plus que vous-même et votre propre conscience où vous puissiez vous réfugier. Mais si cette conscience est mal avec Dieu, ou elle n'est pas en paix, ou sa paix est pire et plus ruineuse que tous les troubles[4]. Que ferez-vous, malheureux? Le dehors[5] vous étant contraire, vous voudriez-vous renfermer au dedans? Le dedans, qui est tout en trouble, vous rejette violemment au dehors. Le monde se déclare contre vous par votre infortune; le ciel vous est fermé par vos péchés: ainsi, ne trouvant nulle consistance[6], quelle misère sera égale à la vôtre? Que si votre cœur est droit avec Dieu, là sera votre asile et votre refuge : là vous aurez Dieu au milieu de vous; car Dieu ne quitte jamais un homme de bien : *Deus in medio ejus, non commovebitur*, dit le Psalmiste[7]. Dieu donc habitant en vous soutiendra votre cœur abattu, en l'unissant saintement à un Jésus désolé, et aux mystères de sa croix et de ses souffrances. Là

1. Var. : si vous n'avez quelque lieu où vous soyez à l'abri, il vous faudra essuyer toute la fureur des tempêtes.

2. Var. : Elle vous y suit.

3. Var. : sans que jamais vous trouviez une bonne place.

4. Note marginale : « C'est la faute que nous faisons : notre conscience, notre intérieur, le fond de notre âme et la plus haute partie de nous-mêmes est hors de prise : nous l'engageons avec les choses sur quoi la fortune peut frapper. Imprudents! Quand le corps est découvert, ils (*certains animaux*) tâchent de cacher la tête : nous produisons tout au dehors. »

5. Première rédaction : « le dehors qui vous est contraire vous repousse au dedans de vous. »

6. *Ne trouvant nulle consistance*, etc. V. p. 174, n. 5, et Chassang, *Gramm. franç*, *par.* 333, 2°.

7. *Ps* XLV, 6

il vous montrera les afflictions, sources fécondes de biens infinis; et entretenant votre âme affligée dans une bonne espérance, il vous donnera des consolations que le monde ne peut entendre. Mais pour avoir en vous-même ce consolateur invisible, c'est-à-dire le Saint-Esprit[1], et pour goûter avec lui la paix d'une bonne conscience, il faut que cette conscience soit purifiée; et nulle eau ne le peut faire que celle des larmes. Coulez donc, larmes de la pénitence; coulez comme un torrent, ondes bienheureuses, nettoyez cette conscience souillée; lavez ce cœur profané[2], et « rendez-moi cette joie divine » qui est le fruit de la justice et de l'innocence : *Redde mihi lætitiam salutaris tui*[3].

Et certes, ce serait une erreur étrange et trop indigne d'un homme, que de croire que nous vivions sans plaisir, pour le vouloir transporter du corps à l'esprit, de la partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible. Ce n'est pas en vain, chrétiens, que Jésus-Christ est venu à nous de ce paradis de délices, où abondent les joies véritables. Il nous a apporté de ce lieu de paix et de bonheur éternel, un commencement de la gloire dans le bienfait de la grâce, un essai de la vue de Dieu dans la foi[4], un gage et une partie de la félicité dans l'espérance; enfin, une volupté toute chaste et toute céleste qui se forme, dit Tertullien[5], du mépris des voluptés sensuelles. Qui nous donnera, chrétiens, que nous sachions goûter[6] ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît, non du trouble de l'âme, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la

1. Var. : à qui le Sauveur a donné ce nom.
2. Var. : cet autel.
3. *Ps.* L, 14.
4. Var. : de la *vision* dans la foi. — Voir page 111, note 1.
5. *De spect.*, 29.
6. Le même développement se trouve déjà dans le *premier sermon pour la Purification de la Sainte Vierge*, prêché par Bossuet au Louvre en 1662.

ferveur[1] inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la droiture immuable de sa conscience[2]; plaisir par conséquent véritable, qui n'agite pas la volonté, mais qui la calme ; qui ne surprend pas la raison, mais qui l'éclaire; qui ne chatouille pas les sens dans la surface, mais qui tire le cœur à Dieu par son centre ?

Il n'y a que la pénitence qui puisse ouvrir le cœur à ces joies divines. Nul n'est digne d'être reçu à goûter ces chastes et véritables plaisirs, qu'il n'ait auparavant déploré le temps qu'il a donné aux plaisirs trompeurs ; et notre prodigue ne goûterait pas les ravissantes douceurs de la bonté de son père, ni l'abondance de sa maison, ni les délices de sa table, s'il n'avait pleuré avec amertume ses débauches, ses égarements, ses joies dissolues. Regrettons donc nos erreurs passées : car qu'avons-nous à regretter davantage que les fautes que nous avons faites? Examinons attentivement pourquoi Dieu et la nature ont mis dans nos cœurs cette source amère de regret et de déplaisir : c'est sans doute[3] pour nous affliger, non tant de nos malheurs que de nos fautes. Les maux qui nous arrivent par nécessité por-

1. *Ferveur*. Ce mot, appliqué à d'autres sentiments que la dévotion, avait été critiqué par Scudéry et par l'Académie française dans le premier vers de la première scène du Cid (scène supprimée ensuite par Corneille) : « Entre tous ces amants dont la jeune *ferveur* || Adore votre fille et brigue ma faveur... » Marty-Laveaux, *Lexique de Corneille*.

2. Dans le sermon *pour la Purification* de 1662, Bossuet ajoutait ensuite, à l'adresse du roi : «Que ce plaisir est délicat ! qu'il est digne d'un grand courage et qu'il est digne principalement de ceux qui sont nés pour commander ! Car si c'est quelque chose de si agréable d'imprimer le respect par ses regards et [de] porter dans les yeux et sur le visage un caractère d'autorité, combien plus de conserver à la raison cet air de commandément avec lequel elle est née, cette majesté intérieure qui modère les passions, qui tient les sens dans le devoir, qui calme par son aspect tous les mouvements séditieux, qui rend l'homme maître en lui-même ! »

3. Var. : Nous reconnaîtrons sans difficulté... — Nous trouverons que c'est.

tent toujours avec eux quelque espèce de consolation. Mais jamais il ne se faudrait consoler des fautes que l'on a commises, n'était qu'en les déplorant on les répare et on les efface.

Par conséquent, chrétiens, abandonnons notre cœur à cette douleur salutaire; et si nous nous sentons tant soit peu touchés et attristés de nos désordres, réjouissons-nous de ces regrets, en disant avec le Psalmiste : *Tribulationem et dolorem inveni, et nomen Domini invocavi*[1] : « J'ai trouvé la douleur et l'affliction, et j'ai invoqué le nom de Dieu. » Remarquez cette façon de parler : j'ai trouvé l'affliction et la douleur ; enfin je l'ai trouvée, cette affliction fructueuse, cette douleur médicinale[2] de la pénitence. Le même Psalmiste a dit, en un autre psaume, que les peines et les angoisses l'ont bien su trouver : *Tribulatio et angustia invenerunt me*[3]. En effet, mille douleurs, mille afflictions nous persécutent sans cesse; et comme dit le même Psalmiste, les angoisses[4] nous trouvent toujours trop facilement : *Adjutor in tribulationibus quæ invenerunt nos nimis*[5]. Mais maintenant, dit ce saint prophète, j'ai enfin trouvé une douleur qui méritait bien que je la cherchasse ; c'est la douleur d'un cœur contrit et d'une âme affligée de ses péchés ; je l'ai trouvée, cette douleur, et j'ai invoqué le nom de Dieu. Je me suis affligé de mes crimes , et je me suis converti à[6] celui qui les efface ; mes regrets ont fait mon bonheur, et les remords[7] de ma conscience m'ont donné la paix : *Tribulationem et dolorem* [*inveni, et nomen Domini invocavi*].

Mais le temps où l'homme de bien goûtera plus utilement[8] es fruits de cette douleur salutaire, ce sera celui de la mort ;

1. *Ps.* CXIV, 3 et 4.
2. « La grâce *médicinale* de J.-C. » Fénelon dans Littré.
3. *Ps.* CXVIII, 143.
4. Var. : les miseres.
5. *Ps.* XLV, 2.
6. *Conversus ad...*
7. Var. : et les troubles.
8. Le XVIIe siècle omet souvent de distinguer le superlatif du comparatif : « Le succès que l'on doit *moins* se promettre. » La Bruyère.

et il faut qu'en finissant ce discours, je tâche d'imprimer cette vérité dans vos cœurs. Pour cela, considérons un moment les dispositions d'un homme qui meurt après avoir vécu parmi les plaisirs. Alors, s'il lui reste quelque sentiment, il ne peut éviter des regrets extrêmes ; car ou il regrettera de s'y être abandonné, ou il déplorera la nécessité de les perdre et de les quitter pour toujours[1]. O douleur et douleur ! l'une est le fondement de la pénitence, et l'autre est le renouvellement de tous les crimes. On ne peut éviter, mes frères, l'une ou l'autre de ces deux douleurs ; laquelle l'emportera dans ce dernier jour? c'est ce que l'on ne peut savoir ; et, pour vous dire mon sentiment, ce sera plutôt la seconde.

Vous pensez peut-être, mes frères, que pendant que la mort nous enlève tout, on se résout assez aisément à tout quitter, et qu'il n'est pas difficile de se détacher de ce qu'on va perdre. Mais si vous entrez dans le fond des cœurs[2], vous verrez qu'il faut craindre un effet contraire. En effet, il est naturel à l'homme de redoubler ses efforts pour retenir le bien qu'on lui ôte. Oui, mes frères, quand [on] nous arrache ce que nous aimons, [on] ressent tous les jours que cette violence irrite nos désirs; et l'âme, faisant alors un dernier effort pour courir après son bien qu'on lui ravit, produit[3] en elle-même cette passion que nous appelons le regret et le déplaisir. C'est ce qui fait qu'Agag, roi d'Amalec, qui nous est représenté dans les Écritures comme un homme de plaisir et de bonne chère, *Agag pinguissimus*, au moment de perdre la vie qu'il avait trouvée si délicieuse, pousse

1. Var. : Car ou il regrettera de s'y être abandonné, et c'est le fondement de la pénitence, ou il déplorera la nécessité de les perdre et de les quitter pour toujours; et ce sera un renouvellement de tous les crimes. On ne peut éviter, etc...

2. Var. : Mais quand je considère attentivement le fond du cœur humain, je vois...

3. Terme philosophique.

cette plainte du fond de son cœur : *Siccine separat amara mors*[1]? « Est-ce ainsi que la mort amère sépare de tout? » Vous voyez comme à la vue de la mort, qui lui arrache de vive force ce qu'il aime, tous ses désirs se réveillent par ses regrets mêmes, et qu'ainsi la séparation effective augmente dans ce moment l'attache[2] de la volonté.

Qui ne craindra donc, chrétiens, que notre âme fugitive ne se retourne tout à coup en ce dernier jour à ce qui lui a plu dans le monde désordonnément[3] ; que notre dernier soupir ne soit un gémissement secret[4] de perdre tant de plaisirs; et que ce regret amer d'abandonner tout ne confirme, pour ainsi dire, par un dernier acte, tout ce qui s'est passé dans la vie? O regret funeste et déplorable, qui renouvelle en un moment tous les crimes, qui efface tous les regrets de la pénitence, et qui livre notre âme malheureuse[5] à une suite éternelle de regrets furieux et désespérants, qui ne recevront jamais d'adoucissement ni de remède! Au contraire, un homme de bien[6], que les dou-

1. I *Reg.*, xv, 32.

2. Cf. p. 377, n. 4.

3. *Désordonnément.* Ce mot, qui se trouve plusieurs fois dans les *Sermons*, n'est pas mentionné dans le Dictionnaire de l'Académie de 1694. — Voyez p. 415, n. 1.

4. Var. : un secret gémissement.

5. Variante : notre âme malheureuse et captive.

6. Comparez la fin du *second sermon pour la Purification*, prêché en 1666 : « Un homme de bien ne sera pas étonné dans les approches de la mort; son âme ne tient presque plus à rien; elle est déjà comme détachée de ce corps mortel; autant qu'il a dompté de passions, autant a-t-il rompu de liens; l'usage de la pénitence et de la sainte mortification l'a déjà comme désaccoutumé de son corps et de ses sens, et quand il verra arriver la mort, il lui tendra de bon cœur les bras, il lui montrera lui-même l'endroit où il faut qu'elle frappe son dernier coup. O mort! lui dira-t-il, je ne te nommerai ni cruelle ni inexorable; tu ne m'ôteras aucun des biens que j'aime, tu me délivreras de ce corps mortel. O mort, je t'en remercie; il y a déjà tant d'années que je travaille moi-même à m'en détacher et à secouer ce fardeau. Tu ne troubles donc pas mes desseins, mais tu les accomplis. Tu n'interromps pas mon ouvrage, mais plutôt tu y vas mettre la dernière main. Achève donc, ô mort favo-

leurs de la pénitence ont détaché de bonne foi des joies sensuelles, n'aura rien à perdre en ce jour; le détachement des plaisirs le désaccoutume du corps; et ayant depuis fort longtemps, ou dénoué, ou rompu ces liens délicats qui nous y attachent, il aura peu de peine à s'en séparer. Un tel homme, dégagé du siècle, qui a mis toute son espérance en la vie future, voyant approcher la mort, ne la nomme ni cruelle ni inexorable ; au contraire, il lui tend les bras, il lui montre lui-même l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort, lui dit-il, d'un visage ferme, tu ne me feras aucun mal, tu ne m'ôteras rien de ce qui m'est cher. Tu me sépareras de ce corps mortel; ô mort, je t'en remercie : j'ai travaillé toute ma vie à m'en

rable, et rends-moi bientôt à mon maître : *Nunc dimittis...* »

Comparez aussi la fin du premier point du *Panégyrique de saint François de Paul* (1660) : « Voyez si elle (*la mort*) lui fera seulement froncer les sourcils. Il la contemple avec un visage riant ; elle ne lui est pas inconnue, et il y a déjà trop longtemps qu'il s'est familiarisé avec elle pour être étonné de ses approches. La mortification l'a accoutumé à la mort; les jeûnes et la pénitence, dit Tertullien, la lui ont déjà fait voir de près, et l'ont souvent avancé dans son voisinage : *Sæpe jejunans, mortem de proximo novit.* Il sortira du monde plus légèrement; il s'est déjà déchargé lui-même d'une partie de son corps, comme d'un empêchement importun à l'âme : *Præmisso jam sanguinis succo, tanquam animæ impedimento.* C'est pourquoi, sentant approcher la mort, il lui tend de bon cœur les bras ; il lui présente avec joie ce qui lui reste de corps, et, d'un visage riant, il lui désigne l'endroit où elle doit frapper son dernier coup. O mort, lui dit-il, quoique le monde te nomme cruelle et inexorable, tu ne me feras aucun mal, parce que tu ne m'ôteras rien de ce que j'aime. Bien loin de rompre le cours de mes desseins, tu ne feras qu'achever l'ouvrage que j'avais commencé, en me défaisant de toutes les choses dont je tâche de me défaire il y a longtemps. Tu me déchargeras de ce corps; ô mort, je t'en remercie; il y a plus de quatre-vingts ans que je travaille moi-même à m'en décharger. J'ai professé dans le baptême que ces désirs ne me touchaient pas; j'ai tâché de les couper pendant tout le cours de ma vie; ton secours, ô mort, m'était nécessaire pour en arracher la racine; tu ne détruis pas ce que je suis, mais tu achèves ce que je fais. »

détacher. J'ai tâché durant tout son cours de mortifier mes appétits sensuels; ton secours, ô mort, m'était nécessaire pour en arracher jusqu'à la racine : ainsi, bien loin d'interrompre le cours de mes desseins, tu ne fais que mettre la dernière main à l'ouvrage que j'ai commencé. Tu ne détruis pas ce que je prétends[1]; mais tu l'achèves. Achève donc, ô mort favorable, et rends-moi bientôt à celui que j'aime[2]!

1. Cf., p. 58, n. 7.

2. Quelques jours après (18 avril) Bossuet prononçait devant le roi le sermon *sur la Justice* dont voici le plan : « La Justice, nécessaire à tous les hommes, enferme en particulier les principales obligations des personnes les plus importantes. » Mais elle doit être accompagnée de *constance*, de *prudence* et de *bonté*. — 1° *Point*. De *constance*, parce qu'elle est par définition (*Institutes de Justinien*, I, 1) : « une volonté constante et perpétuelle de donner à chacun ce qui lui appartient; » — et qu'elle consiste « dans une certaine égalité envers tous », inaccessible à la complaisance et à l'intérêt. (Respecter le droit d'autrui, autant que nous voulons qu'on respecte le nôtre; payer ses dettes ordinaires, comme ses dettes de jeu; — fuir le parjure; — et, pour les magistrats, soutenir l'innocence timide (*Cf. p.* 273 *et n.* 1). — C'est dans le maintien de la justice (*Cf. plus haut p.* 95) que réside la majesté royale. — 2° *Point*. La justice doit être accompagnée de lumière. Nécessité d'une exacte information, qui ne s'en fie pas à la clameur publique, qui aille au-devant de la vérité, qui se garde des préventions personnelles. Nécessité d'une « audience facile ». Crime des calomniateurs ou des médisants, qui par leurs mensonges ou seulement leurs « demi-mots » égarent le souverain. « Infecter les oreilles du prince, c'est quelque chose de plus criminel que d'empoisonner les fontaines publiques. » — 3° *Point*. La justice, inique quand elle use de tous ses droits, doit être tempérée par cette *clémence* « au seul nom de laquelle le genre humain semble respirer plus à l'aise »; par cette *modération* par laquelle l'homme vraiment juste « ne demande pas toujours ce qu'il peut ni ce qu'il a droit d'exiger des autres », et sait « épargner la misère ». « Il y a des temps malheureux où c'est une cruauté et une espèce de vexation que d'exiger une dette.... N'en disons pas davantage, et croyons que les princes qui ont le cœur grand sont plus pressés par leur gloire, par leur bonté, par leur conscience, à soulager des misères publiques et particulières qu'ils ne peuvent l'être par nos paroles. » Et prions « afin que l'univers admire, en votre personne sacrée, un roi juste et un roi sauveur » (*Cf. p.* 257).

SUR LES CONDITIONS NÉCESSAIRES
POUR ÊTRE HEUREUX

SERMON POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINT

PRÊCHÉ A SAINT-GERMAIN, LE 1er NOVEMBRE 1669

NOTICE

La date de ce sermon, prononcé le jour de la Toussaint et à la Cour, ne saurait faire de doute [1]. Bossuet ne donna, nous l'avons vu, que deux Avents à la Cour : en 1665 et en 1669. Or nous savons qu'en 1665, le jour de la Toussaint, il ne prêcha pas [2]. Le sermon *sur les Conditions nécessaires pour être heureux* est donc celui que prêcha le 1er novembre 1669, « avec son succès ordinaire, » dit la *Gazette de France*, l'abbé Bossuet, évêque *désigné* de Condom. Le continuateur de la Gazette de Jean Loret [3], La Gravète de Mayolas, assure, dans ses « *Lettres en vers* », que

« Ce discours remporta la gloire
De ravir tout son auditoire » [4].

EXTRAITS

Ut sit Deus omnia in omnibus.
Dieu sera tout en tous.
I *Cor.*, xv, 28.

SIRE,

Ce que l'œil n'a pas aperçu, ce que l'oreille n'a pas ouï, ce qui jamais n'est entré dans le cœur de l'homme, c'est ce qui doit faire aujourd'hui le sujet de notre entretien.

1. Édition Lachat, VIII, p. 32; Lebarq, *Hist. crit.*, p. 248.
2. Bossuet était alors à Metz, où il venait d'être nommé doyen du Chapitre. (Floquet, II, 454.)
3. Sur Loret, voy. p. 96, n. 1.
4. Floquet, *Études*, III, p. 368-370.

Cette solennité est instituée pour nous faire considérer les biens infinis que Dieu a préparés à ses serviteurs, pour les rendre éternellement heureux ; et un seul mot de l'Apôtre nous doit expliquer toutes ces merveilles. Dieu, dit-il, sera tout en tous. Que peut-on entendre de plus court ? Que peut-on imaginer de plus vaste ni[1] de plus immense ? Dieu est un, et en même temps il est tout ; et étant tout à lui-même, parce que sa propre grandeur lui suffit, il est tout encore à tous les élus, parce qu'il remplit par sa plénitude leur capacité tout entière et tous leurs désirs. S'il leur faut un triomphe[2] pour honorer leur victoire, Dieu est tout ; s'ils ont besoin de repos pour se délasser de leurs longs travaux, Dieu est tout ; s'ils demandent la consolation, après avoir saintement gémi parmi les amertumes de la pénitence, Dieu est tout. Dieu est la lumière qui les éclaire ; Dieu est la gloire qui les environne ; Dieu est le plaisir qui les transporte ; Dieu est la vie qui les anime ; Dieu est l'éternité qui les établit dans un glorieux repos.

O largeur ! ô profondeur ! ô longueur sans bornes, et inaccessible hauteur ! pourrai-je vous renfermer[3] dans un seul discours ? Allons ensemble, mes frères ; entrons en cet abîme de gloire et de majesté. Jetons-nous avec confiance sur cet océan : mais ayons notre guide et notre étoile, je veux dire la sainte Vierge, que nous allons saluer par les paroles de l'ange : *Ave*.

Bossuet commente ensuite, par un passage de saint Augustin, le mot de saint Paul qu'il a pris pour texte : « *Erit Deus omnia in omnibus.* » Dieu, dit saint Augustin, « sera toutes choses à tous les esprits bienheureux, parce qu'il sera leur commun spectacle, leur commune joie, leur commune paix. Pour être heu-

1. Sur cet emploi de *ni*, voy. page 337, n. 6.

2. Var. : une couronne.

3. Var. : Comprendre.

reux en effet, il faut *n'être point trompé, ne rien souffrir, ne rien craindre :* » or ces trois conditions seront accomplies dans le royaume des cieux, où « il n'y aura point d'erreur, parce qu'on y verra Dieu ; point de douleur, parce qu'on y jouira de Dieu ; point de crainte ni d'inquiétude, parce qu'on s'y reposera à jamais en Dieu. »

PREMIER POINT.

Dieu aime à contempler les fidèles et les justes « comme le plus cher objet de ses complaisances ; » mais « s'ils sont le spectacle de Dieu, il veut, à son tour, être leur spectacle : il les ravit par la claire vue de son éternelle beauté et leur montre à découvert sa vérité même... »

Mais qu'est-ce, direz-vous, que la vérité ? quelle image nous en donnez-vous ? sous quelle forme paraît-elle aux hommes ? — Mortels grossiers et charnels, nous entendons tout corporellement ; nous voulons toujours des images et des formes matérielles. Ne pourrai-je aujourd'hui éveiller ces yeux spirituels et intérieurs, qui sont cachés bien avant au fond de votre âme [1], les détourner un moment de ces images vagues et changeantes que les sens impriment, et les accoutumer à porter [2] la vue de la vérité toute pure ? Tentons, essayons, voyons. Je vous demande pour cela, messieurs, que vous soyez seulement attentifs à ce que vous faites, et que vous pensiez à l'action qui nous assemble dans ce lieu sacré. Je vous prêche la vérité, et vous l'écoutez ; et celle que je vous propose en particulier, c'est que celui-là est heureux qui n'est point sujet à l'erreur et qui ne se trompe jamais. Cette vérité est sûre et incontestable : elle n'a pas besoin de démonstration, et vous en voyez l'évidence. Mais, messieurs, où la voyez-vous ? Peut-être dans mes paroles ? Nullement, ne le croyez pas. Car où la vois-je

1. Var. : que vous avez tout au fond de votre âme.

2. Supporter. « Louis XIII voulait être gouverné et *portait* impatiemment de l'être. » La Rochefoucauld. Cf. p. 284, n. 2.

moi-même? Sans doute dans une lumière intérieure qui me la découvre, et c'est là aussi que vous la voyez. Je vous prie, suivez-moi, messieurs, et soyez un peu attentifs à l'état présent où vous êtes[1]. Car, comme si je vous montre du doigt[2] quelque tableau ou quelque ornement de cette chapelle royale, j'adresse[3] votre vue, mais je ne vous donne pas la clarté, ni je ne puis vous inspirer le sentiment : je fais à peu près le même dans cette chaire. Je vous parle, je vous avertis, j'excite votre attention ; mais il y a une voix secrète de la vérité qui me parle intérieurement, et la même vous parle aussi : sans quoi toutes mes paroles ne feraient que battre l'air vainement et étourdir les oreilles. Selon la sage dispensation du ministère ecclésiastique, les uns sont prédicateurs et les autres sont auditeurs ; selon l'ordre de cette occulte inspiration de la vérité, tous sont auditeurs, tous sont disciples : si bien qu'à ne regarder que l'extérieur, je parle, et vous écoutez ; mais au dedans, dans le fond du cœur, et vous et moi écoutons la vérité qui nous parle et qui nous enseigne. Je la vois, et vous la voyez ; et tous ensemble nous voyons la même, puisque la vérité est une; et la même se découvre encore par toute la terre à tous ceux qui ont les yeux ouverts à ses lumières.

On ne peut donc déterminer où elle est, quoiqu'elle ne manque nulle part. Elle se présente à tous les esprits ; mais elle est en même temps au-dessus de tous. Que les hommes tombent dans l'erreur, la vérité subsiste toujours ; qu'ils profitent ou qu'ils oublient, que leurs connaissances croissent ou décroissent, la vérité n'augmente ni ne diminue: Toujours une, toujours égale, toujours immuable, elle juge de tout et ne dépend du jugement de personne. « Chaste

1. Note marginale dans le manuscrit, mais dont la place dans le texte est tout indiquée.

2. Comparez page 199.

3. Je dirige, je fais aller droit, v. p. 199, n. 6 ; 288, n. 2.

et fidèle, propre[1] à chacun, quoiqu'elle soit commune à tous : » *et omnibus communis est, et singulis casta est*, dit saint Augustin[2]. on est heureux quand on la possède ; on ne nuit qu'à soi-même quand on la rejette. Elle fait donc également la béatitude et le supplice de tous les hommes ; parce que « ceux qui se tournent vers elle sont rendus heureux par ses lumières, et que ceux qui refusent de la regarder sont punis par leur propre aveuglement et par leurs ténèbres » *cum integra et incorrupta, et conversos lætificet lumine, et aversos puniat cæcitate*[3].

Voilà ce que c'est que la vérité ; et, mes frères, cette vérité, si nous l'entendons, c'est Dieu même. O vérité ! ô lumière ! ô vie ! quand vous verrai-je ? quand vous connaîtrai-je[4] ? Hélas ! durant ces jours de ténèbres, nous en voyons luire de temps en temps quelque rayon imparfait. Aussi notre raison incertaine ne sait à quoi s'attacher, ni à quoi se prendre parmi ces ombres[5]. Si elle se contente de suivre ses sens, elle n'aperçoit que l'écorce ; si elle s'engage plus avant, sa propre subtilité la confond. Les plus doctes à chaque pas ne sont-ils pas contraints de demeurer court ? Ou ils évitent les difficultés, ou ils dissimulent et font bonne mine, ou ils hasardent ce qui leur vient[6] sans le bien entendre, ou ils se trompent visiblement et succombent sous le faix.

Même dans les affaires du monde, à peine la vérité est-elle connue. Les particuliers ne la savent pas, qui toutefois se mêlent[7] de juger de tout, parce qu'ils n'ont pas l'étendue[8] et les relations nécessaires. Ceux qui sont dans

1. Appartenant en propre.
2. *De Libero Arbitrio*, n. 37.
3. *De Lib. Arb.*, II, 34.
4. Variante : Connaissons-nous la vérité parmi les ténèbres qui nous environnent ?
5. Var. : ne sait à quoi s'adresser dans une nuit si profonde.
6. Var. : Ce qu'ils disent.
7. Variante : quoique toutefois ils se mêlent
8. D'esprit, de connaissance

les grandes charges, étant élevés plus haut[1], découvrent sans doute de plus loin les choses ; mais aussi sont-ils exposés à des déguisements plus artificieux[2]. C'est pourquoi cet ancien disait à son ami tombé en disgrâce : « Que vous êtes heureux maintenant[3] de n'avoir plus rien en votre fortune qui oblige à vous mentir ni[4] à vous tromper ! » *Felicem te, qui nihil habes propter quod tibi mentiatur*[5] ! Que feraije, où me tournerai-je, assiégé de toutes parts par l'opinion ou par l'erreur ? Je me défie des autres et je n'ose croire moi-même mes propres lumières. A peine crois-je voir ce que je vois et tenir ce que je tiens, tant j'ai trouvé souvent ma raison fautive!

Ah ! j'ai trouvé un remède pour me garantir de l'erreur. Je suspendrai mon esprit, et, retenant sa mobilité indiscrète et précipitée, je douterai du moins, s'il ne m'est pas permis de connaître au vrai les choses. Mais, ô Dieu! quelle faiblesse et quelle misère ! De crainte de tomber, je n'ose sortir de ma place, ni me remuer! Misérable refuge contre l'erreur, d'être contraint de se plonger dans l'incertitude et de désespérer de la vérité[6]! O félicité de la vie future! Car écoutez ce que promet Isaïe à ces bienheureux citoyens de la Jérusalem céleste[7] : *Non occidet ultra sol tuus, et luna tua non minuetur*: « Votre soleil n'aura jamais de couchant, et votre lune ne décroîtra pas ; » c'est-à-dire, non seulement que la vérité vous luira toujours, mais encore que votre esprit sera toujours uniformément et également éclairé. O quelle félicité de n'être jamais déçu,

1. Var. : Les grands qui sont élevés plus haut.
2. Sur cette idée, voir plus loin, p. 407, la citation.
3. Var. : Oui, que vous êtes heureux encore une fois, etc.
4. V. p. 337, n. 3, et p. 373, n. 6.
5. *Senec. ad Lucil. Epist.* XLVI.
6. Ce que Bossuet attaque et flétrit ici, ce n'est pas le « doute méthodique » de Descartes; c'est le « pyrrhonisme » de Montaigne que les sceptiques mondains professaient volontiers au XVIIe siècle. Cf. p. 404.
7. *Is.*, X, 30.

jamais surpris, jamais détourné, jamais ébloui par les apparences, jamais prévenu ni préoccupé !

Je ne m'étonne pas, chrétiens, si saint Grégoire de Nazianze les appelle *dieux*[1], puisque ce titre leur est bien mieux dû qu'aux princes et aux rois du monde à qui David 'attribue. « Je l'ai dit : vous êtes des dieux, et vous êtes tous enfants du Très-Haut : » *Ego dixi, dii estis, et filii Excelsi omnes*[2]. Mais remarquez ce qu'il dit ensuite : toutefois, ajoute-t-il, ô dieux de chair et de sang, ô dieux de terre et de poussière, ne vous laissez pas éblouir par cette divinité passagère et empruntée; « car enfin vous mourrez comme des hommes, et vous descendrez du trône au tombeau : » *Verumtamen sicut homines moriemini, et sicut unus de principibus cadetis.* La majesté, je l'avoue, n'est jamais dissipée ni anéantie, et on la voit tout entière aller revêtir les successeurs. Le roi, disons-nous, ne meurt jamais : l'image de Dieu est immortelle ; mais cependant l'homme tombe et la gloire ne le suit pas dans le sépulcre[3]. Il n'en est pas de la sorte des citoyens immortels de notre céleste patrie; non seulement ils sont des dieux, parce qu'ils ne sont plus sujets à la mort; mais ils sont des dieux d'une autre manière, parce qu'ils ne sont plus sujets au mensonge[4].

David a dit en son excès[5] : « Tout homme est menteur[6]; » tout homme peut être trompeur et trompé; [tout homme] est capable de mentir aux autres et de mentir à soi-même. Vous donc, bienheureux esprits, qui régnez avec Jésus-Christ, vous n'êtes plus simplement des hommes, puisque vous êtes tellement unis à la vérité, qu'il n'y aura plus désormais

1. *Orat.* XL.
2. *Ps.* LXXXI, 6, 7.
3. Cf. *Polit. tirée de l'Écr. Sainte*, livre X, art. V, propositions III et IV.
4. Variante : Ils sont des dieux, ils ne mourront plus; ils sont des dieux, ils ne pourront plus tromper ni être trompés.
5. *En son excès*, c.-à-d. avec l'exagération où il donne quelquefois.
6. *Ps.* CXV, 2.

ni aucune ambiguïté, aucune ignorance qui vous l'enveloppe, ni aucun nuage qui vous la couvre, ni aucun faux jour, aucune fausse lumière qui vous la déguise, ni aucune erreur qui la combatte, ni même aucun doute qui l'affaiblisse. Aussi, dans cet état bienheureux, ne faudra-t-il point la chercher par de grands efforts, ni la tirer de loin comme par machines et par artifice, par une longue suite de conséquences et par un grand circuit de raisonnements[1]. Elle s'offrira d'elle-même, toute pure, toute manifeste, sans confusion, sans mélange, et « nous rendra, « dit saint Jean, semblables à Dieu, parce que nous le ver- « rons tel qu'il est : » *Cum apparuerit, similes ei erimus; quia videbimus eum sicuti est*[2]

Mais écoutez la suite de ce beau passage : « Celui qui a « en Dieu cette espérance se conserve pur, ainsi que Dieu « même est pur : » *Omnis qui habet hanc spem in eo, sanctificat se, sicut et ille sanctus est*[3]. Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu. Il faudra passer par l'épreuve[4] d'un examen rigoureux, afin qu'une si pure beauté ne soit vue, ni approchée que des esprits purs : et c'est ce qui fait dire au Sauveur des âmes dans l'évangile de ce jour : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, « car ils verront Dieu[5] ! » Écoutez, esprits téméraires et follement curieux, qui dites : Nous voudrions voir, nous voudrions entendre toutes les vérités de la foi. C'est ici le temps de se purifier, et non encore celui de voir. Laissez

1. Bossuet aurait, sans doute, barré à une seconde lecture quelques-uns des mots qui surchargent cette phrase. Il multipliait souvent en écrivant les expressions différentes de sa pensée, sauf à choisir ensuite.

2. I *Joann.*, III, 2.

3. *Joann.*, III, 3. Bossuet traduit sur le texte grec, comme le prouvent les deux mots grecs qu'il a écrits en marge : ἁγιάζει, ἁγνός, *purificat*, *purus*, au lieu de *sanctificat*, *sanctus*, que donne la Vulgate. Voir p. 240, n. 1, et Be la Broise, *Bossuet et la Bible*.

4. Var. : par le feu.

5. *Matth.*, V, 8.

traiter vos yeux malades, souffrez qu'on les nettoie, qu'on les fortifie : après, si vous ne pouvez pas encore porter[1] le grand jour, vous jouirez[2] de la douceur accommodante[3] d'une clarté tempérée. Que si toutes les lumières du christianisme sont des ténèbres pour vous, faites-vous justice à vous-mêmes. De quoi vous occupez-vous ? Quel est le sujet ordinaire de vos rêveries et de vos discours ? Quelle corruption ! Quelle immodestie ! Oserai-je le dire dans cette chaire, retenu par le saint apôtre ? « Que ces choses ne soient pas même « nommées parmi vous[4] ! » Quoi ! pendant que vous ne méditez que chair et que sang, comme parle l'Écriture sainte, les discours spirituels prendront-ils en vous ? Par où s'insinueront les lumières pures et les chastes vérités du christianisme ? La sagesse que vous ne cherchez pas, descendra-t-elle de son trône pour vous enseigner ! Allez, hommes corrompus et corrupteurs, purifiez vos yeux et vos cœurs, et peu à peu vos esprits s'accoutumeront aux lumières de l'Évangile.

Vivons donc chrétiennement, et la vérité nous sera un jour découverte. Jamais vous n'aurez respiré un air plus doux : jamais votre faim n'aura été rassasiée par une manne plus délicieuse, ni votre soif étanchée par un plus salutaire rafraîchissement. Rien de plus harmonieux que la vérité, nulle mélodie plus douce, nul concert mieux entendu ; nulle beauté plus parfaite et plus ravissante. Quoi ! me vanterez-vous toujours l'éclat de ce teint ? Vous vous dites chrétienne, et vous étalez avec pompe cette fragile beauté, piège pour les autres, poison pour vous-même, qui se vante de traîner après soi les âmes captives, et qui vous fait porter à vous-même un joug plus honteux. Jetez, jetez un peu les yeux, chrétiens, sur cette immortelle beauté que le chrétien doit

1. Cf. p. 392, n. 2.
2. Var. : vous jouirez du moins agréablement...
3. Proportionnée à votre faiblesse, et, partant, commode.
4. *Ephes.* v, 3.

servir. Cette beauté divine ne montre à vos yeux ni une grâce artificielle, ni des ornements empruntés, ni une jeunesse fugitive, ni une vivacité[1] toujours défaillante. Là se trouve la grâce avec la durée; là se trouve la majesté avec la douceur: là se trouve le sérieux avec l'agréable : là se trouve l'honnêteté avec le plaisir et avec la joie. C'est ce que nous avons à considérer dans la seconde partie.

SECOND POINT.

De toutes les passions, la plus pleine d'illusion, c'est la joie; et le Sage n'a jamais parlé avec plus de sens, que quand il a dit dans l'Ecclésiaste, qu'il « estimait le ris une « erreur, et la joie une tromperie : » *Risum reputavi errorem, et gaudio dixi : Quid frustra deciperis*[2] ? Depuis notre ancienne désobéissance, Dieu a voulu retirer à soi tout ce qu'il avait répandu de solide contentement sur la terre ; et cette petite goutte de joie qui nous est restée pour rendre la vie supportable, et tempérer par quelque douceur[3] ses amertumes infinies, n'est pas capable de satisfaire un esprit solide. Et certes, il ne faut pas croire que ce lieu de confusion, où les bons sont mêlés avec les mauvais, puisse être le séjour des joies véritables. « Autres sont les biens que « Dieu abandonne[4] pour la consolation des captifs, autres « ceux qu'il a réservés pour faire la félicité de ses enfants : » « *Aliud solatium captivorum, aliud gaudium liberorum*[5].

Mais pour vous donner une forte idée de ces plaisirs véritables qui enivrent les bienheureux, philosophons un peu avant toutes choses sur la nature des joies du monde. Car, mes frères, c'est une erreur de croire qu'il faille indifféremment recevoir la joie, quelque main qui nous la pré-

1. Éclat. On dit encore : une lumière *vive*.
2. *Eccl.*, II, 2.
3. Var. : corriger tant soit peu
4. Var. : répand.
5. *S. Aug.*, *in Ps.*, CXVXVI, 5.

sente[1]. Que m'importe, dit l'épicurien, de quoi je me réjouisse, pourvu que je sois content? Soit erreur, soit vérité, c'est toujours être trop chagrin que de refuser la joie, de quelque part qu'elle vienne[2]. Mais le Saint-Esprit prononce au contraire que celui-là est insensé, qui se réjouit dans les choses vaines; que celui-là est abandonné[3] de Dieu, qui se réjouit dans les mauvaises, et qu'enfin on est malheureux, quand on n'aime que les plaisirs que la raison condamne ou qu'elle méprise.

Il faut donc avant toutes choses considérer d'où nous vient la joie, et quel en est le sujet. Et premièrement, chrétiens, toutes les joies que nous donnent les biens de la terre sont pleines d'illusion et de vanité. C'est pourquoi, dans les affaires du monde, le plus sage est toujours celui que la joie emporte le moins. Écoutez la belle sentence que prononce l'Ecclésiastique : « Le fol inconsidéré[4], dit-il, « fait sans cesse éclater son ris[5] emporté; et le sage à peine rit-il doucement : » *Fatuus in risu exaltat vocem suam; vir autem sapiens vix tacite ridebit*[6]. En effet, quand on voit un homme emporté, qui, ébloui de sa dignité ou de sa fortune, s'abandonne à la joie sans se retenir, c'est une marque certaine d'une âme qui n'a point de poids, et que sa légèreté rendra le jouet éternel de toutes les illusions[7] du monde. Le sage, au contraire, toujours attentif aux misères et aux

1. Var. : de quelque côté qu'elle naisse.

2. Note marginale : « Ceux qui le pensent ainsi, ennemis du progrès de leur raison, qui leur fait voir tous les jours la vanité de leurs joies, estiment leur âme trop peu de chose, puisqu'ils croient qu'elle peut être heureuse sans posséder aucun bien solide, et qu'ils mettent son bonheur, et, par conséquent, sa perfection dans un songe. Remarquez qu'il ne faut pas distinguer le bonheur de l'âme d'avec sa perfection : grand principe ».

3. Var. : maudit.

4. Var. : indiscret.

5. V. p. 367, n. 3, et 339, n. 2.

6. *Eccl.*, XXI, 23.

7. Voyez p. 22, n. 2, et p. 399, l. 8.

vanités de la vie humaine, ne se persuade jamais qu'il puisse avoir trouvé sur la terre, en ce lieu de mort, aucun véritable sujet de se réjouir. C'est pourquoi il rit en tremblant, comme disait l'Ecclésiastique ; c'est-à-dire qu'il supprime lui-même sa joie indiscrète par une certaine hauteur d'une âme qui désavoue sa faiblesse, et qui, sentant qu'elle est née pour des biens célestes, a honte de se voir si fort transportée par des choses si méprisables.

Après avoir regardé d'où nous vient la joie, il faut encore considérer où elle nous mène. Car, ô plaisirs, où nous menez-vous? à quel oubli de Dieu et de nous-mêmes! à quels malheurs et à quels désordres! Ne sont-ce pas les plaisirs déréglés qui ont conseillé tous les crimes? car quel en est le principe universel, sinon qu'on se plaît où il ne faut pas? Donc la raison nous oblige à nous défier des plaisirs : flatteurs pernicieux et conseillers infidèles, qui ruinent tous les jours en nous [l'âme, le corps,] la gloire[1], la fortune, la religion et la conscience.

Enfin il faut méditer combien la joie est durable. Car Dieu, qui est la vérité même, ne permet pas à l'illusion de régner longtemps. C'est lui, dit le roi-prophète, qui se plaît, pour punir l'erreur volontaire de ceux qui ont pris plaisir à être trompés, « d'anéantir dans sa cité sainte « toutes les félicités imaginaires, comme un songe s'a- « néantit quand on se réveille, et qui fait succéder des « maux trop réels à la courte imposture de leurs rêve- « ries[2] : » *Velut somnium surgentium, Domine, in civitate tua imaginem ipsorum ad nihilum rediges*[3].

Concluons donc, chrétiens, que si la félicité est une joie, c'est une joie fondée sur la vérité : *gaudium de veritate*, comme la définit saint Augustin[4]. Telle est la joie des

1. Au sens cornélien : l'honneur.
2. Var. : d'un songe agréable.
2. *Ps.* LXXII, 20.
3. *Confess.*, X, XXIII.

bienheureux, non une joie seulement, mais une joie solide et réelle, dont la vérité est le fond, dont la sainteté est l'effet, dont l'éternité est la durée. Telle est la joie des bienheureux, dont la plénitude est infinie, dont les transports sont inconcevables et les excès tout divins. Loin de notre idée les joies sensuelles qui troublent la raison, et ne permettent pas à l'âme de se posséder; en sorte qu'on n'ose pas dire qu'elle jouisse d'aucun bien, puisque, sortie d'elle-même, elle semble n'être plus à soi pour en jouir. Ici elle est vivement touchée dans son fond le plus intime, dans la partie la plus délicate et la plus sensible; toute hors d'elle, toute à elle-même; possédant celui qui la possède; la raison toujours attentive et toujours contente.

L'orateur cite ensuite les paroles par lesquelles le prophète Isaïe publie les merveilles de la félicité des élus (*Is.*, LXV, 16 *sqq.*; LXVI, 18, *sqq.*) et il exhorte ses auditeurs à aspirer à ces joies célestes, « d'autant plus touchantes qu'elles seront accompagnées d'un parfait repos. »

TROISIÈME POINT.

Dieu, en effet, à ce repos des élus destine « le jour immuable de l'éternité ». En vain nous prétendons nous reposer ici-bas : « le temps nous enlève, et nous sommes la proie de notre propre durée. » Le repos véritable n'est pas de cette vie, où l'homme est exposé sans cesse aux attaques imprévues de la fortune [1]. Heureux celui qui, pour le jour de la tempête, se sera ménagé un lieu d'abri : mais cet abri, où le trouver?

Jetez les yeux de tous côtés; le déluge a inondé toute la terre, les maux en couvrent toute la surface, et vous ne trouverez pas même où mettre le pied [2]. Il faut donc chercher le moyen de sortir de toute l'enceinte du monde.

1. Répétition presque textuelle d'un passage du sermon sur l'*Amour des Plaisirs* (p. 380.)

2. Var. : Les maux sont répandus de toutes parts, et vous ne trouverez pas où vous arrêter.

Il est vrai qu'il y a une partie de nous-mêmes[1] sur laquelle la fortune n'avait aucun droit : notre esprit, notre raison, notre intelligence. Et c'est la faute que nous avons faite : ce qui était libre et indépendant, nous l'avons été engager[2] dans les biens du monde; et par là nous l'avons soumis, avec tout le reste, aux prises de la fortune. Imprudents! la nature même a enseigné aux animaux poursuivis[3], quand le corps est découvert, de cacher la tête; nous, dont la partie principale était naturellement à couvert de toutes les insultes, nous la produisons au dehors, et nous exposons aux coups ce qui était inaccessible et invulnérable. Que reste-t-il donc maintenant, sinon que, démêlant[4] du milieu du monde cette partie immortelle, nous l'allions établir dans la cité sainte que Dieu nous a préparée?

Peut-être que vous penserez que vous ne pouvez vous établir où vous n'êtes pas, et que je vous parle en vain de la terre et de la sûreté du port, pendant que vous voguez au milieu des ondes. Eh quoi! ne voyez-vous pas ce navire qui, éloigné de son port, battu par les vents et par les flots, vogue dans une mer inconnue? Si les tempêtes l'agitent, si les nuages couvrent le soleil, alors le sage pilote, craignant d'être emporté contre des écueils, commande qu'on jette l'ancre; et cette ancre fait trouver à son vaisseau la consistance parmi les flots, la terre au milieu des ondes, et une espèce de port assuré dans l'immensité[5] et dans le tumulte de l'Océan. Ainsi, dit le saint apôtre, « jetez au ciel votre espérance, laquelle sert à votre âme « comme d'une ancre ferme et assurée : » *Quam sicut*

1. Var. : Il est vrai qu'il y a en nous une secrète partie.
2. V. p. 374, n. 3, 382, n. 4.
3. Voir page 382, note 4.
4. Dégageant. Cf. Corneille, *La Suivante*, I, 9 : « Et s'il peut d'avec moi jamais *se démêler*. »
5. Première rédaction : vastité.

anchoram habemus animæ tutam ac firmam[1]. Jetez cette ancre sacrée, dont les cordages ne rompent jamais, dans la bienheureuse terre des vivants; et croyez qu'ayant trouvé un fond si solide, elle servira de fondement assuré à votre vaisseau jusqu'à ce qu'il arrive au port[2].

Mais, messieurs, pour espérer, il faut croire. Et c'est ce qu'on nous dit tous les jours : Donnez-moi la foi; et je quitte tout; persuadez-moi de la vie future, et j'abandonne tout ce que j'aime pour une si belle espérance. — Eh quoi! homme, pouvez-vous penser que tout soit corps et matière en vous? Quoi! tout meurt, tout est enterré? Le cercueil vous égale aux bêtes, et il n'y a rien en vous qui soit au-dessus? Je le vois bien[3], votre esprit est rempli[4] de tant de belles sentences, écrites si éloquemment, qu'un Montaigne[5], je le nomme, vous a débitées; qui préfèrent les animaux à l'homme, leur instinct à notre raison, leur nature simple, innocente et sans fard, c'est ainsi qu'on parle, à nos raffinements et à nos malices. Mais, dites-moi, subtil philosophe, qui vous riez si finement[6] de l'homme qui s'imagine être quelque chose, compterez-vous encore pour rien de connaître Dieu? Connaître une première nature, adorer son éternité, admirer sa toute-puissance, louer sa sagesse, s'abandonner à sa providence, obéir à sa volonté, n'est-ce rien qui nous distingue des bêtes? Tous les saints, dont nous honorons aujourd'hui la glorieuse mémoire, ont-ils vainement espéré en Dieu, et n'y a-t-il que les épicuriens[7] et les sensuels qui aient

1. *Hebr.*, VI, 19.
2. La comparaison n'est pas très exacte.
3. Var. : sans doute.
4. Variante : *infatué.*
5. *Montaigne.* Voir en particulier dans les *Essais*, II, XII, l'*Apologie de Raimond Sebond.* — Comparez Pascal (édit. Havet, I, 7) : « Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes sans lui montrer sa grandeur. » Cf. p. 395.
6. Var. : si éloquemment — si galamment.
7. Var. : *épicuriens brutaux.*

connu droitement[1] ce que c'est que l'homme? Plutôt ne voyez-vous pas que si une partie de nous-mêmes tient à la nature sensible, celle qui connaît et qui aime Dieu, qui en cela est semblable à lui, puisque lui-même se connaît et s'aime, dépend nécessairement de plus hauts principes[2]! Et donc[3]! que les éléments nous redemandent tout ce qu'ils nous prêtent, pourvu que Dieu puisse aussi nous redemander cette âme qu'il a faite à sa ressemblance! Périssent toutes les pensées que nous avons données aux choses mortelles; mais que ce qui était né capable de[4] Dieu soit immortel comme lui! Par conséquent, homme sensuel, qui ne renoncez à la vie future que parce que vous en craignez les justes supplices, n'espérez plus au néant; non, non, n'y espérez plus : voulez-le, ne le voulez pas, votre éternité vous est assurée. Et certes, il ne tient qu'à vous de la rendre heureuse : mais si vous refusez ce présent divin, une autre éternité vous attend; et vous vous rendrez digne d'un mal éternel, pour avoir perdu volontairement un bien qui le pouvait être.

Entendez-vous ces vérités? Qu'avez-vous à leur opposer? Les croyez-vous à l'épreuve de vos frivoles raisonnements et de vos fausses railleries? Murmurez et raillez tant qu'il vous plaira : le Tout-Puissant a ses règles, qui ne changeront ni pour vos murmures ni pour vos bons mots; et il saura bien vous faire sentir, quand il lui plaira, ce que vous refusez maintenant de croire. Allez, courez-

1. Ce mot était contesté au XVIIe siècle, car on lit dans la *Suite des Remarques Nouvelles* du P. Bouhours (1692) : « Cet adverbe est employé par des personnes d'une grande politesse... de sorte qu'il faudrait être bien hardi pour le condamner. » Bossuet en a usé plusieurs fois : « L'homme juge *droitement.* » *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, IV, v. — Var. : bien.

2. Var. : doit avoir de plus hauts principes.

3. *Et donc...* Voir p. 81, n. 3.

4. V. p. 57, n. 5. « Il était *capable* d'affaires. » La Rochefoucauld.

en les risques, montrez-vous brave et intrépide, en hasardant tous les jours votre éternité. Ah! plutôt, chrétiens, craignez de tomber en ses mains terribles[1]. Remédiez aux désordres de cette conscience gangrenée. Pécheurs, il y a déjà trop longtemps que « l'enflure de vos plaies est sans « ligatures, que vos blessures invétérées n'ont été frottées « d'aucun baume : » *Vulnus et livor, et plaga tumens, non est circumligata, nec curata medicamine, neque fota oleo*[2]. Cherchez un médecin qui vous traite; cherchez un confesseur qui vous lie par une discipline salutaire : que ses conseils soient votre huile, que la grâce du sacrement soit un baume bénin sur vos plaies. Ou si vous vous êtes approchés de Dieu, si vous avez fait pénitence dans une si grande solennité, allez donc désormais et ne péchez plus. Quoi! ne voulez-vous rien espérer que dans cette vie? Ah! ce n'est point la raison, c'est le dépit et le désespoir qui inspirent de telles pensées. S'il était ainsi, chrétiens, si toutes nos espérances étaient renfermées dans ce siècle, on aurait quelque raison de penser que les animaux l'emportent sur nous. Nos maladies, nos inimitiés, nos chagrins, nos ambitieuses folies, nos tristes et malheureuses prévoyances[3] qui avancent les maux, bien loin d'en empêcher le cours, mettraient nos misères dans le comble. Éveillez-vous donc, ô enfants d'Adam; mais plutôt éveillez-vous, ô enfants de Dieu, et songez au lieu de votre origine.

Sire, celui-là serait haï de Dieu et des hommes, qui ne souhaiterait pas votre gloire même en cette vie, et qui refuserait d'y concourir de toutes ses forces par ses fidèles services. Mais certes je trahirais Votre Majesté, et je lui

1. Var. : puissantes.
2. *Is.*, I, 6.
3. Sur les pluriels de cette espèce, voyez page 301, n. 4.

serais infidèle, si je bornais mes souhaits pour elle dans[1] cette vie périssable. Vivez donc toujours heureux, toujours fortuné, victorieux de vos ennemis, père de vos peuples; mais vivez toujours bon, toujours juste, toujours humble et toujours pieux[2], toujours attaché à la religion et protecteur de l'Église. Ainsi nous vous verrons toujours roi, toujours auguste, toujours couronné, et en ce monde et en l'autre. Et c'est la félicité que je vous souhaite, avec le Père, le Fils et le Saint-Esprit[3].

1. *Dans* (*intra...*), quoique moins usité même au XVIIe siècle, est plus logique, avec *borner* que *à*. Cf. Boileau (*Ép.* VI) : « Ici *dans* un vallon bornant tous mes désirs.... » Cf. p. 280, n. 6.

2. Sur l'exagération de ces éloges, à la date de 1669, on nous permettra de renvoyer à notre biographie de Bossuet (coll. des *Grands Écrivains français*), p. 48-50.

3. Cf. plus haut p. 283-284 et un souhait analogue dans le sermon *sur les Devoirs des Rois* où Bossuet avait développé une idée seulement indiquée dans celui-ci (p. 395) : « *Dieu donna*, dit l'Écriture [au roi Salomon], *une sagesse merveilleuse,... une prudence très exacte,... une étendue de cœur comme le sable de la mer*. Sans cette merveilleuse étendue de cœur, on ne connaît jamais la vérité. Car les hommes, et particulièrement les princes, ne sont pas si heureux que la vérité vienne à eux de droit fil, pour ainsi dire, et d'un seul endroit. Il faut donc un cœur étendu pour recueillir la vérité de çà et de là, partout où l'on en découvre quelque vestige. Et c'est pourquoi il ajoute : Un cœur étendu *comme le sable de la mer*, c'est-à-dire capable d'un détail infini, des moindres particularités, de toutes les circonstances les plus menues, pour former un jugement droit et assuré. Tel était le roi Salomon. Ne disons pas, chrétiens, ce que nous pensons de Louis Auguste, et, retenant en nos cœurs les louanges que nous donnons à sa conduite, faisons quelque chose qui soit plus digne de ce lieu : tournons-nous au Dieu des armées et faisons une prière pour notre roi : « O Dieu, donnez à ce prince cette sagesse, cette étendue, cette docilité modeste, mais pénétrante, que désirait Salomon. Ce serait trop vous demander pour un homme que de vous prier, ô Dieu vivant, que le roi ne fût jamais surpris : c'est le privilège de votre science de n'être pas exposée à la tromperie. Mais faites que la surprise ne l'emporte pas, et que ce grand cœur ne change jamais que pour céder à la vérité. O Dieu! faites qu'il la cherche! ô Dieu! faites qu'il la trouve! Car pourvu qu'il sache la vérité, vous lui avez fait le cœur si droit que nous ne craignons rien pour la justice. »

POUR LA PROFESSION

DE MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE

SERMON PRONONCÉ AUX CARMÉLITES, LE 4 JUIN 1675

NOTICE

La duchesse de La Vallière[1] était entrée au mois d'avril 1674 aux Carmélites pour achever dans cet ordre austère une pénitence qu'elle avait depuis longtemps déjà commencée dans le monde. C'est en effet dès 1667 qu'elle s'était vue abandonnée du Roi pour Madame de Montespan, et depuis lors elle n'avait pas quitté la Cour. Ce qui l'y retenait, elle l'a dit elle-même[2] : elle se croyait obligée d'expier publiquement le crime de sa faveur passée, en donnant à ceux qui en avaient été les témoins le spectacle de son humiliation présente[3]. La manière dont elle consentit à rester à la Cour ne lui fournissait que trop les moyens de subir cette mortification qu'elle cherchait : pendant ces sept années, ce fut avec Mlle de La Vallière qu'habita presque toujours Mme de Montespan.

Après avoir, durant les premiers temps qui suivirent sa disgrâce, souffert, — suivant son expression[4], — « comme une damnée, » elle s'était lassée enfin de cette communauté de vie que les mépris du Roi, qu'elle aimait toujours, lui rendaient encore plus douloureuse. Mais elle comprit alors que si d'abord elle avait librement accepté cette étrange et pénible servitude, il lui fallait s'y résigner maintenant jusqu'à ce qu'il plût au Roi de l'en dégager. Louis XIV jugeait nécessaire qu'elle demeurât près

1. P. Clément, Préface des *Réflexions* de la duchesse de la Vallière *sur la miséricorde de Dieu*, et J. Lair, *Louise de La Vallière et la Jeunesse de Louis* XIV (1881).

2. *Mémoires de la princesse Palatine*, t. II, p. 120.

3. Elle y demeura sans doute aussi dans l'intérêt de son dernier enfant dont le sort ne fut réglé qu'en 1669.

4. *Mémoires de la princesse Palatine seconde duchesse d'Orléans*, endroit déjà cité, note 2.

de lui[1], et qu'elle continuât de vivre avec Mme de Montespan. Il n'osait étaler ouvertement le scandale d'une liaison doublement adultère, et la présence de Mlle de La Vallière à la Cour pouvait donner le change au public sur l'objet des préférences royales[2]. Aussi Mlle de La Vallière essaya-t-elle en vain de s'échapper ; elle s'enfuit, un matin du mois de février 1671, au couvent de Sainte-Marie de Chaillot : Colbert fut envoyé pour la reprendre et la ramena dès le soir[3].

Ce ne fut que deux ans plus tard, quand les enfants de Mme de Montespan et du Roi purent être reconnus, quand on eut décidé M. de Montespan à un divorce auquel jusqu'alors il s'était refusé, quand l'amour de Louis XIV put s'afficher sans danger et sans crainte, ce fut alors seulement que Mlle de La Vallière, désormais inutile, put songer à reprendre une liberté dont « le Maître[4] » n'avait plus besoin.

Encore même à ce moment, Mme de Montespan et Louis XIV ne virent-ils qu'avec déplaisir ses projets de retraite. Les Carmélites leur faisaient peur[5]; une pénitence si rigoureuse était d'un exemple fâcheux, et avait l'air d'un reproche public. Les amis de Mlle de La Vallière, M. de Beauvilliers, le maréchal de Bellefonds, son conseiller et son directeur, Bossuet enfin à qui elle s'était confiée, durent travailler longtemps pour qu'on lui permît d'accomplir ses pieux desseins. Et quand elle obtint enfin l'autorisation de quitter la Cour, Bossuet, qui s'était chargé de négocier avec Mme de Montespan, pouvait dire justement *qu'il en coûtait* parfois *pour sauver les âmes*[6]

Ajoutons que le monde suspectait encore la sincérité de son changement et la constance de sa vocation[7]. On fut détrompé, quand on sut que la nouvelle Carmélite, loin de se soustraire aux obligations les plus dures, les sollicitait au contraire, et que son zèle, loin de décroître, avait besoin d'être modéré[8]. Trois mois à peine après son entrée, on lui permettait de prendre l'habit. Elle avait souhaité que Bossuet, à qui elle devait tant, ou Bourda-

1. Bussy Rabutin, *Correspondance*, t. I, p. 382, 388.
2. Lair, *ouvrage cité*, p. 211.
3. *Ibid.* p. 250-253.
4. Lettre de Louise de La Vallière, du 16 janvier 1674.
5. Bossuet, *Lettre au maréchal de Bellefonds*, 25 décembre 1673.
6. Bossuet, au même, 4 août 1674.
7. Mme de Sévigné, lettre du 15 décembre 1673.
8. Voir ses Lettres, ainsi que la Lettre-Circulaire de la Prieure des Carmélites, à la mort de la sœur Louise de la Miséricorde.

loue, à son défaut, prêchât le sermon de vêture : ils ne le purent ni l'un ni l'autre. Ce fut l'abbé de Fromentières qui parla à leur place.

L'année suivante (1675), Bossuet put prêcher le sermon de la Profession. Il est à remarquer qu'on ne fut pas en général fort content de son discours : on le trouva, dit Mme de Sévigné[1], « moins divin » qu'on ne l'espérait[2]. Assurément si quelques-uns s'imaginaient que Bossuet, entreprenant, pour le plus grand plaisir de ses auditeurs, de raconter un passé si difficile à redire, fournirait à leur curiosité frivole le plaisir des allusions saisies, des réticences interprétées, ceux-là durent être déçus. Si d'autres s'attendaient[3], dans le récit de la conversion de Mlle de La Vallière, à retrouver dans la bouche du prédicateur les confidences intimes de la pénitente sur son nouvel état, Bossuet n'entendit pas non plus son sujet de cette sorte. Il le traita d'une manière toute générale et toute abstraite. Il fit à peine mention dans son discours de celle qui en était l'objet, et oubliant à dessein la personne elle-même et sa vie particulière, il se borna à raconter l'histoire éternelle de l'âme qui s'éloigne de Dieu pour son malheur, et qui revient à l'appel de la grâce. Il parla beaucoup de la pénitence, et très peu de la pénitente, et, sans changer ce jour-là la méthode qu'il suivait d'ordinaire en ce genre de discours, il aima mieux essayer d'instruire son auditoire que de chercher à l'amuser. Les profanes l'en blâmèrent sans doute, mais la nouvelle Carmélite, qui aimait, nous le savons[4], à garder pour ses amis les plus chers les secrets de son âme, dut savoir gré au prédicateur dont la parole discrète, tout en publiant hautement les miséricordes de Dieu sur elle[5], avait su

1. Mme de Sévigné, 5 juin 1675.

2. Bayle écrit à propos du même sermon : « J'ai ouï dire que M. de Condom n'a guère réussi et qu'il ne fit que rebattre les pensées dont s'était servi M. l'évêque d'Aire (Fromentières). » — Sur ce prédicateur, v. plus haut, p. 285, n. 4.

3. Mme de Sévigné, toute la première, qui aimait tant à voir « dépeindre les gens ».

4. *Lettre de sœur Louise de la Miséricorde au maréchal de Bellefonds* (Lair, p. 373) : « Vous êtes trop indiscret pour un directeur, et je suis surprise de ce que vous avez fait part de mon intérieur à quelques-uns. C'est à vous seul que j'en rends compte, parce que vous y prenez intérêt, et point à tout le reste du monde.... Ne faites donc plus valoir mes lettres, je vous prie, et qu'elles soient entre vous et moi. »

5. On sait qu'au moment où la duchesse de La Vallière commença de songer à la retraite, elle écrivit des *Réflexions sur la miséricorde de Dieu*, publiées, malgré elle, de son vivant, sous l'anonyme.

ménager à la fois les délicatesses de son humilité et la pudeur de son repentir.

EXTRAITS

Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia.

Et Celui qui était assis sur le trône a dit : Je renouvelle toutes choses [1].

Apoc., XXI, 5.

Ce sera sans doute un grand spectacle, quand celui qui est assis sur le trône d'où relève tout l'univers, et à qui il ne coûte pas plus à faire qu'à dire, parce qu'il fait tout ce qui lui plaît par sa seule parole, prononcera du haut de son trône, à la fin des siècles, qu'il va renouveler toutes choses ; et qu'en même temps on verra toute la nature changée faire paraître un monde nouveau pour les élus. Mais quand, pour nous préparer à ces nouveautés surprenantes du siècle futur [2], il agit secrètement dans les cœurs par son Saint-Esprit, qu'il les change, qu'il les renouvelle ; et que, les remuant jusqu'au fond, il leur inspire des désirs jusqu'alors inconnus, ce changement n'est ni moins nouveau ni moins admirable. Et certainement, chrétiens, il n'y a rien de plus merveilleux que ces changements. Qu'avons-nous vu, et que voyons-nous ? quel état, et quel état ! Je n'ai pas besoin de parler, les choses parlent assez d'elles-mêmes.

Madame, voici un objet digne de la présence et des yeux d'une si pieuse reine. Votre Majesté ne vient pas ici pour apporter les pompes mondaines dans la solitude ; son hu-

1. Bossuet écrivait le 19 mars 1675 à la Mère Agnès de Bellefonds au sujet de Mlle de La Vallière : « Dieu a jeté dans ce cœur le fondement de grandes choses ; vraiment tout est nouveau, et je suis persuadé plus que jamais de l'application de mon texte. »

2. *Futur*. Voyez sur ce mot page 276, note 5.

milité la sollicite à venir prendre part aux abaissements de la vie religieuse; et il est juste que, faisant par votre état une partie si considérable des grandeurs du monde, vous assistiez quelquefois aux cérémonies où on apprend à les mépriser. Admirez donc avec nous ces grands changements de la main de Dieu. Il n'y a plus rien ici de l'ancienne forme, tout est changé au dehors : ce qui se fait au dedans est encore plus nouveau : et moi, pour célébrer ces nouveautés saintes, je romps un silence de tant d'années [1], je fais entendre une voix que les chaires ne connaissent plus.

Afin donc que tout soit nouveau dans cette pieuse cérémonie, ô Dieu ! donnez-moi encore ce style nouveau du Saint-Esprit, qui commence à faire sentir sa force toute-puissante [2] dans la bouche des apôtres. Que je prêche comme un saint Pierre la gloire de Jésus-Christ crucifié; que je fasse voir au monde ingrat avec quelle impiété il le crucifie encore tous les jours. Que je crucifie le monde à son tour ; que j'en efface tous les traits et toute la gloire ; que je l'ensevelisse, que je l'enterre avec Jésus-Christ; enfin que je fasse voir que tout est mort, et qu'il n'y a que Jésus-Christ qui vive.

Mes sœurs, demandez pour moi cette grâce : ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs; et Dieu donne, par ses ministres, des enseignements convenables aux saintes dispositions de ceux qui écoutent [3]. Faites donc, par vos prières, le discours qui doit vous instruire; et obtenez-moi les lumières du Saint-Esprit, par l'intercession de la sainte Vierge : *Ave, Maria*.

1. Bossuet ne paraissait presque plus dans les chaires depuis qu'il était précepteur du Dauphin, c'est-à-dire depuis 1670.

2. On était au mardi de la Pentecôte.

3. Voyez le développement de cette idée, page 196.

Nous ne devons pas être curieux de connaître distinctement ces nouveautés merveilleuses du siècle futur : comme Dieu les fera sans nous, nous devons nous en reposer sur sa puissance et sur sa sagesse. Mais il n'en est pas de même des nouveautés saintes qu'il opère au fond de nos cœurs. Il est écrit : « Je vous donnerai un cœur « nouveau [1] ; » et il est écrit : « Faites-vous un cœur nou- « veau [2] : » de sorte que ce cœur nouveau qui nous est donné, c'est nous aussi qui le devons faire ; et comme nous devons y concourir par le mouvement de nos volontés, il faut que ce mouvement soit prévenu par la connaissance.

Considérons donc, chrétiens, quelle est cette nouveauté des cœurs, et quel est l'état ancien d'où le Saint-Esprit nous tire. Qu'y a-t-il de plus ancien que de s'aimer soi-même, et qu'y a-t-il de plus nouveau que d'être soi-même son persécuteur? Mais celui qui se persécute lui-même doit avoir vu quelque chose qu'il aime plus que lui-même : de sorte qu'il y a deux amours qui font ici toutes choses. Saint Augustin les définit par ces paroles : *Amor sui usque ad contemptum Dei; amor Dei usque ad contemptum sui* [3] : l'un est « l'amour de soi-même poussé jusqu'au mépris « de Dieu; » c'est ce qui fait la vie ancienne et la vie du monde : l'autre est « l'amour de Dieu poussé jusqu'au mépris de soi-même; » c'est ce qui fait la vie nouvelle du christianisme, et ce qui, étant porté à sa perfection, fait la vie religieuse. Ces deux amours opposés feront tout le sujet de ce discours.

Mais, prenez bien garde, messieurs, qu'il faut ici observer plus que jamais le précepte que nous donne l'Ecclésiastique. « Le sage qui entend, dit-il[4], une parole « sensée, la loue, et se l'applique à lui-même : » il ne re-

1. *Ezech.*, XXXVI, 26.
2. *Ezech.*, XVIII, 31.
3. *De Civitate Dei*, XIV, XX.
4. *Eccl.*, XXI, 18.

garde pas à droite et à gauche, à qui elle peut convenir; il se l'applique à lui-même, et il en fait son profit. Ma sœur, parmi les choses qne j'ai à dire, vous saurez bien démêler ce qui vous est propre. Faites-en de même, chrétiens; suivez avec moi l'amour de soi-même dans tous ses excès, et voyez jusqu'à quel point il vous a gagnés par ses douceurs dangereuses. Considérez ensuite une âme qui, après s'être ainsi égarée, commence à revenir sur ses pas; qui abandonne peu à peu tout ce qu'elle aimait, et qui, laissant enfin tout au-dessous d'elle, ne se réserve plus que Dieu seul. Suivez-la dans tous les pas qu'elle fait pour retourner à lui, et voyez si vous avez fait quelque progrès dans cette voie; voilà ce que vous aurez à considérer. Entrons d'abord au fond de notre matière; je ne veux pas vous tenir longtemps en suspens.

PREMIER POINT

L'homme, que vous voyez si attaché à lui-même par son amour-propre, n'a pas été créé avec ce défaut. Dans son origine, Dieu l'avait fait à son image : et ce nom d'image lui doit faire entendre qu'il n'était point pour lui-même : une image est toute faite pour son original. Si un portrait pouvait tout d'un coup devenir animé, comme il ne se verrait aucun trait qui ne se rapportât à celui qu'il représente, il ne vivrait que pour lui seul, et ne respirerait que sa gloire. Et toutefois ces portraits que nous animons, se trouveraient obligés à partager leur amour entre les originaux qu'ils représentent, et le peintre qui les a faits. Mais nous ne sommes point dans cette peine : nous sommes les images de notre auteur, et celui qui nous a faits nous a faits aussi à sa ressemblance : ainsi en toute manière nous nous devons à lui seul, et c'est à lui seul que notre âme doit être attachée.

En effet, quoique cette âme soit défigurée, quoique cette image de Dieu soit comme effacée par le péché, si nous en cherchons bien tous les anciens traits, nous reconnaîtrons, nonobstant sa corruption, qu'elle ressemble encore à Dieu, et que c'est pour Dieu qu'elle est faite. O âme, vous connaissez et vous aimez : c'est là ce que vous avez de plus essentiel, et c'est par là que vous ressemblez à votre auteur, qui n'est que connaissance et qu'amour. Mais la connaissance est donnée pour entendre ce qu'il y a de plus vrai, comme l'amour est donné pour aimer ce qu'il y a de meilleur. Qu'est-ce qu'il y a de plus vrai que Celui qui est la vérité même ? et qu'y a-t-il de meilleur, que Celui qui est la bonté même? L'âme est donc faite pour Dieu : c'est à lui qu'elle devait se tenir attachée, et comme suspendue, par sa connaissance et par son amour; c'est ainsi qu'elle est l'image de Dieu. Il se connaît lui-même, il s'aime lui-même, et c'est là sa vie : et l'âme raisonnable devait vivre aussi en le connaissant et en l'aimant. Ainsi, par sa naturelle constitution, elle était unie à son auteur, et devait faire sa félicité de celle d'un être si parfait et si bienfaisant ; en cela consistait sa droiture et sa force. Enfin c'est par là qu'elle était riche; parce que, encore qu'elle n'eût rien de son propre fonds, elle possédait un bien infini par la libéralité de son auteur; c'est-à-dire, qu'elle le possedait lui-même, et le possédait d'une manière si assurée, qu'elle n'avait qu'à l'aimer persévéramment [1] pour le posséder toujours; puisque aimer un si grand bien, c'est ce qui en assure la possession, ou plutôt c'est ce qui la fait.

Mais elle n'est pas demeurée longtemps en cet état. Cette âme qui était heureuse, parce que Dieu l'avait faite à son image, a voulu non lui ressembler, mais être absolument

1. *Persévéramment.* Cet adverbe ne se trouve pas dans les dictionnaires de la fin du dix-septième siècle.

comme lui. Heureuse qu'elle était de connaître et d'aimer celui qui se connaît et s'aime éternellement, elle a voulu, comme lui, faire elle-même sa félicité. Hélas! qu'elle s'est trompée, et que sa chute a été funeste! Elle est tombée de Dieu sur elle-même. Que fera Dieu pour la punir de sa défection? Il lui donnera ce qu'elle demande : se cherchant elle-même, elle se trouvera elle-même. Mais en se trouvant ainsi elle-même, étrange confusion! elle se perdra bientôt elle-même. Car voilà que déjà elle commence à se méconnaître; transportée de son orgueil, elle dit : Je suis un Dieu, et je me suis faite moi-même. C'est ainsi que le Prophète fait parler les âmes hautaines, qui mettent leur félicité dans leur propre grandeur et dans leur propre excellence [1].

En effet, il est véritable que pour pouvoir dire : Je veux être content de moi-même et me suffire à moi-même, il faut aussi pouvoir dire : Je me suis fait moi-même, ou plutôt : Je suis de moi-même. Ainsi l'âme raisonnable veut être semblable à Dieu par un attribut qui ne peut convenir à aucune créature, c'est-à-dire par l'indépendance et par la plénitude de l'être. Sortie de son état, pour avoir voulu être heureuse indépendamment de Dieu, elle ne peut ni conserver son ancienne et naturelle félicité, ni arriver à celle qu'elle poursuit vainement. Mais comme ici son orgueil la trompe, il faut lui faire sentir par quelque autre endroit [2] sa pauvreté et sa misère. Il ne faut pour cela que la laisser quelque temps à elle-même; cette âme, qui s'est tant aimée et tant cherchée, ne se peut plus supporter. Aussitôt qu'elle est seule avec elle-même, sa solitude lui fait horreur: elle trouve en elle-même un vide infini, que Dieu seul pouvait remplir : si bien qu'étant séparée de

1. *Ezéch.*, XXVIII. 2; XXIX 9.
2. Cf. La Bruyère, éd. cl. Hachette, p. 530, n. 4, sur l'emploi fréquent de ce mot au XVIIe siècle.

Dieu, que son fonds réclame sans cesse; tourmentée par son indigence, l'ennui la dévore, le chagrin la tue ; il faut qu'elle cherche des amusements au dehors : et jamais elle n'aura de repos, si elle ne trouve de quoi s'étourdir. Tant il est vrai que Dieu la punit par son propre dérèglement, et que, pour s'être cherchée elle-même, elle devient elle-même son supplice. Mais elle ne peut pas demeurer en cet état, tout triste qu'il est ; il faut qu'elle tombe encore plus bas ; et voici comment.

Représentez-vous un homme qui est né dans les richesses, et qui les a dissipées par ses profusions; il ne peut souffrir sa pauvreté. Ces murailles nues, cette table dégarnie, cette maison abandonnée, où on ne voit plus cette foule de domestiques, lui fait peur : pour se cacher à lui-même sa misère, il emprunte de tous côtés; il remplit par ce moyen, en quelque façon, le vide de sa maison, et soutient l'éclat de son ancienne abondance. Aveugle et malheureux, qui ne songe pas que tout ce qui l'éblouit menace sa liberté et son repos ! Ainsi l'âme raisonnable, née riche par les biens que lui avait donnés son auteur, et appauvrie volontairement pour s'être cherchée elle-même, réduite à ce fonds étroit et stérile, tâche de tromper le chagrin que lui cause son indigence, et de réparer ses ruines, en empruntant de tous côtés de quoi se remplir.

Elle commence par son corps et par ses sens, parce qu'elle ne trouve rien qui lui soit plus proche. Ce corps qui lui est uni si étroitement, mais qui toutefois est d'une nature si inférieure à la sienne, devient le plus cher objet de ses complaisances. Elle tourne tous ses soins de ce côté-là; le moindre rayon de beauté qu'elle y aperçoit suffit pour l'arrêter : elle se mire, pour ainsi parler, et se considère elle-même dans ce corps : elle croit voir, dans la douceur de ces regards et de ce visage, la douceur d'une humeur

paisible; dans la délicatesse des traits, la délicatesse de l'esprit; dans ce port et cette mine relevée, la grandeur et la noblesse du courage. Faible et trompeuse image sans doute; mais enfin la vanité s'en repaît. A quoi es-tu réduite, âme raisonnable? Toi, qui étais née pour l'éternité et pour un objet immortel, tu deviens éprise et captive d'une fleur que le soleil dessèche, d'une vapeur que le vent emporte, en un mot, d'un corps qui, par sa mortalité, est devenu un empêchement et un fardeau à l'esprit.

Elle n'est pas plus heureuse en jouissant des plaisirs que ses sens lui offrent : au contraire, elle s'appauvrit dans cette recherche, puisqu'en poursuivant le plaisir elle perd d'abord la raison. Le plaisir est un sentiment qui nous transporte, qui nous enivre, qui nous saisit indépendamment de la raison, et nous entraîne malgré ses lois. La raison en effet n'est jamais si faible que lorsque le plaisir domine; et ce qui marque une opposition éternelle entre la raison et le plaisir, c'est que, pendant que la raison demande une chose, le plaisir en exige une autre : ainsi l'âme, devenue captive du plaisir, est devenue en même temps ennemie de la raison. Voilà où elle est tombée, quand elle a voulu emprunter des sens de quoi réparer ses pertes : mais ce n'est pas là encore la fin de ses maux. Ces sens, de qui elle emprunte, empruntent eux-mêmes de tous côtés; ils tirent tout de leurs objets, et engagent par conséquent, à tous ces objets extérieurs, l'âme, qui, livrée aux sens, ne peut plus rien avoir que par eux.

Sans parler de tous les sens, l'orateur considère seulement la vue et il montre à combien d'objets extérieurs elle nous attache. C'est elle qui produit l'avarice, « triste et sombre passion, autant qu'elle est cruelle et insatiable. » Mais les passions nobles et généreuses ne sont pas davantage capables de remplir l'âme : quoi de « plus misérable et de plus pauvre » que la gloire, fût-ce celle d'Alexandre, du plus renommé des conquérants?

Vous voyez, messieurs, l'âme raisonnable déchue de sa première dignité, parce qu'elle quitte Dieu, et que Dieu la quitte; menée de captivité en captivité, captive d'elle-même, captive de son corps, captive des sens et des plaisirs, captive de toutes les choses qui l'environnent. Saint Paul dit tout en un mot, quand il parle ainsi : « L'homme, dit-il, est vendu « sous le péché : » *Venumdatus sub peccato*[1]; livré au péché, captif sous ses lois, accablé de ce joug honteux comme un esclave vendu. A quel prix le péché l'a-t-il acheté? Il l'a acheté par tous les faux biens qu'il lui a donnés. Entraîné par tous ces faux biens, et asservi par toutes les choses qu'il croit posséder, il ne peut plus respirer, ni regarder le ciel, d'où il est venu. Ainsi il a perdu Dieu, et toutefois, le malheureux, il ne peut s'en[2] passer, car il y a au fond de notre âme un secret désir qui le redemande sans cesse.

L'idée de Celui qui nous a créés est empreinte profondément au dedans de nous. Mais, ô malheur incroyable et lamentable aveuglement! rien n'est gravé plus avant dans le cœur de l'homme, et rien ne lui sert moins dans sa conduite. Les sentiments de religion sont la dernière chose qui s'efface en l'homme, et la dernière que l'homme consulte : rien n'excite de plus grands tumultes parmi les hommes, rien ne les remue davantage, et rien en même temps ne les remue moins. En voulez-vous voir une preuve? A présent que je suis assis dans la chaire de Jésus-Christ et des apôtres, que vous m'écoutez avec attention, si j'allais (ah! plutôt la mort!) si j'allais vous enseigner quelque erreur, je verrais tout mon auditoire se révolter contre moi. Je vous prêche les vérités les plus importantes de la religion: que feront-elles? O Dieu! qu'est-ce que l'homme? est-ce un pro-

1. *Rom.*, VII, 14.

2. Cf. p. 21, n. 2.

dige? est-ce un composé monstrueux de choses incompatibles? ou bien est-ce une énigme inexplicable[1] ?

Non, messieurs, nous avons expliqué l'énigme. Ce qu'il y a de si grand dans l'homme est un reste de sa première institution : ce qu'il y a de si bas, et qui paraît si mal assorti avec ses premiers principes, c'est le malheureux effet de sa chute. Il ressemble à un édifice ruiné, qui dans ses masures renversées conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Fondé dans son origine sur la connaissance de Dieu et sur son amour, par sa volonté dépravée il est tombé en ruine ; le comble s'est abattu sur les murailles, et les murailles sur le fondement. Mais qu'on remue ces ruines, on trouvera dans les restes de ce bâtiment renversé, et les traces des fondations, et l'idée[2] du premier dessein, et la marque de l'architecte. L'impression de Dieu reste encore en l'homme si forte qu'il ne peut la perdre, et tout ensemble si faible qu'il ne peut la suivre : si bien qu'elle semble n'être restée que pour le convaincre de sa faute, et lui faire sentir sa perte. Ainsi il est vrai qu'il a perdu Dieu : mais nous avons dit, et il est vrai, qu'il ne pouvait éviter après cela de se perdre aussi lui-même.

L'âme, qui s'est éloignée de la source de son être, ne connaît plus ce qu'elle est. Elle s'est embarrassée, dit saint Augustin[3], dans toutes les choses qu'elle aime ; et de là vient qu'en les perdant elle se croit aussitôt perdue elle-même. Ma maison est brûlée ; on se tourmente, et on dit, Je suis perdu : ma réputation est blessée, ma fortune est ruinée, Je suis perdu. Mais surtout quand le corps est attaqué, c'est là qu'on s'écrie plus que jamais, Je suis perdu. L'homme se croit

1. Comparez le *sermon sur la Mort*, l'*Or. fun. d'Henriette d'Angleterre* et les *Pensées* de Pascal : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté! Quel monstre! quel chaos! quel sujet de contradiction! quel prodige! » Voy. p. 289, n. 5.

2. *Idée.* Voir page 341, note 2.

3. *De Trinit.*, x, 7.

attaqué au fond de son être, sans vouloir jamais considérer que ce qui dit, Je suis perdu, n'est pas le corps : car le corps de lui-même est sans sentiment ; et l'âme, qui dit qu'elle est perdue, ne sent pas qu'elle est autre chose que celui dont elle connaît la perte future ; c'est pourquoi elle se croit perdue en le perdant. Ah ! si elle n'avait pas oublié Dieu, si elle avait toujours songé qu'elle est son image, elle se serait tenue à lui comme au seul appui de son être, et, attachée à un principe si haut, elle n'aurait pas cru périr en voyant tomber ce qui est si fort au-dessous d'elle. Mais, comme dit saint Augustin[1], s'étant engagée tout entière dan son corps et dans les choses sensibles ; roulée et enveloppée parmi les objets qu'elle aime, et dont elle traîne continuellement l'idée avec elle, elle ne s'en peut plus démêler, elle ne sait plus ce qu'elle est. Elle dit : Je suis une vapeur, je suis un souffle, je suis un air délié, ou un feu subtil ; sans doute une vapeur qui aime Dieu, un feu qui connaît Dieu, un air fait à son image ! O âme, voilà le comble de tes maux ; en te cherchant, tu t'es perdue ; et toi-même tu te méconnais. En ce triste et malheureux état, écoutons la parole de Dieu par la bouche de son prophète : *Convertimini, sicut in profundum recesseratis, filii Israel*[2] ! O âme, reviens à Dieu autant du fond que tu t'en étais profondément retirée !

SECOND POINT

Et en effet, chrétiens, dans cet oubli profond et de Dieu et d'elle-même, où elle est plongée, ce grand Dieu sait bien la trouver. Il fait entendre sa voix, quand il lui plaît, au milieu du bruit du monde : dans son plus grand éclat, et au milieu de toutes ses pompes, il en découvre le fond, c'est-à-dire, la vanité et le néant. L'âme, honteuse de sa servitude, vient à considérer pourquoi elle est née ; et, recherchant en

1. *De Trinit.*, x, 11. 2. *Is.*, XXXI.

elle-même les restes de l'image de Dieu, elle songe à la rétablir en se réunissant à son auteur. Touchée de ce sentiment, elle commence à rejeter les choses extérieures. O richesses, dit-elle, vous n'avez qu'un nom trompeur : vous venez pour me remplir, mais j'ai un vide infini, où[1] vous n'entrez pas. Mes secrets désirs, qui demandent Dieu, ne peuvent pas être satisfaits par tous vos trésors; il faut que je m'enrichisse par quelque chose de plus grand et de plus intime. Voilà les richesses méprisées.

L'âme, considérant ensuite le corps auquel elle est unie, le voit revêtu de mille ornements étrangers : elle en a honte, parce qu'elle voit que ces ornements sont un piège pour les autres et pour elle-même. Alors elle est en état d'écouter les paroles que le Saint-Esprit adresse aux dames mondaines, par la bouche du prophète Isaïe : « J'ai vu les filles de Sion « la tête levée, marchant d'un pas affecté, avec des conte- « nances étudiées, et faisant signe des yeux à droite et à « gauche : pour cela, dit le Seigneur, je ferai tomber tous « leurs cheveux[2]. » Quelle sorte de vengeance ! Quoi ! fallait-il foudroyer et le prendre d'un ton si haut pour abattre des cheveux ? Ce grand Dieu, qui se vante de déraciner par son souffle les cèdres du Liban, tonne pour abattre les feuilles des arbres ! Est-ce là le digne effet d'une main toute-puissante ? Qu'il est honteux à l'homme d'être si fort attaché à des choses vaines, que les lui ôter soit un supplice ! C'est pour cela que le prophète passe encore plus avant. Après avoir dit : Je ferai tomber « leurs cheveux ; je dé- « truirai, poursuit-il, et les colliers, et les bracelets, et les « anneaux, et les boîtes à parfums, et les vestes, et les man- « teaux, et les rubans, et les broderies, et ces toiles si dé- « liées ; » vaines couvertures qui ne cachent rien, et le

1. Cf. p. 182, n. 3. 2. *Is.*, III, 16, 17.

reste. Car le Saint-Esprit a voulu descendre dans un dénombrement exact de tous les ornements de la vanité, s'attachant, pour ainsi parler, à suivre par sa vengeance toutes les diverses parures qu'une vaine curiosité[1] a inventées. A ces menaces du Saint-Esprit, l'âme, qui s'est sentie longtemps attachée à ces ornements, commence à rentrer en elle-même. Quoi! Seigneur, dit-elle, vous voulez détruire toute cette vaine parure? Pour prévenir votre colère, je commencerai moi-même à m'en dépouiller. Entrons dans un état où il n'y ait plus d'ornement que celui de la vertu.

Ici cette âme dégoûtée du monde, s'avisant que ces ornements marquent dans les hommes quelque dignité, et venant à considérer les honneurs que le monde vante, elle en connaît aussitôt le fond. Elle voit l'orgueil qu'ils inspirent, et découvre, dans cet orgueil, et les disputes, et les jalousies, et tous les maux qu'il entraîne : elle voit en même temps que, si ces honneurs ont quelque chose de solide, c'est qu'ils obligent de donner au monde un grand exemple. Mais on peut en les quittant donner un exemple plus utile ; et il est beau, quand on les a, d'en faire un si bel usage. Loin donc, honneurs de la terre! Tout votre éclat couvre mal nos faiblesses et nos défauts ; il ne les cache qu'à nous seuls, et les fait connaître à tous les autres. Ah! « j'aime mieux avoir la dernière place dans la maison « de mon Dieu que de tenir les plus hauts rangs dans la « demeure des pécheurs[2]. »

L'âme se dépouille, comme vous voyez, des choses extérieures ; elle revient de son égarement, et commence à être plus proche d'elle-même. Mais osera-t-elle toucher à ce corps si tendre, si chéri, si ménagé? N'aura-t-on point de pitié de cette complexion délicate? Au contraire, c'est à lui

1. Sens étymologique : *cura*.

2. *Ps.*, LXXXIII, 11.

principalement que l'âme s'en prend, comme à son plus dangereux séducteur. J'ai, dit-elle, trouvé une victime : depuis que ce corps est devenu mortel, il semblait n'être devenu pour moi qu'un embarras, et un attrait qui me porte au mal : mais la pénitence me fait voir que je le puis mettre à un meilleur usage. Grâce à la miséricorde divine, j'ai en lui de quoi réparer mes fautes passées. Cette pensée la sollicite à ne plus rien donner à ses sens : elle leur ôte tous leurs plaisirs ; elle embrasse toutes les mortifications ; elle donne au corps une nourriture peu agréable, et, afin que la nature s'en contente, elle attend que la nécessité la rende supportable. Ce corps si tendre couche sur la dure ; la psalmodie de la nuit et le travail de la journée y attirent le sommeil ; sommeil léger qui n'appesantit pas l'esprit, et n'interrompt presque point ses actions. Ainsi toutes les fonctions, même de la nature, commencent dorénavant à devenir des opérations de la grâce[1]. On déclare une guerre immortelle et irréconciliable à tous les plaisirs ; il n'y en a aucun de si innocent, qui ne devienne suspect : la raison, que Dieu a donnée à l'âme pour la conduire, s'écrie en les voyant approcher : « C'est ce serpent qui nous a séduits : » *Serpens decepit me*[2]. Les premiers plaisirs qui nous ont trompés sont entrés dans notre cœur avec une mine innocente, comme un ennemi qui se déguise pour entrer dans une place, qu'il veut révolter contre les puissances légitimes. Ces désirs, qui nous semblaient innocents, ont remué peu à peu les passions les plus violentes, qui nous ont mis dans les fers que nous avons tant de peine à rompre.

L'âme, délivrée par ces réflexions de la captivité des sens, et détachée de son corps par la mortification, est enfin venue à elle-même. Elle est revenue de bien loin, et semble

1. Cf. plus haut, p. 62-63. 2. *Genes*, III

avoir fait un grand progrès : mais enfin, s'étant trouvée elle-même, elle a trouvé la source de tous ses maux. C'est donc à elle-même qu'elle en veut encore : déçue par sa liberté, dont elle a fait un mauvais usage, elle songe à la contraindre de toutes parts ; des grilles affreuses, une retraite profonde, une clôture impénétrable, une obéissance entière, toutes les actions réglées, tous les pas comptés, cent yeux qui vous observent ; encore trouve-t-elle qu'il n'y en a pas assez pour l'empêcher de s'égarer. Elle se met de tous côtés sous le joug : elle se souvient des tristes jalousies du monde[1], et s'abandonne sans réserve aux douces jalousies d'un Dieu bienfaisant, qui ne veut avoir les cœurs que pour les remplir des douceurs célestes. De peur de retomber sur ces objets extérieurs, et que sa liberté ne s'égare encore une fois en les cherchant, elle se met des bornes de tous côtés, mais, de peur de s'arrêter en elle-même, elle abandonne sa volonté propre. Ainsi, resserrée de toutes parts, elle ne peut plus respirer que du côté du ciel : elle se donne donc en proie à l'amour divin ; elle rappelle sa connaissance et son amour à leur usage primitif. C'est alors que nous pouvons dire avec David : « O « Dieu, votre serviteur a trouvé son cœur, pour vous faire « cette prière[2]. » L'âme, si longtemps égarée dans les choses extérieures, s'est enfin trouvée elle-même ; mais c'est pour s'élever au-dessus d'elle, et se donner tout à fait à Dieu.

Il n'y a rien de plus nouveau que cet état, où l'âme pleine de Dieu s'oublie elle-même. De cette union avec

1. *Elle se souvient des tristes jalousies du monde.* Cela rappelle ce mot de Mlle de La Vallière, disant à Mme Scarron (depuis Mme de Maintenon) quelque temps avant de se retirer aux Carmélites : « Quand j'aurai de la peine aux Carmélites, je me souviendrai de ce que ces gens-là (Louis XIV et Mme de Montespan) m'ont fait souffrir. »

2. II *Reg.*, VII, 27.

Dieu, on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là est la véritable prudence; car on apprend à tendre à sa fin, c'est-à-dire, à Dieu, par la seule voie qui y mène, c'est-à-dire, par l'amour. Là est la force et le courage; car il n'y a rien qu'on ne souffre pour l'amour de Dieu. Là se trouve la tempérance parfaite; car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens qui dérobent à Dieu les cœurs et l'attention des esprits. Là on commence à faire justice à Dieu, au prochain, et à soi-même : à Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit, en l'aimant plus que soi-même : au prochain, parce qu'on commence à l'aimer véritablement, non pour soi-même, mais comme soi-même, après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même : enfin, on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement. Mais en se donnant de la sorte on acquiert le plus grand de tous les biens, et on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu.

L'amour de Dieu fait donc naître toutes les vertus; et pour les faire subsister éternellement, il leur donne pour fondement l'humilité. Demandez à ceux qui ont dans le cœur quelque passion violente s'ils conservent quelque orgueil ou quelque fierté en présence de ce qu'ils aiment : on ne se soumet que trop, on n'est que trop humble. L'âme possédée de l'amour de Dieu, transportée par cet amour hors d'elle-même, n'a garde de songer à elle, ni par conséquent de s'enorgueillir; car elle voit un objet au prix duquel elle se compte pour rien, et en est tellement éprise qu'elle le préfère à elle-même, non seulement par raison, mais par amour.

Mais voici de quoi l'humilier plus profondément encore. Attachée à ce divin objet, elle voit toujours au-dessous d'elle deux gouffres profonds, le néant d'où elle est tirée

et un autre néant plus affreux encore, c'est le péché, où elle peut retomber sans cesse, pour peu qu'elle s'éloigne de Dieu, et qu'elle l'oblige de la quitter. Elle considère que, si elle est juste, c'est Dieu qui la fait telle continuellement. Saint Augustin[1] ne veut pas qu'on dise que Dieu nous a faits justes, mais il dit qu'il nous fait justes à chaque moment. Ce n'est pas, dit-il, comme un médecin qui, ayant guéri son malade, le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de son secours; c'est comme l'air qui n'a pas été fait lumineux pour le demeurer ensuite par lui-même, mais qui est fait tel continuellement par le soleil. Ainsi l'âme attachée à Dieu sent continuellement sa dépendance, et sent que la justice qui lui est donnée ne subsiste pas toute seule, mais que Dieu la crée en elle à chaque instant : de sorte qu'elle se tient toujours attentive de ce côté-là; elle demeure toujours sous la main de Dieu, toujours attachée au gouvernement et comme au rayon de sa grâce. En cet état elle se connaît, et ne craint plus de périr, de la manière dont elle le craignait auparavant : elle sent qu'elle est faite pour un objet éternel, et ne connaît plus de mort que le péché.

Il faudrait ici vous découvrir la dernière perfection de l'amour de Dieu : il faudrait vous montrer cette âme détachée encore des chastes douceurs qui l'ont attirée à Dieu, et possédée seulement de ce qu'elle découvre en Dieu même, c'est-à-dire, de ses perfections infinies. Là se verrait l'union de l'âme avec un Jésus délaissé; là s'entendrait[2] la dernière consommation de l'amour divin dans un endroit de l'âme si profond et si retiré, que les sens n'en soupçonnent rien, tant il est éloigné de leur région; mais pour expliquer cette matière, il faudrait tenir un langage que le monde n'entendrait pas.

1. *De Gen. ad litt.*, VIII, 25. 2. Cf. p. 351, n. 1.

Finissons donc ce discours, et permettez qu'en le finissant je vous demande, messieurs, si les saintes vérités que j'ai annoncées ont excité en vos cœurs quelque étincelle de l'amour divin. La vie chrétienne que je vous propose, si pénitente, si mortifiée, si détachée des sens et de nous-mêmes, vous paraît peut-être impossible. — Peut-on vivre, direz-vous, de cette sorte? Peut-on renoncer à ce qui plaît? — On vous dira de là-haut[1] qu'on peut quelque chose de plus difficile, puisqu'on peut embrasser tout ce qui choque. — Mais pour le faire, direz-vous, il faut aimer Dieu; et je ne sais si on peut le connaître assez pour l'aimer autant qu'il faudrait. — On vous dira de là-haut qu'on en connaît assez pour l'aimer sans bornes. — Mais peut-on mener dans le monde une telle vie? — Oui sans doute, puisque le monde même vous désabuse du monde : ses appas ont assez d'illusions, ses faveurs assez d'inconstances, ses rebuts assez d'amertume; il y a assez d'injustice et de perfidie dans le procédé des hommes, assez d'inégalités et de bizarreries[2] dans leurs humeurs incommodes et contrariantes; c'en est assez sans doute pour nous dégoûter.

Eh! dites-vous, je ne suis que trop dégoûté : tout me dégoûte en effet, mais rien ne me touche; le monde me déplaît, mais Dieu ne me plaît pas pour cela. — Je connais cet état étrange, malheureux et insupportable, mais trop ordinaire dans la vie. Pour en sortir, âmes chrétiennes, sachez que qui cherche Dieu de bonne foi ne manque jamais de le trouver; sa parole y[3] est expresse : « Celui qui frappe, « on lui ouvre; celui qui demande, on lui donne; celui « qui cherche, il trouve infailliblement[4]. » Si donc vous

1. Mlle de La Vallière était dans une tribune avec la reine.
2. Cf. p. 438, n. 2.
3. Y, c'est-à-dire : « en cet endroit », — « ou sur ce point ».
3. *Matth.*, VI, 8.

ne trouvez pas, sans doute vous ne cherchez pas. Remuez jusqu'au fond de votre cœur : les plaies du cœur ont cela qu'elles peuvent être sondées jusqu'au fond, pourvu qu'on ait le courage de les pénétrer. Vous trouverez dans ce fond un secret orgueil qui vous fait dédaigner tout ce qu'on vous dit, et tous les sages conseils : vous trouverez un esprit de raillerie inconsidérée, qui naît parmi l'enjouement des conversations. Quiconque en est possédé croit que toute la vie n'est qu'un jeu : on ne veut que se divertir; et la face de la raison, si je puis parler de la sorte, paraît trop sérieuse et trop chagrine.

Mais à quoi est-ce que je m'étudie? A chercher des causes secrètes du dégoût que vous donne la piété? Il y en a de plus grossières et de plus palpables : on sait quelles sont les pensées qui arrêtent le monde ordinairement. On n'aime point la piété véritable, parce que, contente des biens éternels, elle ne donne point d'établissement sur la terre, elle ne fait point la fortune de ceux qui la suivent. C'est l'objection ordinaire que font à Dieu les hommes du monde : mais il y a répondu, d'une manière digne de lui, par la bouche du prophète Malachie[1] : « Vos paroles se sont « élevées contre moi, dit le Seigneur, et vous avez répondu : « Quelles paroles avons-nous proférées contre vous? — Vous « avez dit : Celui qui sert Dieu se tourmente en vain. Quel « bien nous est-il revenu d'avoir gardé ses commande- « ments, et d'avoir marché tristement devant sa face? « Les hommes superbes et entreprenants sont heureux : « car ils ont tenté Dieu en songeant de[2] se faire heureux « malgré ses lois, et ils ont fait leurs affaires. »

Voilà l'objection des impies, proposée dans toute sa force par le Saint-Esprit. « A ces mots, poursuit le pro-

1. *Mal.*, III 13. *sqq.* 2. Cf. p. 134, n. 1.

« phète, les gens de bien, étonnés, se sont parlé secrète-
« ment les uns aux autres. » Personne sur la terre n'ose entreprendre, ce semble, de répondre aux impies qui attaquent Dieu avec une audace si insensée; mais Dieu répondra lui-même : « Il a prêté l'oreille à ces choses, dit « le prophète, et il les a ouïes : il a fait un livre où il « écrit les noms de ceux qui le servent; et en ce jour où « j'agis », dit le Seigneur des armées, c'est-à-dire « où « j'achève tous mes ouvrages, où je déploie ma miséricorde « et ma justice; en ce jour, dit-il, les gens de bien seront « ma possession particulière; je les traiterai comme un « bon père traite un fils obéissant. Alors vous vous retour- « nerez, ô impies! Vous verrez de loin leur félicité, dont « vous serez exclus pour jamais; et vous verrez alors quelle « différence il y a entre le juste et l'impie, entre celui qui « sert Dieu et celui qui méprise ses lois. » C'est ainsi que Dieu répond aux objections des impies. Vous n'avez pas voulu croire que ceux qui me servent puissent être heureux; vous n'en avez cru ni ma parole, ni l'expérience des autres; votre expérience vous en convaincra; vous les verrez heureux, et vous vous verrez misérables : *Hæc dicit Dominus faciens hæc :* « C'est ce que dit le Seigneur; il l'en faut croire : « car lui-même qui le dit, c'est lui qui le fait »; et c'est ainsi qu'il fait taire les superbes et les incrédules.

Serez-vous assez heureux pour profiter de cet avis, et pour prévenir sa colère? Allez, messieurs, et pensez-y : ne songez point au prédicateur qui vous a parlé, ni s'il a bien dit, ni s'il a mal dit[1] : qu'importe qu'ait dit un homme mortel? Il y a un prédicateur invisible qui prêche dans le fond des cœurs et le prédicateur et les auditeurs doi-

1. Cf. le sermon de 1661 sur *la parole de Dieu*.

vent écouter celui-là. C'est lui qui parle intérieurement à celui qui parle au dehors, et c'est lui que doivent entendre au dedans du cœur tous ceux qui prêtent l'oreille aux discours sacrés. Le prédicateur, qui parle au dehors, ne fait qu'un seul sermon pour tout un grand peuple : mais le prédicateur du dedans, je veux dire le Saint-Esprit, fait autant de prédications différentes qu'il y a de personnes dans un auditoire; car il parle à chacun en particulier, et lui applique selon ses besoins la parole de vie éternelle. Écoutez-le donc, chrétiens; laissez-lui remuer au fond de vos cœurs ce secret principe de l'amour de Dieu. Esprit Saint, Esprit pacifique, je vous ai préparé les voies en prêchant votre parole. Ma voix a été semblable peut-être à ce bruit impétueux qui a prévenu votre descente : descendez maintenant, ô feu invisible! et que ces discours enflammés, que vous ferez au dedans des cœurs, les remplissent d'une ardeur céleste. Faites-leur goûter la vie éternelle, qui consiste à connaître et à aimer Dieu : donnez-leur un essai de la vision[1], dans la foi; un avant-goût de la possession, dans l'espérance; une goutte de ce torrent de délices qui enivre les bienheureux, dans les transports célestes de l'amour divin.

Et vous, ma sœur, qui avez commencé à goûter ces chastes délices, descendez, allez à l'autel; victime de la pénitence, allez achever votre sacrifice : le feu est allumé, l'encens est prêt, le glaive est tiré : le glaive, c'est la parole qui sépare l'âme d'avec elle-même, pour l'attacher à son Dieu uniquement. Le sacré pontife vous attend avec ce voile mystérieux que vous demandez. Enveloppez-vous dans ce voile; vivez cachée à vous-même aussi bien qu'à tout le monde, et, connue de Dieu, échappez-vous à vous-

1 *Vision.* Voir page 111, note 1, et page 383, note 4.

même, sortez de vous-même, et prenez un si noble essor que vous ne trouviez de repos que dans l'essence du Père, du Fils et du Saint-Esprit[1].

1. Ce discours fut imprimé en 1691, sans l'aveu de l'auteur, d'après une copie fautive. Bossuet, nous dit l'abbé Le Dieu, ne s'y reconnut pas. Le manuscrit, — rédigé par l'abbé Fleury, disciple et ami de Bossuet, « mais apostillé et corrigé à toutes les pages de la main de Bossuet lui-même », — a été publié par l'abbé Lebarq.

Il nous apprend, une fois de plus, avec quel soin attentif Bossuet retouchait, quand il en avait le loisir, la forme de ses discours. « Fleury, secrétaire officieux de Bossuet, avait ainsi relevé la pensée du maître : « Le chagrin la dévore, l'ennui la tue [l'âme pécheresse]. » (Cf. plus haut, p. 417.) Bossuet considérant sans doute que le *chagrin* est plus mortel que l'*ennui*, quoique à cette époque *ennui* et *ennuyé* eussent un sens très énergique, corrige ainsi de sa main : « L'ennui la dévore, le chagrin la tue ». — Fleury avait rédigé, peut-être d'après la parole même de l'orateur : « Ce n'est pas comme un médecin qui, ayant guéri son malade, le laisse demeurer *sain sans son secours*. » Bossuet fait disparaître cette cacophonie et corrige : «... le laisse dans une santé qui n'a plus besoin de son secours. »

Dans un Sermon de vêture (pour Mlle de Beauvais, 22 nov. 1667), Bossuet avait développé, comme dans celui-ci, une psychologie intéressante. Il y étudiait à l'aide de saint Augustin « *le progrès de l'orgueil* ». « Une âme vertueuse, qui se cultive elle-même, ne découvre rien sur la terre qui soit capable de la délecter plus qu'elle-même, et elle trouve d'autant plus à se plaire dans son propre bien que le bien qu'elle recherche est plus excellent. C'est pourquoi, si l'on n'y prend garde attentivement, en épurant son jugement et son esprit, on nourrit en soi-même, insensiblement, une gloire cachée et intérieure qui est d'autant plus à craindre qu'il reste moins de défauts pour lui servir de contre-poids... En cet état, chrétiens, bien loin de mépriser la vaine gloire, au contraire, nous en séparons pour nous le plus délicat et le plus exquis. Nous en prenons le plus fin parfum, et tirons, pour ainsi dire, l'esprit et la quintessence de cet agréable poison. Car notre gloire est d'autant plus grande qu'elle se contente d'elle-même. Nous trouvons je ne sais quoi de plus fin dans notre propre jugement, quand il a eu la force de s'élever au-dessus des jugements des autres ; ce qui fait que nous en sommes et plus amoureux et plus jaloux. Et alors, quand il arrive que nous nous plaisons en nous-mêmes, nous nous y plaisons d'autant plus que rien ne nous plaît que nous. »

SUR LES EFFETS

DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST

POUR LE JOUR DE PAQUES

PRÊCHÉ A SAINT-GERMAIN, LE 6 AVRIL 1681

NOTICE

L'abbé de Fromentières [1], désigné pour prêcher à la Cour le Carême de 1681, étant tombé malade, on confia à plusieurs predicateurs le soin de le remplacer. Le P. Gaillard, jésuite, l'évêque d'Autun, Gabriel de Roquette, le P. Hubert, de l'Oratoire, et plusieurs autres moins connus, vinrent tour à tour occuper la chaire royale pendant cette station, qui fut close le jour de Pâques, par un sermon de Bossuet. Le précepteur du Dauphin n'avait prêché nulle part depuis la profession de Mlle de La Vallière (1675) ; malgré cette interruption de sept ans, il parut ce jour-là, nous dit un journal contemporain [2], s'être surpassé lui-même

---

EXTRAITS

Christus resurgens ex mortuis jam non moritur.

Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus.

Rom., VI, 9

Avoir à prêcher le plus glorieux des mystères de Jésus-Christ et la fête la plus solennelle de son Église, devant le

1. V. p. 284, n. 4, et p. 310, n. 2.
2. Le *Mercure galant*. — Voir Floquet, *Bossuet précepteur au Dauphin* pages 531-533.

plus grand de tous les rois et la cour la plus auguste de l'univers ; reprendre la parole après tant d'années[1] d'un perpétuel silence, et avoir à contenter la délicatesse d'un auditoire qui ne souffre rien que d'exquis, mais qui, permettez-moi de le dire, sans songer, autant qu'il faudrait, à se convertir, souvent ne veut être ému qu'autant qu'il le faut pour éviter la langueur d'un discours sans force, et plus soigneux de son plaisir que de son salut, lorsqu'il s'agit de sa guérison, veut qu'on cherche de nouveaux moyens de flatter son goût raffiné ; ce serait une chose à craindre, si celui qui doit annoncer dans l'assemblée des fidèles la gloire de Jésus-Christ ressuscité, et y faire entendre la voix immortelle de ce Dieu sorti du tombeau, avait à craindre autre chose que de ne pas assez soutenir la force et la majesté de sa parole. Mais ici ce qui fait craindre soutient : cette parole divine, révérée du ciel, de la terre et des enfers, est ferme et toute-puissante par elle-même ; et l'on ne peut l'affaiblir, lorsque, toujours autant éloigné d'une excessive rigueur qui se détourne à la droite que d'une extrême condescendance qui se détourne vers la gauche[2], on propose cette parole dans sa pureté naturelle, telle qu'elle est sortie de la bouche de Jésus-Christ et de ses apôtres, fidèles et incorruptibles témoins de sa résurrection, et de toutes les obligations qu'elle nous impose. Alors il ne reste plus qu'une seule crainte vraiment juste, vraiment raisonnable, mais qui est commune à ceux qui écoutent avec celui qui parle : c'est de ne profiter pas de cette parole, qui maintenant nous instruit, et un jour nous doit juger ; c'est de n'ouvrir pas le cœur assez promptement à la vertu qui l'accompagne, et de prendre plus garde à l'homme qui parle au dehors, qu'au prédicateur invisible qui sollicite les

1. *Après tant d'années.* Voir la Notice.

2. Var. : Lorsque sans se détourner ni à la droite, ni à la gauche.

cœurs de se rendre à lui. Que si vous ecoutez au dedans ce céleste prédicateur, qui jamais n'a rien de faible ni de languissant, et dont les vives lumières pénètrent les replis les plus cachés[1] des consciences, que de miracles nouveaux nous verrons paraître ! que de morts sortiront du tombeau ! que de ressuscités viendront honorer la résurrection de Jésus-Christ ! et que leur inébranlable persévérance rendra un beau témoignage à l'immortelle vertu qu'un Dieu ressuscité, pour ne mourir plus, répand dans les cœurs de ses fidèles ! Pour commencer un si grand ouvrage, prosternés avec Madeleine et les autres femmes pieuses aux pieds de ce Dieu vainqueur de la mort, demandons-lui tous ensemble ses grâces vivifiantes, par les prières de celle qui les a reçues de plus près et avec le plus d'abondance. *Ave.*

Après avoir exposé le mystère de la Résurrection de Jésus-Christ, l'orateur se propose d'en considérer les effets salutaires. Jésus-Christ ressuscité, et ressuscité pour jamais, a communiqué son immortalité à la loi qu'il a établie, à l'Église qu'il a fondée, aux fidèles enfin, membres de son corps mystique, qui doivent, comme lui, mourir au péché pour revivre en lui et par lui. « A cette loi toujours nouvelle nous devons un perpétuel renouvellement de nos mœurs ; à cette Église toujours immuable, un inviolable attachement ; à ce Chef qui nous veut avoir pour ses membres toujours vivants, une horreur du péché si vive qu'elle nous le fasse éternellement détester plus que la mort. Voilà le fruit du mystère et les *trois points* de ce discours. »

PREMIER POINT.

Ce fut une doctrine bien nouvelle au monde, lorsque saint Paul écrivit ces mots : « Vivez comme des morts ressuscités[2]. » Mais il explique plus clairement ce que c'est que de vivre en ressuscités, et à quelle nouveauté de vie nous oblige une si nouvelle manière de s'exprimer, lorsqu'il dit

1. Var. : les plus profonds. 2. *Rom.*, VI, 13.

en un autre endroit : « Si vous êtes ressuscités avec Jésus-« Christ, cherchez les choses d'en haut, où Jésus-Christ est « assis à la droite de son Père ; goûtez les choses d'en haut et non pas les choses de la terre : « *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, ubi Christus est in dextera Dei sedens; quæ sursum sunt sapite, non quæ super terram*[1] ». Cette doctrine, qui est une suite de la résurrection de Jésus-Christ, nous apprend le vrai caractère de la loi nouvelle. L'ancienne loi ne nous tirait pas de la terre, puisqu'elle nous proposait des récompenses temporelles, et plus propres à soutenir les infirmes qu'à satisfaire les forts : comme elle était appuyée sur des promesses de biens périssables, elle ne posait pas encore un fondement qui pût demeurer. Mais Jésus-Christ ressuscité rompt tout d'un coup tous les liens de la chair et du sang, lorsqu'il nous fait dire par son saint apôtre : *Quæ sursum sunt quærite*, « cherchez les choses d'en haut ; » *Quæ sursum sunt sapite*, « goûtez les choses d'en « haut : » c'est là que Jésus-Christ vous a précédés, et où il doit avoir emporté avec lui tous vos désirs. En suite[2] de cette doctrine, le sacrifice très véritable que nous célébrons tous les jours sur ces saints autels commence par ces paroles : *Sursum corda :* « Le cœur en haut, le cœur en haut ; » et quand nous y répondons : *Habemus ad Dominum :* « Nous élevons nos cœurs à Dieu », nous reconnaissons tous ensemble que le véritable culte du Nouveau Testament, c'est de nous sentir faits pour le ciel et de n'avoir que le ciel en vue.

Mais j'entends vos malheureuses réponses : Je ne suis que terre, et vous voulez que je ne respire que le ciel ; je ne sens que la mort en moi, et vous voulez que je ne pense qu'immortalité ! — Mais les biens que vous poursuivez sont si peu de chose ! — Peu de chose, je le confesse, et en-

1. *Coloss.*, III, 1, 2.

2. En conséquence... Cf. sup. l. 7.

core moins, si vous le voulez. mais aussi que peut rechercher un rien comme moi, que des biens proportionnés au peu qu'il est?

Saintes vérités du christianisme, fidèle et irréprochable témoignage que les apôtres ont rendu, au péril de tout, à leur Maître ressuscité ; mystère d'immortalité que nous célébrons, attesté par le sang de ceux qui l'ont vu, et confirmé par tant de prodiges, par tant de prophéties, par tant de martyres, par tant de conversions, par un si soudain changement du monde, et par une si longue suite de siècles, n'avez-vous pu encore élever les hommes aux objets éternels! et faut-il, au milieu du christianisme, faire de nouveaux efforts pour montrer aux enfants de Dieu qu'ils ne sont pas si peu de chose qu'ils se l'imaginent! Nous demandons un témoin revenu de l'autre monde, pour nous en apprendre les merveilles ; Jésus-Christ, qui est né dans la gloire éternelle, et qui y retourne ; « Jésus-Christ, témoin « fidèle, et le premier-né d'entre les morts, » comme il est écrit dans l'Apocalypse[1] : Jésus-Christ qui s'y glorifie d'avoir la « clef de l'enfer et de la mort[2] » ; qui en effet est descendu non seulement dans le tombeau, mais encore dans les enfers, où il a délivré nos pères, et fait trembler Satan avec tous ses anges par son approche glorieuse ; ce Jésus-Christ sort victorieux de la mort et de l'enfer, pour nous annoncer une autre vie : et nous ne voulons pas l'en croire! Nous voudrions qu'il renouvelât aux yeux de chacun de nous tous ses miracles, que tous les jours il ressuscitât pour nous convaincre ; et le témoignage qu'il a une fois rendu au genre humain, encore qu'il le continue, comme vous verrez d'une manière si miraculeuse dans son Église catholique ne nous suffit pas

1. *Apoc.*, I, 5. 2. *Apoc.*, I, 18.

A Dieu ne plaise! dites-vous; je suis chrétien, ne me traitez pas d'impie. Ne me dites rien des libertins, je les connais: tous les jours je les entends discourir, et je ne remarque dans tous leurs discours qu'une fausse capacité, une curiosité vague et superficielle, ou, pour parler franchement, une vanité toute pure; et pour fond des passions indomptables, qui, de peur d'être réprimées par une trop grande autorité, attaquent l'autorité de la loi de Dieu, que, par une erreur naturelle à l'esprit humain, ils croient avoir renversée, à force de le désirer. — Je les reconnais à ces paroles: vous ne pouviez pas me peindre[1] plus au naturel leur caractère léger et leurs bizarres[2] pensées: j'entends ce que me dit votre bouche: mais que me disent vos œuvres? Vous les détestez, dites-vous: pourquoi donc les imitez-vous? pourquoi marchez-vous dans les mêmes voies? pourquoi vous vois-je aussi éblouis[3] des grandeurs humaines, aussi enivrés de la faveur et aussi touchés de son ombre, aussi délicats sur le point d'honneur, aussi entêtés de folles amours, aussi occupés de votre plaisir, et, ce qui en est une suite, aussi durs à la misère des autres, aussi jaloux en secret du progrès de ceux que vous trouvez à propos de caresser en public, aussi prêts à sacrifier votre conscience à quelque grand intérêt, après l'avoir défendue peut-être, pour la montre et pour l'apparence, dans des intérêts médiocres? Avouons la vérité: faibles chrétiens ou libertins déclarés, nous marchons également dans les voies de per-

1. Var.: représenter.

2. *Bizarre*, qui s'écrivit *bizearre* jusque dans la première moitié du dix-septième siècle, était synonyme de *fou* dans l'ancien français. « Coeffeteau, dans son *Histoire romaine*, parlant de *Caligula*, a dit *la bizarrerie de ses déportements*. » Patru, *Notes sur Vaugelas*. Bossuet donne ici à ce mot à peu près le sens qu'indique Furetière (*Dictionnaire*): « *Bizarre*: qui a des mœurs inégales, *des opinions extraordinaires et particulières*. »

3. Var. : enchantés.

dition, et tous ensemble nous renonçons par notre conduite à l'espérance de la vie future.

Venez, venez, chrétiens, que je vous parle: cette vie éternelle, qui entre encore si peu dans votre esprit, la désirez-vous du moins? Est-ce trop demander à des chrétiens que de vouloir que vous désiriez la vie éternelle? Mais, si vous la désirez, vous l'acquérez par ce désir en le fortifiant; et sans tourner davantage[1], sans fatiguer votre esprit par une longue suite de raisonnements, vous avez, dans cet instinct d'immortalité, le témoignage secret de l'éternité pour laquelle vous êtes nés, la preuve qui vous la démontre, le gage du Saint-Esprit qui vous en assure, et le moyen infaillible de la recouvrer. Dites seulement avec David, David, un homme comme vous, mais un homme assis sur le trône et environné de plaisirs; mais un roi victorieux et comblé de gloire, dites seulement avec lui: « Mon bien, c'est de m'attacher à Dieu: » *Mihi autem* [*adhærere Deo bonum est*]. Un trône est caduc, la grandeur s'envole, la gloire n'est qu'une fumée, la vie n'est qu'un songe: « mon bien, c'est d'avoir « mon Dieu, et de m'y tenir attaché; » et encore: « Qu'est-ce que je veux dans le ciel, et qu'est-ce que je vous « demande sur la terre? Vous êtes le Dieu de mon cœur, « et mon Dieu, mon partage éternellement.[2] »

Mais il faut pousser[3] ce désir avec toute la pureté de la nouveauté chrétienne. Je m'explique: les Juifs, qui n'entendaient pas les mystères de Jésus-Christ, ni, comme parle l'Apôtre, « la vertu de sa résurrection, et les richesses inestimables du siècle futur[4], » ne laissaient pas de préférer Dieu aux fausses divinités; mais ils voulaient obtenir de lui des félicités temporelles. Moi, Seigneur, je ne veux que

1. Var.: sans aller plus loin.
2. *Ps.*, LXXII, 28, 25, 26.
3. Emettre, produire. « Et le cœur *poussait* mille vœux. » Corneille, *Imit. de J.-C.*, I, 18.
4. *Philipp.*, III, 18. *Hebr.*, VI, 3.

vous, mon Dieu, mon partage éternellement ; ni dans le ciel, ni dans la terre, je ne veux que vous. Tout ce qui n'est pas éternel, fût-ce une couronne, n'est digne ni de votre libéralité ni de mon courage ; et puisque vous avez voulu que je connusse, faiblement, à la vérité, eu égard à votre immense grandeur, mais enfin avec une certitude qui ne me laisse aucun doute, votre éternité tout entière et votre infinie perfection, j'ai droit de ne me contenter pas d'un moindre objet[1] : je ne veux que vous sur la terre, et je ne veux que vous même dans le ciel ; et si vous n'étiez vous-même le don précieux que vous nous y faites, tout ce que vous y donnez d'ailleurs avec tant de profusion ne me serait rien. Que si vous pouvez former ce désir avec un David, avec un saint Paul, avec tant de saints martyrs et tant de saints pénitents, hommes comme vous, si vous pouvez dire, à leur exemple : Mon Dieu, je vous veux, il est à vous ; car ni la bonté de Dieu ne lui permet de se refuser à un cœur qui le désire ; ni une force majeure ne le peut ravir à qui le possède, ni il n'est lui-même un ami changeant que le temps dégoûte. Quoi ! mes frères, que de cette main bien faisante lui-même il arrache ses propres enfants de ce sein paternel où ils veulent vivre ! il n'y a rien qui soit moins de lui ; et de toutes les vérités, la plus certaine, la mieux établie, la plus immuable, c'est que Dieu ne peut manquer à qui le désire, et que nul ne peut perdre Dieu que celui qui s'en éloigne le premier par sa propre volonté. Qui ne l'entend pas, c'est un aveugle ; qui le nie, qu'il soit anathème.

Que sentez-vous, chrétiens, à ces paroles ? Saint Paul n'a-t-il pas eu raison de vous exciter à chercher les choses célestes, puisqu'en les cherchant vous les acquérez ? Ses paroles ont-elles piqué votre cœur du vrai désir de la vie ?

1. Sens étymologique : *objectum* le but qui est devant quelqu'un.

Ai-je trouvé en les expliquant ce bienheureux fonds que Dieu mit dans votre âme pour la rappeler à lui quand il la fit à son image, que le péché vous avait fait perdre, et que Jésus-Christ ressuscité vient renouveler ? [Car enfin] d'où vous vient cette idée d'immortalité ? d'où vous en vient le désir, si ce n'est de Dieu ? N'est-ce pas le Père de tous les esprits, qui sollicite le vôtre de s'unir au sien pour y trouver la vraie vie ? peut-il ne pas contenter un désir qu'il inspire ? et ne veut-il que nous tourmenter par une vue stérile d'immortalité ? Ah ! je ne m'étonne pas si nous ne sentons rien d'immortel en nous : nous ne désirons même pas l'immortalité ; nous cherchons des félicités que le temps emporte, et une fortune qu'un souffle renverse. Ainsi, étant nés pour l'éternité, nous nous mettons volontairement sous le joug du temps, qui brise et ravage tout par son invincible rapidité; et la mort, que nous cherchons par tous nos désirs, puisque nous ne désirons rien que de mortel, nous domine de toutes parts. *Sursum corda ; sursum corda :* « Le cœur en haut, le cœur en haut : » *quæ sursum sunt quærite :* « Cherchez ce qui est en haut ; » c'est là que Jésus-Christ est assis à la droite de son Père ; c'est de là qu'il vous envoie ce désir d'immortalité, et c'est là qu'il vous attend pour le satisfaire. Voilà l'abrégé de la loi nouvelle, voilà cette loi qui ne change plus, parce qu'elle a l'éternité pour objet ; et c'est là uniquement que nous devons tendre.

Mais en marchant dans cette voie, apprenons de saint Augustin qu'elle exclut trois sortes de personnes. » Elle exclut, premièrement, ceux qui s'égarent, » et qui, las d'une vie réglée, qu'ils trouvent trop unie et trop contraignante[1],

1. *Trop contraignante.* Ce mot, sorti de l'usage commun, est employé par Mme de Sévigné, par Molière et par Saint-Simon (Voir le Dict. de Littré), dans le sens que nous donnons aujourd'hui au mot *gênant :* « Je vous plains écrit Mme de Sévigné,

se jettent dans les voies d'iniquité, où une riante diversité égaie les passions et les sens. « Elle exclut, en second lieu ceux qui retournent en arrière, et qui, sans sortir de la voie abandonnent les pratiques de piété qu'ils avaient embrassées, elle exclut enfin ceux qui s'arrêtent, et qui, croyant avoir assez fait, ne songent pas à s'avancer dans la vertu[1]. » Ceu qui sortent de la voie des commandements après y être ren trés par la pénitence, et qui retombent dans leurs premiers crimes ; hélas ! c'est le plus grand nombre : c'est à eux que je dois parler à la fin de ce discours ; et plût à Dieu que je leur parle avec cette voix de tonnerre que Dieu donne aux prédicateurs quand il veut briser les rochers et fendre les cœurs de pierre !

Mais je ne vous oublierai pas, ô petit nombre choisi de Dieu ! vous, mes frères, qui, fidèles à la pénitence, craignez de rentrer dans les voies de perdition, où vous avez autrefois marché avec une si aveugle confiance. Vous avez encore deux choses à craindre ; apprenez-les de Jésus-Christ même : l'une, de retourner en arrière, et l'autre, de vous arrêter un seul moment. Vous faites un pas en arrière, lorsque, sans retourner au péché mortel, vous vous relâchez de l'attention que vous aviez sur vous-mêmes ; que vous prodiguez le temps que vous ménagiez ; que vous ôtez à la piété ses meilleures heures : et vous, lorsque, tentée de relever par quelque parure cette modestie qui commence à vous paraître trop nue, vous vous dégoûtez de cette sainte simplicité que vous regardiez auparavant comme la vraie marque de la pudeur[2]; sans jamais vouloir songer à cette parole de Jésus-Christ, qui foudroie votre négligence : « Celui qui met la main à la charrue, » qui commence à cultiver son âme

des compagnies *contraignantes* que vous avez eues. »

1. *Serm. de Cantico novo*, 4.

2. Var. : que vous louiez auparavant comme le vrai ornement de la pudeur.

comme une terre fertile, « et qui retourne en arrière, » qui se relâche des saintes pratiques qu'il avait choisies ; que prononce le Fils de Dieu? quoi? peut-être qu'il n'atteindra pas à la perfection? Non, messieurs; sa sentence est bien plus terrible : « Il n'est pas propre, dit-il, au royaume de Dieu[1]; » et il n'a que faire d'y prétendre : c'est Jésus-Christ qui le dit; croyez donc à sa parole, et tremblez[2].

Et comment se sauveront ceux qui reculent en arrière, puisque ceux qui n'avancent pas dans la vertu sont dans un péril manifeste? Vous vous trompez, mon frère, si, dans la vie chrétienne, vous croyez pouvoir demeurer dans un même point; il faut, dans cette route, monter ou descendre. Saint Paul ne cesse de crier du troisième ciel : « Renouvelez-vous, renouvelez-vous[3]. » Vous vous êtes renouvelés par la pénitence, renouvelez-vous encore; et Origène a raison de dire sur cette parole de saint Paul : « Ne croyez pas qu'il suffise de s'être renouvelé une fois : il faut renouveler la nouveauté même[4] : » car au point où vous croyez avoir assez fait, l'orgueil, qui vous surprendra, vous fera tout perdre, et vos forces seront dissipées par le repos qui relâchera votre attention. Ne proférez[5] donc jamais cette parole indigne d'une bouche chrétienne : Je laisse la perfection aux religieux et aux solitaires, trop heureux d'éviter la damnation éternelle. Non, non, non, vous vous abusez : qui ne tend point à la perfection tombe bientôt dans le vice; qui grimpe sur une hauteur, s'il cesse de s'élever par un continuel effort, est entraîné[6] par la pente même, et son propre poids le précipite : c'est pourquoi toute l'Écriture nous défend de nous arrêter un seul moment. Si selon l'apôtre

1. *Luc.*, IX, 62.
2. Var. : Si vous croyez à sa parole, croyez-y donc, et tremblez.
3. *Ephes.*, IV, 23.
4. *In Epist. ad Roman.*, V, 8.
5. Var. : ne dites.
6. Var : emporté.

saint Paul[1] la vie vertueuse est une course, il faut, comme cet apôtre, s'avancer toujours, oublier ce qu'on a fait, courir sans relâche, et n'imaginer de repos qu'à la fin de la carrière, où le prix de la course nous attend[2]. « Si la vie vertueuse est une milice, » comme dit le saint homme Job[3], ou, comme parle saint Paul, « une lutte continuelle[4] » contre un ennemi également attentif et fort : se ralentir tant soit peu, après même l'avoir atterré, c'est lui faire reprendre ses forces ; et une victoire mal poursuivie ne devient pas moins funeste, par l'événement, qu'une bataille perdue[5].

Dans la guerre qu'avait David avec la maison de Saül écoutez ce que remarque le texte sacré : « David croissait tous les jours, et s'élevait de plus en plus au dessus de lui-même ; au contraire la maison de Saül allait toujours décroissant », et ses forces se diminuaient : *David proficiscens et semper seipso robustior, domus autem Saul decrescens quotidie*[6]. Quel fut donc l'événement de cette guerre ? Événement heureux à David, dont le trône fut affermi pour jamais; mais événement funeste au malheureux Isboseth et à la maison de Saül, qui se vit bientôt sans ressource. Isboseth, qui se négligea, et jamais ne s'aperçut qu'il diminuait, parce qu'il diminuait peu à peu, à la fin demeure sans force. Ses soldats l'aban-

1. I *Cor.*, IX, 24.
2. *Philipp.*, III, 13.
3. *Job*, VII, 1.
4. *Ephes.*, VI, 12.
5. Bossuet développe la même idée dans le début du *Panégyrique de Saint Benoît* (1663) : «....Toute la perfection de la vie monastique est entièrement renfermée dans cette seule parole : *Egredere*, « Sors ! » La vie du chrétien est un long et infini voyage, durant le cours duquel, quelque plaisir qui nous attache, quelque compagnie qui nous arrête, quelque ennui qui nous prenne, quelque fatigue qui nous accable, aussitôt que nous commençons de nous reposer, une voix divine s'élève d'en haut qui nous dit sans cesse et sans relâche : *Egredere*, « Sors, » et nous ordonne de marcher plus outre. »
6. II *Reg.*, III, 1.

donnent; Abner, qui soutenait le parti et par ses conseils et par sa valeur, se donne à son ennemi; le malheureux prince est assassiné dans son lit par des parricides à qui sa mollesse fit tout entreprendre : et, pour avoir négligé d'imiter David, qui croissait[1] toujours, à force de déchoir, il se trouva, sans y penser, au fond de l'abîme. Chrétien qui ne veux pas t'élever sans cesse dans le chemin de la vertu, voilà ta figure : tout ce que tu avais de bons désirs te quittera l'un après l'autre, et ta perte est infaillible.

Éveillez-vous donc, chrétiens, comme l'ange disait au prophète : éveillez-vous, et marchez ; « car vous avez encore à faire un grand voyage : » *Grandis enim tibi restat via*[2]. Cette voie, dit saint Augustin, veut « des hommes qui marchent toujours : » *Ambulantes quærit*[3]. La crainte de l'enfer et de ses peines éternelles vous a ébranlé[4]. c'est un bon commencement : mais il est temps d'ouvrir votre cœur aux chastes douceurs de l'amour de Dieu, sans lequel il n'y a point de christianisme. Vous avez pu renoncer au crime et aux plaisirs qui vous menaçaient d'irrémédiables douleurs, et peut-être même dès cette vie : la plaie n'est pas bien fermée ; et ce cœur ensanglanté soupire encore en secret après ses joies corrompues. Épurez vos intentions ; fortifiez votre volonté par des réflexions sérieuses et par des prières ferventes, car la prière assidue et persévérante est le seul soutien de notre impuissance. Vous avez commencé à goûter Dieu : car aussi comment peut-on être chrétien, si on n'aime et si on ne goûte ce bien infini ? Apprenez peu à peu à le goûter seul ; et modérez ce goût du plaisir sensible, qui ne laisse pas d'être dangereux lors même qu'il semble innocent.

1. Cf. p. 61, n. 3.
2. III *Reg.*, XIX, 7.
3. *Serm. de Cantic. novo*, 4.
4. Voy. page 466, note 4.

Autrement vous éprouverez, par une chute imprévue, la vérité de cette sentence : « Qui se néglige tombe peu à « peu [1]. » Et quoique vous nous vantiez l'innocence de vos désirs, encore trop sensuels, je ne laisse pas de trembler pour vous ; parce qu'enfin, quoi que vous disiez, du plaisir au plaisir il n'y a pas loin, et du sensible au sensible la chute n'est que trop aisée. Il faut donc travailler sans cesse à cet édifice caduc, où toujours quelque chose se dément : il faut toujours s'élever, si on ne veut pas retomber trop vite. A quelque point que nous soyons, saint Paul nous excite à monter plus haut [2] : après que nous sommes ressuscités avec Jésus-Christ, il faut encore avec lui monter jusqu'au plus haut des cieux et jusqu'à la droite du Père céleste. Car, si cette ambition, que le monde veut appeler noble, inspire à un grand courage une ardeur infatigable, qui fait qu'étant arrivé par mille travaux et mille périls aux premiers honneurs, il oublie tout ce qu'il a fait pour augmenter une gloire qui n'est après tout qu'un bruit agréable autour de nous et un mélange de voix confuses, que ne doit-on pas entreprendre pour la véritable gloire que Dieu réserve à ses enfants ? Quelle activité et quelle vigueur ne demande-t-elle pas ? Ne faut-il pas être toujours agissant, à l'exemple de Jésus-Christ ? « Mon Père, dit-il [3], opère [4] toujours ; et moi, j'opère comme « lui. » Mais voyons-le opérer dans sa sainte Église : ce nous sera un nouveau motif de nous soumettre à l'opération de la grâce qui nous renouvelle.

SECOND POINT.

Comment Jésus-Christ a travaillé à la formation de son Église durant sa vie et à sa mort. Il choisit ses Apôtres et il met Pierre à

1. *Eccl.*, XIV, 1.
2. *Coloss.*, III, 1, 2.
3. *Joann.*, V, 17.
4. Cf. p. 324, n. 4 ; 342, n. 1.

leur tête, en ayant soin de conserver toujours à celui qu'il désigne pour le représenter sur la terre sa primauté sur le reste de ses disciples. « Ainsi s'achève l'Église ;... et le mystère de l'Unité, par lequel l'Église est inébranlable, se consomme. »

Il reste pourtant encore un dernier ouvrage : il faut que cette Église, ainsi formée avec ses divers ministères, reçoive la promesse d'immortalité de cette bouche immortelle, d'où le genre humain en suspens entendra un jour sa dernière et irrévocable sentence. Jésus-Christ assemble donc ses saints apôtres ; et prêt à monter aux cieux, écoutez comme il leur parle [1] : « Toute puissance, dit-il, m'est donnée dans le ciel et dans la terre ; il est temps de partir : « allez, marchez à la conquête du monde : prêchez l'É« vangile à toute créature ; enseignez toutes les nations, « et les baptisez au nom du Père, et du Fils et du Saint« Esprit [2]. » Et quel en sera l'effet ? Effet admirable, effet éternel et digne de Jésus-Christ ressuscité : « Je suis, dit« il, avec vous jusqu'à la consommation des siècles [3]. » Digne parole de l'Époux céleste, qui engage sa foi pour jamais à sa sainte Église. Ne craignez point, mes apôtres, ni vous qui succéderez à un si saint ministère ; moi ressuscité, moi immortel, je serai toujours avec vous : vainqueur de l'enfer et de la mort, je vous ferai triompher de l'un et de l'autre ; et l'Église que je formerai par votre sacré ministère, comme moi, sera immortelle : ma parole, qui soutient le monde qu'elle a tiré du néant, soutiendra aussi mon Église : *Ecce ego vobiscum sum*. Si depuis ce temps, chrétiens, l'Église a cessé un seul moment ; si elle a un seul moment ressenti la mort d'où Jésus-Christ l'a tirée, et que cette Église de Jésus-Christ unie à Pierre n'ait pas con-

1 Var. : Et prêt à monter aux dieux : Toute puissance, dit-il....

2. *Matth.*, XXVIII, 18, 19.

3. *Matth.*, XXVIII, 20.

servé avec l'unité et l'autorité une fermeté invincible, doutez des promesses de la vie future. Mais vous voyez au contraire que cette Église née dans les opprobres et parmi les contradictions, chargée de la haine publique, persécutée avec une fureur inouïe, premièrement en Jésus-Christ, qui était son chef, et ensuite dans tous ses membres ; environnée d'ennemis, pleine de faux frères, et un néant, comme dit saint Paul, dans ses commencements[1] attaquée encore plus vivement par le dehors, et plus dangereusement divisée au dedans par les hérésies dans son progrès; dans la suite, presque abandonnée, par le déplorable relâchement de sa discipline ; avec sa doctrine rebutante, dure à pratiquer, dure à entendre, impénétrable à l'esprit, contraire aux sens, ennemie du monde dont elle combat toutes les maximes, demeure ferme et inébranlable.

Et pour venir au particulier[2] de l'institution de Jésus-Christ, car il est beau de considérer dans[3] des promesses circonstanciées un accomplissement précis, vous voyez que la doctrine de l'Évangile subsiste toujours dans les successeurs des apôtres: que Pierre, toujours à leur tête, n'a cessé d'enseigner les peuples, et de « confirmer ses frères[4], » et, comme disent six cent trente évêques au grand concile de Chalcédoine, qu'il « est toujours vivant dans son « propre siège[5] ; » que toutes les hérésies qui ont osé s'élever contre la science de Dieu ont senti leurs têtes superbes frappées par des anathèmes dont elles n'ont pu

1. Var. : dans sa naissance.

2. Au détail. « Je n'importunerai pas Votre Majesté *du particulier* de ce qui compose cette machine [arithmétique]. » Pascal, *Lettre à la reine Christine*. « Sans entrer dans *le particulier* de beaucoup de choses... » La Rochefoucauld.

3 Dans un cas où les promesses ont été circonstanciées, exposées dans le menu détail.

4. *Luc.*, XXII, 32.

5. *S. Leo.*, *Serm.*, II, III.

soutenir la force; qu'elles n'ont fait que languir depuis ce coup, et viennent toutes à la fin tomber aux pieds de l'Église et de Pierre, qui les foudroie par ses successeurs; que cependant cette Église ne se diminue jamais d'un côté, qu'elle ne s'étende de l'autre, conformément à cette parole que Jésus-Christ adresse lui-même à l'Église d'Éphèse : *Movebo candelabrum tuum de loco suo*[1] : « Je « remuerai de sa place votre chandelier », je vous ôterai la lumière de la foi : prenez garde, je ne l'éteindrai pas, je la remuerai et la changerai de place; afin que l'Église regagne tout ce qu'elle perd, une vertu invisible réparant ses pertes; et, plutôt que de la laisser sans enfants, Dieu faisant, selon la parole de Jésus-Christ « des pierres mêmes, « et des peuples les plus infidèles, naître les enfants d'A- « braham[2] : » en sorte que, dans sa vieillesse, si toutefois elle peut vieillir, elle qui est immortelle, et lorsqu'on la croit stérile, elle soit aussi[3] féconde que jamais, et demeure toujours au-dessus de la ruine qui menace les choses humaines.

Lisez l'histoire des siècles passés, et considérez l'état du nôtre; vous verrez que, par la vertu qui anime le corps de l'Église, lorsque l'Orient s'en est séparé, le Nord converti a rempli sa place; que le Nord, en un autre temps, soulevé par les séditieuses prédications de Luther, a vu sa foi non pas tant éteinte que transportée à d'autres climats, et passée, pour ainsi parler, à de nouveaux mondes[4]; et qu'enfin dans les pays même où l'hérésie règne, pour marque des ténèbres auxquelles elle est condamnée, elle tombe dans un désordre visible[5] par un mélange confus de toutes sortes d'erreurs dont elle ne

1. *Apoc.*, II, 5.
2. *Matth.*, III, 19.
3. Var. : autant. V. p. 211, n. 1.
4. V. p. 482, note 3.
5. V. l'*Hist. des Variations des Églises protestantes* (1688).

peut arrêter le cours. parce qu'à force de vouloir combattre l'autorité de l'Église, qu'il a fallu, pour la contredire, appeler humaine, les hérésiarques n'ont pu s'en laisser aucune ni réelle ni apparente : ce qui fait que la plus superbe hérésie, la plus fière et la plus menaçante qui fut jamais, est devenue elle-même cette Babylone qu'elle se vantait de quitter. Et pour lui donner le dernier coup[1], Dieu suscite un autre Cyrus, un prince aussi magnanime, aussi modéré, aussi bienfaisant que lui, aussi grand dans ses conseils et aussi redoutable par ses armes ; mais plus religieux, puisqu'au lieu que Cyrus était infidèle, le prince que Dieu nous suscite tient à gloire d'être lui-même le plus zélé et le plus soumis[2] de tous les enfants de l'Église, comme il est, sans contestation, le premier autant en mérite qu'en dignité : Dieu, dis-je, suscite ce nouveau Cyrus pour détruire cette Babylone, et réparer les ruines de Jérusalem[3] : de sorte que l'Église, toujours victorieuse,

1. *Et pour lui donner le dernier coup.* Louis XIV manifestait hautement à cette époque l'intention d'établir en France l'unité religieuse, par des édits de plus en plus sévères contre les Protestants. En 1679, on renouvelle l'ordonnance de 1663, contre les protestants convertis qui reviendraient à leur première religion ; en 1680, les enfants issus de mariages mixtes sont déclarés illégitimes et inhabiles à succéder à leurs parents, etc.

2. Conseil indirect à Louis XIV. C'était le moment où les dissentiments du gouvernement français avec Rome devenaient de jour en jour plus vifs. (V. p. 469.) Fléchier, prêchant à la Cour le jour de la Pentecôte de cette même année, souhaitait aussi au Roi « un cœur docile envers Dieu, une tendresse et une soumission de fils envers l'Église. »

3. Presque tous les prédicateurs, à ce moment, poussaient le roi à la révocation de l'Édit de Nantes. Citons seulement ce que disait à Louis XIV, en 1683, l'abbé Anselme, un des orateurs les plus renommés du temps. « Selon lui, le royaume est un corps, dont les hérétiques sont les pieds. Jusqu'ici le Roi a bien voulu condescendre jusqu'à laver « cette partie de ses sujets qui est la plus basse et la plus impure aux yeux de Dieu » ; mais son autorité seule pouvait aisément réduire des « obstinés qui n'ont plus les appuis qu'ils trouvaient dans le malheur

quoiqu'en différentes manières, tantôt malgré les puissances conjurées contre elle, et tantôt par leur secours que Dieu lui procure, triomphe de ses ennemis pour leur salut, et pour le bien universel du monde, où seule elle fait reluire parmi les ténèbres la vérité toute pure et la droite règle des mœurs[1] également éloignée de toutes les extrémités.

« O Église, les forces me manquent à raconter vos « louanges : » *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei*[2]. « O « vraiment, Église de Dieu, sainte cité de l'Éternel, et « la mère de ses enfants, vraiment on a dit de vous des « choses bien glorieuses : » et je ne m'étonne pas de l'état heureux et permanent qui vous est prédestiné dans le ciel, si déjà par la vertu de celui qui vous a promis d'être avec vous, vous avez tant de majesté et tant de solidité sur la terre. Mais, mes frères, remarquez-vous que cette promesse d'immortalité, qui soutient l'Église, s'adresse aux apôtres et aux successeurs des apôtres? « Allez, enseignez, baptisez; et moi, je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles : » avec vous à qui la chaire a été donnée; avec vous à qui sont commis les saints sacrements; avec vous qui devez éclairer les autres. C'est par les apôtres et leurs successeurs que l'Église doit être immortelle. Si donc les successeurs des apôtres ne sont fidèles à leur ministère, combien d'âmes périront! O merveilleuse importance de ces charges redoutables! ô péril de ceux qui les exercent! péril de ceux qui les demandent[3]! et péril

des règnes passés. » Si les voies de douceur deviennent inutiles, la charité même en devra inspirer d'autres qui donneront le dernier coup à l'hérésie » (Cité par l'abbé Hurel, *les Orateurs sacrés sous Louis XIV*, t. II, p. 122).

1. La morale. V. p. 345, n. 4.
2. *Ps.* LXXXVI, 3.
3. Massillon disait de même à la Cour en 1699 : « Un ministère qu'on ne devrait accepter qu'en tremblant, on le brigue avec audace; on s'assied dans le temple

encore plus grand de ceux qui les donnent! Mais comme ceux qui les exercent, chargés d'instruire les autres, n'ont besoin que de leurs propres lumières; et que ce grand prince, qui les donne, entre dans les besoins de l'Église avec une circonspection si religieuse, que nous sommes assurés d'un bon choix, pourvu que chacun s'applique à lui former en lui-même ou dans sa famille de dignes sujets : c'est à vous que j'ai à parler, à vous, messieurs, à vous qui demandez tous les jours, ou pour vous, ou pour les autres, ces redoutables dignités. Ah! messieurs, je vous en conjure par la foi que vous devez à Dieu, par l'attachement inviolable que vous devez à l'Église, à qui vous voulez donner des pasteurs selon votre cœur, plutôt que selon le cœur de Dieu; et, si tout cela ne vous touche pas, par le soin que vous devez à votre salut : ah! ne jetez pas vos amis, vos proches, vos propres enfants, vous-mêmes, qui présumez tout de votre capacité, sans qu'elle ait jamais été éprouvée; ah! pour Dieu, ne vous jetez pas volontairement dans un péril manifeste. Ne proposez plus à une jeunesse imprudente[1] les dignités de l'Église, comme un moyen de piquer son ambition, ou comme la juste couronne des études de cinq ou six ans, qui ne sont qu'un faible commencement de leurs exercices. Qu'ils apprennent plutôt à fuir, à trembler, et du moins à travailler pour l'Église, avant que de gouverner l'Église : car voici

de Dieu, sans y avoir été placé de sa main; on est à la tête du troupeau sans l'agrément de celui auquel il appartient, et comme on en a pris le soin sans vocation et sans talent, on le conduit sans édification et sans fruit et souvent même avec scandale. » Voir aussi ses *Oraisons funèbres* de Villars, archevêque de Vienne, et de Villeroy, archevêque de Lyon.

1. *Ne proposez plus à une jeunesse imprudente.* Comparez, dans l'*Oraison funèbre d'Anne de Gonzague :* « On la fit abbesse (la princesse Bénédicte) sans que, dans un âge si tendre, elle sût ce qu'elle faisait, et la marque d'une si grave dignité fut comme un jouet entre ses mains, etc. »

la règle de saint Paul, règle infaillible, règle invariable, puisque c'est la règle du Saint-Esprit : « Qu'ils soient « éprouvés, et puis qu'ils servent[1] » ; et encore : « C'est « en servant bien dans les places inférieures, qu'on peut « s'élever à un plus haut rang[2] » ; et cette règle est fondée sur la conduite de Jésus-Christ. Trois ans entiers il tient ses apôtres sous sa discipline : instruits par sa doctrine, par ses miracles, par l'exemple de sa vie et de sa mort, il ne les envoie pas encore exercer leur ministère. Il revient des enfers et sort du tombeau, pour leur donner durant quarante jours de nouvelles instructions : et encore, après tant de soins, de peur de les exposer trop tôt, il les envoie se cacher dans Jérusalem : « Renfermez-vous, dit-il[3] ; « ne sortez pas jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la « vertu d'en haut. » Il les jette dans une retraite profonde, sans laquelle le Saint-Esprit, leur conducteur nécessaire, ne viendra pas. Voilà comme sont formés ceux qui ont appris sous Jésus-Christ.

Et nous, messieurs, sans avoir rien fait, nous entreprenons de remplir leur place ! Si l'ordre ecclésiastique est une milice, comme disent tous les saints Pères et tous les conciles après saint Paul[4], espère-t-on commander, mais[5] le peut-on sans hasarder tout, lorsqu'on n'a jamais obéi, jamais servi sous les autres ? Et quel ordre, quelle discipline y aura-t-il dans la guerre, si on peut seulement prétendre à[6] s'élever autrement que par les degrés ? Ou bien est-ce que la milice ecclésiastique, où il faut combattre tous les vices, toutes les passions, toutes les faiblesses humaines, toutes les mauvaises coutumes, toutes les maximes du monde, tous les artifices des hérétiques, toutes les entre-

1. I *Timoth.*, III, 10.
2. I *Timoth.*, III, 13.
3. *Luc.* XXIV, 49.
4. I *Timoth.*, I, 8.
5. Bien plus (*Immo*).
6. Var : de. — Cf. p. 272, n. 3.

prises des impies, en un mot tous les démons et tout l'enfer, ne demande pas autant de sagesse, autant d'art, autant d'expérience et enfin autant de courage, quoique d'une autre manière, que la milice du monde? Quel spectacle, lorsque ceux qui devaient combattre à la tête ne savent par où commencer; qu'un conducteur secret remue avec peine sa faible machine, et que celui qui devait payer de sa personne paye à peine de mine et de contenance[1]! O malheur, ô désolation, ô ravage inévitable de tout le troupeau! Car ignorez-vous cette juste, mais redoutable sentence que Jésus-Christ prononce de sa propre bouche : « Si « un aveugle mène un autre aveugle, tous deux tom- « beront dans le précipice[2]? » Tous deux, tous deux tomberont; « et non seulement, dit saint Augustin[3], l'a- « veugle qui mène, mais encore l'aveugle qui suit. » Ils tomberont l'un sur l'autre; mais certes l'aveugle qui mène tombe d'autant plus dangereusement, qu'il entraîne les autres dans sa chute, et que Dieu redemandera de sa main le sang de son frère qu'il a perdu. Et pour voir un effet terrible de cette menace, considérez tant de royaumes arrachés du sein de l'Église, par l'hérésie de ces derniers siècles; recherchez les causes de tous ces malheurs[4] il s'élèvera autour de vous, du creux des enfers, comme un cri lamentable des peuples précipités dans l'abîme : C'est nos indignes pasteurs qui nous ont jetés dans ce lieu de tourments où nous sommes; leur inutilité et leur ignorance nous les a fait mépriser; leur vanité et leur corruption nous les a fait haïr, injustement, il est vrai; car il fallait

1. Pour comprendre tout ce passage, il faut se rappeler ce que Bossuet se proposait dans ce discours : c'était de persuader à Louis XIV « d'élever à l'épiscopat les grands vicaires des évêques, c'est-à-dire des prêtres exercés dans le gouvernement ecclésiastique. » Le Dieu, *Mémoire*, p. 165.

2. *Matth.*, XV, 14.

3. *Serm.*, XLVI, 21.

4. Cf. *Hist. des Var.*, l. I, I-III.

respecter Jésus-Christ en eux, et les promesses faites à l'Eglise; mais enfin ils ont donné lieu aux spécieuses déclamations qui nous ont séduits : ces sentinelles endormies ont laissé entrer l'ennemi; et la foi ancienne s'est anéantie par la négligence de ceux qui en étaient les dépositaires.

O sainte Église gallicane, pleine de science, pleine de vertu [1], pleine de force, jamais [2] tu n'éprouveras un tel malheur [3] : la postérité te verra telle que t'ont vue les siècles passés, l'ornement de la chrétienté et la lumière du monde : toujours une des plus vives [4] et des plus illustres parties de cette Église éternellement vivante que Jésus-Christ ressuscité a répandue par toute la terre.

Mais nous, mes frères, voulons-nous mourir? Et si nous ne commençons à vivre pour ne mourir plus, que nous sert d'être les membres d'un chef immortel, et d'un corps, d'une Église qui ne doit jamais avoir de fin? C'est par cette considération qu'il faut finir ce discours.

TROISIÈME POINT

Étrange impression qui s'est mise dans l'esprit des hommes, qui, pourvu qu'ils aient un recours fréquent aux sacrements de l'Église, croient que les péchés qu'ils ne cessent de commettre ne leur font pas tout le mal qu'ils leur pourraient faire; et s'imaginent être chrétiens, parce qu'aussi souvent confessés, qu'ils sont pécheurs, ils soutiennent, dans une vie toute corrompue, une apparence de vie chrétienne! Ce n'est pas là la doctrine que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont enseignée. « Jésus-Christ « ressuscité ne meurt plus [5] »; et de là que conclut saint Paul? « Ainsi vous devez penser que vous êtes morts au

1. Var. : pleine de vie.
2. Var. : jamais, jamais, je l'espère.
3. Variante : tu ne verras.
4. Sens étymol. : vivante.
5. *Rom.*, VI, 9.

« péché, pour vivre à Dieu par Jésus-Christ Notre-Sei-« gneur ; » et encore avec plus de force : « Si, dit-il, « nous sommes morts au péché, comment pourrons-nous « y vivre dorénavant[1] ? » *Quomodo?* Comment? comment le pourrons-nous? Parole d'étonnement qui fait voir l'Apôtre saisi de frayeur à la seule vue d'une rechute. Déplorable dépravation des chrétiens! nous nous étonnons maintenant, c'est une merveille, quand ceux qui fréquentent les saints sacrements gardent les résolutions qu'ils y ont prises; et saint Paul s'étonnait alors comment ceux qui les recevaient, et qui étaient morts au péché, pouvaient y vivre. Si, dit-il, nous sommes morts au péché de bonne foi; si, de bonne foi, nous avons renoncé à ces abominables impuretés, à cette aigreur implacable d'un cœur ulcéré, qui songe à se satisfaire par une vengeance éclatante, ou qui, goûtant en lui-même une vengeance cachée, se rit[2] secrètement de la simplicité d'un ennemi déçu; à ces meurtres que vous fait faire tous les jours votre langue envenimée; à cette malignité dangereuse qui vous fait empoisonner si habilement et avec tant d'imperceptibles détours une conduite innocente[3]; à cette fureur d'un jeu ruineux[4] où votre famille change d'état à chaque coup,

1. *Rom.*, vi, 11 et vi, 2.

2. Variante : triomphe.

3. Cf. sur la médisance. Bourdaloue, *Dominicales*, xie *Dim. après la Pentecôte*; Massillon, *Lundi de la 4e semaine de carême.*

4. On sait les excès où le jeu en était venu à la Cour. « Un jour, la reine en avait oublié la messe et perdu 20 000 écus avant midi; » chez Mme de Montespan, les pertes de 100 000 écus étaient communes, et Monsieur, frère du Roi, était obligé de mettre ses pierreries en gage. Louis XIV qui avait d'abord autorisé ces folies par son exemple (*Mém. de Mme de Motteville*, à l'année 1660), s'en inquiétait à présent. Colbert et Seignelay admonestaient sévèrement de sa part les seigneurs qui jouaient ou faisaient jouer chez eux, et le lieutenant de police La Reynie était invité (1681) à poursuivre les joueurs à Paris. (Voir P. Clément, *la Police sous Louis XIV* et Gaillardin, *Hist. de Louis XIV*, t. iv.)

tantôt relevée pour un moment, et tantôt précipitée dans l'abîme : si nous avons renoncé à toutes ces choses et aux autres désordres de notre vie, comment pouvons-nous y vivre, et nous replonger volontairement dans cette horreur?

Mais procédons par principes; les hommes ne reviennent que par là. Voici donc le fondement que je pose. Quand Dieu daigne se communiquer à sa créature, son intention n'est pas de se communiquer en passant : « Mon Père et moi, « nous viendrons à eux, dit le Fils de Dieu, et nous ferons « en eux notre demeure[1]; » et encore : « Le Saint-Esprit « demeurera en vous, et il y sera[2]; » et encore : « Qui « mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi « en lui[3]; » une demeure réciproque, en un mot! L'Esprit de Dieu veut demeurer; car il est stable, constant, immuable de sa nature, il ne veut pas être en passant dans les âmes, il y veut avoir une demeure fixe; et s'il ne trouve dans votre conduite quelque chose de ferme et de résolu, il se retire : ou, pour vous dire tout votre mal, s'il ne trouve rien de ferme et de résolu dans votre conduite, craignez qu'il ne se soit déjà profondément retiré de vous, et que vous ne soyez celui dont il est écrit : « Vous avez le nom de vivant, « et vous êtes mort[4]. » Ne dites pas que ce n'est que fragilité, car si la fragilité, qui est la grande maladie de notre nature, n'a point de remède dans l'Évangile, Jésus-Christ est mort et ressuscité en vain; en vain [Dieu] emploie à nous convertir, comme dit saint Paul, « la même vertu par la- « quelle il a ressuscité Jésus-Christ, » une vertu divine et surnaturelle : *In quo et resurrexistis per fidem operationis*

— il est vrai qu'en 1686, le Roi ayant fait recommencer les « appartements » (c'est-à-dire les réceptions avec divertissements) à Versailles, « résolut d'y jouer lui-même très gros jeu au reversi. » *Mémoires du marquis de Sourches*, cités par P. Clément.

1. *Joann.*, XIV, 23.
2. *Joann.*, XIV, 17.
3. *Joann.*, VI, 57.
4. *Apoc.*, III, 1.

Dei, qui suscitavit illum a mortuis[1]. Et croire qu'on prenne toujours dans les sacrements une vertu miraculeuse et toute-puissante, en demeurant toujours également faible, de sorte qu'on puisse toujours mourir au péché, et toujours y vivre; c'est une erreur manifeste.

Ce n'est pas que je veuille dire qu'on ne puisse perdre la grâce recouvrée[2], et même la recouvrer plusieurs fois dans le sacrement de pénitence. Il faut détester tous les excès : celui-ci est rejeté par toute l'Église et condamné manifestement dans toutes les Écritures, qui n'ont point donné de bornes à la divine miséricorde, ni à la vertu des saints sacrements. Mais comme je vous avoue que la vie chrétienne peut commencer quelquefois par l'infirmité, je dis qu'il en faut venir à la consistance. Un fruit n'est pas mûr d'abord, et sa crudité offense le goût; mais s'il ne vient à maturité, ce n'est pas du fruit : c'est du poison. Ainsi le pécheur qui se convertit, pourvu qu'il déplore sa fragilité, et qu'au lieu d'en être confus il ne s'en fasse pas une excuse, peut ne la pas vaincre d'abord, et les fruits de sa pénitence, quoique amers et désagréables, ne laissent pas d'être supportés par l'espérance qu'ils donnent. Mais que jamais nous ne produisions ces dignes fruits de pénitence tant recommandés dans l'Évangile[3], c'est-à-dire, « une conversion solide et « durable, » *pœnitentiam stabilem*, comme l'appelle saint Paul[4]; que notre pénitence ne soit qu'un amusement, et, pour parler comme un saint concile d'Espagne, notre communion un jeu sacrilège, où nous nous jouons de ce que le ciel et la terre ont de plus saint : *ludere de Dominica communione*[5]; que notre vie, toute partagée entre la vertu et le crime, ne prenne jamais un parti de bonne foi, ou plutôt

1. *Coloss.*, II, 12.
2. Doctrine soutenue par certains théologiens protestants.
3. *Luc*, III, 8.
4. II *Cor.*, VII, 10.
5. *Conc. Eliberit*, *can.* [illegible]

qu'en ne gardant plus que le seul nom de vertu, nous prenions ouvertement le parti du crime, le faisant régner en nous malgré les sacrements tant de fois reçus : c'est un prodige inouï dans l'Évangile, c'est un monstre[1] dans la doctrine des mœurs.

Faites-moi venir un philosophe, un Socrate, un Aristote[2], qui vous voudrez : il vous dira que la vertu ne consiste pas dans un sentiment passager; mais que c'est une habitude constante et un état permanent. Que nous ayons une moindre idée de la vertu chrétienne, et qu'à cause que Jésus-Christ nous a ouvert dans les sacrements une source inépuisable pour laver nos crimes; plus aveugles que les philosophes, qui ont cherché la stabilité dans la vertu, nous croyions être chrétiens, lorsque nous passons toute notre vie dans une inconstance perpétuelle; aujourd'hui dans les eaux de la pénitence, et demain dans nos premières ordures; aujourd'hui à la sainte table avec Jésus-Christ, et demain avec Bélial, et dans toute la corruption passée : peut-on déshonorer davantage le christianisme, et n'est-ce pas faire de Jésus-Christ même, chose abominable! un défenseur des mauvaises habitudes?

Ce n'est pas ainsi qu'il en a parlé, lui qui, trouvant l'arbre cultivé et toujours infructueux[3], s'étonne de le voir encore sur la terre, et prononce qu'il n'est plus bon que

1. Cf. p. 23, n. 2, p. 218, n. 5.

2. Bossuet dans son rapport au Souverain Pontife sur l'éducation du prince de Louis XIV, écrit : « Pour la doctrine des mœurs, nous avons cru qu'elle ne se devait pas tirer d'une autre source que de l'Écriture et des maximes de l'Évangile... Nous n'avons pas néanmoins laissé d'expliquer la Morale d'*Aristote*, à quoi nous avons ajouté cette doctrine admirable de *Socrate*, vraiment sublime pour son temps, qui peut servir à donner de la foi aux incrédules et à faire rougir les plus endurcis. »

3. Usité, au sens propre jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Cf. La Bruyère, éd. Servois et Rébelliau, p. 452, n. 7.

pour le feu[1]. Quel effet attendez-vous[2] de vos confessions stériles? Ne voyez-vous[3] pas que vous vous trompez vous-mêmes; et qu'ennemis, non pas du péché, mais du reproche de vos consciences qui vous inquiète, c'est de cette inquiétude, et non du péché, que vous voulez vous défaire : de sorte que le fruit de vos pénitences, c'est d'étouffer le remords, et de vous faire trouver la tranquillité dans le crime?

— Ah! il est vrai, vous me convainquez : dans la faiblesse où je suis, jamais je n'approcherai[4] des saints sacrements. — J'avais prévu cette malheureuse conséquence! Nous voici donc dans ces temps dont parle saint Paul; « où les hommes ne peuvent plus supporter la saine « doctrine[5]. » Prêchez-leur la miséricorde toujours prête à les recevoir: au lieu d'être attendris par cette bonté, ils ne cesseront d'en abuser, jusqu'à ce qu'ils la rebutent et la changent[6] en fureur; faites-leur voir le péril où les précipite le mépris des saints sacrements: il n'y a plus de sacrements pour eux. Combien en effet en connaissons-nous qui n'ont plus rien de chrétien, que ce faux respect pour les sacrements, qui fait qu'ils les abandonnent, de peur, disent-ils, de les profaner! Le beau reste de christianisme! comme si on pouvait faire, pour ainsi parler, un plus grand outrage aux remèdes, que d'en être environné sans daigner les prendre, douter de leur vertu et les laisser inutiles!

O Jésus-Christ ressuscité, parlez vous-même! Vous avez dit de votre bouche sacrée que « les morts qui seraient « gisants dans les tombeaux entendraient la voix du Fils

1. *Luc*, XII, 6 *et sqq.*
2. Var.: Quel effet attendons-nous de nos confessions..
3. Var. : Ne voyons-nous pas.
4. Var. : je me garderai bien d'approcher.
5. II *Tim.*, IV, 3.
6. La fassent se changer.

« de l'homme, et sortiraient des ombres de la mort[1]. » O vous, plus morts que les morts, morts de quatre jours, dont les entrailles déjà corrompues par des habitudes invétérées font horreur aux sens, « squelettes décharnés, os « desséchés, » où il n'y a plus de suc, ni aucun reste de l'ancienne forme; quoiqu'une pierre pesante vous couvre, et que rien ne semble capable de forcer la dureté de votre cœur, « écoutez la voix du Fils de l'homme : » *Ossa arida, audite verbum Domini*[2]. Est-ce en vain que saint Paul a dit que Dieu emploie pour vous convertir, et qu'il a mis dans ses sacrements « la même vertu par laquelle « il a ressuscité Jésus-Christ : » *secundum operationem potentiæ virtutis ejus, quam operatus est in Christo, suscitans illum a mortuis*[3]; par conséquent une vertu infinie, une vertu miraculeuse, une vertu qui ressuscite les morts? Pourquoi donc voulez-vous périr?

— Ah! j'ai trop abusé des grâces, et j'ai épuisé tous les remèdes. — Mais pourquoi accusez-vous les remèdes que vous n'avez jamais pris qu'avec négligence? Avez-vous gémi? Avez-vous prié? Après avoir découvert vos plaies cachées à un sage médecin, avez-vous vécu dans le régime nécessaire, épargnant à votre faiblesse jusqu'aux occasions les moins dangereuses, et songeant plutôt à éviter les tentations qu'à les combattre? — Mais cette vie est trop ennuyeuse, et on ne peut la souffrir. — Songez, songez non pas aux ennuis, mais aux douleurs et au désespoir d'une éternité malheureuse : ce n'est pas ce qu'il nous faut faire pour notre salut qui doit nous sembler difficile, mais ce qui nous arrivera, si nous en abandonnons le soin. Faites donc un dernier effort; vous consultez[4] trop longtemps. Écoutez le conseil de saint Augus-

1. I *Joann.*, v, 25, 28.
2. *Ezech.*, xxxvii, 4.
3. *Coloss.*, ii, 12.
4. Sens latin : vous délibérez.

tin : il a été dans la peine ou je vous vois, et saura bien vous conseiller ce qu'il y faut faire. *Nolite libenter colloqui cum cupiditatibus vestris*[1] : « Cessez, dit ce pécheur « si parfaitement converti, cessez de discourir avec vos « passions et avec vos faiblesses; » vous écoutez trop leurs vaines excuses, les délais qu'elles vous proposent, les mauvais exemples qui les entretiennent, la mauvaise honte qu'elles vous remettent continuellement devant les yeux, et enfin les mauvaises compagnies qui vous entraînent au mal comme malgré vous. Ne voyez-vous pas l'erreur des hommes, qui, ne trouvant dans leurs plaisirs qu'une joie trompeuse, et jamais le repos qu'ils cherchent, s'étourdissent les uns les autres, et s'encouragent mutuellement à mal faire, toujours plus déterminés en compagnie qu'en particulier; marque visible d'égarement, et que leurs plaisirs, destitués[2] de la vraie nature du bien et toujours suivis du dégoût, ont besoin, pour se soutenir, du tumulte qui offusque la réflexion? Cessez de les écouter, si vous ne voulez périr avec eux. Une grande résolution se doit prendre par quelque chose de vif et avec un soudain effort : demain, c'est trop tard, sortez aujourd'hui de l'abîme où vous périssez et où peut-être vous vous déplaisez depuis si longtemps. On n'aura pas demain un autre Évangile, un autre enfer, ni un autre Dieu et un autre Jésus-Christ à vous prêcher : l'Église a fait ses derniers efforts dans cette fête, et a épuisé toutes ses menaces. La vieillesse, où vous mettez votre confiance, ne fera que vous affaiblir l'esprit et le cœur, et répandre sur vos passions un ridicule qui vous rendra la fable du monde, mais qui n'opérera pas votre conversion. La mort, qui la suit de près, vous fera jouer peut-être le personnage de pénitent

1. In *Ps.* CXXXVI, 21.

2. Manquant de (*destituti*).

comme à un Antiochus; vous serez alarmés et non convertis : votre âme sera jetée dans un trouble irrémédiable, et incapable, dans sa frayeur, de se posséder elle-même, elle vous fera rouler sur les lèvres des actes de foi suggérés, comme l'eau court[1] sur la pierre sans la pénétrer. Ainsi il n'y aura plus pour vous de miséricorde[2].

« Ah! mes frères, j'espère de vous de meilleures choses, encore que je parle ainsi : » *Confidimus autem de vobis, dilectissimi, meliora, et viciniora saluti, tametsi ita loquimur*[3] Car pourquoi voulez-vous mourir, maison d'Israël, peuple béni, peuple bien-aimé; autrefois enfants de colère, et maintenant enfants d'adoption et de dilection[4] éternelle; vous pour qui toutes les chaires retentissent d'avertissements salutaires, pour qui coulent toutes les grâces dans les sacrements, pour qui toute l'Église est en travail et s'efforce de vous enfanter en Jésus-Christ; mais[5] pour qui Jésus-Christ est mort; pour qui ce Sauveur ressuscité ne cesse d'intercéder auprès de son Père par ses plaies: pourquoi voulez-vous mourir? Vivez, vivez plutôt, mes chers frères; c'est Dieu même qui vous le demande, qui vous y exhorte, qui vous l'ordonne, qui vous en prie. Et nous, indignes interprètes de ses volontés, et ministres tels quels de sa parole, nous secondons les desseins de sa miséricorde, et de cette même bouche dont nous vous consacrons les divins mystères, « nous vous conjurons pour Jésus-Christ, avec l'Apôtre, réconciliez-vous à Dieu : » *Obsecramus pro Christo, reconciliamini Deo*[6]; et encore avec le prophète : « Convertissez-vous et vivez[7] ». Mais afin de vivre pour ne mourir

1. Var. : coul.
2. Voir le sermon *sur l'Impénitence finale*, page 220.
3. *Hebr.*, VI, 9.
4. *Dilection*, tendresse; terme de spiritualité. « Il n'y a rien de plus noble dans l'Évangile que cette loi de *dilection*. » Fléchier (cité par Littré).
5. Cf. p. 433, n. 5.
6. II *Cor.*, V, 20.
7. *Ezéch.*, XVIII, 32.

plus, vivez dans les précautions nécessaires à la faiblesse. « Souvenez-vous, dit Jésus-Christ, de la femme de Loth[1] », et des suites funestes d'un regard furtif, et du monument[2] éternel, que Dieu nous y donne, des châtiments qui suivent les moindres retours vers les objets qu'il faut quitter. Le grand mal des Israélites sous Achab, et celui qui les fit périr sans ressource, c'est que, parmi les dieux étrangers dont ils encensaient les autels, « ils furent, dit l'Écriture, si abominables, qu'ils adorèrent les dieux des Amorrhéens que Dieu avait mis en fuite devant eux[3] ». Ces dieux vaincus, ces dieux renversés avec les peuples qui les servaient, furent révérés des Israélites et devinrent l'objet de leur culte : ce fut le comble de leurs maux et le pas le plus prochain vers la perdition. Craignez une semblable aventure : que ces idoles abattues ne voient jamais redresser leurs abominables autels ; que la pensée de la mort efface tout l'éclat qui vous éblouit ; que la résurrection de Jésus-Christ ouvre vos yeux aux biens éternels, et enfin que jamais le monde vaincu ne redevienne vainqueur.

Sire, quel autre sait mieux que vous assurer une victoire? et de qui pouvons-nous apprendre avec plus de fruit les véritables effets d'un triomphe entier, que de cette main invincible sous laquelle tant d'ennemis abattus ont vu tomber tout ensemble et leurs forces et leur courage, et, malgré leur secret dépit, ont perdu, avec l'espérance de se relever, jusqu'à l'envie de combattre? Jamais le monde ne sera tout à fait vaincu par les chrétiens, jusqu'à ce qu'il soit atterré[4] de cette sorte, et qu'à force de le vaincre nous

1. *Luc.*, XVII, 32.
2. Avertissement (*moneo*).
3. III *Reg.*, XXI, 26.
4. *Atterré.* On a déjà vu ce verbe employé (p. 144) dans son sens primitif, *abattre à terre* : « Ceux de dedans se défendirent moult longuement et en *atterrèrent* et blessèrent plusieurs. » Froissart, *Chroniq.*, I, 1.

l'ayons réduit à désespérer pour jamais de rétablir dans nos cœurs son empire renversé. Mais, Sire, Votre Majesté, après la victoire si pleine et si assurée, a donné la paix à ses ennemis domptés; et cette paix [1] tant vantée, mais qui ne l'est pas encore assez, fait le comble de votre gloire. Dans la guerre que les chrétiens ont à soutenir, il n'y a ni paix ni trêve, puisque, si le monde cesse quelquefois de nous attaquer par le dehors, nous-mêmes nous ne cessons, par de continuels combats, de mettre notre salut en péril; de sorte que l'ennemi est toujours aux portes, et que le moindre relâchement, le moindre retour, enfin le moindre regard vers la conduite passée, peut en un moment faire évanouir toutes nos victoires, et rendre nos engagements plus dangereux que jamais. Il faut donc s'armer de nouveau après le triomphe. Prenez, Sire, ces armes salutaires dont parle saint Paul [2]: la foi, la prière, le zèle, l'humilité, la ferveur; c'est par là qu'on peut s'assurer la victoire parmi les infirmités et dans les tentations de cette vie. Arbitre de l'univers, et supérieur même à la fortune, si la fortune était quelque chose, c'est ici la seule occasion où vous pouvez craindre sans honte, et il n'y a plus pour vous qu'un seul ennemi à redouter : vous-même, Sire, vous-même, vos victoires, votre propre gloire, cette puissance sans bornes si nécessaire à conduire un État, si dangereuse à se conduire soi-même; voilà le seul ennemi dont vous ayez à vous défier. Qui peut tout, ne peut pas assez; qui peut tout, ordinairement tourne sa puissance contre ui-même; et quand le monde nous accorde tout, il n'est que trop malaisé de se refuser quelque chose. Mais aussi c'est la grande gloire et la parfaite vertu, de savoir, comme vous, se donner des bornes et demeurer dans la règle, quand la règle même semble nous céder.

1. La paix de Nimègue (1678). | 2. *Ephes.*, VI, 11 *et sqq.*

Pour vivre dans cette règle qui soumet à Dieu toute créature, il faut, Sire, quelquefois descendre du trône. L'exemple de Jésus-Christ nous fait assez voir que « celui qui descend, c'est celui qui monte. » Celui qui est descendu, dit saint Paul[1], jusqu'aux profondeurs de la terre, c'est celui qui est monté au plus haut des cieux. » Il faut donc descendre avec lui, quelque grand qu'on soit ; descendre pour s'humilier, descendre pour se soumettre, descendre pour compatir[2], pour écouter de plus près la voix de la misère qui perce le cœur, et lui apporter un soulagement digne d'une si grande puissance. Voilà comme Jésus-Christ est descendu; qui descend ainsi remonte bientôt. C'est, Sire, l'élévation que je vous souhaite. Ainsi votre grandeur sera éternelle, votre État ne changera jamais, et[3] nous vous verrons toujours roi, toujours couronné, toujours vainqueur et en ce monde et en l'autre, par la grâce et la bénédiction du Père, du Fils, et du Saint-Esprit[4].

1. *Ephes.*, IV, 9, 10.

2. Partager les souffrances d'autrui. Nous n'avons pas trouvé d'exemple de ce mot, employé dans ce sens et au neutre. Cf., pour l'idée, *Polit. tirée de l'Écriture sainte*, l. III, art. III, où Bossuet expose longuement que « l'autorité royale », qu'il rêve, « est paternelle et que son propre caractère est la bonté. »

3. Voir La Bruyère, éd. cl. Hachette, p. 158, 161, 167, 325, 332.

4. Pour mieux comprendre les conseils que Bossuet adresse au Roi dans tout ce discours, il faut se rappeler qu'à cette date tout le monde jugeait Mme de Montespan *tombée*. (Voir une lettre de Bussy-Rabutin, du 30 avril 1681). Mlle de Fontanges allait bientôt se voir abandonnée à son tour. Au contraire, l'influence de Mme de Maintenon sur l'esprit du Roi allait grandissant tous les jours. « Son crédit... est au suprême », écrivait déjà, à la fin de 1680, Mme de Sévigné. Elle avait ménagé la réconciliation de Louis XIV avec la reine ; elle travaillait à sa conversion, et « faisait peu à peu entrer » son esprit « dans les voies de l'éternité. » (*Mémoires de l'abbé de Choisy.*)

SUR L'UNITÉ DE L'ÉGLISE

SERMON PRONONCÉ A L'OUVERTURE DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU CLERGÉ, LE 9 NOVEMBRE 1681

NOTICE

Pour comprendre et pour apprécier le sermon *sur l'Unité de l'Église*, il importe de se rappeler avec précision les circonstances où ce discours fut prononcé.

Depuis le commencement du règne de Louis XIV, les relations entre la cour de Rome et le gouvernement français n'avaient jamais été amicales. Les papes Innocent X et Alexandre VII, élus par l'influence espagnole, soutenaient la maison d'Autriche, et Mazarin, dont ils contrariaient la politique, ne négligeait aucune occasion de leur témoigner son mécontentement. Clément IX et Clément X ne furent guère plus favorables à la France, et d'ailleurs les premiers ministres de Louis XIV, élèves de Mazarin, ne se montraient pas mieux disposés à l'égard du Saint-Siège que n'avait été le Cardinal. On le vit bien tout d'abord dans l'affaire de la garde corse (1662) : le gouvernement français prit ardemment parti pour son ambassadeur, et parut ne chercher, comme lui, qu'à pousser les choses à l'extrême[1]. En 1663, comme le pape tardait à accorder à Louis XIV les satisfactions demandées, le vice-légat était renvoyé d'Avignon, le Comtat-Venaissin allait être réuni à la couronne, et déjà une armée française était sur le territoire de Parme et de Modène, prête à envahir les États pontificaux. La politique où Bossuet reconnaissait plus tard un parti pris « d'humilier « Rome et de s'affermir contre elle[2] » se manifestait ouvertement dès le début du gouvernement personnel de Louis XIV.

1. Lettre du duc de Créquy, ambassadeur à Rome.

2. Ce sont les termes dont se sert l'abbé Le Dieu, *Journal*, I, p. 8.

Bientôt à ces motifs d'hostilité, l'affaire de la *Régale* vint mêler des dissentiments d'ordre religieux. On connaît l'objet du débat. Depuis longtemps les rois de France percevaient les revenus et nommaient aux bénéfices des évêchés vacants, jusqu'à ce que les évêques nouveaux eussent fait enregistrer à la Chambre des comptes leur serment de fidélité. Louis XIV, considérant comme un droit cette habitude invétérée, prétendit, en 1673, soumettre au régime de la Régale les diocèses du Midi de la France qui jusqu'alors en étaient exempts. Plusieurs évêques de France protestèrent, et le pape prit parti pour eux.

C'était plus qu'une question d'argent, c'était une question de principes, et le plus grand esprit de conciliation eût été nécessaire des deux côtés. Or, au dix-septième siècle, on l'a remarqué, le Cour de Rome mit à faire valoir ses droits plus d'âpreté qu'elle n'a coutume d'en montrer d'ordinaire. C'est surtout à Innocent XI que l'observation s'applique. « Homme austère, doux et pieux, la même intégrité qui réglait sa vie privée l'engageait aussi à remplir sans lâches ménagements les devoirs de la papauté[1]. » Il se plaignait, non sans motifs, que son autorité fût méconnue et diminuée en France; et, devant les empiétements de Louis XIV, il eût pris sans hésitation le rôle de Boniface VIII vis-à-vis de Philippe le Bel[2]. D'autre part Louis XIV, avec les idées qu'il avait sur l'étendue de son pouvoir, devait s'irriter de tout obstacle opposé à son omnipotence royale. Il se défiait du pape : cette puissance, supérieure à toutes les puissances de la terre, l'inquiétait : il n'aimait point qu'un homme pût s'attribuer le droit de lui ôter la couronne de dessus la tête. Colbert, entre autres, entretenait en lui ces sentiments. Dans son zèle monarchique, le ministre de Louis XIV ambitionnait de faire pour son maître ce que le Tiers-État, en 1614, avait essayé vainement : il voulait protester avec éclat contre la théorie de la suprématie papale sur le pouvoir temporel, marquer solennellement les bornes de la puissance ecclésiastique, et affranchir à jamais les princes de la crainte, peu justifiée sans doute, mais toujours importune, de la déposition. Mais il savait que « dans un temps de paix et de concorde, le désir de conserver la bonne intelligence » empêcherait une tentative aussi hardie. Dès 1663, dans les premiers

1. Ranke, *Histoire de la Papauté*, v, 455.

2. C. Rousset, *Histoire de Louvois*, iv, p. 59.

démêlés avec le pape, il avait souhaité qu'on en vînt promptement « à quelque déclaration plus ouverte, à quelque ressentiment plus vif ». Aussi voyait-il en 1681, dans les différends que suscitait la Régale, la « vraie occasion de renouveler la doctrine de France sur la puissance des papes ».

La manière dont l'affaire était conduite montrait en effet quelles dispositions peu accommodantes Louis XIV apportait dans le débat. On sévissait contre les évêques d'Aleth et de Pamiers qui persistaient à résister aux édits royaux, et comme après la mort des deux prélats, leurs vicaires généraux continuaient la lutte, l'un d'eux se voyait exilé, l'autre, pour cause de sédition, condamné à mort par contumace.

Innocent XI ne se relâchait pas davantage de ses prétentions. A la guerre que faisait le Parlement de Paris à toute manifestation d'idées favorables au pouvoir des papes, il répondait en condamnant les livres gallicans sur le pouvoir des évêques. Après avoir adressé au roi, de 1678 à 1679, trois brefs, où il l'invitait, en termes sévères, à respecter les droits de l'Église, au commencement de 1681, il en publia un quatrième excommuniant non seulement les vicaires généraux nommés, sur l'ordre du roi, dans les diocèses d'Aleth et de Pamiers, par l'archevêque de Toulouse, mais encore l'archevêque lui-même. Une assemblée de prélats, réunis à Paris, qui délibéraient sur ces matières, blâma le pape, et demanda au roi de convoquer un concile national ou une assemblée générale du clergé.

Cette assemblée, qui se réunit à Paris au mois de novembre 1681, était encore plus hostile au pape, encore plus à la dévotion du roi que n'avait été la précédente. Formée de membres *indiqués*, sinon *désignés*, par Louis XIV, elle devait être présidée par un prélat, pour qui l'intérêt de la foi était le moindre des soucis : l'archevêque de Paris, Harlay de Champvallon. A la façon dont il s'appliquait à aigrir les choses, on pouvait deviner, et l'on disait tout haut, que loin de désirer un accommodement, il travaillerait volontiers à détacher de plus en plus la France du Saint-Siège[1]. Déjà, en effet, on parlait de rupture avec Rome, d'une église indépendante, d'un patriarche des Gaules. L'ambassadeur d'Angleterre répétait que, sous peu, les deux pays seraient de la même religion. « La France, dit un historien, était

1. Mémoires de Legendre, secrétaire de l'archevêque de Harlay, Journal de l'abbé Le Dieu, secrétaire de Bossuet, I. p. 8-9.

sans doute encore dans l'Eglise catholique, mais elle était sur le seuil pour en sortir[1]. »

Tel était l'état des affaires et telle la disposition des esprits, quand Bossuet fut chargé de prononcer le sermon d'ouverture de l'Assemblée générale du clergé. Pour lui, gallican dès sa jeunesse, il l'était « à la manière des évêques », et non pas « à la manière des magistrats »; il l'était, pour la liberté et non pour l'asservissement de l'Église, et s'il condamnait, dans l'intérêt même du catholicisme, les prétentions exagérées des ultramontains [2], il ne pouvait, dans l'affaire de la Régale, « aller jusqu'à trouver bon le droit du Roi ». Mais le parti qu'on prendrait sur cette affaire même l'inquiétait beaucoup moins que les questions soulevées à cette occasion. Il connaissait le roi, Colbert et l'Assemblée, et il craignait un schisme. C'est cette crainte qui inspira tout son discours. A la fois ami de Louis XIV et estimé d'Innocent XI, il tâcha d'amener les deux partis à des sentiments plus pacifiques. On le voit, dans le *sermon sur l'Unité de l'Église*, s'adresser tour à tour au roi et au pape : il essaye de déterminer l'un ou l'autre à faire le premier pas. Il les exhorte par les exemples du passé; il les supplie surtout de considérer l'avenir et ce qu'ils doivent craindre tous deux s'ils ne veulent rien céder ni l'un ni l'autre. C'est au pape, on le voit, qu'il demande le plus de complaisances et de concessions; mais en l'engageant à sacrifier quelque chose à l'intérêt suprême de la foi catholique, il n'en défend pas moins hautement « l'autorité et la majesté du Saint-Siège. » D'un bout à l'autre de son discours, il combat avec énergie cette idée d'un schisme possible, entrée déjà dans quelques esprits; il s'applique à établir fortement, comme base indiscutable de tout ce qui pourrait se faire dans cette assemblée dont il y avait tout à craindre [3], la nécessité de rester attaché à l'Église romaine, « l'Église-mère qui tient en sa main la conduite de toutes les autres, la chaire principale, la chaire unique en laquelle seule tous gardent l'unité. » C'est là l'idée dominante de ce discours

1. Ranke, *Histoire de la Papauté*, t. IV, p. 459.

2. Bossuet, Lettres, 1er déc. 1681, 6 fév. et 28 oct. 1682, 9 déc. 1697.

3. Bossuet, Lettre à Guillaume de Néercassel, 22 septembre 1681 : « *Deus nos pacem sectari donet, atque Ecclesiæ vulnera curare, non multiplicare.* » Voyez aussi les autres lettres de 1681 et de 1682. « *On se proposait de porter les choses à une extrémité dangereuse.* » (*Mémoires de l'abbé Le Dieu*, p. 175).

où rien n'est dit au hasard, où tous les mots portent, où tout concourt, dans les moindres détails du plan et de l'expression, à insinuer aux auditeurs ces idées de prudence et de paix que Bossuet s'efforça toujours de faire prévaloir[1].

EXTRAITS

Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!

Que vos tentes sont belles, ô enfants de Jacob! que vos pavillons, ô Israélites, sont merveilleux! *C'est ce que dit Balaam, inspiré de Dieu, à la vue du camp d'Israël dans le désert.*

Au livre des Nombres, XXIV, 1, 2, 3, 5.

MESSEIGNEURS,

C'est sans doute un grand spectacle de voir l'Église chrétienne figurée dans les anciens Israélites, la voir, dis-je, sortie de l'Égypte et des ténèbres de l'idolâtrie, cherchant la terre promise à travers d'un[2] désert immense, où elle ne trouve que d'affreux rochers et des sables brûlants : nulle terre, nulle culture, nul fruit; une sécheresse effroyable; nul pain qu'il ne lui faille envoyer du ciel : nul rafraîchissement qu'il ne lui faille tirer par miracle du sein d'une roche; toute la nature stérile pour elle, et aucun bien que par grâce : mais ce n'est pas ce qu'elle a de plus surprenant. Dans l'horreur de cette vaste solitude, on la voit environnée d'ennemis; ne marchant jamais qu'en bataille; ne logeant que sous des tentes; toujours prête à déloger et à combattre : étrangère que rien n'attache, que rien ne contente, qui regarde tout en passant, sans vouloir jamais s'arrêter, heureuse néanmoins dans cet état, tant à cause des con-

1. Bossuet Lettre à l'abbé Bossuet, son neveu, 9 décembre 1697.

2. Voyez pages 21, 222, 296 et 341.

solations qu'elle reçoit durant le voyage, qu'à cause du glorieux et immuable repos qui sera la fin de sa course. Voilà l'image de l'Église pendant qu'elle voyage sur la terre.

Balaam la voit dans le desert : son ordre, sa discipline, ses douze tribus rangées sous leurs étendards : Dieu, son chef invisible, au milieu d'elle : Aaron, prince des prêtres et de tout le peuple de Dieu, chef visible de l'Église sous l'autorité de Moïse, souverain législateur et figure de Jésus-Christ : le sacerdoce étroitement uni avec la magistrature : tout en paix par le concours de ces deux puissances ; Coré et ses sectateurs, ennemis de l'ordre et de la paix, engloutis à la vue de tout le peuple, dans la terre soudainement entr'ouverte sous leurs pieds, et ensevelis tout vivants dans les enfers. Quel spectacle ! quelle assemblée ! quelle beauté de l'Église ! Du haut d'une montagne, Balaam la voit tout entière ; et au lieu de la maudire comme on l'y voulait contraindre, il la bénit. On le détourne, on espère lui en cacher la beauté, en lui montrant ce grand corps par un coin d'où il ne puisse en découvrir qu'une partie ; et il n'est pas moins transporté, parce qu'il voit cette partie dans le tout, avec toute la convenance et toute la proportion qui les assortit l'un avec l'autre. Ainsi, de quelque côté qu'il la considère, il est hors de lui ; et ravi en admiration il s'écrie : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!* « Que vous êtes admirables sous vos « tentes, enfants de Jacob ! » quel ordre dans votre camp! quelle merveilleuse beauté paraît dans ces pavillons si sagement arrangés ; et si vous causez tant d'admiration sous vos tentes et dans votre marche, que sera-ce quand vous serez établis dans votre patrie !

Il n'est pas possible, mes frères, qu'à la vue de cette auguste assemblée vous n'entriez dans de pareils senti-

ments. Une des plus belles parties de l'Église universelle se présente à vous. C'est l'Église gallicane, qui vous a tous engendrés en Jésus-Christ : Église renommée dans tous les siècles, aujourd'hui représentée par tant de prélats que vous voyez assistés de l'élite de leur clergé, et tous ensemble prêts à vous bénir, prêts à vous instruire selon l'ordre qu'ils en ont reçu du ciel. C'est en leur nom que je vous parle ; c'est par leur autorité que je vous prêche[1]. Qu'elle est belle, cette Église gallicane, pleine de science et de vertu ! mais qu'elle est belle dans son tout, qui est l'Église catholique; et qu'elle est belle saintement et inviolablement unie à son chef, c'est-à-dire au successeur de saint Pierre ! Oh ! que cette union ne soit point troublée ! que rien n'altère cette paix et cette unité où Dieu habite ! Esprit saint, Esprit pacifique qui faites habiter les frères unanimement dans votre maison, affermissez-y la paix. La paix est l'objet de cette assemblée : au moindre bruit de division nous accourons effrayés, pour unir parfaitement le corps de l'Église, le père et les enfants, le chef et les membres, le sacerdoce et l'empire. Mais puisqu'il s'agit d'unité, commençons à nous unir par des vœux communs, et demandons tous ensemble la grâce du Saint-Esprit par l'intercession de la sainte Vierge. *Ave.*

L'orateur se propose d'exposer « le mystère de l'unité catholique et le principe immortel de la beauté de l'Église ». L'Église « est belle et une dans son tout; » c'est la première partie; « belle et une en chaque membre : » c'est la seconde, « où nous verrons la beauté particulière de l'Église gallicane dans ce beau tout de l'Église universelle; » « belle et une d'une beauté et d'une unité durables, » c'est la dernière partie, « où nous verrons dans le sein de l'unité catholique des remèdes pour prévenir les moindres commencements de division et de trouble. »

1. Cf. plus loin les mêmes idées p. 480

PREMIER POINT

Bossuet expose d'abord comment saint Pierre, choisi par Jésus-Christ entre tous les apôtres, a été destiné par lui pour fonder son Église; comment saint Paul lui-même lui a été subordonné; quelle autorité il a reçue, autorité souveraine à laquelle « tout est soumis : rois et peuples, pasteurs et troupeaux ».

Ainsi saint Pierre paraît le premier en toutes manières : le premier à confesser la foi[1]; le premier dans l'obligation d'exercer l'amour[2]; le premier de tous les apôtres qui vit Jésus-Christ ressuscité des morts[3], comme il en devait être le premier témoin devant tout le peuple[4]; le premier quand il fallut remplir le nombre des apôtres[5], le premier qui confirma la foi par un miracle[6]; le premier à convertir les Juifs[7]; le premier à recevoir les Gentils[8]; le premier partout : mais je ne puis pas tout dire. Tout concourt à établir sa primauté; oui, mes frères, tout, jusqu'à ses fautes, qui apprennent à ses successeurs à exercer une si grande puissance avec humilité et condescendance. Car Jésus-Christ est le seul pontife qui, au-dessus, dit saint Paul[9], du péché et de l'ignorance, n'a pu ressentir la faiblesse humaine que dans la mortalité, ni apprendre la compassion que par ses souffrances. Mais les pontifes ses vicaires, qui tous les jours disent avec nous : « Pardonnez-nous nos fautes, » apprennent à compatir d'une autre manière, et ne se glorifient pas du trésor qu'ils portent dans un vaisseau si fragile.

Mais une autre faute de Pierre donne une autre leçon à toute l'Église. Il en avait déjà pris le gouvernement en

1. *Matth.*, XVI, 16.
2. *Joann.*, XXI, 15 *et seq.*
3. *I Cor.*, XV, 5.
4. *Act.*, II, 14.
5. *Act.*, I, 15.
6. *Act.*, III, 6 7
7. *Act.*, II, 41.
8. *Act.* X, 48
9. *Hebr.*, II, 17-18; IV, 15, VII, 26.

main quand saint Paul lui dit en face, qu'il « ne marchait « pas droitement selon l'Évangile[1]; » parce qu'en s'éloignant trop des gentils convertis, il mettait quelque espèce de division dans l'Église. Il ne manquait pas dans la foi, mais dans la conduite : je le sais ; les anciens l'ont dit, et il est certain. Mais enfin saint Paul faisait voir à un si grand apôtre qu'il manquait dans la conduite[2] : et encore que cette faute lui fût commune avec Jacques, il ne s'en prend pas à Jacques, mais à Pierre, qui était chargé du gouvernement ; et il écrit la faute de Pierre dans une épître qu'on devait lire éternellement dans toutes les Églises avec le respect qu'on doit à l'autorité divine : et Pierre, qui le voit, ne s'en fâche pas ; et Paul, qui l'écrit, ne craint pas qu'on l'accuse d'être vain : âmes célestes, qui ne sont touchées que du bien commun, qui écrivent, qui laissent écrire, aux dépens de tout, ce qu'ils croient utile à la conversion des Gentils et à l'instruction de la postérité. Il fallait que, dans un pontife aussi éminent que saint Pierre, les pontifes ses successeurs apprissent à prêter l'oreille à leurs inférieurs, lorsque, beaucoup moindres que saint Paul et dans de moindres sujets, ils leur parleraient avec moins de force, mais toujours avec le même dessein de pacifier l'Église. Voilà ce que saint Cyprien[3], saint Augustin[4] et les autres Pères ont remarqué dans cet exemple de saint Pierre. Admirons, après ces grands hommes, dans l'humilité, l'ornement le plus nécessaire des grandes places ; et quelque chose de plus vénérable dans la modestie, que dans tous les autres dons ; et le monde plus disposé à l'obéissance, quand celui à qui on la doit obéit le premier à la raison ; et Pierre qui se corrige plus grand, s'il se peut, que Paul qui le reprend.

Suivons ; ne vous lassez point d'entendre le grand my-

1. *Gal.*, II, 11. 14
2. *Gal.*, II, 11.
3. *S. Cypr.*, *epist* LXXI.
4. *S. August.*, *epist.* LXXXIII, 22.

ère qu'une raison necessaire nous oblige aujourd'hui de vous prêcher. On veut de la morale dans les sermons, et on a raison, pourvu qu'on entende que la morale chrétienne est fondée sur les mystères du christianisme. Ce que je vous prêche, « je vous le dis, est un grand mystère en Jésus-Christ et en son Église[1]; » et ce mystère est le fondement de cette belle morale qui unit tous les chrétiens dans la paix, dans l'obéissance et dans l'unité catholique.

Vous avez vu cette unité dans le saint-siège: la voulez-vous voir dans tout l'ordre et dans tout le collège épiscopal? Mais c'est encore en saint Pierre qu'elle doit paraître, et encore dans ces paroles: « Tout ce que tu lieras sera lié; tout ce que tu délieras, sera délié[2]. » Tous les papes et tous les saints Pères l'ont enseigné d'un commun accord. Oui, mes frères, ces grandes paroles, où vous avez vu si clairement la primauté de saint Pierre, ont érigé les évêques, puisque la force de leur ministère consiste à lier ou à délier ceux qui croient ou ne croient pas à leur parole. Ainsi cette divine puissance de lier et de délier est une annexe nécessaire, et comme le dernier sceau de la prédication que Jésus-Christ leur a confiée; et vous voyez en passant tout l'ordre de la juridiction ecclésiastique. C'est pourquoi le même qui a dit à saint Pierre: « Tout ce que tu lieras sera lié, tout ce que tu délieras sera délié[3], » a dit la même chose à tous les apôtres, et leur a dit encore: « Tous ceux dont vous remettrez les péchés, ils leur seront remis; et tous ceux dont vous retiendrez les péchés, ils leur seront retenus[4]. » Qu'est-ce que lier, sinon retenir: et qu'est-ce que délier, sinon remettre? Et le même qui donne à Pierre cette puissance, la donne aussi de sa propre bouche à tous les apôtres. « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi,

1. *Ephes.*, v, 32
2. *Matth.*, xvi, 19
3. *Matth.*, xviii 18.
4. *Joann.*, xx, 23.

dit-il, je vous envoie[1]. » On ne peut voir ni une puissance mieux établie, ni une mission plus immédiate : aussi souffle-t-il également sur tous ; il répand sur tous le même esprit avec ce souffle, en leur disant : « Recevez le Saint-Esprit ; ceux dont vous remettrez les péchés, ils sont remis[2]. » et le reste que nous avons récité.

C'était donc manifestement le dessein de Jésus-Christ de mettre premièrement dans un seul ce que dans la suite il voulait mettre dans plusieurs : mais la suite ne renverse pas le commencement, et le premier ne perd pas sa place Cette première parole, « Tout ce que tu lieras, » dite à un seul, a déjà rangé sous sa puissance chacun de ceux à qui on dira : « Tout ce que vous remettrez : » car les promesses de Jésus-Christ, aussi bien que ses dons, sont sans repentance ; et ce qui est une fois donné indéfiniment et universellement est irrévocable : outre que la puissance donnée à plusieurs porte sa restriction dans son partage : au lieu que la puissance donnée à un seul, et sur tous, et sans exception, emporte la plénitude : et n'ayant à se partager avec aucun autre, elle n'a de bornes que celles que donne la règle. C'est pourquoi nos anciens docteurs de Paris, que je pourrais ici nommer avec honneur, ont tous reconnu d'une même voix, dans la chaire de saint Pierre, la plénitude de la puissance apostolique : c'est un point décidé et résolu ; mais ils demandent seulement qu'elle soit réglée dans son exercice par les canons, c'est-à-dire par les lois communes de toute l'Église : de peur que, s'élevant au-dessus de tout, elle ne détruise elle-même ses propres décrets.

Ainsi le mystère est entendu : tous reçoivent la même puissance, et tous de la même source ; mais non pas tous en même degré ni avec la même étendue : car Jésus-Christ se communique en telle mesure qu'il lui plaît, et toujours de la

1. *Joann.*, xx, 21. 2. *Joann.*, xx. 22, 23.

manière la plus convenable à établir l'unité de son Église. C'est pourquoi il commence par le premier, et dans ce premier il forme le tout ; et lui-même il développe avec ordre ce qu'il a mis dans un seul. « Et Pierre, dit saint Augustin[1], qui, dans l'honneur de sa primauté, représentait toute l'Église, reçoit aussi « le premier », et « le seul » d'abord, les clefs qui dans la suite devaient être communiquées à tous les autres[2], » afin que nous apprenions, selon la doctrine d'un saint evêque de l'Église gallicane[3], que l'autorité ecclésiastique, premièrement établie en la personne d'un seul, ne s'est répandue qu'à condition d'être toujours ramenée au principe de son unité ; et que tous ceux qui auront à l'exercer, se doivent tenir inséparablement unis à la même chaire.

C'est cette chaire romaine tant célébrée par les Pères, où ils ont exalté, comme à l'envi, « la principauté de la chaire apostolique, la principauté principale, la source de l'unité, et dans la place de Pierre l'éminent degré de la chaire sacerdotale ; l'Église mère, qui tient en sa main la conduite de toutes les autres Eglises ; le Chef de l'épiscopat, d'où part le rayon du gouvernement ; la chaire principale, la chaire unique, en laquelle seule tous gardent l'unité. » Vous entendez dans ces mots saint Optat, saint Augustin, saint Cyprien, saint Irénée, saint Prosper, saint Avite, saint Théodoret, le concile de Chalcédoine et les autres ; l'Afrique, les Gaules, la Grèce, l'Asie ; l'Orient et l'Occident unis ensemble[4] : et voilà, sans préjudice des lumières divines extraordinaires et surabondantes, et de la puissance proportionnée à de si grandes

1. *S. Aug., in Joann. tract.*, CXXIV.
2. *S. Opt. Mil.*, VII, 3.
3. *S. Cæsar. Arel., Epist. ad Symmach.*
4. *S. August., Epist.* XLIII ; *S. Iren., lib.* III, III ; *S. Cypr. Epist.* LV ; *Theodor., Epist. ad Ren.*, CXVI ; *S. Aviti, Epist. ad Faust.* ; *S. Prosp., Carm. de Ingr.*, II ; *Concil. Chalced., Relat. ad Leon. Lab.*, t. IV, col. 857 ; *Libell. Joann. Const., ibid.*, t. IV, col. 1486 ; *S. Opt. Mil.*, lib. II, 2.

lumières, qui était pour les premiers temps dans les apôtres, premiers fondateurs de toutes les Églises chrétiennes ; voilà, dis-je, ce qui doit rester, selon la parole de Jésus-Christ et la constante tradition de nos Pères, dans l'ordre commun de l'Église : et puisque c'était le conseil de Dieu de permettre, pour éprouver ses fidèles, qu'il s'élevât des schismes et des hérésies, il n'y avait point de constitution ni plus ferme pour se soutenir, ni plus forte pour les abattre. Par cette constitution, tout est fort dans l'Église ; parce que tout y est divin. et que tout y est uni : et, comme chaque partie est divine, le lien aussi est divin ; et l'assemblage est tel, que chaque partie agit avec la force du tout. C'est pourquoi nos prédécesseurs, qui ont dit si souvent, dans leurs conciles[1], qu'ils agissaient dans leurs Églises comme vicaires de Jésus-Christ et successeurs des apôtres qu'il a immédiatement envoyés, ont dit aussi dans d'autres conciles[2], comme ont fait les papes à Châlons, à Vienne et ailleurs, qu'ils agissaient « au nom de saint Pierre, » *vice Petri* « par l'autorité donnée à tous les évêques en la personne de saint Pierre, » *auctoritate nobis in Petro concessa*, « comme vicaires de saint Pierre, » *vicarii Petri*, et l'ont dit lors même qu'ils agissaient par leur autorité ordinaire et subordonnée ; parce que tout a été mis premièrement dans saint Pierre, et que la correspondance est telle dans tout le corps de l'Église, que ce que fait chaque évêque, selon la règle et dans l'esprit de l'unité catholique. toute l'Église, tout l'épiscopat, et le Chef de l'épiscopat le fait avec lui.

S'il est ainsi, chrétiens : si les évêques n'ont tous ensemble qu'une même chaire, par le rapport essentiel qu'ils

1. *Conc. Meld., præf. : Conc. Gall.*, t. III, p. 27.

2. *Synod. Rem. : Concil.* t. VIII, col. 591 ; *Concil. Vien. : Concil.*, IX, col. 133; *Concil. Cabil. : Concil.*, t. IX, col. 275 ; *Concil. Rem., Concil.* t. IX, col. 481 ; *Synod. Cicestr., Concil.*, t. I, col. 1182; *Ivo Carnotensis*, *De Cathedra Petri*.

ont tous avec la chaire unique où saint Pierre et ses successeurs sont assis; si, en conséquence de cette doctrine, ils doivent tous agir dans l'esprit de l'unité catholique, en sorte que chaque évêque ne dise rien, ne fasse rien, ne pense rien que l'Église universelle ne puisse avouer : que doit attendre l'univers d'une assemblée de tant d'évêques? M'est-il permis, messeigneurs, de vous adresser la parole, à vous de qui je la tiens aujourd'hui, mais à vous qui êtes mes juges et les interprètes de la volonté divine ? Ah! sans doute, puisque c'est vous qui m'ouvrez la bouche, quand je vous parle, messeigneurs, ce n'est pas moi qui vous parle, c'est vous-mêmes qui vous parlez à vous-mêmes. Songeons que nous devons agir par l'esprit de toute l'Église ; ne soyons pas des hommes vulgaires que les vues particulières détournent du vrai esprit de l'unité catholique: nous agissons dans un corps, dans le corps de l'épiscopat et de l'Église catholique, où tout ce qui est contraire à la règle ne manque jamais d'être détesté, car l'esprit de vérité y prévaut toujours. Puissent nos résolutions être telles, qu'elle soient dignes de nos pères et dignes d'être adoptées par nos descendants ; dignes enfin d'être comptées parmi les actes authentiques de l'Église, et insérées avec honneur dans ces registres immortels où sont compris les décrets qui regardent non seulement la vie présente, mais encore la vie future et l'éternité tout entière.

La comprenez-vous maintenant, cette immortelle beauté de l'Église catholique, où se ramasse[1] ce que tous les lieux, ce que tous les siècles présents, passés et futurs ont de beau et de glorieux? Que vous êtes belle dans cette union, ô Église catholique ; mais en même temps que vous êtes forte! « Belle, dit le saint Cantique[2], et agréable comme

1. Sens, fréquent au XVIIe siècle, de *recueillir*, *concentrer*. « Je me *ramasse* en moi. » Pascal.
2. *Cant.* VI, 3

Jérusalem ; » et en même temps « terrible comme une armée rangée en bataille ; » belle comme Jérusalem, où l'on voit une sainte uniformité et une police admirable sous un même chef : belle assurément dans votre paix, lorsque, recueillie dans vos murailles, vous louez celui qui vous a choisie, annonçant ses vérités à ses fidèles. Mais si les scandales s'élèvent, si les ennemis de Dieu osent l'attaquer par leurs blasphèmes, vous sortez de vos murailles, ô Jérusalem, et vous vous formez en armée pour les combattre : toujours belle en cet état, car votre beauté ne vous quitte pas ; mais tout à coup devenue terrible : car une armée qui paraît si belle dans une revue, combien est-elle terrible quand on voit tous les arcs bandés et toutes les piques hérissées contre soi ! Que vous êtes donc terrible, ô Église sainte, lorsque vous marchez, Pierre à votre tête, et la Chaire de l'unité vous unissant toute ; abattant les têtes superbes et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu ; pressant ses ennemis de tout le poids de vos bataillons serrés ; les accablant tout ensemble et de toute l'autorité des siècles passés, et de toute l'exécration des siècles futurs ; dissipant les hérésies, et les étouffant quelquefois dans leur naissance ; prenant les petits de Babylone et les hérésies naissantes, et les brisant contre votre pierre ; Jésus-Christ, votre chef, vous mouvant[1] d'en haut et vous unissant, mais vous mouvant et vous unissant par des instruments proportionnés, par des moyens convenables, par un chef qui le représente, qui vous fasse en tout agir tout entière, et rassemble toutes vos forces dans une seule action !

Je ne m'étonne donc plus de la force de l'Église, ni de ce puissant attrait de son unité. Pleine de l'esprit de Celui qui dit : « Je tirerai tout à moi[2], » tout vient à elle, Juifs et Gentils, Grecs et barbares. Les Juifs devaient venir les pre-

1. Très usité au XVIIe siècle. | 2. *Joann.*, XII 32

miers ; et malgré la réprobation de ce peuple ingrat, il y a ce précieux reste et ces bienheureux réservés tant célébrés par les prophètes. Prêchez, Pierre ; tendez vos filets, divin pêcheur. Cinq mille, trois mille entreront d'abord, bientôt suivis d'un plus grand nombre. Mais « Jésus-Christ a d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail[1] ». C'est par vous, ô Pierre, qu'il veut commencer à les rassembler. Voyez ces serpents, voyez ces reptiles et ces autres animaux immondes qui vous sont présentés du ciel. C'est les Gentils, peuple immonde, et peuple qui n'est pas peuple ; et que vous dit la voix céleste ? « Tue et mange[2], » unis, incorpore, fais mourir la gentilité dans ces peuples : et voilà en même temps à la porte les envoyés de Cornélius ; et Pierre, qui a reçu les bienheureux restes des Juifs, va consacrer les prémices des Gentils.

Après les prémices viendra le tout ; après l'officier romain, Rome viendra elle-même ; après Rome, viendront les peuples l'un sur l'autre. Quelle Église a enfanté tant d'autres Églises ? D'abord tout l'Occident est venu par elle, et nous sommes venus des premiers : vous le verrez bientôt. Mais Rome n'est pas épuisée dans sa vieillesse, et sa voix n'est pas éteinte ; nuit et jour elle ne cesse de crier aux peuples les plus éloignés, afin de les appeler au banquet où tout est fait un ; et voilà qu'à cette voix maternelle les extrémités de l'Orient s'ébranlent[3], et semblent vouloir enfanter une nouvelle chrétienté pour réparer les ravages des dernières hérésies. C'est le destin de l'Église. *Movebo candelabrum tuum :* « Je remuerai votre chandelier, » dit Jésus-Christ à l'Église d'Éphèse[4] ; je vous ôterai la foi : « Je le remuerai : » il n'éteint pas la lumière, il la transporte : elle

1. *Joann.*, x, 16.
2. *Act.*, x, 12, 13
3. Comparez le sermon de Fénelon *pour la fête de l'Épiphanie*, et plus haut, page 449.
4. *Apoc.*, II, 5

passe à des climats plus heureux. Malheur, malheur encore une fois à qui la perd; mais la lumière va son train, et le soleil achève sa course.

Mais quoi? je ne vois pas encore les rois et les empereurs! Où sont-ils, ces illustres nourriciers tant de fois promis à l'Église par les prophètes? Ils viendront, mais en leur temps. « Ne voyez-vous pas dans un seul psaume[1] le temps où les nations entrent en fureur, où les rois et les princes font de vains complots contre le Seigneur et contre son Christ? » Mais je vois tout à coup un autre temps : *Et nunc, et nunc,* « Et maintenant, » c'est un autre temps qui va paraître : *Et nunc, reges, intelligite:* « Et maintenant, ô rois, entendez : » durant le temps de votre ignorance vous avez combattu l'Église, et vous l'avez vue triompher malgré vous ; maintenant vous allez aider à son triomphe. « Et maintenant, ô rois, entendez; instruisez-vous, arbitres du monde, servez le Seigneur en crainte, » et le reste que vous savez.

Durant ces jours de tempête, où l'Église, comme un rocher, devait voir les efforts des rois se briser contre elle, demandez aux chrétiens si les Césars pouvaient être de leur corps : Tertullien vous répondra hardiment que non. « Les « Césars, dit-il[2], seraient chrétiens, s'ils pouvaient être « tout ensemble chrétiens et Césars. » Quoi! les Césars ne peuvent pas être chrétiens? Ce n'est pas de ces excès[3] de Tertullien ; il parlait au nom de toute l'Église dans cet admirable Apologétique, et ce qu'il dit est vrai à la lettre. Mais il faut distinguer les temps. Il y avait le premier temps, où l'on devait voir l'empire ennemi de l'Église, et tout ensemble vaincu par l'Église ; et le second temps, où l'on devait voir l'empire réconcilié avec l'Église, et tout ensemble le rempart et la défense de l'Église.

1. *Ps.*, II.
2. *Tertull.*, *Apol.*, 21.
3. Voir p. 396, note 6 : « David a dit en son excès. »

L'Église n'est pas moins féconde que la Synagogue . elle doit, comme elle, avoir ses Davids, ses Salomons, ses Ézéchias, ses Josias, dont la main royale lui serve d'appui: comme elle, il faut qu'elle voie la concorde de l'empire et du sacerdoce ; un Josué partager la terre aux enfants de Dieu avec un Éléazar ; un Josaphat établir l'observance de la loi avec un Amarias ; un Joas réparer le temple avec un Joïada; un Zorobabel en relever les ruines avec un Jésus, fils de Josédec ; un Néhémias réformer le peuple avec un Esdras. Mais la Synagogue, dont les promesses sont terrestres, commence par la puissance et par les armes : l'Église commence par la croix et par les martyres ; fille du ciel, il faut qu'il paraisse qu'elle est née libre et indépendante dans son état essentiel, et ne doit son origine qu'au Père céleste. Quand, après trois cents ans de persécution, parfaitement établie et parfaitement gouvernée durant tant de siècles, sans aucun secours humain, il paraîtra clairement qu'elle ne tient rien de l'homme: venez maintenant, ô Césars, il est temps : *Et nunc, intelligite.* Tu vaincras, ô Constantin, et Rome te sera soumise ; mais tu vaincras par la croix ; Rome verra la première ce grand spectacle : un empereur victorieux prosterné devant le tombeau d'un pêcheur, et devenu son disciple.

Depuis ce temps-là, chrétiens, l'Église a appris d'en haut à se servir des rois et des empereurs pour faire mieux servir Dieu ; « pour élargir, disait saint Grégoire[1], les voies du ciel ; » pour donner un cours plus libre à l'Évangile, une force plus présente[2] à ses canons, et un soutien plus sensible à sa discipline. Que l'Église demeure seule, ne craignez rien ; Dieu est avec elle et la soutient au dedans : mais les princes religieux lui élèvent par leur protection ces

1. *S Greg., Epist.* HI, LXV.

2. Sens du latin *praesens.*

invincibles dehors qui la font jouir, disait un grand pape[1], d'une douce tranquillité, à l'abri de leur autorité sacrée.

Mais parlons toujours comme il faut de l'Épouse de Jésus-Christ : l'Église se doit à elle-même et à ses services toutes les grâces qu'elle a reçues des rois de la terre. Quel ordre, quelle compagnie, quelle armée, quelque forte, quelque fidèle et quelque agissante qu'elle soit, les a mieux servis que l'Église a fait par sa patience ? Dans ces cruelles persécutions qu'elle endure sans murmurer durant tant de siècles, en combattant pour Jésus-Christ, j'oserai le dire, elle ne combat guère moins pour l'autorité des princes qui la persécutent. Ce combat n'est pas indigne d'elle, puisque c'est encore combattre pour l'ordre de Dieu. En effet, n'est-ce pas combattre pour l'autorité légitime, que d'en souffrir tout sans murmure ? Ce n'était point par faiblesse ; qui peut mourir n'est jamais faible : mais c'est que l'Église savait jusques où il lui était permis d'étendre sa résistance. *Nondum usque ad sanguinem restitistis :* « Vous n'avez pas encore résisté jusques « au sang, » disait l'Apôtre[2] : jusques au sang ; c'est-à-dire jusqu'à donner le sien, et non pas jusqu'à répandre celui des autres. Quand on la veut forcer de désavouer ou de taire les vérités de l'Évangile, elle ne peut que dire avec les apôtres : *Non possumus, non possumus*[3] : Que prétendez-vous ? « Nous ne pouvons pas ; » et en même temps découvrir le sein où l'on veut frapper : de sorte que le même sang qui rend témoignage à l'Évangile, le même sang le rend aussi à cette vérité : que nul prétexte ni nulle raison ne peut autoriser les révoltes ; qu'il faut révérer l'ordre du ciel, et le caractère du Tout-Puissant dans tous les princes, quels qu'ils soient ; puisque les plus beaux temps de l'Église nous le font voir sacré et inviolable, même dans les princes per-

1. *Innoc II, Epist.* II ;— *Concil. Aquisq.* II, *Concil. Gall.*
2. *Hebr.*, XII, 4.
3. *Act.*, IV, 20.

sécuteurs de l'Évangile. Ainsi leur couronne est hors d'atteinte : l'Église leur a érigé un trône dans le lieu le plus sûr de tous et le plus inaccessible, dans la conscience même où Dieu a le sien ; et c'est là le fondement le plus assuré de la tranquillité publique.

Nous leur dirons donc sans crainte, même en publiant leurs bienfaits, qu'il y a plus de justice que de grâce dans les privilèges qu'ils accordent à l'Église ; et qu'ils ne pouvaient refuser de lui faire part de quelques honneurs de leur royaume, qu'elle prend tant de soin de leur conserver. Mais confessons en même temps qu'au milieu de tant d'ennemis, de tant d'hérétiques, de tant d'impies, de tant de rebelles qui nous environnent, nous devons beaucoup aux princes qui nous mettent à couvert de leurs insultes ; et que nos mains désarmées, que nous ne pouvons que tendre au ciel, sont heureusement soutenues par leur puissance.

Il le faut avouer, messieurs, notre ministère est pénible : s'opposer aux scandales, au torrent des mauvaises mœurs, et au cours violent des passions qu'on trouve toujours d'autant plus hautaines qu'elles sont plus déraisonnables ; c'est un terrible ministère, et on ne peut l'exercer sans rigueur. C'est ce que nos prédécesseurs, assemblés dans les conciles de Thionville et de Meaux, appellent « la rigueur du salut « des hommes, » *rigorem salutis humanæ*[1]. L'Église, assemblée dans ces conciles, demande l'assistance des rois pour exercer plus facilement cette rigueur salutaire au genre humain ; et convaincue par expérience du besoin qu'elle a de leur protection pour aider les âmes infirmes, c'est-à-dire le plus grand nombre de ses enfants, elle ne se prive qu'avec peine de ce secours : de sorte que la concorde du sacerdoce et de l'empire, dans le cours ordinaire des choses humai-

1. *Conc. ad Theodon. vil.*, *can.* VI : *Concil Gall.* III, 16 ; *Concil. Meld.*, *can.* XII : *Concil. Gall.*, III, p. 53.

nes, est un des soutiens de l'Église et fait partie de cette unité qui la rend si belle.

Car qu'y a-t-il de plus beau que d'entendre un saint empereur dire à un saint pape: « Je ne vous puis rien refuser, « puisque je vous dois tout en Jésus-Christ: » *Nihil tibi negare possum, cui per Deum omnia debeo*[1]. « Tout ce que « votre autorité paternelle a réglé dans son concile pour le « rétablissement de l'Église, je le loue, je l'approuve, je le « confirme comme votre fils; je veux qu'il[2] soit inséré parmi « les lois, qu'il fasse partie du droit public, et qu'il vive « autant que l'Église: » *et in æternum mansura, et humanis legibus inserenda, et inter publica jura semper recipienda hac auctoritate, vivente Ecclesia, victura :* ou d'entendre un roi pieux dans un concile; c'était un roi d'Angleterre : (ah! nos entrailles s'émeuvent à ce nom, et l'Église, toujours mère, ne peut s'empêcher dans ce souvenir de renouveler ses gémissements et ses vœux;) passons et écoutons ce saint roi, ce nouveau David, dire au clergé assemblé : *Ego Constantini, vos Petri, gladium habemus in manibus; jungamus dexteras, gladium gladio copulemus*[3]: « J'ai le glaive « de Constantin à la main, et vous y avez celui de Pierre; « donnons-nous la main, et joignons le glaive au glaive : » que ceux qui n'ont pas la foi assez vive pour craindre les coups invisibles de votre glaive spirituel tremblent à la vue du glaive royal[4]: ne craignez rien, saints évêques ; si les hommes sont assez rebelles pour ne pas croire à vos paroles, qui sont celles de Jésus-Christ, des châtiments rigoureux

1. *Henric. II ad Bened. VII.*

2. *Tout ce que..... je veux qu'il soit inséré....* Voir page 265, note 2.

3. *Edgar, orat. ad Cler., Concil., IX*, col. 697.

4. Allusion aux mesures que préparait Louis XIV pour forcer les protestants à se convertir. C'est dans les premiers mois de l'année 1681 que Louvois commença de s'en occuper activement. (Voyez C. Rousset, *Histoire de Louvois*, III, p. 444 et suiv.)

leur en feront, malgré qu'ils en aient, sentir la force, « et « la puissance royale ne vous manquera jamais. »

A cet admirable spectacle, qui ne s'écrierait encore une fois avec Balaam : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob!* O Église catholique, que vous êtes belle ! Le Saint-Esprit vous anime, le saint-siège unit tous vos pasteurs, les rois font la garde autour de vous : qui ne respecterait votre puissance ?

SECOND POINT.

Bossuet, dans le *second point*, fait l'histoire sommaire de l'Église gallicane « avec ses évêques orthodoxes et ses rois très chrétiens ». Parmi les premiers, il cite surtout saint Irénée, qui « présidant au concile des saints évêques des Gaules dont il était réputé le père, fit connaître au pape saint Victor *qu'il ne fallait pas pousser toutes les affaires à l'extrémité ni toujours user d'un droit rigoureux ;* » et saint Avitus, qui défendit au nom des mêmes évêques la cause du pape Symmaque, « parce que, disait ce grand homme, quand le pape est attaqué... l'épiscopat tout entier est en péril. » En ce temps-là les rois francs, pleins de « respect pour le saint-siège dont ils devaient être les plus zélés aussi bien que les plus puissants protecteurs, » témoignaient aux souverains pontifes « je ne sais quoi de plus filial » que les autres princes. Charlemagne disait que « quand l'Eglise de Rome imposerait un joug à peine supportable, il le faudrait souffrir, » et pourtant « jamais règne n'a été si fort ni si éclairé » que le sien ; « jamais on n'a mieux su distinguer les bornes des deux puissances. » Puis vinrent les rois de la troisième race, « encore plus pieuse que les deux autres, » qui, « loin de profiter de la faiblesse des papes toujours réfugiés dans leur royaume, *se relâchaient volontairement de quelques-uns de leurs droits* plutôt que de troubler la paix de l'Église. » Ce fut alors que parut saint Bernard.

La piété se ralentissait et les désordres se multipliaient dans toute la terre. Dieu n'oublia pas la France. Au milieu de la barbarie et de l'ignorance, elle produisit saint Bernard, apôtre, prophète, ange terrestre, par sa doc-

trine, par sa prédication, par ses miracles étonnants et par une vie encore plus étonnante que ses miracles. C'est lui qui réveilla dans ce royaume et qui répandit dans tout l'univers l'esprit de piété et de pénitence. Jamais sujet ne fut plus zélé pour son prince ; jamais prêtre ne fut plus soumis à l'épiscopat ; jamais enfant de l'Église ne défendit mieux l'autorité apostolique de sa mère l'Église romaine. Il regardait dans le pape seul tout ce qu'il y avait de plus grand dans l'un et l'autre Testament : un Abraham, un Melchisédech, un Moïse, un Aaron, un saint Pierre, en un mot Jésus-Christ même [1]. Mais afin qu'une autorité sur laquelle l'Église est fondée fût plus sainte et plus vénérable à tous les peuples, il ne cessa d'en séparer, autant qu'il pouvait, ce qui semblait plutôt la déshonorer que l'agrandir.

Tout est à vous, disait-il [2], tout dépend du chef; mais c'est avec un certain ordre. On ferait un monstre du corps humain si on attachait immédiatement tous les membres à la tête : c'est par les évêques et les archevêques qu'on doit venir au saint-siège; ne troublez point cette hiérarchie, qui est l'image de celle des anges. Vous pouvez tout, il est vrai; mais un de vos ancêtres disait « Tout m'est permis, mais tout n'est pas convenable [3]. » Vous avez la plénitude de la puissance, mais rien ne convient mieux à la puissance que la règle. Enfin l'Église romaine est la mère des Églises [4], mais non une maîtresse impérieuse ; et vous êtes, non pas le seigneur des évêques, mais l'un d'eux : paroles que ce saint homme n'a pas proférées pour affaiblir une autorité qu'il a fait révérer à toute la terre; mais afin de rappeler en la mémoire du

1. *S. Bern., De Consideratione*, *lib* II, c. VIII et *lib.* IV, c. VII.
2. *S. Bern., ibid.*, III, IV.
3. I *Cor*, X, 22.
4. *S. Bern*, *De Consideratione* *lib.* IV., *cap.* VII.

successeur de saint Pierre cette excellente doctrine, que Jésus-Christ, qui l'a élevé à une si grande puissance, n'a pas voulu néanmoins lui donner un caractère supérieur à celui de l'épiscopat, afin que, dans cette haute élévation, il prît soin de conserver dans tous les évêques la dignité d'un caractère qui lui est commun avec eux, et qu'il songeât qu'il y a toujours, avec une grande autorité, quelque chose de doux et de fraternel dans le gouvernement ecclésiastique ; puisque, si le pape doit gouverner les évêques, il les doit aussi gouverner par les lois communes que le saint-siège a faites siennes en les confirmant. C'est ce que disent tous les papes ; et encore qu'ils puissent dispenser des lois pour l'utilité publique [1], le plus naturel exercice de leur puissance est de les faire observer en les observant les premiers, comme ils en ont toujours fait profession dès l'origine du christianisme. Voilà ce que disait saint Bernard et tous les saints de ce temps ; voilà ce qu'ont toujours dit ceux qui ont été parmi nous les plus pieux. C'est aussi ce qui obligea le roi le plus saint qui ait jamais porté la couronne, le plus soumis au saint-siège et le plus ardent défenseur de la foi romaine (vous reconnaissez saint Louis), à persévérer dans ces maximes, et à publier une pragmatique pour maintenir dans son royaume « le « droit commun et la puissance des ordinaires [2], selon « les conciles généraux et les institutions des saints « Pères [3]. »

Ne demandez plus ce que c'est que les libertés de l'Église gallicane. Les voilà toutes dans ces précieuses paroles de l'ordonnance de saint Louis ; nous n'en voulons jamais connaître d'autres. Nous mettons notre liberté à être sujets aux canons ; et plût à Dieu que l'exécution en

1. *Saint Bernard, De Consid.*, III, IV

2. C.-à-d. des évêques diocésains

3. *Praqm. S. Ludovici.*

fût aussi effective dans la pratique, que cette profession est magnifique dans nos livres ! Quoi qu'il en soit, c'est notre loi ; nous faisons consister notre liberté à marcher, autant qu'il se peut, « dans le droit commun, » qui est le principe ou plutôt le fond de tout le bon ordre de l'Église ; « sous la puissance canonique des ordinaires, selon les « conciles généraux et les institutions des saints Pères : » état bien différent de celui où la dureté de nos cœurs, plutôt que l'indulgence des souverains dispensateurs, nous a jetés ; où les privilèges accablent les lois ; où les grâces semblent vouloir prendre la place du droit commun, tant elles se multiplient ; où tant de règles ne subsistent plus que dans la formalité qu'il faut observer d'en demander la dispense : et plût à Dieu que ces formules conservent du moins, avec le souvenir des canons, l'espérance de les rétablir ! C'est l'intention du saint-siège ; c'en est l'esprit : est certain. Mais s'il faut, autant qu'il se peut, tendre au renouvellement des anciens canons, combien religieusement faut-il conserver ce qui en reste, et surtout ce qui est le fondement de la discipline ! Si vous voyez donc vos évêques demander humblement au pape l'inviolable conservation de ces canons et de la puissance ordinaire dans tous ses degrés, souvenez-vous qu'ils ne font que marcher sur les pas de saint Louis et de Charlemagne, et imiter les saints dont ils remplissent les chaires. Ce n'est pas nous diviser d'avec le saint-siège, à Dieu ne plaise ! C'est au contraire conserver avec soin jusqu'aux moindres fibres, qui tiennent les membres unis avec le chef. Ce n'est pas diminuer la plénitude de la puissance apostolique : l'Océan même a ses bornes dans sa plénitude ; et s'il les outrepassait sans mesure aucune, sa plénitude serait un déluge qui ravagerait tout l'univers.

Pour ce qui est de reconnaître « les besoins extraordinaires et les extrêmes périls où il faut que tout s'assemble et se réunisse, » les cas en sont prévus dans les décisions du concile de Constance; mais « il vaut mieux espérer... que nos jours ne seront pas assez malheureux pour avoir besoin de tels remèdes ». La France, du reste, n'a jamais abusé de ces maximes perpétuelles de l'Église gallicane. C'est que « nos rois,... depuis le temps qu'ils se sont rangés sous la discipline de saint Remi, n'ont jamais manqué d'écouter leurs évêques orthodoxes ». Louis le Pieux disait à ses prélats : « Je veux qu'appuyés de notre secours « et secondés de notre puissance, comme le bon ordre le pres- « crit, vous puissiez exécuter ce que votre autorité demande : « *famulante, ut decet, potestate nostra :* » la puissancer oyale, « qui partout ailleurs veut dominer, ici ne veut que servir. »

Les rois imitaient en cela l'exemple de Charlemagne qui, sachant, « en prince habile, ne confondre point les bornes des deux puissances », laissait « aux évêques l'autorité tout entière dans les causes de Dieu et dans les intérêts de l'Église ».

Qu'est-il besoin d'alléguer les autres rois ? que ne doivent point les évêques au grand Louis? que ne fait point ce religieux prince pour les intérêts de l'Église? pour qui a-t-il triomphé, si ce n'est pour elle? Quand tout en un moment ploya sous sa main, et que les provinces se soumirent comme à l'envi, n'ouvrit-il pas autant de temples à l'Église qu'il força de places? Mais l'hérésie de Calvin fut la seule confondue en ce temps. Aujourd'hui le luthéranisme, la source du mal et la tête de l'hérésie, est entamé : heureux présage pour l'Église! Il commence à rendre les temples usurpés. L'un des plus grands de ces temples, celui qui, de dessus les bords du Rhin, élève le plus haut et fait révérer de plus loin son sacré sommet, par la piété de Louis est sanctifié de nouveau. Que ne doit espérer la France, lorsque, fermée de tous côtés par d'invincibles barrières, à couvert de la jalousie, et assurant la paix de l'Europe par celle dont son roi la fera jouir, elle verra ce grand prince tourner plus que jamais tous ses

soins au bonheur des peuples, et aux intérêts de l'Église, dont il fait les siens ? Nous, mes frères, nous qui vous parlons, nous avons ouï de la bouche de ce prince incomparable, à la veille de ce départ glorieux qui tenait toute l'Europe en suspens, qu'il allait travailler pour l'Église et pour l'État, deux choses qu'on verrait toujours inséparables dans tous ses desseins. France, tu vivras par ces maximes ; et rien ne sera plus inébranlable qu'un royaume uni si étroitement à l'Église, que Dieu soutient ! Combien devons-nous chérir un prince qui unit tous ses intérêts à ceux de l'Église ! N'est-il pas notre consolation et notre joie, lui qui réjouit tous les jours le ciel et la terre par tant de conversions ? Pouvons-nous n'être pas touchés, pendant que, par son secours, nous ramenons tous les jours un si grand nombre de nos enfants dévoyés ; et qui ressent plus de joie de leur changement que l'Église romaine, leur mère commune, qui dilate son sein pour les recevoir ? La main de Louis était réservée pour achever de guérir les plaies de l'Église. Déjà celles de l'épiscopat ne nous paraissent plus irrémédiables. Outre cent arrêts favorables, sous les auspices d'un prince qui ne veut que voir la raison pour s'y soumettre, on ouvre les yeux : on ne lit plus les canons et les décrets des saints Pères par pièces et par lambeaux, pour nous y tendre des pièges ; on prend la suite des antiquités ecclésiastiques : et si on entre dans cet esprit, que verra-t-on à toutes les pages, que des monuments éternels de notre autorité sacrée[1] ?

« Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes quand nous

1. Bossuet, vingt ans après, se plaignait amèrement de voir l'Église opprimée, sinon par Louis XIV lui-même, du moins par ses ministres, qui amoindrissaient tous les jours les prérogatives des évêques, même dans les affaires purement spirituelles. (Voir l'histoire de Bossuet par le cardinal de Bausset, livre XII, et les lettres de Bossuet d'octobre et de novembre 1702.)

« parlons de cette sorte ; mais nous prêchons Jésus-Christ « qui nous a établis ses ministres, et nous prêchons tout « ensemble que nous sommes en Jésus-Christ dévoués à « votre service [1]. » Car qu'est-ce que l'épiscopat, si ce n'est une servitude que la charité nous impose pour sauver les âmes, et qu'est-ce que soutenir l'épiscopat, que soutenir la foi et la discipline ? Il ne faut donc pas s'étonner si Louis, qui aime et honore l'Église, aime et honore notre ministère apostolique. Que tarde un si saint pape à s'unir intimement au plus religieux de tous les rois ? Un pontificat si saint et si désintéressé ne doit être mémorable que par la paix, et par les fruits de la paix, qui seront, j'ose le prédire, l'humiliation des infidèles, la conversion des hérétiques, et le rétablissement de la discipline. Voilà l'objet de nos vœux ; et s'il fallait sacrifier quelque chose à un si grand bien, craindrait-on d'en être blâmé ?

TROISIÈME POINT

La réunion des évêques orthodoxes « a toujours été dans l'Église un commencement de paix. »

Les exemples nous feront mieux voir le succès de ces saintes assemblées. On rapporta dans un concile de la province de Lyon un privilège de Rome, qu'on crut contre l'ordre. Nos pères dirent aussitôt, selon leur coutume : « Relisant le saint concile de Chalcédoine, et les sentences « de plusieurs autres Pères authentiques, le saint concile « a résolu que ce privilège ne pouvait subsister, puisqu'il « n'était pas conforme, mais contraire aux constitutions « canoniques [2]. »

Vous reconnaissez dans ces paroles l'ancien style de l'Église : ce concile est pourtant de l'onzième siècle ; afin

1. II *Cor.*, III, 6 ; IV, 5 | 2. *Conc. Ansan.*, *anno* 1025

que vous voyiez dans tous les temps la suite de nos traditions, et la conduite toujours uniforme de l'Église gallicane. Elle ne s'élève pas contre le saint-siège, puisqu'elle sait au contraire qu'un siège qui doit régler tout l'univers n'a jamais intention d'affaiblir la règle : mais comme, dans un si grand siège, où un seul doit répondre à toute la terre, il peut échapper quelque chose même à la plus grande vigilance, on y doit d'autant plus prendre garde, que ce qui vient d'une autorité si éminente pourrait à la fin passer pour loi, ou devenir un exemple pour la postérité.

C'est pourquoi, dans ces occasions, toutes les Églises, mais principalement celle de France, ont toujours représenté au saint-siège, avec un profond respect, ce qu'ont réglé les canons. Nous en avons un bel exemple dans le second concile de Limoges, qui est encore de l'onzième siècle. On s'y plaignit d'une sentence donnée par surprise, et contre l'ordre canonique, par le pape Jean XVIII[1]. Nos prédécesseurs assemblés proposèrent d'abord la règle « qu'ils avaient reçue, disaient-ils, des pontifes apostoliques et des autres Pères ». Ils ajoutèrent ensuite, comme un fondement incontestable, « que le jugement de « toute l'Église paraissait principalement dans le saint-« siège apostolique[2] ». Ce ne fut pas sans remarquer l'ordre canonique avec lequel les affaires y devaient être portées, afin que ce jugement eût toute sa force; et la conclusion fut que « les pontifes apostoliques ne doivent « pas révoquer les sentences des évêques » (contre cet ordre canonique) « parce que, comme les membres sont « obligés à suivre leur chef, il ne faut pas aussi que le chef « afflige ses membres ».

1. *Conc. Lemov.* II, *Sess.* II. 2. *Ibid.*, tom. IV, *Concil.*, col. 909.

Comme ç'a toujours été la coutume de l'Église de France de proposer les canons, ç'a toujours été la coutume du saint-siège d'écouter volontiers de tels discours, et le même concile nous en fournit un exemple mémorable. Un évêque[1] s'était plaint au même pape Jean XVIII, d'une absolution que ce pape avait mal donnée au préjudice de la sentence de cet évêque. Le pape lui fit cette réponse vraiment paternelle, qui fut lue avec une incroyable consolation de tout le concile[2] : « C'est votre faute, mon très cher « frère, de ne m'avoir pas instruit : j'aurais confirmé votre « sentence, et ceux qui m'ont surpris n'auraient remporté « que des anathèmes. A Dieu ne plaise, poursuit-il, qu'il y « ait schisme entre moi et mes coévêques ! Je déclare à tous « mes frères les évêques que je veux les consoler et les « secourir, et non pas les troubler ni les contredire dans « l'exercice de leur ministère. » A ces mots, tous les évêques se dirent les uns aux autres : « C'est à tort que nous osons « murmurer contre notre chef; nous n'avons à nous plain- « dre que de nous-mêmes, et du peu de soin que nous pre- « nons de l'avertir. »

Vous le voyez, chrétiens : les puissances suprêmes veulent être instruites et veulent toujours agir avec connaissance. Vous voyez aussi qu'il y a toujours quelque chose de paternel dans le saint-siège et toujours un fond de correspondance entre le chef et les membres, qui rend la paix assurée, pourvu qu'en proposant la règle on ne manque jamais au respect que la même règle prescrit. L'Église de France aime d'autant plus sa mère l'Église romaine, et ressent pour elle un respect d'autant plus sincère, qu'elle y regarde plus purement l'institution primitive et l'ordre de Jésus-Christ. La marque la plus évidente de l'assi-

1 Étienne, évêque de Clermont. | 2. *Conc. Lemov.*, II.

stance que le Saint-Esprit donne à cette mère des Églises, c'est de la rendre si juste et si modérée, que jamais elle n'ait mis les excès parmi les dogmes. Qu'elle est grande, l'Église romaine, soutenant toutes les Églises, « portant, « dit un ancien pape [1], le fardeau de tous ceux qui souf- « frent, » entretenant l'unité, confirmant la foi, liant et déliant les pécheurs, ouvrant et fermant le ciel ! Qu'elle est grande, encore une fois, lorsque, pleine de l'autorité de saint Pierre, de tous les apôtres, de tous les conciles, elle en [2] exécute, avec autant de force que de discrétion, les salutaires décrets ! Quelle a été sa puissance lorsqu'elle l'a fait consister principalement à tenir toute créature abaissée sous l'autorité des canons, sans jamais s'éloigner de ceux qui sont les fondements de la discipline ; et qu'heureuse de dispenser les trésors du ciel, elle ne songeait pas à disposer des choses inférieures que Dieu n'avait pas mises en sa main !

Dans cet état glorieux où vous paraît l'Église romaine, et les rois et les royaumes sont trop heureux d'avoir à lui obéir. Quel aveuglement, quand des royaumes chrétiens ont cru s'affranchir en secouant, disaient-ils, le joug de Rome, qu'ils appelaient un joug étranger, comme si l'Église avait cessé d'être universelle, ou que le lien commun, qui fait de tant de royaumes un seul royaume de Jésus-Christ, pût devenir étranger à des chrétiens! Quelle erreur, quand des rois ont cru se rendre plus indépendants en se rendant maîtres de la religion, au lieu que la religion, dont l'autorité rend leur majesté inviolable, ne peut être pour leur propre bien trop indépendante, et que la grandeur des rois est d'être si grands qu'ils ne puissent, non plus que Dieu dont ils sont l'image, se nuire à eux-mê-

1. *Joann. VIII, epist.* LXXX. | 2 Cf. p. 21, n. 2.

mes, ni par consequent à la religion, qui est l'appui de leur trône ! Dieu préserve nos rois très chrétiens de prétendre à l'empire des choses sacrées, et qu'il ne leur vienne jamais une si détestable envie de régner ! Ils n'y ont jamais pensé. Invincibles envers toute autre puissance, et toujours humbles devant le saint-siège, ils savent en quoi consiste la véritable hauteur. Ces princes, également religieux et magnanimes, n'ont pas moins méprisé que détesté les extrémités auxquelles on ne se laisse emporter que par désespoir et par faiblesse.

L'Église de France est zelee pour ses libertes [1] : elle a raison, puisque le grand concile d'Éphèse nous apprend [2] que ces libertés particulières des Églises sont un des fruits de la rédemption, par laquelle Jésus-Christ nous a affranchis : et il est certain qu'en matière de religion et de conscience, des libertés modérées entretiennent l'ordre de l'Église et y affermissent la paix. Mais nos pères nous ont appris à soutenir ces libertés sans manquer au respect; et loin d'en vouloir manquer, nous croyons au contraire que le respect inviolable que nous conserverons pour le saint-siège nous sauvera des blessures qu'on voudrait nous faire sous un nom qui nous est si cher et si vénérable.

Sainte Église romaine, mère des Églises et mère de tous les fidèles, Église choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos entrailles ! « Si je « t'oublie, » Eglise romaine, « puissé-je m'oublier moi-même, « que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma « bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon « souvenir, si je ne te mets pas au commencement de tous « mes cantiques de réjouissance : » *Adhæreat lingua meo*

1. *Concil. Bitur., cap. de Elect.* | 2. *Concil. Ephes., Act.*

faucibus meis, si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ [1] !

Mais vous qui nous écoutez, puisque vous nous voyez marcher sur les pas de nos ancêtres, que reste-t-il, chrétiens, sinon qu'unis à notre assemblée avec une fidèle correspondance, vous nous aidiez de vos vœux? « Sou-« vent, dit un ancien Père [2], les lumières de ceux qui en-« seignent viennent des prières de ceux qui écoutent : » *Hoc accipit doctor quod meretur auditor.* Tout ce qui se fait de bien dans l'Église, et même par les pasteurs, se fait, dit saint Augustin [3], par les secrets gémissements de ces colombes innocentes qui sont répandues par toute la terre.

Ames simples, ames cachées aux yeux des hommes, et cachées principalement à vos propres yeux, mais qui connaissez Dieu et que Dieu connaît, où êtes-vous dans cet auditoire, afin que je vous adresse ma parole ? Mais sans qu'il soit besoin que je vous connaisse, ce Dieu qui vous connaît, qui habite en vous, saura bien porter mes paroles, qui sont les siennes, dans votre cœur. Je vous parle donc sans vous connaître, âmes dégoûtées du siècle ! Ah ! comment avez-vous pu en éviter la contagion ? comment est-ce que cette face extérieure du monde ne vous a pas éblouies ? quelle grâce vous a préservées de la vanité : de la vanité que nous voyons si universellement régner ? Personne ne se connaît, on ne connaît plus personne ; les marques des conditions sont confondues, on se détruit pour se parer : on s'épuise à dorer un édifice dont les fondements sont écroulés, et on appelle se soutenir que d'achever de se perdre. Ames humbles, âmes innocentes, que la grâce a désabusées de cette erreur et de toutes

1. *Ps.* CXXXV
2. *S. Petr. Chrys., sermo* LXXXVI.
3. *De Bapt. contra Donat.*, III, 22, 23.

les illusions du siècle, c'est vous dont je demande les prières : en reconnaissance du don de Dieu dont le sceau est en vous, priez sans relâche pour son Église ; priez, fondez en larmes devant le Seigneur. Priez, justes ; mais priez, pécheurs : prions tous ensemble ; car si Dieu exauce les uns pour leur mérite, il exauce aussi les autres pour leur pénitence : c'est un commencement de conversion que de prier pour l'Église

Priez donc tous ensemble, encore une fois, que ce qui doit finir finisse bientôt. Tremblez à l'ombre même de la division : songez au malheur des peuples qui, ayant rompu l'unité, se rompent en tant de morceaux, et ne voient plus dans leur religion que la confusion de l'enfer et l'horreur de la mort. Ah ! prenons garde que ce mal ne gagne. Déjà nous ne voyons que trop parmi nous de ces esprits libertins[1] qui, sans savoir ni la religion, ni ses fondements, ni ses origines, ni sa suite, « blasphèment ce « qu'ils ignorent et se corrompent dans ce qu'ils savent : « nuées sans eau, » poursuit l'apôtre saint Jude[2], docteurs sans doctrine, qui pour toute autorité ont leur hardiesse, et pour toute science leurs décisions précipitées : « arbres deux fois morts et déracinés, » morts premièrement parce qu'ils ont perdu la charité, mais doublement morts parce qu'ils ont encore perdu la foi ; et entièrement déracinés, puisque, déchus de l'une et de l'autre, ils ne tiennent à l'Église par aucune fibre : « astres errants, » qui se glorifient dans leurs routes nouvelles et écartées, sans songer qu'il leur faudra bientôt disparaître. Opposons à ces esprits légers et à ce charme trompeur de la nouveauté, la pierre sur laquelle nous sommes fondés, et l'autorité de nos traditions où tous les siècles passés sont ren-

1. Cf. plus haut, p. 338-340. | 2. *Jud.* 10, 12.

fermes, et l'antiquité qui nous réunit à l'origine des choses Marchons dans les sentiers de nos pères ; mais marchons dans les anciennes mœurs, comme nous voulons marcher dans l'ancienne foi.

Allez, chrétiens, dans cette voie d'un pas ferme : allons a la tête de tout le troupeau, MESSEIGNEURS, plus humbles et plus soumis que tout le reste : zélés défenseurs des canons, autant de ceux qui ordonnent la régularité de nos mœurs que de ceux qui ont maintenu l'autorité sainte de notre caractère, et soigneux de les faire paraître dans notre vie plus encore que dans nos discours, afin que, quand le Prince des pasteurs et le Pontife éternel apparaîtra, nous puissions lui rendre un compte fidèle et de nous et du troupeau qu'il nous a commis, et recevoir tous ensemble l'éternelle bénédiction du Père, du Fils et du Saint-Esprit[1]. *Amen*

1. « Je fis hier le sermon de l'Assemblée et j'aurais prêché dans Rome ce que j'y dis, avec autant de confiance que dans Paris ; car je crois que la vérité peut se dire hautement partout, pourvu que la discrétion tempère le discours et que la charité l'anime. » *Lettre de Bossuet à M. Dirois*, 10 novembre. «... Je puis dire que tout le monde jugea que le sermon était respectueux pour les deux puissances, pacifique, de bonne intention, et si l'effet de la lecture est semblable à celui de la prononciation, j'aurai sujet de louer Dieu... Tout ce qu'on pourrait dire en rigueur, c'est qu'il n'est pas besoin de remuer si souvent ces matières, et surtout dans la chaire et devant le peuple ; et sur cela, je me condamnerais moi-même, si la conjoncture ne m'avait forcé, et si je n'avais parlé d'une manière qui, assurément, loin de scandaliser le peuple, l'a édifié. » *Lettre de Bossuet au cardinal d'Estrées*, 1er décembre.

SUR LE SILENCE

INSTRUCTION FAITE AUX URSULINES DE MEAUX

(1686)

NOTICE

Bossuet, pendant sa résidence à Meaux (1681-1704), prenait fort souvent la parole dans tous les monastères de son diocèse, et, en particulier, au couvent des Ursulines. Il n'écrivait pas d'avance ces entretiens familiers, et nous ne pourrions avoir une idée de la manière dont il traitait ce genre de prédication, si plusieurs religieuses, « celles qui avaient le plus de mémoire et de présence d'esprit » n'avaient pris soin « d'écrire, après chaque conférence, le discours que le prélat leur avait fait de l'abondance de son cœur[1]. » Il est probable que nous n'avons pas ici les propres paroles de Bossuet[2], mais du moins l'esprit de ces allocutions toutes intimes a dû être fidèlement[3] conservé par les religieuses qui les ont recueillies.

L'abbé Lebarq, d'après une lettre de Bossuet de janvier 1686, fixe au mois de février de la même année[4] l' « Instruction aux Ursulines de Meaux » dont nous donnons ici quelques extraits.

1. Dom Deforis.

2. « Monseigneur, ayant fini son exhortation, étant debout et près de monter au parloir pour revoir en particulier une seconde fois la communauté tout entière, dit encore, avant que de nous quitter, ce peu de mots dignes d'être remarqués... » (*Exhortation sur les devoirs de la vie religieuse*, 1685.) On lit en tête d'une autre de ces allocutions : « Paroles saintes de mon illustre pasteur, Monseigneur Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, la veille et le jour de ma profession ». Le ton même de ces indications témoigne avec quelle exactitude pieuse les religieuses devaient rédiger les paroles de leur évêque.

3. Les procédés de la tachygraphie et de la sténographie étaient du reste connus au XVIIe siècle. Cf. plus haut, p. xx, n. 2.

4. *Hist. crit. de la Préd. de Bossuet*, p. 277.

EXTRAITS

Si tacueritis, salvi eritis.

Si tu te tais, tu seras sauvé, dit un grave auteur.
Ces paroles seront le sujet de notre méditation.

« Il y a trois sortes de silence [1] : le silence de règle, le silence de prudence dans les conversations, et le silence de patience dans les contradictions. »

PREMIER POINT

Dans tous les ordres religieux, quelle que soit leur règle et leur destination, il y a des temps et des heures de silence.

Remarquez, mes chères filles, que tous les fondateurs de religions ont eu trois pensées et raisons, quand ils ont établi et prescrit le silence dans leur règle. La première, c'est qu'ils ont connu et vu par expérience que le silence retranchait beaucoup de péchés et de défauts. Et en effet, où le silence n'est pas observé comme il doit l'être, combien s'y glisse-t-il d'imperfections et de désordres ! C'est ce que nous verrons bientôt dans la suite de cet entretien. *In multiloquio non deerit peccatum*, dit le Saint-Esprit [2] : « Le péché « toujours la multitude des paroles : » et saint Jacques eu raison de dire, que la langue est l'organe et le principe de tout péché [3]. La seconde raison qu'ont eue encore les fondateurs d'ordres en établissant l'esprit de retraite, c'est qu'ils ont prévu que la dévotion et l'esprit d'oraison ne pouvaient subsister sans le silence. Ceci est trop visible et trop vrai; nous le voyons tous les jours dans ces âmes épanchées et dissipées, qui aiment à se répandre au dehors. Hé ! dites-moi,

1. Deux autres exhortations de Bossuet aux Ursulines de Meaux ont aussi pour objet la nécessité du silence. Voir page 505, note 1.
2. *Prov.*, x, 19.
3. *Jac.*, III, 6.

chères âmes[1], sont-elles pour l'ordinaire bien spirituelles et filles d'oraison[2], si elles ne sont recueillies? Quelques bons sentiments et mouvements intérieurs que Dieu leur donne dans la prière, ils seront sans fruit tant qu'elles se dissiperont aussitôt, cherchant à causer et à parler : il est certain que toute l'onction de la dévotion s'évanouira et se perdra insensiblement; car elle ne peut se conserver que dans une âme silencieuse et parfaitement récolligée[3], attentive sur soi-même. Ainsi il ne faut pas espérer ni attendre grande spiritualité ni piété d'une religieuse qui aime à discourir et à s'entretenir avec celle-ci et avec celle-là ; qui ne peut demeurer une heure dans sa cellule en repos et en silence.

Enfin, la troisième raison qui a porté les fondateurs de recommander si étroitement le silence à leurs religieux, c'est parce que le silence unit les frères. Et en effet c'est un

1. *Chères âmes.* C'est ainsi que s'exprime ordinairement Bossuet en parlant aux religieuses. D'ailleurs cette bienveillance habituelle ne l'empêche pas de leur parler quelquefois avec une impérieuse sévérité : « Je vous dénonce de la part de Dieu tout-puissant, au nom duquel je vous parle, par l'autorité que je tiens de lui, et par tout l'empire qu'il me donne sur vous toutes et sur chacune de vos âmes, que si vous êtes sincères et sans déguisement, je demeurerai chargé de tout ce que vous me direz : au contraire, ce que vous voudrez me cacher et me taire, je vous déclare que je vous en charge vous-mêmes, et que ce sera un poids qui vous écrasera. » *Première exhortation aux Ursulines de Meaux.* « .. Je vous déclare que je le veux et que je ne changerai point : je serai ferme, et ne me laisserai point ébranler par tout ce que vous me pourrez dire, jusqu'à ce que le Saint-Esprit me fasse connaître autre chose, et que je vous voie toutes dans une si parfaite obéissance sur ce sujet, qu'il ne reste pas la moindre répugnance ni résistance sur ce qui a été du passé. Je veux vous voir dans une parfaite soumission à mes ordres; à moins de cela, n'attendez rien autre chose de moi... » *Conférence aux Ursulines de Meaux.*

2. *Filles d'oraison*, c'est-à-dire, propres à la prière. Bossuet a fait une instruction sur les *États d'oraison*, sur les états où l'âme doit se trouver avant et pendant l'oraison.

3. *Récolligée.* Terme de spiritualité . recueillie. « Il faut un silence et une *récollection* parfaite pour entendre intérieurement la voix de Dieu. » *Deuxième exhortation aux Ursulines de Meaux.*

moyen très propre pour maintenir la charité, la paix et l'union dans une maison religieuse; puisque le silence bannit tous ces discours et entretiens qui la divisent et la détruisent. Car, pour l'ordinaire, qu'est-ce qui fait la matière de ces conversations trop familières, sinon les défauts de ses sœurs? ce qui apporte bien souvent du trouble et de la division dans une communauté[1]; et tout cela, faute de silence. Quand on veut réformer un monastère qui n'est plus dans sa première ferveur, que fait-on? L'on observe soigneusement si les règles y sont bien gardées, spécialement les plus essentielles. S'aperçoit-on que le silence manque et n'est plus observé, c'est par là que l'on commence: aussitôt on y rétablit le silence, qui n'y était point gardé; parce que c'est le moyen qui retranche tout d'un coup les autres imperfections, abus ou désordres qui arrivent dans une maison religieuse, parce qu'elle s'est relâchée sur la règle du silence.

Ayez donc, chères âmes, de l'amour et de l'estime du silence de règle, si nécessaire pour entretenir et conserver toutes les vertus religieuses. Comme je vous ai déjà dit, dans toutes les maisons ou monastères, l'on est toujours obligé à le garder aux temps et lieux ordonnés: c'est là ce qui maintient la régularité. Vous autres, mes chères filles, quoique vous soyez consacrées au public par votre institut, pour instruire la jeunesse, vous ne laissez pas d'avoir aussi ce silence de règle à observer dans de certains temps, et

1. Dans une exhortation faite à la fin d'une visite pastorale dans le même couvent (avril 1685), Bossuet disait: « Dieu m'a fait connaître, dans la lumière de son esprit, que la cause principale du trouble et de la division de la communauté ne vient point d'ailleurs que de ce qu'on est trop prompt à parler... C'est ce que vous avez vous-mêmes fort bien remarqué, et chacune de vous a justement mis le doigt sur la source du mal. Presque toutes m'ont dit leur pensée sur ce sujet, m'avouant... que cette grande liberté de parler en tout temps, de communiquer ses sentiments sur toutes choses et de se dire des paroles contre la charité et la douceur, était l'unique cause de tous les désordres, etc

j'ai remarqué, ce me semble, que par vos constitutions vous devez vous abstenir tout au moins de tous discours et paroles inutiles durant la journée. Et si vous ne parlez que pour le nécessaire, vous garderez un long silence, et vous ne vous épancherez pas inutilement parmi les créatures, en vous entretenant de tout ce qui se passe dans une maison. Tous ces désirs de communiquer avec cette amie seront mortifiés et réprimés; on ne cherchera pas à s'aller décharger avec celle-ci de tout ce qui fait peine, pour en murmurer et s'en plaindre inconsidérément.

Si Notre-Seigneur faisait la visite dans ce monastère pour voir si le silence est bien gardé, et qu'il entrât dans les lieux où il doit être gardé; hélas! qu'est-ce qu'il y trouverait? Là deux petites amies, et ici trois autres en peloton, occupées à causer et à s'entretenir ensemble à la dérobée, tandis peut-être que l'on devrait être au chœur ou à une autre observance. Si donc Jésus-Christ se présentait à elles, et leur allait faire cette demande: « Quels sont ces discours « que vous tenez ensemble? » *Qui sunt hi sermones quos confertis ad invicem*[1]? quelle serait leur réponse? Pourraient-elles dire avec vérité: Nous parlons de Jésus de Nazareth; ou bien, Nous parlons des moyens pour arriver à la pratique de la vertu, pour nous encourager les unes les autres? Ah! c'est souvent de rien moins : car la plupart de tous vos discours avec cette amie, qui est la confidente de tous vos mécontentements, sont de lui dire tous vos sentiments imparfaits sur tout ce qui vous choque et vous contrarie; c'est de parler des défauts des autres, et des prétendus déplaisirs que vous dites avoir reçus de cette sœur, que vous ne pouvez souffrir. C'est là où l'on murmure, où l'on se plaint à tort et à travers de la conduite des officières de la maison.

1. *Luc.*, XXIV, 17.

On critique, on censure, on contrôle toutes choses ; la supérieure même n'est pas exempte d'être sur le tapis[1] : on blâme sa conduite et sa manière d'agir ; enfin l'on mêle dans ces entretiens familiers celle-ci, celle-là, encore celui-là : bref, c'est dans ces communications indiscrètes où se font une infinité de péchés de médisance, et, très souvent, de jugements téméraires, plus griefs[2] que l'on ne pense. Il faut ici faire réflexion, chacune selon son besoin, à ce que la conscience dictera, avant que de terminer ce premier point.

SECOND POINT

Dans le second point de notre méditation, nous allons voir le silence de prudence qu'il faut garder dans les conversations, pour apprendre à n'y point faire de fautes contraires à la charité. Et, pour nous y bien comporter, envisageons, chères âmes, Jésus-Christ, notre parfait modèle, qui a pratiqué merveilleusement ce silence de prudence, dont je vais vous parler, en vous en faisant voir un bel exemple dans sa sacrée personne, pendant sa vie conversante et dans les années de ses prédications.

Ce doux Sauveur était si débonnaire, qu'il est remarqué de lui qu'il n'a jamais rien dit qui fût capable de donner un juste sujet de plainte et de peine à personne. Cet agneau, plein de douceur, a contraint les Juifs mêmes de dire de lui, que « jamais homme n'avait si bien parlé : » *Nunquam sic locutus est homo, sicut hic homo*[3]. Et dans une autre oc-

1. *Sur le tapis.* Bossuet parle, en un autre endroit, de cette sœur qui est « *un vrai bureau d'adresses.* » Il n'est pas besoin d'attribuer à la religieuse, qui a rédigé cette allocution, ces expressions familières. Bossuet n'était pas homme à se les interdire, surtout à ce moment de sa vie, où il s'appliquait plus que jamais à parler « d'une manière simple et populaire. » *Mém. de l'abbé Le Dieu.*

2. « *Grief* se dit en cette phrase : Une *grieve* maladie... On le dit aussi des péchés et des crimes. » *Dictionnaire de Furetière*, 1691.

3. *Joann.*, VII, 46.

casion, où ils voulaient surprendre Jésus-Christ dans ses paroles, que firent-ils à cet effet? Ils lui demandèrent s'il était permis de payer le tribut à César. Notre-Seigneur, qui est la sagesse même, leur fit cette réponse prudente et judicieuse: qu'il était juste de « rendre à César ce qui est à « César, et à Dieu ce qui est à Dieu [1]. »

Voilà, mes chères filles, une belle idée et un modèle achevé, pour vous apprendre la pratique du silence de prudence dans vos conversations; car remarquez avec moi que la perfection du silence ne consiste pas seulement à ne point parler, mais aussi à parler selon les règles de la charité chrétienne et religieuse. Comme par votre institut vous ne devez pas vivre à la façon des ermites, et être toujours en solitude, il est nécessaire que vous conversiez les unes avec les autres les jours de récréations, où vous devez vous trouver toutes ensemble pour obéir à la règle en esprit de charité et d'union. Mais, chères âmes, comme c'est ici l'endroit le plus glissant peut-être qui soit en la vie religieuse, et où il soit plus aisé d'y faire des fautes, soit par inconsidération ou imprudence, n'étant pas pour lors attentives sur vous-mêmes, il faut se munir de grandes précautions et beaucoup veiller sur ses paroles, pour ne point commettre de péchés, même considérables, où insensiblement on se laisse aller dans la conversation, faute de savoir se maintenir dans les règles de la prudence et de la charité. C'est pourquoi il faut s'observer, et prendre des mesures pour n'y point faillir avec vos sœurs, de manière que votre conscience n'y soit point intéressée, ni la paix altérée

Car, mes filles, bien que vous soyez toutes membres d'un même corps, cependant la différence des humeurs et tempéraments, qui se rencontre entre toutes, forme de

1 *Matth.*, XXII, 21.

certaines oppositions et contradictions qui vous obligent à une grande circonspection dans les heures de vos récréations, où vous devez singulièrement faire paraître ce silence de prudence, en prenant garde surtout de ne rien dire qui puisse tant soit peu fâcher vos sœurs et leur donner de la peine. Il faut aussi, par une sage discrétion, que vous sachiez prévoir et ne pas dire les choses que vous jugeriez ou croiriez devoir fâcher et mécontenter quelque sœur : de plus cette même prudence doit vous empêcher de relever cent choses qui peuvent exciter parmi vous de petites disputes et divisions, d'où d'ordinaire elles naissent et se forment.

Ah! mes chères filles, ayez attention à vous conduire de la sorte, si vous voulez maintenir la paix et la charité dans vos conversations, qui autrement deviendraient plus nuisibles qu'utiles. Pour cet effet, il faut savoir supporter prudemment et vertueusement les fardeaux les unes des autres, comme vous y exhorte le grand saint Paul : *Alter alterius onera portate*[1]. Que cette pratique si nécessaire vous ferait endurer de choses si vous y aviez un peu d'application! Chacune à son tour n'a-t-elle pas à supporter quelques défauts dans les autres? Aujourd'hui vous endurez une parole un peu fâcheuse, qu'une sœur vous aura dite par mauvaise humeur : eh bien ! demain elle souffrira peut-être de vous des choses plus sensibles.

Mais, direz-vous, j'ai à converser avec cette sœur qui est d'une humeur si rustique et si insupportable, qu'il me faut toute ma patience pour ne la [pas] choquer ni rebuter quand elle est dans sa mauvaise humeur. Il est vrai; il se rencontre des personnes si inciviles et malhonnêtes dans leurs conversations, qu'elles sont presque intraitables. Ces

1. *Gal.*, VI, 2.

humeurs farouches y sont fort à charge et donnent souvent sujet d'exercer la patience des autres toute leur vie; car comme naturellement elles sont de cette humeur, joint à l'éducation qu'elles ont eue qui a fort contribué à leurs mauvaises dispositions d'esprit, il n'en faut pas attendre autre chose de plus. Pour l'ordinaire elles sont ombrageuses, soupçonneuses et très aisées à se fâcher et à parler selon leur boutade. Quoi qu'il en soit, la charité vous oblige de les supporter et de ne les pas fâcher mal à propos. Je sais que cela est un peu difficile; et qu'il n'y a rien de si contraire à un naturel plus sociable et poli, qui sait vivre honnêtement dans la conversation, que ces personnes grossières et fâcheuses qui ne peuvent dire une parole de douceur et d'honnêteté. Mais ne savez-vous pas que c'est là où la vertu se fortifie, et où elle a matière de s'exercer avec beaucoup de mérite; et que c'est en supportant patiemment les humeurs contraires à la vôtre, que vous faites voir que vos vertus et votre conduite ne sont point illusion?

Mais, dites-vous encore, cette sœur est si ombrageuse et pointilleuse que la moindre chose la met en mauvaise humeur, s'imaginant toujours que je lui en veux : je dis, par exemple, une parole innocemment et bonnement, sans avoir intention de lui faire de la peine; cependant elle s'en choque et s'aigrit. Or je veux que vous n'ayez point eu intention de l'attaquer; toutefois, vous qui avez un naturel plus favorable et raisonnable, vous devez en conscience ménager ces esprits faibles, qui, par leur incapacité de faire autrement, s'échappent souvent malgré eux. Ainsi, par esprit de charité et de douceur, ayez égard à leurs faiblesses : ne leur donnez pas sujet d'offenser Dieu en les contrariant; ayez même de la condescendance pour elles : abstenez-vous de dire de certaines choses, quoique

indifférentes et innocentes, que ces esprits mal faits prendraient de travers; ayez-en de la compassion : car elles-mêmes ont de la peine et de la confusion de se voir ainsi à charge aux autres; ce qui les humilie et mortifie étrangement[1] devant Dieu, dans la connaissance qu'il leur donne de leur fragilité : elles en ont de l'amertume de cœur, à moins qu'elles ne soient tout à fait aveugles sur ce défaut.

Et vous, esprits revêches, humeurs grossières et fâcheuses, apprenez à vous vaincre et à être maîtresses de ces mouvements impétueux que produit en vous ce mauvais naturel, que vous devez sans cesse combattre et détruire, pour vivre de la vie de la grâce, en mourant à la nature. Et ne pensez pas dire, pour vous mettre à couvert, comme ces âmes lâches et imparfaites : Je ne saurais faire autrement, c'est mon humeur : car vous n'en serez pas quittes pour cela devant Dieu; puisque vous êtes obligées, selon les préceptes de Jésus-Christ dans l'Évangile, de vous mortifier et de travailler à renoncer à vous-mêmes tous les jours. Et Dieu n'a-t-il pas dit à Caïn[2], au commencement du monde, de mortifier son humeur farouche, ses appétits déréglés, et de surmonter ses passions indomptées?

Voyez donc, mes chères filles, la nécessité qu'il y a de veiller sur sa langue, quand on est obligé de converser; et vous plus particulièrement qui, par votre institut, êtes souvent engagées à communiquer et parler avec les séculiers dans les occasions que vous procure l'instruction de la jeunesse qui vous est confiée, comme d'aller souvent au parloir visiter les parents des pensionnaires : car la bienséance et l'honnêteté, quelquefois même la nécessité, vous obligent d'avoir des entretiens avec ces personnes, et

1. Grandement. Cf. p. 212, n. 3. | 2. *Genes.*, IV, 6, 7.

outre cela votre règle vous le permet; comme aussi avec vos parents et d'autres de vos amies et connaissances. Mais c'est ici, chères âmes religieuses, qu'il faut surtout vous bien conduire et parler avec discrétion. Si jamais vous avez besoin du silence de prudence, c'est dans ces temps où il y a beaucoup à perdre ou à gagner. Je vous en avertis, prenez-y garde; et comportez-vous-y d'une manière si édifiante, que les gens du monde n'aient pas moins d'estime de vous. Pour cet effet, il faut qu'une religieuse au parloir, en présence des séculiers, soit d'un maintien grave et modeste; elle doit veiller extrêmement sur ses paroles, ne pas trop s'épancher, ni se dissiper : car les gens du monde observent, plus que l'on ne pense, toutes les actions et la conduite des religieuses au parloir, et, selon la sagesse et discrétion qu'ils remarquent dans les unes, ils prennent de fort mauvaises impressions de celles qu'ils voient trop libres, plus inconsidérées et mondaines dans leurs paroles; qui ne se sentent nullement de leur état, ne mêlant presque jamais dans leurs discours rien de spirituel et de Dieu comme devrait faire une bonne religieuse.

Ne vous y trompez pas : car bien que les gens du monde vous fassent paraître de la complaisance et témoignent agréer vos pensées, ou entrer dans tous vos sentiments, vous ne savez pas de quelle manière ils prennent en eux-mêmes les choses qu'ils semblent approuver quand ils sont auprès de vos grilles. Car, après, qu'arrive-t-il de ces beaux entretiens, quand ils sont en compagnie? et lorsqu'ils se mettent à parler des religieuses, que disent-ils? Ah! dit celle-là, ces jours passés j'ai entretenu une religieuse, je n'ai été qu'un quart d'heure avec elle : vous ne la connaissez pas; pour moi, je sais bien de quelle humeur elle est, je sais ses sentiments sur telles choses.

Vous seriez surprises et même étonnées de savoir que ce sont souvent vos parents et vos plus proches qui parlent de vous de la sorte. Si je vous avertis de ceci, ce n'est pas que j'aie connaissance particulière de cette maison là dessus; je veux croire que ce défaut n'est pas ici : ce que je dis à présent, je le dis ailleurs; parce que ce point est de conséquence : car il faut peu de chose pour mettre une communauté dans une très mauvaise réputation dans l'esprit des personnes séculières; parce qu'ils s'imaginent que toutes les religieuses doivent être des saintes. Et là-dessus je me souviens moi-même que je me suis trouvé dans des maisons honorables à Paris, où j'ai ouï parler de certaines religieuses d'une manière plaisante et fort à la cavalière. Mes chères filles, qu'est-ce qui produit un si méchant effet, si ce n'est l'imprudence et l'inconsidération des particulières qui ont parlé au parloir mal à propos, qui n'ont pu s'empêcher de faire paraître des saillies d'une passion immortifiée, qui donnaient à connaître leurs dispositions tant sur ce qui les concernait, que sur les affaires particulières qui se passent dans une maison

Pour éviter tous ces dangereux inconvénients, vous voyez, chères âmes, que le plus sûr est de tenir très cachées, et sous un secret inviolable, les affaires d'une communauté, sans en donner aucune connaissance aux personnes du dehors. Et pour vous justifier ici, ne me dites pas pour excuse : C'était à ma sœur que j'ai dit telles choses, c'est à ma mère, c'est à un prêtre ou directeur. Ne croyez pas avoir mieux fait, ni en être déchargées : car, sous prétexte de direction, très souvent il arrive qu'insensiblement l'on mêle dans ces communications toutes les affaires les plus secrètes d'une maison, dont on devrait se taire absolument; puisque, étant répandues au dehors, l'expérience nous montre que l'on n'en voit que de

très mauvais effets, par la méchante réputation où ces connaissances mettent la communauté.

Vous devez encore prendre garde à un point qui n'est pas moins important que celui-ci, qui est d'être fort réservées dans vos paroles devant vos pensionnaires, tant celles qui leur rendent quelques services, que celles qui sont destinées à leur instruction : car ce sont de jeunes plantes extrêmement susceptibles des impressions qu'on leur donne; et quoiqu'elles soient encore jeunes, elles savent bien remarquer ce que l'on dit et fait en leur présence : d'où vient que, dans la suite, ces impressions premières, que vous leur avez données, leur demeurent, et qu'après elles se souviennent de ces idées qu'elles avaient déjà, lesquelles s'accroissent avec l'âge; ce qui leur fait dire, parlant des maîtresses qu'elles ont eues : Pour moi, disent-elles, j'ai eu dans un tel couvent une maîtresse qui n'était guère spirituelle ni dévote, car il était rare qu'elle nous parlât de Dieu : elle avait de certaines maximes mondaines; et au lieu de nous porter à la modestie, elle nous enseignait des secrets de vanité[1]. On en entend d'autres qui voyant les procédés de celle-ci si contraires à la charité, disent que cette maîtresse-là avait assurément de l'antipathie et de l'aversion pour elle.

Ah! mes chères filles, bannissez, par votre prudence et votre bonne conduite, tous ces défauts qui ont de si mauvaises suites. Le silence bien gardé en est le remède, et le plus court chemin pour retrancher toutes ces pensées et dis-

1. « Je vous recommande très expressément de ne les point porter (les jeunes filles) à avoir cet air de distinction des modes et des vanités du monde... Je sais bien qu'il y a des parents qui les aiment de la sorte, et qui les veulent voir ce qu'on appelle enjouées, agréables et jolies, mais, je vous prie, n'ayez point de condescendance pour eux ; ne les écoutez point, tenez ferme. » *Quatrième exhortation* de Bossuet *aux Ursulines de Meaux*

cours mal digérés, qui ne laissent après tout dans la conscience que du scrupule et bien du trouble. Car enfin, tôt ou tard, l'on s'aperçoit que l'on a mal parlé, et que l'on ne devait pas dire bien des choses qui auraient dû être ensevelies dans le silence. Ayez pour cet effet la règle du silence en estime; gardez-la exactement, et vous serez à couvert de mille embarras où jette nécessairement le trop grand parler. Mes chères filles, avec un peu d'application et avec une bonne volonté, vous en viendrez à bout. Ayez attention sur votre langue, pour ne laisser échapper aucune parole dont vous puissiez vous repentir après l'avoir dite. Retirez-vous dans votre cellule : c'est là le lieu sûr, ne vous produisez[1] au dehors qu'avec peine et par nécessité; que la prudence et la discrétion règlent toutes vos paroles, pour n'en dire aucune qui ne soit bonne, utile ou nécessaire. Si vous gardez toutes ces mesures, assurez-vous[2] que la paix et l'union sera parfaite dans cette maison, et qu'elle conservera la bonne réputation où elle est aujourd'hui.....

1. « D'aujourd'hui seulement je *produis* mon visage. » Corneille, *Menteur*, II, 10. « C'est l'amour du monde qui nous *produit*, nous dissipe, nous gens d'Église qui devrions aimer la retraite. » Massillon, *Conférences*.

2. *Assurez-vous.* Soyez sûres que.... Très usité au XVIIe siècle : « *Je m'assure* que ces vérités évangéliques sont entrées bien avant dans leurs consciences. » Bossuet, sermon *sur la Parole de Dieu*.

TABLE DES MATIÈRES

pages.

Avertissement de la première édition . . . . . I à VII

Introduction littéraire IX

Notes critiques sur le texte XXXIII

Sur la Bonté et la Rigueur de Dieu, prêché à Metz, vers 1653. (*Extraits.*) 1

Sur la Loi de Dieu, prêché à Metz, de 1653 à 1656. (*Extraits.*) 27

Fragments d'une seconde rédaction du même sermon, prêché à Paris, de 1659 à 1661 48

Panégyrique de saint Bernard, prêché à Metz, en 1653. (*Extraits.*) 52

Sur la Providence (*premier sermon*), prêché à Dijon en 1656. (*Extraits.*) 77

Panégyrique de sainte Thérèse, prêché à Metz, en 1657. (*Extraits.*) 96

Sur l'Éminente Dignité des pauvres, prêché à Paris, en 1659. (*Extraits.*) 121

Panégyrique de saint Paul, prêché à Paris, vers 1659. (*Extraits*) 135

Sur l'Honneur du monde, prêché à Paris, aux Minimes, en 1660. (*Extraits.*) 162

Sur la Passion de Jésus-Christ, prêché à Paris aux Minimes, en 1660. (*Extraits.*) 180

Fragment du sermon sur la Passion de 1661 188

Fragment du sermon sur la Passion de 1666 191

Sur la Parole de Dieu, prêché à Paris, aux Carmélites, en 1661. (*Extraits.*) 192
Sur l'Impénitence finale, prêché au Louvre, en 1662. (*Texte complet.*) 209
Première rédaction de la péroraison 235
Sur la Providence (*second sermon*), prêché au Louvre en 1662. (*Texte complet.*) 238
Sur l'Ambition, prêché au Louvre, en 1662. (*Texte complet.*) 260
Autre péroraison du même sermon (reprise dans le sermon sur les Devoirs des Rois) 281
Sur les Devoirs des Rois, prêché au Louvre, en 1662. (*Analyse détaillée.*) 284
Sur la Mort, prêché au Louvre en 1662. (*Texte complet.*). 285
Méditation sur la Mort ou *sur la Brièveté de la vie* (1648). (*Texte complet.*) 306
Sur l'Ardeur de la Pénitence, prêché au Louvre, en 1662. (*Texte complet.*) 309
Sur la Divinité de la Religion, prêché à Saint-Germain-en-Laye, en 1665. (*Extraits.*) 329
Sur l'honneur, prêché à Saint-Germain-en-Laye, en 1666. (*Extraits.*) 353
Sur l'Amour des Plaisirs, prêché à Saint-Germain-en-Laye, en 1666. (*Texte complet.*) 365
Sur la Justice, prêché à Saint-Germain-en-Laye, en 1666. (*Analyse détaillée.*) 389
Sur les Conditions nécessaires pour être heureux, prêché à Saint-Germain-en-Laye, en 1669. (*Extraits.*) 390
Pour la Profession de Mlle de La Vallière, prêché aux Carmélites, en 1675. (*Extraits.*) 408
Réflexions sur l'Orgueil (*Extrait* de 1667) 432
Sur les Effets de la Résurrection de Jésus-Christ, prêché à Saint-Germain-en-Laye, en 1681. (*Extraits.*) 433
Sur l'Unité de l'Église, prêché à Paris, dans l'église des Grands-Augustins, en 1681. (*Extraits.*) 467
Sur le Silence, instruction faite aux Ursulines de Meaux, en 1686. (*Extraits.*) 502

Date Due

MAY 15	JAN 31 '50		
MAY 21			
19 JUN 2			
JUN 4			
MAY 9			
4 MAY 18			
JUN 7			
6 JAN 19			
5 FEB 23			
MAY 31			
MAY 6			
9 JUN 16			
MAR 28			
MAR 5			
9 MAR 21			
8			
MAY 6			
MAY 9 '47			

L. B. CAT. NO. 11

BX1756.B7 1917
CLAPP
3 5002 00037 2883
Bossuet, Jacques Benigne
Sermons choisis; texte revu sur les manu

BX
1756
B7
1917

AUTHOR

Bossuet

TITLE

Sermons choisis

DATE DUE	BORROWER'S
MAY 9 '47	
JAN 31 '50	
JAN 23 '56	

BX
1756
B7
1917

99928